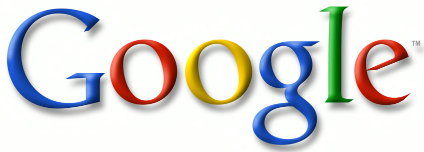


ANNALES

DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE.

TOME XV.

PREMIER CAHIER.

1843.

ANNALI DELL' INSTITUTO ARCHEOLOGICO.

VOLUME XV.

FASCICOLO PRIMO.

1843.


PARIS.
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
rue Jacob, 56.


ANNALES

DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE.

TOME XV.

PREMIER CAHIER.

1843.

ANNALI DELL' INSTITUTO ARCHEOLOGICO.

VOLUME XV.

FASCICOLO PRIMO.

1843.

PARIS,

CHEZ BROCKHAUS ET AVENARIUS, LIBRAIRES,

RUE RICHELIEU, 69;

A LEIPZIG, MÊME MAISON.

1843.

ANNALES

DE

L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE.

PHINÉE

DÉLIVRÉ DES HARPYIES

PAR LES ARGONAUTES.

(*Mon.*, Pl. XLIX.)

Aucun événement de la mythologie héroïque n'a été raconté de manières plus variées que l'histoire de Phinée et des Harpyies expulsées par les Argonautes. Diodore de Sicile connaissait la divergence extrême des auteurs à cet égard, et, choisissant pour guide Denys de Milet, l'un des vieux historiens de la Grèce, il s'exprimait ainsi : « Dans les anciennes fables, les « récits ne sont jamais uniformes ni parfaitement d'accord. Il « ne faut donc pas s'étonner si notre narration ne répond pas « en toutes choses à celle des poëtes et des écrivains qui ont « traité ces sujets antiques (1). » De son côté, le savant Heyne

(1) Lib. IV, c. 44.

dit, avec raison : « Les fables sur Phinée sont d'une merveil« leuse diversité, ayant été traitées d'abord dans les Argonau« tiques et les Héracléides; ensuite, dans les ouvrages drama« tiques destinés à la scène. Tel fut le Phinée d'Æschyle et « celui de Sophocle; la version de ce dernier auteur paraît « avoir été adoptée par Apollodore (1). » La différence des textes est si grande en effet, qu'on ne trouve pas même les auteurs contemporains unanimes sur les lieux où régnait Phinée, ni sur le crime qui lui attira la colère des dieux, ni sur la fin de sa vie ou de sa longue expiation. Hésiode expose de deux manières les motifs du supplice de Phinée. Homère ne fait nulle part mention de ce roi devin, quoiqu'il parle dans l'Odyssée du voyage des Argonautes. Il n'en faudrait pas cependant conclure que le grand poëte épique ait ignoré la tradition admise par Hésiode. Le sujet que traitait Homère ne le conduisait pas à évoquer tous les souvenirs des Argonautes; mais on est justement surpris de voir que Pindare passe absolument sous silence un épisode aussi dramatique, lorsqu'il raconte en détail l'expédition des Argonautes, leur débarquement sur la côte de Thrace et leur passage entre les Symplégades (2). Il devait connaître les textes d'Hésiode, aujourd'hui perdus pour nous, mais dont les scoliastes et Strabon nous ont conservé en partie le sommaire et quelques fragments.

Déjà du temps de Pindare avaient écrit ou écrivaient les plus anciens historiens, Denys de Milet, Hellanicus, Phérécyde. Tout concourt à prouver que le lyrique thébain n'était pas étranger à un mythe consacré par Æschyle, son rival en grandeur dans un autre genre de poésie. On peut donc conjecturer que si Pindare a négligé de parler de Phinée et des Harpyies dans sa quatrième pythique, ce ne fut qu'à dessein, puisque cette fable si répandue dans la Grèce était, depuis près d'un siècle, sculptée par Bathyclès sur le trône de l'Apol-

(1) *Not. ad* Apollod. *bibl.*, lib. I, c. 9, seg. 21.
(2) *Pythic.* IV.

lon Amycléen. Il nous est difficile de comprendre quel fut le motif de cette suppression. Doit-on penser, avec un savant archéologue, qu'appartenant à une secte philosophique dont le but était d'épurer les traditions religieuses, Pindare avait puisé aux sources les plus respectées et rejeté de sa poésie sacrée tout ce qui dénaturait les récits primitifs? Dans cette opinion, peut-on donner le caractère d'intrusion, relativement récente, à un mythe que tant d'auteurs anciens avaient admis et qui figurait même parmi les sculptures d'un des premiers sanctuaires de la Grèce?

Quelle est, d'ailleurs, la fable héroïque où l'on trouve à un plus haut degré, dans son ensemble, l'empreinte d'un temps reculé? Un roi de race asiatique vient s'établir sur les bords du Pont-Euxin. Il apporte avec lui la religion répandue par sa famille dans les pays qui furent le berceau des croyances grecques. Il est le confident des dieux et connaît l'avenir. Soit qu'il ose révéler les secrets divins, soit que, gendre de Borée, il sévisse contre ses propres enfants, son crime est d'avoir préféré la vie à la faculté de voir le soleil. Son châtiment est de traîner une vieillesse misérable, privé de la lumière, dans un pays âpre et dévasté par les ouragans dont les Harpyies sont le symbole. Ces monstres, ministres de la fureur des dieux, ravissent les mets apprêtés pour apaiser sa faim dévorante. A peine est-il délivré de leurs mains qu'il reprend ses fonctions prophétiques, comme si les souffrances l'avaient absous et même réhabilité. Ne voit-on pas ici quelque chose de semblable au crime, à la peine et à la délivrance de Prométhée?

Nous avons pensé qu'il serait utile d'exposer, dans un ordre chronologique, les formes principales de la fable de Phinée. On pourra saisir plus facilement les altérations qu'elle a dû subir, et peut-être serait-il désirable que cette classification fût souvent appliquée aux traditions mythologiques; en comparant les époques où vécurent les mythographes et les artistes, on apprécierait mieux par quelles transitions la forme simple et primitive d'une fable religieuse s'est convertie en action appropriée aux théâtres antiques pour devenir, enfin, une es-

pèce de conte allégorique entre les mains des disciples d'Evhémère.

Hésiode.

Phinée est fils de Phœnix, fils d'Agénor et de Cassiepée, fille d'Arabus, et frère de Cilix et de Doryclus.

Il a été privé de la vue pour avoir indiqué le chemin à Phrixus (grandes Eœées), ou, encore, parce qu'il a préféré la longévité à l'aspect du soleil (3e catalogue). Schol. Apollon. Rhod. Arg., lib. II, v. 178, 180.

Il est transporté par les Harpyies dans le pays des Saces, galactophages qui, demeurant sur leurs chariots, vivant de peu, mettant tout en commun, selon la remarque d'Éphore, jusqu'à leurs femmes et leurs enfants, étaient les plus justes des hommes (Circ. de la terre). Strab., Geog., lib. VII, c. 3, pag. 9 (1).

Les Harpyies devançaient par leur vol le souffle de Zéphyre, soit qu'elles descendissent chez Phinée, soit qu'elles s'en éloignassent dans leur fuite rapide. Schol. Apoll. Rhod. Arg., lib. II, v. 276. Elles sont chassées et poursuivies par les fils de Borée jusqu'aux îles Plotæ ou Strophades. Mercure, envoyé par Jupiter, arrête les deux frères qui vont rejoindre les Argonautes après avoir invoqué Jupiter Æneius adoré à Céphallénie. Schol. Apoll. Rhod. Arg., lib. II, v. 296.

Coffre de Cypsélus (artiste inconnu).

On y voyait représentés Calaïs et Zetès chassant les Harpyies de chez Phinée.

Pausan., lib. V, c. 17.

(1) Quel est donc ce châtiment mystérieux qui consiste à vivre parmi les plus justes des hommes? Les anciens supposaient-ils que la privation de la grandeur royale et la frugalité fussent une sorte de supplice? Ce serait admettre, dès le temps d'Hésiode, panégyriste de la vie rustique, les idées du poëte romain exilé chez les barbares. Nous pensons qu'Hésiode, se conformant à la tradition pour le lieu où Phinée avait été transporté, ne plaçait pas l'expiation dans l'exil, mais seulement dans la cécité et le fléau des Harpyies.

Bathyclès.

Le même sujet était sculpté par Bathyclès sous le trône de l'Apollon Amycléen.

Pausan., lib. III, c. 18.

Æschyle.

Salmydessus (où régnait Phinée) est une contrée ennemie des navigateurs étrangers, marâtre des adolescents. Prometh., v. 725 (1).

Les Harpyies enlevaient le festin de Phinée. Eumenid., v. 50 et seq.

Pindare.

Les Argonautes, parvenus à l'entrée du Pont-Euxin, construisent un temple à Neptune; ils lui érigent un autel et lui sacrifient des taureaux thraces. Le dieu accorde à leurs prières un passage sans péril entre les Symplégades. Il n'est pas fait mention de Phinée ni des Harpyies.

Pythic., IV.

Denys de Milet.

Après avoir quitté la Troade, les Argonautes sont assaillis par une tempête que font cesser les vœux adressés par Orphée aux divinités de Samothrace; deux étoiles paraissent au-dessus des Dioscures. Les héros abordent aux rivages de la Thrace où règne Phinée. Là, dans un désert, ils trouvent deux adolescents à demi enterrés et battus de verges. Un vieillard explique à Hercule que ce sont les fils de Phinée, ainsi maltraités par suite des suggestions de leur marâtre, Idæa, fille de Dardanus, roi des Scythes, et seconde femme de Phinée, après qu'il eut répudié Cléopâtre, fille de Borée et d'Orithyie. Hercule, touché des prières de ces malheureux, les conduit au palais de leur père en lui demandant de les recevoir. Phinée s'en irrite et interdit aux Argonautes d'intervenir dans cette

(1) Casaubon, *Comment. in Strab.*, p. 121, ed. Gen., observe que le poëte tragique place Salmydessus sur la rive droite en entrant dans le Pont-Euxin.

circonstance où la colère paternelle impose, dit-il, un juste châtiment à des enfants coupables. Il veut même faire jeter un de ses fils à la mer, mais les deux Boréades, frères de Cléopâtre, prenant les armes, brisent les liens des jeunes captifs. Les barbares accourent pour défendre Phinée; Hercule en fait un grand carnage, tue le roi d'un coup de pied, s'empare du palais, délivre Cléopâtre et rend aux fils de Phinée le royaume de leur père. Ceux-ci voulant faire périr leur marâtre dans un supplice ignominieux, Hercule les en détourne et leur conseille de l'abandonner au jugement de son propre père. Le Scythe prononce contre sa fille la sentence de mort. Schol. Apollon. Rhod. Arg., lib. II, v. 207, et Diod. Sicul., lib. IV, c. 43 et 44.

Hellanicus.

Phinée était fils d'Agénor; il régnait en Paphlagonie, contrée asiatique. Schol. Apoll. Rhod. Arg., lib. II, v. 178.

Phérécyde.

Tous les Thraces d'Asie jusqu'au Bosphore, c'est-à-dire les Bithyniens et les Paphlagoniens, obéissaient à Phinée, fils de Phœnix et petit-fils d'Agénor. Schol. Apollon. Rhod. Arg., lib. II, v. 181.

Les Harpyies poursuivies par Calaïs et Zétès se réfugièrent dans un antre de la Crète sous le mont Arginus. Schol. Apoll. Rhod. Arg., lib. II, v. 279.

Coupe archaïque de Vulci, à figures rouges.

Les Boréades ailés et complétement armés emportent Phinée mort ou endormi, en présence d'Iris, non ailée, tenant le caducée, et d'une femme éplorée, sans doute Cléopâtre. L'absence des noms auprès des figures peut laisser quelque incertitude sur cette explication.

Recueil de la Soc. des antiq. de Londres, t. XXIX, pl. 16.

Sophocle.

Après la mort de Cléopâtre, Phinée épouse Idothea, sœur

de Cadmus. Celle-ci prive de la vue et enferme dans un tombeau les enfants de Cléopâtre.

(In Tympanist.) Schol. Sophocl., Antig., v. 962.

Près de la double mer des roches Cyanées sont les rivages du Bosphore et Salmydessus, ville des Thraces, où, de son temple voisin, Mars voit une épouse cruelle, les mains sanglantes et armées d'une navette, arracher la lumière à des enfants, victimes de ses fureurs. Ces infortunés, condamnés à mourir sans postérité, pleurent encore le sort de leur mère; et cependant Cléopâtre était de la race d'Érechthée et la fille des dieux. Antig., v. 962 et seq.

Istrus.

Æetès ayant appris que Phinée, par ses conseils prophétiques, avait sauvé les fils de Phrixus, le maudit, et le soleil, écoutant ses imprécations, aveugla Phinée (1).

Schol. Apollon. Rhod. Arg., lib. II, v. 207.

Faux Orphée.

A l'instigation de sa femme, Phinée crève les yeux à ses deux fils et les expose sur des rochers aux bêtes féroces. Les Boréades rendent la vue aux victimes et la font perdre à Phinée. Borée emporte le coupable dans une tempête et le dépose au pays des Bistoniens, au milieu d'une forêt de chênes, pour y subir sa triste destinée.

Argon., v. 669 et seq.

(1) Cette fable et la suivante offrent une grande analogie avec le récit d'Hésiode; il est vraisemblable que, selon la tradition la plus ancienne, le crime de Phinée était plutôt un acte sacrilége qu'une conduite barbare envers sa postérité. Cependant Hygin rapporte l'un et l'autre; mais il est facile de voir, dans ce chapitre comme dans beaucoup d'autres, que le mythographe latin a réuni et confondu beaucoup de versions différentes.

Auteurs dont les noms sont restés inconnus.

Phinée a été puni par les dieux pour avoir tendu des embûches à Persée. Schol. Apollon. Rhod. Arg., lib. II, v. 178.

Les fils de Phinée se nomment Plexippus et Pandion ou Gerymbas et Aspondus.

Après avoir été répudiée par Phinée et remplacée par Idæea, Cléopâtre, furieuse, aveugle ses propres enfants. Schol. ad Sophocl., Antig., v. 962 (1).

Phinée, fils d'Agénor, a reçu d'Apollon le don de prophétie. Jupiter le prive de la vue pour avoir révélé les desseins des dieux. Zétès et Calaïs, fils de Borée, et portant des ailes à la tête et aux pieds, le délivrent des Harpyies. Hygin, XIX (2).

Phinée, fils d'Agénor, roi d'Arcadie, épouse Cléobule, fille de Borée et d'Orithyie. Il en a deux fils. Après la mort de Cléobule, il prend une seconde femme qui, jalouse des enfants de la première, les accuse d'avoir voulu la séduire. Phinée punit ce crime imaginaire en aveuglant ses deux fils. Borée venge sa postérité en privant Phinée de la vue, puis le transporte aux îles Pélagiennes et le livre aux Harpyies qui lui enlèvent sa nourriture.

Phinée donne l'hospitalité à Jason et aux Argonautes et leur fournit un guide pour leur navigation. En récompense de ce bienfait, les fils ailés de Borée et d'Orithyie expulsent les Harpyies l'épée à la main, les forcent à quitter l'Arcadie et à se réfugier dans les îles Plotæ. Leur victoire serait complète sans

(1) Ici l'on remarque une forme appartenant aux époques héroïques, comme l'histoire de Térée et celle de Thyeste.

(2) La manière dont les Boréades portent leurs ailes, selon Hygin, montre qu'il a tiré sa fable d'un auteur assez ancien; car, chez les écrivains récents, les Boréades sont ailés comme la Victoire. Les antiquaires connaissent un vase de Vulci, publié par Inghirami, et d'un travail très-archaïque, où, contre l'habitude, Mercure a de grandes ailes aux épaules. Un fragment de vase d'une grande dimension, faisant partie de ma collection, représente la partie inférieure de deux figures viriles vêtues de chlamydes et portant des chaussures ailées : elles paraissent courir précipitamment et avoir appartenu à une scène où figuraient les Boréades sous leur forme la plus ancienne.

l'intervention d'Iris qui leur ordonne d'épargner ces chiens de Jupiter.

Serv. ad Æneid., lib. III, v. 209 et seq.

Servius ajoute : « *Quod Apollonius plenissime exsequitur ;* » mais ceci ne s'applique qu'à la partie du récit concernant les îles Plotæ ou Strophades, car tout le commencement diffère du récit d'Apollonius. Le séjour de Phinée en Arcadie mérite aussi d'être observé.

Palæphate.

Phinée était roi de Pœonie (1); devenu vieux, il perdit la vue. Ses fils étant morts, son patrimoine fut dévoré par ses deux filles Pyria et Éraseia. Calaïs et Zétès, voisins de Phinée et fils de Borée, homme considérable dans le pays, eurent pitié du vieillard, chassèrent ses deux filles et, rétablissant la fortune de Phinée, en confièrent l'administration à un certain Thrace.

Palæph., απιστ. XXIII.

Tzetzès.

Cet écrivain du XIIe siècle avait suivi une tradition semblable à celle de Palæphate, lorsqu'il racontait que Phinée avait deux filles, Éraseia et Harpyreia, comparées à des oiseaux de proie, quand elles ravissaient jusqu'à la nourriture de leur vieux père (2).

Tzetz. ad Lycoph. Cass., v. 653.

(1) Selon Valérius Flaccus, Phinée avait régné sur les pays où s'élève le mont Pangée. Arg., lib. IV, v. 631.

(2) On ne peut méconnaître dans ces deux versions combien était rapide la décadence de la mythologie pure sous l'influence du système développé par Evhémère et appuyé des preuves mensongères qu'il prétendait avoir recueillies dans ses voyages. Rien ne dut être plus funeste au polythéisme, attaqué par les philosophes, que cette transformation des fables en un roman qui les dépouillait de toute leur grandeur et rabaissait les anciens prodiges en trivialités de la vie commune. Après les evhéméristes, des poëtes et des mythographes essayèrent, mais inutilement, de rétablir les vieilles traditions religieuses.

Apollodore.

Vainqueurs d'Amycus et des Bébryces, les Argonautes abordent à Salmydessus, aux rivages de Thrace. Dans ces lieux habite Phinée, roi, devin et aveugle. Les uns le disent fils d'Agénor; les autres, fils de Neptune. Ceux-ci racontent qu'il a été frappé de cécité par les dieux pour avoir annoncé l'avenir aux mortels; ceux-là, que son supplice lui fut infligé, soit par Borée, soit par les Argonautes, pour s'être laissé persuader par Idæa, sa seconde femme, fille de Dardanus, de crever les yeux à ses enfants du premier lit, Plexippus et Pandion. Quelques-uns affirment que Phinée avait été châtié de cette manière par Neptune pour avoir instruit les fils de Phrixus des moyens propres à naviguer de Colchos jusqu'en Grèce. Les dieux lui ont envoyé les Harpyies qui, se jetant sur son banquet, à peine dressé, le privent de sa nourriture et répandent une odeur infecte. Les Argonautes désirant connaître leur route vers la Colchide, Phinée consent à les en instruire s'ils le délivrent des Harpyies. On apprête un festin; les Harpyies apparaissent en poussant des cris et enlèvent les mets préparés pour Phinée. A cette vue, les deux fils de Borée, Zétès et Calaïs, tirent l'épée et poursuivent les Harpyies. Un oracle avait annoncé que celles-ci devaient périr si les fils de Borée pouvaient les atteindre, et que les deux frères subiraient le même destin s'ils ne pouvaient rejoindre les Harpyies. Vaincues dans leur course aérienne, l'une d'elles tombe dans le fleuve Tigrès, qui, depuis ce temps, porte le nom de Harpys; l'autre succombe aux îles Strophades. Phinée délivré enseigne aux Argonautes comment ils franchiront l'écueil redouté des Symplégades.

Bibl., lib. I, c. 9, § 21, et lib. III, c. 15, § 3.

Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus.

Malgré l'intervalle de temps qui sépare ces deux écrivains, nous avons réuni les analyses de leurs récits à cause de leur grande uniformité. Fidèles aux formes antiques, les deux poëtes s'accordent pour attribuer le châtiment du roi de Salmydessus

à une indiscrète révélation des secrets divins, et à l'audace qu'avait eue Phinée d'annoncer l'avenir.

« N'allez pas croire, dit-il, que j'expie des actes de cruauté « ni des crimes ; j'ai parlé, j'ai fait connaître les destins, la pen- « sée de Jupiter, les projets cachés qu'il avait formés et qu'il « préparait pour un avenir soudain ; j'avais pitié de l'espèce hu- « maine. De là me vient ce fléau ; de là viennent ces ténèbres « qui m'ont enveloppé pendant que je parlais encore (1). »

Ainsi, Valérius Flaccus, instruit des motifs différents que les mythographes assignaient aux malheurs de Phinée, lui prête des paroles destinées à rejeter toute autre tradition que celle dont le caractère est le plus religieux.

Les dieux, dans leur colère, n'ont pas laissé Phinée sans espérance. Ils doivent s'apaiser un jour et lui envoyer des libérateurs. Lorsque les Argonautes abordent au rivage de la Thrace, le vieillard vient en tremblant au-devant d'eux ; il salue leur arrivée ; il réclame le secours des Boréades. Les Argonautes le rassurent et dressent un repas en l'invitant à y prendre part. A peine le festin est-il commencé, que les Harpyes apparaissent subitement en exhalant une odeur infecte et jetant des cris ; elles fondent sur Phinée, battant des ailes et répandant leurs excréments ; elles se disputent les aliments enlevés au malheureux vieillard. Alors, saisis de pitié pour l'époux de leur sœur, les Boréades tirent leurs épées et s'élancent dans les airs ; les Harpyies abandonnent leur proie, se dispersent dans le palais de Phinée, puis, enfin, prennent leur essor. Soutenus par Borée ou par la puissance de Jupiter, les frères ailés poursuivent les Harpyies jusqu'aux Strophades. Là, fatiguées et abaissant leur vol, les filles de Typhon invoquent le secours de leur père. Une voix s'élève dans les ténèbres et interdit aux Boréades de pousser plus loin les servantes de Jupiter, ministres de colère que le dieu a choisis malgré ses armes redoutables, l'égide et le tonnerre. Jupiter commande aux Harpyies de quitter désormais la demeure de Phinée et de ne

(1) Val. Flacc., *Arg.*, lib. IV, v. 477 et seq.

chercher d'autre proie que pour venger les dieux des crimes d'autres mortels (1). Les Boréades s'arrêtent et vont retrouver les Argonautes. Un nouveau festin est préparé; Phinée s'y assied, tranquille désormais sur l'avenir. Jason le consulte sur son expédition, et Phinée, reprenant son ministère prophétique, prémunit les Argonautes contre les dangers que va leur offrir le passage de leur navire entre les Symplégades (2).

Tel est le récit des deux poëtes, sauf la fin qui est exposée différemment par Apollonius. Selon lui, les fils de Borée sont au moment d'atteindre les Harpyies au delà des îles Plotæ, lors que paraît Iris qui leur interdit de poursuivre plus loin les chiens de Jupiter. Elle jure, par le Styx, que Phinée est à jamais délivré de son supplice; les Harpyies s'éloignent et vont se réfugier dans une caverne de la Crète; Iris remonte au ciel.

Apollonius ajoute encore une particularité remarquable. C'est que, dans son malheur, Phinée avait conservé un ami fidèle. Parœbius partageait sa cruelle destinée et son espoir d'un meilleur avenir. Le compagnon du roi de Thrace accueillit les Argonautes, fut témoin de l'expulsion des Harpyies, et offrit aux vainqueurs une grande brebis choisie dans les troupeaux de Phinée.

Le vase peint que nous publions est d'accord avec le texte d'Apollonius. On y voit les Argonautes nus ou portant la chlamyde, descendus de leur vaisseau dont la poupe paraît derrière des rochers. Un manteau étendu en couvre une partie. Près du navire est, à demi couché, un héros, le pileus sur l'épaule et tenant une épée de la main gauche. Il s'entretient avec deux autres guerriers, l'un portant deux hastes et un strigile; l'autre debout et appuyé de la main gauche sur une lance. Entre ces personnages, une fontaine entourée de végétation verse son eau, par une tête de lion, dans une vasque en

(1) Un passage perdu d'Ovide attestait que les Harpyies Stymphalides furent chassées, par Hercule, du palais d'Alcinoüs. Mythogr. Vatic, I, 23.

(2) Apollon. Rhod. *Argon.*, lib. II, v. 177 et seq. —Valer. Flacc. *Argon.*, lib. IV, v. 424 et seq.

forme de coupe, et auprès du héros, à gauche, est un vase à trois anses ou hydrie corinthienne. En continuant vers la gauche, et sur des plans différents, on trouve deux hommes, dont le premier, armé d'un strigile et le pied droit placé sur un rocher, appuie le coude sur son genou droit et converse avec l'autre Argonaute qui porte le pétase sur l'épaule avec une lance la pointe en bas.

Au-dessous d'eux, Méléagre, la main gauche sur son bouclier, caresse un chien de la main droite. Devant lui, une amphore sans pied, destinée à recevoir le vin ou l'huile, est à demi couchée sur un sol inégal, et porte les initiales du nom d'Hercule. On sait que ce héros avait quitté les Argonautes un peu avant leur arrivée en Thrace, pour chercher le jeune Hylas, son compagnon, enlevé par les nymphes d'une source où il allait puiser de l'eau.

Plus à gauche, et en continuant la série des personnages sur la cime des rochers, est une femme, probablement Minerve, la tête nue, portant une haste et présentant, de la main droite, un pileus au jeune homme assis devant elle, et qui tient un strigile avec une éponge d'où l'eau ruisselle. A leurs pieds est un bouclier orné d'un soleil rayonnant. Cette arme désigne peut-être Astérion ou Augeas, fils du soleil.

Toutes ces figures ne paraissent prendre aucune part à l'action principale, mais se délasser de leurs travaux nautiques.

Ensuite vient un homme jeune, assis à gauche, le pétase sur l'épaule, ceint d'une épée, appuyé de la main gauche sur les rochers et de la droite sur une haste. Près de lui est placée, à terre, une cassette à quatre pieds.

Le héros est attentif à la scène qui se passe en sa présence. Il voit les Harpyies, au nombre de deux, avec des cheveux crépus et des tuniques courtes, s'échapper à tire d'ailes, l'une emportant un scyphus noir décoré de figures rouges; l'autre tenant encore et laissant échapper une partie du festin de Phinée. Un bois sacré, indiqué par deux arbres, a servi d'abri à l'un des Boréades qui, nu, portant la chlamyde, tient de la

main gauche une épée dans son fourreau, et de la droite lance un javelot à la Harpyie la plus éloignée.

Derrière lui vole l'autre Harpyie au nez recourbé, au visage hideux. Elle fuit devant le second frère ailé qui tire son épée pour l'en frapper.

Près d'une cassette placée à terre est assis le héraut Æthalides, fils de Mercure, portant le pileus et le caducée à la main. Il tourne la tête pour apercevoir le combat. En avant de lui, sur le même plan, Parœbius, vêtu à la scythique, coiffé d'une sorte de mitre phrygienne, chaussé d'anaxyrides, porte une tunique et un pallium. De la main droite il tient une lance la pointe vers le sol. Il se retourne comme Æthalides. Devant ses pieds est le pileus abandonné par le Boréade qui tire l'épée.

Plus haut, Phinée aveugle, barbu, vêtu du costume scythique avec une grande robe retenue par une ceinture et un double baudrier, est enveloppé d'un long manteau. Sa coiffure se compose d'une tiare à crête, comme celle des Amazones (1). Il s'appuie de la droite sur un sceptre surmonté d'un aigle, et élève la main gauche comme pour maudire les monstres dont il va être délivré. Assis sur des rochers, il pose le pied gauche sur un escabeau chancelant. Auprès de lui, mais plus bas, est une table quadrangulaire à demi renversée, couverte de mets dispersés. Des fragments d'aliments sont tombés et jonchent la terre, avec un plat rond portant un omphalos au milieu.

Le dernier personnage, à gauche, doit être Jason qui, l'épée au côté, le pileus en tête et debout, tenant de la main droite une lance dont le fer touche la terre, fait, de la gauche, un geste animé pour exciter les Boréades.

La peinture que nous venons de décrire est d'un style assez récent. Elle manque de correction et de noblesse ; cependant la partie où se passe la scène principale atteste une assez

(1) C'est aussi la coiffure de Minerve sur plusieurs médailles de Velia.

grande intelligence de l'action. La perspective des plans n'y est pas plus observée que sur la plupart des peintures de vases. Il y a tout lieu de penser que cette composition appartient à une époque de décadence, c'est-à-dire au temps des successeurs d'Alexandre, probablement après Pyrrhus. Nous ignorons d'où provient ce vase dont le style se rapproche de celui que présente souvent la céramographie apulienne. Apollonius de Rhodes écrivit son poëme environ cent quatre-vingts ans avant notre ère. Il est possible, selon nous, que notre vase ne remonte pas plus haut et qu'il ait été peint d'après les inspirations qu'aurait suggérées cet ouvrage.

La seule différence notable qu'offre le vase, objet de ce mémoire, avec le récit d'Apollonius se trouve dans la présence d'une femme au milieu des Argonautes. Nous avons pensé que cette figure devait représenter Minerve, déesse tutélaire des Argonautes. On ne saurait y reconnaître Médée, puisque le passage des Argonautes à Salmydessus précéda leur arrivée en Colchide (1). La haste dont cette femme est armée apporte encore une présomption en faveur de notre opinion. Junon protégeait, il est vrai, l'expédition de la Toison d'or, mais aucun attribut ne la caractériserait ici. La figure de femme serait-elle Cléopâtre que nous avons cru reconnaître assistant à l'enlèvement de Phinée par les Boréades (2)?

Un autre vase bien connu, représentant aussi Phinée avec les Harpyies, a été publié par MM. Millingen et de Stackelberg. Ces deux archéologues l'ont expliqué de manières toutes différentes, et leur dissidence repose sur une figure dont il manque un fragment considérable. C'est un homme chaussé de bottines à revers échancrés, tels que les portaient les Thraces et Borée sur les monuments figurés. Il est armé d'une haste dont il semble frapper dans la direction de Phinée assis. Mais

(1) La célèbre coupe de Berlin représentant Jason vomi par le dragon de Colchide, nous montre d'une manière irrécusable Minerve substituée à Médée. Minerve assiste encore les Argonautes dans leur combat contre Amycus, sur la ciste de bronze du musée Kircker.

(2) Sur le vase de Londres.

toute la partie moyenne a disparu. Le travail de restauration a converti en ailes ce morceau perdu aux bords duquel M. Cockerell n'avait distingué que l'extrémité d'un manteau. M. Millingen fut ainsi conduit à reconnaître dans le personnage restauré un des Boréades ; M. de Stackelberg, au contraire, publiant, après M. Millingen, le même vase attique, tel qu'il avait été dessiné sur les lieux et au moment de sa découverte (1), affirme que les ailes n'ont jamais existé et sont le résultat d'une méprise dans la restauration. Selon l'antiquaire allemand, la composition de ce vase représenterait Ægisthe surprenant Agamemnon pendant son repas. Trois Érinnyes dispersent les mets et une Ker ailée s'approche, en rampant, pour accomplir les ordres du destin. Selon M. Millingen, un des Boréades serait le même que l'Ægisthe de M. de Stackelberg ; l'autre frère serait la Ker en tunique courte qui s'approche en rampant, et, dans l'hypothèse du savant anglais, s'apprêterait à saisir une des Harpyies qui prend la fuite (2).

Aucun argument de quelque valeur ne peut supporter l'opinion de M. de Stackelberg à ce sujet. Celle de M. Millingen peut être controversée, en ce point que la figure voisine de Phinée diffère totalement, par son costume, de l'autre Boréade supposé, et que ses ailes sont au moins très-problématiques. Comme il ne reste de cette figure qu'un bras enveloppé d'un manteau, une main tenant la haste, le sommet de la tête et les jambes, le seul indice caractéristique offert à l'examen est la chaussure, qui, nous l'avons observé, est toute spéciale pour Borée (3). C'est même cette chaussure et une épaisse chevelure qui le distinguent ordinairement de Thanatos ou le génie de la mort.

Il nous semble donc que, sur le vase attique, Borée lui-même punit Phinée en lui infligeant la cécité et le fléau des

(1) Près d'Athènes par M. Graham. Stackelberg, *Gräber der Hellenen*, pl. XXXIII et pag. 32.

(2) *Ancient uned. Mon.* Series I, pl. XV et pag. 40.

(3) Tour des Vents à Athènes ; vase de l'enlèvement d'Orithyie, publié par M. Roulez, *Mél. de philolog., d'hist. et d'antiq.*, fasc. 3.

Harpyies. Nous avons vu plus haut que cette fable était reçue dans l'antiquité grecque. Les Harpyies, au nombre de trois, n'ont rien qui doive surprendre, puisque ce nombre leur est souvent attribué par les mythographes (1).

Le vase attique découvert par M. Graham est, par son style négligé, d'une époque voisine de celle où fut peinte la composition que nous venons de publier; il est d'une école différente, mais n'a pas non plus d'autre mérite que celui de représenter un sujet très-rare sur les monuments figurés.

Il nous reste à examiner ce qui concerne les Harpyies, leur nature symbolique, leurs fonctions et les manières dont les anciens les ont figurées, soit dans la poésie, soit dans les arts; nous en ferons l'objet d'un autre mémoire destiné aux *Annales de l'Institut archéologique.*

DUC DE LUYNES.

(1) Tzetz. *ad* Lycoph. *Cassand.* v. 166. — Serv. *ad Æneid.*, lib. III, v. 210.



EXTEMPORALIA

DE

NONNULLIS NOMINUM ETRUSCORUM FORMIS.

Quum nuper constituissem de inexhaustis illis thesauris, qui quotannis Instituti archæologici virtute ad dias luminis auras proferuntur, paucis ad Germaniæ philologos referre, imprimis me adverterunt inscriptiones sepulcri Clusini, quas cl. Sozzii diligentia in *Bullet.* 1840, p. 3, edidit, quia in his nonnulla, quæ divinum immortalis Mülleri acumen quasi præsagisset, confirmari, aliis autem, quæ idem ambigua reliquisset, expediendis aptam materiam præberi videbam. Primum enim plurima illarum inscriptionum pars ad *Pherinorum* gentem pertinet, cujus quum pleræque reliquiæ Perusiæ repertæ essent, tamen jam Müllerus, *Etr.*, t. 1, p. 423, Clusii quoque ejus vestigia exstare intellexit; deinde etiam *Tutnæ*, quos idem p. 428, Perusiæ et Clusio communes posuit, in his titulis exstant, ut mittam *Pulphnas*, quos et ipsos Clusinos jam aliunde novimus; postremo quidquid ille, p. 434, sqq., de syllabis paragogicis, *al*, *sa*, *ei* disputavit, non solum egregiis documentis confirmatur, verum etiam rariorum formarum *clan* et *alisa* ea exempla apparent, unde haud scio an aliquatenus illarum significatio illustrari possit. Quoniam autem ea quæ de hoc argumento in *Annal. discipl. antiq., Darmstad.* 1841, n. 64, disserui, et breviori sermone, quam par erat, concepta sunt, et per typographi inscitiam fœdissimas maculas contraxerunt, neque eorum lectorum, quos illic inventura

erant, plurimi majorem harum rerum usum quam ipse ego habere videbantur, qualescumque hariolationes meas aliquanto clarius explicare placuit apud eos, quos, si quid rectius nossent, candide impertituros esse sperarem.

Habemus igitur septem urnarum inscriptiones — octavæ enim, quæ in delineatione apparet, titulus non traditur — quibus diligentius excussis hanc sepultorum necessitudinem satis probabiliter invenimus: N. 6 *Larth: Pherini: Umranal* (Umranæ filius), duas uxores habuisse videtur, priorem *Rathumsnam*, cujus nomen ex filiis tantum hic conditis cognoscimus, alteram quæ hic ipsa condita est, N. 2 *Tha: Tlesnei: Phrinisa: Puluphnal*, h. e. Thanam Telesinam Pherini uxorem Puluphnæ filiam. Prior illa *Rathumsna* et ipsa prius nupta fuerat *Tutnæ* alicui, cujus hic duos liberos legere mihi videor, alterum marem N. 3 *Ar: Tutna: Claniu: Rathmsnal*, alteram feminam N. 7, *Thania: Tutnei: Clantunia: Vatunis* (a), h. e. Vatunii uxorem; a secundo autem marito Pherinio ediderat filium N. 4, *Lth: Pherini: Lth: Rathumsnal: Clan;* idem denique ex altera uxore Telesina susceperat duos filios N. 1, *Lth: Pherini: Tlesnal*, et N. 5, *Lth: Pherini: Lth: Tlesnalisa*, de quibus omnibus jam deinceps disputandum erit. Et primum quidem advertit nos additamentum illud *clan* in N. 4, cujus etiam *claniu* in N. 3 et *clantunia* in N. 7 ampliores tantum formæ esse videntur; non illud quidem harum literarum peritis incognitum, sed obscurum et variis incertisque modis explicatum. Lanzius, quem plerique sequuntur, simpliciter *natum* interpretatur, *Saggio* t. I, p. 264; huic vero et inconstantia repugnat, qua idem vocabulum pro arbitrio modo adjectum, modo omissum esse statuit; et tautologia, quæ ex ejus conjunctione cum ipsa forma metronymica oriretur; imprimis autem nostris inscriptionibus refutatur, quæ eam vocem non solum cum materno nomine, sed etiam cum gentili conjungunt, quod in illa significatione non magis ferri posset, quam si quis Ciceronem non Tullium sed Tulli filium appellaret. Acutius Müllerus, p. 445, sqq., ad primogenitum filium retulit; at huic quoque objici potest, nisi vocem temere modo

adjectam, modo omissam statuamus, signum, cui in omni familia locus futurus sit, nimis raro in inscriptionibus exstare, neque ipsa ratio, qua ejus interpretatio nititur, satis certa est, si quidem ne alterius quidem vocis *etera* significationem, cui in titulo apud Vermigliolum *Opusc.*, t. IV, p. 66, respondere videtur, sine magna temeritatis specie ex græco ἕτερος repeti licet. Quare videant harum rerum existimatores, ne nota illa ad eam potius rationem spectet, quæ privignis cum vitricis vel novercis intercedat; nostris certe in titulis, si recte modo singulorum necessitudinem explicavi, N. 3 et 7 habent vitricum, N. 6 Pherinium, N. 4 autem novercam, N. 2 Telesinam, neque ab iis quos Vermigliolus *l. c.* edidit, hæc interpretatio aliena esse videbitur. Nam quod illic duo homines apparent *Lth* et *Se* (*xtus*) *Venete Larthis* filii *Lethial* additamentis tantum *clan* et *etera* distincti, eodem certe jure, quo Müllerus ad ætatis discrimen retulit, ita explicabimus, ut eorum pater duas deinceps sorores utramque *Lethiam* in matrimonium duxerit et ex singulis singulos filios susceperit, quo facto consentaneum erat prioris filium materteram eamdem novercam habere; nec si vel maxime *etera* a græco ἕτερος derivandum esset, plus causæ foret cur ad secundum filium quam ad secundas nuptias referretur, unde alter ille frater editus esset. Etiam facilior causa est alterius, qui apud Vermigliolum p. 71, additamentum *clan* gerit; qui quum pleno nomine sit *Larth : Hatnphna : Aules : Venetial : Clan*; matre *Veneta*, patre *Aulo Hatnphna* editum in maternæ gentis monumentum illatum esse apparet, quod haud scio an ita commodissime explicetur, ut pater ejus novercam filio induxerit eaque re avum maternum moverit, ut nepotem rursus in suam domum reciperet. De iis exemplis quæ apud Lanzium exstant, certum judicium fieri non potest; quia illi tituli adeo disjecti pristinoque ordine destituti sunt, ut ratio inter singula familiarum capita non amplius appareat; neque quidquam magis optari potest quam ut ii quibus antiquum aliquod monumentum detegere contigit, præter singularum rerum notitiam etiam collocationem et seriem qua dispositæ fuerint, ita

describant, ut etiam alii tanquam præsentes de pristina earum conditione et nexu judicare valeant. Id ipsum autem gratissimum nobis fecit cl. Sozzius, quod non solum omnes ejusdem sepulcri titulos simul edidit, sed etiam situ et collocatione urnarum diligenter enotata hanc nobis facultatem præbuit, ut præter singulorum hominum nomina quæcumque ad mutuam eorum cognationem pertineant unius monumenti ope rectius quam centenarum singularum inscriptionum comparatione perspiciamus.

Atque hoc imprimis etiam ad duos illos Pherini et Telesinæ filios N. 1 et 5, spectat, quos præter privignos, de quibus satis dictum est, eodem cum patre et matre sepulcro conditos videmus; quorum etsi singula nomina per se spectata nihil inauditi præbent, tamen inter se collata illud mirum habent, quod idem utriusque prænomen est, nec nisi ea re inter se distinguuntur, ut alter eorum paternum prænomen post gentile adjungat communisque metronymici *Tlesnal* formam paragogicam *Tlesnalisa* gerat. Qua de re ubi aliorum titulorum interpretes audimus, prius quidem discrimen Müllerus, p. 438, ita explicat, ut alterum ex duobus fratribus patronymicum quasi honoris causa ascivisse suspicetur, *alisa* vero et hic p. 444, et Lanzius, t. 1, p. 268, ambiguum reliquerunt, neque quod alii femininam eam terminationem esse statuerunt, nostra inscriptione confirmatur, quæ et prænominis similitudine cum N. 1 et 6 et ipsa ille paterni nominis repetitione, cujus nullum in feminis exemplum novi, etiam N. 5 non minus quam N. 1 pro mare habendum esse suadet. Metronymicam tantum formam esse ego quoque cum Müllero eo certius pono, quo proclivior non modo fraterni nominis *Tlesna*, sed etiam ipsius matris *Tlesnei* comparatio adest; cur autem inter ejusdem matris filios alter *Tlesnal*, alter *Tlesnalisa* dictus sit, tum demum intelligere mihi visus sum, quum Sozzii descriptionem secutus urnarum ordinem, quo singulæ inter se excipiunt, in auxilium vocassem, eademque duce etiam paterni prænominis usum aliquanto probabilius explicari spero, quam si ad nescio quem honorem confugiamus, cujus naturam

causasque nec ipsi Müllero satis constitisse arbitror. Quamvis enim ipsi numeri, quibus Sozzius singulos titulos insignierit, fortuita serie positi sint, hoc tamen efficiunt ut intelligamus, quomodo urnæ a dextra parte intrantibus, perque sinistram exeuntibus dispositæ apparuerint; quod si verisimile est eos qui primi obiissent, in remotissima sepulcri parte conditos esse ac deinde per vices modo in dextra, modo in sinistra parte collocatos usque ad ipsas cubiculi fores processisse, haud scio an hac temporis successione mortuos esse qui hic sepulti sunt colligere possimus: primum N. 5 *Lth: Pherini: Lth: Tlesnalisa;* secundum N. 4, *Lth: Pherini: Lth: Rathumsnal;* tertium N. 6 *Lth: Pherini: Umranal;* quartum N. 3 *Ar: Tutna: Rathmsnal;* quintam N. 7 *Thania: Tutnei: Vatunis;* sextam N. 2 *Tha: Tlesnei: Phrinisa: Puluphnal;* septimum denique omniumque extremum eum, cujus urna intranti prima omnium conspicitur, N. 1 *Lth: Pherini: Tlesnal.* Illud modo vellem ex Sozzii descriptione prodiret, quæ urnæ puerorum, quæ adultorum fuerint, quo facto etiam certius judicium esset, num recte N. 5 et 4 parvulos ante patrem N. 6 obiisse statuamus; ipsa tamen rei natura non repugnat, quominus et illud factum sit, et N. 3 et 7 mortem novercæ N. 2 antecesserint, donec unus tantum filius familias N. 1 superstes maneret; hisque positis jam etiam de singulari illa nominum conformatione judicari posse arbitror. Nimirum patris prænomen post ipsum gentile in iis tantum additum videmus, qui superstite patre mortui sunt N. 4 et 5; pater ipse N. 6 tale additamentum non habet, nec privignus N. 3, cujus patrem consentaneum est obiisse antequam N. 6 ejus matrem Rathumsnam ducere, cum eaque filium N. 4 procreare posset; neque ipse filius N. 1 paterno prænomine distinguitur, quia hic, si recte conjecimus, patri matrique superstes omnium extremus huic sepulcro illatus est. Filium enim patre mortuo nomen gentile cum materno junctum satis designabat; idem vero quod suum ipsius prænomen cum fratre N. 5 commune habet, ex illa quam proposui serie ita commodissime explicabitur, ut alterum infantem mortuum, alterum postea demum natum esse sumamus, quo facto nihil obstabat

quin eodem modo quo apud nos quoque fieri solet, quasi compensandi causa, recens natus eodem nomine quo mortuus usus erat, appellaretur. Paragogica denique forma *Tlesnalisa*, qua puerulus ille ante patrem matremque mortuus conspicuus est, nisi omnia me fallunt, ipsam matrem, unde totum cognomen ductum est, superstitem significat, quod et ipsius formæ natura et reliquorum titulorum comparatione commendatur. Alter certe frater, qui et ipse Telesinam matrem habebat, ex ordine superius constituto post hanc mortuus est, ideoque simpliciter *Tlesnal* nominatur, neque alia causa est fratrum uterinorum N. 3 et 4 Tutnæ et Pherini Rathumsnæ filiorum, quorum mater obierat antequam pater Pherini Telesinam alteram uxorem duceret, quapropter hi quoque simplex metronymicum in *al* terminatum gerunt; solus N. 5, sicut patrem superstitem prænomine adjecto prodit, ita matris vitam, addito *isa*, declarare videtur. De forma autem satis nunc constat terminationem *sa* vel *isa* cum ipso gentili nomine conjunctam significare uxorem, ut ipsa mater Telesina, quia Pherini uxor est, *Phrinisa*, Thania autem Tutnæ filia N. 7, *Vatunisa* h. e. Vatunii uxor appellatur; quod si hæc terminatio cum metronymico nomine jungitur, non video quid potius significare possit, quam matrem, unde filii cognomen petitur, etiam tunc uxorem patris esse, hoc est vivere; eadem contra mortua, terminatio *isa* omittitur, quia matrimonii vinculum quippe civile morte solvebatur, nec nisi ea ratio naturalis manebat, qua filius cum matre quamvis mortua conjunctus erat.

C. Fr. HERMANNUS,
Professor Marburgensis.

DICHIARAZIONE

DELLE PITTURE

D'UN VASO GRECO INEDITO

TROVATO

IN ANZI DI BASILICATA.

(Pl. A et B, 1843.)

§ I, Pl. A.

Osservando nella pittura, di cui imprendiamo la spiegazione, che alla sola figura d'un giovine sono rivolte tutte le altre, s'avvede chiunque che per conoscere il soggetto di tal dipinto sia necessario indagare chi fosse quest'*efebo*, e qual legame l'unisca al rimanente de' personaggi. A tal fine sono da esaminarsi gli attributi che lo distinguono; vale a dire la corona di *mirto*, onde ha ornato il capo, ed il *lepre* ch' ei sostiene con la destra. Or tanto quest'animale quanto la pianta del mirto furono riguardati dai Greci in due aspetti interamente contrarj; dappoichè associarono così all'uno che all'altra le opposte idee della *voluttà* e della *morte*. Ed in effetti non v'ha chi ignori che il mirto fu sagro ad Afrodite (1); ed è noto altresì come il medesimo arbusto avesse avuto un carattere funereo, sapendosi essere stata usanza in Grecia di decorarne i sepol-

(1) Tra i molti scrittori antichi, i quali ne danno cotesta ormai ovvia nozione, potrebbero citarsi Pausania, VI, 24, 5; Nicandro, *Alessifarm*. v. 616, e seg; Virgilio, *En*. V, 72; *Georg*. I, 28, e II, 64; *Eclog*. VII, 62; Fedro, III, 17, etc.

cri (1). La stessa cosa è a dirsi relativamente al lepre, perchè accetto a Venere, e insiememente funebre emblema (2). Qualora dunque s' interpretrano cotali segni in quest' ultimo senso, s'avverte immantinente un nesso tra la persona cui sono adattati e le infernali divinità; laddove considerandoli come *afroditici* distintivi, fan presumere dovess' esservi una qualche relazione fra quello stesso *efebo* e la dea dell' amore.

Intanto la vicina figura è di bella e giovane donna, seduta su di una seggiola *plicatile* (ὀκλαδίας), e cinta la fronte di ricco diadema. Tale ornamento conviensi assai bene ad Afrodite (3); nè l'è meno appropriato lo specchio, ch' ella ha in mano (4). Non dobbiamo per altro tenerlo soltanto per semplice attributo di quella dea, simbolo che fu attenente ad un ordine più elevato d' idee. Imperocchè, essendo sua proprietà di *riflettere* le immagini, simboleggiava, secondo la dottrina de' misteri, la *riflessione*, o più tosto la meditazione (5), la quale astraendo lo spirito umano dagli obbietti sensibili gli rivela l'origine sua celeste (6).

(1) Euripide, *Elettra*, v. 325, e 514. Usarono inoltre taluni di sotterrare i cadaveri tra le frondi di *mirto* miste a quelle di altre piante. (Plinio, *H. nat.* XXXVI, 46, 2); e di *mirto* puranche era la ghirlanda, di cui solevasi incoronarli. *Scoliaste* di Pindaro, *Istm.* IV, v. 117.

(2) Il *lepre*, tenuto salacissimo (Clem. Aless., *Pedag.*, II, 188, Sylburg.), stimavasi vittima accetta ad Afrodite, come rilevasi da Filostrato, *Immag.* I, 6; e se ne vede la figura ai piedi di questa dea in medaglia di Nagido. Cavedoni, *Spicileg. numism.*, p. 209. Anche agli Amori si ebbe per sagro. Eustazio, *Coment. all' Iliade*, I, p. 176, Politi. Della significazione funerea che diedero gli antichi a quest' animale notai alcune cose in un precedente lavoro, *Annali Archeolog.* X, 265 (2), alle quali aggiugnerò soltanto che una statuetta di bronzo rappresentante Ecate *tricipite* porta un *lepre* per attributo (Paciaudi, *Monum. Pelopon.*, II, 188), e che la stessa *infera* deità fu soprannominata λαγινίτην, ossia *la leporina*. Stefano Bizant., v. Ἑκατήσια.

(3) Da ciò l' epiteto di *elegantemente-coronata*, ἐϋστέφανος, che l' è dato da Omero, *Odiss.* VIII, v. 267, e 288; XVIII, v. 193; e da Esiodo, *Teogon.*, v. 196 e 1008.

(4) Con quest' attributo ell' appariva sulle scene in un dramma, or perduto, di Sofocle, che avea per titolo *I Cretesi*. Ateneo, p. 687, Casaubon. E con lo specchio parimente è spesso effigiata nei monumenti, in ispecie nei vasi fittili, ed ancora in alcune monete, come in quella di Afrodisia che ha pubblicato Millingen, *Sylloge*, tav. II, 45.

(5) V. le autorità recate dal ch. sig. Jannelli nel *Saggio sulla ierografia degli Etruschi*, segm. I, c. 5, § 3; e va notato ancora che tra gli arredi adoperati nella celebrazione dei misterj eleusinj v' era lo *specchio*. Clem. Aless., *Protrept.*, p. 15, Potter.

(6) Questo punto di psicologia dogmatica è indicato, benchè sotto una forma mitolo-

Per cosiffatto modo il simbolo dello specchio richiama alla mente l'idea dell'*anima :* ed inoltre, vedendosi apposto alla figura di Venere, ne rammenta ad un tempo il potere attribuito a questa deità sulle vicissitudini cui soggiacciono le anime, e fin sulla loro discesa nella dimora delle ombre (1); donde la caratteristica ch'ell'ebbe di *sepolcrale* (2), e l'intima sua affinità con Proserpina (3). Havvi bensì un'essenziale differenza tra queste dee; giacchè Afrodite, rappresentando la *voluttà* (4), attrae lo spirito nelle insidie della materia; Persefone, all'opposto, avendone a cura gli alti destini (5), lo distoglie dal cedere alle sensuali attrattive. Queste, chiaramente espresse nel lusinghiero sorriso di Venere, fanno già piegare verso lei, ch'è come dire a seconda dell'impulso della voluttà, l'*Anima* ch'è personeggiata dall'avvenente garzone (6). Tuttavia avrà tosto a riguardarsi nel mistico specchio della contemplazione; pel cui mezzo elevandosi alla conoscenza e al desiderio della patria superna si sprigionerà tosto da'vincoli dei sensi. Dai quali essendo tuttora inceppata, trovasi inabile a levarsi tant' alto: e però la veggiamo priva delle ali (7), che davansi propriamente all'effigie dell'anima già disciolta dai corporei legami (8).

gica, da Marziano Capella, *Delle Nozze*, etc., I, 7, ove sono a consultarsi le note di Kopp.

(1) Venne risguardata come la maggiore delle Parche (Pausania, I, 19), che riputavansi ad essa soggette. Orf. H. LIV, 5.

(2) Ἐπιτύμβια, Plutarco, vol. VII, p. 90, Reiske; e con la designazione di *scavafosse*, (τυμβωρύχος) era adorata dagli Argivi. Clem. Aless., *Protrept.*, p. 24, Potter.

(3) V. l'erudita operetta su tal argomento del ch. Prof. Gerhard intitolata *Venere-Proserpina*, Poligrafia fiesolana, 1826.

(4) Ateneo, p. 687, Casaub.; Teodoreto, *Oraz. I sulla Providenza*, nel vol. IV, p. 484, delle sue opere.

(5) Cf. Platone, *Men.*, p. 348, Bekker.

(6) Le forme di bel giovine convengono perfettamente alla immagine d'un *essere divino* qual fu considerato lo spirito umano : sul qual soggetto avrebbero a riscontrarsi le dotte osservazioni del ch. cav. Avellino nel secondo tomo dei suoi *Opuscoli*, p. 304-5.

(7) V. Ermia, *Comento al Fedro di Platone*, p. 130, Ast.; nel qual dialogo leggesi che l'anima è priva delle ali quando s'abbassa verso il mondo materiale. p. 1221, *ant. ediz*. Cf. Imerio, *Oraz*. XIV, § 12, ed ivi Wernsdorf.

(8) Com'è quella figurina descritta nel *Bullett. Archeolog.*, 1840, p. 125, e qualch'altra dipinta su di un vaso greco pubblicato dal barone Stackelberg nella sua opera sulle

Ma s'ella è ancora *aptéra*, se ancor subisce il giogo delle sensazioni, ne fia presto liberata da Proserpina, che muove pietosa in suo ajuto (1). Nè perciò è a credere che con opporsi agli allettamenti della sensualità dichiarisi questa dea avversa alla propagazione della specie; mentre, al contrario, riputavasi doversi a lei attribuire la formazione della umana struttura (2), o, come si esprimevano gli Orfici, il *tessuto del corporeo velo*, ovvero degli stami della vita (3); ond'è ch'ella si reca in mano il *telajo* (4). Solamente ha da preservare lo spirito dalle seduzioni di lascivi piaceri. E a tal effetto gli mostra quel festone di fiori, e di frutti (ἔγκαρπον) ch'è qui a prendersi per simbolo di *rinnovazione*, o di rinascimento a novella e beata esistenza (5), di cui sono meritate le anime pure.

A conseguire un tanto premio uop'è superare, quasichè *lottando*, la forza delle naturali tendenze. La qual metafora di *palestra* tra lo spirito e l'instinto, di che han fatto uso sì spesso teologi e moralisti (6), è indicata nel nostro quadro per via di quel *serto*, e di quel *lecito*, o vaso da olio e da unguento, che vengon presentati da un giovinetto *arsenotele*, ossia di doppio sesso, alla figura dell'*Anima*. Era, di fatti, cotale ampolla tra i premj che soleano riportare i vincitori nelle palestriche gare (7); e quanto alla corona, è a tutti noto sia stata il guiderdone di chi ottenea la vittoria in ogni maniera di certami, e

Tombe Ateniesi, tav. XLVIII. Ed è a ricordarsi che Platone nell'op. cit. p. 281, Heindorf, dice che dopo la morte si diviene *alati*: ὑπόπτεροι. Cf. *Odissea*, XI, 221.

(1) Riscontrisi il passo addotto nella nota 5, p. 26.

(2) V. Eusebio, *Prepar. Evangel.*, III, p. 109, 113, e 115.

(3) Porfirio, *Antro delle Ninfe*, c. XIV, p. 15, Rhoer. V. ivi la nota di Goens. Cf. le dotte ricerche e le ingegnose riflessioni su questo soggetto del chiariss. Prof. Creuzer nel c. 5, l. VII, e nel c. 5, l. VIII della *Simbolica*.

(4) Fu Millin il primo che riconobbe un *telajo* in siffatto accessorio ch'era denominato impropriamente *Scaletta*. *Mon. ined.*, II, tav. 16, e 37.

(5) V. per ciò che riguarda il simbolico senso di tali *festoni* le sagaci congetture del ch. sig. Lajard nel secondo tomo dei *Nuovi Annali Archeolog.*, p. 444. Cf. Le Bas, *Monum. d'antich. fig.* nel vol. 2 della *Spediz. scient. in Morea*. p. 81 (17).

(6) Ne sono citati taluni nella nota 5, p. 52, del trattato di Porfirio *Sull'Astinenza*, Rhoer; ai quali si potrebbe aggiugnere Clem. Aless., *Stromat.* l. VII, p. 313, Sylburg.

(7) Cf. il *Rapporto Chiusino* del ch. sig. Braun nel *Bullet. Archeolog.*, 1840, p. 51.

specificatamente nei ginnastici agoni (1); oltrechè, come simbolico segno, accennò alla liberazione dell' anima dalle terrene tribolazioni; donde ebbe origine la costumanza di coronare gli estinti (2). Che se cotesti emblemi di palestrico trionfo sono apportati da un alato ed *androgine* adolescente, immagine di Genio (3), è ciò fatto ad esprimere essere necessario il soccorso del proprio *Demone* tutelare perchè lo spirito risultasse vincitore nella lotta che gli è forza a sostenere contro le istintive inclinazioni (4). Assomigliato così a *palestrita*, la *nudità* della figura, che lo rappresenta, sarebbe *ideografica* e insieme *fonetica* o vocale espressione del suo *ginnico* carattere.

È da ultimo a notarsi che le sagre bende, sospese in fondo a questa scena, appellano alla religiosa e mistica natura dell' esi bitavi rappresentazione (5).

§ II, Pl. B.

Se mettonsi a raffronto ambidue i quadri del nostro vaso, si scorge a un tratto che sieno come due scene del medesimo dramma; identico essendo in entrambe le rappresentazioni il carattere dei personaggi, e sino la loro rispettiva posizione. Cio-

(1) V. Pascalio, *Delle Corone*, l. VI, c. 5 e 6.

(2) Clemente Alessandrino, *Pedagog.*, l. II, p. 78, Sylburg.

(3) Pare sia stata usanza, generalmente parlando, dei Greci di rivestire qualunque oggetto o idea volessero personificare di forme virili, o muliebri secondo il genere della parola con che l' esprimevano. Così, per esempio, l'*inganno*, che indicarono con la voce feminile ΑΠΑΤΑ, mostrasi in figura donnesca nella pittura d' un vaso in cui vien dichiarato da questa parola segnatavi accanto, *Nuovi Annali Archeolog.*, tav. XXI; mentre la *forza*, che nell' antico dialetto della Magna Grecia ebbe a significarsi col vocabolo maschile ΑΛΚΟΣ, vien personeggiata da un' immagine virile, ch' è distinta da cotal voce, in un altro vaso fittile trovato in quella regione : Knight, *Sul linguag. simbol.*, § 187. Sarebbe quindi a presumersi che nel rappresentare l' idea di *Demone*, ch' è nome di doppio genere nel greco idioma, le avessero dato una figura, la quale partecipi d'ambidue i sessi.

(4) Un luogo classico intorno alla dottrina dei *buoni Genj* destinati, o secondo l' espressione di Porfirio, *incumbenti* (ἀπερειδόμεναι; *Astin.*, p. 72, Rhoer) agli spiriti, si è il frammento 205 di Menandro.

(5) Che tali fasce sieno talvolta indizio di sagri edifizj s' è già per me accennato in questi stessi *Annali*, vol. XIII, p. 127 (2).

nonpertanto appresentano coteste pitture delle varietà, le quali indicano sicuramente una qualche differenza nelle idee vi si vollero esprimere; abenchè questi stessi dipinti, quanto alla natura del soggetto, non diversino per nulla, come risulta sì dall' identità, testè accennata, delle figure, e sì ancora dall' osservarsi nell' una e nell' altra composizione quelle larghe fascie, o *vitte*, le quali, secondo s' è già osservato, sono indizio di sagro, o mistico argomento.

Venendo or dunque ai particolari, in che differiscono cotali dipinture, noteremo dapprima che alla seggiola, su di cui siede Venere nel quadro precedente, è sostituito in quest' altro un poggio di terra; volendosi forse alludere con ciò al carattere *epictonio* ed *ilico*, o terreno e materiale della dea del piacere. Essa peraltro tiene anche quì lo specchio della *contemplazione*. Se non che questo è ora capovolto, a significare probabilmente che ha già reflesso l'effigie dello *spirito;* gli ha, cioè dire, rivelato la sua origine divina, distogliendolo in tal guisa dalle tendenze alla *Voluttà*. In ogni modo è certo che *Afrodite*, rivolgendosi al giovine, il quale personeggia lo *spirito*, non più lo guarda con seducente sorriso; ma sì con espressione di rancore. N' è men vero che quell' *efebo*, in vece di chinarsi, come fa nell' altra pittura, verso di lei, stassene, per lo contrario, ritto e come immobile alle sue infide lusinghe, mostrando i segni della vittoria da lui riportata sugli affetti ch' ella ispira. E dee inoltre avvertirsi che alla *corona* sia qui aggiunta una *tenia*, ch' è pure indizio di vittoria (1). Invece bensì del *lecito*, ch' è l' altro emblema di palestrico trionfo recatogli dal Genio nel quadro precedentemente esaminato, egli ha in mano un' ampia patera, che può accennare all' *ambrosia*, e in tal modo alla beata *immortalità* (2): cui si avrebbe allora a riferire la *co-*

(1) Che ai vincitori solessero darsi *tenie* o fasce di lana ci si fa conoscere da parecchi scrittori antichi, gran parte dei quali è citata dal Ruhnken nell' annotazione alla v. ταινίας del lessico Platonico di Timeo, ove leggesi : ἔθος τοῖς νικήσασιν ἀναδοῦναι ταινίας. E lo Scoliaste di Pindaro, nella glosa al v. 125 della nona *ode Olimp.*, menziona l' usanza di annettersi siffatte bende alle corone.

(2) L' ambrosia ch' è come dire l' *immortale* (ἀμβροσία) fu così nominata perchè non

lomba, che spiega il volo sull' immagine dell' *Anima*; sapendosi essere apportata l'ambrosia da questa specie di volatili (1).

Quel medesimo garzone, sdegnando di volgere pur lo sguardo a Venere, mira in vece fisamente l'altra giovane donna, la cui corrispondente figura nell' opposto lato del vaso è stata da noi riconosciuta per Proserpina. Nè dobbiamo esitare a ravvisarvi quì ancora la stessa deità, a malgrado le differenze che si osservano tra queste due figure. Il ventaglio di fatti, or surrogato al festone ed al telajo che ha nelle mani l'effigie di Persefone nel primo dipinto, l'è appropriato non meno di quegli altri attributi. Imperocchè considerandosi il *flabello* nel senso generale di arnese destinato a *ventilare*, e però come analogo al mistico *ventilabro* (2), che simboleggiò la purificazione delle anime per via dell'aria (3), sarebbe allusivo al carattere di purificatrice degli spiriti, che venne attribuito a Proserpina (4).

F. GARGALLO-GRIMALDI.

concessa a chi è soggetto alla morte (τοῖς βροτοῖς). V. Orione Tebano, p. 30, l. 26. Sturz; *e significa l'immortalità*; καὶ σημαίνει τὴν ἀθανασίαν, come leggesi nell' Etimolog. grande, v.v. ἀμβρόσιος ὕπνος, e nell' Etimol. Gudiano v. ἀμβροσία.

(1) V. *Odissea*, XII, 63; il frammento della poetessa Mero presso Ateneo, p. 491; e l'opuscolo di Plutarco intitolato *Convito de' sette sapienti*, § 13.

(2) Mentovato da Virgilio nel primo delle *Georgiche* v. 166, ov' è a consultarsi la nota del dotto La Cerda, il quale avverte opportunamente che lo stesso epiteto di *mistico* vien dato al *Ventilabro* da Plutarco nella vita di Alessandro, § 2; e che Arpocrazione (v. Λικνοφόρος; aggiung. Suida, medes. v.) lo dice appropriato ad ogni *iniziazione*.

(3) V. Virgilio, *Eneide*, VI, 740-1, col comento di Servio a quel luogo non che al verso sopraccitato delle *Georgiche*, e S. Agostino, *Città di Dio*, XXI, 13. A cosiffatta credenza potrebbe accennare quel flabello ch' è presso a cadaveri in due urne etrusche (Inghir. *Mon. Etr.*, Ser. I, tav. 92; *Museo Chius.* tav. 190.), anzichè all' usanza di allontanare le mosche dai morti, siccome avvisa il ch. Cavedoni nel *Bullett. Arch.* per l' anno 1842, p. 62 e seg.

(4) V. Platone, *Men.*, p. 81 B, ove si accenna ad un luogo di Pindaro il quale è trai pochi frammenti (IV, ediz. Boeckh) che ci rimangono dei suoi *Treni*.

NOTE

SUR UNE

INSCRIPTION BILINGUE GRÆCO-PHÉNICIENNE,

DÉCOUVERTE A ATHÈNES EN 1841.

(Pl. C et D, 1843.)

Les hommes qui portent quelque intérêt à l'étude des monuments de la langue phénicienne accueillent toujours avec une véritable joie l'annonce d'un nouveau travail de M. Ét. Quatremère sur cette branche de l'épigraphie antique. Personne en effet n'a rendu plus de services à cette science, dont les éléments sont malheureusement trop peu nombreux, que le savant académicien qui, réunissant à une entente admirable de toutes les langues de l'Orient, un jugement toujours droit et net, a constamment ramené à leur véritable point de vue, dès qu'il a voulu s'en occuper, les faits sur le compte desquels les divagations les plus étranges s'étaient accumulées. Aussi, toutes les fois qu'une appréciation est formulée par M. Quatremère, après que des copies dignes de confiance des monuments qu'il étudie lui ont été communiquées, peut-on en toute certitude adopter comme autant de points de doctrine bien arrêtés les faits philologiques ou historiques qu'il énonce.

Le Journal des Savants du mois de septembre 1842 nous a gratifiés d'un précieux mémoire destiné à l'examen de quelques monuments écrits appartenant à l'idiome phénicien, et, entre autres, d'une inscription bilingue découverte le 4 mai 1841, au nord du Pirée, dans le jardin d'Al. Contostavli. Malheureusement la transcription de ce curieux monument offerte par M. Raoul-Rochette à M. Quatremère était inexacte en quel-

ques points, et elle finit par s'égarer après que le savant auteur du mémoire précité en eût pris en toute hâte une copie dont la reproduction a été gravée avec soin pour être insérée dans le Journal des Savants. Cette copie exacte d'une première copie incorrecte devait nécessairement amener quelques incertitudes de lecture que la vue d'une reproduction fidèle eût immédiatement dissipées. Mon ami M. J. de Witte ayant mis entre mes mains le n° 8 de l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογικὴ d'Athènes (1) (n° de janvier, février, mars et avril 1842), dans lequel ce monument intéressant est reproduit (p. 417) sous le n° 574, j'ai pu en rapprocher le texte quasi officiel du texte remis à M. Quatremère, et reconnaître ainsi quelques incorrections graphiques qui, sans modifier beaucoup le sens de l'inscription, en modifient notablement la lecture matérielle. Avant tout, je dois donner la copie exacte de la planche du journal grec; puis je passerai à la comparaison du texte rectifié avec celui du Journal des Savants, et je ferai ressortir les différences qui nécessitent l'introduction de quelques légers changements dans la lecture proposée par M. Quatremère, en même temps que celles que le texte publié à Athènes ne comporte pas moins nécessairement. (Voir la planche C.)

Le texte grec de cette inscription bilingue est :

ΑΣΕΠΤΕΣΥΜΕΛΗΜΟΥΣΙΔΩΝΙΑ.

Il diffère de celui qui a été reproduit dans le Journal des Savants, en ce que celui-ci porte :

ΑΣΕΠΤΕΣΥΜΣΕΛΗΜΟΥΣΙΔΩΝΙΑ.

C'est-à-dire : Asepté fille de Sumselêmos, de la ville de Sidon.

Laquelle de ces deux leçons différentes est la bonne? Il semblerait naturel d'admettre que c'est celle qui a été publiée sur place, lorsque le monument pouvait à chaque instant donner le contrôle rigoureux de la figure lithographiée insérée dans

(1) Recueil publié par M. Pittakis.

le Journal archéologique. Ce qui d'ailleurs devrait lever toute espèce de doute à ce sujet, c'est la présence des phrases suivantes insérées dans le texte du journal athénien :

Ἡ ἑλλενικὴ ἐπιγραφὴ Ἄσεπτε ἢ Ἀσέπτη Συμέλη μου, δεικνύει ὅτι ἐγράφη ἀπὸ ξενόν τινα καὶ ὄχι ἀπὸ ἀττικίζοντα. Ἡ λέξις Ἄσεπτος τὴν ὁποίαν ἀπαντῶμεν καὶ εἰς ἄλλους συγγραφεῖς καὶ εἰς τοὺς ποιητάς.

Τὸ συμέλη μου εἶναι φράσις τὴν ὁποίαν ἀπαντῶμεν σήμερον συχνότατα εἰς τὰς ἐκφράσεις τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ, οὕτος λέγει Ἑλένη μου, Αἰκατερίνη μου, etc.

Il est vrai que le rédacteur du journal grec n'ayant aucune idée de la signification du texte phénicien, n'a pu rectifier le sens de la partie grecque de l'inscription par celui de la partie phénicienne ; et, d'un autre côté, le dessinateur, préoccupé de l'euphonie grecque, aura pu négliger le sigma qui, en s'intercalant après le μ du mot transcrit par lui συμελη, formait le mot assez dur Συμσελη. Sur ce point donc il est prudent d'at tendre la meilleure des vérifications possibles, c'est-à-dire celle qui résultera de l'examen d'un bon estampage du monument. Quoi qu'il en puisse être, il ne demeure pas moins certain que le seul sens admissible est celui qu'a donné M. Quatremère, qu'on doive lire συμσελημου, ou simplement σύμελημου.

Passons actuellement au texte phénicien, que le journal grec transcrit lettre pour lettre de la manière suivante :

ΑΝΓΑΞΠΤΒΤΑΣΜΝΣΛΕΤΓΝΤ ΑΣΙΘΝΛΙ
ΓΓΝΒΛΒΝΑΣΜΝΣΤΗΡΒΓΡΝΜΛΜΝΑΠΛ.

La plupart de ces valeurs, obtenues sans doute à l'aide des alphabets de Gesenius, sont légitimes ; mais quelques-unes d'entre elles sont fausses, et elles ont dû naturellement fermer l'accès du sens réel de l'inscription.

M. Quatremère, sur la copie défectueuse qui lui a été transmise, a trouvé à la première ligne 29 lettres, à la deuxième

27. Le fait est que la première ligne ne contient que 28 lettres; mais la seconde en contient bien réellement 27.

Dans la copie du Journal des Savants (V. pl. C, 1843—n° 2.) l'inscription commence par des caractères si étrangement altérés, qu'il était impossible de démêler la véritable forme du nom propre que ce premier membre de phrase contenait. Il suffit de le comparer avec la portion correspondante du texte publié à Athènes pour reconnaître immédiatement et la véritable lecture de celui-ci, et les mutilations subies par le texte dans la copie envoyée d'Athènes à M. R. Rochette.

Tout le reste de la première ligne est conforme dans l'une et l'autre copie, même pour les fautes, qui sont dues évidemment à la détérioration du monument original. C'est ainsi que le mot דת se présente de part et d'autre à la place de בת et que צגנת remplace le mot régulier צדנת.

Quant à la deuxième ligne, les valeurs que M. Quatremère a attribuées à quelques caractères, à cause de l'incertitude du tracé qu'il avait sous les yeux, ces valeurs, dis-je, l'ont amené à une lecture qui ne me paraît pas suffisamment démontrée.

Avant de me permettre d'en proposer une autre, je dois rapporter ici la transcription en lettres hébraïques et la traduction proposées dans le mémoire précité.

אנך איסבת בת אשמנשלם צדנת איש יקנא לי
יתנבל בן אשמנצלח רבי בן שעל מן בעל

Ego Isbat, filia Aschmun-Schillem, Sidonia; hoc quod statuit mihi Ittenbal, filius Aschmun-Tsillah, heri mei, filii Schaûl-min-baal.

Je vais reprendre actuellement la transcription, lettre par lettre, du texte phénicien, et soumettre humblement au maître de la science les doutes que je crois devoir élever sur quelques-unes des valeurs qu'il a été conduit à adopter, par l'incorrection de la copie qu'il étudiait.

Et d'abord l'espace blanc laissé sur la pierre après la vingtième lettre, démontre fort clairement que là se termine une première phrase, dont le sens ne se lie pas au reste du texte. La traduction déjà donnée est donc fidèle en ce qu'elle tient compte de ce fait matériel.

Le premier mot se compose bien des trois lettres א, נ, ך; cela n'est pas douteux, et la présence de ce mot, qui n'est autre chose que le pronom de la première personne אנך, nous apprend immédiatement que nous avons sous les yeux une formule funéraire analogue à celle de l'inscription de Citium, conservée à Oxford. Après ce pronom doit donc venir forcément le nom propre du personnage qui est censé parler; quand bien même le texte grec ne serait pas là pour nous l'apprendre, il ne serait pas douteux qu'il s'agit d'une femme, puisque le mot בת, fille, se présente immédiatement après les quatre signes qui suivent le pronom אנך, signes dont le dernier d'ailleurs est un ת, l'une des finales ordinaires des noms propres communs aux deux sexes lorsqu'ils sont appliqués à une femme. C'est pour la lecture matérielle de ce nom propre que la copie du journal d'Athènes nous donne une forme tout à fait différente de celle qu'a dû adopter M. Quatremère; en effet, ce savant trouvait les cinq lettres איםבת à la place des quatre signes אספת qui existent réellement. Or, il s'agit de justifier cette seconde lecture. Le premier signe ne peut être douteux, c'est un aleph semblable à celui qui sert d'initiale au mot précédent אנך : le second est identique avec le samech employé dans les noms Abdosir, et Osirschamar, de l'inscription votive des candélabres de Malte et de la 2e citienne; c'est donc aussi un samech dans l'inscription d'Athènes. Le troisième caractère est un פ, comme dans le mot השפת *le sufète,* de la cinquième carthaginoise de Gesenius, et dans le nom propre שפתבעל *Sufètbâal*, de la onzième carthaginoise. Enfin le quatrième signe, ainsi que je l'ai déjà dit, est un ת; nous avons donc le nom אספת *Asafet*, forme féminine du nom propre אסף

Asaf, l'un des noms hébraïques les plus connus. Le mot suivant se lit ou plutôt se devine; car il est écrit דת au lieu de בת dans les deux copies, probablement parce que la vétusté aura fait disparaître le trait incliné de droite à gauche qui termine inférieurement le beth phénicien. Le mot דת ne donnerait aucun sens; c'est donc bien évidemment בת fille, qu'il faut lire. Vient ensuite le nom propre du père d'Asafet. Ce nom est de forme parfaitement nette et indubitable; il se lit Aschmoun-Schillem et signifie *Aschmoun retribuit;* cette explication, due à M. Quatremère, ne peut soulever le moindre doute. Quant à Aschmoun, chacun sait qu'il n'est autre chose que l'Esculape phénicien.

Reste enfin, pour avoir l'analyse de la première phrase de l'inscription, un mot de quatre lettres. Ce mot a été lu avec toute raison צדנת la Sidonienne, par M. Quatremère. En effet, le premier signe est un tsade, comme sur les pièces panormitaines portant la légende ציץ, et comme sur la pierre sépulcrale bilingue d'Artémidore, fils d'Héliodore, le Sidonien, trouvée également à Athènes.

Le second caractère est incorrect comme le beth du mot בת et par une raison tout à fait analogue. En effet, le trait qui fermait la tête du daleth aura disparu par l'usure de la pierre, et il ne sera resté ainsi qu'un signe qui ressemblerait à un ghimel plutôt qu'à toute autre lettre phénicienne. Mais le texte grec est là pour enlever toute incertitude à cet égard; il s'agit d'une Sidonienne, et nous avons au point en question l'ethnique צדנת, la Sidonienne.

La première phrase de l'inscription d'Athènes se transcrit donc sans difficulté :

אנך אספת בת אשמנשלם צדנת .

et se traduit :

Moi (pour : je suis) Asafet fille d'Aschmoun-Schillem, la Sidonienne.

Passons à la seconde partie de l'inscription.

Le premier mot, dont le vrai sens est dû à M. Quatremère, est le mot bilittère אש, dans lequel ce savant a reconnu et démontré qu'on ne pouvait reconnaître qu'une première altération de la forme primitive אשר du pronom relatif *qui*, *quæ*, *quod*, lequel, en subissant un dernier retranchement, s'est réduit à la seul articulation ש qui se rencontre très-souvent avec la valeur du mot complet אשר dans les écrits hébraïques. Il est donc bien certain qu'il faut lire ici : ce que, ou celui qui. Vient ensuite un mot de quatre lettres, dont le sens et la lecture sont certains, tandis qu'il n'est pas facile à ce qu'il paraît, de retrouver son analogue dans les idiomes sémitiques.

Voyons d'abord quelle est la lecture matérielle de ce mot : la première lettre est le jod phénicien ordinaire, la troisième et la quatrième sont un noun et un aleph; mais la seconde est lue différemment par Gesenius et par M. Quatremère; le premier en fait un thet, et le second, dans le mémoire inséré au Journal des Savants, y retrouve un coph. Comme entre ces deux lectures matérielles si différentes il faut nécessairement choisir, procédons à l'examen de tous les passages extraits des monuments épigraphiques phéniciens, dans lesquels cette lettre se présente, et nous pourrons alors nous décider en connaissance de cause.

Ouvrons donc l'atlas de Gesenius.

Dans sa 2e inscription de Citium (c'est celle qui est conservée à Oxford), le second mot de la seconde ligne est précisément celui que nous retrouvons dans notre inscription d'Athènes; mais il en diffère en ce qu'il est terminé par un tau, qui n'est que le pronom affixe de la première personne du singulier, comme le démontre le contexte de cette inscription. Nous ne pouvons donc absolument rien conclure de la présence de ce mot dans l'inscription d'Oxford, relativement à la lecture matérielle du mot; mais nous avons déjà le droit d'affirmer que le mot en question est un verbe dont nous avons rencontré la première et la troisième personne du prétérit singulier.

Dans la cinquième Carthaginoise (Ges., tab. 17, lignes 3 et suiv.), nous lisons la phrase :

אש נדר עבדמלקרת השפט בן בדמלקרת בן חנא

Ce qu'a offert Abdmelkart le Sufète fils de Bedmelkart fils de Hanna.

Il n'est pas possible, dans cette phrase, de méconnaître le nom de l'un de ces magistrats que les Carthaginois nommaient Sufète ; et par suite il est permis ici de voir, dans le signe dont nous recherchons la valeur rigoureuse, un véritable thet; je dis plus : le texte que je viens de citer ne permet en aucune façon d'y voir un coph, puisque les deux noms, d'ailleurs identiques, Abdmelkart et Bedmelkart, contiennent précisément des coph qui nous offrent la forme phénicienne ordinaire de cette articulation.

Poursuivons notre revue. Le premier monument qui se présente ensuite dans le recueil de Gesenius avec le signe à transcrire, est la fameuse inscription de Thougga. Je crois avoir fixé d'une manière assez satisfaisante la lecture matérielle de ce précieux monument, grâce au contrôle que lui prête sa contre-partie numidique. Six fois ce caractère s'y montre avec la valeur du thet hébraïque, et je crois aussi avoir établi que Gesenius s'était trompé en admettant que le signe qui partout ailleurs était un ṭhet, ici devenait un aïn, par exception. Ces changements de valeur pour un même signe, lorsqu'ils ne sont pas constatés par un très-grand nombre d'exemples bien concluants, me paraissent toujours un abus déplorable du droit d'analyser des textes encore indéchiffrés.

Ce même signe se représente dans la formule initiale des sixième, septième et huitième inscriptions appelées à tort numidiques par Gesenius. Malheureusement ces monuments épigraphiques ont été expliqués d'une façon si arbitraire par le savant professeur, qu'il serait impossible d'en tirer aucune lumière. Toutefois, après avoir mûrement étudié cette classe de monuments, j'ai fini par acquérir la conviction qu'ils n'étaient rien de plus que de très-vulgaires épitaphes, ainsi que j'espère le démontrer dans un autre travail, et que la formule initiale

qui se présente toujours la même, quoique avec les formes très-variées sous le rapport de l'orthographe :

טענא עבן — Nos 6.
טענע אבן — No 7.

ou inversement :

עבן טען — No 8.
עבן טענא — (Inscription inédite de Guelma, communiquée par M. Quatremère à l'Académie des inscriptions, en juin 1843;)

avait le sens de : Cette pierre a été élevée à, etc.; ou bien de : On a élevé cette pierre à, etc. Je reviendrai plus tard, je le répète, sur cette classe de monuments, dont je crois avoir entrevu la véritable explication. Il me suffira de dire ici que pour moi les mots טען, טענע ou טענא ne sont autre chose que le mot dont nous trouvons les formes יטנא et יטנאת dans l'inscription d'Athènes et dans celle de Citium.

Je reprends la recherche de la véritable valeur du signe en question.

Les monnaies de Motya (Ges., tab. 39) nous offrent une légende qui se lit, מטוא. Là donc le signe en question est encore un thet.

Enfin dans la onzième Carthaginoise (tab. 47), nous lisons, lignes 3 et 4, les deux noms עבדמלקרת בן שפטבעל qui nous fournissent exactement les mêmes conclusions que celles que nous avons tirées de l'inspection de la cinquième Carthaginoise.

Nous venons de passer en revue tous les monuments qui présentent le signe à transcrire. Toutes les fois qu'il est possible d'en constater la valeur, c'est un thet; dans aucun passage interprété ce ne peut être un coph; c'est donc un thet partout, et j'ai le regret de ne pouvoir me ranger à l'opinion de M. Quatremère, qui trouve dans le mot phénicien que je lis יטנא un mot יקנא emprunté à la langue grecque. Mais que peut signi-

fier le mot יטנא? C'est maintenant ce qu'il faut essayer de découvrir.

Suivant la leçon de M. Quatremère, ce mot, dont le sens positif lui a été fourni par le contexte des inscriptions, indépendamment de toute lecture préalable, vient du grec εἰκών, image, et il signifie *effinxit*, *formavit*, et par extension, *statuit*.

Il ajoute :

« Et ce que je dis sur l'origine de ce verbe n'est pas une « conjecture gratuite; car le langage des Syriens a admis le « verbe ܝܩܢ formé également du mot grec εἰκών, et qui ne « différant du terme phénicien que par l'absence de l'א final, « présente absolument le même sens que j'attribue à ce verbe. »

Ceci serait indubitable si le mot phénicien pouvait se lire יקנא, mais nous venons de voir qu'il était impossible de le transcrire autrement que יטנא; le raisonnement fondé sur l'origine grecque de ce mot ne peut donc plus être applicable. M. Quatremère lui-même, sentant parfaitement qu'il y a quelque inconvénient à rechercher le sens d'un mot phénicien dans un mot de l'idiome grec, rappelle que cette explication qu'il admet aujourd'hui, il l'a formellement désapprouvée et repoussée dans un mémoire antérieur; on comprend en effet qu'un savant qui regarde comme difficilement permis de s'aider de la connaissance des radicaux arabes pour expliquer un mot de la langue phénicienne, sœur de la langue arabe, ait dû, avant de céder, combattre longtemps les scrupules que devait faire naître dans son esprit la fâcheuse nécessité d'avoir recours à une origine grecque, qui certainement, lorsqu'il s'agit d'un ancien mot phénicien, constitue un phénomène philologique bien autrement inexplicable qu'une origine commune avec un mot vivant encore dans la langue arabe. Quoi qu'il en soit, le mot phénicien יטנא signifie élever, établir, ainsi que l'a reconnu M. Quatremère, et il est probablement identique avec le mot hébreux טען, imposer un fardeau, mettre dessus, charger, *onerare*. Il est très-facile de le vérifier; prenons en effet l'inscription d'Oxford dont le sens et la transcription ont

été donnés ainsi qu'il suit dans le Journal des Savants par M. Quatremère :

אנך עבדאסר בן עבדססם בן חר מצבת
(ע)לם בחיי יטנאת על משכב נחתי לעלם ולא-
-שתי לאמת עשתרת בת תאם בן עבדמלך

« Moi, Ebedasar, fils d'Ebed-Sesem, fils de Hor, j'ai élevé ce « monument éternel, de mon vivant, sur mon lit de repos « pour jamais, à moi et à mon épouse Amataschtoreth, fille de « Tom, fils d'Ebed-Molek. »

Une fois cette traduction admise, le sens du mot יטנאת est forcé ; il n'est pas possible de lui en donner un autre que celui d'établir, d'élever et nous devons l'adopter également, lorsqu'il s'agit d'interpréter l'inscription bilingue d'Athènes. Nous avons donc les deux mots אש יטנא qui doivent se traduire, soit comme l'a pensé M. Quatremère, par *hoc quod statuit*, soit par *qui statuit*, le mot מצבת étant tout naturellement sous-entendu.

Les deux dernières lettres de la première ligne sont un lamed et un jod. Nous avons donc le mot לי, pour moi, dont le sens est indubitable.

Passons à la deuxième ligne. Après les cinq premières lettres nous trouvons le mot בן, fils; donc les cinq lettres qui le précèdent représentent un nom propre; ce nom se compose d'un jod, d'un tau, d'un noun, d'un beth et d'un lamed; il se lit donc, abstraction faite des voyelles, יתנבל, Itenbl. Si maintenant nous tenons compte de la forme la plus ordinaire des noms phéniciens dans lesquels le mot בעל entre en composition, et si, de plus, nous admettons un fait dont il n'est plus permis de douter, à savoir, que la lettre aïn est presque aussi souvent omise qu'exprimée dans les textes phéniciens, nous obtenons le nom régulier יתנבעל, Itenbâal.

M. Quatremère, ayant observé que dans les noms propres formés d'un substantif et d'un verbe, soit au prétérit, soit au futur, le verbe se place constamment à la suite du nom, se

refuse à lire יתנבעל. Il préfère admettre qu'il y a en ce point une erreur de gravure, et qu'au lieu d'un י il devrait y avoir un מ, de telle sorte que nous aurions ainsi le nom מתנבעל, Muthenbal, que nous trouvons sur une monnaie carthaginoise à légendes latines, porté par l'un des deux sufètes qui y sont mentionnés. Toutefois, M. Quatremère rappelle le nom Ithobal de deux rois de Tyr dont l'un fut père de Jésabel, et il pense que le mot Ithobal, légèrement altéré par Josèphe, devait être lu Ittenbaal, et correspondait ainsi au nom de notre inscription athénienne. Ajoutons que Gésénius considère ce même nom Ithobal comme devant se lire אתובעל, avec lui Baal, c'est-à-dire, celui avec qui est Baal.

Quoiqu'il en puisse être, la lecture matérielle du nom Itenbaal de notre inscription est constante, et ce nom signifiait probablement *quem dat Baal*, comme le nom בעליתן, Baaliten, que Gésénius a retrouvé dans la quatorzième inscription de Citium, et qui signifie mot à mot *quem Baal dat*.

Le mot בן qui suit ne présente aucune difficulté, et il nous annonce la présence d'un second nom propre dont la lecture d'ailleurs est facile; c'est le nom אשמנצלח, Aschmoun-Tsillah, qui, suivant M. Quatremère, signifie *Aschmun prosperavit*.

Tout le reste de notre inscription devient beaucoup plus difficile à expliquer; et je ne dois plus me permettre que de simples hypothèses.

Forcé de deviner plutôt que mis à même de déterminer la valeur matérielle des treize dernières lettres de la deuxième ligne, tant la copie qu'il possédait présentait d'incertitude, M. Quatremère était parvenu à déduire un sens fort probable de l'étude et de la distribution de ces treize lettres qu'il lisait

רבי בן שעל מן בעל

et qu'il traduisait *Heri mei, filii Schaül-min-Baal*. Malheureusement le texte publié par le Journal archéologique d'Athènes est venu démontrer que cette lecture ingénieuse ne pouvait pas être conservée. En effet, il n'y a pas un seul des treize

caractères qui paraissent à la fin de cette inscription dont la valeur puisse être douteuse, et leur transcription nous fournit l'ensemble suivant :

דבכיתמאלמנדגל

Je transcris par deux daleth la première et l'antépénultième lettre de cette partie du texte (1), parce que l'inclinaison de gauche à droite est un caractère auquel il est toujours aisé, dans les inscriptions phéniciennes gravées avec le moindre soin, de distinguer le daleth du resch ; toutes les autres lettres sont de lecture certaine. Mais s'il est aisé d'attribuer à chaque caractère, pris séparément, sa valeur alphabétique, il est par malheur fort difficile, au moins pour moi, de scinder cette portion de texte en groupes bien définis et fournissant un sens raisonnable et suivi. Ce n'est donc que par tâtonnements qu'il est possible de procéder à la recherche de ce sens, que de plus heureux trouveront, je l'espère, mais que je ne me flatte pas d'avoir deviné. Par conséquent, tout ce qui va suivre ne peut et ne doit être accepté que comme une série d'hypothèses plus ou moins plausibles. En adoptant *à priori* les suppositions les plus simples, celui qui a élevé le tombeau d'Asafet devait être son mari ou son fils. Or, rien, absolument rien dans l'inscription, de quelque manière qu'on en coupe les mots, ne permet de retrouver un indice de filiation entre Asafet et Itenbaal ; celui-ci était donc bien plus probablement le mari de cette femme. Voyons si quelque mot peut indiquer l'existence de ce lien conjugal. Après la sixième lettre nous en trouvons quatre qu'il est impossible de ne pas lire אלמן, et comme ce mot signifie précisément *viduus*, veuf, on peut y voir, ce me semble, une espèce de preuve de l'exactitude de notre hypothèse. Les trois dernières lettres doivent donc se lire à part, ainsi que les six premières. De celles-ci, les quatre premières se lisent דבכי, et elles ne nous fournissent qu'un sens incertain.

(1) La copie du Journal des Savants est encore défectueuse en ce point ; en effet elle offre un beth très-nettement tracé, à la place du daleth qui se voit réellement dans le texte original.

En effet, on peut voir, dans le daleth, le mot chaldaïque דא qui joue dans les textes le rôle du pronom démonstratif *hic*, *hæc*, *hoc*, et y joindre le radical בכי qui est l'expression propre de l'idée : témoigner par des larmes la douleur que l'on ressent. C'est exactement, pour la forme et pour le sens, le بكى des Arabes.

D'un autre côté, s'il était permis de supposer qu'une faute d'orthographe eût été commise par le graveur, et qu'il eût substitué la lettre ך à la lettre ק qui offre, à très peu près, la même consonnance, nous aurions le mot דבקי signifiant littéralement mon conjoint, mon mari. Ceci, je me hâte de le dire, me semble plus que douteux.

Le mot נם ne donne aucun sens. Mais si nous admettons un instant, ce qui peut être, qu'un aïn ait été omis entre le noun et le mem, comme il l'est manifestement dans le nom Itenbaal de la même ligne, nous avons le mot נעם qui signifie *amœnus*, *jucundus*, *dulcis*, *suavis*, ou *pulchritudo*, *decor*, *splendor*, *delectatio*, *amœnitas*, *jucunditas*, *voluptas*, mot qui d'ailleurs n'est autre chose que le radical arabe نعم, accorder une grâce, une faveur, un bienfait, etc.

אלמן veut dire veuf, et le mot דגל, quoique le sens propre n'en soit pas bien connu, représente les idées *reputatus*, *æstimatus*, *elatus*, *splendens*, *latè conspicuus*, à cause du mot דגל qui signifie un étendard, une enseigne et un cippe suivant Abou'l-Oualid.

Pourrait-on, par suite de cette analyse, que je suis le premier à regarder comme fort hypothétique, lire : *Hic plorans exornavit viduus cippum?* Cette phrase est un peu trop entortillée pour qu'il soit permis de la prendre avec confiance pour la traduction du texte, ou bien pourrait-on encore couper ainsi les mots :

דבכי נם אלמן דגל······

Et lire : *Quod statuit mihi Itenbâal filius Aschmoun-Tsellah conjunx meus ; exornavit viduus cippum?* Je n'ai garde de l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, si aucune des leçons que je propose en désespoir de cause ne paraît admissible, je désire vivement qu'on leur en substitue une meilleure, et je serai le premier à m'en réjouir.

Le même numéro du Journal archéologique d'Athènes contient, sous le n° 536, la figure d'un autre fragment de cippe funéraire phénicien déterré vers la même époque et dans le même lieu. L'inscription est malheureusement bien incomplète; car il n'en reste que seize lettres qui sont exactement du même style que celles de l'épitaphe d'Asafet. La transcription de ce fragment ne présente aucune espèce de difficulté, et la lecture nous donne les mots

אבדאשמן בן שלם בן עבד·····

Abdaschmoun fils de Schalom fils d'Abd..... (V. pl. D, 1843.)

Voilà déjà cinq monuments funéraires phéniciens que l'on découvre à Athènes. Tout doit donc faire espérer que de nouvelles fouilles en procureront d'autres, et la science de l'épigraphie ne peut manquer de tirer un immense profit des découvertes de ce genre.

F. DE SAULCY.



MÉMOIRE

SUR

LE Χρυσοῦν Θέρος ET SUR QUELQUES MÉDAILLES DE MÉTAPONTE ET DE CYRÈNE *.

Bien que M. le duc de Luynes ait plusieurs fois traité des médailles de Métaponte (1), j'ai regretté cependant de ne trouver, dans l'ensemble de ses dissertations, aucune recherche sur le Χρυσοῦν Θέρος. Le mémoire qu'on va lire ne saurait donc paraître sans but et sans utilité. Rédigé déjà depuis dix ans, je le fis parvenir en 1840 à la Direction de l'Institut archéologique à Rome; mais, comme il n'était pas encore imprimé lorsque j'arrivai dans cette ville, en 1841, j'ai eu le loisir de le retoucher et de le compléter.

Pour entrer en matière, je choisirai, parmi les médailles de la plus ancienne époque, celles dont suit la description, et qui sont aussi les plus rares :

1. *In area sin. inscr.* META. *Spica prominens. In area d. cicada. Circumcirca ornamentum Mœandrium.*

℞. *Spica incusa. In area sin. Delphinus incusus. Circumcirca Striæ incusæ.* Arg. 7. Mus. Goth.

* *Traduit de l'allemand.*

(1) *Métaponte,* par M. le duc de Luynes et M. F. J. Debacq. Paris, 1833.—Ch. Lenormant, *Annali dell' Instituto arch.,* Vol. V. 1833. p. 292-299. — *Monnaies incuses de la Grande Grèce,* dans les *Nouvelles Annales de l'Instit. archéol.,* t. I, 1837, p. 383-391. Quant au *Choix de médailles grecques,* Paris, 1840, je n'en ai vu encore que les planches.

2. *In area d. inscr.* META. *Spica. Circumcirca Margarittarum orbis.*

℞. *Caput bovinum incusum, ex adv. Circumcirca Striarum orbis.* Arg. 2 1/3. Mus. Goth.

Ces médailles témoignent toutes deux qu'à l'époque où elles ont été frappées, on cherchait à éviter l'uniformité des types précédemment reproduits sur les deux faces. La première de ces médailles, lors même qu'on en connaîtrait un second exemplaire, n'en serait pas moins de la plus grande rareté, car il est difficile qu'il en existe un troisième; et, d'ailleurs, elle se distingue par un état de conservation peu ordinaire. Il n'est pas non plus probable qu'il se trouve à Paris dans la collection Gosselin (1) un exemplaire de la seconde médaille.

Il nous suffira, pour l'instant, de rappeler ici qu'en général la tête de taureau fait allusion à la victime solennelle offerte à Apollon. La suite de ce mémoire nous offrira l'occasion de revenir sur ce sujet et d'en parler avec plus de détails. Mais dès à présent je puis avancer avec confiance que le *grillon* et le *dauphin* se rapportent clairement au Χρυσοῦν Θέρος que l'on envoyait à Delphes : les pages qui vont suivre sont consacrées à le démontrer.

J'aurai d'abord recours à l'autorité des écrivains anciens :

Strab. VI, p. 265. éd. Casaub. Ἑξῆς δ'ἐστὶ Μεταπόντιον..... οὓς οὕτως εὐτυχῆσαι ἀπὸ γεωργίας φασὶν, ὥστε θέρος χρυσοῦν ἐν Δελφοῖς ἀναθεῖναι.

Eustath. *ad* Dion. Perieg., 368. p. 160. Λέγονται δὲ πάνυ εὐτυχῆσαί ποτε ἀπὸ γεωργίας, διὸ καὶ ἐν Δελφοῖς ἀναθεῖναι τὸ θρυλούμενον χρυσοῦν θέρος.

Plut. *de Pyth. orac.* 6, T. II. Lut. Par. 1624, p. 401. Ἐγὼ δὲ καὶ Μυρίνας ἐπαινῶ καὶ Ἀπολλωνιάτας, θέρη χρυσᾶ δεῦρο πέμψαντας.

Parmi le grand nombre de villes qui, dans l'antiquité, ont

(1) La collection Gosselin a été vendue et dispersée, il y a déjà plusieurs années. J. W.

porté le nom d'Apollonia, on pourrait entendre ici celle qui se disait une colonie fondée par Apollon (sans aucun doute Apollon Delphien), et qui envoya à Olympie la magnifique offrande, ouvrage de Lycius, élève de Myron (1); conséquemment Apollonia sur la mer Ionienne (2).

Quant à la ville de Myrhina dans l'Éolide, quelques éclaircissements que je me propose d'adresser plus tard à l'Institut archéologique, au sujet des médailles de cette ville, me donneront occasion de montrer que son culte était en quelque façon calqué sur celui de la Phocide et de la Thessalie.

Métaponte enfin, d'après Éphore, avait été fondée par Daulius, tyran de Crissa près de Delphes (3).

On voit ainsi que des villes qui, depuis le temps de leur fondation, se trouvaient placées dans une sorte d'union avec le sanctuaire de Delphes, y envoyaient des offrandes.

Mais que faut-il entendre par θέρη χρυσᾶ? On ne trouve à cet égard aucune explication, du moins dans les interprètes des écrivains anciens que je viens de citer.

Je me propose d'établir comme vraisemblable que c'était l'image en or d'un champ de blé que ces villes envoyaient à Delphes : dans ce but, j'essaierai d'appuyer ma proposion sur les preuves suivantes.

Rappelons d'abord que, dans Homère, le bouclier d'Achille, dont le poëte a emprunté tous les éléments aux productions des artistes de son temps, renfermait, dans le cinquième compartiment, un champ de blé ondoyant (τέμενος βαθυλήϊον). On y voyait des moissonneurs, des hommes occupés à lier des gerbes, des enfants empressés à les porter, un maître qui surveillait les travailleurs; plus loin des serviteurs qui prépa-

(1) Paus. V. 22, 2. Voy. aussi ma dissertation sur *Olympie*, p. 136. L'élève de Myron ayant travaillé pour Apollonia, il se peut que Myron lui-même ait exécuté la célèbre vache pour cette ville.

(2) On voit l'épi sur deux médailles d'argent d'Apollonia conservées dans le cabinet de Gotha. L'une présente les noms d'ΑΡΙΣΤΩΝ et de ΦΙΛΟΔΑΜΟΥ; l'autre, les noms de ΘΕΟΔΩΡΟΣ et de ΧΑΡΙΚΛΕΟΣ. Voy. ma dissertation sur les *monnaies de l'Illyrie* dans le *Bulletin de l'Institut archéologique*, 1838, p. 86 et suiv.

(3) Strab. VI, p. 265.

raient sous un chêne le bœuf qu'ils avaient tué pour le repas, enfin des femmes accommodant les mets destinés aux moissonneurs (1).

Immédiatement avant ces vers, le poëte a décrit un champ en friche, également représenté sur le bouclier, avec des charrues (2). Nous lisons dans cette description (3):

Ἡ δὲ μελαίνετ' ὄπισθεν, ἀρηρομένῃ δὲ ἐῴκει,
Χρυσείη περ ἐοῦσα· τὸ δὴ περὶ θαῦμ' ἐτέτυκτο.

On peut conclure de ce passage que, sur le bouclier, et aussi, comme nous le dirons plus loin, sur les objets d'art offerts en don et appelés θέρη χρυσᾶ, le sol de la représentation en relief était d'or. Toutefois l'éclat de ce métal était généralement adouci par des ciselures légères, par des couches de couleur ou d'émail, à peu près suivant le procédé employé plus tard à Olympie, pour le Jupiter Olympien de Phidias (4).

De plus je n'hésite pas à croire que l'auteur de cette rhapsodie, la plus récente peut-être de toutes celles qui composent l'Iliade, avait vu dans les temples les plus anciens de ces ouvrages d'art nommés θέρη χρυσᾶ. A leur tour les artistes des générations suivantes (5) ont dû plus d'une fois prendre pour modèle les descriptions du poëte.

Mais en quoi consistait précisément ce χρυσοῦν θέρος, dans les temps qui suivirent cette rhapsodie, je veux dire, à l'époque du plus ancien style de l'art, et aussi lorsqu'il avait atteint sa plus grande perfection? A cet égard les médailles de Métaponte

(1) Hom. *Iliad.* XVIII, 550—560. La manière de faucher, telle qu'elle est ici décrite, était encore en usage à une époque beaucoup plus récente, ainsi qu'on le voit dans Columelle (*De re rust.*, II, 21) et dans Pline (*H. N.* XVIII, 30.). —Voy. sur le bouclier d'Homère, Quatremère de Quincy, *Jupiter Olymp.*, p. 70 et suiv.

(2) Hom. *Iliad.* XVIII, 541—549.

(3) *Ibid.* 548.

(4) Voy. ma dissertation sur le *Jupiter Olympien*, p. 264-266.

(5) Χαλκοτύποι, χρυσοῦ μαλακτῆρες, ποικιλταὶ, τορευταί. Plut. *in Pericl.* 12.— Τορεύειν, χωνεύειν, ἐλαύνειν, ἐκκρούειν. — Quintil. II, 21. *Cœlatura, quæ auro, argento, ære, ferro opera efficit.*—Voy. Isidor. *Etymolog.* 1472, fol. 20, 4, au chapitre *de Vasis escariis.*

qui sont arrivées jusqu'à nous, tant celles de la plus ancienne époque que celles de l'époque la plus récente, nous fournissent les renseignements les plus complets.

Ce n'est point un épi naturel, de l'espèce d'orge appelé *écourgeon*, que l'on trouve représenté sur les médailles de Métaponte, mais bien l'épi de l'orge dû aux soins de la culture, et dont le χρυσοῦν θέρος offrait la représentation.

Tous les signes accessoires, le grillon et le dauphin, par exemple, qui se voyaient déjà sur les très-anciennes médailles que j'ai indiquées plus haut, et aussi les emblèmes sans comparaison plus nombreux, gravés sur des médailles plus récentes, étaient généralement employés dans le θέρος χρυσοῦν envoyé à Delphes, et passaient de là sur les monnaies.

La *tête de taureau* ne se montre pas seulement sur la très-ancienne médaille d'argent que j'ai ci-dessus mentionnée, et à laquelle peuvent être comparées deux autres médailles de la collection Gosselin (1); mais encore sur une autre médaille d'un âge plus récent, dont voici l'indication :

Caput Cereris exadv.

℟. META (*Inscr. in area sin.*). *Spica. In area dextra caput bovis exadv.* Arg. 4. Mus. Goth. (2).

Ce type rappelle ces paroles de la description du bouclier d'Achille :

Κήρυκες δ' ἀπάνευθεν ὑπὸ δρυῒ δαῖτα πένοντο·
Βοῦν δ' ἱερεύσαντες μέγαν ἄμφεπον· αἱ δὲ γυναῖκες,
Δεῖπνον ἐρίθοισιν, λεῦκ' ἄλφιτα πολλὰ πάλυνον (3).

Rat ou *Souris*. *Real Mus. Borbon.*, vol. IV, tav. XLV, n° 8; Mionnet, 541, 542; Virg. *Georg.*, I, 181. — On songe involontairement à l'Apollon Σμίνθιος (4).

Oiseau, tourné à droite, les ailes dirigées en haut. On en

(1) Mionnet. *Rec. de pl.*, pl. LX, n°s 4, 5.

(2) Cf. Taylor Combe, tab. III, n° 16.

(3) On ne saurait y rapporter aussi bien ce que dit Varron (*De re rust.* I, 28), *Dies primus—æstatis in Tauro.*

(4) Médailles d'Alexandria Troas. — Voy. Müll. *Dor.* I, 285.

voit deux exemplaires dans le cabinet de Gotha (Mionnet, 579); toutefois l'une des deux médailles, plus explicite que l'autre, porte, au lieu de la lettre A, les lettres A M.

Colombe. Sur la médaille d'or (Voy. duc de Luynes, *Métaponte*, pl. I, pag. 30, n° XV; *Choix de médailles grecques*, Paris, 1840, pl. III, n° 4; Mionnet, S. 683; *Real. Mus. Borbon.*, vol. IV, tav. XLV, n° 6).

Colombe battant des ailès. Mionnet, S. 680.

Grillon (τέττιξ), sur l'épi d'une très-ancienne médaille, que j'ai décrite plus haut, et qui fait partie du cabinet de Gotha (1). — Et aussi sur l'épi d'une autre médaille d'argent, très-ancienne, dont la face antérieure présente la figure remarquable, cornue et debout, à côté de laquelle sont écrits les mots : ΑΧΕΛΟΙΟ ΑΘΛΟΝ (2). — Une troisième médaille, que je connais par une empreinte de l'exemplaire qu'on en possède à Paris (3), mérite aussi d'être mentionnée; le type du droit, où l'on observe l'épi et le grillon, remonte à une haute antiquité (4), tandis que, sur le revers, l'Apollon Daphnéphore nu (5), qui embrasse un laurier, doit appartenir à une époque où l'art avait atteint sa perfection (6). Évidemment, on se sera servi, pour le premier de ces deux types, d'un poinçon très-ancien, que l'on conservait au lieu où l'on battait monnaie.

L'art était arrivé à sa plus belle époque lorsque parut enfin la monnaie à tête de Cérès, sur le revers de laquelle on plaça

(1) De même qu'ici placé sur l'épi, le grillon se montre aussi sur le dos du taureau, type d'une médaille d'argent de Sybaris, qui appartient exactement à la même époque, et que l'on conserve au cabinet impérial de Vienne. Eckh. *Syll.*, tab. I, n° 9, p. 8.

(2) Elle a été publiée, mais avec peu de soin, dans les *Miscellanea* de Magnan, t. III, tab. 26, n° 3. M. Millingen l'a reproduite, d'après un exemplaire de la collection de M. le duc de Luynes, dans son ouvrage intitulé : *Ancient coins of Greek cities and Kings*, Lond. 1831, pl. I, n° 21, p. 17. Cf. duc de Luynes, *Métaponte*, pl. I, p. 24, n° III.

(3) Mionnet, 582.

(4) Mionnet, 581.

(5) Dans l'explication d'une médaille assez semblable à celle-ci, Eckhel (*Syll.*, p. 6) fait intervenir sans nécessité la *dendrophorie* qui était en usage dans les mystères d'Iacchus et de Cérès.

(6) Voy. aussi Taylor Combe, tab. III, n° 14.

également à côté de l'épi un grillon (1). — L'insecte nommé τέττιξ a été souvent chanté par les plus anciens poëtes, à commencer par Hésiode, dans le *Bouclier d'Hercule* (2), et aussi par les poëtes des âges suivants (3). On lit dans Hésiode :

...... θέρος ἀνθρώποισιν ἀείδειν
Ἄρχεται.

Et dans une pièce de vers attribuée à Anacréon (4) :

Θέρεος γλυκὺς προφήτης·
Φιλέουσι μέν σε Μοῦσαι,
Φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτὸς,
Λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην.

Abeille, consacrée à Apollon Aristée, aussi bien qu'à Apollon Delphien (5). Mionnet, 544, 545. Le Lacédémonien Callicrate s'était, sans doute, distingué dans l'art de représenter les abeilles ; c'est du moins ce qu'on peut inférer des paroles de Pline (6) : *et navem, quam apicula pinnis absconderet.*

Mouche. Mionnet, S. 712. Statue d'airain d'Apollon Parnopius, faite par Phidias et placée sur l'Acropolis à Athènes (7). Myrmécidès, d'Athènes ou de Milet, et aussi Callicrate, firent une voiture de fer que traînait une mouche (8).

Fourmi. Sur une médaille d'or (Mionn., Suppl. I, 301, n° 677, pl. XI, n° 3), et aussi sur une médaille d'argent. Mionnet, S. 688 ; *Mus. Hunt.*, tab. 37, n° XVIII. Callicrate avait fait des fourmis d'ivoire (9).

Grenade. Duc de Luynes, *Métaponte*, pag. 29, n° XI.

(1) Mionnet, 551 ; *Mus. Hunt.*, tab. 37, n° XV.

(2) Hesiod., *Scut. Herc.*, 393.

(3) Mehlh. *ad* Anacr., p. 130.

(4) Anacr., 43, v. 11, p. 130.

(5) Paus., X, 5, 5.

(6) *H. N.*, VII, 21.

(7) Paus., I, 24, 8.

(8) Chœroboscus. Οὗτοι ἐποίησαν σιδηροῦν ἅρμα ὑπὸ μυίας ἑλκόμενον καὶ τῷ πτερῷ τῆς μυίας καλυπτόμενον.

(9) Plin. *H. N.* VII, 21 ; XXXVI, 5. *Callicrates, cujus formicarum pedes atque alia membra pervidere non est.*

Orge. Mionnet, 580.

La fleur nommée *balaustion* croissait peut-être dans les blés. Mionnet, S. 713.

Corne d'abondance. Sur deux petites médailles d'argent dans le cabinet de Gotha, comme aussi dans Mionnet, 591.

Charrue. Sur une belle médaille provenant de la collection Schachmann (*Cat. rais.*, 1774, in-4°, pag. 32), dans le cabinet de Gotha, Arg. 5 (Mionnet, 547; *Real Mus. Borbon.*, vol. IV, tav. XLV, n° 2), et aussi sur une plus petite médaille d'un excellent travail, dont voici l'indication :

Caput Cereris ad d.

℞. META. (*Inscr. in area sin.*) *Spica. In area d. fort. aratrum.* Arg. 2. Mus. Goth. (Voy., *M. Borb.*, l. l., n° 1.)

Râteau. Mus. Borb. l. l. n° 9; Mionnet, 556.

L'*amphore* (Mionnet, 546, 560, 561) était sans doute présentée aux moissonneurs, qui s'y désaltéraient.

Le *griffon* (Mionnet, 558), comme emblème accessoire joint à l'offrande envoyée à Delphes et destinée à Apollon, n'a pas besoin d'explication.

On avait coutume de placer des *palmettes* (Mionnet, S. 699) aux frontons des temples d'Apollon. Peut-être ce genre d'ornements se montrait-il aussi dans la composition du χρυσοῦν θέρος.

Il se peut que, dans la partie supérieure du χρυσοῦν θέρος, l'étoile Sirius (Mionnet, 550; *Mus. Borb.*, l. l., n° 10) ait aussi trouvé place. On appelait θέρος le temps qui s'écoule depuis le lever des Pléiades jusqu'au lever de l'étoile du chien Sirius (1).

L'ensemble de la composition se trouvait peut-être comme encadré par une représentation figurée de la Méditerranée, de même que, dans Homère, l'Océan environne le bouclier d'Achille (2). Le *dauphin* (3) que l'on remarque sur plusieurs

(1) Schneid. *ad* Varr., *De re rustic.*, I, 28.—*Scriptores rei rust.*, t. I, p. II, p. 319.

(2) Hom., *Iliad.* XVIII, 606—607.

(3) Hom., *Hymn. in Apoll.*, 493 :

Ὡς μὲν ἐγὼ τὸ πρῶτον ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ

des médailles ci-dessus mentionnées, et qui se rapportait aussi à l'Apollon Delphien, trouvait également sa place dans l'offrande.

Or, maintenant, si le θέρος χρυσοῦν qu'on envoyait à Delphes se composait d'images sculptées en bas-relief, ces images devaient s'attacher dans l'intérieur du temple, ou même aux parois intérieures du trésor. Étaient-ce, au contraire, des sculptures de ronde bosse? Elles pouvaient, dans ce cas, être placées sur des tables somptueuses. Enfin, n'oublions pas que l'envoi du χρυσοῦν θέρος avait lieu, non-seulement à la suite des récoltes d'une richesse extraordinaire, mais encore à certaines époques fixes, et nous comprendrons alors que les Métapontins, aussi bien que les Myrhinéens et les Apolloniates, obéissant au sentiment de l'art, ont dû faire en sorte que toujours le champ de blé, envoyé le dernier, se rapprochât, dans sa composition, de celui qui l'avait précédé, et qu'ainsi, après l'espace d'un ou de plusieurs siècles, la réunion de toutes ces sculptures formât un ensemble dont l'aspect devait flatter agréablement ceux de leurs concitoyens qui avaient occasion de faire le voyage de Delphes.

Les animaux et autres objets dont nous avons parlé animaient l'ensemble de la composition. Il est à présumer que le Lacédémonien Callicrate et le Milésien ou Athénien Myrmécidès (1), en voyant les θέρη χρυσᾶ déjà en usage avant eux, furent portés à s'essayer dans le même genre. Myrmécidès a pu être contemporain de Phidias : du moins a-t-on souvent répété, mais seulement, il est vrai, par forme de plaisanterie, qu'il se montra le rival de ce grand artiste (2). Au reste, Phidias lui-même n'eût pas employé dans son Jupiter Olympien un grand nombre de petits détails et d'ornements, calculés

Εἰδόμενος δελφῖνι θοῆς ἐπὶ νηὸς ὄρουσα·
Ὡς ἐμοὶ εὔχεσθαι Δελφινίῳ· αὐτὰρ ὁ βωμὸς
Αὐτὸς Δέλφειος καὶ ἐπόψιος ἔσσεται αἰεί.

(1) Paschii *Inventa novantiqua*, p. 710, sqq.

(2) Suid. *v.* Γελοῖος, t. I, p. 471.

seulement pour l'œil de l'observateur qui s'en approchait de très-près, si, de son temps encore, n'avait régné parmi le peuple un goût héréditaire pour ces sortes de compositions.

Au nombre des artistes qui travaillèrent pour Métaponte, on connaît l'Éginète Aristonoüs; le Jupiter dont il était l'auteur, érigé à Olympie par les Métapontins, était couronné de fleurs printanières (1). Puisqu'on a relevé cette circonstance, il faut croire que la couronne était très-apparente. Peut-être était-elle l'ouvrage d'un artiste habile en ce genre d'ouvrages délicats (2).

J'avais écrit les lignes qui précèdent, lorsque vint s'offrir à mes yeux une médaille qui fournit un nouvel argument, de nature à convaincre entièrement ceux qui douteraient encore que la représentation d'un champ de blé ait pu être un sujet digne de l'art plastique :

Caput regis Magæ imberbe et diadematum, ad sin.

℟. *Messor corpore proclinato stans segetem falce amputat, ad d.* Aur. 1 ½ (3).

Le moissonneur, dont le vêtement ne descend pas jusqu'aux genoux, embrasse de la main gauche les épis, et conduit sa faucille de la main droite (4). Sa tête est couverte d'un bonnet élevé, de forme conique.

Ainsi qu'on le voit tout d'abord, à sa fabrique, la médaille que je viens de décrire appartient à Cyrène. Cette ville entrete-

(1) Paus. V, 22, 4.

(2) Je me figure que le vêtement d'or de l'Endymion d'ivoire, dans le trésor des Métapontins à Olympie, était exécuté avec un soin tout pareil sous le rapport des détails qu'offraient les ornements. Paus. VI, 19, 8.

(3) Cette médaille est du poids de 38 grains; elle appartient au cabinet des médailles à Paris. Pellerin, *Rec. de méd. de Rois*, Paris, 1762, in-4°, fig., p. 208; explication, pag. IV; *Rec. de méd. de peuples*, t. III, Paris, 1763, pl. 86, n° 1, p. 1. — Mionnet, VI, p. 34, n° 269. — Eckh. *D. N.* IV, p. 25.

(4) Plut. *in Fab. Max.*, 11 : θέρη σταχύων κείρεσθαι. — Colum. *De re rust.*, II, 21 : *Sunt autem metendi genera complura : multi falcibus verriculatis, atque iis vel rostratis, vel denticulatis, medium culmum secant, etc.* — Plin. XVIII, 30, 72 : *Stipulæ alibi mediæ falce præciduntur, atque inter duas mergites spica distringitur.*

nait avec Delphes (1) des relations qui remontaient à l'époque de sa fondation et qui ne furent jamais interrompues dans la suite. Ce fait, après tout ce qu'en ont écrit Thrige, Müller, Bœckh et d'autres, peut être aujourd'hui considéré comme généralement admis. Aucun écrivain ancien ne rapporte, il est vrai, que Cyrène ait envoyé à Delphes le χρυσοῦν θέρος; mais, en raison du culte dont cette ville honorait Apollon Aristée, et en raison des énormes revenus qu'on y tirait de la vente du *silphium* et des autres produits du pays, le fait doit paraître extrêmement vraisemblable.

Le χρυσοῦν θέρος, placé justement ici sur une *médaille d'or*, nous aide à mieux comprendre encore comment se groupaient à l'égard les unes des autres les diverses parties de ces sortes de compositions. Nous apprenons, en particulier, de cette médaille, qu'à part les petites figures d'animaux dont nous avons parlé, des figures humaines, faites peut-être d'ivoire éthiopien, animaient aussi ce riche ensemble : l'exemple, du reste, en avait été donné par l'artiste à l'œuvre duquel il est fait allusion dans la description du bouclier d'Achille :

ἔνθα δ' ἔριθοι
Ἤμων ὀξείας δρεπάνας ἐν χερσὶν ἔχοντες, κ. τ. λ. (2).

Les Cyrénéens ne commencèrent à avoir de monnaie d'or qu'au temps du roi Magas (3), qui les gouverna pendant cinquante ans (4). Mais ici la tête gravée sur le droit de la médaille représente-t-elle en effet Magas, ou bien un roi égyptien con-

(1) Voyez, par exemple, Paus. X, 13, 3 et 15, 4; Callim. *Hymn. in Apoll.*, 94.

(2) Hom. *Iliad.* XVIII, 550, sqq.

(3) Paus. I, 7, 1 : Μάγας δὲ ἀδελφὸς ὁμομήτριος Πτολεμαίῳ παρὰ Βερενίκης τῆς μητρὸς ἀξιωθεὶς ἐπιτροπεύειν Κυρήνην, (ἐγεγόνει δὲ ἐκ Φιλίππου τῇ Βερενίκῃ, Μακεδόνος μὲν, ἄλλως δὲ ἀγνώστου καὶ ἑνὸς τοῦ δήμου) τότε δὴ οὗτος ὁ Μάγας, ἀποστήσας Πτολεμαίου Κυρηναίους, ἤγαγεν ἐπ' Αἴγυπτον.

(4) Agatharchid. Εὐρωπιακά, lib. XVI, *ap.* Athen. *Deipn.* XII, p. 550, t. IV, p. 544. Quoique M. Champollion-Figeac (*Annales des Lagides*, tom. II, Paris, 1819, p. 30; voy. aussi p. 27 et 28) ait considéré ce passage comme erroné, Thrige n'a cependant pas hésité à l'admettre. Selon ce dernier, Cyrène a été soumise au roi Magas depuis l'année 308 jusqu'en 258 av. J. C. Voy. Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, S. 417, folg.

temporain? C'est ce qu'il importe de rechercher avec soin. Visconti (1) a pris les têtes qui se voient sur quelques médailles de bronze du roi Magas pour celles de Ptolémée Soter et de Bérénice, mère de Magas. Sur d'autres médailles de bronze, frappées à l'effigie de Magas, on a cru reconnaître Ptolémée II (2). D'un autre côté, on ne saurait douter que l'améthyste de l'ancienne collection du duc d'Orléans, aujourd'hui au cabinet impérial de Saint-Pétersbourg, ne représente la tête de ΜΑΓΑΣ lui-même, imberbe; elle est ornée d'un diadème et d'une corne de bélier. Devant le prince, au bas, à gauche, est placé le silphium (3).

Magas est représenté, il est vrai, avec plus d'embonpoint sur la médaille d'or dont j'ai parlé précédemment. Mais ce que rapporte Agatharchide de l'embonpoint extraordinaire de ce prince, doit s'entendre seulement, ainsi que l'ajoute l'écrivain lui-même, des dernières années de sa vie.

C'est pour la première fois que j'attribue la médaille dont il est question à Magas. Le premier qui l'ait fait connaître, Pellerin, avait cru y voir l'effigie d'un Ptolémée : peut-être ce savant s'est-il souvenu mal à propos des sept épis pleins et gras du songe de Pharaon, sans d'ailleurs songer à Cyrène. Depuis lors, on n'a su auquel des rois d'Égypte attribuer la monnaie dont il s'agit.

Il existe une belle médaille frappée à Alexandrie d'Égypte, dans la cinquième année du règne d'Antonin le Pieux, qui porte également l'image d'un moissonneur (4). Dans cette même ville, et la même année, on frappa une autre médaille, sur laquelle on voit un paysan qui laboure (5). Eu égard à la

(1) Visconti, *Iconog. grecq.*, t. III, Paris, 1811, p. 203.

(2) Mionnet, *Suppl.*, t. IX, p. 187.

(3) Belley, *Observations sur une améthyste du cab. du Duc d'Orléans*, dans l'*Hist. de l'Acad. royale des inscr. et belles-lettres*, t. XXXVI, Paris 1774, p. 18-27.—*Description des pierr. grav. du cab. du Duc d'Orl.*, t. II, pl. 6, p. 19-24.—Visconti, *Iconogr. grecque*, pl. LII, n° 9.

(4) Bronze 9 1/2. Cab. des méd. de Paris.—Zoëga, *Numi Ægypt.*, p. 172, n° 79; Mionnet, VI, p. 227, n° 1534.—Figurée dans le tom. IX du *Suppl.* de Mionnet, pl. VI, n° 3.

(5) *Mus. Theup.*, p. 1138; Zoëga, p. 172, n° 78; Mionnet, VI, p. 227, n° 1533.—Figurée dans le tom. IX du *Suppl.* de Mionnet, pl. VI, n° 2.

variété extraordinaire des représentations figurées que nous offrent les *médailles de bronze* frappées à Alexandrie sous Antonin le Pieux, j'aurais assurément mauvaise grâce à prétendre le moins du monde qu'il faille absolument ici reconnaître une allusion au χρυσοῦν θέρος, comme sur la *médaille d'or* dont j'ai parlé plus haut, et qui est plus ancienne de plusieurs siècles : cependant, il est possible qu'au temps des Ptolémées le sanctuaire de Delphes ne fût pas, même pour les habitants d'Alexandrie, un objet indifférent. Pour ma part, je vois seulement dans le type du moissonneur une représentation figurée de la saison dans laquelle se fait la récolte. Personne, du moins, ne prétendra tirer de la médaille de bronze d'un empereur romain, la preuve qu'une médaille d'or, à l'effigie d'un roi, frappée environ 300 ans avant J. C., doit également appartenir à la ville d'Alexandrie.

L'explication donnée ici du χρυσοῦν θέρος paraîtra surtout satisfaisante à ceux qui ont vu l'immense quantité d'ouvrages d'orfévrerie exécutés dans l'antiquité, et déterrés seulement dans ces derniers temps. Ce qui provient des fouilles de Cære (1) est maintenant au musée Grégorien du Vatican (2). Le chevalier Campana, conseiller intime, à Rome, est possesseur d'un grand nombre d'objets travaillés en or avec beaucoup d'art, et trouvés à Ruvo (3). Les sujets, tantôt exécutés au repoussé, tantôt ciselés et quelquefois aussi ornés d'émaux, offrent, pour la plupart, tant de variété et de goût dans l'invention, tant de

(1) E. Braun, *Sepolcri di Cere nuovamente scoperti*, dans le *Bull. de l'Inst. arch.*, 1836, p. 56-62.

(2) *Descrizione dei nuovi Musei Gregoriani Etrusco ed Egizio aggiunti al Vaticano.* Roma, 1839, p. 11-12.

(3) *Bull. de l'Inst. arch.*, 1836, p. 73.— Ce qui est assez remarquable, c'est que dernièrement on a trouvé aussi à Kertsch (l'ancienne Panticapée) des objets d'orfévrerie d'un très-beau travail. Au dire de l'auteur du rapport adressé à l'Institut archéologique, ils surpasseraient en beauté les objets de même nature découverts précédemment à Pompéi et en Sicile. Voy. *Nouvelles fouilles exécutées près de Kertsch*, dans *les Ann. de l'Inst. arch.*, 1840, tom. XII, tav. d'agg. A-C. — Il existe au Cabinet des médailles de Paris plusieurs objets d'or trouvés également à Kertsch en Crimée. Voyez Raoul Rochette, *Journal des savants*, janvier 1832, et Panofka, *Ann. de l'Inst. arch.*, IV, p. 187 1832, et suiv. J. W.

délicatesse et de perfection dans le travail, qu'à peine aujourd'hui trouverait-on des orfévres capables de les reproduire (1). Et comme les objets d'or retrouvés à la fois en si grande quantité, proviennent de localités qui n'avaient aucune importance dans l'antiquité, et où ils étaient, en outre, entièrement cachés aux regards et enfouis dans des tombeaux souterrains, il est assurément permis de croire qu'un soin beaucoup plus grand, une plus rare perfection présidaient à l'invention et à l'exécution de ces ouvrages en or, commandés par des villes aussi importantes, aussi riches que Métaponte, et destinés à être placés dans les trésors de Delphes ou d'Olympie, pour y être exposés aux regards de tous les peuples de la Grèce.

G. RATHGEBER.

(1) « Dopo tanti nuovi sussidii di chimiche analisi, e le continue vantate scoperte, noi » abbiamo a confessare che le moltissime di queste fatture, non solamente non sono da « noi imitabili; ma nè sappiamo pure spiegare i modi con i quali furono condotte. » *Descrizione dei nuovi Musei. l. cit.*

ÉNÉE SAUVÉ PAR VÉNUS.

(*Mon.*, pl. L.)

Les deux peintures reproduites sur la planche L, font la décoration d'une *amphore* à figures noires de la collection Feoli, à Rome (1). Les sujets que retracent ces peintures nous paraissent avoir été empruntées aux scènes du cinquième livre de l'Iliade, dans lequel Homère célèbre les exploits de Diomède. Animé par Pallas, qui veut l'élever au-dessus de tous les Grecs et le couronner d'une gloire immortelle, le héros se précipite au milieu de la plus ardente mêlée.

Ἔνθ' αὖ Τυδείδῃ Διομήδεϊ Παλλὰς Ἀθήνη
Δῶκε μένος καὶ θάρσος, ἵν' ἔκδηλος μετὰ πᾶσιν
Ἀργείοισι γένοιτο, ἰδὲ κλέος ἐσθλὸν ἄροιτο.
. . . .
Ὦρσε δέ μιν κατὰ μέσσον, ὅθι πλεῖστοι κλονέοντο (2).

Examinons d'abord la composition qui occupe la partie inférieure de la planche, et voyons si le groupe central représente en effet un des combats dans lesquels Diomède figure.

Un grand nombre de vases montrent le combat d'Achille et de Memnon, auquel assistent Thétis et l'Aurore (3). La présence d'une déesse ailée qui s'avance pour protéger le guerrier tombé à genoux pourrait, au premier abord, donner à croire que le groupe que nous cherchons à expliquer fait partie d'une représentation analogue. Un examen plus attentif nous fera pourtant rejeter cette idée. D'abord, nous ne trouvons ici

(1) Sec. Campanari, *Vasi dipinti della collezione Feoli*, n° 73.

(2) *Iliad.* E, 1—8.

(3) Un de ces vases avec inscriptions a passé au Cabinet des Médailles, à Paris. Voyez mon *Cat. Magnoncour*, n° 59.

qu'une seule déesse, qui serait l'Aurore, souvent figurée avec des ailes, quoique cet attribut ne la caractérise pas toujours (1); la mère d'Achille manquerait au tableau. Et puis l'action de la déesse ailée n'est pas celle qui convient à l'Aurore. Au lieu d'emporter le corps du héros, la déesse s'avance ici pour le couvrir de son péplus et le garantir des coups que lui porte son ennemi. Ce trait, de couvrir d'un péplus un guerrier renversé, est trop significatif pour ne pas attirer notre attention; il pourra, si je ne me trompe, servir à nous révéler les noms des deux combattants que l'artiste a voulu représenter.

L'Iliade nous fournit deux combats dans lesquels Vénus sauve la vie à deux héros troyens qu'elle protége. Au troisième livre, Ménélas et Pâris s'avancent au milieu des deux armées, pour terminer la guerre par un combat singulier. Ménélas a lancé son javelot; un grand coup d'épée déchargé sur le casque du jeune Troyen ne l'a point blessé.

Ἦ, καὶ ἐπαΐξας, κόρυθος λάβεν ἱπποδασείης,
Ἕλκε δ' ἐπιστρέψας μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς·
Ἄγχε δέ μιν πολύκεστος ἱμὰς ἁπαλὴν ὑπὸ δειρήν,
Ὅς οἱ ὑπ' ἀνθερεῶνος ὀχεὺς τέτατο τρυφαλείης.
Καί νύ κεν εἴρυσσέν τε, καὶ ἄσπετον ἤρατο κῦδος,
Εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη,
Ἥ οἱ ῥῆξεν ἱμάντα βοὸς ἶφι κταμένοιο·
Κεινὴ δὲ τρυφάλεια ἅμ' ἕσπετο χειρὶ παχείῃ.
Τὴν μὲν ἔπειθ' ἥρως μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιοὺς
Ῥίψ' ἐπιδινήσας, κόμισαν δ' ἐρίηρες ἑταῖροι·
Αὐτὰρ ὁ ἂψ ἐπόρουσε, κατακτάμεναι μενεαίνων
Ἔγχεϊ χαλκείῳ· τὸν δ' ἐξήρπαξ' Ἀφροδίτη
Ῥεῖα μάλ', ὥστε θεός, ἐκάλυψε δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ.
Κὰδ δ' εἷσ' ἐν θαλάμῳ εὐώδεϊ κηώεντι (2).

« Ménélas fond sur Pâris, et le saisissant par le panache de

(1) L'Aurore n'a pas d'ailes sur le vase cité dans la note précédente, ni sur un stamnus à figures rouges de la collection Durand. Voyez mon *Catalogue*, n° 231; Gerhard, *Vasenbilder*, Taf., LXXX. On pourrait citer encore plusieurs autres exemples.

(2) *Iliad.* Γ, 369-82.

« son casque, il l'entraîne vers les Grecs. La riche courroie « qui retient le casque au-dessous du menton serrait le cou « délicat de Pâris; il était près d'être étouffé : Ménélas l'eût « entraîné sans doute et se fût couvert d'une gloire immortelle, « si la fille de Zeus, Aphrodite, ne s'en fût aperçue à l'instant; « elle rompt la courroie, dépouille d'un taureau vigoureux, « et le casque vide suit aussitôt la forte main du héros « qui, le faisant tourner dans les airs, le jette au milieu des « Grecs. Ses fidèles compagnons s'empressent de le ramasser. « Alors il se précipite de nouveau, brûlant d'immoler son en- « nemi de son javelot d'airain; mais Aphrodite, tel est le pou- « voir des Dieux, enlève Pâris, l'environne d'un nuage épais, « et le transportant avec rapidité, le place sur un lit qui « exhale des parfums suaves. »

Dans les vers que nous venons de traduire, Aphrodite environne Pâris d'un nuage épais (ἐκάλυψε δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ) pour le dérober aux regards de Ménélas. Le péplus pourrait, il est vrai, remplacer le nuage, objet assez difficile à figurer dans des peintures qui n'admettent qu'un nombre borné de couleurs (1). Mais la scène que nous avons sous les yeux n'est pas un combat singulier; plusieurs guerriers accourent et prennent part à l'action.

Au cinquième livre de l'Iliade, où le poëte, comme nous avons dit, célèbre la valeur du fils de Tydée, Énée et Diomède en viennent aux mains.

.... Ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρὶ
Τυδείδης, μέγα ἔργον, ὃ οὐ δύο γ' ἄνδρε φέροιεν,
Οἷοι νῦν βροτοί εἰσ'· ὁ δέ μιν ῥέα πάλλε, καὶ οἶος.
Τῷ βάλεν Αἰνείαο κατ' ἰσχίον, ἔνθα τε μηρὸς
Ἰσχίῳ ἐνστρέφεται· κοτύλην δέ τέ μιν καλέουσιν.

(1) Des teintes vaporeuses pour indiquer l'*eau* ou le *feu* se remarquent sur quelques vases. Voyez Hercule et Nérée, hydrie à figures noires du Cabinet des Médailles (*Cat. Durand*, n° 304; Gerhard, *Vasenbilder*, Taf. CXII); le fameux vase représentant Crésus sur son bûcher, aujourd'hui au Musée du Louvre (*Cat. Durand*, n° 421; *Mon. inéd. de l'Inst. arch.* I, pl. LIV); celui de l'Apothéose d'Alcmène. *Mon. inédits publiés par la section française de l'Inst. arch.*, pl. X.

Θλάσσε δέ οἱ κοτύλην, πρὸς δ' ἄμφω ῥῆξε τένοντε,
Ὦσε δ' ἀπὸ ῥινὸν τρηχὺς λίθος. Αὐτὰρ ὅ γ' ἥρως
Ἔστη γνὺξ ἐριπών, καὶ ἐρείσατο χειρὶ παχείῃ
Γαίης, ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαινὴ νὺξ ἐκάλυψεν.
Καί νύ κεν ἔνθ' ἀπόλοιτο ἄναξ ἀνδρῶν Αἰνείας,
Εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη,
Μήτηρ, ἥ μιν ὑπ' Ἀγχίσῃ τέκε βουκολέοντι·
Ἀμφὶ δὲ ὃν φίλον υἱὸν ἐχεύατο πήχεε λευκώ·
Πρόσθε δέ οἱ πέπλοιο φαεινοῦ πτύγμ' ἐκάλυψεν,
Ἕρκος ἔμεν βελέων, μή τις Δαναῶν ταχυπώλων
Χαλκὸν ἐνὶ στήθεσσι βαλὼν ἐκ θυμὸν ἕλοιτο,
Ἡ μὲν ἑὸν φίλον υἱὸν ὑπεξέφερεν πολέμοιο (1).

« Alors le fils de Tydée saisit une pierre énorme, et que « ne pourraient porter deux hommes tels qu'ils sont de nos « jours; seul il la balance sans effort, la jette et frappe Énée « à la hanche, à l'endroit où la cuisse vient s'emboîter, cavité « à laquelle on donne le nom de cotyle; la pierre raboteuse « brise le cotyle, déchire les deux nerfs et enlève la peau. Le « héros tombe à genoux et appuie sa forte main contre terre; « une nuit noire se répand sur ses yeux. Et là, aurait péri « Énée, le chef des combattants, si sa mère, la fille de Zeus, « Aphrodite, ne s'en fût aperçue à l'instant, elle qui eut ce « fils du pasteur Anchise; la déesse coule ses bras blancs au- « tour de ce fils chéri, et *le couvrant des plis de son péplus « éclatant*, elle en fait un rempart contre les traits, de peur « que quelqu'un des Grecs, habiles à dompter les chevaux, « n'enfonce l'airain dans le sein du héros et ne lui ôte le souffle « de la vie: ainsi la déesse enlève son fils hors de la mêlée. »

Les circonstances du récit homérique se retrouvent pour la plupart dans la peinture que nous examinons. Un guerrier est tombé à genoux; un autre guerrier est sur le point de l'immoler, mais une déesse vient au secours du premier (2)

(1) *Iliad.* E, 302-18.

(2) Souvent, dans l'Iliade, les dieux viennent au secours des combattants renversés ou menacés d'un grand danger. Les mots ἀήρ, νύξ, νέφος, ἀχλύς, sont employés indifféremment par les poëtes avec la signification de *nuage, obscurité, vapeur, brouil-*

et s'apprête à le *cacher dans les plis de son péplus* (πέπλοιο φαεινοῦ πτύγμ' ἐκάλυψεν). M. Secondiano Campanari, qui le premier a décrit les peintures de l'amphore de Vulci gravées sur la planche L, n'hésite point à reconnaître ici Diomède qui, venant de terrasser Énée, s'élance avec fureur contre Vénus (1). En effet, Homère, après avoir décrit le combat d'Énée et de Diomède, nous représente le héros argien poursuivant la déesse, qu'il atteint et blesse légèrement à la main (2). Mais pourquoi l'artiste ancien a-t-il donné des ailes à Vénus? Cette particularité ne doit pas nous étonner, aujourd'hui qu'on connaît plusieurs représentations de Vénus avec des ailes (3). D'ailleurs les ailes pouvaient, dans la circonstance où Vénus est placée, avoir été données à la déesse pour indiquer la rapidité avec laquelle elle enlève Énée du milieu des combattants.

Ni sur la table iliaque (4), ni dans le manuscrit de l'Iliade

lard, pour indiquer la manière dont les dieux dérobent un héros aux coups de son ennemi. Dans aucune autre circonstance que dans celle du combat d'Énée contre Diomède, nous ne trouvons le *péplus*. Vénus cache Pâris. *Iliad.* Γ, 381 : ἐκάλυψε δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ. Vulcain sauve Idéus, fils de Darès. *Iliad.* E, 23 : νυκτὶ καλύψας. Neptune sauve les Molionides des coups de Nestor. *Iliad.* Λ, 751 : καλύψας ἠέρι πολλῇ. Neptune retire Énée du combat, et le dérobe à la fureur d'Achille. *Iliad.* Υ, 321 : χέεν ἀχλύν. Apollon sauve Hector combattant contre Achille. *Iliad.* Υ, 444 : ἐκάλυψε δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ. Apollon préserve Agénor de la fureur d'Achille. *Iliad.* Φ, 597 : κάλυψε δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ. Vénus sauve Énée. Q. Calaber, *Paralipom.* XI, 291 : περὶ δ' ἠέρα χεύατο πουλύν. Apollon sauve Déiphobe. Q. Calaber, *Paralip.* IX, 256 : μέλαν αἶψα νέφος κατέχευεν. Neptune conserve la vie à Néoptolème. Q. Calaber, *Paralipom.* IX, 309 : ἠέρι θεσπεσίῃ κεκαλυμμένον.

(1) Campanari, *Vasi dipinti della collezione Feoli*, n° 73, p. 138 : *Diomede, percosso Enea...... spinge furiosamente l'asta contra Citerea, che accorsa in soccorso del figlio, diffonde intorno a lui le bianche braccia.*

(2) Homer. *Iliad.* E, 330 sqq.

(3) Voyez mon article sur l'*Aphrodite Colias*, dans les *Nouv. Annales de l'Inst. arch.* I, p. 94 et 95. Un miroir étrusque, encore inédit, de la collection de M. le comte de Pourtalès, représente, selon toute apparence, Vénus ailée, assise, qui caresse Adonis. A droite, Proserpine debout. Sur quelques vases, on voit le buste ailé de Vénus, peint en blanc, accompagné d'un passereau ou d'une colombe. Voyez mon *Catalogue Durand*, n° 1194. Un pied de ciste, de bronze, trouvé dans le Picenum, et conservé dans la belle collection du Collége Romain, offre Vénus ailée et accroupie, qui s'occupe de sa toilette; auprès de la déesse, on remarque un lécythus et un strigile; derrière Vénus, on aperçoit un muffle de lion qui, servant de bouche à une fontaine, lance de l'eau.

(4) *Mus. Capitol.* IV, tab. LXVIII; Millin, *Galer. Myth.* CL, 558.

conservé à la Bibliothèque Ambroisienne (1), on ne trouve le combat singulier de Diomède et d'Énée. La partie de la table iliaque, qui contenait sans doute les événements décrits dans les douze premiers livres de l'Iliade, est perdue; on ne possède aujourd'hui, de ce précieux monument, que douze bandes répondant aux douze premiers livres d'Homère, et le bas-relief du centre, qui représente les événements post-homériques, d'après les poésies de Stésichore. Quant au manuscrit de la Bibliothèque Ambroisienne, à Milan, il ne reproduit que la scène où Vénus, revenue dans l'Olympe, montre la blessure que Diomède lui a faite à la main (2). Jupiter paraît dans cette miniature, au lieu de Dioné, la mère de Vénus, à laquelle la déesse vient se plaindre, selon le témoignage d'Homère (3); Junon et Minerve se tiennent debout à côté du trône de Jupiter, et semblent, par leurs gestes, se moquer de la douleur de Vénus (4). M. Inghirami a publié, dans sa *Galleria Omerica* (5), le fragment d'une table iliaque autrefois à Vérone, et conservée aujourd'hui au Cabinet des médailles, à Paris. Au nombre des sujets tracés sur cette plaque de stuc, il y a un bas-relief marqué E, lettre qui répond au cinquième livre de l'Iliade; et l'inscription ΔΙΟΜΗΔΟΥΣ ΑΡΙΣΤΗΑ (*sic*) ne permet pas de conserver le moindre doute à l'égard de la scène que l'artiste a voulu figurer. On voit, dans ce bas-relief, Diomède accompagné de Minerve; le héros se précipite sur Vénus qui emporte Énée dans ses bras. La déesse est nue, à l'exception d'un péplus qui, laissant son sein découvert, s'élève enflé par le vent, au-dessus de sa tête. A droite de ce groupe, on voit un guerrier qui plonge son épée dans la poitrine d'un Troyen renversé par terre, sujet dans lequel M. Inghirami reconnaît, avec toute sorte de probabilité, Mérion qui immole Phéréclus (6).

(1) *Homeri Iliad. Picturæ ant.*, ed A. Maio.

(2) *L. cit.*, tab. XIX; Inghirami, *Gall. omerica*, Iliade, tav. LXXII.

(3) *Iliad.* E, 370 sqq.

(4) Homer., *Iliad.* E, 418.

(5) Iliade, tav. V e tav. LXVI. Cf. Montfaucon, *Ant. expl.* Suppl. IV, pl. XXXVIII. La gravure, dans Montfaucon, est fort inexacte.

(6) Homer., *Iliad.* E, 59 sqq.

Le fragment de cette table iliaque est, par conséquent, le seul monument, à ma connaissance, qui, avec le vase peint de la collection Feoli, représente le combat de Diomède et d'Énée, et la protection dont Vénus couvre son fils. Deux scarabées, de travail étrusqne (1), montrent une femme tenant sur ses genoux un guerrier blessé. On a cru voir, dans ce sujet, Énée retiré de la mêlée par sa mère. On a cherché à reconnaître aussi, dans une peinture de vase de la seconde collection d'Hamilton (2), Diomède qui lance contre Énée la pierre dont parle Homère (χερμάδιον) (3). Mais si, d'une part, rien ne justifie cette dernière interprétation, il est, de l'autre, fort douteux pour nous que les deux scarabées étrusques représentent Vénus et Énée.

Mais revenons à notre peinture inédite. Il est assez difficile d'assigner des noms aux autres guerriers qui entourent le groupe principal, puisqu'on est privé du secours des inscriptions. On a pu remarquer plus d'une fois que les artistes anciens ne suivaient pas toujours scrupuleusement les traditions telles qu'on les trouve dans les poëmes d'Homère. Des guerriers, dont les noms ne nous ont été transmis ni par l'Iliade ni même par les autres poëtes ou mythographes qui ont parlé de la guerre de Troie, accompagnent quelquefois les plus célèbres héros homériques (4). Nous nous trouvons par conséquent réduit à proposer des conjectures plus ou moins fondées; quelquefois les attributs, les épisèmes des boucliers, la place qu'occupent les héros dans une scène de combat, peuvent fournir des éclaircissements, sinon aussi sûrs que les inscriptions, du moins assez satisfaisants sous un certain rapport.

Ceci posé, le guerrier venant à la suite de Diomède doit être, selon toute probabilité, son écuyer ordinaire *Sthénélus*.

(1) Inghirami, *Gall. Omerica*, Iliade, tav. LXXI.

(2) Tischbein, II, pl. XIV, éd. de Florence, et IV, pl. LI, éd. de Paris; Inghirami, *Gall. Omerica*, Iliade, tav. LXIX.

(3) *Iliad.* E, 302.

(4) Voyez le nom du Troyen *Échippus* parmi les combattants qui veulent enlever le corps d'Achille. *Mon. inéd. de l'Inst. arch.* I, pl. LI.

Dans l'archer qui termine la composition à droite, on pourra reconnaître le jeune *Teucer*.

Quant aux trois compagnons d'Énée, le premier qui accourt en levant l'épée sera *Hector*, qu'Homère (1) nous représente souvent à côté d'Énée. Hector est le chef des Troyens (2), tandis qu'Énée commande aux Dardaniens (3). Sur les vases, on retrouve les deux héros l'un près de l'autre, tous les deux avec leurs noms HEKTOP, AINEAΣ, comme sur une amphore du musée du prince de Canino (4).

Le second hoplite qui s'éloigne du champ de bataille, tout en se retournant vers Énée, sera peut-être *Thoon* (θοός, *rapide*, *agile*). Ce nom nous semble pouvoir être attribué à un guerrier qui porte pour épisème de son bouclier trois jambes courant l'une après l'autre, emblème de rapidité (5). *Thoon* est d'ailleurs le nom d'un guerrier troyen qui, avec son frère Xanthus, est tué par Diomède (6).

Quant à l'archer qui de loin décoche un trait contre Diomède, il me semble qu'on peut reconnaître dans ce personnage *Pandarus*, le fils de Lycaon, qui apprit d'Apollon même à tirer de l'arc.

Πάνδαρος, ᾧ καὶ τόξον Ἀπόλλων αὐτὸς ἔδωκεν (7).

Il est vrai que, dans le cinquième livre de l'Iliade, Pandarus est tué par Diomède avant qu'Énée soit terrassé. Mais la mort de Pandarus, habile archer (τόξων εὖ εἰδώς) (8), précède immédiatement le combat dans lequel Vénus dérobe Énée à la fureur de Diomède. D'ailleurs l'art ancien ne répugnait pas

(1) *Iliad.* Z, 75.

(2) *Iliad.* B, 816.

(3) *Iliad.* B, 819.

(4) *Cat.* n° 529.

(5) Voyez sur le *triskèle* les savantes recherches de M. le duc de Luynes, *Études numismatiques sur le culte d'Hécate*, p. 83 et suiv.

(6) *Iliad.* E, 152, *Thoon* est le nom de plusieurs guerriers troyens. Nous rencontrons un second *Thoon* tué par Ulysse. *Iliad.* Λ, 422. Un troisième périt de la main d'Antiloque. *Iliad.* N, 545.

(7) *Iliad.* B, 827.

(8) *Ibid.* E, 245.

plus que l'art au moyen âge à grouper dans un seul tableau des événements successifs. Le nom de Pandarus se présente donc naturellement à l'esprit de celui qui, comparant une peinture ancienne au récit homérique, rencontre dans le poëme le nom du héros lycien immédiatement avant la scène qui fait le sujet principal de cette peinture.

Nous passons maintenant au second tableau figuré sur la planche L.

Ce second tableau est beaucoup plus embarrassant à expliquer que celui que nous venons d'étudier. Ce n'est qu'après avoir fixé le sens du premier qu'on peut espérer d'arriver à comprendre le second, qui pourrait être expliqué de différentes manières. Toutefois, malgré l'obscurité qui règne dans cette composition, M. Secondiano Campanari (1) nous semble avoir reconnu ici avec beaucoup de sagacité une autre scène du cinquième livre de l'Iliade. Homère nous représente souvent deux guerriers, quelquefois deux frères, combattant l'un près de l'autre, et tués ensemble par un des héros du parti opposé. Ainsi, par exemple, au onzième livre de l'Iliade, Isus et Antiphe, deux fils de Priam, sont immolés par Agamemnon (2). Un peu plus loin, dans le même livre, le fier Atride terrasse deux fils d'Anténor, Iphidamas et Coon (3). Au cinquième livre, Diomède combat les fils de Darès, Idéus et Phégée. L'un périt; mais Idéus, protégé par Vulcain, abandonne le char où il combattait à côté de son frère, et se sauve par la fuite (4). Plus loin, dans le même livre, le fils de Tydée surprend deux fils de Priam, Chromius et Échémon, et les fait périr tous deux (5).

(1) *Vasi dipinti della collezione Feoli*, n° 73, p. 137 et 138.

(2) *Iliad.* Λ, 101.

(3) *Iliad.* Λ, 221 et 248.

(4) *Iliad.* E, 9 sqq.

(5) Les deux éphèbes à cheval, comme on peut le remarquer, ont beaucoup d'analogie avec les *Dioscures*, qui ont été souvent représentés, dans les peintures des vases, montés sur leurs chevaux. *Cat. Durand*, n° 25; *Cat. étrusque*, n°s 115, 120. La peinture que nous examinons est un nouvel exemple à ajouter à ceux que j'ai indiqués ailleurs, pour démontrer que souvent les artistes anciens attribuaient des formes par-

C'est à ce dernier épisode que M. Secondiano Campanari a rapporté la peinture que nous examinons.

Ἔνθ' υἷας Πριάμοιο δύω λάβε Δαρδανίδαο,
Εἰν ἑνὶ δίφρῳ ἐόντας, Ἐχήμονά τε, Χρόμιόν τε.
Ὡς δὲ λέων ἐν βουσὶ θορὼν ἐξ αὐχένα ἄξῃ
Πόρτιος ἠὲ βοός, ξύλοχον κατὰ βοσκομενάων·
Ὣς τοὺς ἀμφοτέρους ἐξ ἵππων Τυδέος υἱὸς
Βῆσε κακῶς ἀέκοντας, ἔπειτα δὲ τεύχε' ἐσύλα,
Ἵππους δ' οἷς ἑτάροισι δίδου μετὰ νῆας ἐλαύνειν (1).

« Alors Diomède surprend deux fils du Dardanien Priam, « *Échémon* (2) et *Chromius* (3), montés sur un même char. « Ainsi qu'un lion se précipite sur des troupeaux de bœufs, et « déchire le cou d'une génisse ou d'un taureau qui paissait « tranquillement dans un bois ; ainsi le fils de Tydée renverse « impitoyablement les deux guerriers de leur char, les dépouille « de leurs armes, et commande à ses compagnons de conduire « les coursiers vers les vaisseaux. »

M. le duc de Luynes aurait été porté à reconnaître ici le combat de Diomède avec les fils de Darès, combat dont nous avons parlé plus haut (4). Mais les mots λιπὼν περικαλλέα δίφρον (5), *abandonnant le char superbe*, comme me l'a fait observer le savant archéologue lui-même, présentent une difficulté, puisque dans la peinture que nous avons sous les yeux le second cavalier, loin de fuir, tâche de défendre son frère précipité de son cheval. Nous préférons donc reconnaître ici, avec M. Campanari, les deux fils de Priam terrassés par Diomède, action qui dans l'Iliade précède le combat d'Énée contre le fils de

faitement identiques à des héros fort différents de nom et de caractère. Voyez mon *Cat. Magnoncour*, n[os] 60, note 3, et 63, note 3; *Cat. Beugnot*, n° 52, note 1.

(1) *Iliad.* E, 159-65.

(2) Dans Dictys de Crète (IV, 7), Échémon, fils de Priam, est tué avec son frère Aréius par Ulysse.

(3) Un autre *Chromius* est tué par Ulysse. *Iliad.* E, 677. Un troisième périt sous les coups de Teucer. *Iliad.* Θ, 275. Il est question d'un quatrième *Chromius* du côté des Troyens, dans le dix-septième livre de l'Iliade, 218, 494, et 534.

(4) *Iliad.* E, 9 sqq.

(5) *L. cit.* 20.

Tydée. S'il est permis d'attacher quelque importance aux emblèmes peints sur les boucliers, on pourra ajouter que le poisson, qui à la vérité ressemble assez à un dauphin (1), fait allusion au nom de l'éphèbe renversé de son cheval. Χρόμις ou χρέμης est le nom d'un poisson (2), le *maigre* ou l'*ombrine*, qu'on appelle encore aujourd'hui *Chro* sur la côte de Gênes. Or, nous avons vu qu'un des fils de Priam se nomme *Chromius* (Χρόμιος); nous retrouverions dans l'épisème du bouclier un nouvel argument en faveur de notre explication. Je crois pourtant qu'il serait téméraire d'attribuer une trop grande valeur aux épisèmes tracés sur les boucliers, puisque les héros ne portent pas constamment les mêmes emblèmes. Jusqu'à ce jour, l'étude des épisèmes n'a fourni qu'un résultat incomplet et peu satisfaisant, quoique, dans certaines occasions, on soit obligé de convenir que les épisèmes ont des rapports avec le caractère des personnages héroïques.

Quoi qu'il en soit donc de cette dernière conjecture, les deux éphèbes à cheval paraissent ici enveloppés par les Grecs (3). A gauche, on peut reconnaître *Diomède*, suivi de *Sthénélus* et de *Teucer*; à droite, peut-être *Ajax*, *Idoménée* et *Mérion*. Si les deux derniers personnages pouvaient être considérés comme deux combattants du parti des Troyens, qui accourent à la défense des fils de Priam, on pourrait leur donner les noms de *Sarpédon* et de *Thrasymèle*. Ce dernier, qu'Homère (4) donne pour écuyer à Sarpédon, figuré ici sous la forme d'un archer, rappellerait les Lyciens habiles à lancer des traits. Mais comme j'en ai déjà fait l'observation, quand on en est réduit à de simples conjectures, sans être guidé par des inscriptions ou des attributs bien déterminés, on ne peut

(1) Le dessin négligé de cette peinture peut laisser l'interprète indécis à l'égard de l'espèce de poisson que l'artiste a voulu représenter.

(2) Hesych. *v.* Χρόμις, εἶδος ἰχθύος. Epicharm. *ap.* Athen., VII, p. 282, B, et p. 328, A. Cf. Suid. *v.* Χρέμης; Hesych. *v.* Χρεμύς.

(3) Homère fait remarquer qu'on ne saurait dire quel est le parti dont Diomède prend la défense, s'il est du côté des Troyens ou de celui des Grecs. *Iliad.* E, 85 sqq.

(4) *Iliad.* Π, 463.

guère proposer qu'une explication vague, souvent détruite ou modifiée par la découverte d'un autre monument.

Les peintures gravées sur notre planche L, décorent le col de l'amphore. Les deux grands tableaux qui ornent la panse représentent, selon M. Campanari (1), *Hébé qui attelle les chevaux au char de Junon; tandis que cette déesse est debout auprès de l'attelage, Minerve armée monte sur le quadrige.* Quelques légères variantes distinguent ces deux tableaux, qui, du reste, reproduisent l'un et l'autre une seule et même scène empruntée à Homère. C'est encore dans le cinquième livre de l'Iliade (2) qu'on en trouve l'explication. Junon et Minerve préparent, avec l'aide d'Hébé, le char sur lequel les deux déesses vont combattre dans les rangs des Grecs.

D'après ce qui précède, toutes les peintures de notre vase ont pour objet de représenter des scènes tirées du cinquième livre de l'Iliade.

J. DE WITTE.

(1) *Vasi dipinti della collezione Feoli*, n° 73, p. 140.
(2) 719 sqq.



BAUBO.

(Pl. E, 1843.)

Parmi les différents mystères établis chez les peuples de la Grèce, ceux institués à Éleusis en l'honneur de Cérès effacèrent bientôt, par leur magnificence et leur célébrité, tous les autres, au point qu'on leur donna par excellence le nom de Mystères.

Il y a une grande différence d'opinions à l'égard de l'époque de l'introduction de ces fêtes en Grèce. Quelques auteurs les font remonter au règne d'Inachus (1), environ 700 ans avant la prise de Troie; d'autres les attribuent à Danaüs et à ses filles, qui quittèrent l'Égypte et vinrent s'établir dans l'Argolide, vers l'année 300 avant la prise de Troie (2). Suivant les traditions des Athéniens, ce fut sous le règne d'Érechthée que Cérès vint à Éleusis, et donna lieu à l'institution des rites mystérieux établis en son honneur. Les contradictions qui se trouvent dans ces diverses traditions prouvent qu'elles sont toutes également fabuleuses, et ne méritent pas d'attention. La fausseté en est d'ailleurs démontrée par le silence des deux plus anciens poëtes, Homère et Hésiode, qui auraient fait mention d'institutions aussi renommées, si elles eussent véritablement existé de leur temps. On peut encore ajouter que dans le temps où Homère vivait, les divinités principalement vénérées étaient Zeus, Athéna et Apollon (3), à qui l'on

(1) Eusebius, *Chron.*, lib. I, cap. 26, 27, edit. Maii, Mediolani, 1818.

(2) Clinton, *Fasti hellenici*, tom. I, pag. 73.

(3) Homerus, *Ilias*, lib. I, 39, temple d'Apollon; lib. VI, 89, 269, 297, temple d'Athéné; lib. VIII, 48; lib. XXII, 170, τέμενος et βωμὸς de Zeus, sur l'Acropolis et sur le mont Ida.

offrait des sacrifices. Il est aussi question d'Héra, Posidon, Arès, Aphrodite, Artémis et Hermès, mais ils ne recevaient pas de culte.

Ni Homère ni Hésiode ne font mention de Déméter (1), de Dionysus, de Pan et divers autres, comme de divinités, quoiqu'ils aient été honorés plus tard. L'ignorance des noms des deux premières divinités prouve bien que les mystères en leur honneur, devenus si célèbres dans la suite, n'existaient pas alors.

Antérieurement à l'époque où Homère florissait, la Grèce avait eu des rapports avec l'Orient et l'Égypte par l'entremise des Phéniciens qui, excellents navigateurs, entretenaient un commerce productif avec les peuples les plus éloignés, et fondèrent des établissements dans les lieux les plus avantageusement situés pour leur commerce, entre autres à Thasos (2), à Cythère (3), dans la Béotie et sur les côtes méridionales de la Méditerranée, jusque et même au delà des colonnes d'Hercule. Aussi, nous voyons par Homère que les ouvrages en argent, les belles armes et les tissus les plus précieux venaient des Phéniciens de Sidon (4). Telle était leur connaissance de la navigation, qu'ils purent entreprendre, par ordre de Néchao, roi d'Égypte, la circumnavigation de l'Afrique, en partant de la mer Rouge, et après avoir fait le tour de l'Afrique, revenir par le détroit de Gibraltar et débarquer dans un port de l'Égypte (5).

On doit rappeler ici l'état de désordre et de misère dans lequel la Grèce se trouvait pendant les longues guerres qui suivirent le retour des Héraclides. Une grande partie de l'an-

(1) Δημήτηρ était la forme dorique de Γημήτηρ, et signifiait la Terre, mère de toutes choses. Ce nom fut aussi donné par métonymie aux productions céréales, mais surtout au froment. C'est dans ce sens que le mot est employé par Homère dans l'Iliade, et par Hésiode dans son poëme intitulé *Opera et Dies*, seul ouvrage authentique de ce poëte. Quant à Dionysus, son nom ne se trouve pas dans l'Iliade.

(2) Herodotus, lib. II, cap. 44.

(3) Herodotus, lib. I, cap. 115.

(4) Homerus, *Iliad.*, lib. VI, 289-292; lib. XXIII, 740-745.

(5) Herodotus, lib. IV, cap. 42.

cienne population fut obligée d'émigrer, et dut abandonner ses possessions aux nouvelles hordes qui les envahissaient. Ce ne fut que vers le temps de Lycurgue et de l'établissement des jeux olympiques par Corœbus, que la paix et la tranquillité ramenèrent une prospérité, qui atteignit à un haut degré, surtout à Athènes, à Égine et à Corinthe, vers le temps de Cypsélus et de Périandre (olymp. 35, 40, ou 630 avant J. C.).

C'était, en effet, à peu près vers la même époque, lorsque Psammétichus I régnait en Égypte (entre 670 et 630 avant J. C.), que les Grecs formèrent les premières relations avec l'Égypte (1), par l'entremise des Ioniens et des Cariens, qui s'étaient mis au service de ce roi. Aussi est-ce pendant cette période que commença, suivant Hérodote (2), la connaissance intime que les Grecs acquirent de l'état de l'Égypte, et qui amena l'introduction dans la Grèce du culte des divinités égyptiennes et de leurs rites religieux. Telle fut l'origine, particulièrement dans l'Attique, de l'établissement des mystères de Déméter ou Cérès, et de ceux de Dionysus (3), imités de ceux d'Isis et d'Osiris.

Ce culte nouveau fut probablement introduit en Grèce par des Égyptiens, obligés de s'exiler, ou aventuriers cherchant fortune en pays étranger, ou bien encore membres de la caste sacerdotale, mais d'un rang inférieur, instruits dans les arts magiques et dans les jongleries dont l'Égypte fut le berceau, et qui, dans la suite, jouèrent un grand rôle dans les mystères.

Transportés dans la Grèce sur des vaisseaux phéniciens, ces aventuriers durent être bien accueillis par des peuples ignorants et peu civilisés, naturellement portés à la nouveauté et au changement, et qui d'ailleurs espéraient que des dieux étrangers seraient plus puissants et plus favorables à leurs prières.

Les commencements de ce nouveau culte durent être très-

(1) Herodotus, lib. II, cap. 154; Strabo, lib. XVII, p. 801.
(2) Lib. II, cap. 154.
(3) Herodotus, lib. II, cap. 42, 69, 156.

obscurs, et éprouver d'ailleurs une grande opposition de la part des ministres de la religion établie. Probablement pendant un long espace de temps, les rites et les cérémonies se célébrèrent en secret et la nuit, dans un bois ou dans un lieu écarté, hors de la ville; et en effet il ne pouvait pas en être autrement.

Suivant quelques auteurs anciens des plus accrédités, des temples d'une construction solide auraient été élevés dans la Grèce à des époques extrêmement reculées. Ainsi, le temple d'Apollon, dans l'île de Délos, a été supposé fondé par Érysichthon, fils de Cécrops (1); celui d'Apollon, à Delphes, aurait été construit par Trophonius et Agamède, fils d'Erginus (2), au lieu du temple plus ancien qui fut incendié par Phlégyas (3). Le temple d'Artémis, à Éphèse, aurait été fondé par les Amazones (4), et celui d'Éleusis, sous le règne de Pandion ou d'Ion (5); or tous ces personnages sont antérieurs de plusieurs siècles à la guerre de Troie.

En considérant attentivement ces récits, on a lieu de s'étonner du grand nombre de savants modernes qui ont adopté, comme historiques et dignes de foi, des traditions évidemment fabuleuses et des inventions d'une époque comparativement récente. On peut en dire autant de la confiance qu'ils accordent à la haute antiquité de l'introduction des mystères dans la Grèce. Quant aux auteurs anciens qui ont rapporté ces traditions, ils sont excusables à cet égard; car, quoique doués d'une grande sagacité sous quelques rapports, ils n'avaient aucune idée de critique en matière de chronologie; à tel point qu'un des plus graves historiens raconte que dans le temple d'Apollon Isménien, à Thèbes, en Béotie, il avait vu un trépied de bronze avec une inscription en caractères ar-

(1) Τὸ ἐν Δήλῳ ἱερὸν Ἀπόλλωνος Δηλίου ὑπὸ Ἐρυσίχθονος υἱοῦ Κέκροπος ἱδρύνθη Syncellus, p. 153.

(2) Pausanias, lib. IX, cap. 37, p. 785.

(3) Τὸ ἐν Δελφοῖς ἱερὸν ἐνεπρήσθη ὑπὸ Φλεγύου. Syncellus, pag. 152; Pausanias, IX, 36.

(4) Strabo, lib. XIV, p. 633.

(5) Τὸ ἐν Ἐλευσῖνι νεὼς ἐκτίσθη. Syncellus, p. 162.

chaïques, indiquant qu'il avait été dédié par Amphitryon, le père d'Hercule, à son retour de l'expédition contre les Téléboëns (1) :

Ἀμφιτρύων μ' ἀνέθηκε νέων ἀπὸ Τηλεβοάων.

Il est en effet fort douteux que des temples de pierre ou de marbre aient été construits dans la Grèce antérieurement à la 45ᵉ olympiade (600 ans avant J. C.). Les premiers temples dont nous connaissions avec certitude l'origine ne sont pas d'une époque antérieure à la législation de Solon et de la puissance des Pisistratides. Il est vrai que l'histoire rapporte à une époque antérieure l'incendie de plusieurs édifices sacrés, mais il y a tout lieu de présumer qu'ils étaient construits en bois. Du reste, la véritable magnificence des temples grecs, sous le rapport de l'architecture, est postérieure à l'invasion des Perses, et date surtout de l'administration de Périclès.

Dans l'Iliade, il n'est question que deux fois de temples, que le poëte suppose être à Troie, et consacrés, l'un à Athéné (2) et l'autre à Apollon (3). Il n'en donne pas de description, mais ils n'étaient probablement que de bois, ou, s'ils étaient de pierre, ils pouvaient ressembler aux monuments circulaires, comme celui qui portait le nom de Trésor d'Atrée, près de Mycènes, monuments qui paraissent plutôt avoir servi de tombeaux. Partout ailleurs, dans les poëmes d'Homère, il n'est parlé que de sacrifices et de prières offerts sur des autels (βωμοὶ), ou dans un lieu sacré (τέμενος), ou dans un bois ou endroit ombragé (ἄλσος).

L'opposition des ministres et des partisans de l'ancienne religion nationale au culte nouvellement établi n'empêcha pas celui-ci de faire graduellement des progrès, et il devint populaire à tel point qu'on fut obligé de le reconnaître publiquement, et de lui assigner un rang égal à celui de l'ancien.

Il y a lieu de présumer que l'établissement des mystères à

(1) Herodotus, lib. V, cap. 59.
(2) *Ilias*, lib. VI, 89.
(3) *Ilias*, lib. I, 39.

Athènes a été effectué par des moyens analogues, en grande partie, aux moyens employés pour l'introduction de rites semblables à Rome, selon la description que Tite-Live nous en a donnée:

Græcus ignobilis in Etruriam primum venit nulla cum arte earum, quas multas ad animorum corporumque cultum nobis eruditissima omnium gens invenit, sacrificulus et vates: nec is, qui aperta religione, propalam et quæstum et disciplinam profitendo, animos errore imbueret; sed occultorum et nocturnorum antistes sacrorum. Initia erant, quæ primo paucis tradita sunt; deinde vulgari cœpta sunt per viros mulieresque (1).

Le résultat fut cependant bien différent, et il fait connaître les caractères opposés des deux gouvernements. Le sénat romain, avec une énergie et une décision qui manquaient à la démocratie athénienne, fit punir sévèrement les auteurs des délits qui avaient été commis dans les réunions secrètes, et par un sénatus-consulte, il défendit la célébration des rites nouveaux, non-seulement dans Rome, mais dans l'Italie entière (2).

Comme on l'a déjà fait observer, les rites et les cérémonies ne pouvaient être que très-simples dans le commencement de leur établissement dans l'Attique; mais dans la suite, ils ont reçu successivement des additions et des variations, à mesure que les richesses et le luxe faisaient des progrès. Mais la grande magnificence et la splendeur qui ont rendu les mystères éleusiniens si renommés, ne datent que de l'administration de Périclès (vers l'olymp. 82; 450 avant J. C.), qui fit construire par Ictinus, architecte des plus renommés, un temple de marbre magnifique en l'honneur de Déméter (3); on en éleva d'autres à Perséphoné, à Triptolème, à Artémis Propylea, à Posidon-Pater; on bâtit aussi divers édifices sacrés pour le service des mystères (4). C'est alors que se firent les sanctuaires souter-

(1) Tit. Livius, lib. XXXIX, cap. 8.
(2) Tit. Livius, lib. XXXIX, cap. 8-19.
(3) Strabo, lib. IX, pag. 398; Vitruvius, lib. VII, cap. 1.
(4) Pausanias, *Attica*, cap. XXXVIII, 6.

rains dans lesquels les initiés étaient soumis aux diverses épreuves auxquelles on les assujétissait. C'est dans ces souterrains qu'on faisait voir aux initiés une représentation dramatique de l'enlèvement de Perséphoné, des courses de Déméter à la recherche de sa fille, de son arrivée à Éleusis, de l'enseignement de l'agriculture et de la législation, ainsi que l'institution des mystères. On y voyait aussi une représentation d'Hadès, dieu des enfers, le jugement des âmes, des punitions terribles infligées à ceux qui avaient commis de grands crimes pendant leur vie, puis l'Élysée et les prairies délicieuses dans lesquelles les âmes vertueuses devaient jouir d'une éternité de plaisir et de bonheur, surtout si pendant leur vie elles avaient été purifiées par l'initiation aux mystères.

Les magistrats et les prêtres préposés à l'intendance des mystères (1) avaient une grande puissance; ils décidaient toutes les questions qui étaient relatives à ces cérémonies, et pouvaient infliger à ceux qui y contrevenaient les punitions les plus sévères. La peine de mort était invariablement appliquée à ceux qui violaient les mystères ou qui les révélaient à ceux qui n'étaient pas initiés (2). En cas d'opposition des autres autorités, ils avaient recours à un oracle, soit à celui de Delphes, soit à celui de Dodone, dont ils obtenaient, à force de corruption, une décision favorable à leurs vues.

Un exemple frappant à cet égard se trouve dans le discours de Démosthène contre Midias. Dans le cours du procès, on fit lecture des réponses données par les oracles de Delphes et de

(1) Μόνοις γὰρ ἡμὶν ἥλιος
Καὶ φέγγος ἱλαρόν ἐστιν
Ὅσοι μεμυήμεθ' εὐ-
σεβῆ τε διήγομεν
τροπὸν περὶ τοὺς ξένους
καὶ τοὺς ἰδιώτας.

Aristoph. *Ran.*, 457-462.

(2) Les Eumolpides particulièrement expliquaient et décidaient tout ce qui avait rapport aux mystères, non-seulement suivant les lois civiles, mais encore suivant celles qui ne l'étaient pas. Aussi leur pouvoir, comme celui de l'inquisition moderne, était absolu. On a assez de témoignages de l'abus qu'ils en ont fait. Voy. Lysias, *Orat. contra Andocid. de Imp.*, pag. 57.

Dodone (1), que les Athéniens avaient consultés. Le premier leur avait ordonné de célébrer les fêtes en l'honneur de Dionysus avec plus de pompe que par le passé, et d'offrir en même temps des sacrifices et des prières à Apollon, à Artémis, à Latone et autres divinités, selon les rites établis. La réponse de l'oracle de Dodone prescrivait la même vénération pour Dionysus, et, en outre, d'envoyer à Dodone des députés (Θεωροὶ) pour y offrir des sacrifices en l'honneur de Zeus Tomarios et de Dioné, et en même temps une table de bronze, avec d'autres offrandes.

Une grande partie du culte rendu à Déméter et à Perséphoné était célébrée publiquement, et nous possédons une quantité d'ouvrages de l'art qui y ont rapport. Les sujets les plus fréquents sont : l'enlèvement de Perséphoné par Pluton ; la douleur et les courses de Déméter pour chercher sa fille ; son arrivée à Éleusis, où elle enseigne à Triptolème l'art de cultiver la terre, et diverses autres circonstances représentées dans les drames sacrés, et dont la description se trouve dans les divers hymnes en l'honneur de ces divinités, entre autres dans ceux attribués à Musée, Pamphus, Orphée et Homère, ou dans les récits des mythographes tels qu'Apollodore et autres.

Mais à l'égard des monuments relatifs aux rites occultes qui caractérisaient les mystères, il n'en a pas jusqu'à présent paru. En effet, il était défendu, sous peine de mort, de violer les mystères ou de les révéler à ceux qui n'étaient pas initiés. Même sous le règne d'Hadrien, Pausanias, dans sa description d'Éleusis, dit (2) qu'il avait été empêché par un songe de parler des objets renfermés dans le temple ; et il ajoute qu'il était défendu aux profanes de les voir, ou même de faire des questions aux initiés à cet égard. Presque tous les auteurs anciens témoignent les mêmes sentiments, et c'est par ce motif que nous n'avons pas de monuments de l'art qui nous donnent la

(1) Démosthen., Κατὰ Μειδίου, § 15.

(2) *Attica*, cap. XXXVII, 3, et cap. XXXVIII, 6.

moindre notion de ces rites ineffables (ἀπόῤῥητα), la même crainte ayant empêché les artistes de les représenter en peinture ou en sculpture.

Le monument publié ici, (planche E, 1843), est plein d'intérêt, car c'est le premier jusqu'à présent connu, qui offre la représentation d'une scène appartenant au culte mystérieux de Déméter. L'importance en est d'autant plus grande qu'il donne la connaissance de rites secrets qui avaient lieu dans les fêtes d'Éleusis et dans les Thesmophories. En même temps il explique des symboles que l'on voit souvent représentés sur les monuments, particulièrement dans les peintures des vases, mais dont la véritable signification est restée douteuse.

Le sujet a rapport à une scène qui se passa lors de l'arrivée de Déméter à Éleusis, et dont on rappelait le souvenir dans les fêtes de la déesse. Comme ce mythe est peu connu, on croit devoir entrer dans quelques détails à ce sujet.

Le personnage représenté dans une attitude indécente est appelé *Iambé* par les auteurs les plus anciens; mais ceux d'une époque postérieure lui donnent le nom de *Baubo.*

La notice la plus ancienne que nous ayons de cette aventure se trouve dans le célèbre hymne à Déméter, attribué à Homère, mais qui paraît être d'une époque beaucoup plus récente, probablement du temps de Pisistrate. Cet hymne est du même genre que ceux auxquels on donnait pour auteurs Musée, Orphée, Pamphus et autres poëtes anciens, et qui étaient chantés dans les fêtes en l'honneur de Déméter et de sa fille (1).

Le poëte décrit d'abord l'enlèvement de Perséphoné par Pluton, d'après les conseils et avec l'assistance de Zeus. Il passe ensuite aux courses qu'entreprend Déméter, à la recherche de sa

(1) Pausanias fait souvent mention d'hymnes en l'honneur de Déméter, composés par Homère, Musée, Orphée et Pamphus, et qui étaient chantés dans les divers mystères de la déesse. Il fait de grands éloges de Pamphus, comme du plus ancien auteur d'hymnes qu'aient eu les Athéniens, ὃς Ἀθηναίοις τοὺς ἀρχαιοτάτους ὕμνων ἐποίησεν (lib. I, cap. 38, 3, et lib. VII, cap. 21, 3). Parmi les hymnes attribués à Orphée, il ne reconnaît comme authentique que celui à Déméter, lequel, selon lui, ne le cède qu'à celui d'Homère (lib. IX, cap. 30, 4). Le même auteur ne reconnaît pour véritable, parmi les hymnes de Musée, que l'hymne à Déméter (lib. I, cap. 22, 7).

fille Perséphoné, dont elle ignorait entièrement le sort. Après avoir parcouru une grande partie de la terre, la déesse apprit enfin par Hélius la violence qui avait été faite à Perséphoné. A cette nouvelle, irritée contre les dieux, Déméter quitta l'Olympe, et, se transformant en vieille femme, elle parcourut plusieurs contrées, et vint enfin à Éleusis, où elle fut bien accueillie par le roi Céléus, ainsi que par sa femme Métanira et ses trois filles.

Malgré cet accueil hospitalier, Déméter resta inconsolable; plongée dans sa douleur et gardant le silence, elle refusa toute nourriture, jusqu'à ce qu'*Iambé*, vieille servante de la famille, cherchant à la distraire par ses plaisanteries grossières, la fit enfin rire et s'égayer. Métanira ensuite lui donna un breuvage appelé *cycéon*, qu'elle but avec empressement; et étant ainsi consolée, Éleusis devint son séjour favori, et fut comblée de ses bienfaits.

Δηρὸν δ' ἄφθογγος τετιημένη ἧστ' ἐπὶ δίφρου,
Οὐδέ τιν' οὔτ' ἔπεϊ προςπτύσσετο, οὔτε τι ἔργῳ,
Ἀλλ' ἀγέλαστος, ἄπαστος ἐδητύος, ἠδὲ ποτῆτος,
Ἧστο, πόθῳ μινύθουσα βαθυζώνοιο θυγατρὸς,
Πρίν γ' ὅτε δὴ χλεύῃς μιν Ἰάμβη κέδν' εἰδυῖα
Πολλὰ παρασκώπτουσ' ἐτρέψατο πότνιαν, ἁγνὴν,
Μειδῆσαι, γελάσαι τε, καὶ ἵλαον σχεῖν θυμόν (1).

Le récit suivant d'Apollodore est évidemment emprunté de l'hymne dont il vient d'être question. Suivant cet auteur, ou plutôt suivant son abréviateur, Déméter, ayant cherché inutilement par toute la terre sa fille Perséphoné, que Pluton avait enlevée, abandonna le ciel, irritée contre les dieux; et s'étant transformée en mortelle, elle vint à Éleusis, et se reposa auprès du puits Callichorus, sur une pierre appelée dans la suite *Agélastos*. S'étant rendue ensuite chez Céléus, roi d'Éleusis, les femmes qui s'y trouvaient l'invitèrent à se reposer, et une vieille, nommée *Iambé*, la fit rire par ses plaisanteries;

(1) *Hymn. in Cerer.*, 198-204.

et pour en conserver le souvenir, on dit que les femmes se plaisantaient aux fêtes des Thesmophories (1).

Nicandre de Colophon (2) parle aussi de cette aventure, en décrivant le breuvage mystérieux qui fut donné par Métanira à Déméter. Le Scholiaste rapporte les autres circonstances (3) comme elles sont indiquées dans l'hymne homérique et dans Apollodore, et il ajoute que les vers chantés par Iambé à la déesse furent l'origine des vers ïambiques.

Proclus, dans sa Chrestomathie, cité par Photius (4), donne à peu près les mêmes détails qu'on trouve dans les récits qu'on vient de lire. L'auteur de l'*Etymologicon magnum* y ajoute une circonstance fort importante, c'est qu'Iambé, pour égayer la déesse, employa non-seulement des discours licencieux, mais des actes indécents (5). On trouve dans plusieurs auteurs de fréquentes allusions à ce mythe.

Les récits précédents, qui appartiennent à une époque classique, et qui rapportent des traditions fort anciennes, puisqu'elles remontent pour le moins au temps de Pisistrate, n'offrent rien qui puisse choquer la décence; mais il n'en est pas de même des auteurs d'un temps postérieur, qui, en rapportant ce mythe, lui ont donné un caractère des plus scandaleux et des plus obscènes. Au nom d'Iambé, fourni par les premiers, ceux-ci ont substitué celui de Baubo (6), sous lequel le mythe est devenu célèbre.

(1) Apollodorus, *Bibl.*, lib. I, cap. V, sect. 1-3.

(2) *Alexipharmaca*, 128-132,

(3) Schol. ad Nicand. *Alexipharmaca*, 130. Ἰάμβη δέ τις, δούλη τῆς Μετανείρας, ἀθυμοῦσαν τὴν θεὸν (Δήμητραν) ὁρῶσα, γελοιώδεις λόγους καὶ σκώμματά τινα πρὸς τὸ γέλασαι τὴν θεὸν, ἔλεγεν, ἦσαν δὲ τὰ ῥηθέντα ὑπ' αὐτῆς ἰαμβικῷ μέτρῳ ῥυθμισθέντα, ὅπερ αὐτὴ πρῶτον εἶπε.

(4) Phot. *Biblioth.*, p. 319, edit. Bekker.

(5) Ἠχοῦς καὶ Πάνος θυγάτηρ, τὴν Δήμητραν δὲ λυπουμένην παίζουσα, καὶ ἀχρηστολογοῦσα, καὶ σχήματα ἄχρηστα ποιοῦσα, ἐποίησε γέλασαι. Etymolog. M., *v.* Ἰάμβη.

(6) La substitution du nom de *Baubo* à celui d'*Iambé* aura eu lieu en Égypte par quelque Grec établi dans cette contrée, où, suivant Hellanicus, on appelait ainsi *Typhon* ou le mauvais principe. V. Athen., lib. XV, p. 680. Il est probable qu'au lieu de Βάβυν qui se lit maintenant dans ce passage, il y avait autrefois Βαύβυν ou Βαυβῶνα, nom infamant.

La différence qui se trouve entre les deux récits, et qui d'abord porterait à croire qu'il s'agit de deux faits indépendants l'un de l'autre, s'explique facilement, si on considère la différence des époques où les uns et les autres ont été composés.

L'époque où Ptolémée Philadelphe régnait sur l'Égypte et sur plusieurs autres contrées, et où l'école d'Alexandrie avait atteint le plus haut degré de célébrité, peut être considérée comme le commencement d'un grand changement, non-seulement dans l'état politique, mais encore dans l'état moral de la partie du monde alors civilisée. L'esprit religieux se trouvait à cette époque bien affaibli, tant par suite de la corruption des mœurs, que par le conflit des nouvelles opinions philosophiques, dont le résultat fut de produire un scepticisme général. On conservait toujours, cependant, un grand respect pour tout ce qui avait rapport au culte public et aux fêtes qui s'y rattachaient. Cet esprit d'apathie et d'indifférence se conserva pendant plusieurs siècles ; mais peu d'années après l'établissement de l'empire romain en monarchie, s'éleva une religion nouvelle qui, faible dans son origine, se développa rapidement, et finit par opérer la plus grande révolution que le monde ait éprouvée.

A mesure que la religion chrétienne faisait des progrès, le paganisme s'affaiblissait, non-seulement par les défections, mais par sa division en un grand nombre de sectes, toutes acharnées les unes contre les autres ; et quoique conservant encore ses formes extérieures, le paganisme ne se soutenait plus que par la longue prescription.

Ce fut alors que les défenseurs du christianisme purent attaquer sans péril et exposer au grand jour tout ce qui se passait d'immoral et d'obscène dans ces mystères jadis si vantés. La première attaque fut portée par Clément d'Alexandrie, savant distingué qui avait étudié longtemps à Alexandrie et à Athènes, et qui s'était instruit de tout ce qui avait rapport aux dogmes et aux rites des divers peuples de l'antiquité.

Après un exposé des premières scènes des aventures de

Déméter, saint Clément arrive à celle dont il est ici question. « Lorsque Déméter, dit-il, arriva à Éleusis, Baubo reçut la « déesse chez elle, et lui offrit un breuvage mêlé (κυκεὼν) « que Déméter refusa, à cause de son extrême affliction. Baubo, « prenant ce refus pour un acte de mépris, releva ses habits et « découvrit la marque de son sexe (1). Loin d'être irritée de « cette action, Déméter avala aussitôt le breuvage qui lui était « offert. »

Ξενίσασα ἡ Βαυβὼ τὴν Δηὼ, ὀρέγει κυκεῶνα αὐτῇ· τῆς δ' ἀναινομένης λαβεῖν, καὶ πιεῖν οὐκ ἐθελούσης, πενθήρης γὰρ ἦν, περιαλγὴς ἡ Βαυβὼ γενομένη, ὡς ὑπεροραθεῖσα δῆθεν, ἀναστέλλεται τὰ αἰδοῖα, καὶ ἐπιδεικνύει τῇ θεῷ· Ἡ δὲ τέρπεται τῇ ὄψει ἡ Δηὼ, καὶ μόλις ποτὲ δέχεται τὸ ποτὸν, ἡσθεῖσα τῷ θεάματι. Ταῦτ' ἔστι τὰ κρύφια τῶν Ἀθηναίων μυστήρια (2).

A l'appui de son témoignage, Clément cite les vers suivants d'Orphée, tirés, sans doute, de l'hymne en l'honneur de Déméter, en ajoutant, afin qu'on puisse avoir un témoin vivant de la turpitude des mystères :

Ὣς εἰποῦσα, πέπλους ἀνεσύρατο, δεῖξε δὲ πάντα
Σώματος οὐδὲ πρέποντα τύπον· παῖς δ' ἦεν Ἴακχος
Χειρί τέ μιν ῥίπτασκε γελῶν Βαυβοῦς ὑπὸ κόλποις·
Ἡ δ' ἐπεὶ οὖν ἐνόησε θεὰ, μείδησ' ἐνὶ θυμῷ,
Δέξετο δ' αἰόλον ἄγγος, ἐν ᾧ κυκεὼν ἐνέκειτο.

La même aventure a aussi été rapportée par Arnobe, qui a donné une traduction des vers d'Orphée, mais avec des variantes, qui donnent lieu de croire qu'il y avait diverses versions des hymnes orphiques, et qu'ils ont éprouvé des altérations.

(1) Suivant Hérodote, de pareilles obscénités avaient lieu en Égypte dans les fêtes, surtout dans celles d'Isis à Bubastis. Les femmes, en s'y rendant par le Nil, faisaient arrêter leurs barques en passant par les villes, afin d'injurier et d'insulter les femmes qui les regardaient des quais.

Αἱ δὲ ὀρχέονται, αἱ δ' ἀνασύρονται ἀνιστάμεναι, ταῦτα παρὰ πᾶσαν πόλιν παραποταμίην ποιεῦσι. Lib. II, cap. 60.

(2) *Protrepticon*, pag. 17, ed. Potter.

« Ipsos in medio ponamus versus, quos Calliopes filius ore edidit græco, et cantando per secula juri publicavit humano : »

Sic effata, sinu vestem contraxit ab imo;
Objecitque oculis formatas inguinibus res;
Quas cava succutiens Baubo manu, nam puerilis
Ollis vultus erat, plaudit, contrectat amice.
Jam Dea, defigens augusti luminis orbes,
Tristitias animi paulum mollita reponit;
Inde manu poclum sumit, risuque sequenti
Perducit totum cyceonis læta liquorem.

Arnob., *Adv. Gent.*, lib. V, cap. 26 (1).

Revenons à la description du monument. Le porc sur lequel Iambé est assise était un animal spécialement consacré à Déméter, et comme tel il est représenté sur les monnaies de la ville d'Éleusis, en même temps que la figure de la déesse se voit du côté opposé. Le porc était l'animal qui servait de victime dans les purifications et les sacrifices expiatoires. Dans les cérémonies de l'initiation d'Éleusis, chaque initié (2) en sacrifiait un à Déméter et à sa fille, suivant l'usage des Égyptiens (3); aussi en est-il souvent question dans les auteurs comiques, qui donnent au porc l'épithète de mystique (4). Dans les assemblées populaires et dans les théâtres, on sacrifiait un porc (5), et avec le sang on purifiait les siéges.

Parmi les offrandes faites à Déméter, et dédiées dans ses temples (ἀναθήματα), il y avait très-souvent des images du porc, animal consacré à cette déesse. Les riches en présentaient d'or et d'argent (6), tandis que les pauvres n'en pou-

(1) Il y a encore un témoignage de la même tradition dans un passage d'un traité manuscrit de Psellus (*De Opin. Græc. circa Dæmon.*) qui rapporte à peu près les mêmes faits déjà cités. V. *Dissertation on the Eleusinien and Bacchii Mysteries by Taylor*, Amst., pag. 175.

(2) Ἐς χοιρίδιόν μοί νυν δάνεισον τρεῖς δραχμάς· δεῖ γὰρ μυηθῆναί με πρὶν τεθνηκέναι. Aristoph., *Pac.*, v. 374-75.

(3) Herodot., lib. II, cap. 47.

(4) Χοίρους ἐγώνγα μυστικάς. Aristoph., *Acharn.*, v. 763.

(5) Ἐκάθαιρον χοιριδίοις μικροῖς οὗτοι τὴν ἐκκλησίαν, καὶ τὸ θέατρον. Pollux, lib. VIII, cap. 9, 104.

Καθάρσιον δὲ τοῦτο καὶ χοιρίδιον ἐκαλεῖτο. Schol. *ad* Aristoph., *Acharn.* v. 44.

(6) *Festus, de Verb. signif.*, V. Porcam.

vaient offrir que de peu de valeur (1), et le plus souvent de terre cuite. Aussi dans la Grèce et dans les contrées où les mœurs et les usages grecs ont prévalu, il s'en trouve une très-grande quantité de cette espèce, qui se voient dans les collections de monuments anciens.

Dans les cérémonies d'Éleusis, il était permis aux parents qui étaient initiés d'y présenter leurs enfants; mais ceux-ci n'étaient admis qu'aux petits mystères. Un enfant seul était exempt de cette règle et reçu aux grands mystères; dans les dernières initiations, l'enfant jouait un rôle, ce qui le fit appeler l'enfant du sanctuaire (παῖς ἀφ' ἑστίας) (2). Une terre cuite antique, de la collection de M. le comte de Pourtalès-Gorgier (3), représentant un enfant accroupi sur un porc, paraît se rapporter à un de ces enfants privilégiés.

L'objet d'une forme singulière, qui se voit dans la main gauche d'Iambé, se trouve souvent figuré sur les vases peints; mais on n'en a pas encore donné une explication satisfaisante. Quelques antiquaires y ont vu une échelle, entre autres Passeri (4), qui cite à cette occasion un passage d'Élien (5), suivant lequel Pittacus avait consacré des échelles dans les temples de Mitylène, comme un emblème des vicissitudes de la fortune qui élève ou abaisse à son gré. Millin fut le premier à reconnaître, dans cet objet, un instrument à tisser (6), à cause de sa rassemblance avec ceux encore en usage dans le royaume de Naples, où beaucoup d'anciens usages sont conservés, bien plus que dans le reste de l'Italie; mais ce savant ne se doutait pas de la véritable signification de cet

(1) Cette coutume paraît avoir pris origine en Égypte, où les pauvres sacrifiaient des figures de porc composées de farine. Herodot., lib. II, cap. 47.

(2) Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères du Paganisme*, t. I, p. 275.

(3) N° 814 du *Catalogue*. Une représentation de ce monument se trouve gravée dans Millin, *Peintures de Vases*, t. II, pl. LXXVIII, n° 14.

(4) *Picturæ Etruscorum in vasculis*, Roma, 1767, t. I, p. 7.

(5) *Var. Hist.*, lib. II, cap. 29.

(6) *Peintures de vases grecs*, Paris, 1808, t. II, p. 29. Suivant cet auteur, la machine à tisser qui, sur les vases peints, est, avec le calathus, le signe ordinaire des travaux auxquels les femmes se livraient dans les gynécées.

objet. Il n'y a point lieu de douter, cependant, que l'objet en question ne soit un symbole employé dans les mystères pour indiquer le κτεὶς, ou parties sexuelles des femmes (1), qui était un objet de la vénération publique dans les fêtes éleusiniennes, et particulièrement dans les Thesmophories (2), comme rappelant l'aventure d'Iambé, ou Baubo, dont il a été précédement parlé. Les mêmes rites immoraux avaient lieu partout où les mystères de Déméter étaient établis, et souvent en commun avec ceux de Dionysus dont le symbole particulier était le *phallus*.

Quelques savants modernes ont exprimé des doutes sur la bonne foi des défenseurs du christianisme, et les ont accusés d'avoir forgé les passages d'Orphée qu'ils nous ont transmis; mais, ajoute-t-on, ils croyaient que les fraudes pieuses étaient légitimes, quand il s'agissait de chercher des armes pour combattre le paganisme. Ces soupçons sont injustes quant au fonds, et malgré notre grande admiration pour les anciens, il faut avouer que les récits des obscénités qui souillaient leurs rites

(1) Le mot κτείς avait plusieurs significations dans la langue grecque, ainsi que le mot correspondant, *pecten*, dans la langue latine.

1° Le sens le plus ordinaire est celui de peigne pour les cheveux, τριχῶν σαγηνευτῆρα πύξινον κτένα. *Anthol. Palat.*, lib. VII, ep. 211. On donnait aussi ce nom à un instrument pour carder le fil ou la laine. *Ibid.*, lib. VI, ep. 247.

2° Instrument à tisser le drap ou autres étoffes. Pollux, *Onomast.*, lib. VII, sect. 35. Ainsi dans le latin : *Pecten.*

Illa etiam stantes radio percurrere telas
Erudit, et rarum PECTINE *densat opus.*
Ovid., *Fast.*, lib. III, v. 819-20.

3° Une coquille bivalve, appelée *pecten* dans le latin, et fort estimée dans l'antiquité. Pollux, *Onom.*, VI, 139; Athen., *Deipn.*, lib. III, sect. 86-90.

4° signification : κτείς, τὸ μόριον ἤγουν τὸ αἰδοῖον. Etymolog. Magnum. — Αἰδοῖα τῶν γυναικῶν, ὧν τὸ μὲν σύμπαν, κτείς. Pollux, *Onom.*, II, 174. Τὸ ἐφήβαιον. Suidas, *Lex. v.* κτείς.

(2) Καὶ τὸν τοῦ Διονύσου φαλλὸν ἐν τῇ φαλλαγωγίᾳ παρὰ τῶν ὀργιαζόντων προσκυνούμενον, καὶ τὸν κτένα τὸν γυναικεῖον, οὕτε δὲ γυναικεῖον, ὀνομάζουσι μόριον, ἐν τοῖς Θεσμοφορίοις παρὰ τῶν τετελεσμένων γυναικῶν Θείας τιμῆς ἀξιωμένων. Theodoretus, *Serm.* III, p. 521, edit. 1642. — Ἐν δὲ ταύταις ταῖς ὁμηγύρισι πᾶν εἶδος ἀκολασίας ἀδεῶς ἐτολμᾶτο· καὶ γὰρ αἱ τελεταί, καὶ τὰ ὄργια, τὰ τούτων εἶχεν αἰνίγματα : τὸν κτένα μὲν ἡ Ἐλευσίς, ἡ φαλλαγωγία δὲ τὸν φαλλόν. Idem., *Serm.* VII, p. 583.

religieux ne sont que trop véritables. Les Pères de l'Église, cependant, auraient dû mettre moins d'aigreur dans leurs discussions, et se rappeler que la charité est la première vertu requise des chrétiens (1).

Il y a encore d'autres témoignages à l'égard de l'existence ordinaire des ces rites obscènes dans les mystères de Déméter. Suivant Héraclide de Syracuse, auteur d'un traité sur les rites des Thesmophories, c'était l'usage dans les principales de ces fêtes de faire des gâteaux de sésame et de miel, imitant la forme des parties sexuelles des femmes; dans toute la Sicile on les portait en procession en l'honneur de Déméter et de sa fille; on donnait à ces gâteaux le nom de *Mylli* (Μυλλοί). Athen., *Deipn.*, lib. XIV, p. 647.

Passons maintenant à la considération des divers monuments anciens qui ont rapport aux mystères, et sur lesquels le symbole du *ctéis* est figuré. Le monument le plus important est le magnifique vase trouvé à Canosa (2), et dont les peintures ont particulièrement rapport aux mystères de Déméter et de sa fille.

I° La peinture du côté principal offre une représentation de l'enfer, du même genre que celle peinte par Polygnote dans le Lesché à Delphes (3). Pluton et Perséphoné paraissent sous le portique de leur palais, et semblent écouter un hymne en leur honneur, chanté par Orphée qui s'accompagne de la lyre. D'un côté sont les trois redoutables juges, occupés de l'exercice de leurs fonctions. Dans la partie inférieure, Sisyphe et Tantale subissent les peines terribles auxquelles ils ont été condamnés. Dans la partie supérieure, divers groupes de

(1) Que les pères de l'Église ne se faisaient pas scrupule d'altérer les textes, cela est évident par le changement que fit Grégoire de Nazianze du premier vers du passage d'Orphée déjà cité, en substituant :

Ὣς εἰπαῦσα θεὰ δοιοὺς ἀνεσύρατο μηρούς, et y ajoutant : ἵνα τελέσῃ τοὺς ἐραστὰς ἃ καὶ νῦν ἔτι τελεῖ τοῖς σχήμασιν; attribuant ainsi à Déméter elle-même l'action obscène dont Iambé ou Baubo était coupable.

Gregor. Nazianz., *in Julian.*, *Orat.* VII, p. 104.

(2) Millin, *Description des vases de Canosa*, Paris, 1816, pl. V.

(3) Pausan., lib. X, cap. 26—29.

bienheureux des deux sexes qui ont été purifiés par l'initiation, jouissent d'un repos et d'un bonheur éternels.

Sur le revers du vase est un monument funèbre (Ἡρῷον), ayant la forme d'un édicule, avec deux colonnes d'ordre ionique. Dans l'espace intermédiaire, on voit un guerrier assis, probablement le personnage défunt, et devant lui un serviteur debout, qui lui présente un vase (πρόχοος), et une coupe (κύπελλον, δέπας), contenant uu breuvage sacré des initiés (κυκεών).

Auprès du tombeau sont six initiés, dont deux éphèbes et quatre femmes, qui portent comme offrande (κτερίσματα) pour honorer la mémoire du défunt qui doit ainsi avoir été initié, divers objets en usage dans les mystères, et entre autres le symbole du *ctéis*.

2° Vase représentant le sacrifice sur l'autel de Zeus, auquel Œnomaüs, Pélops et Hippodamie assistent, avant le commencement de la course (1). Parmi plusieurs compositions accessoires qui ornent ce vase, il en est une qui représente la célébration des rites en l'honneur des défunts. Le monument funéraire consiste en une stèle avec chapiteau ionique, sur lequel est placée une amphore; devant la stèle est un autel de forme quadrangulaire. Six initiés, dont deux éphèbes et quatre femmes, sont auprès du tombeau, et y apportent divers objets caractéristiques des mystères. Une des femmes, qui paraît être le principal personnage, est assise, tenant le coffret (κιβωτός) d'une forme particulière consacré à Déméter (2); et le symbole du *ctéis*.

3° Vase publié par Passeri (3), représentant un tombeau en forme d'édicule, dans lequel on voit deux figures debout, une dame accompagnée d'une servante, qui lui présente une bandelette et un ballon (σφαῖρα). Auprès du monument sont qua-

(1) *Annali dell' Istituto di corrispondenza archeologica*, t. XII, Roma, 1841, p. 171, tav. 4.

(2) Ἔχει δὲ ἐν τοῖς γόνασι κιβωτὸν, ὁποίας ποιεῖσθαι νομίζουσι Δήμητρι. Paus., lib. X, cap. 28, 1.

(3) *Picturæ Etruscorum in vasculis*, Romæ, 1767, tom. I, tab. 84.

tre initiées qui viennent rendre les honneurs funèbres à la mémoire du personnage défunt, en lui apportant, comme offrande, des palmes, des plats de fruits, et une d'elles présente le symbole du *ctéis*.

4° Un vase de la collection de Thomas Hope à Londres. Scène préparatoire des Thesmophories. Au premier plan est un jeune homme assis, tenant une lyre et un plateau, et paraissant s'entretenir avec deux femmes dont une s'appuyant sur un bassin lustral (1) (ἀποῤῥαντήριον), tient un feston de fleurs (2), et l'autre porte d'une main le symbole du *ctéis*, et de l'autre un ballon (σφαῖρα).

Dans le plan supérieur, une femme élégamment vêtue est assise, tenant le coffret usité dans les mystères; devant elle une figure ailée androgyne, venant en volant, lui apporte des bandelettes sacrées. Un oiseau, peut-être l'Iynx, précède ce dernier personnage.

6° Mélange des Thesmophories et de rites dionysiaques (3). Une femme élégamment vêtue tenant le symbole du *ctéis*, et un jeune homme tenant un canthare et un thyrse (peut-être Dionysus), sont assis sur un autel quadrangulaire. D'un côté est un jeune satyre tenant une torche allumée et un *calathus;* de l'autre côté, une figure androgyne ailée apporte une couronne de lierre et un plateau.

6° Scène des Thesmophories : dix figures (4), cinq femmes, trois éphèbes et deux figures androgynes ailées, portant divers objets usités dans les mystères. Une des femmes tient le symbole du *ctéis*.

Sans entrer dans de plus longs détails à cet égard, on se borne à renvoyer le lecteur à diverses autres représentations de ce genre, qui se trouvent dans les ouvrages qui traitent

(1) Euripid., *Ion.*, *v.* 435.

2) Συνθηματιαῖοι στέφανοι. Aristoph., *Thesmoph.*, *v.* 465; Athenæus, lib. XV, p. 680.

(3) Millin, *Peintures de vases*, tom. II, pl. 16.

(4) Passeri, *Picturæ Etruscorum in vasculis*, tom. I, tab. 5 et 6.

spécialement des vases peints (1). Dans toutes ces représentations on retrouve, avec les divers symboles usités dans les mystères, celui du *ctéis* constamment porté par une femme, qui, comme la plus distinguée, paraît être chargée spécialement de cette fonction.

C'est particulièrement sur les vases provenant de la Pouille que les représentations de ce genre se retrouvent; et on en voit un très-grand nombre dans toutes les collections. Il résulte de leur examen, que les rites dionysiaques furent quelquefois introduits parmi ceux qu'on célébrait en l'honneur de Déméter et de sa fille, tant par suite de la grande faveur dont les premiers jouissaient, que conformément à l'opinion que le mystique Iacchus était le même que Dionysus, ou Bacchus, fils de Zeus et de Perséphoné.

Il convient de faire remarquer que les monuments dont il est ici question, ont été trouvés tous dans la partie méridionale de l'Italie, où les mystères n'auront pas été célébrés avec les mêmes solennités qu'à Éleusis, à Thèbes, ou à Corinthe : où ces cérémonies auront éprouvé des altérations, suivant les temps et les lieux (2). Ces monuments paraissent d'ailleurs être d'une époque postérieure : ils ont été faits probablement dans l'intervalle de temps écoulé entre la mort d'Alexandre, roi d'Épire (3), qui était venu en Italie, comme allié des Tarentins, et les commencements de la guerre sociale (4).

Parmi les objets portés par les initiés dans les Thesmophories, représentées sur les vases précédemment décrits, il y en a de ceux qui étaient à l'usage ordinaire des femmes, tels que les miroirs, les éventails, les parasols, les orne-

(1) Passeri, *Picturæ Etruscorum in vasculis*, tom. I, tab. 64; tom. II, tab. 140. — Millin, *Peintures de vases*, tom. II, pl. 57. — Tischbein, *Vases d'Hamilton*, tom. II, pl. 34; tom. III, pl. 36, éd. de Florence.

(2) Παρ' Ἕλλησι δὲ πόσα μυστήρια καὶ τελεταὶ, ὡς αἱ Μεγαρίζουσαι γυναῖκες καὶ Θεσμοφορίζουσαι ἀλλῆλαι πρὸς ἀλλήλας διαφέρονται, ὅσα τὰ ἄλλα. Τά τε ἐν Ἐλευσῖνι μυστήρια Δηοῦς καὶ Περσεφάττης, καὶ τῶν ἐκεῖσε ἀδύτων τὰ αἰσχρουργήματα, γυναίκων ἀπογυμνάσεις, ἵνα σεμνότερον εἴπω. St. Epiphanus, *De Hæres.*, pag. 1091.

(3) Olymp. 1131, avant J. C. 325.

(4) L'an de Rome 663, avant J. C. 91.

ments de parure, et autres, présentés comme offrandes aux déesses (1). On y voit en même temps les objets servant aux mystères, tels que la ciste, le calathus, la coupe de *cycéon*, la boule de laine, des vases à libation, des gâteaux sacrés, des bandelettes, des couronnes de myrte, des guirlandes de fleurs, et le symbole du *ctéis*.

Les auteurs anciens, surtout les poëtes comiques, nous fournissent beaucoup de renseignements à l'égard des divers symboles employés dans les mystères, et qui sont représentés sur les vases peints et autres monuments anciens.

Ainsi, dans les Thesmophoriazuses d'Aristophane (2), Mnésilochus, qui s'était introduit en se déguisant parmi les femmes qui célébraient les mystères, voulant offrir son sacrifice aux déesses, s'adresse à une esclave qui le suit :

> Ὦ θρᾷττα, τὴν κίστην κάθελε, κᾆτ' ἔξελε
> Πόπανον, ὅπως λαβοῦσα θύσω ταῖν θεαῖν.

Un des Pères de l'Église (3) nous a conservé une formule que chaque initiée devait répéter à la fin des cérémonies, déclarant qu'elle avait strictement observé le jeûne, bu le *cycéon* et rempli tous les devoirs imposés par les règlements. Ἐνήστευσα, ἔπιον τὸν κυκεῶνα, ἔλαβον ἐκ κίστης, ἐγγευσάμενος ἀπεθέμην εἰς κάλαθον, καὶ ἐκ καλάθου εἰς κίστην. Κἄστι τὸ συνθῆμα τῶν Ἐλευσινίων μυστηρίων.

Suivant un passage du faux Orphée, rapporté par le même auteur (4), il y avait encore parmi les symboles des mystères, plusieurs autres, dont on voit aujourd'hui quelques-uns représentés dans les scènes des Thesmophories, entre autres (5),

(1) Sur la coutume de consacrer aux dieux les objets qui servaient aux divers usages de la vie, on peut consulter l'*Anthologie*, particulièrement le livre VI qui traite de ces offrandes (Ἀναθήματα) entre autres : *Epig.* 206, 209, 210, 258, 283, 291, etc. Jacobs, *Anthol. Græc. Pal.* Lipsiæ, 1814, tom. I.

(2) Vers 291-292.

(3) Clemens Alexand., *Cohort. ad Gent.*, cap. 6.

(4) Clemens Alexand., *Cohort. ad Gent.*, pag. 15, 8.

(5) Outre les quatre symboles ici décrits, on trouve dans le passage en q'.

le ballon (σφαῖρα), le miroir (ἔσοπτρον), la boule de laine (πύκος), les pommes des Hespérides (μῆλα) (1). Parmi les objets mystérieux, on trouve aussi les gâteaux sacrés, et les vases et ustensiles servant aux libations et aux sacrifices. De plusieurs autres objets, cependant, on ne saurait hasarder une explication. Comme ils sont tracés d'une manière fort peu distincte, c'est en rassemblant et comparant entre eux, divers monuments de ce genre, qu'on peut obtenir un résultat plus satisfaisant.

En terminant ce mémoire, on ne peut se dispenser d'offrir quelques observations au sujet du mystérieux Iacchus, qui a joué un si grand rôle dans les fêtes éleusiniennes. Cette question est d'autant plus difficile à résoudre, que les anciens eux-mêmes n'ont pas pu s'en former des notions précises.

Les auteurs les plus anciens qui en ont parlé, ne disent rien de son origine, ni de ses fonctions, ni de la manière dont il était représenté (2). Il n'est jamais question de ses statues dans les fêtes célébrées en son honneur, et tout à son égard est resté dans le doute.

Les opinions à l'égard d'Iacchus ont été très-variées. Quelques-uns ont borné le nom d'Iacchus au vingtième jour des mystères, qui lui était particulièrement consacré. Selon d'autres, c'était l'hymne sacré que les initiés chantaient ce jour-là, en invoquant Iacchus. D'autres dérivaient ce nom de ἰαχχεῖν, (*ululari*), mot qui signifiait le bruit (ἴαχχος ou θόρυβος) produit par les chants d'une foule de mystes (3). D'autres

trois autres objets : στρόβιλος, ἀστράγαλος et ῥόμβος, mais on n'en trouve pas la représentation sur les monuments, ou bien on n'a pas su les distinguer.

(1) Aristophan., *Thesmophor.*, Πυραμοῦς (vers 100), Πόπανον (vers 292), Σησαμοῦς (vers 570).

(2) C'est à tort que Sainte-Croix a supposé que la statue d'Iacchus couronnée de myrte et tenant un flambeau à la main était portée en procession par les initiés la nuit du vingtième jour des Mystères (*Recherches sur les Mystères*, t. I, p. 329); les vers des Grenouilles d'Aristophane (343-346) qu'il cite, n'admettent pas une pareille explication.

(3) Ἴαχχος. Διόνυσος ἐπὶ τῷ μαστῷ. καὶ ἥρως τίς. καὶ ἡ ἐπ' αὐτῷ ᾠδή. καὶ ἡ ἡμέρα καθ' ἣν εἰς αὐτὸν ἡ πανήγυρις, ἔνιοι δὲ καὶ θόρυβος· ὅτε μυστικὸς Ἴαχχος ἠκούσθη κατὰ

enfin ont supposé qu'Iacchus était le même que Dionysus ou Bacchus, tout en lui conservant son caractère mystérieux. Suivant Euripide (1), Iacchus était un être céleste, qui résidait dans le ciel.

Dans les Grenouilles d'Aristophane, il semble cependant que le poëte fasse une distinction entre les deux personnages, puisque Dionysus, qui est introduit comme déguisé, écoute, sans en être offensé, l'invocation adressée à Iacchus, dans les chants du chœur d'initiés.

Le plus ancien auteur qui ait fait mention d'Iacchus, est Hérodote, qui raconte que, pendant l'occupation de l'Attique par les Perses, et à l'époque où les mystères éleusiniens étaient ordinairement célébrés, deux Grecs proscrits, Dicaeus et Démaratus, se trouvant dans les champs Thriasiens, près d'Éleusis (2), furent épouvantés en apercevant un tourbillon de poussière, comme celui qui indiquerait la marche d'une armée nombreuse, s'élever subitement au-dessus de cette ville, et s'avancer vers eux. Ils ne virent aucun objet, mais entendirent une voix qui leur parut être celle du mystique Iacchus. Ce miracle, sur lequel on garda le plus profond secret, fut le présage de la victoire éclatante que les Grecs remportèrent peu de jours après à Salamine.

Dans la suite, cependant, à mesure que le culte de Dionysus devint de plus en plus populaire, comme on l'a précédemment observé, ceux qui avaient la direction des mystères crurent devoir faire entrer ce culte dans celui de Déméter et

τὴν ναυμαχίαν Περσῶν καὶ Ἑλλήνων. Ἴακχος οὖν παρὰ τῷ ἰάκχῳ, καὶ μέντοι καὶ ὁ Ἴακχος ἠκούσθη ἐκ τοῦ Θριασίου πεδίου ὀμνούμενός τε καὶ ᾀδούμενος. Suidas, Lex. *v.* Ἴακχος.

(1) Καὶ γὰρ αἰθέριος τιμᾶται (Ἴακχος) ὡς καὶ Εὐριπίδης φησὶν αὐτὸν ἐν αἰθέρι κατοικεῖν. Schol. *in* Sophocl. *Antig.*, v. 1169.

Il semble prouvé que dans les mystères éleusiniens il n'a jamais été question que de la voix d'Iacchus. Ainsi lorsque Athenæus, lieutenant de Mithridate, voulut engager les Athéniens à continuer la célébration de leurs fêtes religieuses, il leur dit de ne pas laisser la voix sacrée d'Iacchus plus longtemps dans le silence : μὴ περιΐδωμεν δὲ, ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὴν ἱερὰν τοῦ Ἰάκχου φώνην κατασεσιγημένην. Athen., l. V, p. 213.

(2) Herodotus, lib. VIII, cap. 65.

de sa fille. A cet effet, ils supposèrent l'identité de Dionysus avec le mystique Iacchus, en conservant toutefois à ce dernier son caractère mystérieux.

Sophocle paraît avoir suivi cette opinion en confondant Dionysus et Iacchus. Ainsi, dans sa tragédie d'Antigone, le chœur composé de vieillards thébains débute ainsi :

Πολυώνυμε, Καδμείας
Νύμφας ἄγαλμα, καὶ Διὸς
Βαρυβρεμέτα γένος,
Κλυτὰν ὃς ἀμφέπεις
Ἰταλίαν, μέδεις δὲ παγ-
κοίνου Ἐλευσῖνας
Δηοῦς ἐν κόλποις.
Βακχεῦ, Βακχᾶν
Μητρόπολιν Θήβαν ναίων.
Vers 1127-1135.

Le même chœur, dans l'antistrophe, continue en ajoutant de nouveaux titres :

Ὦ πῦρ, πνεόντων ἄστρων
Χοράγε, καὶ νυχίων
Φθεγμάτων ἐπίσκοπε,
Παῖ, Διὸς γένεθλον,
Προφάνηθι σὺν Ναξίαις
Σαῖς θυάσι προςπόλοις
Αἵ δέ σε μαινόμεναι
Πάννυχοι χορεύουσι
Τὸν ταμίαν Ἴακχον.
Vers 1160-1168.

Quant aux représentations d'Iacchus, quelques auteurs, il est vrai, en ont parlé. Dans le temple de Déméter, à Athènes, près la porte qui conduisait au Pirée, il y avait, suivant Pausanias (1), des statues en marbre, ouvrages de Praxitèle, qui représentaient la déesse Perséphoné, et Iacchus tenant une torche. Le même auteur (2) parle d'une statue d'Iacchus dé-

(1) *Attica*, lib. I, cap. 11, 3.
(2) *Ibid.*, cap. 37, 3.

diée par Théodectès, médecin célèbre, dont le tombeau se voyait sur la voie sacrée d'Éleusis, près du Céphise. Parmi les objets d'art enlevés de Syracuse par Verrès, il y avait une statue d'Iacchus en marbre, d'une grande beauté (1).

Malgré les témoignages de ces auteurs, qui sont d'une époque postérieure, il paraît plus vraisemblable que ces statues représentaient Triptolème, qui jouait un grand rôle dans les mystères, et dont il est souvent parlé dans l'hymne homérique à Déméter, et autres compositions anciennes, qui ne font aucune mention d'Iacchus.

Il est à remarquer que, parmi les compagnes de Perséphoné, lors de son enlèvement par Pluton, il y en avait une qui se nommait *Iacché*.

Καὶ Μελίτη, Ἰάχχη τε, Ῥοδεία τε, Καλλιρόη τε.
Hymn. in Cerer., v. 418.

L'usage adopté par les archéologues modernes, en traitant de la mythologie et des opinions religieuses de l'antiquité classique, est de rapporter tout à la symbolique de l'Orient. Ce système exclusif, loin d'être utile et d'avancer les progrès de la science, contribue beaucoup, au contraire, au discrédit dans lequel elle est tombée dans l'opinion publique. Un examen, même superficiel, de cette question, suffit cependant pour faire voir combien ce système est dénué de vérité et même de vraisemblance.

Suivant les témoignages des philosophes les plus renommés de l'antiquité, la mythologie généralement reçue dans la Grèce et à Rome, n'offrait qu'une masse informe de contradictions et d'absurdités. Il ne s'y trouvait aucun accord sur l'origine, ni sur les fonctions des diverses divinités, que l'on confondait souvent, en donnant à des nouveaux dieux les attributs et les fonctions des anciens. Aussi, avec des éléments aussi discordants que ceux que nous possédons, et qu'il est impossible de concilier, on ne peut former un système unique

(1) Cicero, II *in Verrem*, 4, 64.

et régulier comme celui qu'on veut faire recevoir aujourd'hui. Les religions de l'antiquité n'étaient pas dogmatiques; elles ont varié suivant les progrès des lumières, les temps et les lieux : et c'est d'après ces principes que l'on doit les considérer dans les recherches qu'on voudra entreprendre. On explique ainsi la confusion entre Bacchus et Iacchus, dont il été précédemment question.

L'examen du monument singulier qui fait l'objet de ce mémoire, pourrait donner lieu à beaucoup de remarques sur les mystères, et particulièrement sur ceux d'Éleusis, jusqu'à présent si peu connus; mais le champ de l'archéologie est devenu aujourd'hui si étendu, qu'il faut une grande sobriété dans les discussions qui s'y rapportent, afin de ne pas consumer inutilement le temps de l'écrivain comme celui du lecteur.

J. MILLINGEN.



EXPLICATION

D'UNE COUPE SASSANIDE

INÉDITE.

(*Mon.*, Pl. LI.)

L'erreur si accréditée parmi les musulmans, qui consiste à donner une origine fabuleusement antique aux sculptures qui se voient sur les rochers de la Perse, a longtemps été partagée par les érudits de l'Europe. Vers la fin du XVIIIe siècle cependant, plusieurs savants firent descendre la date de ces monuments de l'époque reculée de Roustam et de Radjab au règne d'Alexandre, ou même des Arsacides; mais c'est à l'abbé Barthélemy qu'appartient le mérite d'avoir le premier prononcé dans cette question le nom des Sassanides (1). M. de Sacy donna bientôt après les trois excellents mémoires dans lesquels il expliqua les inscriptions qui contiennent les noms de ces rois, et prouva que les bas-reliefs qu'elles accompagnent ont été faits pour représenter les mêmes princes.

En même temps que la philologie prêtait son tout-puissant secours à l'étude des antiquités de l'Orient, l'importance toute nouvelle que les artistes de notre siècle attachent à la reproduction fidèle des monuments qu'ils copient, permit enfin de juger du style particulier aux œuvres d'art

(1) *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXVI, p. 595.

des Sassanides, et grâce aux dessins de sir Robert Ker-Porter, ce style est maintenant aussi connu que celui qui distingue les ouvrages des Grecs et des Égyptiens.

Les lignes qui précèdent ont pour but de faire comprendre comment quelques monuments qui, pour nous, appartiennent incontestablement à l'art perse et à l'époque des Sassanides, sont restés si longtemps dans des musées d'Europe, sans que leur patrie et leur âge aient été convenablement déterminés.

En 1755, un paysan du duché de Permie, à l'ouest de la Sibérie, déterra un vase d'argent qui fut communiqué par M. le baron de Straganoff au président de Brosses. Ce dernier lut à l'Académie des Inscriptions un mémoire (1), dans lequel il décrit fort minutieusement ce vase qui était « haut d'un « pied quatre pouces, en forme d'aiguière sans anses, d'argent « relevé en bosses par différentes figures et à fond doré; la « principale figure, » continue l'académicien, « est celle d'une « femme debout; elle est vêtue d'une robe extrêmement juste « au corps, qui laisse apercevoir tout le nud, serrée de même « au bras, bordée au poignet, faisant au milieu du corps une « ceinture dentelée; le bord de la robe, près du cou, est « orné de *deux fils de perles*, rattachés dans le milieu par « une *grosse pierrerie quarrée*. Cette robe est *toute parsemée « de petits ronds grenus* disposés avec quelque symétrie; son « extrémité, collée en partie sur les jambes, *vole de côté et « d'autre* à plis gothiques. Cette femme porte sur la main droite « un gros oiseau de proie; son cou est nud, les traits de son « visage assez beaux; les yeux paraissent petits, un peu à la « chinoise; elle porte aux oreilles des *pendants ornés de deux « poires* parallèles; ses cheveux *volent* à droite et à gauche en « *deux flocons ondés* terminés par deux grosses papillotes ou « *linges carrés*. Derrière sa tête est un *limbe rond*, sembla- « ble à celui qu'on met à nos saints, parsemé de petits ronds « *disposés symétriquement en triangle* trois à trois. Elle a sur

(1) *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXX, p. 777.

« la tête une assez grosse perle, et au-dessus un assez *grand* « *disque.* » Au temps du président de Brosses, on pouvait considérer la figure dont nous venons de faire connaître, en abrégeant beaucoup, les traits principaux, comme une divinité scythique, sinon comme une *composition arbitraire de l'ouvrier* (nous mentionnons cette dernière façon d'interpréter un monument afin d'en constater la stérile ancienneté); mais il suffit de jeter les yeux sur la planche qui représente le vase d'argent pour reconnaître que c'est un ouvrage purement sassanide.

Le trésor de l'abbaye de Saint-Denis conservait, depuis les croisades ou les Carlovingiens peut-être (1), une coupe qui fut en 1793 déposée à la Bibliothèque nationale, et qui, composée de petits disques de verre coloré sertis d'or, passait pour avoir servi au roi Salomon. Dom Germain Millet la croyait, en 1638, « enrichie de hyacinthes par le bord, et « au dedans de grenats et d'esmeraudes très-fines, au fond « d'un très-beau saphir blanc, sur lequel est entaillé, à demy « relief, la figure dudit roy, séant en son throsne, tel que « l'Écriture saincte, le représente au troisième livre des Rois, « chap. 10 (2). »

(1) Il est positif qu'avant les croisades des vases et des ustensiles orientaux avaient, aussi bien que des étoffes, été transportés en Europe. Dans la vie de Bouchard, comte de Melun et de Corbeil, écrite en 1058 par Eudes, moine de Saint-Maur les Fossés, on voit figurer, parmi les ornements précieux que ce seigneur avait légués à l'abbaye une coupe dans laquelle est représenté en or le roi Abgare, qu'une inscription faisait reconnaître. Voici comment s'exprime le moine : « Inter hæc ergo duo vasa preciosa « ad limpham fundendam sive recipiendam in sacerdotis manibus, quorum unum ma- » nipulum vocamus, eo quod manu geritur, in quo etiam litteræ habentur, quæ Aba- « gari regis ad sanguinem minuendum eum fuisse testantur. In ipso quoque ipse rex « cum se phlebotomante, alioque sibi serviente, ex precioso puroque auro cernitur « imaginatus, tamque preciosum ac decorum vas in hac patria minime dicitur inve- « niri. » *Vita domni Burcardi, apud* Duchesne, t. IV, p. 122, c.

(2) Catalogue du Trésor de l'Abbaye royale de Saint-Denis. Dans une *Notice sur quelques monuments émaillés du moyen âge*, Paris, 1842, page 13, j'ai proposé de restituer au roi Cosroès Ier la coupe de la Bibliothèque du roi, me fondant sur la ressemblance parfaite de la figure gravée sur le disque de cristal qui forme le fond de ce vase, avec celle que nous voyons sur la monnaie d'or unique du cabinet de M. le duc de Blacas. Voyez *Essai sur les médailles des rois perses de la dynast. sass.*,

Mongez, dans le Dictionnaire qu'il a fourni à l'Encyclopédie méthodique, dépouilla cette coupe de la haute antiquité traditionnelle que lui attribuait le siècle précédent, et il n'hésita pas à y voir un roi sassanide, sans pouvoir toutefois opter entre les trente princes qui régnèrent sur la Perse depuis 223 jusqu'en l'an 639.

C'est que Mongez ne connaissait les portraits que de quatre de ces rois, de ceux que M. de Sacy avait, avec tant d'habileté, retrouvés sur plusieurs monnaies d'argent. Aussi, lorsqu'il y a quelques années, nous tentâmes de compléter les recherches de l'illustre orientaliste, en essayant de répartir les monnaies *incertaines* des Sassanides entre presque tous les princes de cette dynastie, nous sentimes que si la classification que nous proposions était adoptée, on aurait désormais une base assurée pour fixer la date des figures royales qui ont été relevées en Perse par des artistes habiles, et nous avancions le principe suivant :

« De la similitude qui existe entre les portraits des mêmes « rois sur les médailles et sur ceux des bas-reliefs qui sont « accompagnés d'inscriptions, on pourra tirer la conclusion « que tout monument dont les personnages sont représentés « avec les traits et l'ajustement qui appartiennent au buste « d'une médaille, devra être attribué au roi dont cette médaille « porte le nom. »

Nos études ultérieures ne nous ont point fait changer d'opinion à cet égard, et dernièrement encore, en examinant un bas-relief dessiné à Schapour, par M. Texier, nous avions reconnu, à sa chevelure et à sa couronne, le roi Narsès, avant même d'avoir déchiffré l'inscription pehlvie gravée sur le monument, et qui contient, en effet, le nom et les titres de ce prince (1).

pl. X, n° 4. La monnaie est assez grossièrement gravée, tandis que le cristal est travaillé avec un grand soin ; cette différence de style n'empêche cependant pas de suivre dans les moindres détails l'identité des deux types.

(1) *Voyage en Perse*, etc., par Charles Texier, pl. 130. Le mémoire dans lequel je commente et traduis cette inscription doit paraître incessamment dans le *Journal asiatique*.

C'est à cette méthode comparative, qui nous semble toute rationnelle, que nous allons avoir recours pour l'attribution d'une magnifique coupe d'argent dont M. le duc de Luynes a bien voulu nous confier la publication.

Cette coupe, comme le vase du président de Brosses, vient de Russie; elle a trente et un centimètres de diamètre, et pour la forme est absolument semblable au vase de verre coloré du cabinet des antiques.

Au fond se détache en relief la figure équestre d'un roi qui poursuit, de toute la vitesse de son cheval, divers animaux sauvages; devant lui fuient deux sangliers et leur mareassin, un axis, une antilope et un buffle.

Deux autres sangliers, un axis, un buffle et une antilope gisent à terre percés de flèches, dont quelques-unes se sont brisées dans la blessure.

Le spectacle d'un roi atteignant de ses traits une multitude d'animaux que leur force et la rapidité de leur course ne sauraient protéger, paraît avoir été pour les Perses empreint d'une idée de majesté toute particulière. Nous connaissons l'immense bas-relief de Takhti-Bostan (1) qui représente un roi vraisemblablement arsacide, perçant de ses flèchesdes troupeaux de sangliers et de cerfs qui se réfugient dans un marais ; on sera frappé de l'analogie qui existe entre cette composition et le sujet de la coupe de M. le duc de Luynes, en remarquant dans ce dernier monument les roseaux vers lesquels se précipitent les deux sangliers.

On voit au musée de Naples une amphore à volutes, à figures rouges, sur laquelle est peint un roi de Perse, accompagné de femmes vêtues comme les Amazones, et chassant au sanglier (2).

(1) *Ker Porter's Travels*, etc., pl. 63. Je serais porté à croire ce bas-relief de l'époque arsacide, parce que le roi y est représenté sans aucune de ces coiffures compliquées auxquelles les Sassanides paraissent avoir attaché tant d'importance. Je ne puis m'empêcher de comparer le roi de Takhti-Bostan à la tête des drachmes d'Arsace VI, Mithridate Ier. Voyez dans les *Nouvelles Annales*, pl. A, 1839, nos 1 et 5, les monnaies que M. Lenormant a si judicieusement classées dans le savant mémoire qui doit servir désormais de guide à tous ceux qui s'occuperont de la numismatique arsacide.

(2) Cette peinture inédite m'a été indiquée par M. J. de Witte.

Si l'on consent à reconnaître les points de ressemblance qui rapprochent si souvent, selon nous, les représentations de l'Égypte et de la Perse(1), et l'intime liaison qui, dans les idées politiques et religieuses des peuples de ces deux contrées, unissait le prince à la divinité, on nous permettra de comparer le roi sassanide massacrant des animaux sauvages (tous typhoniens), à Harpocrate, qui, comme les rois achéménides de Persépolis, dompte un lion, un taureau, une antilope(2).

Nulle part peut-être la chasse n'a atteint les proportions que lui donnent les rois de Perse. Chardin rapporte « qu'aux « chasses royales, on entoure de rets, un vallon ou une plaine, « et on relance les bêtes de quinze à vingt lieues de pays à « l'entour, qu'on fait battre par les paysans, au nombre de « plusieurs milliers. Quand il y a un grand nombre de bêtes « dans cet enclos, que des cavaliers bordent tout à l'entour, le « roi y vient avec sa troupe, comme si c'était dans un parc, » et chacun se jette sur ce qu'il rencontre, cerfs, sangliers, « hyènes, lions, loups, renards. On en fait une furieuse bou- « cherie qui est d'ordinaire de sept à huit cents animaux. On « dit qu'il y eu de ces chasses où l'on a tué jusqu'à quatorze « mille bêtes. Dans les chasses ordinaires, lorsqu'une bête est « arrêtée, on attend que le plus noble de la troupe arrive; *il lui « tire un coup de flèche*, et après chacun se jette dessus (3). »

(1) Voyez Ch. Lenormant, *Mus. des ant. égyp.*, pl. VII, n° 13, Rhamsès Meïamoun, qui chasse monté sur un char. Il perce de ses flèches un lion qui se réfugie dans les roseaux comme les sangliers de notre coupe et du bas-relief de Takhti-Bostan. Sous les chevaux de Rhamsès un lion percé de part en part est étendu mort; c'est tout à fait le sujet du beau cylindre avec le nom de Darius en caractères cunéiformes, que l'on conserve au British Museum et qui a été publié dans les *Proceedings of the numismatic society*, 1838, p. 229. Sur la face intérieure du grand temple d'Ipsamboul un roi gigantesque *à pied* lance des flèches contre ses ennemis. Ménephtah I[er] est représenté dans la même attitude sur la face nord du palais de Karnac.

(2) Voyez *Atlas de l'expédition d'Égypte*, pl. 70, n° 7. — Caylus, t. III. pl. IV, fig. 3; t. IV, pl. XV, fig. 1; pl. XVI, fig. 1.

(3) *Voyage en Perse*, édit. Langlès, t. III, p. 399. Dans la salle d'audience de Téhéran dans laquelle furent reçus Sir Harford Jones et Morier, en 1808, est une grande peinture représentant le schah Feth-Ali à la chasse, au moment où il perce un daim de sa javeline; Morier, *premier* Voyage, 1812, p. 193. Feth-Ali schah s'est fait sculpter en grand costume royal sur la face dégrossie d'un rocher. M. Eugène Flandin a

Lors du second voyage qu'il fit en Perse avec sir Gore Ouseley, Morier vit à Koï deux *kellihminar* (colonnes de crânes) qui ont été construites comme monuments de la chasse extraordinaire de Schah Ismaïl, qui tua en un jour une telle quantité de chèvres sauvages que l'on a pu de leurs crânes encore garnis de cornes, construire deux tours très-élevées., D'après le dessin qui accompagne cette relation, les cornes de ces chèvres s'étendent horizontalement et sont ramées comme celles de l'élan, autant, du moins, que l'on en peut juger sur un croquis très-réduit (1).

Dans la chasse de Takhti-Bostan, qui paraît antérieure aux Sassanides, le roi n'est pas à cheval, mais placé dans une barque. Il est à remarquer qu'aucun des monuments de la Perse ne nous montre un roi achéménide à cheval, ce qui tient, sans doute, à ce que l'équitation introduite par Cyrus, suivant Xénophon (2), n'était pas d'un usage assez antique, pour être attribuée à un personnage sacré tel qu'était le roi. Cependant, à l'époque d'Hérodote, les Perses enseignaient à leurs « enfants à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité (3) » comme ce qu'il y avait de plus utile. Nous connaissons aussi une monnaie frappée vraisemblablement par l'un des derniers rois achéménides, qui nous montre un cavalier lançant un trait (4).

Au reste, à l'époque des Sassanides le cheval semble être un des attributs importants de la royauté, et, par suite de la confusion perpétuelle que les peuples peu éclairés font de la

dessiné ce bas-relief où j'ai retrouvé le prince dans la même attitude et avec le même costume que lui donne une monnaie d'argent frappée à Ispahan en 1245 (1830). Dans mille ans celui qui pourra déchiffrer la monnaie du prince Katchar pourra en même temps et avec toute certitude expliquer le sujet du bas-relief. Voyez cette monnaie dans le *Journal asiatique,* t. XII de la 3ᵉ série, p. 394.

(1) Second Voyage, London, 1818, p. 305. L'axis à cornes ramées se voit au revers des petits bronzes de plusieurs rois Parthes.

(2) *Cyrop.*, lib. IV, cap. 3, et lib. I, cap. 2.

(3) Παιδεύουσι δὲ τοὺς παῖδας, ἀπὸ πενταέτος ἀρξάμενος μέχρι εἰκοσαέτος, τρία μοῦνα, ἱππεύειν, καὶ τοξεύειν, καὶ ἀληθίζεσθαι. Hérod., lib. I, cap. 136.

(4) Voyez pl. LI, médaille n° 3.

personne royale et de la divinité, on a figuré à Nakschi-Roustam, Ormouzd lui-même monté sur un cheval qui foule Ahriman à ses pieds (1).

Le personnage que représente la coupe de M. le duc de Luynes a le nez aquilin, l'œil très-ouvert, la barbe courte, la moustache longue et horizontale, les cheveux réunis derrière la tête en une très-petite masse, l'oreille ornée d'un pendant à double poire; sa tête est chargée d'une couronne crénelée par derrière et sur le côté, et portant un croissant sur le devant; deux ailes que surmonte un globe posé dans un croissant forment le cimier de cette coiffure. Si l'on parcourt la suite des monnaies sassanides, on se convaincra que le seul portrait qui présente toutes les particularités de physionomie et d'ajustement que nous venons de signaler est celui de Pérose ou Firouz, fils aîné d'Izdedjerd II, qui succéda à son frère puîné Hormisdas III, en 458, et fut tué dans une guerre contre les Huns Euthalites, en 488. La coupe d'argent dont nous nous occupons est donc un monument de la seconde moitié du cinquième siècle de l'ère chrétienne.

Notre intention n'est pas de faire ici l'histoire du roi Firouz: on trouvera les principaux événements qui la signalèrent, dans la traduction de Mirkhond, donnée par M. de Sacy; mais nous avons placé en tête de la planche le dessin d'une drachme de ce roi, qui permettra de juger de l'exactitude du rapprochement qui fait la base de notre attribution.

La médaille porte le nom du roi écrit *Pirousi* ou *Firouzi;* car dans l'alphabet pehlvi comme dans l'alphabet hébraïque, un seul caractère sert à représenter le son du *pé* et du *phé* (2).

(1) Ker Porter, pl. 23. La coutume de donner à la Divinité le costume des rois n'est pas spéciale à la Perse; au moyen âge les artistes français ont fréquemment donné à Dieu le Père et à la Vierge le costume et les ornements des rois et des reines. Cet emprunt fait aux princes, des attributs de leur puissance humaine, est quelquefois poussé si loin, que l'on a souvent, dans les temps modernes, cru trouver des sujets historiques là où les sculpteurs et les peintres n'avaient voulu représenter que des scènes religieuses tout à fait banales.

(2) Ce nom est précédé d'un mot formé de trois caractères que je n'ai pu traduire, et sur lequel ni M. Frœhn, ni M. Dorn, ni M. le D[r] Müller, ni en dernier lieu M. Ols-

Revenons à l'explication des ornements royaux qui se remarquent dans la coupe. Celui qui paraît le plus spécial à la race sassanide est ce globe qui surmonte la tête du prince, et qui se voit de même sur presque toutes les monnaies de la dynastie.

Nous croyons que ce globe est destiné à représenter l'orbe solaire; si cependant les points dont il est parsemé sur quelques médailles peuvent être considérés comme des étoiles, il faudrait y voir une figure de la sphère céleste. Dans tous les cas, il nous semble être l'expression matérielle d'une idée que cinq siècles plus tard Firdousi faisait revivre dans ce vers du *Schah Nameh*, où, en parlant du jeune Féridoun, il dit, pour exalter la majestueuse beauté du héros :

بسر بر همی گشت گردان سپهر

Au-dessus de sa tête tournaient les sphères du ciel (1).

Dans le même poëme, écrit dans un pays où rien ne change, on trouve plus loin ce passage, qui se comprend fort bien lorsque l'on connaît le genre d'ornement dont nous parlons, et qui en fait en même temps saisir toute l'importance. Féridoun, y est-il dit, recevant l'étendard sacré de Kaveh, l'oriflamme de la Perse, le couronne d'un globe semblable à la lune :

بزد بر سر خویش چون گرد ماه

C'est ainsi que les empereurs byzantins et quelques autres rois chrétiens portaient sur leur diadème une figure de la croix, qui décorait aussi la hampe de leurs bannières.

Au-dessous du globe se voit une paire d'ailes, qui rappelle les attributs de même espèce donnés à Cyrus sur le monument de Mourghâb. Là, vraisemblablement, les ailes expriment le caractère divin de ce prince. Dans la théologie persane, en effet, les *férouhers*, émanations d'Ormouzd, continuelle-

hausen, dans les diverses publications qu'ils ont faites depuis l'impression de mon *Essai*, n'ont donné aucun éclaircissement.

(1) *Schah Nameh*, édit. et traduct. de Jules Mohl, t. I, p. 78, distique 19.

ment occupés à combattre Ahriman, sont munis d'ailes et comparés à des oiseaux (1).

C'est une coutume commune à presque tous les peuples à l'état de civilisatiou primitive, de donner aux prêtres et aux rois des noms d'animaux

M. Eugène Burnouf pense que le vautour qui, dans un hymne du Rig-Véda, va cueillir la plante *soma* sur la montagne (2), est un prêtre appartenant à une caste désignée par le nom de cet oiseau, et qui portait probablement une coiffure ailée.

La tête de Persée sur les tétradrachmes de Philippe V de Macédoine est coiffée d'un casque recourbé en forme de tiare perse, et terminé par une tête de griffon. D'autres médailles et plusieurs vases peints (3) nous montrent le même type, mais je cite les monnaies de Philippe comme les plus belles, et celles qui nous présentent cette coiffure dans toute sa perfection. Nous retrouvons cette même tiare sur les médailles des rois sassanides Varahrane II, Hormisdas II, et bien plus pure encore sur une drachme de Sapor I[er] que possède M. Robert Stuart, et qu'il n'a malheureusement pas publiée. De ce rapprochement naît pour nous l'idée que les artistes grecs, considérant Persée comme le chef de la famille achéménide (4), lui donnaient la coiffure qu'ils voyaient porter par ses descendants, et en faisaient ainsi un Perse véritable; du reste, le nom seul du dieu (ou héros) suffisait pour les y avoir déterminés. C'est ainsi que les peintres du moyen âge chrétien que l'on peut fort bien comparer aux artistes de l'antiquité, sinon pour

(1) Silvestre de Sacy, *Mém. sur divers. ant. de la Perse*, p. 270.

(2) *Rigveda-Sanhita* édit. Rosen, p. 189. Sloka 6. La transcription Pada donne: *Amathnat anyam pari syenok adrih.* Sur les monnaies, la tête d'Hormisdas II et de la femme de Varahrane II est coiffée d'une tiare en forme d'oiseau à bec recourbé, tenant dans son bec des perles, à ce que j'avais cru d'abord. Cet accipitre serait-il une dérivation du *Syenoh* qui porte la feuille du soma? Dans l'île de Ceylan, à Anaradjapoura, se voit une pierre, sur laquelle plusieurs oiseaux Hansa ou canards *Brahmana* tiennent dans leur bec la racine du lotus figurée comme une double perle. V. *Transac. of the asiat. Soc.* T. III, p. 463, pl. 17.

(3) De Witte, *Catalogue Durand*, n[os] 242, 243, 245.

(4) Hérodote, liv. VII, ch. 150.

l'habileté, du moins pour la naïveté des conceptions, ayant à représenter les juifs de l'Ancien Testament, ne trouvaient rien de plus naturel que de leur donner le costume et l'habitude de corps des Israélites qu'ils avaient sous les yeux. Mais ce ne sont pas seulement les médailles qui nous font attribuer à Persée ce caractère de Persan ; une petite amphore de la collection Durand, décrite par M. J. de Witte, représente le héros arrivant chez Iobatès, roi de Lycie, et, dans cette composition, il est suivi d'un archer persan bien caractérisé par des anaxyrides et son bonnet recourbé (1).

Maintenant que nous avons fait ce rapprochement, ne serat-on pas frappé de l'analogie que présentent Persée (dont le nom signifie cavalier), à cheval, la tête couverte d'un casque ailé, transperçant la Chimère, et les rois sassanides qui combattent des animaux ? Sous ce rapport une coupe d'argent publiée dans le journal de la Société asiatique du Bengale, offre un très-vif intérêt; nous en parlerons plus loin.

Derrière le roi Firouz voltigent les extrémités d'une ceinture que le président de Brosses nommait des *linges carrés*, et que nous croyons être le *Kosti*. C'est la ceinture sacrée que tout adorateur du feu, qui a atteint l'âge de quinze ans, doit mettre sur lui chaque jour, à son lever. Toutes les bonnes œuvres de celui qui n'en est point ceint sont nulles aux yeux de la loi.

Lorsque Mirkhond dit qu'Ardeschir Babekan (Artaxercès Ier) fut le premier qui se servit d'une ceinture, nous pensons qu'il entend parler du *Kosti*, que la dynastie impie des

(1) *Catalogue Durand*, n° 317. La scène où se passent les aventures de Persée (ou Bellérophon) est la Lycie, contrée que de récentes découvertes nous prouvent avoir été de bonne heure soumise à l'influence religieuse de l'Arie. Il se pourrait que le mythe lycien eût pris naissance dans ces traditions qui font combattre les chevaux fauves (arimaspes) de la Perse contre les griffons. Les lions, les gazelles et les serpents sont précisément les animaux que sur les bas-reliefs aussi bien que dans les poëmes, détruisent les rois. Les Persans modernes sont trop accoutumés à leurs idées traditionnelles pour avoir pu s'accommoder de l'islamisme pur; aussi le personnage d'Ali, dont ils font un dieu, comme le fait voir M. Reinaud (*Monuments arabes du duc de Blacas*), leur sert-il à voiler la persistance de leurs croyances. L'épée célèbre d'Ali, la *Doulfékar*, a précisément la forme de la *harpé*, c'est-à-dire qu'elle est bifurquée.

Arsacides avait négligé, et qui fut remis en honneur par ce restaurateur du vrai culte ; car, très-certainement, les Achéménides en faisaient usage.

Firdousi donne à la ceinture une grande importance ; dans son poëme, elle est constamment, comme le trône et la couronne, un emblème de la royauté. Le héros Sam répond à ceux qui lui offrent le pouvoir souverain : « Pendant que « Newder, qui est de la race Kéianide, est assis sur le trône « des rois et ceint de la ceinture, est-ce à moi de saisir la cou- « ronne pour être roi (1)? »

On remarquera que sur plusieurs monnaies des Sassanides les extrémités de cette ceinture ont été relevées presque à la hauteur de la tête, afin qu'elle pût figurer dans le cadre étroit que le graveur avait à sa disposition ; ce qui nous semble un indice de la haute valeur qu'avait alors cet ornement.

La tunique de Firouz est parsemée de ces petits points ronds disposés symétriquement trois à trois, qu'avait signalés le président de Brosses, et que l'on peut également reconnaître dans la coupe de Cosroès.

Au côté droit du roi pendent un court poignard et un carquois rempli de flèches ; à sa gauche, une épée que l'on n'aperçoit qu'en partie, mais qui, à en juger par les armes de même nature que nous montrent les bas-reliefs, la coupe de Cosroès et la médaille d'or de M. le duc de Blacas, devait avoir environ un mètre de hauteur, et se rapprocher sans doute beaucoup, pour la forme, de la magnifique épée de l'Alhambra, ce monument précieux et unique du cabinet de M. le duc de Luynes (2).

(1) Schah Nameh, t. I, p. 385, distique 49. تاج وتخت وکمر, c'est-à-dire, la couronne, le trône et la ceinture, figurent ensemble fréquemment. Cf. p. 150, distique 449. Lorsque Roustam a tué le roi de Mazandéran, le roi d'Iran partage le butin entre ses troupes. On y voit les insignes du vaincu, le trône, la couronne et la ceinture, p. 563, distiq. 929. Kendérev représente à Zohak que Féridoun, qui s'est emparé du pouvoir royal, efface son nom de sa couronne et de sa ceinture, p. 104, dist. 436. Féridoun enfin, prenant possession du pouvoir, s'assied sur le trône royal et se ceint de la ceinture. p. 138.

(2) Alexandre de Laborde, *Voyage en Espagne*, t. II, pl. XLIV et p. 20.

Firouz, dont la main droite est munie du *doigtier* des archers, tend un de ces grands arcs de corne dont quelques peuples de l'Inde, et particulièrement les Sykes, font encore usage aujourd'hui.

Cette arme était chez les Perses un attribut national ; dans les bas-reliefs et sur les monnaies des Achéménides, elle a toute l'importance d'un sceptre.

Si Xerxès enleva aux Milésiens une statue colossale d'Apollon qu'il plaça à Ecbatane ; si le même roi des Perses prit à Brauron, et transporta à Suse une statue de Diane (1), c'est, nous pensons, que ce prince avait dû adopter avec orgueil cette idée des Grecs qui, en attribuant au soleil et à la lune le caractère d'*archers*, leur donnaient ce point de ressemblance avec le roi des rois.

Cette opinion nous semble recevoir quelque autorité du type des monnaies arsacides qui représentent le roi tenant un arc et assis sur l'omphalos. Il y a là évidemment une combinaison de la représentation royale ordinaire et d'attributs empruntés à la statue d'Apollon (2).

Les Persans du moyen âge, ayant continuellement sous les yeux les grandes compositions sculptées des Achéménides, durent conserver intactes les idées qui se rattachaient à l'arc de cette dynastie célèbre.

C'est par cette raison que l'on peut s'expliquer un vers du *Schah Nameh* où l'on voit figurer sous le règne d'un Pischdadien, l'arc désigné par une épithète appartenant à une époque postérieure.

Firdousi fait dire au héros Sam, qui raconte au roi Minou-

(1) Pausanias, *Arcad.* 46, *Attic.* 16.

(2) Voyez pl. LI, méd. n° 2. C'est une variété inédite des tétradrachmes d'Arsace XV, Phraate IV, qui représente au revers le roi appuyé sur une haste et tenant un grand arc. Le monarque parthe n'est plus, comme ses prédécesseurs, assis sur l'omphalos, mais sur un siége à pieds ornés, semblable à ceux des bas-reliefs achéménides. La substitution du siége à l'omphalos tient sans doute à ce que le souvenir de la statue d'Apollon s'était perdu, après que Séleucus l'eut rapportée en Grèce. Cf. Arrien, VII, 19.

tchehr, comment il a combattu les Divs du Mazenderan :

کمان کیانی گرفتم بچنگ :

Je pris dans ma main un arc kéianide (1).

Ce passage nous semble, très-intéressant parce qu'il prouve chez le poëte de Mahmoud-le-Ghaznévide une intention d'archaïsme qu'il a dû apporter dans la rédaction de tout son ouvrage, dont les détails acquièrent ainsi une importance véritable.

C'était, encore à l'époque des Seldjoukides, avec le caractère d'archer qu'un roi de Perse trouvait convenable de se faire représenter sur sa monnaie. La médaille n° 4 de la planche LI nous montre un de ces princes tirant sur un lion que la petitesse du flaon de la pièce a fait placer sous le cheval. Ici le roi lance sa flèche en se retournant tout à fait, suivant le mode si célèbre des anciens Parthes.

Les Persans actuels s'exercent encore avec le plus grand soin à cette manière de combattre, qu'ils nomment *Kéi-Kadj* (2).

Nous ne devons pas omettre de mentionner ici une coupe d'argent avec dorures trouvée à Ceri et conservée au Musée Grégorien. Ce vase est orné de diverses scènes de chasse et de combat, parmi lesquelles, outre les lions qui dévorent un taureau et le groupe bien connu du guerrier luttant avec un lion qu'il perce de son épée, se retrouve aussi le cavalier, qui tire, en se retournant, des flèches sur un lion, et devant qui fuit une chèvre sauvage ou antilope (3). Ainsi partout où l'influence arienne s'est fait sentir, nous trouvons le type de l'archer associé aux images religieuses les plus caractéristiques.

Il nous reste à parler du harnachement du cheval de Firouz. La bride est en tout semblable à celle dont nous nous

(1) T. I, p. 300, distique 1067.

(2) Voyez encore dans Marsden, *Numismata orientalia*, pl. VII, n° 100, une monnaie seldjoukide représentant le roi armé d'un arc.

(3) Cav. L. Griffi, *Monumenti di Cere antica*. Tav. V. La même coupe dans le *Museum Gregorianum*, t. I, tab. 66.

Quant à celle qui représente un roi tuant un lion, elle est sûrement sassanide; mais le prince qu'elle représente n'est pas connu, et n'est certainement aucun de ceux dont les monnaies perses nous ont rendu la physionomie familière. Il nous semble qu'il faut y voir le portrait d'un de ces rois sassanides établis dans l'Inde, et qui battaient des monnaies dont le type est précisément un cavalier perçant un lion de sa lance (1). Les légendes de ces monnaies sont extrêmement frustes, et, de même que la courte inscription en caractères pehlvis gravée au revers de la coupe indo-sassanide du docteur Lord, elles ne fournissent aucun secours pour fixer l'âge positif de ces monuments. Nous devons donc attendre du soin et de l'ardeur des archéologues de l'Inde, des documents nouveaux, en l'absence desquels il serait imprudent de prononcer définitivement.

ADRIEN DE LONGPÉRIER.

P. S. M. le duc de Luynes vient de faire don à la Bibliothèque royale de la coupe du roi Firouz, qui devient, par cette libéralité, un des plus précieux ornements de notre cabinet des antiques.

fleuve, vont trouver le roi dans sa capitale : τὰ δὲ φορτία πάντα εἰς τὴν μητρόπολιν ἀναφέρεται διὰ τοῦ ποταμοῦ τῷ βασιλεῖ. Les principaux objets étaient des étoffes rayées, du corail, des parfums, des vases de verre, de l'argenterie et des monnaies : πολύμιτα καὶ κοράλλιον, καὶ στύραξ, καὶ λίβανος, καὶ ὑαλᾶ σκεύη, καὶ ἀργυρώματα, καὶ χρῆμα.

Un peu plus loin le même auteur ajoute : La capitale de tout le pays est Minnagara; dans ces lieux on voit encore aujourd'hui des traces de l'armée d'Alexandre : μητρόπολις δὲ τῆς χώρας, Μινναγάρα : ... σώζεται δὲ ἔτι καὶ νῦν τῆς Ἀλεξάνδρου στρατιᾶς σημεῖα περὶ τοὺς τόπους, ἱερά τε ἀρχαῖα, καὶ θεμέλιοι παρεμβολῶν, καὶ φρέατα μέγιστα. Dans la ville d'Ozone, assez voisine de Barygaza et par conséquent de Minnagara, on envoyait au roi des vases précieux d'argent, des instruments de musique, des esclaves femelles, etc. : τῷ δὲ βασιλεῖ κατ' ἐκείνοις τοῖς καιροῖς εἰσφερόμενα, βαρύτιμα ἀργυρώματα κ. τ. λ.

(1) Voy. *Journal of the As. soc. of Bengal*, 1837, pl. 14, fig. 1, et 1841, pl. annexée à la page 570.

DE LA
CROIX ANSÉE ÉGYPTIENNE
IMITÉE PAR LES CHRÉTIENS D'ÉGYPTE
POUR FIGURER
LE SIGNE DE LA CROIX(*).

(Pl. G, 1843.)

Quoique les observations suivantes aient pour objet principal d'éclaircir un point curieux d'archéologie chrétienne, elles auront, je crois, pour résultat ultérieur, de montrer que, dans l'examen des symboles représentés sur les anciens monuments, il faut se garder de s'arrêter aux ressemblances apparentes, et tâcher de bien discerner les caractères essentiels ou fondamentaux de leurs linéaments, afin d'en déterminer exactement l'origine et la nature. Sous ce rapport, le travail que nous offrons à nos lecteurs peut n'être pas sans utilité pour l'étude de l'antiquité, en prémunissant les archéologues contre le danger de confondre dans une explication commune, des objets, semblables en apparence, très-divers en réalité.

Ce point d'archéologie chrétienne avait été brièvement indiqué dans un mémoire que j'ai lu à l'Académie, en mars 1830, et qui a été inséré au tome X de sa collection. Le sujet méritait sans doute d'être traité avec plus d'étendue que je n'ai

(*) Ce Mémoire a été lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, les 3 et 10 novembre 1843.

cru devoir le faire alors. Dans la crainte de trop m'écarter de mon sujet, je m'étais contenté de signaler une particularité qui me paraissait remarquable, et d'en donner une explication sommaire, me réservant de la développer plus tard, en complétant un premier aperçu. C'est ce que j'ai négligé jusqu'à présent de faire, entraîné par la poursuite d'autres recherches qui, pour le moment, m'intéressaient davantage.

J'aurais peut-être dû réparer ma négligence, il y a déjà six ans, lorsqu'une observation de M. Raoul Rochette, consignée dans son troisième mémoire sur les *Antiquités chrétiennes* (1), m'avertit que le fait n'avait pas été bien apprécié, ni mon point de vue bien saisi par un savant très-versé dans cette branche de l'archéologie, comme dans toutes les autres. Je m'abstins cependant de toute discussion à ce sujet, pensant que j'aurais une occasion naturelle d'y revenir dans mon *Recueil des inscriptions grecques de l'Égypte*. Mais, comme la même observation vient d'être reproduite, à six années de distance, dans le *Journal des Savants* (2), je puis craindre que l'autorité reconnue et méritée de mon confrère n'ôte tout crédit à une opinion que je persiste d'autant plus à croire exacte, que plusieurs renseignements, qui me sont arrivés depuis, l'ont confirmée de tout point.

On me permettra donc d'essayer de justifier un aperçu qui intéresse l'histoire des usages adoptés par les chrétiens des premiers siècles.

A son retour d'Égypte, en 1829, un autre de mes confrères, M. Lenormant, voulut bien remettre en mes mains les inscriptions grecques qu'il avait recueillies à Philes, sur la limite de l'Égypte et de la Nubie. Cette collection, très-nombreuse, devait m'être extrêmement utile pour le grand recueil que je préparais alors, et que j'exécute en ce moment.

(1) *Mémoires de l'Académie*, t. XIII, p. 761.
(2) Cahier d'octobre 1843.

Ces copies, prises aussi exactement que le permettait l'état des originaux, m'ont donné le moyen de rétablir les inscriptions qui m'étaient déjà connues; elles m'en ont fait connaître d'autres, dont l'Académie a pu apprécier l'importance dans plusieurs communications qu'elle m'a permis de lui soumettre (1).

Au nombre de ces copies se sont trouvées trois pièces d'un haut intérêt pour l'histoire, attestant que le culte d'Isis était encore florissant à l'extrémité de l'Égypte, soixante ans après l'édit de Théodose, ainsi que plusieurs inscriptions chrétiennes, dont une, inédite, forme le lien des autres, qui ont été déjà publiées dans la *Description de l'Égypte*. L'explication de ces divers documents, qui appartiennent à l'époque de l'introduction du christianisme à Philes, lorsque le temple d'Isis fut converti en église, fait le sujet du mémoire que j'ai rappelé plus haut (2).

En les étudiant, je me suis efforcé, selon mon usage, d'en faire ressortir tout ce qu'ils m'ont paru offrir d'utile à l'histoire; et, pour cela, j'en ai relevé les moindres détails, sachant, par expérience, que les plus indifférents, en apparence, conduisent souvent à des résultats importants et féconds.

Plusieurs de ces inscriptions chrétiennes me présentèrent un trait trop frappant pour être négligé; ce fut la figure d'une *croix ansée* égyptienne, qu'on ne pouvait confondre avec le monogramme du Christ, mise à la même place que ce monogramme et la croix chrétienne occupent ordinairement dans les monuments coptes ou grecs de ce genre. Alors, je me souvins d'avoir vu dans les notes manuscrites de Champollion, ainsi que dans les récits d'autres voyageurs, la mention expresse d'une *croix ansée* représentée, dans une pareille position, sur des monuments chrétiens de l'Égypte, de la Nubie et de la Grande Oasis, et figurée de manière qu'on ne pouvait se méprendre sur l'intention que les chrétiens avaient eue d'imiter et de s'approprier, en quelque sorte, ce symbole du paga-

(1) Voyez *le Journal des Savants*, cahier de juin et août 1843.

(2) *Mém. de l'Académie*, t. X, tiré à part dans les *Matériaux pour servir à l'Histoire du Christianisme en Égypte et en Nubie*.

nisme. Ce caractère attira toute mon attention et excita ma surprise. Ce qui me frappait, ce n'était assurément pas de rencontrer sur des monuments chrétiens quelque souvenir du paganisme.

Je savais déjà, principalement par les recherches approfondies de Münter, publiées en 1825 (1), que les chrétiens des premiers siècles avaient souvent approprié à leur usage des représentations et des symboles tirés de l'antiquité païenne. Mais je ne pouvais me dissimuler qu'il s'agissait ici d'une chose plus grave et plus difficile à expliquer. On conçoit parfaitement que les premiers chrétiens, encore sous l'influence des arts de l'antiquité, ayant à exprimer par la peinture ou la sculpture des idées morales et religieuses, ou des allusions à certaines paraboles de l'Écriture sainte, aient emprunté à l'art antique quelques types pittoresques, consacrés par un long usage, qui, n'ayant point ou ayant peu de rapport avec le culte positif des païens, pouvaient être admis sans blesser la foi nouvelle. D'ailleurs, la plupart de ces types donnaient une expression naturelle, et, pour ainsi dire, une traduction figurée toute faite, de certains passages de l'Écriture sainte. De tels emprunts s'expliquent facilement par la même cause qui a conservé plus ou moins longtemps, au sein de la civilisation chrétienne, tant d'usages de la vie antique, restes de ces habitudes ou de ces préjugés de l'éducation, dont on a toujours tant de peine à s'affranchir. Il n'y avait rien là que de naturel, rien qui put faire accuser les premiers chrétiens d'une inconséquence choquante, ou d'une indifférence qui serait si contraire à leur zèle constant pour la foi, comme à leur profonde aversion pour le paganisme.

J'ose dire que, dans tous les emprunts de ce genre, qu'on peut être contraint de leur attribuer, on en trouverait difficilement de bien constatés qui s'éloignent de ce caractère. Cette fidélité aux principes fondamentaux du christianisme est un caractère qu'il faut avoir toujours devant les yeux, quand

(1) *Sinnbilder und Kunstvorstellung der alten Christen.* Altona, 1825.

on veut expliquer les singularités de ce genre que peuvent offrir les monuments, et concilier l'indépendance d'esprit, nécessaire à la recherche impartiale de la vérité, avec la réserve que commande la crainte d'errer dans un sujet si délicat.

Voilà ce qui causa ma surprise à la vue des *croix ansées* figurées en tête d'inscriptions chrétiennes; car il s'agissait là de ce symbole caractéristique, qui joue un si grand rôle dans les représentations religieuses de l'Égypte, et qui, placé à la main de la plupart de ses divinités, semble en être un attribut inséparable. Les chrétiens n'auraient donc pas craint d'adopter un tel symbole, pour représenter le signe de la venue du Sauveur! Je crus voir là une sorte de violation des principes du christianisme. Car nul doute ne paraissait être permis, ni sur l'emploi du signe religieux païen, ni sur la généralité de cet emploi, puisqu'on le retrouvait sur un grand nombre de monuments épars dans tous les pays où domina jadis la religion égyptienne(1). Évidemment l'emploi de ce symbole devait tenir à une opinion reçue, à un usage adopté dans toute l'Égypte, non-seulement pour les tombeaux des particuliers, mais, comme on le verra, pour les actes émanés de l'autorité religieuse elle-même.

Mais avant de rien conclure de ce fait singulier, je m'assurai qu'il ne se trouvait point hors de l'Égypte et de la Nubie, dans les autres pays de la chrétienté; d'où résultait la certitude que cet usage a été propre aux chrétiens d'Égypte, et devait tenir à quelque motif qui leur fût particulier.

(1) Aux exemples relatifs à l'Égypte et à la Nubie que je connaissais alors, j'ajoute ceux de la Grande Oasis, où sir Archibald Edmonstone a remarqué la figure de la croix ansée sur des monuments chrétiens, observation confirmée par sir Gardner Wilkinson dans sa *Topography of Thebes* (p. 362), où, à propos des cimetières chrétiens d'El-khargeh, il dit : « Les inscriptions sur les murs sont principalement « coptes, et le *tau* égyptien, l'emblème de la vie, y est fréquemment substitué à la « croix de leurs plus orthodoxes successeurs. » Dans son ouvrage plus récent sur *les mœurs et coutumes des Égyptiens,* il dit, à propos d'un doute du docteur Young : » Je » puis attester que ce fait est bien constant, et que de nombreuses inscriptions, précé« dées de la *croix ansée*, sont conservées jusqu'à présent sur d'anciens monuments « chrétiens. » (*Manners and customs of the ancient Egypt*, t. V, p. 283, 284.) Plus ré-

J'exprimai dès lors mon opinion dans ce court passage, auquel, encore à présent, je ne trouve rien d'essentiel à changer.

« Je ferai remarquer la forme insolite du signe de la croix. « Ce signe ressemble à la *crux ansata* des Égyptiens qu'on a « visiblement eu l'intention d'imiter.

« L'imitation est plus claire encore dans beaucoup d'autres « endroits de l'Égypte et de la Nubie qui ont servi de tom- « beaux aux premiers chrétiens, notamment dans les grottes de « Beni-Hassan... Cette singularité, qui n'existe point ailleurs « qu'en Égypte, s'explique par le passage curieux de Sozomène « sur sa destruction du Sérapium (il dit que les chrétiens y « virent des images semblables au signe de la croix, désignant « par là les *cruces ansatæ*). Cette figure, qui n'existait pas ail- « leurs qu'en Égypte, dut, en effet, de très-bonne heure frap- « per les chrétiens de ce pays, et leur persuader que la croix « qui couvrait les murs des temples, était une sorte de signe « prophétique de la venue du Sauveur; et ils modelèrent sur « ce type le signe de la rédemption (1). . . . »

M. Raoul Rochette, dans son troisième mémoire *sur les Antiquités chrétiennes* (2), dit : « M. Letronne s'est trompé *en af- « firmant* que la particularité, *nouvelle pour lui*, n'existait « pas hors de l'Égypte. S'il avait pu observer *immédiatement* « les antiquités chrétiennes de Rome, il aurait vu que ce signe « s'y produisait souvent, et que ce type *avait été emprunté au « judaïsme.* » J'examinerai plus bas la prétendue origine judaïque de ce type. Je ne m'attache ici qu'à l'opinion que la *croix ansée* égyptienne se trouve *souvent dans les monuments chrétiens de Rome.* Le savant archéologue me paraît être ici dans l'erreur; il confond le *monogramme* chrétien avec la *croix ansée,* laquelle, ressemblant à une des formes du monogramme du Christ, en

cemment, le même voyageur en a trouvé dans le désert à l'est du Nil, un exemple frappant, qui sera cité plus bas.

(1) *Mém. de l'Académie*, t. X, p. 199; *Matériaux pour servir à l'Hist. du Christ.*, p. 92.

(2) Les mêmes, t. XIII, p. 761, n.

diffère essentiellement, quand on les examine avec attention; comme je l'avais fait, lorsque j'exprimai l'assertion dont notre confrère conteste la justesse, faute, je pense, d'y avoir regardé d'assez près. La discussion, dans laquelle je vais entrer, prouvera combien il importe de ne point s'arrêter avec trop de confiance aux ressemblances générales des formes.

Je vais donc reprendre et justifier le point de vue que j'avais indiqué dans mon mémoire de 1830, en exposant les faits qui sont venus depuis le confirmer.

En premier lieu, comme il y a évidemment ici une confusion de signes, je dois exposer en peu de mots la classification qu'un examen attentif m'a permis de faire des diverses figures de la croix ou du monogramme du Christ, dans les monuments chrétiens, tant en Égypte que dans les autres pays.

Cette classification n'avait pas encore été faite. Plusieurs auteurs, tels que Menkens (1), et, en dernier lieu, le docteur Münter ont déjà réuni diverses formes, tant de croix que de monogrammes qu'on trouve dans les ouvrages de Bosio, d'Aringhi, de Bottari, de Boldetti, de Buonarotti, de Mamachi, etc.; mais ils l'ont fait d'une manière confuse, et sans établir l'origine, la filiation, ou la rareté comparative de chacune d'elles. Or, de cette classification ressort, comme on va le voir, plusieurs inductions curieuses.

Il faut d'abord soigneusement distinguer la *croix* du *monogramme*, celui-ci n'étant qu'une combinaison d'une des formes de la croix avec une ou deux des lettres qui composent l'un des deux noms Ἰησοῦς et Χριστός.

Quant aux figures employées pour représenter la *croix*, on peut en relever *quatre* principales, que je désigne par les lettres A, B, C, D (v. la Pl. G, 1843).

La première, A, paraît avoir été la plus répandue dans

(1) *De Monogrammate Christi*, dans la *Dissertat. acad. decas.*, Lips., 1734.

toute la chrétienté, formée de deux barres égales qui se coupent à angle droit. Elle est simple (n° 1), avec l'extrémité des branches terminée par des *apices* (n° 2), ou ornée de diverses manières (nos 3, 4); avec d'autres variétés qui rentrent toutes dans la même forme générale, et dont je n'ai pas à m'occuper. Une forme toute particulière (n° 5) se voit tracée sur l'épaule et les cuisses d'un *fossor* (1); et, ce qui la rend très-remarquable, c'est qu'elle se rencontre sur plusieurs monuments païens, par exemple, sur un des ustensiles trouvés à *Cære* en Étrurie (2), probablement de fabrication asiatique, dans un monogramme de médaille (3), au revers d'une médaille de Corinthe (4), etc.

Pour convertir cette croix grecque en monogramme, les chrétiens n'ont fait autre chose que recourber à droite la branche supérieure qui est devenue un P; la barre transversale exprimant à la fois la *croix* et le X initial de Χριστός (Pl. G, 1843, n° 26 à 32). Ce monogramme a donc exprimé en même temps le signe de la croix et le nom du Christ par ses deux initiales XP. On y a joint très-souvent, comme à la simple figure de la croix, les lettres A et ω (allusion au passage de l'Apocalypse) (5), dont la place est constamment de chaque côté et au-dessous de la barre transversale.

Le monogramme, ainsi que la croix, était tracé, soit avant, soit après les inscriptions, quelquefois placé au-dessus de l'agneau, qui accompagne la figure du Sauveur (6), et au-dessus de la tête même du Christ (7), pour exprimer, à ce que je pense, d'une manière figurée, que le Christ porte sa croix (βαστάζει τὸν σταυρόν), selon le récit de saint Jean (8). Enfin, on le trouve fréquemment, ainsi que la croix, au-dessus du globe que tiennent les figures impériales sur les mé-

(1) Boldetti, *Sculture e Pitture*, etc., t. II, p. 126.
(2) Grifi, *Monum. di Cære*, Tav. VI, n° 1.
(3) N° 1307 de la table des monogrammes, dans Mionnet.
(4) Dans Mionnet, *Descrip. des méd., recueil de pl.*, pl. XXXVIII, n° 8.
(5) I, 8.
(6) Münter, pl, III. n° 59, 60; Aringhi, t. I, p. 185, 1 et 2.
(7) Münter, pl. V, n° 14 b; pl. XIII, n° 94.
(8) XIX, 17. Cf. S. August. *Opp.*, t. III, p. 2433 B; V, p. 1396D, éd. Gaume.

dailles byzantines : et ces deux signes sont très-souvent inscrits dans un cercle ou une couronne.

C'est ce monogramme qu'on rencontre dans les monuments chrétiens des catacombes de Rome et non la *croix ansée* que je n'y avais pas trouvée une seule fois, du moins d'après tous les ouvrages que j'ai pu consulter.

La seconde forme de la croix que j'appelle B, est celle dont la branche inférieure est plus longue que les trois autres, et qu'on appelle ordinairement la *croix latine*. Elle est très-fréquente dans les monuments de tout genre et de tout temps. Mais le monogramme formé avec cette croix est tellement rare que je n'en puis citer qu'un seul exemple (1). Je ne ferai pas une forme particulière, de la croix dont la branche inférieure, beaucoup plus allongée, la rapproche de la forme du *patibulum*, pour employer l'expression par laquelle Ruffin et saint Ambroise désignent l'instrument du supplice de Jésus-Christ (2). Cette croix, qui n'est qu'une variante de la croix latine, est très-rare, dressée isolément; mais on la trouve fréquemment soutenue par Jésus-Christ, saint Jean ou des anges. Dans un bas-relief, elle s'élève entre deux agneaux (3), et, sur une médaille de Constantin, entre deux soldats (4).

La rareté de cette combinaison avec la deuxième espèce de croix, tandis qu'elle est si commune avec la croix grecque, s'explique, ce me semble, par le besoin de symétrie qui se fait sentir plus ou moins dans ces diverses représentations. Par le fait, la croix grecque s'éloigne tellement du *patibulum*, qu'on peut dire qu'elle n'en est qu'une représentation factice et purement conventionnelle; mais, comme la croix était souvent employée pour orner les colonnes, les frises ou d'autres parties d'édifice, les bas-reliefs des sarcophages ou le revers des médailles, il était bien plus facile de l'inscrire dans un cercle ou une couronne, lorsque les quatre branches étaient égales. A cette raison on peut en ajouter une autre : c'est que l'essence

(1) Münter, pl. VI, n° 21. La croix avec le monogramme est tenue par S. Pierre.

(2) Augusti, *Handbuch der christlichen Archæologie*, t. III, 566.

(3) Boldetti, p. 359.

(4) Banduri, Const. VIII.

du monogramme étant de comprendre en même temps la figure de la croix et celle du X, lettre initiale de Χριστός, celle-ci disparaissait avec la croix latine ou la croix longue, tandis que ces deux conditions étaient réunies dans la croix grecque.

La même observation s'applique à une autre combinaison qui se montre de bonne heure, celle de la croix latine avec la figure de l'*ancre*, qui s'y combine, en effet, très-facilement. La verge de l'anneau exprime le côté vertical; et le jas (la branche transversale) figure le bras de la croix; les pattes de l'ancre sont naturellement placées à la partie inférieure. L'ancre était, aux yeux des chrétiens, le symbole de l'*espérance du salut*, d'après les paroles de saint Paul : Ἣν (ἐλπίδα) ὡς ἄγκυραν ἔχομεν τῆς ψυχῆς (1). Car telle est, je crois, la vraie origine de ce symbole, que, dès le temps de Clément d'Alexandrie, les chrétiens gravaient sur leurs anneaux (2). La réunion des deux symboles (3) devenait donc une expression figurée des mots : σωτήριον ou σωτηριῶδες σημεῖον (*signe de salut*) et *salus* ou *salus mundi*, par lesquels on désignait la croix. Il est excessivement rare que ce signe mixte soit lié avec le monogramme. Car je n'en trouve qu'un exemple (n° 31). Mais il l'est moins que le nom même du Christ s'y combine au moyen d'un ou deux poissons dont le nom ἰχθύς, contient, dans ses cinq lettres, l'anagramme des cinq mots Ἰησοῦς, Χριστὸς, θεοῦ, υἱὸς, σωτήρ. Tantôt les deux poissons se dressent le long de la verge de l'ancre (n° 14); tantôt ils nagent de chaque côté; ou bien le poisson se replie autour de la verge (n° 13). On voit aussi un poisson d'un côté, une ancre de l'autre, avec deux agneaux et le bon pasteur au milieu (4). Sur une autre pierre, il y a, d'un

(1) *Hebr.*, VI, 19.

(2) *Protrept.*, III, II, p. 289, Pott.

(3) Cela se voit surtout sur une pierre tumulaire (Boldetti, p. 366; Münter, t. I, n° 19) où l'ancre a la forme (n° 10). On a douté que ce fût une *ancre*, parce que les bras sont recourbés en dehors. Mais ce caractère se retrouve aux figures (n°s 9, 12, 13, 14). A la vérité, il ne convient guère à une ancre, puisque les pattes ainsi disposées ne pourraient pas mordre sur le sol. (Cf. Scheffer, *de Militia navali*, II, 5, p 149.) C'est une forme conventionnelle.

(4) Aringhi, I, p. 195. Munter, t. II, n° 37.

côté, l'ancre, de l'autre, non le poisson, mais le mot ἰχθύς, qui en est l'équivalent (n° 9).

La troisième espèce de croix, C, figure un X, ayant les deux barres un peu obliques, comme celles du X grec, ou perpendiculaires l'une à l'autre, X; ce qui, dans ce cas, l'identifie avec la croix grecque inclinée. Comme elle ressemble tout à fait au *decussis* des latins, Juste Lipse lui a donné le nom de *crux decussata* (1). Scaliger (2) prétend que les chrétiens n'ont jamais représenté la croix de cette manière; car la tradition, d'après laquelle saint André aurait souffert le martyre sur une croix de cette forme, ne mérite, dit-il, aucune confiance. Cette opinion est en opposition avec le passage de saint Jérôme: *Decussare est per medium secare, veluti si duæ regulæ concurrant ad speciem litteræ* X, *quæ figura est crucis* (3); et avec celui d'Isidore : X *littera et in figura crucem, et in numero decem demonstrat* (4). Malgré ces autorités, l'opinion de Scaliger me semble appuyée maintenant de plusieurs observations qu'il ne pouvait connaître; d'où il résulte que, le plus souvent, les chrétiens ont vu, dans le X, non la *croix*, qui était toujours *droite*, mais la première lettre du mot Χριστός.

En effet, tandis que la *croix droite* se montre partout si souvent, l'autre est excessivement rare. Je n'en connais même qu'un seul exemple, qui se trouve sur un de ces vases de verre tirés des catacombes, et qu'on croit avoir renfermé du sang des martyrs (5). L'emploi de ce signe, dans ses diverses combinaisons, confirme que, le plus souvent, on n'y voyait que le X.

La plus simple de ces combinaisons consiste dans un trait vertical qui traverse le X (n° 35), ce sont évidemment là les initiales de Ι[ησοῦς] Χ [ριστός]; et la preuve que l'idée de la croix n'y paraissait pas comprise, c'est qu'on l'y ajoute au moyen de la barre transversale (n° 36). Cette figure forme

(1) Just. Lips., *de cruce*, I, c. 5-9, p. 19 sqq.; Gretser, *de cruce*, t. I, c. I sqq.

(2) *Castig. et not. ad Euseb.*, lib. X.

(3) *Comm. in Jerem.*, c. 31.

(4) *Origin.*, I, 3.

(5) Bosio, p. 297, Tav. CCI.

une double croix, et contient, en outre, les deux lettres initiales I et X; on la voit sur des médailles byzantines, affectant quelquefois la forme d'une étoile à huit branches, parce qu'en effet les deux croix, l'une sur l'autre, donnent huit bras. Telle est, peut-être, l'origine de cette étoile à six et à huit branches qu'on trouve sur ces médailles: la première est la réunion du X et de l'I; la seconde, ce même monogramme, auquel s'ajoute la barre transversale formant la croix.

Ces trois figures se combinent avec le P mis à l'extrémité d'une des branches supérieures (n° 38 et suiv.).

Le monogramme (n° 38) est de beaucoup le plus commun de tous; on le voit sur une foule de médailles byzantines, dans les ornements des églises, sur les pierres sépulcrales; les autres ne sont guères que des exceptions. On comprend qu'il en soit ainsi, puisque ce monogramme est celui qui apparut dans le ciel : le signe se composait (selon la description précise qu'en donne Eusèbe) *des deux lettres exprimant le nom du Christ, au moyen des deux premières, à savoir le* P *traversé au milieu par un* X (1); d'où l'on voit que, selon Eusèbe, l'idée de la *croix* n'est pas exprimée dans le monogramme. Cette idée se trouvait, comme le dit Eusèbe, dans le *Labarum* même ou étendard, auquel la traverse donnait la forme d'une croix; et c'est justement là ce qui se voit sur les médailles de Constantin, où se montre, pour la première fois, le *monogramme*, placé tantôt au-dessus de la croix du Labarum, tantôt dans le champ même de l'étendard. Sur une médaille de Valentinien, la croix est, en outre, figurée au-dessus du Labarum (2). En ces divers exemples, l'idée de la croix reste en dehors de ce monogramme; on peut ajouter cette forme particulière où les lettres initiales ne sont pas conjugées, le X étant placé entre un I et un P, avec une croix au-dessus (n° 43). Elle se trouve sur une médaille de Théodose le Grand (3). Enfin, ce même monogramme est représenté

(1) Δύο στοιχεῖα τὸ Χριστοῦ παραδηλοῦντα ὄνομα, διὰ τῶν πρώτων ὑπεσήμαινον χαρακτήρων, χιαζομένου τοῦ P κατὰ τὸ μεσαίτατον. Euseb, *Vit. Const.*, I, c. 31.

(2) Bandur., p. 444.

(3) Band., p. 505.

dans une couronne placée au-dessus de la croix longue (1). En tous ces exemples, la *croix* est considérée à part du monogramme, ce qui n'a jamais lieu pour celui qui est formé avec la *croix grecque*. C'est par là qu'ils se distinguent essentiellement l'un de l'autre.

La dernière forme de la croix, D, est celle du T, que Juste Lipse caractérise par l'expression de *crux commissa*. C'était, aussi bien que la *croix latine*, la figure du *patibulum* ou instrument de supplice, comme cela résulte du passage de Lucien, qui compare au T grec la figure de la croix où l'on attachait les criminels (2); c'est qu'en effet le bras de la croix n'était pas toujours surmonté de l'appendice sur lequel reposait la tête du patient, ou qui servait à attacher l'*épigraphe*, le *titulus* ou *l'écriteau*, indiquant son nom et les motifs de son supplice.

On sait que, dès l'origine, l'opinion s'établit que la croix du Christ avait l'autre forme; et cette opinion se fondait sur les paroles mêmes des quatre évangélistes, qui parlent de l'*épigraphe* ou de l'*écriteau* que Ponce Pilate avait fait placer au-dessus de la croix, et qui fut retrouvé plus tard, avec le bois de la croix, par sainte Hélène, mère de Constantin (3). Cette opinion constante sur la forme du *patibulum* nous explique pourquoi cette forme de T est la plus rare de toutes; car je ne la trouve qu'une seule fois, combinée, 1° avec les deux lettres Aω: ATω (4); 2° avec le monogramme de Constantin, (n° 33); 3° avec le K de Κύριος (n° 34) et avec l'ancre (5).

De cette classification des diverses formes de monogramme, il résulte qu'il n'en est réellement que deux qui aient été fort répandues dans les diverses communautés chrétiennes, à savoir, celui que j'appelle *primitif* (on en verra plus loin la rai-

(1) Bosio, p. 191, pl. XXX.

(2) *Jud. vocal.*, c. 12. — Lips., *De Cruce*, I, 8.

(3) Socrat., *Hist. eccl.*, I, 13; Sozom., II, 1; Theodoret., I, 18; Ruffin, I, 7.

(4) Boldetti, p. 352.

(5) Dans un tombeau chrétien de Milo, M. Ross (d'après une lettre adressée à M. Raoul-Rochette) a récemment trouvé un monogramme qui me semble composé du K et du P, exprimant le mot Κύριος, au lieu Χριστός.

son); le second, que j'ai appelé de Constantin. Les autres formes ne sont que des exceptions, et pour ainsi dire des fantaisies individuelles.

Quant à l'emploi des deux premières, je trouve trois observations assez importantes à signaler.

D'abord, toutes les deux se retrouvent dans les monuments chrétiens de Rome, mais la première moins fréquemment que l'autre. Comme il n'existe que deux dates sur ces monuments, encore sont-elles suspectes (1), il est difficile d'y appliquer l'élément chronologique, et de savoir l'époque comparative de ceux sur lesquels se trouve l'une ou l'autre de ces deux formes.

En second lieu, sur les monuments byzantins, ou qu'on peut regarder comme placés plus immédiatement sous l'influence de la capitale de l'empire, le monogramme de Constantin ou du Labarum règne presque sans rival; sur les médailles, où je ne trouve que peu d'exemples de l'autre, dans trois médailles d'Anastase, de Basiliscus et de Justinien (2); et sur les monuments d'architecture ou funéraires. J'ai sous les yeux les monogrammes recueillis par M. Charles Texier, dans les églises grecques ou arméniennes de l'Asie Mineure et de la Grèce; par exemple, ceux qui existent à Sainte-Sophie et dans les églises de Thessalonique, je n'aperçois que le monogramme du Labarum (3). D'où résulte la preuve manifeste que, si l'autre a été employé dans ces pays, ce ne peut être que très-rarement; et l'on trouvera sans doute naturel d'attribuer cette absence de l'autre monogramme à l'influence exercée par l'exemple de Constantin et par l'ascendant de la cour de Constantinople (3).

Au contraire, dans tous les monuments chrétiens trouvés en Égypte (qui me sont connus), je ne trouve pas un seul monogramme du Labarum. L'autre s'y rencontre, au contraire, très-fréquemment. Cette distinction est assurément des plus

(1) Rœstell, dans la *Beschreibung Roms* de Platner, Bunsen, Gerhard et Rœstell, t. II, p. 371.

(2) Banduri, p. 595, 605.

(3) On les trouve tous les deux à la fois dans les environs d'Alep; le P y affecte la forme du *lituus* épiscopal ꝓ (Burckhardt, *Travels in Syria*, p 131).

frappantes. Elle me paraît indiquer qu'à l'époque où Constantin, après sa vision vraie ou prétendue, car il y a bien des doutes sur ce point (1), introduisit l'usage du monogramme miraculeux; l'autre était depuis longtemps usité dans l'Église d'Alexandrie; c'était déjà une raison pour le conserver. Par suite de cette louable persévérance dans les usages établis, et de cette défiance des innovations, qui est un des caractères de l'Église chrétienne, on hésita à changer l'ancien monogramme, d'autant plus que le nouveau ne donnait qu'une image altérée de la croix; puis, vint la lutte mémorable de l'arianisme, auquel Constantin lui-même et ses successeurs se montrèrent favorables, tandis que l'Église d'Alexandrie, guidée par le courage persévérant du grand saint Athanase, s'y montra presque toujours si contraire. Cette disposition ne devait pas engager le clergé d'Égypte à changer le monogramme dont il avait l'usage.

De cette observation ressort, comme induction toute naturelle, que l'autre monogramme est plus ancien que celui de Constantin; et c'est cette induction qui m'a porté à lui donner le nom de *primitif*. Or, remarquons que ce monogramme est justement le seul qui ait de l'analogie avec la *croix ansée* des Égyptiens, analogie qui devient presque une ressemblance, quand on le compare avec la forme de cette croix, sur les monuments égyptiens de basse époque, ainsi qu'on va le voir; et ceci m'amène à relever le trait saillant qui, selon moi, distingue, à cet égard, les monuments chrétiens d'Égypte, de ceux des autres pays de la chrétienté; point qui, bien que contesté par notre savant confrère, me paraît cependant hors de doute.

En effet, ces inscriptions chrétiennes sont fréquemment, en Égypte comme ailleurs, précédées, suivies ou accompagnées par la figure de la croix grecque simple +, ou avec les quatre bras terminés par des *apices*, quelquefois de la croix ornée ✠ (n° 26), ou du monogramme primitif (n° 48), représenté très-correctement, ou d'une manière cursive (n° 47), comme je le vois sur une terre cuite trouvée à Thèbes, qui m'a été communiquée par sir G. Wilkinson.

(1) Voyez ceux qui ont été exprimés, à ce sujet, dès le temps de Godefroy (*ad Philostorg.*, I, 6).

Le monogramme cursif y est placé en regard de la croix simple, comme il est, selon l'observation de M. Lenormant, sur des colonnes de granit provenant de la mosquée de Saint-Athanase. Ces colonnes portaient sur le devant du fût, en regard l'un de l'autre, un encadrement avec fronton, qui contenait alternativement la croix grecque ornée et le monograme, qui semblaient ainsi se répondre et, en quelque sorte, faire pendants.

Mais à la place de ce monogramme qu'on ne peut méconnaître, on trouve aussi, et évidemment avec la même intention, diverses figures de la *croix ansée* égyptienne.

Ce symbole présente plusieurs variétés; sa figure normale, sur les monuments d'une belle époque, est celle d'un anneau de forme particulière qui ressemble à une tige rigide (n° 17, 18), recourbée forcément; elle repose immédiatement sur une barre transversale, formée de trois parties distinctes, quand elle est représentée en grand, presque toujours s'élargissant du milieu aux extrémités, caractère qui se montre également à la branche inférieure. Cette forme primitive s'altère plus ou moins sur les monuments d'époque récente; et, par exemple, sur ceux qui appartiennent au temps des empereurs, l'anneau s'arrondit et devient presque circulaire. En tête de quelques inscriptions des bas temps, elle affecte la forme différente (n° 20), qui la fait singulièrement ressembler au monogramme primitif représenté aussi d'une manière cursive. C'est particulièrement ce qu'on trouve dans les inscriptions des grottes de Silsilis, à tel point que si elles n'étaient pas toutes païennes, on les prendrait pour des inscriptions chrétiennes (1).

Or, ce sont précisément ces mêmes variétés qui se rencontrent dans ces dernières, où fréquemment la *croix ansée* se voit en regard de la croix grecque. Cela est évident en plusieurs de celles de Philes, dont trois sont précédées de la croix grecque, et terminées l'une par une *croix ansée* bien

(1) Voyez mon *Recueil des Inscriptions grecques de l'Égypte*, t. II, p. 230-234, (sous presse).

distincte, l'autre par le monogramme (n° 48) où le P est clairement figuré ; la troisième par ce même monogramme, mais dont on a évidemment voulu rapprocher la forme de la croix ansée (n° 49), en arrondissant l'anneau, légèrement incliné vers la droite ; ce qui lui donne une forme intermédiaire entre l'anneau de la croix ansée et le P du monogramme, absolument semblable à celle d'une des inscriptions païennes de Silsilis (n° 20 *bis*).

Cette dégradation successive de la forme des deux signes, a été remarquée par M. Lenormant, dans les inscriptions chrétiennes des grottes de Beni-Hassan et d'autres lieux (1).

Voici deux exemples bien plus frappants encore.

A côté d'une des inscriptions de Philes, on voit, représentées en regard l'une de l'autre, une croix ansée fort distincte et la croix grecque figurée à peu près comme la croix de Malte ✠ (n°s 25 et 26). Il y a là une intention manifeste de rapprocher les deux signes païen et chrétien.

Cette intention n'est pas moins claire dans l'inscription d'une église chrétienne, dont les ruines existent près des carrières de porphyre dans le désert à l'est du Nil. La première ligne de cette inscription, dont je dois la connaissance à sir Gardner Wilkinson, est ainsi conçue : ΚΑΘΟ ΛΙΚΗ + ΕΚΚΛΗ CΙΑ. Les deux mots sont séparés par une croix grecque simple ; on voit en effet très-souvent qu'une croix de ce genre coupe en deux parties égales la première ligne des inscriptions ; mais, ce qui ne se voit que dans celle-ci, c'est que chacun des deux mots, ἐκκλησία et καθολική, est coupé par un intervalle qu'occupe une longue *croix ansée* (n° 22), dont la forme est indubitable.

Elles sont placées là, comme dans celles de Philes, pour accompagner la première, qui est la véritable croix chrétienne. On ne peut admettre que les deux *croix ansées* existassent auparavant sur la pierre, qu'on aurait tirée des ruines d'un temple païen. Cette conjecture ne serait certainement admise d'aucun de

(1) *Musée des antiq. égypt.*, p. 48.

ceux qui verront le *fac-simile* de sir Gardner Wilkinson, car ces croix ansées ont la branche verticale infiniment plus longue que dans aucune représentation égyptienne, et dénotent l'intention évidente d'imiter la croix longue; en second lieu, les trois branches sont terminées par des *apices*, comme le sont fréquemment les croix chrétiennes grecque et latine; enfin, les branches en sont formées par un simple trait sans épaisseur : tous caractères qui ne permettent pas de supposer qu'elles aient été tracées par des Égyptiens; elles l'ont été évidemment par des chrétiens qui ont voulu combiner les deux symboles, en mêlant les caractères distinctifs de l'un et de l'autre. Au reste, dans l'autre cas, la conséquence à tirer du fait serait la même; car, puisque les chrétiens, gravant sur cette pierre le signe de la croix avec leur inscription, au lieu d'effacer ce symbole du paganisme qui gênait leur ciseau, le conservaient en quelque sorte religieueement, c'est une preuve qu'il était pour eux un objet de vénération, qu'ils maintenaient en présence du signe de la rédemption. Or, remarquons que toutes ces inscriptions ont un caractère, en quelque sorte officiel : celles de Philes émanent de l'autorité religieuse, puisque l'une d'entre elles a été tracée par le chef chrétien de l'administration provinciale sous l'empereur Justin; les trois autres l'ont été par l'ordre de l'évêque ou *chorépiscope* qui a changé le temple d'Isis en église chrétienne; ce qui eut lieu sous Justinien; enfin, celle des carrières de porphyre est la dédicace d'une église. Il n'y a pas moyen de supposer là, comme on l'a fait pour le *Diis manibus* de quelques inscriptions chrétiennes, une méprise ou une inadvertance individuelle. C'était, à ce qu'il semble, un usage établi, regardé comme parfaitement légitime et, pour ainsi dire, orthodoxe.

Mais comment donc les chrétiens d'Égypte pouvaient-ils traiter avec tant d'égards et de respect un symbole païen qu'ils devaient repousser avec horreur? Ce ne peut être qu'en vertu d'une certaine assimilation, d'après laquelle ils ont considéré ce symbole comme une autre expression du signe de la rédemption, et comme une image du nom du Christ, dont les

païens auraient eu la révélation antérieure. C'est l'idée dont j'ai cru avoir trouvé l'expression dans un passage de Sozomène, sur la destruction du Sérapéum, dont le fait principal est aussi raconté par Socrate et Ruffin.

Le premier dit textuellement : « On assure que, pendant qu'on démolissait ce temple, on vit gravés sur les pierres certains de ces caractères qu'on appelle *sacrés*, semblables au signe de la croix. Cette représentation, interprétée par ceux qui en connaissent le sens, signifie *la vie qui vient :* et cela fut un motif d'embrasser le christianisme pour un grand nombre de païens, d'autant plus que d'autres caractères annonçaient que le temple sera détruit, quand ce caractère se montrera au grand jour (1). »

Socrate en décrivant le même fait, y joint d'autres détails : « Pendant qu'on démolissait et dépouillait le temple de Sérapis, on trouva des caractères, gravés sur les pierres, de ceux qu'on appelle *sacrés*. Ces caractères avaient la figure de croix ; ce que voyant les chrétiens et les Grecs (c'est-à-dire les gentils), ils rapportèrent, les uns et les autres, ces signes à leur propre religion. Les chrétiens, qui regardent la croix comme un signe de la passion salutaire du Christ, pensèrent que c'était ce signe qui leur est propre ; les gentils dirent que c'était quelque chose de commun au Christ et à Sérapis ; quoiqu'à vrai dire, ce caractère, ayant figure de croix, soit un symbole différent pour les uns et pour les autres. Une controverse s'étant élevée à ce sujet, quelques-uns des gentils convertis au christianisme, et qui comprenaient les hiéroglyphes, interprétant ce caractère ayant forme de croix, dirent qu'il signifie *la vie qui vient.* « Les chrétiens, saisissant avec empressement cette circonstance en faveur de leur propre religion, en conçurent plus de hardiesse et d'assu-

(1) Φασὶ δὲ τοῦ ναοῦ τούτου τότε καθαιρομένου, τινὰς (Vales.) τῶν καλουμένων ἱερογλυφικῶν χαρακτήρων, σταυροῦ σημείῳ ἐμφερεῖς ἐκκεχαραγμένους (Vales.) λίθοις ἀναφανῆναι παρ' ἐπιστημόνων καὶ τὰ τοιάδε ἑρμηνευθεῖσαν σημᾶναι ταύτην τὴν γραφὴν, ζωὴν ἐπερχομένην· τοῦτο δὲ πρόφασιν χριστιανισμοῦ πολλοῖς γένεσθαι τῶν ἑλληνιστῶν, καθότι καὶ γράμματα ἕτερα τοῦτο τὸ ἱερὸν τέλος ἕξειν ἐδήλου, ἡνίκα οὗτος ὁ χαρακτὴρ φανῇ. (Sozom., *Hist. eccles.* VII, 15, p. 725 B).

rance; et comme on montra, par d'autres caractères hiéroglyphiques que le temple de Sérapis prendrait fin lorsqu'on verrait paraître ce caractère, en forme de croix, signifiant *la vie qui vient*, un plus grand nombre de gentils embrassèrent les christianisme, et, confessant leurs péchés, reçurent le baptême (1). »

Ces deux récits diffèrent de l'un de l'autre par quelques circonstances, ajoutées dans celui de Socrate; mais le fond est le même. L'un des deux historiens a certainement eu l'autre sous les yeux dans la composition de son ouvrage; mais on ne sait pas au juste quel est le premier (2). Selon Bellarmin, Vossius et Henri de Valois, Sozomène est le second. En tout cas, Socrate est le plus détaillé; et tous deux s'écartent de Ruffin, dont ordinairement ils traduisent en partie l'histoire. Ruffin, qui raconte le fait, le rapporte au Sérapéum de Canope, et non à celui d'Alexandrie (3); contradiction facile à expliquer, puisque les deux Sérapéums ont dû être détruits en même temps.

En prenant le fond du récit, qui est le même dans les trois historiens, on y trouve plusieurs difficultés, mais qui peuvent maintenant être résolues sans beaucoup de peine.

(1) Ἐν δὲ τῷ ναῷ τοῦ Σαράπιδος λυομένου καὶ γυμνουμένου, ηὕρητο γράμματα ἐγκεχαραγμένα τοῖς λίθοις, τὰ καλούμενα ἱερογλυφικὰ (Vales.) ἦσαν δὲ οἱ χαρακτῆρες σταυρῶν ἔχοντες τύπους· τούτους ὁρῶντες χριστιανοί τε καὶ Ἕλληνες τῇ ἰδίᾳ ἑκάτεροι θρησκείᾳ προσηρμόζοντο· χριστιανοὶ μὲν γὰρ, σημεῖον τοῦ κατὰ Χριστὸν σωτηριώδους πάθους εἶναι λέγοντες τὸν σταυρὸν, οἰκεῖον εἶναι τὸν χαρακτῆρα ἐνόμιζον· Ἕλληνες δέ τι κοινὸν Χριστῷ καὶ Σαράπιδι ἔλεγον· εἰ ὁ σταυροειδὴς χαρακτὴρ, ἄλλο μὲν χριστιανοῖς, ἄλλο δὲ Ἕλλησι ποιεῖται τὸ σύμβολον· τούτων δὲ ἀμφισβητουμένων, τινὲς τῶν Ἑλλήνων τῷ χριστιανισμῷ προσελθόντες, τὰ ἱερογλυφικά τε γράμματα ἐπιστάμενοι διερμηνεύοντες τὸν σταυροειδῆ χαρακτῆρα, ἔλεγον σημαίνειν ζωὴν ἐπερχομένην. Τοῦτο πλεῖον οἱ χριστιανοὶ εἰς τὴν οἰκείαν θρησκείαν ἁρπάσαντες, ἀλαζονικότερον (*) διετέθησαν· ὡς δὲ καὶ δι' ἑτέρων γραμμάτων ἱερογλυφικῶν ἐδηλοῦντο, τέλος ἕξειν τὸ τοῦ Σαράπιδος ἱερὸν ὅτε σταυροειδὴς φανῇ χαρακτήρ· τοῦτο γὰρ εἶναι τὴν ἐπερχομένην ζωὴν, πολλῷ πλείους προσήρχοντο τῷ χριστιανισμῷ, καὶ τὰς ἁμαρτίας ἐξομολογούμενοι, ἐβαπτίζοντο.... Socrat., V, 17, p. 276, A, B.

(2) Théophane (p. 112, 4, éd. Bonn.) et Suidas (voce Σταυροί, p. 3398, éd. Gaisf., n'ont fait que copier Sozomène ou Socrate.

(3) Lib. II, c. 26 et 29.

(*) Ἀλαζών et ses dérivés se prennent ordinairement en mauvaise part, avec l'idée de *insolence*, *vanterie*, *charlatanisme*. Telle n'est sans doute pas l'intention du bon Socrate, historien fort pieux, mais assez mauvais écrivain.

D'abord, que les signes auxquels font allusion les trois historiens soient la *croix ansée*, cela ne peut être douteux. On objecte, il est vrai, que cette croix ne ressemble qu'imparfaitement à la croix chrétienne, tandis qu'il est facile de trouver, dans d'autres signes égyptiens, des figures qui y ressemblent tout à fait.

A cela, je réponds, en premier lieu, que, si la *croix ansée* ressemble imparfaitement à celle des chrétiens, elle ressemble, à s'y méprendre, à l'un de leurs monogrammes, à celui précisément dont ils faisaient usage en Égypte même; et il suffit pour s'en assurer de jeter les yeux sur la pl. G, 1843, où les formes du monogramme et de la croix ansée se mêlent par une dégradation presque insensible.

En second lieu, les signes hiéroglyphiques, ayant figure de croix, dont on a parlé, font partie de l'écriture, où ils ont une valeur que Champollion a déterminée ; l'un, semblable à la croix grecque, en ce qu'il se compose de deux lignes égales, croisées à angle droit, représente la consonne M (1) ; l'autre, ayant une forme approchant de la croix latine, exprime l'articulation Hori (2), comme abréviation d'un signe plus compliqué, qui a la valeur de la préposition *dans* (3).

Dans tous les cas, ce sont de signes fort rares, représentés toujours en petit, perdus dans des textes plus ou moins longs; tandis que le signe dont parlent les historiens ecclésiastiques devait être, au contraire, fort en évidence, fréquemment répété, et d'assez grande dimension pour frapper tous les regards. Quel signe cela pourrait-il être, sinon la *croix ansée* qui se touve reproduite dans presque toutes les représentations égyptiennes, soit isolément, soit placée à la main des divinités? D'ailleurs, une circonstance du récit lève à cet égard tous les doutes.

L'origine de la *croix ansée*, comme la nature des éléments

(1) Champollion, *Grammaire égyptienne*, p. 41, n° 127.

(2) *Id.*, p. 45, n° 232.

(3) *Id.*, p. 66, n° 482.

qui composent cette figure singulière, sont, quant à présent, inconnus ; mais sa signification ne l'est point.

Les antiquaires du dernier siècle en faisaient, tantôt un *phallus*, tantôt la *clef de Nil*, significations purement hypothétiques et fausses, comme celles qu'on attribuait alors à presque toutes les formes égyptiennes (1). Maintenant on sait, à n'en pouvoir douter, que ce symbole est celui *de la vie ;* cela est prouvé par une multitude d'indications, entre lesquelles il suffira de citer la traduction égyptienne du titre d'αἰωνόβιος, dans le titre de Ptolémée épiphane, sur l'inscription de Rosette.

Or, Ruffin, Socrate et Sozomène s'accordent à dire que ceux qui, en Égypte, entendaient alors les hiéroglyphes (et tout annonce qu'on les entendait encore au IVe siècle (2)) interprétèrent le signe par *la vie qui vient*, ζωὴν ἐπερχομένην, *vitam venturam*, comme dit Ruffin. Je ne jurerais pas que l'idée accessoire exprimée par ἐπερχομένην n'est pas une addition des interprètes, païens convertis, qui voulaient trouver une allusion à la *vie nouvelle* qui allait suivre leur conversion, comme le fait entendre Socrate; mais l'idée principale, celle *de vie*, qui exprime le sens connu de la croix ansée, ne permet, à ce qu'il semble, aucun doute sur la nature du signe dont veulent parler les trois historiens ecclésiastiques.

Il reste une dernière difficulté qui, à la vérité, serait applicable aux autres signes hiéroglyphques, aussi bien qu'à la croix ansée. On peut objecter, en effet, que les signes égyptiens dont il s'agit, quels qu'ils soient, avaient dû frapper les regards des chrétiens bien avant la destruction du Sérapéum, en sorte que l'idée de l'assimilation a dû leur venir longtemps auparavant; mais rien ne dit qu'il n'en fût pas ainsi. Socrate et Sozomène, nés, élevés, et vivant à Constantinople, n'avaient peut-être jamais mis le pied en Égypte; et ils racontent tout cela sur ouï dire (3), comme l'annonce d'ailleurs Socrate. Ils ont

(1) Sir Gardner Wilkinson remarque que c'est justement le *dieu Nilus* qui tient le moins souvent à la main cette prétendue *clef du Nil* (*Manners and customs*, IV, 341).

(2) V. mes observations dans le *Journal des Savants*, août 1843.

(3) Τὰ μὲν ἐπὶ τὸ (lisez τῷ) σταυροειδεῖ χαρακτῆρι γενόμενα τοιαῦτα ἀκήκοα. Socrat., p. 276 C.

pu croire que les signes, découverts dans le Sérapéum, n'existaient que là; et le récit qui leur en a été fait fut par eux modifié d'après cette opinion. Cela n'altère en rien le fond du récit qu'ils reproduisent tous trois; à savoir que les Grecs, comme les chrétiens, rapportèrent également ce signe à leur propre religion. Ajoutons que, bien que ceux-ci en eussent pu faire la remarque antérieurement, il est possible qu'ils n'aient porté toute leur attention, ou n'aient réellement insisté sur cette particularité, qu'à l'époque où, par suite de l'édit de Théodose, l'intérieur des temples païens, où sans doute auparavant ils n'avaient garde de pénétrer, fut ouvert à tous les regards. On conçoit que, dans cette occasion solennelle, où leur sainte religion écrasait à la fin son odieuse rivale, après une lutte si prolongée, la joie du triomphe leur ait suggéré une assimilation qui indiquait une sorte d'hommage anticipé, rendu, par les païens des anciens temps, à l'avénement du Sauveur.

Que cette espèce d'assimilation si naturelle, et l'adoption de la croix ansée, qui en fut la suite, aient eu lieu avant la destruction du Sérapéum, ou aient été réellement amenées par cet événement capital, qui ouvrait une nouvelle ère au christianisme en Égypte, c'est ce que je n'essaierai pas de décider : car, pour se former une opinion fondée à cet égard, il faudrait être sûr que les exemples de croix ansée, dans les monuments chrétiens, sont tous postérieurs à l'an 389, date de l'édit de Théodose. Cependant, le récit des historiens est appuyé par cette circonstance importante, que, sur les cinq monuments, les seuls qui me soient à présent connus, il en est quatre qui sont démonstrativement postérieurs à l'époque dont il s'agit : ce sont les quatre inscriptions de Philes, dont *trois* sont du règne de Justinien ou de son successeur ; la quatrième est précisément du 14 décembre de l'an 577 (1) ; et il est déjà assez remarquable que les seuls exemples dont l'époque est connue, soient postérieurs au temps de Théodose.

En est-il de même de celle de l'église des carrières de por-

(1) *Matériaux pour servir à l'histoire du christianisme*, p. 94.

phyre? je ne le sais point encore. Mais, quoi qu'il en soit de cette époque, l'assimilation de la croix chrétienne et de la croix ansée y est évidente, et le motif s'en trouve clairement expliqué à la fois par les textes des écrivains ecclésiastiques et par la place qu'occupe ce symbole païen sur les monuments chrétiens de l'Égypte.

Or, ce motif, qui rend si naturellement compte de l'adoption du symbole païen pour représenter la croix, est conforme à l'esprit de cette époque, tel que nous le font connaître des renseignements d'un autre genre.

Personne n'ignore dans quelle disposition les premiers progrès du christianisme avaient placé les esprits, à la fois parmi les chrétiens et les païens. Ceux-ci, pour défendre leur religion expirante, eurent recours à plusieurs moyens. En même temps qu'à l'aide des interprétations les plus forcées ils tâchaient de donner un sens moral ou élevé aux absurdités odieuses ou ridicules de leur religion, ils voulurent prouver que les chrétiens avaient inventé peu de chose, et puisé dans les opinions des anciens poëtes ou des philosophes le germe de leurs principaux dogmes et leurs symboles les plus vénérés. Les chrétiens, de leur côté, bien loin de nier ces ressemblances, en convenaient, les acceptaient même comme étant des signes prophétiques de la foi nouvelle, ou le résultat d'emprunts faits, par les Grecs, aux livres de l'Ancien Testament. Ils espéraient, par cette concession sans danger, hâter la conversion des Gentils.

Entre autres exemples qu'on en pourrait citer, je me borne à rappeler toutes les peines que se sont données les premiers écrivains du christianisme, pour chercher partout des emblèmes prophétiques de la *croix*. Saint Justin, Tertullien, Minucius Félix, saint Jérôme, saint Maxime de Turin, en ont trouvé dans tous les objets de la nature et de l'art, dans l'intersection de l'équateur et du méridien, le visage de l'homme, la colombe qui vole, le mât et sa vergue, une charrue, un étendard, etc. ; mais ils ont cherché principalement dans l'Ancien Testament, comme dans les auteurs pro-

fanes, des allusions à *la croix du Sauveur*, ou de claires images de ce symbole. Il est dit, dans l'Exode, que pendant la bataille contre Amalek, tant que Moïse restait les bras levés et étendus, les Hébreux étaient vainqueurs; lorsqu'il les abaissait, la victoire tournait du côté des Amalécites. Comme Moïse, fatigué, ne pouvait plus longtemps tenir les bras élevés, Hur et Aaron les lui soutinrent de chaque côté (1). Saint Justin, voulant prouver à Tryphon toute la puissance du signe de la croix, s'empare de ce récit, pour attribuer à la vertu de ce signe la victoire de Josué; car l'attitude de Moïse représentait évidemment celle de Jésus au moment de son supplice (2); interprétation qui se trouve dans l'Épître apostolique de saint Barnabas (3), et qui passa de bonne heure jusque dans les livres Sybillins (4). Le même saint Justin trouve, dans l'agneau pascal des Juifs, un signe précurseur de la croix, par cette raison que l'agneau, quand on le faisait rôtir, était percé de tête en queue par la broche, et assujetti, au moyen d'une traverse, sur laquelle les pattes de devant de la bête étaient étendues, ce qui figurait évidemment Jésus-Christ sur la croix (5).

Une autre image prophétique se reconnaît, selon le même saint Justin (6), Tertullien (7) et saint Augustin (8), dans le serpent d'airain dressé au milieu du désert par l'ordre de Moïse. Il fut placé, dit saint Justin, sur un poteau, qui *figurait la croix* (ce que le texte ne dit pas); mais cette addition est peut-être due à l'expression σύμβολον σωτηρίας, par laquelle l'auteur de la Sagesse désigne le serpent d'airain (9). Ce saint

(1) *Exod.* XVII, II, 12.
(2) *Dial. cum Tryph.*, p. 317 D. Τοῦ σχήματος τούτου τοῦ τὸν σταυρὸν μιμουμένου.
(3) C. 11.
(4) VIII, 251-253.

> Ὃν Μωσῆς ἐτύπωσε προτείνας ὠλένας ἁγνὰς,
> νικῶν τὸν Ἀμαλὴκ πίστει, ἵνα λαὸς ἐπιγνῷ
> ἐκλεκτὸν παρὰ πατρὶ θεῷ καὶ τίμιον ἔσται.

(5) Τὸ γὰρ ὀπτώμενον πρόβατον, σχηματιζόμενον ὁμοίως τῷ σχήματι τοῦ σταυροῦ ὀπτᾶται. Id., p. 259 B.
(6) *Apolog.*, II, p. 93 A.
(7) *De Idololatr.*, c. 5. *Advers. Marcion.*, II, 22.
(8) *Adv. Jud.*, c. II.
(9) *Sap.*, XVI, 7.

Père va plus loin encore : il croit que Platon avait eu connaissance de ce passage des Nombres, mais que, n'en comprenant pas le sens, il y a vu du moins le X initial du nom de Χριστός (1). Tel est le sens qu'il attribue au texte du Timée, sur la formation des âmes, où il est dit que « Dieu coupa en deux « le mélange, suivant la longueur, croisa les deux parties en « les appliquant l'une sur le milieu de l'autre en la forme d'un « X (2). » Or, ce mystérieux X est encore un signe prophétique que Platon révélait à son insu.

A la même époque, le même esprit fit fabriquer des vers Sibyllins qui ont trompé quelques-uns des Pères de l'Église les plus savants et les plus éclairés.

On sait que les poëmes qui nous restent sous ce nom furent d'abord composés en grande partie par des juifs alexandriens, entre autres, par Aristobule, qui voulaient persuader aux gentils que les anciens poëtes ou devins, Linus, Orphée, Musée, les Sibylles, parlaient de Noë, de Moïse, ainsi que des principaux faits de l'histoire sainte (3). Plus tard, dans une vue et un espoir analogues, les chrétiens intercalèrent parmi les vers Sibyllins, où Thorlacius a reconnu plus de vingt mains différentes, des passages sur Jésus-Christ et ses apôtres, sur les dogmes, les mystères et les symboles du christianisme. On voulait faire croire que la Sibylle, inspirée par le démon, comme les anciens oracles, avait fait ces prédictions avec une clarté qui aurait dû avertir les païens, s'ils avaient été moins aveuglés par l'erreur.

C'est dans le VIII[e] livre que se trouve le mauvais vers Ἰησοῦς Χρειστὸς, θεοῦ υἱὸς, Σωτὴρ, σταυρός, suivi des trente-quatre vers acrostiches commençant par une des lettres qui entrent dans la composition de ces mots ; les initiales des cinq premiers forment le mot ἰχθύς (poisson). Constantin les attribue à la sibylle érythréenne (4), les vingt-sept premiers ont

(1) *Orat. ad Sanct. Cœtum*, c. 18, p. 332, ed. Heinichen.
(2) .... Μηδὲ νοήσας τύπον εἶναι σταυροῦ, ἀλλὰ χίασμα νοήσας.
(3) Platon in *Tim.*, p. 36 C.
(4) Voyez entre autres saint Justin., *Cohort. ad Gentes*, c. 15-25.

été cités par saint Augustin, traduits en mauvais vers latins, qui, dit-il, ne sont pas trop sur leurs pieds (*versibus male latinis, non stantibus*) ; et il ne paraît pas trouver de difficulté à les mettre sur le compte de la sibylle, soit érythréenne, soit cuméenne, point qu'il ne décide pas (1).

Ce vers du VI[e] livre, où le supplice de Jésus-Christ est si clairement exprimé : Ὦ ξύλον, ὢ μακαριστὸν, ἐφ' ᾧ Θεὸς ἐξετανύσθη (2), est cité par Sozomène, en preuve manifeste que les païens eux-mêmes ont reçu, par la voix de leur sibylle, l'annonce prophétique de la croix et des honneurs qui lui sont dus (3). A cet égard, il n'élève pas non plus le moindre doute. Voilà, dit-il, ce que ne peut nier aucun adversaire, quelque difficile qu'il soit (4).

C'est dans la même disposition d'esprit que se trouvaient les chrétiens d'Égypte lors de la ruine du Sérapéum ; et, quoique la *croix ansée* ne fût pas précisément identique avec le monogramme dont ils faisaient usage, la ressemblance était telle qu'ils purent facilement prendre ce symbole pour une expression du nom du Christ, et ils durent employer sans scrupule, soit à partir de cette époque, soit antérieurement, les deux signes à la fois, en regard l'un de l'autre, en les mettant, pour ainsi dire, sur la même ligne, comme deux expressions différentes de la même idée.

C'est par la même cause qu'on peut naturellement expliquer le fait qui sert d'appui à une opinion que j'ai déjà dit ne pouvoir adopter (5). On m'a fait un reproche de n'avoir pas vu que ce signe de la *croix*, adopté par les chrétiens, est *un emprunt fait au judaïsme*. Je ne l'ai pas vu, et je ne le vois pas encore.

En premier lieu, il est évident que les chrétiens n'avaient pas besoin de recourir aux juifs pour admettre un tel

(1) *De Civit. Dei*, XVIII, 23.

(2) *Sybill.* VI, 26. ibique Alexandr.

(3) Προὐσήμαινεν οὖν τὸ τοῦ σταυροῦ ξύλον, καὶ τὸ περὶ αὐτοῦ σέβας. *Hist. eccles.*, II, 1

(4) Τοῦτο γὰρ καὶ σπουδάζων τις ἐνάντιος ἂν ἀρνηθείη.

(5) Plus haut, p. 120.

symbole. Est-ce que le Christ n'était pas mort sur la *croix?* Est-ce que cet instrument de supplice n'avait pas la forme du signe qu'ils ont adopté? Cette forme ressortait donc d'un des faits constitutifs du christianisme. D'ailleurs, où l'auraient-ils trouvé chez les juifs? Le supplice de la croix leur était inconnu. Le mot σταυρός n'existe pas même une seule fois dans toute la version grecque de l'Ancien Testament; σταυρόω s'y trouve une fois, mais c'est dans le livre d'Esther à l'occasion du supplice d'Aman, par l'ordre d'Assuérus (1).

A la vérité, les juifs avaient dans leur alphabet le *thau*, lettre à laquelle on donne une forme semblable au T; mais pourquoi les chrétiens y auraient-ils eu recours, plutôt qu'aux mêmes signes qui se trouvent dans l'écriture égyptienne? On a cité le passage d'Ézéchiel : « Passez au milieu de la ville, . . . et mettez « un *signe* sur le front des hommes qui gémissent. » Tertullien pense que ce signe est le thau, image de la croix. Mais ce n'est là qu'une interprétation; l'idée n'est exprimée dans aucun des textes originaux de la Bible, ni des versions anciennes; l'hébreu, le syriaque, le chaldaïque, le grec des Septante n'en font nulle mention; on n'y voit rien autre chose que l'équivalent de *da signum* ou δὸς σημεῖον, et il est évident, que dans tons ces textes, le mot σημεῖον est employé comme *signe distinctif*, sans qu'on indique la nature du signe (2). Saint Jérôme témoigne (3) qu'il en était de même des versions d'Aquila et de Symmaque, qui paraissent avoir écrit l'un sous Adrien, l'autre sous Marc-Aurèle; ce n'est que dans la version de Théodotion, écrite sous Septime Sévère, que le nom de la lettre thau se trouve joint au mot σημεῖον. Depuis, quelques chrétiens l'adoptèrent. Cependant, Tertullien paraît être le seul

(1) Esther, VII, 10.

(2) Καὶ δὸς σημεῖον ἐπὶ τὰ μέτωπα τῶν ἀνδρῶν. IX, 4. Le docteur Lowth veut lire θαῦ σημεῖον, mais la phrase n'aurait plus de verbe.

(3) *Pro* SIGNO *quod Septuaginta, Aquila et Symmachus transtulerunt, Theodotion ipsum verbum hebraïcum posuit* Thau, *quæ extrema est apud Hebræos viginti et duarum litterarum.*

père latin (1), outre saint Jérôme, qui cite le passage avec l'addition. Elle a passé dans la version de saint Jérome, qui est devenue la Vulgate : *Et signa thau super frontes virorum*. L'addition du *thau*, faite par le traducteur juif, dans le texte, et adoptée par saint Jérome, peut s'expliquer par les observations précédentes. Les juifs auront voulu pouvoir dire aux chrétiens : « Le signe de la croix, dont vous êtes si fiers, que vous tracez « partout, sur *vos fronts* (2) comme sur vos *vêtements*, ne vous « appartient pas, puisque nos ancêtres le mettaient déjà sur « leur front. » De leur côté, les chrétiens n'avaient garde de repousser la prétention, parce qu'elle était conforme à l'opinion répandue parmi eux, que l'idée de la *croix* était exprimée dans l'Ancien Testament ainsi que dans les livres des gentils. Ce n'était plus alors une simple allusion, comme à l'égard de l'attitude de Moïse, c'était un signe effectif, réel, qui constituait une sorte de prédiction messianique, une nouvelle preuve que Jésus-Christ était bien le Messie prédit par les prophètes, et que les juifs avaient tort d'en attendre un autre.

Mais, quand même, ce qui est fort douteux, l'idée du *thau* eut été, dès l'origine, comprise dans le texe d'Ézéchiel, on n'aurait, ce me semble, nulle raison de penser que les chrétiens ont emprunté aux juifs le *signe de la croix*, dont l'image était fournie par le supplice même du Sauveur.

Je crois avoir suffisamment éclairci, au moyen des monuments et des textes, le fait si curieux de l'adoption de la croix ansée par les *seuls* chrétiens d'Égypte. Cette adoption s'explique historiquement, sans qu'on soit réduit à la nécessité de leur imputer une grave indifférence pour les principes de leur religion, encore moins une blâmable condescendance à l'égard du paganisme, puisqu'elle n'est qu'une preuve de plus de leur vénération profonde pour le signe de la rédemption.

LETRONNE.

(1) *Advers. Marcion.*, III, 22.

(2) Voyez une figure dans Boldetti, p. 60, et dans Münter, *Sinnbilder u. s. w. pl. XII*. n° 87 ; voyez aussi une curieuse représentation dans une ancienne peinture sur verre (Alex. Lenoir, *Musée des monuments, français* T. VII, pl. 86, pl. 238).

RECHERCHES ET CONJECTURES

SUR

LE MYTHE DE GLAUCUS

ET DE SCYLLA.

(*Mon.* pl. LII et LIII.)

Le mythe de Glaucus ne nous semble point avoir eu, jusqu'à ce jour, aux yeux des savants, toute l'importance qu'il possède en réalité. Bien peu se sont préoccupés des questions intéressantes auxquelles il donne naissance. On a négligé surtout de le comparer avec les autres légendes de la Grèce, et par là d'arriver à en pénétrer le véritable sens. Les remarques de Voss (1) nous paraissent bien superficielles et au dessous de ce qu'on devait attendre d'un mythologue aussi exercé. On pourrait adresser le même reproche à M. Hermann, si cet illustre philologue, dans sa dissertation sur le Glaucus d'Eschyle (2), n'avait pas dû concentrer bien plus son attention sur le drame que sur la fable. Aussi, à l'exception de quelques observations ingénieuses, mais trop succinctes de Vœlcker (3) et de MM. Schwenck, (4), Wel-

(1) *Mytholog., Briefe*, I., S. 228.
(2) *De Æschyl. Glaucis.* Opuscul., II, p. 60.
(3) *Mytholog. des Japetischen Geschlechtes.* S. 128.
(4) *Etymologisch Mytholog. Andeutungen.* S. 183.

cker (1) èt Preller (2), nous ne connaissons rien de vraiment satisfaisant sur ce point de mythologie.

Homère et Hésiode ne nous parlent point de Glaucus. Faut-il en conclure qu'ils ne connaissaient pas cette légende? ou bien nous sera-t-il permis de penser que leur silence tient uniquement à ce qu'ils n'ont pas cru devoir la faire entrer dans leurs récits (3)? Eschyle et Pindare ont procédé autrement : ils se sont emparés du personnage de Glaucus, et s'inspirant des traditions locales de la ville d'Anthédon, le premier en a fait le héros d'un drame (4) ; le second l'a célébré dans un *Paean* ou

(1) *Æschylische Trilogie*, S. 311, 471; *Nachtrag zur Æschylische Tril.*, S. 176.

(2) *Demeter und Persephone*, S. 258.

(3) Toujours conséquent avec son système, Voss (*loc. cit.*) place un peu avant Eschyle l'époque à laquelle le culte du dieu marin Glaucus devint populaire. Cette admission de fraîche date, ajoute-t-il, empêcha les Orphiques de faire usage de Glaucus comme d'un symbole. On voit que cette observation nous met en présence d'une grande question, celle de savoir si, parce qu'une légende ne se trouve point dans Homère ou dans Hésiode, il faut arguer de là qu'elle leur est postérieure. Il ne nous appartient point de discuter ici cette grave difficulté, traitée déjà tant de fois et avec tant de supériorité; nous remarquerons seulement que vouloir circonscrire le champ immense des fables grecques dans le cadre des Rhapsodies homériques ou des Théogonies du poëte d'Ascrée, quelque vaste qu'il soit, est une singulière présomption de la part de certains critiques. Les modernes sont placés trop loin de l'antiquité pour être à portée d'apprécier nettement les motifs qui ont pu déterminer un poëte ou un écrivain à admettre ou à exclure telle ou telle légende, et nous regardons comme peu rationnelle la méthode qui classe chronologiquement les traditions d'après l'âge des auteurs qui en ont fait mention. Si nous admettons des exceptions, ce sera uniquement à l'égard des tragiques.

(4) Des discussions se sont élevées entre les philologues, à l'occasion de ce drame, intitulé *Glaucus le marin*, Γλαῦκος πόντιος, que Cicéron, comme on sait, traduisit dans sa jeunesse. M. Hermann (*loc. cit.*), d'accord avec Toup, et s'appuyant sur un fragment de cet ouvrage qu'Athénée (liv. III, p. 87) nous a conservé, et dans lequel il est question de conques, de moules et de coquilles : κόγχοι, μύες, χὤστρεια, pense que cette pièce était du genre satyrique, et qu'elle avait trait aux prophéties que Glaucus adressait à un héros tel qu'Hercule ou Oreste. C'est précisément ce caractère prophétique, et par conséquent religieux, qui fait que M. Welcker (*Æschyl. Trilog.*, S. 471), rejette cette opinion. Ce savant soupçonne ici une œuvre sérieuse, une tragédie, dans laquelle le dieu marin racontait l'éclatante victoire de Gélon et des Syracusains à Himère, et qui devait servir de pendant aux *Perses* du même poëte. — M. Welcker (*l. c.* S. 312) conjecture également que le combat de Glaucus et de Jason contre les Tyrrhéniens a pu devenir le sujet d'un autre drame d'Eschyle, intitulé *le vaisseau Argo* ou *le rameur*, Ἀργὼ ἢ κωπευστής; dans ce cas, le surnom de rameur dé-

poëme en l'honneur des dieux (1). Après eux, Euripide dans son Oreste (2), Platon dans sa République (3), et Aristote dans le Traité sur le gouvernement de Délos (4), font également mention de Glaucus. A la suite du poëte et des deux philosophes, on rencontre une foule d'écrivains qui, tous, rapportent quelque variante de cette légende, ou qui nous montrent du moins qu'elle ne leur était pas inconnue. Nous citerons en première ligne Apollonius de Rhodes (5), Nausicrate, le comique (6), Mnaséas, le géographe (7), Hédylé d'Athènes (8), et son fils Hédylus (9), Alexandre l'Étolien (10), Æschrion de Samos (11), Agatharchide de Cnide (12), le grammairien Nicanor (13), Promathidas d'Héraclée (14), le poëte épique Évanthe (15), Théolytus de Méthymne (16), Possis de Magnésie (17), Nicandre de Colophon (18).

A ces témoignages, il faut joindre ceux de Strabon (19), de

signerait Glaucus. Nous verrons plus bas que les traditions de la Béotie viennent à l'appui de cette ingénieuse observation.

(1) Selon Schneider (*ad Pind. frag.*, p. 573, *ed.* Boeckh), Philostrate aurait emprunté sa description de Glaucus à l'un des poëmes de Pindare.

(2) 368.

(3) L. X, p. 611.

(4) *Ap.* Athen., VII, p. 296.

(5) *Argon.* I, 1310.

(6) Dans la pièce intitulée *les patrons de navire*, Ναύκληροι, *ap.* Athen. VII, p. 295.

(7) Εὐρωπιακά, *apud* Athen., *ibid.* B.

(8) Dans un poëme sur Scylla, *ap.* Athen., p. 297, D.

(9) *Ap.* Athen., *l. cit.*

(10) Dans un poëme intitulé *le Pêcheur*. Athen., VII, p. 296. Cf. Meineke, *Analect.*, p. 239.

(11) *Ap.* Athen., *loc. cit.*

(12) Première partie du traité *sur la mer Rouge*, Photii *Biblioth.*, Cod. 250, ed. Bek. p. 442.

(13) Dans son Traité sur la *Métonomasie*, *ap.* Athen., *loc. cit.*

(14) *Ap.* Athen., *ibid.*

(15) *Hymne à Glaucus*, *ap.* Athen., *loc. cit.*

(16) *Dans ses poésies bachiques*, Athen., *loc. cit.*

(17) Dans le troisième livre *sur les Amazones*, *ap.* Athen., *ibid.* B.

(18) Dans le troisième livre *sur l'Europe* et le cinquième *sur l'Étolie*, *ap.* Athen., *loc. cit.*

(19) IX, p. 404.

Diodore de Sicile (1), de Pausanias (2) et de Philostrate (3), et les indications précieuses que l'on trouve dans les Scholiastes de Platon (4), d'Euripide (5) et d'Apollonius de Rhodes (6). Nous devons compter aussi parmi les récits des rhéteurs, des grammairiens, des commentateurs et des mythographes ceux de Paléphate (7) de Tzetzès (8), d'Eustathe (9), d'Eudocie (10), du grand Étymologiste (11) et de Nonnus (12). Enfin chez les Latins, Virgile, Ovide, Stace, Claudien, Servius, Hygin, Lactance, nous parlent tous de Glaucus.

On ne s'étonnera point du nombre et de la variété de ces documents, si l'on vient à songer que Glaucus était une espèce de *fétiche* (qu'on nous permette cette expression) en qui se résumait la plus grande partie des croyances et des superstitions des matelots, des pêcheurs et des gens de mer. Aussi trouvons-nous son culte établi dans l'Eubée, répandu dans tout l'Archipel grec, et s'étendant des côtes de l'Asie à la péninsule italique.

Le point de départ de ce culte chez les Grecs (13), les notions sur lesquelles il repose, voilà ce que nous nous proposons d'étudier. Qu'il nous soit donc permis maintenant, bien que la

(1) IV, c. 175.
(2) IX, 32, 6.
(3) *De imag.* II, 15.
(4) *Ad Rempub.*, X, p. 452.
(5) *Ad Orest.*, 358.
(6) *Ad Arg.*, I, 1310; II, 767.
(7) *De Incred.*, X.
(8) *Ad* Lycophr. *Cassand.*, 754.
(9) *Ad* Homer., *Il.* B, p. 271, 16.
(10) *Violarium*, ed. Villoison. T. I, p. 97.
(11) *V.* Ποτνιάδες θεαί.
(12) *Dionys.*, XLIII, 210, 335; XXXV, 73, sqq.
(13) Nous nous servons à dessein de ces expressions. On sait que plusieurs savants font aujourd'hui une large part à l'Orient et surtout à la Phénicie dans la formation des religions de la Grèce. Ces tentatives ouvrent des voies nouvelles à l'esprit d'investigation, mais la spécialité de nos études ne nous permettant pas de nous aventurer sur un terrain qui nous est peu familier, on nous pardonnera de rester sur le sol hellénique.

légende de Glaucus soit connue, d'en rappeler, en peu de mots, les principaux traits.

Le premier besoin de l'esprit, quand on veut se livrer à cet examen, est d'établir une distinction entre les divers récits dont se compose cette légende. Aussi signalerons-nous : 1° ceux qui sont relatifs au pêcheur d'Anthédon ; 2° les fables qui donnent Glaucus pour un argonaute ; 3° les traditions qui le montrent comme prophète et dieu marin.

I. La plus populaire de toutes les traditions relatives à Glaucus (1) paraît avoir été celle qui le fait figurer, avant son apothéose, au nombre des pêcheurs d'Anthédon. C'est la tradition recueillie par les Scholiastes d'Euripide (2) et d'Apollonius de Rhodes (3). Dans cette fable, Glaucus voit un poisson revenir à la vie après avoir mangé d'une certaine herbe. Étonné de ce prodige, il goûte de cette herbe et devient immortel. Mais voilà que le fardeau de la vieillesse l'accable. En proie au désespoir, il se précipite dans les flots, où il prophétise ensuite comme Triton et Protée. Ce récit, dont Pausanias (4), en parlant d'Anthédon ne nous donne que l'abrégé, a été reproduit par Servius (5), Lactance (6), Tzetzès (7), et Eustathe (8).

Telle est la face du mythe qu'Ovide s'est plu à développer

(1) On disait proverbialement, en parlant de ceux qui reparaissaient après avoir passé pour morts : Γλαῦκος φαγὼν πόαν οἰκεῖ ἐν θαλάττῃ. Arsen., *Viol.*, *sub verbo*.

(2) *Ad Orest.*, 358.

(3) *Ad Arg.*, I, 1310.

(4) IX, 22, 6. On montrait à Anthédon la place où le pêcheur déifié s'était précipité dans la mer. Cet endroit se nommait le *Saut de Glaucus*, Γλαύκου πήδημα. Paus., *l. cit.* Ceci nous semble une de ces formes banales que les Grecs appliquaient à tout un ordre d'idées. Glaucus se jette dans les flots parce que c'est l'usage de la plupart des divinités marines. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler les mythes d'Atergatis, d'Aréthuse, de Britomartis, d'Hémithea, de Scylla, de Leucothoé et d'Aphrodite elle-même. C'était une espèce de consécration; aussi les habitants d'Anthédon se sont-ils bien gardés de l'omettre dans leur légende.

(5) *Ad* Virgil. *Georg.*, I, 437.

(6) *Ad* Stat. *Theb.*, VII, 335.

(7) *Ad* Lycophr., 754.

(8) *Ad* Homer. *Iliad.* B, p. 271, 15.

dans des vers pleins de charme. C'est le côté dont Paléphate s'est servi comme un exemple tout à fait approprié à son pitoyable système d'interprétation. L'explication tout évhémérique, ou, si l'on veut, historique, qu'il en donne, a été répétée fidèlement par les collecteurs de proverbes et les mythologues des derniers siècles de l'érudition grecque et latine.

Remarquons dès à présent que la notion d'un pêcheur qui se jette dans la mer se modifie à mesure qu'on avance dans l'étude du mythe (1). Ainsi, par exemple, Nicandre de Colophon (2) nous transporte des rivages de l'Euripe dans les montagnes de l'Étolie. Dans son récit, Glaucus est un chasseur qui découvre le secret de l'herbe d'immortalité à la vue d'un lièvre qu'elle a ranimé par sa vertu. A peine en a-t-il goûté, ajoute le poëte, que, saisi d'enthousiasme, il se précipite dans les flots, émus par une tempête que Jupiter déchaîne au même instant.

Mais voici une autre face. Le chasseur ou le pêcheur se transforme en un aventurier, en un guerrier valeureux. Selon Mnaséas, Glaucus, fils d'Anthédon et d'Alcyone, marin habile, plongeur exercé, enlève Symé, fille d'Ialysus et de Dotis, et va s'établir près des côtes de l'Asie, dans une île, à laquelle il donne le nom de son épouse (3).

II. Nous avons bien peu de données sur Glaucus argonaute; à cet égard, le témoignage le plus important est celui de Possis. Cet auteur, dans son troisième livre sur les Amazones, nous montre Glaucus constructeur et pilote du vaisseau Argo, combattant avec Jason les Tyrrhéniens, et le seul d'entre les Argonautes qui n'ait pas reçu de blessure dans cette sanglante

(1) Glaucus, fils de Copéus, suivant Théolytus de Méthymne, est fils d'Anthédon, et d'Alcyone suivant Mnaséas. Cf. *Mythograph. Vatic.*, II, 169; Fulg., *Myth.* II, 12. Évanthe lui donne pour père Neptune et pour mère la nymphe Naïs. La filiation indiquée dans Servius (*ad* Virg. *Georg.*, I, 437, ed. Lion., p. 225), d'après laquelle Glaucus est fils de Polyphœus ou de Polymba, me paraît une mauvaise glose du texte de Promathidas d'Héraclée, selon lequel Glaucus a pour père Polybus, fils d'Hermès, et pour mère, Eubée, fille de Larymnus. Nous reviendrons sur ces généalogies, consignées dans Athénée, VII, p. 296, B.

(2) *Ap.* Athen., *loc. cit.*

(3) Mnaseas, *ap.* Athen., *loc. cit.*

mêlée (1). Nous devons ajouter que, dans quelques récits, on a rapporté cette tradition au Glaucus de Crète, qui se confond, comme nous le verrons plus bas, avec le Glaucus de Béotie. Ainsi, par exemple, on disait que le Glaucus crétois était venu en Italie avec Castor et Pollux, et l'on prétendait qu'il avait tué un roi des Aborigènes, nommé Tybris, sur les bords du Tibre, qui reçut ensuite le nom du vaincu (2).

III. Enfin la partie de la légende qui se rattache au Glaucus marin se présente sous une forme beaucoup plus simple. Elle se réduit, à peu de chose près, à un trait caractéristique, celui de prophète (3), mais de prophète des pêcheurs, des pilotes, des matelots, en un mot, de tous ceux qui naviguent. Ainsi, par exemple, Glaucus annonce la mort d'Agamemnon à Ménélas, lorsque celui-ci double le cap Malée (4), et prédit à Hercule et aux Dioscures, montés sur le vaisseau Argo, leurs destinées glorieuses (5).

Le poëme bachique de Théolytus de Méthymne (6) renferme une particularité curieuse. Glaucus, dit-il, ayant voulu obtenir par la violence les faveurs d'Ariadne dans l'île de Dia (7), fut puni de sa témérité par Bacchus, qui l'enchaîna avec des sarments de vigne, et ne lui rendit la liberté que sur ses instantes prières. Au contraire, Évanthe le dépeint comme étant auprès

(1) *Ap.* Athen., *loc. cit.* — Possis ajoute que Glaucus, par l'ordre de Jupiter, apparut au fond de la mer et devint un dieu marin visible pour le seul Jason. Ceci se lie trop mal avec ce qui précède pour ne pas faire soupçonner quelque lacune dans le texte de Possis ou plutôt d'Athénée. Nous livrons cette remarque à l'attention des philologues.

(2) Serv. *ad* Virg. *Æn.*, X, 564. Cf. *ad Æn.*, VII, 796; VIII, 72 et 328.

(3) Suivant Philostrate, Glaucus était très-habile dans l'art de la divination (*Imag.* II, c. 15). On alla même jusqu'à dire qu'il avait été le maître d'Apollon (Nicand.), *ap.* Ath., VII, p. 296).

(4) Euripid., *Orest.*, 355.

(5) Apollon., *Argon.*, I, 1310; cf. Diod. Sicul., IV, 48.

(6) *Ap.* Athen., VII, p. 296; cf. Diod., IV, 61.

(7) Depuis appelée Naxos. Diodor., *loc. cit.*

d'Ariadne, l'heureux successeur de Thésée (1). Nous ne pouvons passer sous silence les vers ïambiques d'Æschrion, qui présentent le mélange toujours bizarre de la mythologie unie à l'histoire. Le poëte (2) prétend que le dieu marin Γλαῦκος Θαλάσσιος devint épris de Cyane, fille du plongeur Scyllias de Scio, dont le dévouement et l'adresse rendirent de si grands services aux Grecs durant la guerre persique.

Mais de tous les amours de Glaucus, le plus célèbre est celui qu'il éprouva pour Scylla. Nous n'en rappellerons ici que les circonstances principales.

L'antiquité donnait à Scylla diverses origines. Homère dit qu'elle est fille de Cratéïs (3); tandis que, suivant d'autres traditions, Scylla est fille de Phorbas et d'Hécate Cratéïs (4), ou de Lamia, ou de Triton, ou de Neptune et de Cratéïs (5), ou enfin de Typhon et d'Échidna (6).

Dans Homère, Scylla est un monstre qui a douze pieds et six cous surmontés chacun d'une tête horrible, et dont la moitié du corps est presque toujours ensevelie dans une caverne profonde. Scylla fait sa pâture des poissons qui nagent autour de son antre. Malheur aux nautoniers qui s'approchent de ces rivages : ils deviennent la proie de la terrible déesse (7) !

Dans Ovide (8), Scylla est une vierge qui se trouve souvent associée aux nymphes de la mer. Elle inspire de l'amour à Glaucus et excite ainsi la jalousie de Circé, qui se venge en jetant des poisons dans le bain de sa rivale. A peine Scylla s'est-elle plongée dans l'onde, qu'elle voit des chiens furieux attachés à ses flancs; immobile, glacée d'effroi, elle demeure enchaînée à sa place, et plus tard elle est métamorphosée en rocher (9).

(1) *Ap.* Athen., *loc. cit.*
(2) *Ap.* Athen., *loc. cit.* Cf. Herod., VIII, 8; Paus., X, 19, 1.
(3) *Odyss.*, XII, 125.
(4) Apollon., *Argon.*, IV, 828 et Schol.
(5) Eustath., p. 1714, 32.
(6) Hygin., *Præf. Fab.*
(7) Homer., *Odyss.*, XII, 85.
(8) *Metam.*, XIII, 735.
(9) *Ibid.*, XIV, 60.

Déjà avant Ovide, les poëtes s'étaient inspirés des traditions sur la nymphe Scylla. Athénée (1) nous a conservé quelques vers extraits d'un poëme d'Hédylé intitulé *Scylla*, où est décrite l'entrée de Glaucus dans la grotte de la nymphe :

ἢ κόγχου δώρημα φέροντ', Ἐρυθρᾶς ἀπὸ πέτρης,
ἢ τοὺς ἀλκυόνων παῖδας ἤτ' ἀπτερύγους,
τῇ νύμφῃ δυσπείστῳ ἀθύρματα. Δάκρυ δ' ἐκείνου
καὶ Σειρὴν γείτων παρθένος οἰκτίσατο·

« Portant dans ses mains, soit la coquille que donne le rocher « de la mer Érythrée, soit de jeunes alcyons qui n'avaient « point encore de plumes, présents naïfs destinés à l'amusement « de la nymphe inexorable. Une sirène, une vierge vit les lar- « mes de Glaucus, et son cœur fut ému de pitié. »

Une chose frappe au premier abord quand nous parcourons les traditions relatives à Glaucus, c'est qu'il n'en est aucune qui ne tende à modifier la légende vulgaire. Les généalogies, les attributions, changent complètement la physionomie du dieu d'Anthédon. Ces variantes mythologiques montrent clairement que l'idée première du dieu marin rentre dans un certain ordre d'idées générales. C'est précisément ce que voulaient dire les Grecs lorsqu'ils faisaient de Glaucus un acolythe de Neptune, lequel résume en lui toutes les notions qui se rattachent à l'élément humide. Mais cette idée vague et confuse dans le principe se modifia, se précisa plus tard sous les influences locales. Remarquons avec l'illustre Creuzer, que les anciens consacraient l'histoire de leur sol, et nous ajouterons leur génie, leurs mœurs et leurs habitudes, par des mythes, des symboles et des rites. Faut-il s'étonner, après cela, de voir une population tout entière de pêcheurs et de matelots vivant dans des huttes sur la grève, au milieu des algues et des fucus, se faire un Neptune à son image, appeler ce Neptune Glaucus, et forger la fable du pêcheur d'Anthédon (2)? Ou notre erreur est bien grande, ou

(1) VII, p. 296.

(2) Suivant Dicéarque (Βίος Ἑλλάδος. *ap. Creuzer, Meletem.*, p. 191. Cf. Fuhr, *Di-*

tout indique ici une conception de seconde main, qui de plus en plus travestie, finit par revêtir, à une époque assez récente, les couleurs de l'histoire (1).

cæarch. quæ supersunt, p. 331.), les habitants d'Anthédon gagnaient leur vie en plongeant pour chercher la pourpre et des éponges; ils avaient la peau rouge, la taille mince, et les ongles rongés par la mer. De plus, ils étaient constructeurs de barques, et ils aimaient à naviguer : Οἱ δ'ἐνοικοῦντες σχεδὸν πάντες ἁλιεῖς ἀπ' ἀγκίστρων καὶ ἰχθύων, ἔτι δὲ καὶ πορφύρας καὶ σπόγγων τὸν βίον ἔχοντες· ἐν αἰγιαλοῖς τε καὶ φύκει καὶ καλύβαις καταγεγηρακότες πυῤῥοὶ ταῖς ὄψεσι πάντες τε λεπτοὶ, τὰ δ'ἄκρα τῶν ὀνύχων καταβεβρωμένοι ταῖς κατὰ θάλατταν ἐργασίαις. Προσπεπονθότες πορθμοῖς οἱ πλεῖστοι καὶ ναυπηγοί. — Dicéarque ajoute qu'ils dédaignaient de cultiver le sol natal, qui n'était pas, disaient-ils, la propriété des enfants de Glaucus le marin. Cette origine paraissait même leur avoir inspiré quelque orgueil, car retraçant les traits divers dont se composait le caractère national, les Béotiens disaient: *Insolent comme à Thèbes, arrogant comme à Anthédon.* Il est très-vraisemblable que la tradition qui donnait Glaucus comme constructeur et pilote du vaisseau Argo, prit sa source dans les goûts marins si prononcés et probablement si connus des habitants d'Anthédon. — M. Welcker (*Æschyl., Trilog.* S. 312) en donne une autre explication. Aux yeux de ce savant, l'argonaute Glaucus est simplement une des applications de ce principe selon lequel tout ce qui tombe dans les attributions d'un dieu et qui procède de l'élément qu'il représente doit avoir été inventé par lui. — M. de Witte (*Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, II, p. 304) pense que la qualité de pilote du vaisseau Argo implique un sens astronomique. — Nous pouvons encore ajouter à ces diverses remarques que Neptune, sous les noms d' Ἀγρεὺς et Ἀλεξίκακος, présidait particulièrement à la pêche. Lucian., *Piscat.*, Hemster, I, p. 615. Cf. Ælian., *de Nat. anim.*, XV, 6. Ce dieu lui-même était le pêcheur par excellence. Voyez le fameux vase de Christie, publié par Millin, *Galer. myth.* CXXV, 466.

(1) Nous en avons un exemple dans les vers d'Æschrion, où Glaucus est mis en rapport avec Scyllias. Nous n'osons pas révoquer en doute l'existence historique de ce célèbre nageur; trop de témoignages l'établissent. Mais il nous sera permis de penser que plusieurs des actions merveilleuses qu'on lui prête, entre autres celle d'avoir nagé entre deux eaux deux lieues durant, ce qu'Hérodote lui-même a bien de la peine à croire (Θαυμάζω δὲ εἰ τὰ λεγόμενά ἐστι ἀληθέα, VIII, 8), ont pu être empruntées à la légende d'Anthédon. Glaucus était le patron des plongeurs et de tous les hommes de cette classe. Il est probable qu'on lui attribuait beaucoup de hauts faits de ce genre dont le récit ne nous est pas parvenu, mais qui ont été mis plus tard sur le compte de ses dévots. Nous serons moins timides à l'égard de Cyane, fille de Scyllias : nous n'hésitons pas à la faire rentrer dans le domaine de la mythologie. Déjà son nom rappelle celui de la femme d'Éole. Diodor., V, 7. Mais quand on considère que les Lexicographes traduisent γλαυκὸς par κυανὸς (Zonar., *sub verb.*), on est amené à reconnaître dans la réunion de Glaucus et de Cyane un simple rapprochement grammatical élevé à la hauteur d'une abstraction poétique. On doit à M. de Witte d'ingénieuses observations sur ces récits mythologiques devenus historiques (*Nouv. Ann.*, II, p. 300). Ce savant soupçonne que la fable des Horaces et des Curiaces n'est peut-être qu'un mythe analogue à la lutte entre deux héros à triple forme.

Si nous descendons de ces considérations générales à l'examen des faits, que voyons-nous? Glaucus, au premier abord, se présente comme fils de Neptune et de la nymphe Naïs (1) qui fut changée comme lui en poisson, ou bien il est fils d'Anthédon et d'Alcyone; ce dernier nom est celui d'un oiseau de mer. Dans d'autres traditions, il est fils de Copéus (2), à cause de la rame (κώπη) ou de Polybus (3) et d'Eubée, ce qui lui donne tous les caractères d'un Posidon Φυτάλμιος. D'un autre côté, on dit qu'il est l'époux de Symé; or Symé est une des maîtresses de Neptune (4). Enfin on raconte que Bacchus le fait prisonnier dans l'île de Dia; or, Plutarque nous apprend que Neptune fut vaincu dans cette même île par le fils de Sémélé (5).

Ceci assimile Glaucus (6) à Neptune, ou démontre pour le moins que les anciens étaient loin de lui assigner un caractère

(1) On se rappellera que c'est la tradition rapportée par Évanthe. — Nous reviendrons plus bas sur le mythe de Naïs.

(2) Athen., VII, p. 296.

(3) M. Schwenck, (*Etymol. mytholog. Andeutungen.*, S. 183), tire le nom de Polybus (Πόλυβος) de βόω, βόσκω, *nourrir*, se fondant sur ce que celui-ci est fils d'Hermès, et fait venir Λάρυμνος, c'est ainsi que s'appelle le père d'Eubée, de λαρός, *gras*, *fertile*. Dans cet ordre d'idées, nous dit ce savant, le fils de Polybus et d'Eubée représente le principe humide en relation avec la fertilité qu'il favorise. Le jour où l'on perdit de vue l'idée fondamentale, on bâtit des généalogies avec des noms qui n'avaient plus de signification. Anthédon, *celui qui fleurit*, est le seul entre tous qui rappelle la notion primitive.

(4) Diodore, auquel nous devons ce récit (V, 53), semble avoir puisé aux mêmes sources que Mnaséas. Mais chez lui le nom de Neptune remplace celui de Glaucus, et il ajoute que de l'union de Symé et du dieu de la mer naquit Chthonius, particularité d'autant plus digne de remarque, que nous venons de voir dans Glaucus le petit-fils d'Hermès-Chthonius. Nous signalerons également à l'attention des archéologues la généalogie de Symé. Elle est, dit-on, fille de Δωτίς (nom qui s'est glissé probablement dans le texte d'Athénée, p. 296, à la place de Δωρίς) et d'Ialysus. Or, Ialysus nous rappelle une des villes de l'île de Rhodes (Ialysus) dans laquelle s'était établi un collége de prêtres phéniciens, que Cadmus, racontait-on, avait destiné au service du temple érigé par lui dans ces lieux en l'honneur de Neptune. Diod., V, 58.

(5) *Sympos.*, IX, Reiske, t. VIII, p. 954. — La lutte de Glaucus et de Bacchus à Naxos semble être une imitation de la lutte de Dionysus et de Triton à Tanagra. Pausan., IX, 20, 4. Nonnus oppose Glaucus à Maron, dans la guerre de Bacchus et de Neptune. *Dionys.*, XLIII, 75.

(6) Certaines traditions mettent Neptune à la place de Glaucus, auprès de Scylla, et substituent Amphitrite à Circé. Tzetz., *ad* Lycophr., 45.

distinct. Confondu dans le cortége du dieu des mers avec Protée, Triton, Phorcus et Nérée, comme eux il empruntait (1) à cette vivante image de tous les phénomènes qui naissent au sein des flots, les principaux traits de sa physionomie. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler à quel point les Grecs étaient habitués à opérer un échange d'attributions entre ces divinités. Ainsi, par exemple, ils donnaient à Glaucus les titres de Phorcus et de Nérée (2), et ils appelaient à la fois le même dieu Phorcus, Nérée ou Triton (3). Comment pourrions-nous, après cela, méconnaître ici un type fondamental dont ces divinités personnifient les modifications?

Il en est de même des fonctions prophétiques dont on revêt Glaucus (4). Il partage ce don avec la plupart des divinités

(1) K. O. Müller a déjà reconnu que Glaucus, Phorcus et Protée étaient semblables. *Handb. der Archæol.*, § 408. Cf. de Witte, *Ann. de l'Inst. Arch.* IV, p. 98.

(2) Chez les Ibères, c'est-à-dire du côté où les Grecs avaient placé l'île de Saturne, on honorait Glaucus sous le nom de vieillard (γέρων) Schol. *ad* Apollon., *Argon.* II, 767; or Saturne est le vieillard par excellence; c'est sous cette épithète qu'on désigne particulièrement Nérée. Hesiod. *Theog.*, 233. Homère donne également le nom de vieillard à Phorcus (*Odyss.*, XII, 96). et à Protée, *Odyss.*, IV, 365. Cf. Heyne *ad* Apollod., t. II, p. 171.

(3) Apollon. Rhod., IV, 1597-99. — On trouve une relation semblable dans l'épithète de *glauque*, donnée à *Triton* : Γλαυκοῖο φυγὼν Τρίτωνος ἀπειλάς. Leon. *Anthol. Palat.*, p. 293, n° 550. — Quelques vers du Nérée d'Anaxandride, bien que puisés dans un ordre d'idées très-vulgaires, et sans que nous voulions en faire la matière d'un rapprochement, nous paraissent mériter qu'on les signale, car rien n'est à négliger dans l'étude de l'antiquité. Selon ce poëte comique, le cuisinier Nérée fut le premier parmi ses confrères qui sut deviner tout ce que la mer renfermait de mets délicieux, le premier qui sut apprécier l'exquise délicatesse du poisson *Glaucus* :

Ὁ πρῶτος εὑρὼν πολυτελὲς τμητὸν μέγα
Γλαύκου πρόσωπον, τοῦ τ' ἀκύμονος δέμας
Θύννου, τά τ' ἄλλα βρώματ' ἐξ ὑγρᾶς ἁλὸς,
Νηρεὺς, κατοικεῖ τόνδε πάντα τὸν τόπον.

Ap. Athen., VII, p. 295.

On conçoit combien le nom de Nérée prêtait à des allusions de ce genre. Cf. Meineke, *Fragm. Comicor. Græcor.* t. I p. 372.

(4) Aristote, dans son traité sur le gouvernement de Délos, rapporte que Glaucus habitait avec les Néréides les mers voisines de Délos, et que là il prophétisait à tout venant : τοῖς θέλουσι μαντεύεσθαι. *Ap.* Ath., VII, p. 296.

de la mer (1). On sait que les devins, les sibylles (2) et les muses sortaient des abîmes souterrains ou habitaient auprès des eaux. C'est donc à titre de dieu marin, et non parce qu'il se nomme Glaucus, que les Grecs prétendirent qu'il connaissait les choses futures (3).

Une circonstance seule séparera d'une manière tranchée le mythe de Glaucus d'avec les légendes du cycle de Neptune, nous voulons parler de l'herbe (4) qui rendit immortel le pêcheur d'Anthédon. Déjà on peut y reconnaître un exemple remarquable de la croyance de toute l'antiquité aux vertus magiques des plantes. On se rappelle le poétique témoignage que nous en donne l'Odyssée (5) et les récits de Xanthus le Lydien, et d'autres encore sur des hommes et des animaux ressuscités par les propriétés miraculeuses d'une certaine herbe (6).

(1) Nérée, Triton, Phorcus et Protée sont tous doués de la faculté prophétique.

(2) Dans Virgile (*Æn.*, VI, 36), Glaucus est père de la Sibylle. Cf. Creuzer, *Symbol.*, trad. fr. de M. Guigniaut, t. II, p. 356.

(3) De même que le dauphin joue un rôle important dans le mythe de Neptune, de même aussi le poisson *Glaucus* a pu avoir avec le dieu marin quelque rapport immédiat. L'apparition de ce poisson à la surface des ondes annonçait la tempête. C'est ce qui avait donné naissance sans doute à ce dicton des navigateurs à l'approche du gros temps : ἔξω Γλαῦκε. Hesych.; Suid.; Arsen. *sub verb.* Cf. *Append. Corp. Parœm. Græcor.*, t. I, p. 408.—Il est probable que c'est à ce triste présage que font allusion les vers de Nausicrate dans sa comédie des *Patrons de navire*, où il est dit que la présence de Glaucus annonce des malheurs aux mortels : ὃν καὶ τὰ θνητῶν φασὶ ἀγγέλλειν πάθη. B. Γλαῦκον λέγεις. A. Ἔγνωκας. *ap.* Athen., VII, p. 296, A.—Nous croyons que ces aventures de mer ont donné naissance à la plupart des fables que, selon Pausanias (IX, 22, 6), les marins racontaient chaque année sur les prophéties de Glaucus.—Nous serait-il permis de trouver quelque allusion poétique à cette particularité dans Apollonius (*Argon.*, I, 1310), qui fait de Glaucus un ministre de Nérée, le dieu qui habite dans les profondeurs de la mer : Νηρῆος θείοιο πολυφράδμων ὑποφήτης. Remarquons bien qu'Aristote (*Histor. animal.*, VIII, c. 13) nous apprend que le poisson *Glaucus* vivait dans la haute mer, πελάγιος, et que ce poisson que des naturalistes rangent dans la classe des squales disparaissait pendant l'été. Cf. Isid. Sevil., XII, 1129. Cette observation prend une nouvelle importance, si nous nous rappelons que le pêcheur d'Anthédon fut transformé en un grand poisson de mer. Strab., IX, p. 405.

(4) Eschyle dit que cette herbe ne meurt jamais : Ὁ τὴν ἀείζων ἄφθιτον πόαν φαγών. Bekker, *Anecd. Græc.* p. 347. — Nonnus (*Dionys.*, XXXV, 75) lui donne l'épithète de soutien de la vie. Βοτάνην ζωαρκέα. — Pour rajeunir le vieil Æson, Médée fit bouillir l'herbe d'Anthédon. Ovid., *Metamorph.* VII, 233.

(5) X, 303. L'herbe *moly* donnée à Ulysse pour le préserver des poisons de Circé.

(6) Cette herbe se nommait aussi Balis ou Ballis. Βάλλις, εἶδός ἐστιν ἄνθους, ὃ δοκεῖ

Un passage d'Élien, dont personne n'a encore essayé de faire l'application à la fable de Glaucus, nous apprend comment l'idée d'une herbe merveilleuse a pu s'y introduire. Cet auteur dit (1) que dans une île située au milieu de la mer des Indes croît une racine généralement connue, et dont la propriété est de rappeler à la vie tous ceux qui ont éprouvé le dangereux contact du poisson connu sous le nom de lièvre de mer, λαγὼς θαλάττιος (2). Ce lièvre marin ne rappelle-t-il pas d'une manière frappante le lièvre que poursuivit Glaucus en Étolie et qui lui enseigna comment il pouvait obtenir l'immortalité (3), ou plutôt leur identité n'est-elle pas manifeste? N'est-il pas clair que la notion de l'herbe de vie, sauf quelques nuances, se retrouve dans ce récit sous la forme qu'elle avait eue originairement à Anthédon (4)? Seulement le chasseur remplace le

ποιεῖν ἀναζῆν τοὺς τεθνεῶτας. Etym., M. *Sub. verb.* — On lit dans Pline : *Adeoque ad hæc attonita antiquitas fuit, ut affirmaret etiam incredibilia dictu. Xanthus historiarum auctor, in prima earum tradit, occisum draconis catulum revocatum ad vitam a parente herba, quam balin nominat, eademque Thylonem, quem draco occiderat, restitutum saluti. Et Iuba in Arabia herba revocatum ad vitam hominem tradit. Histor., N.* XXV, c. 2. Hésychius (*sub verb.*) nous parle également d'une herbe qui servait de nourriture aux dieux antiques. Φῆρος ἡ τῶν ἀρχαίων Θεῶν τροφή. Le savant auteur de l'Aglaophamus, p. 866, compare cette herbe à celle de Glaucus.

(1) *De Natur. animal.*, XVI, c. 19 : Ῥίζαν δὲ ἐν τῇ νήσῳ τῇ κατὰ τὴν μεγάλην θάλατταν φύεσθαί φασι, καὶ εἶναι πᾶσιν εὔγνωστον, ἥπερ οὖν τῇ λειποθυμίᾳ αντίπαλός ἐστι· προσενεχθεῖσα γοῦν τῇ τοῦ λειποψυχοῦντος ῥινὶ, ἀναβιώσκεται τὸν ἄνθρωπον. Ἐὰν δὲ ἀμεληθῇ, καὶ μέχρι θανάτου πρόεισι τῷ ἀνθρώπῳ τὸ πάθος· τοσαύτην ἄρα ἐς τὸ κακὸν ὅδε ὁ λαγὼς ἔχει τὴν ἰσχύν.

(2) Πᾶς ὅστις ἂν αὐτοῦ προσάψηται τῇ χειρὶ, ἀπόλλυται ἀμεληθείς. AElian., *loc. cit.* Cf. II, c., 45.

(3) Voyez plus haut., p. 149.

(4) Ceci est visiblement un de ces récits, comme des pêcheurs ou des matelots pouvaient en faire : vrais peut-être au fond, mais ridiculement exagérés par l'imagination populaire. Nicandre en aura fait son profit, rattachant en outre un conte pareil à quelque tradition qui ne nous est point parvenue. Ce qui peut appuyer notre opinion à cet égard, c'est que dans le poëme intitulé Ἀλεξιφάρμακα, il s'occupe du lièvre marin qu'il nomme le fils de l'onde rocailleuse : Τὸν κῦμα πολυστείου τέκεν ἅλμης, v. 466. En effet, le *lepus marinus* n'est autre qu'un de ces animaux compris aujourd'hui dans le genre Aplysie. C'est un mollusque rampant qui, lorsqu'il est contracté, a l'apparence d'un lièvre accroupi. Il se complaît dans les trous des rochers et se nourrit de fucus. Cette espèce que l'on rencontre dans tous les climats, et qui est très-commune sur les côtes de la Méditerranée, inspirait aux Grecs, probablement à cause de son odeur

pêcheur dans les vers de Nicandre, qui, par une licence poétique et jouant sur la double interprétation qu'on donnait au mot λαγὼς, d'un poisson fait un lièvre.

Du reste, la vivacité d'esprit naturelle au peuple grec le conduisit beaucoup plus loin. Ceci ressort de la comparaison de quelques légendes avec le trait rapporté par Élien. L'île dont il fait mention nous rappelle cette autre île située par delà des colonnes d'Hercule (1), et dans laquelle abondent les herbes semées par Saturne (2); elle nous rappelle aussi l'île fortunée où croît, suivant Alexandre d'Étolie, l'herbe qui répare les forces épuisées des chevaux du Soleil (3), et dont les vertus rendirent Glaucus immortel. On ne saurait nier non plus qu'il y ait une relation entre l'île de Circé (4), où se trouvaient les plantes qui ressuscitèrent Ulysse, et l'île fabuleuse signalée par le compilateur grec (5).

La seule différence, c'est que dans le récit d'Élien nous rencontrons quelques aperçus grossiers sur les qualités médicinales des plantes, aperçus exagérés jusqu'au mensonge, tandis que dans les vers d'Homère, d'Alexandre ou d'Æschrion on retrouve ces notions élémentaires, mais liées à la mythologie et embellies par les poëtes. D'ailleurs, on reconnaît facilement ici le penchant manifeste des Grecs à reculer, à mesure que leurs connaissances géographiques s'étendent, la scène d'un grand nombre de fables jusqu'aux extrémités de leur

nauséabonde, une profonde horreur. De là tant d'inventions sur les propriétés pernicieuses de ce mollusque. Voy. Plin. *H. N.*, IX, c. 48. N'oublions pas que Nicandre était médecin. Encore une fois, tout porte à croire qu'une donnée, semblable à celle recueillie par Élien sur le lièvre de la mer des Indes et sur l'herbe qui guérit ceux qui la touchent, a été mise en œuvre par le poëte naturaliste, lorsqu'il célébra l'Étolie.

(1) Avienus, *Or. mar.*, 165. *Post (Herculis columnas) Pelagia est insula herbarum abundans atque Saturno sacra.* Cf. Meineke, *Analect. Alexand.*, p. 239.

(2) AEschrion, *ap.* Athen., VII, p. 296 : Θεῶν ἄγρωστιν εὗρες ἣν Κρόνος κατέσπειρεν.

(3) *Ap.* Ath., VII, p. 296.

(4) Tzet. *ad* Lycophr., p. 885.

(5) Hippocrate et Galien reconnaissent l'herbe *moly* pour le πήγανον, plante grasse connue chez nous sous le nom de *la rue*. Schol., *Odyss.*, X, 305; cf. Plin., *Hist. nat.*, XXV, c. 4. Alexandre de Paphos (*ap.* Eustath., *ad* Homer., *Odyss.*, p. 1658, 50) rapporte sur l'origine de cette herbe une tradition aussi curieuse que peu connue. Picoloüs, dit-il, s'étant enfui à l'issue de la Gigantomachie dans l'île de Circé, essaya d'ex-

orient ou de leur occident, et il est clair que la légende de Glaucus a suivi cette progression inévitable (1).

L'herbe qui rappelle les morts à la vie se retrouve dans quelques légendes de la Grèce. On connaît la fable de Glaucus, fils de Minos, qui, étant enfant, tombe dans un vase rempli de miel, y meurt, puis ressuscite, grâce au devin Polyïdus (2), espèce d'Esculape (3), qui applique sur le cadavre une plante dont un serpent lui a révélé les vertus. Cette tradition nous offre visiblement, en partie du moins, une application nouvelle des notions déposées dans les récits de Xanthus et d'Élien, notions qui se formulent d'une autre manière dans la fable de Tylus tué par un serpent et ressuscité par la vertu d'une plante (4). Seule, cette idée suffirait déjà pour marquer une relation entre le mythe crétois (5) et celui d'Anthédon; réunie à quelques

pulser la déesse; mais Hélius ayant tué le géant, afin de venger sa fille, le sang de Picoloüs, en arrosant la terre, donna naissance à une herbe qui tira le nom qu'elle porte de μῶλος, mot qui veut dire la guerre, parce que la guerre avait fait périr le géant. Cette plante avait la racine noire pour rappeler la couleur du sang, et elle était blanche du reste, parce que le soleil est blanc quand il se lève.

(1) Il est permis de croire que les naturalistes grecs, à l'exception d'Aristote, doué au plus haut degré du génie d'observation, ont procédé, à peu de chose près, comme les premiers physiciens, qui, suivant la remarque d'un savant et habile critique, M. Letronne (*Idées cosmographiques sur Atlas, Annal. archéol.*, t. IV, p. 166), ont transporté dans leurs systèmes les mythes poétiques et religieux. La compilation zoologique de Pline, les contes absurdes d'Élien touchent de bien près à la mythologie. Les Grecs aimaient trop les fictions pour ne pas les faire entrer dans le domaine de la science; et si les découvertes géographiques firent évanouir les prodiges dont les poëtes avaient environné des régions jusqu'alors presque inconnues, les naturalistes et les médecins de l'antiquité mirent à leur place d'autres merveilles.

(2) Apollod., III, 3.

(3) Amelesagoras (*ap.* Apollod., III, 3, 10) remplace Polyïdus par Esculape qui avait ressuscité Capanée, Lycurgue, Ériphyle, Hippolyte, Tyndare et Hymeneus. Du reste, Polyïdus, *celui qui sait beaucoup*, devin et médecin à la fois, nous paraît personnifier ici une des croyances de l'antiquité qui attribuait à Apollon et à Esculape la connaissance des vertus des plantes. Voy. Plin., *Hist.. Nat.*, XXV, c. 2.

(4) Dans le mythe du Méonien Tylus (Nonn., *Dionys.*, XXV, 450-556,) on voit figurer, comme dans la légende sur l'herbe *moly*, un géant qui se nomme Damascenus. Nonnus, ainsi que l'a fort bien remarqué Lobeck, suit ici Xanthus le Lydien. Il appelle l'herbe de vie la fleur de Jupiter, Διὸς ἄνθος.

(5) Malgré notre profond respect pour la science et le génie de l'illustre auteur de la *Symbolique* (Tr. fr., III, p. 495); nous ne pouvons adopter dans toute leur étendue ses idées sur la fable du Glaucus crétois; nous oserons dire que M. Creuzer

circonstances que nous allons signaler, elle concourt puissamment à établir une curieuse assimilation entre les deux légendes. En effet, sans parler des rapports de nom, comme fils de Pasiphaé (1), qui, pouvant être considérée comme une des Hyades, se confond peut-être avec Leucothoe (2), comme frère d'Ariadne (3), de Deucalion et d'Acallé ou Acacallis (4), comme fils de Minos lui-même, symbole sidérique ou physique (5), comme adversaire des Tyrrhéniens (6), comme prophète enfin (7), le Glaucus de Crète s'identifie au Glaucus de Béotie. Mais cette identité se présente à l'esprit avec une force nouvelle, quand on retrouve l'épisode de Scylla dans le mythe de Minos. En effet, la fille de Nisus, faucon (8) ou poisson (9), que son père transformé en un aigle pêcheur déchire dans ses serres (10), présente une singulière ressemblance avec l'autre Scylla des mers de Sicile. Les anciens les confondaient ensemble ; ce sont les commentateurs qui ont

y fait une part trop large aux rites funèbres et au dogme de la résurrection. La médecine, l'agriculture, l'observation des phénomènes les plus vulgaires tiennent une grande place dans la religion des peuples nouveaux. — M. Hoek, *Creta*, III, S. 287, qui a développé les idées de M. Creuzer, est tellement préoccupé du point de vue symbolique et funèbre, qu'il ne songe nullement, bien qu'il parle de l'herbe *Balis*, au rapprochement qu'elle offre avec le Glaucus marin, rapprochement qui se présente d'une manière si naturelle à l'esprit.

(1) Pasiphaé, suivant Plutarque, est fille d'Atlas (*in Agid.*, IV, p. 511, Reisk. Cf. Voelcker, *Myth. des Jap. Geschlechtes*, S. 248.)

(2) *Symbol.*, Tr. fr. t. III, p. 484.

(3) Voyez plus haut Glaucus Pontius en rapport avec Ariadne.

(4) M. Schwenck, pour rapprocher les deux Glaucus, tire parti des noms de Δευκαλίων et d' Ἀκάλη ou Ἐκάλη. Le premier, dit-il, est un symbole de l'eau ; le second répond à Γαλήνη (*le calme de la mer*). *Etymol. myth. Andeutung.* S 183

(5) *Symbol.*, Tr. fr., t. III, p. 491.

(6) Servius, *ad* Virg. *Æn.*, VII, 796 ; VIII, 72, 328 ; X, 564.

(7) De même que c'est après sa résurrection que le fils de Minos devient prophète (Apollod., III, 3), de même aussi c'est après s'être jeté dans la mer et lorsque sa vie nouvelle a commencé, que le Glaucus béotien devient prophète. Cette coïncidence est remarquable.

(8) Virgil., *Georg.*, I, 405 ; *Eclog.* VI, 74. Cf. Serv., et Ovid., *Metam.* VIII.

(9) Hygin (*Fabul.* 188), nomme ce poisson *ciris*, le κίρις des Grecs. Etym. M. *sub verb.* Cf. Oppian. *Halieut.*, I, 129.

(10) Ἁλιάετος, Hygin. (*Fabul. ibid.*) — Pline (*Hist. Nat.* X, C. 3) raconte que cet oiseau plane au-dessus de la mer, guettant l'instant où il apercevra un poisson pour s'en saisir et le déchirer.

voulu les distinguer (1). Ils n'ont point vu qu'il ne s'agissait pas ici d'une idée particulière, isolée, circonscrite, mais plutôt des variantes d'un type qui rentre dans les vieilles religions de la nature. C'est ce que M. Creuzer a justement fait observer (2).

Disons-le encore une fois, la légende du Glaucus insulaire touche par trop de points à la légende du Glaucus des côtes de la Béotie pour n'avoir point eu au fond une signification pareille. Les différences qui les caractérisent ne sont qu'extérieures; elles décèlent seulement des influences locales (3). C'est ainsi que le Glaucus de Crète naissant (4) et mourant dans le miel, puis ressuscitant, perpétuait sous une autre forme une des traditions les plus importantes de cette île célèbre, en rappelant son Jupiter nourri par des abeilles (5).

(1) On lit dans Virgile, *Eclog.* VI, 74 : *Quid loquar ut Scyllam Nisi quam fama secuta est Candida succinctam latrantibus inguina monstris Dulichias vexasse rates.* Dans Properce, VI, 4, 37 : *Quid mirum in patrios Scyllam sævisse capillos, Candidaque in sævos inguina versa canes?* Dans Ovide, *Amor.*, III, 12, 21 :*Per nos Scylla patri canos furata capillos, Pube premit rabidos inguinibusque canes.*

(2) *Symbol.* Traduct. fr., t. III, p. 497.

(3) Ce principe a été admis sans difficulté par MM. Schwenck (*Etymol. myth. Andeutungen*, S. 183) et Preller, *Demeter und Perseph.*, S. 259. Aux yeux du premier, Glaucus marin est fils de Minos; car Minos est un dieu lunaire. Le second ne s'explique pas très-nettement sur le sens mythique de la légende, mais il remarque que Glaucus entre d'une part dans la famille de Minos, parce que Minos est un symbole collectif dans la religion des Cariens, de l'autre, dans celle d'Anthédon, fondateur de la ville maritime de ce nom, parce qu'on y honorait particulièrement Glaucus, révéré du reste comme θαλάττιος, sur les côtes et dans les îles.

(4) Une pierre gravée publiée dans les *Ann. de l'Inst. arch.*, tav. H, n° 2, t. VII, p. 246; cf. *Impr. Gemm.* Prim. cent., n° 36 ; *Bullet.*, 1831, p. 106, représente, aux yeux de M. Panofka, Mélitéus, né de Jupiter et d'Othréis, qui fut exposé au milieu d'une forêt où les abeilles le nourrirent. Ce monument curieux de la glyptique nous paraît reproduire l'instant où le Glaucus de Crète vient de tomber dans le vase de miel : son aspect, qui est celui d'un enfant, l'attitude par laquelle il semble implorer du secours, la sollicitude inquiète de l'homme placé devant lui et chez lequel, ainsi que l'a remarqué lui-même le savant archéologue de Berlin, rien ne rappelle un pasteur; enfin l'abeille volant au-dessus de sa tête, toutes ces circonstances réunies semblent venir à l'appui de notre conjecture. Une autre considération nous influence encore, c'est que la fable de Mélitéus, bien moins connue que celle de Glaucus, célèbre par le proverbe, Γλαῦκος πίνων μέλι ἀνέστη, devait, par ce motif seul, entrer plus difficilement dans le domaine de l'art.

(5) Bœus *ap.* Antonin. Liberal. *Metam.* IX; Callimach. *Hymn. in Jovem*, 50.

Nous avons vu Glaucus dans la Crète, nous le retrouvons à Corinthe, mais sous les traits d'un personnage héroïque. Cependant, quand nous aurons examiné sa légende, nous ne tarderons pas à voir reparaître en lui l'acolythe de Posidon, ou peut-être le dieu lui-même. Tout le monde sait que le cheval est un des principaux attributs de Neptune; on invoquait le souverain des mers à Corinthe et dans les lieux où son culte était le plus en honneur, sous des noms qui exprimaient ses rapports avec ce noble animal (1). Or, c'est aussi le cheval qui forme un des traits les plus saillants du mythe du héros corinthien. Glaucus, en sa qualité d'aurige, se nommait dans l'Isthme Ταράξιππος (2), ce qui le rattache visiblement à Neptune, auquel ce surnom appartient. Il périt, comme un autre Diomède, sous la dent de ses cavales, dans les jeux célébrés pour les funérailles de Pélias (3). On conçoit déjà comment Glaucus, fils de Sisyphe, peut se lier à Neptune. Mais lorsque nous aurons rappelé d'autres faits, sur lesquels on n'a peut-être point encore assez insisté, il ne sera plus possible de mettre en doute le caractère que nous lui assignons. Voyons, par exemple, quels sont la plupart des personnages qui se groupent autour de ce héros. De même que dans la Crète, Glaucus, dans l'antique Éphyre, a pour mère une des Pléiades (4), pour femme Eurymédé, qui nous fait souvenir d'une épithète de Neptune (5), pour fils Chrysaor, personnification de la pluie qui fertilise (6), et Hip-

(1) De là les épithètes de : Ἵππαρχος, Pind., *Pyth.* IV, 80 : Ἱππηγέτης, Tzetz. *ad* Lycoph., 767 : Ἵππιος, Paus. VIII, 37, 8 : Ἱπποκούριος, Paus. III, 14, 2 : Δαμαῖος à Corinthe, Pind., *Olymp.*, XIII, 98 et Schol. : Ταράξιππος dans l'Isthme, Pausan. VI, 21, 8.

(2) Nous savons par Eustathe (*ad* Hom. *Iliad.* N, p. 918, 16) qu'un des chevaux de Neptune se nommait *Glaucus*.

(3) Paus. VI, 20, 9 ; Virg., *Georg.*, III, 266.— Strabon (IX, p. 409) le fait mourir dans la ville de Potniæ en Béotie.— S'il faut en croire Probus (*ad* Virgil. *Georg.*, III, 255), les cavales de Glaucus n'étaient autres que les fameuses cavales de Diomède. Amenées par Hercule à Eurysthée, elles passèrent à Sisyphe qui les donna à son fils.

(4) Mérope fille d'Atlas. Apollod., I, 9, 1.

(5) Εὐρυμέδων. Pind., *Olymp.*, VII, 41.

(6) Steph. Byz. *v.* Μύλασα. Sur le sens du mythe de Chrysaor, on peut voir Creu-

ponoüs-Bellérophon, dont le nom se retrouve sous une forme féminine dans celui de la néréide Hipponoé (1). Cette paternité assimile Glaucus à Neptune. Du moins, nous ne faisons aucune difficulté de le croire, lorsque nous comparons cette donnée aux récits de Pindare (2) et d'Hygin (3), qui nous apprennent que Bellérophon est fils de Neptune et d'Eurynome, la même sans doute que la déesse, moitié femme, moitié poisson, adorée à Phigalie (4).

Un passage du grand Étymologiste (5) nous révèle un fait dont la singularité étonne au premier abord, mais dont il n'est pas impossible de déduire un rapprochement curieux. Le surnom d'équestre donné à Neptune vient, dit le grammairien grec auquel on doit cette observation, de ce que ce dieu avait donné naissance au cheval *Sisyphe*, en frappant du trident un rocher de la Thessalie. Il nous semble que ce n'est point une trop grande hardiesse que de supposer que ce cheval issu de Neptune et nommé *Sisyphe* se lie, jusqu'à un certain point, avec le mythe de *Sisyphe* fondateur d'Éphyre.

Remarquons en premier lieu que la tradition relative à Sisyphe se rattache par les Éolides à la Thessalie. De plus, nous savons que Sisyphe est fils d'Éole. Or, nous voyons qu'Éole,

zer, *Symb.*, Tr. fr., t. III, p. 456. Cf. Voelcker. *Myth. des Jap. Geschl.*, S. 209.

(1) Hesiod., *Theogon.*, 251. — Le cheval étant l'emblème de Neptune, il n'est pas étonnant de voir ce mot entrer en composition dans les noms des Néréides. Ainsi on trouve à côté d'Ἱππονόη, Μενίππη (Hesiod., *Theogon.*, 260), Ἱπποθόη (*Theogon.*, 251), Ἱππώ (*Theogon.*, 351). Cf. Voelck. *Myth. des Jap. Geschl.*, S. 147.

(2) *Olymp.*, XIII, 66.

(3) *Fabul.* 157.

(4) M. Welcker (*Nachtrag zur Trilog.*, S. 176) a bien senti que cette Eurynome devait être comparée à Glaucus.

(5) Ἵππιος ὁ Ποσειδῶν ὅτι δοκεῖ πρῶτον ἵππον γεγεννηκέναι Σίσυφον ἐν Θεσσαλίᾳ, τῇ τριαίνῃ πέτραν παίσας· ὅθεν ἱερὸν Ποσειδῶνος Πετραίου. Etym. M. *sub. verbo.*— Nous sommes fort éloigné de nous dissimuler le donte que peut faire naître la leçon du grand Étymologiste. En effet, tout le monde sait que le Scholiaste de Pindare (*ad Pyth.*, IV, 246) nomme ce cheval Σκύφιος, et M. de Witte a tiré un excellent parti de ce nom en le rapprochant du mot esquif, *Étude du mythe de Géryon*, dans les *Nouv. Ann.*, II, p. 326. Mais une réflexion nous empêche d'abandonner complétement notre conjecture. Il est certain que le cheval issu de Neptune portait plusieurs noms. C'est ce qui résulte d'un passage de Tzetzès (*ad* Lycoph. 766), où l'on voit que le cheval Σκύφιος se nommait

dans certaines traditions, est fils d'Hippotès et de Mélanippe (1), et cette origine nous ramène encore une fois au cheval. Mais ce n'est pas tout : le cheval, attribut de Neptune, est le symbole du navire et de la navigation (2). Le vent enfle les voiles du navire, lui donne l'impulsion, rend sa course plus rapide, et qu'est-ce donc qu'Éole, si ce n'est le maître des vents? Le rapprochement du cheval, emblème du vaisseau, et d'Éole, personnification des vents, est si naturel, qu'il a pu se présenter de très-bonne heure à l'esprit des Grecs. Il nous semble que c'est ce qu'ils ont voulu exprimer en disant, dans leur langage pittoresque, que Sisyphe était fils d'Éole.

D'un autre côté, nous ne pouvons oublier que l'on trouve dans le mythe de Sisyphe, le rocher et la source. Apollodore (3) nous dit que Sisyphe, pour avoir révélé au fleuve Asopus l'enlèvement de sa fille, obtint qu'une source jaillirait sur l'Acrocorinthe, et l'on remarquera que la punition rappelle quelque peu la récompense; car le fils d'Éole fut condamné à rouler éternellement dans les enfers un énorme rocher.

La légende du cheval sorti des flancs du roc semble avoir ouvert la série des traditions qui nous montrent Pégase faisant jaillir la source du rocher (4), Glaucus périssant parce que

aussi Σχείρων ou Σχυρωνίτης. Or, cette dernière dénomination appartient peut-être à la Mégaride, car elle nous rappelle les rochers Scironiens. En Arcadie, le cheval enfanté par Neptune s'appelait Arion. Paus. VIII, 25, 4. En présence de ces faits, qui nous empêche de croire que dans la Corinthie, le cheval neptunien prit le nom de Sisyphe ? — Une observation que nous devons à l'obligeance et à la sagacité du savant traducteur de la *Symbolique* peut en outre appuyer ces données. Le nom de Σχείρων est celui d'un vent qui régnait dans l'Attique. Ceci rangerait parmi les enfants d'Éole, qui n'est qu'une des formes de Neptune, le cheval Σχυρωνίτης, et l'assimilerait à Sisyphe.

(1) Homère lui donne l'épithète d' ἱπποτάδης. *Odyss.*, X, 2. Cf. Diodor., IV, 67.

(2) Sur l'assimilation du vaisseau au cheval, cf. Voelcker, *Mythologie des Japetisch. Geschlechtes*, S. 183; Guigniaut, traduct. fr. de la *Symbolique*, t. II, p. 603. — Cette assimilation reparaît dans l'antiquité figurée. Les pieds de cheval donnés à un grand nombre de divinités marines, les Tritons-Centaures, les Hippocampes, etc., expriment l'idée de la vitesse et du mouvement sur les eaux.

(3) I, 9, 3.

(4) Paus., II, 3, 5; II, 31, 12. — La mythologie orientale renferme des idées analogues. Dans le *Zend-Avesta* l'eau *Ardouisour* jaillit de l'*Albordj*, montagne d'or et de lumière, sous la forme d'une fille à corps de cheval. Ce rapprochement, que nous

ses cavales se sont abreuvées à une source sacrée (1), ou bien encore Bellérophon domptant auprès d'une source le cheval ailé avec lequel il triomphera de la Chimère (2).

Mais quelle que puisse être l'opinion du lecteur sur l'assimilation de Sisyphe au cheval thessalien, il n'en est pas moins vrai que l'idée d'un Neptune équestre se retrouve au fond de la plupart de ces fictions, que ce sont autant d'expressions différentes d'une même pensée. Elles nous offrent un remarquable exemple de la marche des idées religieuses ; car, si nous reconnaissons au milieu de ces récits variés le symbole du dieu des mers, sous la forme qui lui était consacrée à Corinthe, la ville commerciale et maritime par excellence, nous devons avouer que les traditions poétiques qui l'entourent lui ont enlevé déjà quelque chose de la solennité de son caractère et de sa simplicité primitive (3).

A Corinthe, l'âge symbolique ainsi que l'âge des poëtes avaient eu leur Glaucus ; l'âge philosophique eut aussi le sien. Qu'on nous permette de rapporter en entier un des passages les plus curieux du Scholiaste de Platon (4). « Le dieu marin, Glaucus,

devons à l'obligeance de M. Lajard, est indiqué dans le savant travail de cet habile antiquaire sur le monument mithriaque de Vienne, en Dauphiné. *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, t. XV, 2e partie, p. 392. Cf. *Nouv. Ann.* II, p. 250.

(1) Serv. *ad* Virg. *Georg.*, IV, 268.

(2) Pind., *Olymp.* XIII, 90 et Schol.

(3) Je crois que c'est ici le lieu de rappeler que le nom de Glaucus figure dans les traditions lyciennes. Qui ne connaît le brave allié des Troyens dont il est si souvent question dans l'*Iliade ?* Voelcker (*Mythol. des Jap. Geschl.*, S. 241) a très-bien vu que les noms héroïques appartenant aux traditions de Corinthe et d'Argos se répètent dans la Lycie. Ainsi, par exemple, tandis qu'à Corinthe, Glaucus est père d'Hipponoüs, en Lycie, Glaucus est fils d'Hippolochus. Cette coïncidence ne peut être l'effet du hasard. La similitude des noms indique toujours chez les Grecs la similitude des idées. L'idée du cheval est évidemment le point de départ de ces analogies. — Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'association des noms de Glaucus et du cheval se retrouve jusque dans la Colchide. Strabon, (X, p. 498), nous parle de deux fleuves appelés Γλαῦκος et Ἵππος qui se jettent dans le Phase, non loin de l'endroit où s'élevait le temple de Leucothoé.

(4) *In Republ.*, X, p. 611, A. Cette glose a pour but d'expliquer ce que dit Platon de l'âme qu'il compare à Glaucus défiguré par l'action des flots, par les coquillages et les plantes marines : Τεθεάμεθα μέντοι διακείμενον αὐτὸ ὥσπερ οἱ τὸν θαλάττιον Γλαῦκον ὁρῶντες, οὐκ ἂν ἔτι ῥαδίως ἴδοιεν αὐτοῦ τὴν ἀρχαίαν φύσιν, ὑπὸ τοῦ τά τε παλαιὰ τοῦ

dit-il, était fils de Sisyphe et de Mérope. Un jour il devint immortel pour s'être baigné dans une fontaine; un autre jour il se précipita dans les flots, parce qu'il n'avait pu prouver à personne son immortalité. Dès ce moment, le nouveau dieu visite chaque année les rivages et les îles, escorté des monstres marins. Les pêcheurs se cachent au fond d'une barque la nuit dans laquelle il prononce ses oracles bruyants, et cherchent, par des jeûnes, des prières et de l'encens, à détourner les malheurs qu'ils ont à redouter. En effet, Glaucus, placé sur un rocher, menace en langue éolique leurs champs et leurs troupeaux, et il accompagne ses prédictions de lamentations sur son immortalité. » On conçoit combien une fable aussi intéressante mériterait de développements. Cependant, comme le temps et l'espace nous manquent, nous nous bornerons à rappeler ici un commentaire de M. Welcker (1). « Cette légende, observe ce savant et ingénieux philologue, est l'écho de cette voix intérieure, de ce sentiment mélancolique qui parlent sans cesse à l'homme de son origine, origine inconnue et par conséquent divine. Peut-être le récit poétique existait-il déjà quand on en fit l'application à cette disposition de notre âme; peut-être aussi prit-il naissance à cette occasion. Quoi qu'il en soit, Glaucus, fils de Sisyphe, c'est-à-dire, de la Sagesse elle-même, se montre à nous ici comme un sophiste qui a la conscience de l'immortalité de l'âme, vérité que, pour son malheur, il lui est impossible de prouver, car, trop élevée pour l'entendement humain, elle échappe à la démonstration. »

Nous avons cherché à établir l'identité des deux Glaucus par la voie des rapprochements et des conjectures; maintenant nous pouvons montrer par des textes précis que le Glaucus d'Anthédon tenait une place dans la légende religieuse de Corinthe. En effet, Nicanor (2) nous dit que Mélicerte changea son nom

σώματος μέρη, τὰ μὲν ἐκκεκλᾶσθαι, τὰ δὲ συντετρίφθαι, καὶ πάντως, λελωβῆσθαι ὑπὸ τῶν κυμάτων· ἄλλα δὲ προσπεφυκέναι, ὀστρεά τε καὶ φύκια καὶ πέτρας· ὥστε παντὶ μᾶλλον θηρίῳ ἐοικέναι ἢ οἷος ἦν φύσει.

(1) *Nachtrag zu Æschyl. Trilog.* S. 177.

(2) *Ap.* Ath., VII, p. 266.

contre celui de Glaucus. Un poëte, Hédylus de Samos (1), a paraphrasé ce récit. Il nous dépeint Glaucus brûlant d'amour pour Mélicerte et se précipitant dans les flots. C'est peut-être à des traditions de cette nature que Clément d'Alexandrie fait allusion, lorsqu'en parlant de l'institution des jeux isthmiques, il nomme Glaucus à la place de Sisyphe (2).

Mais quel pouvait être le lien qui rattachait les légendes des rives de l'Euripe aux mythes du Péloponnèse? Souvenons-nous d'abord que la pléiade Mérope (3), mère du Glaucus de Corinthe, était sœur de la pléiade Alcyone, mère du Glaucus marin; qu'il existe en outre d'autres traditions qui présentent Alcyone (4) comme femme de Neptune et mère d'Anthas, roi d'Anthédon (5). A côté de ces analogies mythologiques se place une observation de K. O. Müller qui mérite d'être signalée. Selon cet illustre archéologue, la plupart des constellations dont parlent Homère et Hésiode se rattachent étroitement aux traditions béotiennes (6). Cette réflexion nous reporte vers la Béotie.

Arrivé à ce point de notre travail, il nous est difficile d'aller plus loin sans nous occuper de deux textes assez peu connus, et dont l'examen rentre nécessairement dans ces recherches. On lit dans le grand Étymologiste (7) que dans les

(1) *Ap.* Athen., *loc. cit.*

(2) Clem. Alexand., *Strom.* I, c. 21, Pott., p. 401. — Cf. la tradition evhémérique qui fait d'Isthmius un fils de Glaucus : Ἴσθμιος δὲ ὁ Γλαύκου. Paus. IV, 3, 6.

(3) Apollod. I, 9, 3.

(4) Paus. II, 30, 8.

(5) Paus. IX, 22, 5; Steph. Byz. *v.* Ἀνθάνα.

(6) C'est du moins sur cette vue que s'appuie Voelcker (*Myth. des Jap. Geschl.*, S. 117) pour expliquer la présence de Glaucus dans la religion de Corinthe, et nous n'avons pas cru devoir la rejeter. On connaît d'ailleurs la légende d'Ægiæ en Laconie. Là, il y avait un étang consacré à Neptune dans lequel un homme ayant pêché fut changé en une espèce de poisson nommé ἁλιεὺς, le *pêcheur*. Paus. III, 21, 5; Plutarch., *De Solert. anim.*, t. X, p. 72, ed. Reisk. Cf. de Witte, *Nouv. Ann.*, t. I, p. 97. Ceci prouve que la fable d'Anthédon avait pénétré jusque dans le cœur du Péloponnèse.

(7) Γλαυκώπιον, τὴν ἀκρόπολιν οἱ ἀρχαῖοι, ἢ τὸ ἐν ἀκροπόλει τῆς Ἀθηνᾶς ἱερόν· ἀπὸ Γλαύκου τινὸς αὐτόχθονος, ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ κατοικήσαντος. *Sub verbo.*

temps anciens on donnait le nom de Γλαυκώπιον à l'*Acropole* ou au *temple de Minerve*, à cause d'un certain *autochthone* nommé *Glaucus* qui habitait dans ce lieu. On voit ensuite dans Étienne de Byzance que ce même nom de Γλαυκώπιον ainsi que l'épithète de Γλαυκῶπις attribuée communément à Minerve, venaient de *Glaucopus*, fils d'*Alalcoménès*, et d'*Athénaïs*, fille d'Hippobotès (1).

Nous ne nous dissimulons pas que ces textes ont encouru la critique, et nous dirions presque le dédain du petit nombre de philologues et d'antiquaires qui ont eu occasion de s'en occuper (2); et nous-même, pénétré du désir d'exclure de notre méthode d'interprétation, toute supposition arbitraire ou forcée, nous avons été sur le point de les abandonner. Cependant après de mûres réflexions, nous n'avons pu nous décider à renoncer entièrement à tirer parti des passages en question. Nous croyons même qu'on pourrait y trouver une particularité aussi intéressante que neuve : nous voulons dire les éléments d'un rapprochement entre Minerve et le Glaucus marin.

Quand on confronte le texte du grand Étymologiste avec celui d'Étienne de Byzance, on ne doute plus de l'identité de *Glaucus* et de *Glaucopus;* mais le récit de ce dernier a cet avantage qu'il nous permet de reconnaître dans quelle localité nous devons placer cet autochthone. Et d'abord *Glaucopus* et *Alalcoménès* ne sont autres, évidemment, que la personnification des deux épithètes de Minerve, Ἀλαλκομενηΐς et Γλαυκῶπις. Mais si d'une part le nom d'Alalcoménès nous rappelle le bourg

(1) Ἀλαλκομένιον, πόλις Βοιωτίας, ἀπὸ τοῦ Ἀλαλκομενέως, ὃς καὶ ἵδρυσε τὴν Ἀθηνᾶν Ἀλαλκομενηΐδα, οὐ γὰρ παρὰ τὸ ἀλαλκεῖν... ἀλλ' ὡς Νηρεὺς Νηρηΐς· ἐκ τοῦ Ἀλαλκομενέως δὲ, καὶ Ἀθηναΐδος τῆς Ἱπποβότου, Γλαύκωπος, ἀφ' οὗ Γλαυκώπιον, καὶ Γλαυκῶπις. *Sub verbo.*

(2) Berkelius (*ad Steph. Byz.*) regarde le passage que nous venons de citer comme étant tout à fait inexplicable, tant il est corrompu. *Totus hic locus tam misere est affectus, ut commodum inde sensum percipere nequeam.* Également le savant K. O. Müller, malgré sa haute sagacité, n'a pas vu le parti qu'il y avait à tirer de la tradition sur Glaucopus; il reproche à cette fable d'être par trop puérile : *Nach einer Wunderlich albernen Fabel*, etc. *Orchom.*, S. 213.

d'Alalcoménium, situé en Béotie, et l'un des plus antiques foyers de la religion de Pallas (1), de l'autre, le nom d'Athénaïs nous fait souvenir d'une de ces villes de la Béotie que les anciens eux-mêmes ne connaissaient déjà plus que par la tradition. Il nous rappelle cette Athènes primitive, située avec une Éleusis non moins ancienne sur les bords du fleuve Triton, près de la colline occupée plus tard par Alalcoménium, et qui toutes deux appartenaient à un monde séparé des siècles suivants par le déluge d'Ogygès (2).

Si nous comparons cette donnée avec le récit du grand Étymologiste, nous arrivons à un résultat important. Ce parallèle nous fait soupçonner que le nom de Γλαυκώπιον n'est autre que quelque antique dénomination relative au culte de Minerve dans l'Athènes située sur le fleuve Triton. Remarquons bien que c'est autour du lac Copaïs que la plupart des traditions sur Minerve ont pris naissance; que de là elles se répandirent dans l'Attique (3). Aussi, lorsque les grammairiens nous disent que l'Acropole ou le temple d'Athéné se nommait Γλαυκώπιον, ils oublient, en s'exprimant d'une manière plus précise, de remonter à l'origine de ce surnom, qu'ils avaient cependant emprunté, ainsi qu'ils le déclarent eux-mêmes, aux anciens récits des poëtes et des logographes, οἱ ἀρχαῖοι (4).

Nous ne savons si ce ne serait pas aller trop loin; mais il nous semble qu'en rapprochant le Glaucus d'Anthédon du Glaucus autochthone dont il vient d'être question, nous renouons la chaîne des temps dans la Béotie. On peut supposer, nous le croyons du moins, que des villes situées comme Anthédon, soit aux bords, soit à peu de distance du lac Copaïs,

(1) Voy. K. O. Müller, *Orchom.*, S. 355.

(2) Οἱ δ' Ἐλευσῖνα, καὶ Ἀθήνας παρὰ τὸν Τρίτωνα ποταμόν· λέγεσθαι καὶ κατὰ Κέκροπα, ἡνίκα τῆς Βοιωτίας ὑπῆρξε καλουμένης τότε Ὠγυγίας, ἀφανισθῆναι δὲ ταυτὰς ἐπικλυσθείσας ὕστερον. Strab. IX, p. 407. Ce passage et bien d'autres de la description de la Béotie, telle que nous l'a donnée le géographe grec, démontrent clairement que toutes les traditions s'accordaient à présenter ce pays comme ayant été originairement un vaste marais.

(3) K. O. Müller, *Orchom.*, S. 128.

(4) K. O. Müller (*Minerv. Poliad.*, p. 5) appuie cette idée : *Jamque adducor, ut* Γλαυ-

avaient conservé la mémoire d'Athènes, d'Éleusis ou de l'antique Orchomène qui les avaient précédées sur ces rives fangeuses. On peut supposer que les idées religieuses s'appuyaient en partie sur ces mêmes souvenirs, et du reste nous voyons prédominer sur tous les points de la contrée presque un seul et même culte, celui de Pallas-Athéné. Mais à côté de ces considérations vient se placer un fait qui donne à nos conjectures un nouveau degré de probabilité. Nous voulons parler du caractère d'autochthone dont le Glaucus d'Anthédon est investi. Aussi curieuse qu'inattendue, cette nouvelle face du mythe n'en repose pas moins sur des fondements réels. Plusieurs témoignages démontrent que Glaucus se rattachait aux diverses localités de la Béotie. C'est à ce titre qu'il est fils de Polybus, de l'Eubée ou de la Terre, qu'il est petit-fils d'Hermès ou de Larymnus, c'est à ce titre que Copéus est son père (1). Or, qu'est-ce que Copéus? c'est l'aïeul de Platée(2), c'est le fondateur d'Anthédon (3), c'est le fondateur de Copæ (4), ville à laquelle le lac Copaïs dut son nom (5). On le voit, ce mythe fait entrer pleinement Glaucus dans le système des fables de cette partie de la Béotie.

Appuyé sur de telles prémisses, il nous devient un peu plus aisé de conclure dans la question qui nous occupe.

κώπιδα *quoque* 'Αθῆναν *dixisse arbitrer poetas, non tam ad terribilem oculorum fulgorem significandum, quam solennia Numinis epitheta a vatibus antiquioribus edoctos. Quid quod* Eustath. *ad Odys.* II, p. 104, 44, Basl. *Acropolin Athenarum* Γλαυκώπιον *dictam, auctoritate* τῶν παλαιῶν. Il est à croire que cet illustre antiquaire n'en serait pas resté là, s'il s'était souvenu du passage du grand Étymologiste. On peut admettre en outre qu'à une époque reculée le surnom de Γλαυκώπιον fut donné à plusieurs temples de Minerve. C'est ce qu'il est permis d'inférer d'un vers d'Alcée rapporté par Strabon (XIII, p. 600), où l'on voit que le temple de Sigée s'appelait Γλαυκώπιον.

(1) 'Ανθηδὼν νύ τίς ἐστιν ἐπὶ πλευροῖο θαλάσσης
'Αντίον Εὐβοίης, σχεδὸν Εὐρίποιο ῥοάων·
Ἔνθεν ἐγὼ γένος εἰμί· πατὴρ δέ με γείνατο Κωπεύς.
Theolyt. *ap.* Athen., VII, p. 296.

(2) Schol. *ad Iliad.* II, p. 504, Bekk., p. 81.

(3) K. O. Müller, *Orchom.*, S. 238.

(4) Eustath., *ad* Hom. *Iliad.* II, p. 267, 31.

(5) Eustathe adopte l'opinion de ceux qui faisaient venir de κώπη, rame, le nom

Aussi nous hésiterons moins à reconnaître dans le passage du grand Étymologiste, combiné avec celui d'Étienne de Byzance, le fragment mutilé de quelque tradition perdue, qui mettait le Glaucus béotien en rapport avec Minerve. D'ailleurs, le caractère marin de cette déesse, établi par de si nombreux témoignages, se dessinait encore avec plus de netteté sur les rives du lac Copaïs, à l'embouchure du fleuve Triton (1). Là, sous le nom d'Alalcoménia, elle passait pour être la fille d'Ogygès(2) et personnifiait les eaux qui, à la grande époque marquée du nom de son père, avaient envahi la contrée. Déesse de l'élément humide, Minerve, dans le système religieux d'un peuple échappé à l'inondation, et dont les annales attestaient la lutte continuelle de la terre et de l'eau, Minerve, disons-nous, dans ce pays où régnait Cécrops à la double nature, put très-bien être associée à Glaucus l'autochthone et le dieu marin (3).

Peut-être que ces réflexions, malgré les témoignages dont elles sont entourées, laissent encore bien des doutes dans l'esprit du lecteur. Aussi, pour essayer, autant que possible, d'y faire pénétrer la lumière, allons-nous emprunter le secours de la philologie.

On se rappelle avoir vu plus haut que nous avons rappro-

de la ville de Copæ, et par suite celui du lac Copaïs, genre d'étymologie, dit-il, applicable à la ville de Platée, dont le nom se tire de πλάτη, rame, parce que les habitants ne pouvaient communiquer entre eux qu'au moyen de rames, c'est-à-dire en faisant usage de légers esquifs; et l'on reconnaît dans tout ce passage la plupart des données fournies par Strabon, IX, p. 411. Quelques érudits ont blâmé ces étymologies (v. Palmerius *ad l. cit.*) mais au moins elles ont le mérite de nous faire connaître quelles étaient les idées des anciens sur l'état physique de la Béotie. Quand ils disaient que Platée descendait de Copéus, ils exprimaient la même chose; mais c'était alors dans un langage figuré.

(1) De là l'épithète de Tritogénie. Voir K. O. Müller, *Orchom.*, S. 335.

(2) Paus., IX, 33, 4. Cf. Steph. Byz. *v.* Ἀλαλκομένιον ; Creuzer, *Symbol.* Trad. fr. t. II, p. 748.

(3) Glaucus, donnant son nom au temple de Minerve, peut être comparé à Cécrops qui avait institué le culte de cette déesse, et dans lequel on retrouve également une double nature. — L'association d'un dieu marin et de Minerve semble se reproduire dans le mythe de Nérée de Catane, qui devint amoureux d'Athéné de l'Attique et qui se précipita, comme Glaucus, du haut d'un rocher. Ptolem. Heph., c. 7.

ché Glaucus et Glaucopus. Or, pour justifier ce rapprochement, il est nécessaire de décomposer l'épithète de Γλαυκῶπις à laquelle l'un et l'autre avaient, dit-on, donné lieu. Remarquons que déjà les grammairiens formaient ce nom des racines γλαυκὸς et ὀφθαλμός. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que la religion, ainsi que cela résulte d'un passage de Pausanias (1), combiné avec le témoignage formel de Diodore (2), avait sanctionné pleinement cette composition du mot. En effet, non-seulement la déesse portait le nom de Γλαυκῶπις parce que ses yeux étaient glauques : γλαυκοὺς ἔχουσα τοὺς ὀφθαλμοὺς, mais encore ils étaient de cette couleur suivant une opinion généralement reçue, parce qu'elle était fille de Neptune et du lac Tritonis (Τριτωνίδος λίμνης (3)). On conçoit toute l'importance de cette donnée qui explique d'une manière fort naturelle les rapports de Minerve avec Glaucus et Glaucopus. Ceux-ci évidemment tiennent, relativement à notre épithète, la place de Neptune ou du lac Triton. Ici, comme dans la tradition rapportée par Pausanias, la mythologie vient en aide à la grammaire. On commença par appliquer à l'une des racines du mot la légende de Glaucus, puis, personnifiant le mot tout entier, après Glaucus, on eut Glaucopus. Les Grecs procédaient habituellement de la sorte : nous pourrions citer bien des exemples de ce genre. Nous nous bornerons pour l'instant à celui que nous fournit le nom d'Aphrodite (Ἀφροδίτη), qui dans certaines traditions est fille d'Aphros (Ἀφρὸς) et d'Eurynome, fille de l'Océan (4).

Toutefois, ce n'est pas assez de savoir que l'adjectif γλαυκὸς se personnifie dans une des épithètes de Minerve. Il faut apprendre à connaître d'une manière plus exacte ce que nous n'avons fait qu'indiquer jusqu'à présent, c'est-à-dire, quelle est positivement la part d'idées qu'il représente dans le mythe

(1) I, 14, 5.
(2) I, 12.
(3) Paus., I, 14, 5.
(4) Lydus, *de Mensib.* IV, p. 89, Schow.

de la déesse. Mais pour atteindre ce but, il est indispensable d'envisager ce mot dans le sens le plus général, ce qui nous oblige, comme on va le voir, à remonter à l'origine de la fable de Glaucus chez les Hellènes.

Γλαυκὸς, d'après tout ce que nous avons pu recueillir dans les Lexicographes, n'avait pas dans la langue grecque de sens bien déterminé. On peut croire cependant que ce mot exprimait, dans son acception la plus étendue, cette couleur claire, cette teinte tirant sur le vert ou sur le bleu, mais dans laquelle le blanc domine, dont se revêtent le ciel ou la surface des ondes dans de certaines conditions et à certaines époques du jour (1). Il était impossible qu'à la vue de ces jeux de la lumière, le peuple, qui de l'arc aux sept couleurs avait fait Iris, et peut-être des flots blanchissants d'écume les vieilles ou Grées, effroi des navigateurs, n'éprouvât pas le besoin d'augmenter la série déjà si nombreuse de ces créations. Le mot qui exprimait les reflets du ciel sur le dos des vagues, subit donc la métamorphose de tant de mots de son espèce; de γλαυκὸς on fit le dieu Γλαῦκος (2), et Neptune compta désormais un sujet de plus dans son empire.

Le personnage de *Glaucé*, non-seulement justifie ce point de vue, mais démontre que raisonner ainsi, c'est entrer dans le véritable esprit de la haute antiquité. Il est évident

(1) Γλαυκός, λευκός. Hesychius *sub. v.*—Γλαυκὸς, λευκὸς, κυανὸς, γάλακτι ἐοικὼς, τὴν σαρκὰ καὶ τὰ ὄμματα. Etym. M. *sub. v.* Cf. Etymol. Gud. Γλαυκὸς, κυανὸς, ἢ λευκός. Zonar. *sub. v.*—*Glaucus autem cœruleus ut color, id est, subviridis, albo mixtus et quasi clarus.* Philarg., *Comm.* in Virg. *Georg.*, III, 82. ed. Lion, II, p. 334.—Lennep. *Etymol.*, I, p. 213, dit à ce sujet : Γλαυκὸς *cæsius ortum puto a* γάλα, *vel* γάλαξ *quod contracte est* γλὰξ, *unde porro* γλαύξ .A γλὰξ *vero* γλαὺξ *nostrum* Γλαυκὸς *proprie quidem lacteum notat, seu colorem lacteum referens; inde autem quod lac omni caret pelluciditate,* γλαυκὸς, *eximie notat colorem albicantem obscuriorem sine pelluciditate, qui dicitur cæsius, inprimis autem tribuitur colori maris; unde aliis porro rebus adjungitur, atque noctua colorem eximie* γλαὺξ *dicitur.*— Suivant Isidore de Séville (*Orig.* XII, 1129), le poisson Glaucus était ainsi nommé à cause de sa couleur blanche : *eo quod albus sit, Græci enim* λευκὸν *dicunt.*

(2) *Symbol.* tr. fr. t. II, p. 365.—De κακὸς, mauvais, méchant, on a fait le brigand Κάκος; d'ἀργὴς, la foudre, le cyclope Ἄργης; de φαιδρὸς, Φαῖδρος, de κοινὸς, Κοῖνος, etc. Voyez Eustath., p. 906, 42.

que la néréide dont parlent Homère (1), Hésiode (2), et plus tard Euripide (3), et le pseudo-Orphée (4), n'est autre chose que la personnification, sous une forme féminine, des idées que nous signalions tout à l'heure. Un passage d'Eustathe (5) corrobore cette assertion. La plupart des épithètes données à la mer dit-il, ne s'appliquent qu'à quelques-unes de ses parties. Ainsi, par exemple, celle de γλαυκὴ lui convient, parce qu'elle prend cette couleur dans les parages où, étant peu profonde, elle repose sur un fond de sable blanc. Ceci ne montre-t-il pas combien les Grecs, malgré les entraînements de leur vive imagination, savaient observer de près la nature ? Au reste, la pensée qui a présidé aux rapports de Glaucus et de Minerve se manifeste surtout dans les relations de cette déesse avec la néréide Glaucé. Minerve Γλαυκῶπις, déesse des sources thermales (6), Minerve Γυγαίη, déesse des lacs (7), portent tous les caractères de la Minerve que nous voyons à Tégée près d'une nymphe des eaux nommée *Glaucé* (8). Il ne faut point oublier, en outre, que cette Minerve prend ici le titre d'équestre (9). Or, une pareille association se retrouve à Corinthe, où le temple de Minerve Chalinitis s'élevait à peu de distance de la fontaine *Glaucé* (10).

(1) *Iliad.* XVIII, 39.

(2) *Theog.* 240.

(3) Ce poëte dit qu'elle est fille de Pontus. *Helen.* 1456.

(4) Là, elle prend l'épithète d'Ἰχθυόεσσα, v. 340, ce qui la rapproche de Glaucus.

(5) *Ad* Hom. *Iliad.*, p. 116, 11 : Σημείωσαι δὲ ὅτι, πολλῶν ὄντων ἐπιθέτων θαλάσσης, οὐ πάντα τῇ ὅλῃ προσαρμόττουσι θαλάττῃ, ἀλλὰ τὰ πλείω μέρεσί τισιν αὐτῆς· γλαυκὴ οὖν οὐ πᾶσα, μόνη δὲ ἡ καὶ ἀβαθὴς καὶ ἄμμον δὲ ὑποκειμένην ἔχουσα λευκὴν, καὶ οὕτω χρῶμα γλαυκὸν παραυγάζουσα.

(6) Οἱ δέ φασιν ὅτι τῷ Ἡρακλεῖ μογήσαντι ἡ Ἀθηνᾶ θερμὰ λουτρὰ ἐπαφῆκεν· ὡς Πείσανδρος,

Τῷ δ'ἐν Θερμοπύλῃσι θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη
Ποίει θερμὰ λοετρὰ παρὰ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Schol. *ad* Aristoph. *Nub*, 1050. Cf. Schol. *ad* Pind. *Olymp.*, XII, 27.

(7) Hesych. *v.* Γυγᾶ et Γυγαίη. Cf. Intpp.

(8) Pausan., VIII, 47, 2.

(9) Paus., *loc. cit.*

(10) Paus., II, 3, 5.—M. Voelcker remarque (*Myth. des Jap. Geschl.*, S. 128) que le

Le mythe corinthien de Leucothoé, bien qu'il ne s'offre point dans une relation directe avec ces analogies, peut néanmoins aider à les comprendre. Qu'il nous soit permis d'en dire un mot. Γλαυκὴ, comme nous l'avons vu plus haut, exprime l'idée de blancheur et de clarté (1). Théocrite (2) emploie cette expression pour peindre l'aube du jour. Nous nous croyons donc autorisé à rapprocher la néréide Glaucé de la blanche déesse. D'ailleurs, nous savons par Myrsile que les néréïdes se nommaient Λευκοθέαι (3). Nous avons la néréide Glaucothoé (4); et si d'un côté Philodème (5) gratifie la mère de Mélicerte de l'épithète de *glauque*, de l'autre, Mélicerte change son nom contre celui de *Glaucus* (6).

L'exemple de Minerve Gorgopis vient encore corroborer nos idées sur le rapprochement de cette déesse avec Glaucus et Glaucé. Cette épithète nous fait entrer dans une voie nouvelle, car nous ne croyons rien hasarder en disant que par ce

mythe de Glaucé se précipitant dans une fontaine est tout simplement une répétition de celui de Glaucus qui se jette dans les flots.

(1) Γλαυκή.... λευκή. Hesych. *Sub. v.*

(2) *Idyll.* XVI, 5.

(3) Μυρσίλος δὲ οὐ μόνον τὴν Λευκοθέαν Ἰνώ φησιν, ἀλλὰ καὶ τὰς Νηρηΐδας Λευκοθέας ὀνομάζει. Etymol. M. *v.* Λευκοθέα. Il faut rapprocher de ce passage ce que dit le Scholiaste de Pindare : ἡ Λευκοθέα Νηρηῒς γενομένη. *Ad Olymp.* II, 51.

(4) Heyne, dans son édition d'Apollodore, t. I, p. 13, remplace Γλαυκοθόη par Γλαυκονόμη, parce que ce dernier nom se lit dans Hésiode. Comment l'habile philologue allemand n'a-t-il pas vu que, puisque les Grecs avaient créé la néréide Κυμοθόη, ils pouvaient très-bien lui avoir donné pour sœur la néréide Γλαυκοθόη, qui n'est qu'une variante de la même idée? Mieux inspiré que Heyne, M. Westermann a rétabli Κυμοθόη dans sa nouvelle édition d'Apollodore, p. 3. Du reste le grand Étymologiste, *sub. v.* nous fournit une tradition curieuse. Leucothéa tire son nom, dit-il, de ce qu'elle se jeta dans la mer après avoir parcouru, dans un accès de fureur, la plaine blanche de la Mégaride : διὰ τοῦ λευκοῦ πεδίου θέουσα. Nous sera-t-il permis de reconnaître dans cette femme à la course rapide la néréide Γλαυκοθόη? Un vase avec des inscriptions publié dans les *Monuments inédits de l'Institut arch.* I, pl. XXXVIII, et représentant l'enlèvement de Thétis, nous montre plusieurs Néréides et entre autres ΓΛΑΥΚΗ, auprès de ΚΥΜΑΘΟΗ. Cf. de Witte. *Ann.* IV, p. 124.

(5) Ἰνοῦς ὦ Μελίκερτα, σύ τε γλαυκὴ μεδέουσα
Λευκοθέη πόντου δαῖμον ἀλεξίκακε.

Anthol., Pal. VI, p. 206, n° 349.

(6) Nicanor de Cyrène, dans sa *Métonomasie. ap.* Athen. VII, p. 296, D.

surnom, Minerve réunit en elle le caractère infernal à celui de déesse de l'élément humide. Le lac Gorgopis (1), creusé par Neptune dans la baie de Corinthe, nous fournit un précieux témoignage à cet égard. La légende qui fait venir ce nom de Gorgo, femme de Corinthus, parce qu'elle s'était jetée dans ce lac après le meurtre de ses enfants, est une de ces fables étymologiques fabriquées après coup et dans l'invention desquelles les Grecs se montraient inépuisables. Un autre récit nous paraît exprimer véritablement le fond des idées qui se rattachaient à ce lac. C'était là, disait-on, que les Thraces qui allaient combattre Athènes sous les ordres d'Eumolpe avaient péri en se baignant. Il nous semble que cette particularité renferme visiblement une allusion à quelque vengeance de Minerve sur les ennemis d'Athènes ; que ce lac funèbre appartenait aux traditions religieuses qui se rapportent à la guerre des Eumolpides. Mais une coïncidence bien remarquable, et qui cependant a été négligée jusqu'à ce jour, c'est qu'Euripide, en parlant de cette guerre impie, donne à Minerve le titre de Gorgone, et place dans ses mains le redoutable trident :

Οὐδ' ἂν τελείας χρυσέας τε Γοργόνος
Τρίαιναν, ὀρθὴν στᾶσαν ἐν πόλεως βάθροις
Εὔμολπος, οὐδὲ Θρᾷξ ἀναστρέψει λεὼς, (2) κ. τ. λ.

Il est inutile d'ailleurs que nous nous attachions à faire ressortir les rapports de Minerve avec Gorgopis, Gorgophone ou Gorgo. Cette relation est un fait acquis aujourd'hui à la science. Plusieurs savants ont démontré l'identité de la Gorgone et d'Athené (3). Mais ce qu'il nous importe de faire re-

(1) Ἐσχατιῶτις, λίμνη κειμένη μετὰ τὸν Ἰσθμόν, ὅτι πολλοὶ τῶν ἀπὸ Θράκης σὺν Εὐμόλπῳ στρατευσαμένων ἐπ' Ἀθήνας, ἐν αὐτῇ λουσάμενοι ἀπέθανον, ὥςπερ ἐσχάτῳ λουτρῷ χρησάμενοι, ἢ ἀπὸ τῆς Ποσειδῶνος θυγατρὸς Ἐσχατιώτιδος, ἥτις ἐκεῖ κατῴκησε, Ποσειδῶνος αὐτῇ χρησαμένου ἀπόσπασμα θαλάσσης εἰς λουτρόν. Ὕστερον δὲ Γοργῶπις ἐκλήθη, ἀπὸ Γοργῆς τῆς Μεγαρέως θυγατρὸς, γυναικὸς Κορίνθου· ἥτις ἀκούσασα τὸν τῶν παίδων φόνον, περιαλγὴς γενομένη, ἔῤῥιψεν ἑαυτὴν εἰς τὴν λίμνην Etym. M. *sub. v.*

(2) *Erecht.*, *Fragm.* I, 50. *ap.* Eurip. *Oper.* t. VII, f. 610, ed. Priestley.

(3) Duc de Luynes, *Études numismatiques sur le culte d'Hécate.* Cf. Lenormant, *Nouv. Galer. mytholog.*, p. 34.

marquer, c'est que Minerve se confondant avec les Gorgones se rapproche essentiellement de Scylla (1). En effet, les anciens placent celle-ci au nombre des terribles sœurs. Sur ce point, nous pourrions invoquer l'autorité de Ménandre dans son livre des Mystères (2), et nous savons d'ailleurs par Tzetzès (3) qu'au nombre des six têtes de Scylla figurait celle de la Gorgone. Cette analogie peut expliquer, à ce qu'il nous semble, la présence de cette farouche divinité sur le casque de Minerve, comme on le remarque dans la numismatique de la Grande-Grèce et de la Sicile. Mais au lieu de voir simplement une allusion directe à un mythe local, ceci nous conduira peut-être à reconnaître dans ce symbole d'Athéné l'expression d'une idée plus générale. Dans une antiquité reculée, Minerve s'offrait aux yeux des Grecs avec tous les caractères de rapine et de destruction propres aux deux monstres qui ornent son casque, Sphinx et Scylla. Homère la compare à un animal destructeur, à un oiseau de proie qu'il désigne seulement par le mot de *Harpé* (4), et dont le nom nous fait souvenir des Harpyies. Ce trait, qui contribue, sans contredit, à l'intelligence de ce qui précède, en précisant encore mieux les rapports de Minerve et de Scylla, nous ramène nécessairement à Glaucus.

Le nom de Glaucus, rapproché de celui de Scylla, nous impose une dernière obligation. En effet, nos études seraient trop incomplètes si nous n'essayions point de rechercher par quel enchaînement d'idées les Grecs ont été conduits à associer leur Glaucus Pontius à la divinité des mers de Sicile.

(1) Minerve Gorgone, divinité lunaire, se rapproche de Glaucus. Les orphiques donnent le nom de Γοργόνιον à la lune. Clem. *Strom.* V, p. 676, ed. Potter. D'un autre côté les poëtes désignent la lune par l'épithète de Γλαυκῶπις, à raison des tons argentés que revêt son disque aux approches de l'aurore. Plutarch. *De fac. in orb. Lun.* tom. IX, p. 689, ed. Reiske.

(2) *Menander, in libro De mysteriis Scyllam etiam memorat inter Gorgones a nonnullis numeratam fuisse.* Natal. Com. VII, c. 12.

(3) Tzetz. *ad* Lycoph. 650.

(4) ἡ δ', ἅρπῃ εἰκυῖα τανυπτέρυγι λιγυφώνῳ. *Iliad.*, XIX, 350. Sous le nom de Harpé quelques interprètes reconnaissent le milan, ἰκτῖνος, d'autres la gypaète, φήνη. Schol. *ad Iliad.*, ed. Bekk., p. 527, 11.

Le mythe de Scylla se présente au premier abord sous deux aspects complétement opposés. Certes, il y a loin du monstre qu'Homère nous dépeint, ayant douze pieds et six têtes effroyables armées de dents, à la jeune et belle nymphe que Glaucus veut séduire. On reconnaît dans ce contraste le travail de la civilisation grecque, qui enleva successivement à la plupart des légendes religieuses ou héroïques quelque chose de leur rudesse native; et même quand on se borne à ce premier aperçu, on entrevoit si peu de rapports entre la sauvage figure de l'Odyssée et la nymphe aimée de Glaucus, qu'on se prend à considérer la fable où celle-ci joue un rôle comme une invention récente et tout à fait étrangère à la conception primitive. C'est ce qui a fait dire à Voss (1) que l'association de Glaucus et de Scylla datait seulement d'Eschyle et de Pindare, époque à laquelle le monstre aux six têtes s'était changé en une vierge d'une beauté accomplie. Mais cette opinion nous semble erronée. Nous avons bien des motifs pour croire que les rapports de Glaucus et de Scylla remontent très-haut dans le passé. A nos yeux, ils reposent sur des notions élémentaires, sur quelques observations, fruit de l'expérience journalière dans les premiers âges. Glaucus, qui personnifie la couleur de la mer et dont la légende nous rappelle plusieurs traits empruntés à la nature et aux mœurs des poissons, dut se lier de très-bonne heure à un type caractérisé comme celui de Scylla, s'y fondre et s'y absorber entièrement.

En effet, qu'est-ce donc que la Scylla d'Homère? Malgré tout l'appareil fantastique dont elle est environnée, il nous semble qu'il est permis d'y reconnaître sous la forme poétique plusieurs observations recueillies par les pêcheurs, les nautonniers et les voyageurs de l'antiquité sur cette classe de poissons que les naturalistes modernes désignent sous le nom de squales. Cette conjecture peut se déduire de plusieurs passages des an-

(1) *Gegen die Zeit, da Glaukus zum Meerheros gefabelt ward, welchen Pausanias* (IX, 22, 6) *zuerst bei Pindar und Æschylus fand, veränderte sich Skylla in eine schöne Jungfrau. Mytholog. Brief.* XXXIII, zweite, Ausg. I, S. 245.

ciens. Nicandre de Colophon(1), qui déjà nous a fourni des indications si précieuses, nous apprend que l'on donnait au carcharias ou chien de mer, les noms de *Lamia* et de *Scylla*. Tzetzès (2), Eudocie (3), Procope (4) appuient cette donnée. Ils s'accordent à dire que le détroit de Sicile renfermait un grand nombre de requins ou chiens de mer : Κύνες θαλάσσιοι. On trouve dans la mythologie une application du fait intéressant signalé par Nicandre : les Grecs disaient que Lamia, fille de Neptune, était mère de Scylla (5).

L'étymologie (6) de ce nom semble d'ailleurs confirmer notre manière de voir. Tout indique qu'il vient de σκύλλω, déchirer, mettre en pièces, arracher, dépouiller. Or, tout le monde sait que le carcharias ou requin, vorace, insatiable, avide de sang, θηρίον, est le véritable tigre des mers. Nous ne pouvons

(1) Νίκανδρος δέ, φασιν, ὁ Κολοφώνιος ἐν γλώσσαις ἰχθύος, αὐτὴν οἶδεν ὄνομα, καθὰ καὶ τὴν Σκύλλαν, εἰπὼν ὅτι ὁ καρχαρίας ἰχθὺς, καὶ λαμία καὶ σκύλλα καλεῖται. Eustath., p. 1714, 25. Athen., VII, p. 306.—Καρκαὼ Λαμία, Hesych. *sub. v.*—Λαμία θηρίον, Hesych. *sub. v.*

(2) Tzetz. *ad* Lycoph. 45.

(3) Ἔπειτα κύνες θαλάσσιοι, καὶ ἕτερα θηρία θαλάσσια, κ. τ. λ. Violarium. ed. Villoison.

(4) *Historia Goth.*, lib. III, c. 27.

(5) Stesichor. *ap.* Apoll. Rhod. Schol. IV, 828. — M. Lenormant a cru pouvoir donner le nom d'échénéis ou rémora au poisson que l'on aperçoit sur les médailles de Thurium, voisine du détroit de Sicile. *Nouvelle Galerie Mythol.*, p. 35. Il nous semble que cette ingénieuse observation à laquelle le savant antiquaire n'a donné malheureusement aucun développement repose sur les données les plus simples et les plus vraies. On voit quelquefois l'échénéis entourer les squales, et alors il prend le nom de pilote ; d'autres fois il s'attache aux cétacés et y adhère fortement, ou bien il s'accroche à la carène des navires. De là les récits merveilleux sur la puissance de ce petit poisson qui pouvait arrêter, disait-on, les plus grands vaisseaux. On comprend très-bien maintenant comment il s'unit à Scylla qui arrête et retient les navires. C'est ce que la numismatique a probablement voulu exprimer dans son langage figuré.

(6) Cette étymologie, qui rentre si bien dans le caractère donné à Scylla, a pour elle l'autorité d'un savant philologue, M. Passow, *Handwœrterb. d. griechisch. Sprache sub. v.* D'ailleurs elle est établie par plusieurs légendes. Les noms de Συλέα, femme de Procuste et mère de Sinis (Apollod. III, 16, 2); de Συλεύς qu'Hercule tua pour le punir de ses brigandages (Conon. *Narrat.* XVII), viennent de συλάω, dont la forme et la signification sont identiques à σκύλλω. C'est ce que démontre le témoignage d'un grammairien grec : Σκῦλον, καὶ σῦλον σημαίνει τὸ ἀπὸ πολέμου συναγόμενον λήϊον. παρὰ τὸ συλῶ σύλον καὶ σκῦλον. Etymol. Gud. *sub. v.*

guère douter que les mœurs de ce monstre n'aient fourni la plupart des traits dont les légendaires et les poëtes se sont servis pour composer leur figure de Scylla. C'est probablement dans ce sens qu'Homère dit qu'elle est la fille de la Force (Κραταΐς)(1), que selon d'autres elle a pour père Triton (2), le ravisseur marin, qui, sur certains rivages, attaquait les hommes et enlevait les troupeaux. Nous n'oserions affirmer que ces idées se faisaient encore jour à la grande époque de la civilisation grecque. Toutefois, un poëte de la moyenne comédie donne à Scylla l'épithète de chienne de mer, ποντία κύων (3), et Lycophron désigne par le nom de chien glauque, Γλαυκὸς κύων (4), le monstre qui voulut dévorer Hésione.

Cette dernière qualification touche de bien près à Glaucus. Souvenons-nous que Strabon dit, que le pêcheur d'Anthédon, suivant l'opinion commune dans cette cité, fut changé en un grand poisson de mer (κῆτος), et que Photius désigne le carcharias par ces mots : καὶ κήτους εἶδος θαλαττίου (5).

Au reste, les faits de la nature de ceux qui servent de base au mythe de Scylla, semblent avoir eu beaucoup de prise sur l'esprit des Grecs. Ils forment le point de départ d'un grand nombre de mythes qui se lient avec celui de Scylla. Lamia, qui dévore les hommes ou les séduit par ses attraits (6), Circé qui les entraîne en les enivrant des charmes de la volupté, les Sirènes qui attirent les navigateurs par leurs chants, nous ramènent constamment, malgré la beauté et l'élégance de la forme, à une même idée, celle de la violence et du rapt, ἁρπαγή (7).

(1) Cf. Schol. *ad Odyss.* II, 124.

(2) Paus. IX, 20, 4.

(3) Eustath., p. 1714, 31.

(4) *Cassand.* 471.

(5) Photius, p. 134, 8.

(6) Dans les traditions évhéméristes, Lamia est une reine de Libye, femme d'une rare beauté, mais d'une férocité telle, qu'à la suite des temps elle fut transformée en bête. Diodor. Sicul., XX, p. 754. Suivant le témoignage de Philostrate (*Vit. Apollon. Tyan.* IV, 25, p. 164) Lamia était une autre Circé. Cf. Panofka, *Méd. de Fontana, Annal. archéolog.*, t. V, p. 288. — Cf. Nicand. *ap.* Ant. Liberal., c. VIII.

(7) Une Hydrie du musée de Berlin montre une sirène les deux bras étendus, et

C'est ce que l'imagination si riche, le goût si exquis du peuple grec ne purent entièrement dissimuler, et pour ne citer qu'un exemple entre tous ceux que nous pourrions rapporter, nous dirons que le rôle qu'on prête à Circé se lie évidemment aux idées que suggérait son nom, qui est celui d'un oiseau de proie et d'un loup rapace appelé κίρκος et ἅρπαξ (1). Enfin, les sucs empoisonnés par lesquels cette célèbre enchanteresse fit de Scylla un objet d'effroi, déposent encore en faveur des idées que nous exposions tout à l'heure. Les anciens croyaient que le carcharias et un grand nombre de poissons étaient venimeux (2). Circé donne à son fils Télégonus, pour combattre ses ennemis, l'arête venimeuse de la trygon ou raie à pointe (3). Ceci nous expliquerait pourquoi on a dit que Scylla était fille d'Échidna, la vipère, en qui résident tous les poisons (4).

Arrêtons-nous ici pour résumer en peu de mots ce qui ressort de ces recherches.

Glaucus est la personnification de la couleur de la mer, sous la figure d'un dieu poisson. Et non-seulement les Grecs lui ont donné cette forme, mais ils ont introduit dans sa légende quelques particularités relatives à certains poissons. Honoré sur tous les rivages de la Grèce, Glaucus revêt selon

dans l'attitude que l'on donne le plus souvent à Scylla, saisissant de chaque main un jeune homme. Gerhard., *Neuerwerb. Ant. Denkm.*, S. 8.

(1) Il existe une espèce de loup, dit Oppien (*Cyneg.*, III, 304), que l'on nomme par excellence le *circus* et le *ravisseur* : Τὸν μέροπες κίρκον τε καὶ ἅρπαγα κικλήσκουσιν,— Κίρκος ἱέραξ—κίρκοι ἅρπαγες. Hesych. *sub. v.*—Le mythe de Naïs (Ovid., *Metam.*, IV, 50 ; cf. Arrian., *Rer. Indicar.*, 31) nous paraît une variante de celui de Circé. L'île de Nosola, habitée par Naïs dans la région des Ichthyophages, était consacrée au soleil. Aussi dangereuse que la fille du soleil, cette néréide, par ses artifices magiques, métamorphosait en poissons les imprudents que ses attraits avaient enflammés. Du reste, Glaucus se retrouve dans l'une et l'autre légende. L'amant de Circé est fils de l'enchanteresse Naïs. N'oublions point que Naïs était un nom de courtisane. Athen. XIII, p. 587.

(2) Ἐκ τοῦ ἀγαμέσου τῶν ἰχθύων τινὰ ἰοβόλα εἶναι, τρυγόνας δέ φησι καὶ δρακαίνας, καὶ καρχαρίας κ. τ. λ. Epiphan., I, p. 162 D, idem., 275 D. — De là le nom de Scylla donné à une plante vénéneuse. *Scylla bulbi genus unde inficitur acetum quod Scyllites dicitur.* Prob., *ad Virgil.*, *Georg.* III, 451.

(3) Oppian. *Halieut.*, II, 470-499.

(4) Hygin. *Præf. fab.*, p. 3.

les localités un caractère différent, qui modifie d'une manière plus ou moins profonde l'idée d'un dieu poisson. Ainsi, à Anthédon, ville habitée par des pêcheurs, et où son culte prit un grand développement, et sur les côtes de la Béotie, Glaucus nous apparaît sous les traits d'un pêcheur et d'un Argonaute. En Crète, à l'instar de Jupiter, il est nourri par des abeilles. A Corinthe, il revêt une forme héroïque, et s'identifie au Neptune équestre adoré dans cette cité. Enfin sur les rives du lac Copaïs, le dieu, qui est le symbole de la couleur des flots, s'unit à Minerve, déesse de l'élément humide dans ces contrées.

Scylla est le symbole de la mer, ou mieux encore le symbole des monstres marins. A cet égard elle personnifie les périls auxquels les navigateurs sont exposés. Et cette idée, à laquelle les prétendus dangers du détroit de Sicile avaient donné naissance, obtint de plus en plus d'extension avec le temps. Sous ce point de vue, la déesse poisson, avide et cruelle, s'unit avec le dieu poisson Glaucus, qui présage des malheurs de toute espèce aux pêcheurs et aux matelots.

Dès qu'on arrive à l'examen des monuments figurés relatifs à Glaucus, on touche à un point délicat, tant sous le rapport archéologique que sous celui de l'histoire de l'art. Au premier abord, le petit nombre de représentations du dieu marin nous dispose à croire que ce mythe ne jouissait que de peu de faveur auprès des artistes grecs (1). Et cette particularité étonne, surtout quand on songe à quel point les anciens aimaient à reproduire l'image des divinités qui composent le cortége de Neptune.

Nous demanderons, par exemple, si la rareté des images de Glaucus ne tient pas à quelque circonstance inhérente au

(1) M. Welcker, dans ses notes sur Philostrate, a déjà fait cette remarque : *Glaucus rarissime in artis operibus conspicitur*, p. 477.

culte de ce dieu. On sait que le siége principal de ce culte était une des plus pauvres cités de la Béotie; que parmi les adorateurs de Glaucus, les pêcheurs et les matelots formaient la majorité. Or, en général les gens de cette classe ne sont pas disposés à charger les artistes, et surtout d'habiles artistes, de reproduire les objets de leur vénération.

Peut-être aussi devons-nous tenir compte de la négligence des archéologues. « Il reste encore, a dit K. O. Müller, bien « des découvertes à faire parmi les nombreuses divinités de la « mer, et l'interprétation des monuments est encore loin d'é- « galer la finesse avec laquelle l'art antique les caractéri- « sait (1). »

D'un autre côté, il faut avouer que le silence presque absolu des écrivains (Philostrate est le seul qui fasse mention d'une œuvre d'art relative à Glaucus (2)) ne suffit pas pour prouver la rareté des représentations de ce personnage mythologique chez les anciens. En effet, nous verrons plus bas que les textes sont muets à l'égard du type de Scylla, bien que les artistes en aient multiplié les images.

L'observation de K. O. Müller peut être vraie en thèse générale; mais nous devons dire que le rôle attribué à Glaucus, et l'aspect sous lequel on le dépeint, le rapprochent singulièrement de Triton. De là naît la difficulté de le reconnaître sur les monuments; de là proviennent les méprises qui en sont la suite.

Nous devrons signaler, avant de nous livrer à l'examen des monuments figurés, un fait singulier, c'est que, malgré l'abondance et la variété des sujets dont ils sont ornés, les vases peints ne nous ont point encore montré d'une manière cer-

(1) *Handb. der Archæolog.*, § 402, S. 614.

(2) *Imag.* II, c. 15. Suivant le rhéteur grec, une des peintures de la célèbre galerie de Naples représentait Glaucus prophétisant aux Argonautes. Le dieu était entouré d'alcyons; sa barbe était blanche; une chevelure épaisse descendait sur ses épaules, ses sourcils épais semblaient se toucher; sa poitrine était couverte d'algues et de fucus; une queue de poisson, dont l'extrémité se teignait de rouge, terminait son corps.

taine le dieu d'Anthédon (1). Glaucus ne paraît que sur les médailles, les pierres gravées, sur quelques urnes cinéraires étrusques, et enfin dans une peinture de la villa Adriana.

Cette peinture, remarquable par son élégance, a été trouvée en 1786, et publiée depuis dans le musée Worsley. Nous croyons pouvoir la placer à la tête des monuments relatifs à Glaucus (2).

En effet, non-seulement elle nous présente l'image la moins équivoque du dieu marin, mais elle a le mérite de nous le montrer près de Scylla. Ce qui frappe surtout dans ce tableau, c'est qu'il semble avoir été inspiré par la lecture d'Ovide. Placée sur le premier plan, la nymphe à demi nue paraît éprouver une vive surprise à la vue du nouveau dieu s'élevant du sein des flots. C'est ce qu'indique très-bien le mouvement du corps un peu rejeté en arrière et le geste de la main droite :

> *Constitit hic : et tuta loco, monstrumne, deusne*
> *Illa sit ignorans* (3).

Un peu plus loin, on voit Glaucus plongé dans l'onde salée jusqu'à la ceinture. Une longue queue de dauphin s'élève derrière son dos (4); une barbe épaisse et des cheveux en désordre retombent sur sa poitrine et sur ses épaules. Tout dans son attitude exprime la passion la plus vive, et nous rappelle les paroles que lui prête le poëte :

> *Quid juvat esse deum, si tu non tangeris istis* (5)?

M. Welcker (6) semble élever quelques doutes à l'égard

(1) Il y a plusieurs vases qui montrent le combat d'Hercule contre un dieu marin à queue de poisson. Des inscriptions donnent à ce dieu le nom de *Triton*. Cf. de Witte, *Nouv. Ann. de l'Inst. arch.*, II, p. 303. Des dieux à queue de poisson, semblables par la forme aux Tritons, figurent sur d'autres vases de style phénicien, soit isolés, soit accompagnés d'animaux terrestres. De Witte, *Catal. Durand*, n° 373.

(2) Voyez pl. LII, n° 6.

(3) Ovid., *Metam.*, XIII, 912.

(4) Philostrate dit : Ἰχθὺν δὲ εἶναι τῷ λοιπῷ τὸν Γλαῦκον δηλοῖ τὰ οὐραῖα ἐξηρμένα καὶ πρὸς τὴν ἰξὺν ἐπιστρέφοντα. *Imag.* II, 15.

(5) Ovid., *Metam.*, XIII, 965.

(6) *De Scylla dubito. Ad* Philostr., *Imag.* p. 477.

de Scylla. Mais pour nous, comme pour Visconti (1), ce tableau représente l'entrevue de Glaucus et de la déesse. Les noms d'Amphitrite, d'Ariadne, de Galatée ou de Circé, ne sauraient convenir à la nymphe de notre peinture. Il est constant que l'importance du personnage de Scylla dans le mythe de Glaucus a dû influer sur la composition que nous avons sous les yeux. D'ailleurs, il est naturel de croire qu'un peintre exécutant un tableau aux portes de Rome, dans le palais des Césars, et cela à une époque où les vers d'Ovide devaient être gravés dans la mémoire de tout le monde, il est naturel de croire, dis-je, qu'il dut choisir une des aventures les plus célèbres des Métamorphoses.

C'est ici le lieu de parler d'une composition qui, si elle diffère de la première dans l'exécution, nous semble avoir été conçue sous une inspiration semblable.

Il s'agit d'une terre cuite du musée britannique (2), d'un assez beau caractère, mais dont le style laisse percer cependant l'influence d'une époque peu reculée. Elle nous montre le masque d'un dieu marin remarquable par sa barbe de feuillage, et dont le regard fixe et les sourcils contractés semblent indiquer la tristesse et la souffrance. Deux amours montés sur deux dauphins sont placés aux deux côtés de cette figure. Tous deux paraissent occupés à tourmenter le dieu marin : tandis que l'un lui tire les cheveux, l'autre lève le bras pour lui appliquer un soufflet (3).

Ce dieu marin, maltraité par les amours, nous a rappelé Glaucus, amant malheureux de Scylla.

Nous comprenons ce qu'on pourrait objecter contre une interprétation pareille. Mais nous croyons aussi qu'il n'existe

(1) Il désigne cette scène par les mots suivants ajoutés au bas de la gravure : *Interview of Glaucus and Scylla*. Mus. Worsley, t. II, pl. 1.

(2) Taylor Combe, *Terracot. British Mus.*, p. 3, planch. V. Voy. pl. LII, n° 14, des monum.

(3) Un vase du musée S. Angelo à Naples, qui reproduit une scène de tragédie relative aux noces de Déjanire, nous montre l'amour jaloux, Φθονος, qui engage sa mère à se détourner de l'action principale. *Annal. de l'Instit. arch.*, t. IV, p. 127.

pas de raison décisive pour la rejeter. On sait que, dirigés par le sentiment comme par le goût, les anciens aimaient à personnifier les passions. Toutefois l'art ayant perdu son caractère élevé, chercha ses inspirations dans les jeux d'esprit de l'Anthologie et dans les poésies anacréontiques. Les peintres, les sculpteurs, pour désigner l'amour et ses effets, s'abandonnèrent à tous les caprices de leur imagination. De là tant de monuments où nous voyons le fils de Vénus dompter les monstres de la mer et les animaux sauvages, s'attaquer aux dieux, ou contrefaire en riant toutes les actions humaines. Remarquons en outre que les petits bourreaux du dieu marin sont assis sur des dauphins. Or, on sait que le dauphin joue un rôle important dans les amours des divinités de la mer, et qu'il se lie d'ailleurs étroitement avec Scylla. Enfin, la barbe de feuillage, empruntée à quelque plante marine, nous indique encore un attribut de Glaucus (1).

Une empreinte jusqu'ici inédite de la collection Cadès (2) nous a révélé l'existence d'une pierre gravée dont le style et le travail permettent de croire qu'elle appartient à la belle antiquité grecque. Cette pierre nous montre une tête virile d'un caractère idéal, qui indique que c'est celle d'un dieu. Mais quelle peut être cette divinité?

Au premier aspect, l'âge, la gravité peinte sur le front, la disposition des cheveux, semblent mettre hors de doute que cette tête soit celle de Neptune. Mais une particularité curieuse vient détruire cette supposition. En effet, on remarque au dos de cette figure quelques rameaux de vigne chargés de grappes de raisin. Il nous semble que cette circonstance nous autorise à faire ici l'application d'une tradition

(1) Suivant Philostrate, (*Imag.* II, 15) Glaucus était couvert d'algues et de fucus, βρύων κομῶσα καὶ φυκίων. Que quelques artistes aient eu la pensée de se servir de cette particularité pour caractériser encore mieux le dieu marin, c'est ce qu'il est très-permis de croire.

(2) Pl. LII, n° 20 des mon.

dont nous avons déjà parlé, et selon laquelle Bacchus, pour punir Glaucus, devenu son rival, l'avait enchaîné avec des sarments de vigne dans l'île de Dia.

Nous hésitons d'autant moins à donner le nom de Glaucus à cette figure, que le caractère bachique des vers de Théolytus avait pu donner une certaine popularité au trait mythologique que nous signalons de nouveau. Cette invention poétique, qui rappelle que Méthymne, patrie du poëte, était placée dans une île battue par les flots et célèbre par ses vins, offrait du reste un motif assez gracieux aux artistes pour qu'ils aient pu songer à le mettre à profit.

De tous les monuments relatifs à Glaucus, le plus célèbre peut-être est la pierre gravée étrusque publiée par Gori (1), et reproduite par Lanzi (2). On voit sur cette pierre un guerrier dont le corps se termine par une queue de poisson. Un casque surmonté d'un panache élevé couvre sa tête; de la main gauche, il tient une lance; de la droite un bouclier avec lequel il s'apprête à frapper. Lanzi, contrairement à l'opinion de Gori, qui voulait voir ici un des Tyrrhéniens changés en dauphins par Bacchus, a reconnu dans cette figure l'argonaute Glaucus prêtant à Jason l'appui de son bras.

Une urne étrusque publiée aussi par Gori (3), et interprétée par Lanzi (4), dans le sens que nous venons d'indiquer, nous confirme dans la pensée que le sujet d'un dieu marin armé et combattant était entré dans le domaine de l'art. Cette urne nous montre un centaure marin terminé par une queue de dauphin, ayant les épaules couvertes de la chlamyde guerrière et armé d'un glaive.

Nous rapprocherons de ces deux monuments une pierre

(1) *Museum etr.*, t. I, tab. 199.

(2) *Saggio di ling. etr.*, t. II, p. 114, tavol. IV, ed. second. Cf. Micali, *Storia degli ant. pop. ital.* — Voy. pl. LII, n° 18 des mon. — M. le duc de Luynes a fait la remarque que cette pierre a été gravée à l'envers dans l'ouvrage de Lanzi, d'où il suit que le guerrier tient sa lance et son bouclier de la manière la plus singulière.

(3) *Mus. etr.* tab. 149.

(4) *Loc. cit.*, tav. 115. Voy. pl. LIII, n° 16 des mon.

gravée du musée de Berlin (1), qui vient à l'appui de notre explication.

On voit sur cette pierre un centaure marin, la tête couverte d'un casque orné d'un cimier; il tient un bouclier de la main gauche; sous le bras droit est un objet, qui peut-être n'est autre chose qu'un gouvernail : c'est ainsi du moins qu'on l'a désigné (2). Cette dernière circonstance serait surtout remarquable, en ce qu'elle indiquerait d'une manière assez nette que ce personnage représente Glaucus, pilote du vaisseau Argo.

Ici, toutefois, nous nous trouvons en présence d'une difficulté. On peut objecter que le nom de Triton convient mieux à cette figure, à cause de sa forme demi-équestre : observation qui s'applique également au personnage marin expliqué par Lanzi.

En effet, on considère généralement comme des tritons tous les centaures marins que représentent les monuments. Cette désignation, il faut le dire, est justifiée par un passage de Tzetzès (3), dans lequel décrivant les tritons, ce commentateur leur donne l'épithète d'ἰχθυοκένταυροι. Mais plusieurs raisons s'opposent à ce que nous admettions cette donnée sans restriction.

Et d'abord, les rapports nombreux de Neptune et du cheval, qui embrassent, si on peut s'exprimer de la sorte, tout l'Olympe marin, nous autorisent à supposer que cette forme s'appliquait à un grand nombre de divinités de l'élément humide. En outre, il nous semble qu'il est permis de croire que ce fut là une manière symbolique d'exprimer, soit la rapidité des flots, soit la vitesse avec laquelle les dieux marins parcouraient la surface des ondes (4).

(1) Tœlken, *Catalogue des pierres gravées du musée de Berlin*, p. 110, n° 198. — Ce monument a été publié dans la *Nouvelle Galerie mythologique* de M. Lenormant, pl. XXII, n° 9. — Voy. pl. LII, n° 21 des mon.

(2) *Und mit einem Ruder in Arm.* Tœlken, *loc. cit.*

(3) *Ad* Lycophr. *Cassand.* 34.

(4) Sur les rapports du dauphin et du cheval qui reposent sur une idée commune et sont associés à Neptune, protecteur des jeux du cirque, voyez Guigniaut, trad. fr. *de la Symbol.*, t. II, p. 636.

Si nous descendons à une application particulière, nous trouverons encore d'autres motifs pour appuyer l'interprétation de la pierre gravée du musée de Berlin. Remarquons bien que le mythe de Triton ne nous offre point de lutte armée. A la vérité, le dieu prit part à la guerre des Géants ; mais les mythographes ont soin de nous apprendre qu'il n'avait d'autres moyens d'attaque qu'une conque dont le bruit mit en fuite les ennemis de Jupiter (1).

En dernière analyse, nous savons que Glaucus et le cheval se liaient intimement dans la pensée des anciens, comme il a été dit plus haut. Serait-il donc si extraordinaire, après cela, de voir un Glaucus ἰχθυοκένταυρος reproduit sur les monuments ?

Plusieurs archéologues (2) ont reconnu Glaucus dans le personnage à queue de poisson que l'on remarque sur les médailles de Cumes. On sait que cette ville tirait son origine de l'Eubée ; et comme le culte du dieu marin florissait dans ces parages, ceci est une très-forte présomption en faveur de cette conjecture.

Nous arrivons maintenant à une médaille d'Héraclée de Lucanie (3), monument curieux, surtout parce qu'il a vivement excité l'attention des antiquaires, et leur a fourni les interprétations les plus opposées.

Taylor Combe (4), qui le premier a publié cette médaille, a cru reconnaître une femme dans le personnage à queue de poisson, armé d'une haste et d'un bouclier, et il lui a donné le nom de *Scylla*. Aux yeux de M. Millingen (5), cette figure est celle d'un homme, et il en fait le dieu marin *Glaucus*. A son tour, M. Raoul Rochette (6) soutient que l'opinion de

(1) Hygin. *Poet. Astron.* II, 23.

(2) Millingen, *Sylloge of ancient uned. coins of greek Cities and Kings*, p. 13. — De Witte, *Étude du mythe de Géryon, Nouv. Annal.*, II, p. 304. — Voyez pl. LII, n° 19 des mon.

(3) Pl. LII, n° 12 des mon.

(4) *Veter. Popul. et Reg. qui in museo Britannico adservantur*, p. 38, tab. III, n° 13.

(5) *Ancient coins of greek Cities and Kings*, p. 17.

(6) *Journal des Savants*, ann. 1832, p. 54. Avellino (*Mus. Borbonico*, III, tav. XVI, n° 1 et 2), reconnaît ici le symbole accoutumé des villes maritimes.

M. Millingen est inadmissible, et voit, dans le type que nous examinons, *la ville d'Héraclée* personnifiée. Enfin, d'un autre côté, M. le duc de Luynes (1), M. Panofka (2) et M. de Witte (3) adoptent pleinement les conclusions de M. Millingen.

Nous sommes loin d'oser nous prononcer dans une question qui divise de si habiles antiquaires. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il faut croire que le dissentiment résulte du plus ou moins de conservation des exemplaires de la médaille d'Héraclée, soumis à l'appréciation des archéologues que nous venons de citer (4).

Il faudrait, pour compléter ce travail, examiner le type de Scylla, remarquable à tant d'égards, et dont un si grand nombre de monuments ont multiplié les images. Nous nous bornerons à indiquer dans quel système les artistes anciens avaient conçu cette figure, sans vouloir développer les nombreuses considérations qui découlent d'un sujet aussi intéressant.

Cette seule image, comme l'a dit avec justesse un archéologue (5), aussi savant qu'ingénieux, permet d'apprécier les progrès de l'imitation chez les Grecs depuis l'âge homérique jusqu'au siècle d'une civilisation raffinée. Et nous croyons pouvoir ajouter que les transformations que lui fit subir le goût des artistes de l'antiquité, correspondaient aux développements successifs d'un type conçu dans des idées à peu près

(1) *Annal. de l'Inst. arch.*, t. II, p. 305.

(2) *Ibid.*, t. IV, p. 196.

(3) *Étude sur Géryon*, *Nouv. Ann.*, II, p. 304.

(4) M. Raoul-Rochette a remarqué (*loc. cit.*) que dans la collection de M. Reynier il existait trois exemplaires de coin différent de cette même médaille, où la figure en question est pareillement décrite comme celle d'une femme à queue de poisson. Cette opinion nous paraît très-fondée, car il résulte non-seulement de notre observation personnelle, mais de celle de deux savants numismates qui ont bien voulu examiner avec nous l'exemplaire de M. Millingen, que la figure dont il s'agit est celle d'une femme. D'un autre côté, M. Panofka déclare qu'il a rapporté d'Italie une médaille où la barbe et la chevelure se voient très-clairement. Ceci remet tout en question, ou plutôt donne lieu de croire qu'il existe des coins différents les uns avec la femme, les autres avec l'homme barbu et casqué.

(5) M. Raoul-Rochette, *Journal des Savants*, 1832, p. 52.

semblables ; nous voulons parler de la Gorgone avec laquelle Scylla se lie si étroitement.

Mais ici nous nous séparerons de l'habile antiquaire que nous venons de citer, car, aux yeux de M. Raoul Rochette, Scylla fut une personnification de lieu, et de lieu sur le bord de la mer. Or, si le lecteur se rappelle ce que nous avons dit plus haut, il verra que nous sommes amené à des conclusions différentes.

En effet, nous avons reconnu que Scylla est le symbole de la mer, ou plutôt des monstres que celle-ci recèle dans son sein ; et tout nous fait croire que la Scylla des artistes fut, comme celle des poëtes, l'expression de cette même idée.

Ce caractère général explique encore mieux que la conjecture du savant archéologue, du moins à ce qu'il nous semble, pourquoi ce type se trouve si souvent reproduit, et justifie la place importante qu'il occupe dans le domaine de l'antiquité figurée.

Nous avons dit que Scylla personnifiait les monstres de la mer. Voyons maintenant si les monuments appuient cette opinion.

Si, comme nous l'avons déjà remarqué, les mythographes et les poëtes se sont servis, pour la figure de Scylla, des récits merveilleux des pêcheurs ou des matelots, les artistes à leur tour ont emprunté à divers animaux marins les traits sous lesquels ils représentaient cette cruelle divinité. Les serpents, les dragons qui généralement composent la partie inférieure du corps de Scylla, nous rappellent les formes de quelques poissons que le génie antique sut combiner avec les formes humaines et y rattacher avec un art infini. C'est ce qu'il n'est pas impossible de reconnaître dans les monuments que nous possédons, bien que les progrès de l'imitation, et le goût devenu de plus en plus délicat, aient considérablement affaibli ou même effacé tout ce qui pouvait offrir un contraste trop choquant avec la sévère beauté de l'amante de Glaucus.

Si l'on éprouvait quelque répugnance à croire que l'art, qui

avait prêté à Scylla les formes d'une belle femme, ait débuté par en faire quelque chose de semblable à un hideux poisson, il faudrait, pour renouer le fil de l'analogie, se reporter aux accessoires dont cette déesse est entourée. En effet, la réflexion démontre que ces accessoires ne tiennent pas simplement au goût de l'ornementation; on comprend qu'ils sont inhérents à un type qu'ils doivent plutôt expliquer qu'embellir.

Ainsi, par exemple, nous voyons souvent le corps de Scylla terminé par les queues de deux dauphins; tandis que dans d'autres représentations les dauphins lui servent simplement d'attribut.

C'est ainsi que quelques médailles de Syracuse (1) nous montrent Scylla au dessous d'un quadrige et saisissant un poisson par la queue. Or, nous croyons pouvoir reconnaître dans ce poisson la scorpène (2), l'un des habitants les plus hideux de la Méditerranée, que ses dangereuses épines ont fait surnommer par les pêcheurs le crapaud ou le diable de mer. Donner un pareil attribut au monstre redoutable du détroit de Sicile est bien une idée antique! Mais ce n'était point assez pour l'artiste auquel nous devons ce type intéressant. Il a voulu faire comprendre d'une manière encore plus claire ce que Scylla signifiait à ses yeux: pour cela, il a adapté au buste de la déesse le corps épineux de la murène qui est un poisson avide de sang humain.

Enfin, la numismatique de Thurium contribue à établir les mêmes données. On se rappelle ce que nous avons dit de l'ἐχενηΐς ou *rémora*, de ce poisson qui, de même que Scylla, arrêtait les vaisseaux. La conformité des attributions explique très-bien la présence de l'ἐχενηΐς sur les médailles où figure

(1) Mionnet, *Descript.*, t. I, p. 296, n[os] 744, 745, 747. Cf. Raoul-Rochette, *Lettre à M. le duc de Luynes*, pl. II, n° 16. Voy. pl. LII, n° 11 des mon.

(2) Nous devons cette remarque à M. le duc de Luynes, et nous saisissons avec empressement l'occasion qui nous est offerte de lui témoigner notre extrême gratitude. En effet, il a mis à notre disposition, avec une obligeance infinie, les documents numismatiques qu'il a recueillis en vue d'un travail sur le mythe de Scylla, travail qui, malheureusement pour la science, n'a point été exécuté.

Scylla (1). Les deux symboles se rattachent à une même idée, et ceci nous autorise à supposer qu'à une époque où l'anthropomorphisme prit un plus grand essor l'image de la déesse rapace vint remplacer celle du poisson avide de proie (2).

Du reste, s'il est permis de croire que les artistes grecs restèrent pendant un certain temps, à l'égard du type de Scylla, dans les voies d'une imitation grossière de la nature animale, et qu'ils se bornèrent à une espèce de langue symbolique, il est hors de doute qu'ils ne représentèrent jamais Scylla telle qu'Homère la dépeint; du moins, nous n'en connaissons aucun exemple.

Mais à quelle époque, s'élevant jusqu'à l'idéal, changèrent-ils la fille de Cratéis en une femme à la fois belle et terrible? C'est là une question à laquelle il nous paraît bien difficile de répondre.

Ce qui augmente l'incertitude, c'est que les textes sont muets sur la manière dont on représentait Scylla dans les temps reculés; de telle sorte qu'on ne sait point ce que les artistes ont emprunté aux poëtes, et les poëtes aux artistes. Pausanias ne nous parle d'aucune représentation de Scylla. On ne peut alléguer le passage où Silius Italicus (3) décrit Scylla comme étant figurée sur le casque de Flaminius, invention poétique qui lui a été suggérée sans doute par les médailles de Thurium et d'Héraclée ou quelque monument analogue.

Le seul auteur qui fasse mention d'un monument antique représentant Scylla est un historien grec d'une basse époque, nommé Nicétas Acominatus ou Choniates. Cet écrivain, qui ra-

(1) Mionnet, I, p. 169.

(2) Nous pensons avec M le duc de Luynes qu'il est permis de reconnaître sur les médailles de Syracuse d'ancienne fabrique, la murène dans l'espèce de serpent marin figuré sous un bige. Mionnet, I, p. 293, n°s 729, 730, 731, 732, etc. Et nous croyons aussi, avec le savant archéologue que nous venons de citer, qu'il n'est pas impossible d'admettre que sur des monnaies d'une époque plus récente Scylla vint remplacer la murène.

(3) *Punica*, V, 155. Cf. Eckhel, *D. N.* VI, p. 30.

conte le pillage de Constantinople par les Latins, dit que dans l'hippodrôme de cette ville on voyait Scylla combattant Ulysse. Il est possible d'inférer de quelques-unes de ses paroles que ce morceau était traité avec chaleur et produisait un grand effet (1).

Si nous passons maintenant à l'examen des monuments représentant Scylla, nous nous trouvons obligé pour faciliter cette étude de les ranger en plusieurs classes : 1° Ceux où l'on voit Scylla seule; 2° Ceux où la déesse exerce sa cruauté sur un navigateur, ou bien ceux où elle combat Ulysse et ses compagnons ; 3° Ceux enfin dans lesquels elle paraît en rapport avec les centaures.

Chacune de ces trois classes se subdivise en certaines catégories qui, toutes, nous offrent une modification plus ou moins importante dans le type de Scylla, et qui nous montrent cette déesse dans les attitudes les plus variées depuis l'agitation la plus vive jusqu'au repos le plus profond.

Nous plaçons à la tête des monuments de la première classe une terre cuite faisant aujourd'hui partie de la collection de M. le duc de Blacas. Dans ce bas-relief, qui n'avait point encore été publié, Scylla est représentée de profil, dans une pose tranquille. Une de ses mains est placée sur sa hanche, tandis que l'autre appuie le menton. Une queue de poisson ou de dragon marin, qui forme des replis gracieux, termine le corps de la déesse. Deux chiens, dont l'agitation contraste avec le calme de Scylla, complètent cette figure. La déesse porte une tunique légère et collante dont les plis au-dessous de la ceinture rappellent les bandelettes ou πτέρυγες qui terminent les cuirasses grecques, et à l'extrémité de laquelle on aperçoit des nageoires. Les cheveux sont retenus derrière la tête par l'ornement connu sous le nom de ὀπισθοσφενδόνη.

(1) Καὶ τὸ ἀρχαῖον κακὸν τὴν Σκύλλαν μέχρι μὲν ἰξύος γυναικεῖον εἶδος προσφέρουσαν. Καὶ τοῦτο προτενὲς καὶ ὑπερμαζῶν καὶ μεστὸν ἀγριότητος, τὰ δ'ἔκτοτε διεσχισμένον εἰς θῆρας ἐμπηδῶντας τῇ τοῦ Ὀδυσσέως νηΐ, καὶ συχνοὺς τῶν ἑταίρων καταβροχθίζοντας. Voy. Fabricius, *Biblioth. gr.*, t. VI, p. 411, anc. éd. Cf. Eckhel, *D. N.* t. VIII, p. 286.

Cette terre cuite, qui a été trouvée à Égine, rappelle un peu le style sévère de cette école fameuse (1).

Nous rangerons à côté de ce monument ceux où l'on voit Scylla portant une rame ou un gouvernail, dont quelquefois elle se sert pour frapper. Scylla avec la rame est figurée sur une rare et précieuse médaille de bronze frappée à Cumes (2), ainsi que sur une médaille de Thurium (3). Auprès de ces médailles se place le célèbre denier d'argent de la famille Pompéia, où Scylla est représentée tenant à deux mains un gouvernail dont elle assène un coup violent, tandis que trois chiens attachés à sa ceinture s'élancent avec fureur (4). Une lampe de terre cuite, publiée par Passeri, reproduit fidèlement cette composition (5).

Un vase du cabinet Durand (6) qui a passé depuis dans le musée britannique, nous offre une des représentations les plus curieuses de cette classe. Sur ce vase provenant de la Pouille, et à figures jaunes et blanches, Scylla est rèprésentée tenant d'une main une rame et de l'autre une sépia. Elle est terminée en bas par une grande queue de poisson qui se rattache à la ceinture. A cette même place, nous dit l'habile archéologue auquel nous empruntons cette description, on voit une tête de chien et une grande nageoire. De même que dans le bas-relief de la collection de M. le duc de Blacas, l'artiste a paré la déesse; elle porte une stéphané et un collier.

La seconde division de notre première classe renferme les monuments qui représentent Scylla jetant des pierres. Ce sont les armes que lui donnent les grèves de la mer. Ce trait caractéristique a fourni aux artistes anciens quelques motifs des plus heureux.

(1) De Witte, *Bullet. de l'Inst. arch.*, 1832, p. 171. Cf. *Bullet.* 1830, p. 149. Voy. pl. LIII, n° 2 des monum.

(2) Mionnet, *Suppl.* I, p. 240, n° 382. Cf. Raoul-Rochette, *Monum. inéd.*, p. 253, vignette 8. Le savant archéologue a cru reconnaître dans le type de la médaille la tête d'Ulysse. *Loc. cit.*, p. 241. — Voy. pl. LIII, n° 12 des monum.

(3) Voy. pl. LIII, n° 9 des mon.

(4) Morell., *Fam. Pompeia*, tab. II. Voy. pl. LIII, n° 13 des mon.

(5) *De Lucernis*, I, tab. XLVII. Voy. pl. LII, n° 17 des monum.

(6) De Witte, *Catalogue Durand*, n° 210.

Une terre cuite, jusqu'ici inédite (1), rentre dans cette catégorie. Ce monument, que l'on peut pour le moins considérer comme un des plus beaux parmi ceux qui représentent Scylla, nous montre la déesse de face, échevelée et tenant de chaque main un gros galet rond qu'elle se prépare à lancer. Une espèce de baudrier, dont on aperçoit encore quelques traces, se croise sur sa poitrine, et semble destiné à soutenir sa ceinture formée de la peau d'un monstre marin. Quatre chiens attachés aux flancs de Scylla s'élancent furieux dans diverses directions. Le corps de la déesse est terminé par deux dragons marins.

Ce groupe est traité avec largeur et puissance, on ne peut s'empêcher d'admirer la noblesse de la pose. En outre, la chaleur de l'exécution, qui n'enlève rien à la symétrie, donne à cette composition un prix infini.

Le comte de Caylus (2) a publié le fond d'une coupe de terre cuite avec une couverte noire vernissée, du Cabinet des Médailles. Ici seulement, au lieu d'un simple caillou, c'est un rocher que Scylla s'apprête à lancer, et elle le soulève au-dessus de sa tête pour rendre l'attaque plus meurtrière. Trois chiens furieux sortent de dessous sa ceinture. Deux dragons terminent cette redoutable divinité, dont le corps est entouré par les replis d'un serpent.

Enfin, les monnaies de Thurium (3) ainsi que celles d'Héraclée (4) présentent un type à peu près semblable. Scylla y est figurée sur le casque de Minerve, et au moment où elle lance des pierres.

Un vase de terre cuite que nous publions (5), et qui a passé de la collection Durand au Cabinet des Médailles, nous offre

(1) C'est à l'obligeance extrême de M. Ingres que nous devons de pouvoir publier ce monument qui fait partie de sa belle collection. Voy. pl. LIII, n° 1.

(2) *Recueil d'antiquités*, t. III, p. 86, pl. XXII, n° 4. — Voy. pl. LII, n° 2 des mon. Nous avons fait dessiner de nouveau cette coupe, dont la gravure publiée par le comte de Caylus, ne donne aucune idée.

(3) Mionnet, t. I, p. 170. Voy. pl. LIII, n° 5 des mon.

(4) Mionnet, I, p. 153, n° 507. Voy. pl. LIII, n°s 8 et 10 des mon.

(5) De Witte, *Catalogue Durand*, n° 1550. Voy. pl. LII, n° 1 des mon.

une variante très-remarquable. Ce vase présente sur chaque face l'image de Scylla. Ici la déesse tient de chaque main un petit glaive, μαχαίριον. Sur un autre vase de la même collection (1), acquis par le musée de Berlin, Scylla se voit aussi avec un glaive, mais de plus, elle tient dans la main un polype.

Un troisième vase du même genre (2) nous montre Scylla armée de deux flambeaux qu'elle semble secouer au-dessus de sa tête. Cet attribut entre les mains de la déesse nous suggère diverses explications. L'artiste a peut-être voulu faire ainsi comprendre que ce monstre faisait usage de tous les moyens de destruction ; on pourait croire aussi que les flambeaux sont destinés à rappeler que Scylla est fille d'Hécate ; il serait permis encore d'y voir une allusion à une tradition rapportée par Tzetzès. Ce Scholiaste dit que Phorcus ressuscita sa fille en brûlant son corps avec des torches, après qu'elle eut succombé sous les coups d'Hercule dont elle avait volé les bœufs (3).

Il faut ajouter à cette liste quelques monuments qui nous offrent des variantes curieuses du type de Scylla.

Le premier est la fameuse médaille de Cumes, où Scylla est représentée vêtue, avec des monstres marins à sa ceinture et des têtes de chien attachées aux épaules (4). M. Raoul-Rochette considère cette image comme la plus ancienne et la plus authentique de Scylla (5).

Le second est la médaille de Tarse (6), sur laquelle Scylla est figurée avec une conque marine, ce qui la rapproche de Triton.

(1) Idem, *ibid.*, n° 1549.

(2) Panofka, *Recherches sur les noms des vases*, pl. V, n° 100, p. 30. Ce savant donne le nom de *Lagynus* à cette espèce de vase, qu'il compare aux bouteilles de cuir dont les Grecs se servaient dans leurs voyages.—Voy. pl. LII, n° 8 des mon.

(3) *Ad* Lycoph. *Cassand.*, 45.

(4) Millingen, *Recueil de médailles inédites*, pl. I, n° 4.

(5) *Journal des Savants* (1832), p. 50. Malgré cette observation du savant archéologue, nous n'avons pas osé reproduire cette médaille, dont le type n'est connu que par la gravure de M. Millingen, qui, dans quelques détails, peut paraître d'une exactitude douteuse.

(6) Mionnet, III, p. 643, n° 527. Voy. pl. LIII, n° 14 des mon.

Le troisième est une médaille de Thurium (1) où Scylla, représentée avec le trident, nous rappelle que dans quelques traditions la fille de Phorcus tient auprès de Neptune la place d'Amphitrite.

Le quatrième monument est une pierre gravée (2) dont le style indique qu'elle appartient à la belle époque de l'art. On y voit Scylla le bras étendu comme pour saisir sa proie. De longs cheveux, emprisonnés dans un réseau ou dans une large stéphané, ornent sa tête.

A côté de ce monument, nous signalerons une autre pierre gravée (3) de la collection de M. le duc de Luynes. Ici l'exécution moins large et moins pure, mais qui décèle beaucoup d'habileté, atteste une époque plus récente. Scylla est représentée les cheveux épars, et dans une vive agitation. Son corps est terminé par deux queues de dauphins, et se trouve placé entre deux poissons de la même espèce; on ne voit point de monstres à la ceinture de la déesse.

Un bas-relief de terre cuite sur une urne cinéraire de Chiusi (4) mérite également d'exciter l'attention, car nous croyons qu'il est possible de le ranger parmi les représentations de Scylla. Sur ce monument d'un très-beau style la déesse est représentée de face. Les jambes sont formées par deux queues de poisson qui se rattachent à une ceinture composée de longues feuilles. De grandes ailes (5) attachées aux épaules de Scylla, un serpent qui se roule autour du cou, achèvent de donner à cette figure un aspect grandiose et menaçant. Cette

(1) De la collection de M. le duc de Luynes. Voy. pl. LIII, n° 6 des mon. On peut retrouver une intention pareille sur quelques médailles de Thurium où l'attitude de la déesse semble indiquer qu'elle guette sa proie. Voy. pl. LIII, n°s 4, 7.

(2) *Nouvelle Galerie mythologique*, pl. XXII, n° 7. Voy. pl. LII, n° 9 des mon.

(3) *Ibid.*, n° 6. Voy. pl. LII, n° 10 des mon.

(4) Micali, *Storia degl. ant. pop. ital.*, t. III, p. 206, tavol. CX. La planche C du même ouvrage représente aussi une espèce de Scylla. Du reste, M. Micali observe (*loc. cit.*, p. 36) que les urnes étrusques montrent souvent Scylla et Glaucus. Voy. pl. LII, n° 15 des mon.

(5) Les ailes comme la forme équestre, ont pu exprimer l'idée de la rapidité sur les flots. Voy. Gori, *Mus. etrusc.*, t. II, p. 174. Cf. Panofka, *Museo Bartoldiano*, p. 97.

Scylla étrusque tient à deux mains une ancre avec laquelle elle va asséner un coup terrible. Les flots qui semblent tourbillonner au-dessous d'elle, ajoutent à l'effet de cette scène. Enfin, on peut considérer comme une variante du type de Scylla, l'image de cette déesse telle qu'on la voit sur la médaille d'Agrigente où elle est représentée, à côté du crabe, avec une longue queue de poisson hérissée d'arêtes (1). Il en est de même des petites médailles d'argent de la ville d'Alliba (2), où une coquille sert d'attribut à Scylla (3).

Nous arrivons maintenant à la seconde classe. Elle renferme, comme nous l'avons dit plus haut, les représentations de Scylla exerçant sa cruauté sur un navigateur ou sur un des compagnons d'Ulysse.

Une cornaline de la collection du docteur Nott (4), où la beauté du style s'allie à la finesse de l'exécution, mérite surtout d'être signalée entre tous les monuments conçus dans ce système. On voit sur cette pierre Scylla assommant à coups de rame un jeune homme qu'elle étreint dans les replis de ses serpents. L'un des deux chiens met la patte sur les genoux de la victime.

La célèbre peinture d'Herculanum (5) est un exemple frappant de la liberté avec laquelle les artistes de l'antiquité mo-

Les textes et les monuments nous montrent les divinités de la mer avec des ailes. On se rappelle le chœur des Néréides dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Cf. Passeri, *Pictur. Etrusc.*, I, tabul. XLII; Stackelberg, *Die Græber der Hellenen*, Taf. L. Sur une œnochoé de Berlin, Scylla apparaît ailée. Gerhard, *Neuerworbene antike Denkmäler*, S. 29, n° 1670.

(1) *Specimens of ancient coins of magna Græcia*, pl. 13; K. O. Müller, *Denkm. der alten Kunst*, Taf. 42, n° 197. Voy. pl. LIII, n° 11 des mon.

(2) Duc de Luynes, *Ann. arch.*, II, p. 306. Cf. Raoul-Rochette, *Journal des Savants*, 1832, p. 51. Voy. pl. LII, n° 12 des mon.

(3) Nous devons ajouter à ces diverses indications la mention d'un vase du musée S. Angelo à Naples, où Scylla figure avec Thétis dans une composition qui a pour sujet Andromède délivrée par Persée. *Bulletin de l'Inst. arch.*, ann. 1842, p. 59. On voit encore Scylla sur un très-beau vase du musée de Carlsruhe. *Bulletin*, 1842, p. 35.

(4) *Empreintes de l'Instit. archéol.*; *Bullet.* 1830, p. 62. Jusqu'à présent ce monument était resté inédit. Voy. pl. LII, n° 7.

(5) *Pitture d'Ercolano*, t. III, tav. XXI, p. 107-108. Voy. pl. LIII, n° 3 des mon.

difiaient les types les plus populaires. Ici, la fille de Phorcus a perdu sa beauté, c'est une femme horrible, furieuse, terminée par deux queues de poisson couvertes d'écailles. Trois monstres marins, un loup ou un chien et deux chevaux, paraissent à sa ceinture. Scylla lève à deux mains un gouvernail, et s'apprête à frapper, tandis que les monstres, qui l'entourent, attaquent un homme, un adolescent et un enfant qui font partie de ce groupe.

Après ces diverses indications, nous croyons devoir encore placer ici la mention d'un scarabée de cornaline de la collection de M. Millingen, représentant Hercule auprès d'une divinité marine. L'auteur du catalogue de la collection Cadès (1) a cru pouvoir reconnaître dans cette scène le fils d'Alcmène consultant Nérée ou Protée. Or, cette explication nous semble, manquer de justesse; car le buste de la divinité marine est celui d'une femme. Dans ce cas, il est permis de donner à celle-ci le nom de Scylla. Nous avons déjà vu qu'Hercule tua la fille de Phorcus qui lui avait volé ses bœufs.

La seconde division de la seconde classe de monuments relatifs à Scylla, comprend ceux où la déesse combat Ulysse.

Une coupe à figures en relief, trouvée à Vulci (2), sur laquelle on voit la navigation du héros, nous offre une re-

(1) *Empreint. de l'Instit. arch, cent.* III, n° 17; *Bullet.* 1839, p. 117. — Voyez pl. LIII, n° 17 des monum.

(2) De Witte, *Catalogue Durand*, n° 1380. Nous devons indiquer ici une amphore à mascarons du musée de Naples, qui porte le n° 2261, et dont l'existence nous a été signalée par M. de Witte. On y voit Minerve, Icare, Dédale, et de plus un monstre marin avec trois chiens à la ceinture, et qui est combattu par deux guerriers, l'un barbu, l'autre imberbe coiffé du piléus. Selon M. de Witte, le monstre marin semble être un dieu mâle. Il ne serait pas impossible toutefois de reconnaître dans ce monstre Scylla combattant Ulysse, l'aspect viril de la divinité marine étant peut-être dû à une restauration. Une des mosaïques qui forme le pavé du *Braccio Nuovo* dans le Vatican, et qui sont la copie fidèle de mosaïques antiques découvertes près de la porte Saint-Sébastien, représente Scylla. Les monstres attachés à la ceinture de la déesse font leur proie de trois des compagnons d'Ulysse. La galère du fils de Laërte apparaît à peu de distance. On voit une Sirène non loin de là. Voyez *Beschreibung der Stadt Rom*, Bd. II, *zweite Abtheil.*, S. 89. Cf. *il Vaticano descritto, ed illustrato da Er. Pistolesi*, vol. IV, p. 58, tav. I.

présentation intéressante de cette scène de l'Odyssée. Le fils de Laërte, coiffé du piléus et vêtu d'une tunique courte, lance des flèches contre la déesse, qui vient de saisir un de ses compagnons, tandis qu'un autre guerrier attaque Scylla avec la lance. Une particularité curieuse, c'est que sur ce bas-relief, comme sur la médaille de Cumes, publiée par M. Millingen, on remarque un chien, non pas à la ceinture, mais sur l'épaule gauche de la déesse.

Scylla combattant Ulysse est également figurée sur une urne étrusque publiée par Gori (1). Dans ce bas-relief la déesse n'a point de chiens à la ceinture. Sur une autre urne étrusque, publiée par Dempster (2), on voit une composition analogue; seulement ici Scylla nous apparaît armée d'un flambeau (3).

Nous citerons enfin plusieurs médaillons contorniates de Trajan sur lesquels on a représenté le combat d'Ulysse et de Scylla. Ce sujet est reproduit d'une manière presque identique dans tous ces monuments où le type de cette divinité s'altère de plus en plus. En effet Scylla, à la ceinture de laquelle on voit quelques chiens et qui est armée d'un aviron, devient un monstre gigantesque dont les queues de poisson remplissent le champ de la médaille. On remarque aussi constamment trois guerriers sur le vaisseau du fils de Laërte. Deux sont occupés à combattre la déesse. Le troisième, debout, immobile, et qui semble présider à l'action, est peut-être Ulysse lui-même. Toujours Scylla saisit le guerrier qui est le plus avancé sur la poupe pour lui faire partager le sort de deux Grecs que l'on aperçoit au milieu des flots. Un de ces contorniates présente une particularité curieuse en ce que Scylla y paraît casquée (4).

(1) *Mus. etrusc., tabul.* CXLVIII, n° 2. — Voy. pl. LII, n° 5 des monum.

(2) *De Etrur. reg.*, tab. LXXX, n° 2.

(3) On peut rapprocher de ce monument le *Lagynus* publié par M. Panofka, où Scylla apparaît armée de deux flambeaux.

(4) Nous publions deux de ces monuments du Cabinet des Médailles. Voy. pl. LIII, n°s 15 et 16 des mon.

Nous avons placé dans la troisième et dernière classe les monuments dans lesquels Scylla se trouve en rapport avec les centaures.

Le seul que nous connaissions est le Trapezophore publié par Winckelmann (1).

Nous ne dirons qu'un mot de ce monument trop connu pour qu'il soit besoin de le décrire. On sait qu'il représente Scylla presque de grandeur naturelle et sous les traits d'une femme d'une rare beauté. Trois chiens sortent de dessous sa ceinture et s'apprêtent à déchirer un cadavre qu'on aperçoit au milieu des flots, tandis que la fille de Phorcus enlace un homme dans les replis de ses serpents. Auprès de Scylla on voit un centaure couvert de la nébride. Un enfant est placé sur son dos. Un aigle semble planer dans l'espace qui sépare le centaure de Scylla. L'oiseau de proie tient dans ses serres un serpent.

En voyant Scylla, symbole de la mer, près d'un centaure, symbole de la rapine, et d'un oiseau de proie, Winckelmann a pensé que ce monument devait faire allusion à une victoire maritime. Cette interprétation a trouvé des contradicteurs.

M. Avellino, dont l'opinion a été adoptée par M. Panofka (2), reconnaît une intention funéraire dans la présence d'un centaure auprès de Scylla, car cette déesse et les centaures ont été placés par les poëtes aux portes des enfers (3). En outre, cet archéologue pense que ce monument avait servi de table à un repas funèbre.

Du reste, l'aigle qui déchire le serpent peut exprimer les idées de rapt et de violence que représente la fille de Phorcus.

(1) *Monum. ined.*, I, p. 43. Cf. *Mus. Borbon.* 18. Voy. pl. LII, n° 3 des monum.

(2) *Neapl. antik. Bildw.*, S. 69.

(3) Virgil., *Æn.*, VI, 286 ; Lucret., *de Rer Nat.*, IV, 736 ; V, 888 ; Stat., *Sylv.*, V, 3, 280. Suivant une ingénieuse interprétation de M. le duc de Luynes, on peut reconnaître dans le centaure, Chiron, qui représente ici toute la race des centaures ; dans l'enfant, Achille son élève. L'aigle sera la fille de Nisus changée en oiseau et placée tout exprès à côté de l'autre Scylla afin de caractériser d'une manière plus précise le monument. *Centauri in foribus stabulant Scyllæque biformes*. Virg. *Æn.*, *loc. cit.*

Un monument analogue trouvé à la villa Adriana, en 1823 (1), et sur lequel on voit un centaure, au-dessus de Scylla, combattant les vaisseaux d'Ulysse, paraît avoir été traité dans des idées semblables à celles que nous offre le Trapezophore de Naples.

Enfin, sur une urne étrusque, publiée par Gori (2), Scylla nous apparaît entre deux centaures femelles. La destination de ce monument autorise à croire que l'association de ces personnages mythologiques peut avoir un sens funèbre, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et qu'il ne s'agit point ici d'un simple caprice de sculpteur, comme Visconti l'a supposé (3).

Au surplus, il n'est pas sans importance de remarquer que si l'on peut prêter parfois aux artistes une connaissance par trop étendue des traditions religieuses, il est hors de doute qu'ils étaient instruits des rapports du cheval et des divinités de la mer. Sous ce point de vue, l'idée de mettre Scylla en relation avec les centaures est toute naturelle, et pour en juger ainsi, il suffit de se rappeler que les monuments reproduisent des poissons centaures.

Il nous reste à dire un mot d'un monument exposé au Cabinet des Médailles, et qui rentre jusqu'à un certain point dans le cercle de nos recherches. Nous voulons parler d'une feuille d'or d'un travail très-grossier en forme de carré long, représentant un oiseau de proie tenant un poisson dans ses serres. Cette feuille a été trouvée avec quelques autres objets d'or dans un tombeau de Kertsch en Crimée (4).

Nous avons reconnu l'oiseau de proie que nous venons de signaler pour l'ἁλιάετος, l'aigle pêcheur des Grecs, et nous avons été confirmé dans cette pensée par le revers des médailles de Sinope (5) et d'Olbia (6), villes également situées

(1) Ce monument se trouvait, en 1828, à Rome, chez Antonio Gastaldi, marchand d'antiquités. *Neapels antik. Bildw.*, *loc. cit.*

(2) *Mus. etrusc.*, t. II, tab. 154, p. 288. Voy. pl. LII, n° 4 des mon.

(3) *Mus. Pio-Clem.*, V, p. 20.

(4) Raoul-Rochette, *Journ. des Sav.*, ann. 1832, p. 45. Voy. pl. LII, n° 22 des mon.

(5) Mionnet, *Suppl.* IV, p. 572. Cf. Lenormant, *Nouv. Gal. mythol.*, p. 28.

(6) Mionnet, I, p. 349.

sur le pont Euxin ; on y voit le même aigle pêcheur enlevant un poisson.

Ce symbole convenait parfaitement à des villes maritimes, il caractérisait leur situation, et l'on peut croire qu'il devait son origine à une observation très-simple. En effet, nous savons par Pline que les anciens avaient remarqué que l'aigle pêcheur planait au-dessus des flots et épiait les poissons qui apparaissaient à la surface (1). D'un autre côté, ce fait a pu donner naissance à la fable de Nisus changé en aigle de mer et poursuivant sa fille Scylla changée en poisson.

Nous ajouterons qu'il est encore possible que ce soit cette fable qui ait suggéré aux artistes de Panticapée la représentation de l'aigle pêcheur et du poisson. Cette légende était de nature, à ce qu'il semble, à prendre place dans la religion locale de cette cité, religion sur laquelle nous n'avons, il est vrai, que bien peu de renseignements. Remarquons, en effet, qu'en se plaçant dans un certain ordre d'idées on est autorisé à reconnaître quelques rapports entre Scylla si funeste aux navigateurs et une ville comme Panticapée située sur un détroit à l'extrémité d'une mer célèbre par ses dangers.

Résumons maintenant en peu de mots ce qui résulte de l'examen des monuments de Glaucus et de Scylla. Il ressort de ces recherches que le nombre des monuments relatifs à Glaucus est très-restreint; que le dieu marin nous apparaît toujours terminé par une queue de poisson, et le plus souvent par une queue de dauphin; que presque toujours aussi il est représenté barbu et sous un aspect sévère; que souvent on nous le montre armé et prêt à combattre ; enfin, que ses gestes expriment la violence et la lutte, caractère qui le rapproche de Scylla.

Quant à cette déesse, elle ne se montre jamais ou presque jamais sous une forme entièrement humaine. Le plus souvent on voit à sa ceinture deux, trois et même quatre chiens ; souvent son corps est terminé par des queues de dauphin, sou-

(1) Plin., *Hist. Nat.*, X, 3.

vent aussi par des dragons marins ou par d'énormes serpents, surtout dans les monuments où l'artiste ne lui a point donné de chiens. Une agitation excessive et la violence du geste caractérisent la fille de Phorcus. Enfin, pour rendre cette divinité plus terrible, les artistes de l'antiquité lui ont donné des armes, c'est-à-dire, des pierres, des rames, des torches et même un poignard.

ERNEST VINET.

AMPHIARAÜS

PRENANT CONGÉ D'ÉRIPHYLE.

(*Mon.*, pl. LIV et pl. F, 1843.)

Il ne saurait exister de doute sur le sujet représenté par la peinture que nous publions, et qui décore une belle hydrie, de style de Nola (1). L'action des deux figures principales dont l'une serre la main à l'autre, annonce qne nous avons devant les yeux une scène d'adieux, et l'inscription ΑΜΦΙΑΡΕΟΣ (*rétrograde*), placée à côté de l'une d'elles, nous apprend que c'est le devin argien *Amphiaraüs*, prenant congé d'*Ériphyle,* sa femme, pour se rendre au siége de Thèbes. Ce sujet se rencontrait déjà sur un des plus anciens monuments de l'art grec, sur le coffre de Cypselus. Voici la description qu'en donne Pausanias (2) : « Ériphyle, parée du collier fatal, se tenait « debout sur le seuil de la demeure d'Amphiaraüs ; elle avait à « ses côtés ses filles Eurydice et Démonassa, son fils Alcméon, « figuré entièrement nu, et Amphiloque, son autre fils, en « bas âge encore et porté sur les bras d'une vieille femme. « Baton, l'aurige d'Amphiaraüs, avait saisi d'une main les « rênes des chevaux, et de l'autre portait une lance. Le fils « d'Oïclès, un pied déjà sur son char, tenait son glaive levé sur « son épouse, et semblait ne se contenir qu'avec la plus grande « peine. »

(1) Cette hydrie, provenant de Vulci, se trouvait en 1839 à Rome dans le magasin de M. Basseggio, où elle a été dessinée.

(2) V, 17, 4.

Laissant même de côté les figures accessoires, nous remarquons une différence notable dans la manière dont l'action principale est représentée dans les deux compositions : ici c'est une séparation violente; sur notre vase, au contraire, on croirait voir de tristes et tendres adieux. Notre devoir est donc de rechercher si les idées opposées que semblent exprimer des situations si différentes, se confirment par les traditions ou par d'autres monuments de l'antiquité figurée. Exposons d'abord la partie du mythe d'Amphiaraüs qui a rapport au fait en question.

Adraste, roi d'Argos, ayant résolu de replacer, par la force des armes, Polynice, son gendre, sur le trône de Thèbes, sollicita Amphiaraüs de prendre part à l'expédition. Mais le fils d'Oïclès, à qui la connaissance qu'il avait de l'avenir avait révélé l'issue fatale de la guerre, et le sort qui l'y attendait, refusa son concours. Pour vaincre sa résistance, Polynice eut recours à l'intervention d'Ériphyle, femme du devin et sœur du roi d'Argos, et la corrompit par le don du célèbre collier d'or qui avait appartenu à Harmonie. D'après une convention jurée par Adraste et par Amphiaraüs, Ériphyle était constituée juge des différends qui s'élèveraient entre les deux princes. Appelée en conséquence à décider la question de la guerre de Thèbes, elle se prononça en faveur de son frère contre son mari (1). Amphiaraüs fut obligé de marcher avec les autres chefs confédérés; mais en partant, il recommanda à son fils Alcméon de venger un jour sa mort par celle de sa mère.

Ce récit, que nous avons rapporté d'après Apollodore, Diodore de Sicile, Hygin et d'autres auteurs (2), découle des sour-

(1) D'après une autre version, Ériphyle aurait découvert le lieu qui cachait son mari aux recherches d'Adraste. Voy. Hygin. *Fab.* 73; Servius, *ad Æn.*, VI, 445; Mythograph. Vatic., I, 153, p. 49, Bode. La circonstance de la retraite d'Amphiaraüs paraît une invention postérieure. M. de Leutsch (*Thebaidis cyclicæ reliq.*, p. 51, n. 6) soupçonne, à la vérité, qu'il en était question déjà dans la Thébaïde cyclique; mais son opinion ne paraît pas fondée, puisque Apollodore (III, 6, 2), qu'il cite comme garant, n'en dit pas un mot.

(2) Apollodor., III, 6, 2; Diodor. Sic., IV, 65; Eustath., *ad Odyss.*, XI, 326, p. 421 sq., ed. Lips.; Eudocia, p. 22. Cf. la note précédente.

ces de l'épopée et de la tragédie. Homère connaît déjà l'infâme marché d'Ériphyle : Ulysse raconte aux Phéaciens qu'il a vu dans le royaume des ténèbres cette femme exécrable qui a vendu son mari pour un peu d'or (1). Un poëme que Pausanias prise à l'égal de l'Iliade et de l'Odyssée (2), et que l'on attribue même à leur auteur, la *Thébaïde cyclique*, intitulée aussi le *Départ d'Amphiaraüs*, comprenait, à ce qu'il paraît, un récit développé de la ruse employée pour vaincre l'obstination du devin argien, et de la trahison de sa femme (3). Il est à présumer qu'Antimaque (4) et les poëtes postérieurs, auteurs de *Thébaïdes* (5), auront adopté la même version, puisque nous la retrouvons encore chez Stace (6), le dernier d'entre eux.

Les faits relatifs à la guerre de Thèbes offrirent également à la poésie tragique une mine à exploiter. Nous citerons en premier lieu la Trilogie d'Eschyle, qui se composait de *Némée*, des *Sept chefs* et des *Éleusiniens* (7). Dans la deuxième de ces tragédies, la seule qui soit arrivée jusqu'à nous, il est bien dit qu'Amphiaraüs est venu au siége de Thèbes malgré lui (8); mais il n'y a aucune allusion à la trahison de sa femme. Il est probable cependant que sur ce point, de même que sur plusieurs autres, le poëte sera resté fidèle à l'ancienne tradition (9).

(1) *Odyss.*, XI, 326 sq.

(2) Pausan., IX, 9, 5.

(3) Voy. de Leutsch, *Theb. cycl. reliq.*, p, 50 sq. Cf. Eckermann, *Melampus und sein Geschlecht*, S. 43 fgg.

(4) Aucun des fragments qui nous restent (Antimachi *Fragm.*, ed. Duebner, p. 31 sqq., à la suite de l'Hésiode de la *Bibl. grecque* de Didot) n'a trait au fait en question.

(5) Ces auteurs ne nous sont plus connus que de nom. Voy. Eckermann, *Melampus*, S. 47.

(6) *Theb.*, II, 199 sqq.; IV, 190 sqq., 210 sqq.

(7) Voy. Welcker, *Thebaïs und Epigonen* dans l'*Allgem. Schulzeitung*, 1832, II, S. 171. Au lieu de *Némée*, MM. G. Hermann (*de Trilogiis Thebanis*, p. 16 sqq.) et Bode (*Geschichte der Hellenischer Dichtkunst*, B. III, S. 292) pensent que ce sont les *Argiens* qui formaient la première pièce de la trilogie. Selon M. Eckermann (*Melampus*, S. 54), ce serait l'*Œdipe*.

(8) Æschyl., *Septem c. Thebas*, 571.

(9) M. Bode (*ouv. c.*, S. 293) suppose aussi que, dans la première pièce de la trilogie, Amphiaraüs faisait le récit de la trahison de sa femme.

L'*Amphiaraüs* de Sophocle était un drame satyrique et ne roulait point sur cette partie de l'histoire du devin argien (1). Mais le tragique athénien, dans ses *Épigones* ou *Ériphyle*, pièce imitée par le poëte latin Attius, reconnaissait formellement l'action coupable d'Ériphyle et la vengeance demandée par Amphiaraüs à son fils (2). Le sujet de la Thébaïde est traité par Euripide dans les *Phéniciennes*; mais le fait qui nous occupe n'y est pas touché.

La tradition qui représente Amphiaraüs voué à une mort certaine par la vanité et la perfidie de sa femme, est non-seulement la plus ancienne, elle était certainement encore la plus répandue. Nous la trouvons mentionnée par Pindare (3), par Platon (4) et par beaucoup d'autres écrivains postérieurs (5).

Mais si tous les auteurs anciens sont d'accord pour regarder Ériphyle comme la cause de la mort d'Amphiaraüs; si la plupart d'entre eux flétrissent en elle l'épouse chez qui l'amour de l'or et d'une vaine parure avait étouffé les sentiments les plus sacrés, il s'est pourtant rencontré un poëte qui a cherché à réhabiliter cette princesse, en prêtant à sa conduite un mobile noble et généreux; c'est Stésichore, qui semble avoir pris plaisir à exalter ce que les autres avaient abaissé, tandis que, d'un autre côté, il renversait de leur piédestal les idoles que l'admiration générale y avait placées. L'héroïne de son poëme, intitulé *Ériphyle*, obligeait à la vérité son mari à aller affronter la mort sous les murs de Thèbes; mais c'était un patriotisme ardent, et non l'appât d'un collier, qui la poussait à cette résolution (6). Or, dans ce cas, le sentiment que sa con-

(1) Welcker, *Æschylische Trilogie*, S. 287.

(2) Fr. I: *Qui, nisi genitore ulto, nullum dat meis finem miseriis*. Cf. Welcker, *die griechischen Tragœdien*, Bd. II, Th. I, S. 271, fgg. Voy. encore Sophocl., *Electr.*, 286.

(3) *Nem.*, IX, 37.

(4) *De Rep.*, IX, p. 590 A.

(5) Cic., *Verrin.* IV, 18, 39; *de Inventione*, I, 50, 94; Horat., *Carm.*, III, 16, 11 sqq.; Ovid., *Ars Amat.*, III, 13; Juvenal., *Satir.*, VI, 654; Propert., *Eleg.* II, 13, 29; III, 11, 57 sq.; Lucian., *Cynic.*, 8; Clemens Alexand., *Pædagog.*, p. 236.

(6) Voy. Schleiermacher, *zu Platon's Republik*, S. 608; Welcker, *Schulzeitung*, 1832, S. 219; Eckermann, *Melampus*, S. 50.

duite devait inspirer à Amphiaraüs, devait être de la pitié pour son égarement plutôt que de la colère et un désir de vengeance. Quelque favorable que cet ordre d'idées se montre à l'explication de notre peinture, nous ne voulons pas nous y arrêter, parce qu'il ne paraît pas que les fictions paradoxales du poëte d'Himère aient exercé la moindre influence sur l'art ancien.

La représentation du coffre de Cypsélus est évidemment l'expression énergique de la tradition ancienne et dominante; l'artiste avait montré la juste colère d'Amphiaraüs à la vue de sa femme et du bijou fatal, prix de sa trahison. D'un autre côté, la présence des fils du guerrier argien rappelait les ordres de vengeance qu'il leur laissa en partant.

Cette scène du coffre de Cypsélus est reproduite en partie sur une amphore à figures noires de la collection Candelori aujourd'hui à la Pinacothèque de Munich (1); *Amphiaraüs* a déjà mis le pied droit sur son char, et, se retournant avec indignation vers *Ériphyle*, il tire son glaive du fourreau pour l'en frapper. Celle-ci avance les deux bras pour repousser le coup dont elle est menacée, et en même temps pour conjurer la colère de son mari. Le jeune *Alcméon*, entièrement nu, que l'on aperçoit derrière son père, lève vers lui des mains suppliantes et joint ses instances à celles de sa mère. L'aurige *Baton*, monté sur le quadrige et armé d'un fouet, tient les rênes des deux mains. En face des chevaux est assis un personnage tenant un bâton dans la main droite, et portant la gauche au front en signe d'affliction; ce ne peut être qu'*Oïclès*, père du devin argien. Il se livre à la douleur que lui causent le départ de son fils, et la mort prochaine de cet infortuné, annoncée d'une manière non équivoque par l'oiseau de funeste augure qui plane au-dessus des chevaux (2). Deux

(1) Ce vase, sur lequel M. le duc de Luynes a bien voulu attirer notre attention, a été publié par M. Micali, *Monumenti per servire alla Storia degli ant. popoli italiani*, tav. XCV. L'éditeur voit à tort dans ce tableau le départ d'Hector. T. III, p. 164.

(2) Un oiseau placé dans cette intention se rencontre souvent sur les vases peints. Mais il existe peut-être une raison particulière pour que nous le trouvions ici. En effet, chez Stace (*Theb.*, III, 546 sq.), la mort d'Amphiaraüs est présagée par le vo

autres guerriers marchent en avant du char : l'un, muni d'une lance et d'un bouclier argien ayant pour emblème un bucrâne, est probablement *Adraste*. Dans ce cas, celui qui le précède, armé d'une lance, serait *Polynice*. Nous remarquerons en passant que les peintres de vases représentent Amphiaraüs monté sur un quadrige, bien que la poésie ne lui accorde que les deux coursiers *Thoas* et *Dias* (1). Nous avons fait ailleurs (2) la même observation par rapport à Achille.

Outre ce vase et l'hydrie que nous publions (pl. LIV), deux autres monuments de la même nature représentent le départ d'Amphiaraüs. L'un est un vase de Naples publié plusieurs fois (3). La peinture d'un des côtés nous offre un guerrier qui monte un char conduit par un aurige. Il est armé d'une double lance et d'un bouclier rond, ayant une jambe pour emblème. Une inscription nomme ce guerrier *Amphiaraüs*. En face du quadrige se voit une femme, sans aucun doute *Ériphyle*, vêtue d'un péplus et d'une longue tunique. Elle est désignée simplement par l'épithète qualificative ΚΑΛΟΠΑ, qui indique sa beauté (4). En présence de son mari, qui en partant l'accable de reproches, elle baisse la tête et semble cacher sous son péplus la main dans laquelle elle tient le collier qu'elle vient de recevoir. L'auteur de cette composition a adouci la violence de la séparation des époux, mais, au fond, c'est la même idée que sur le coffre de Cypsélus. Cette idée se reproduit également et avec un plus grand adoucissement encore dans les formes, sur un vase provenant de Cære, acquis en 1841 par M. Braun (5).

d'un oiseau. La Thébaïde cyclique a pu renfermer un augure semblable, auquel le peintre aura fait allusion.

(1) Antimachi, *Fragm.* XXIII, ed. Duebner.

(2) *L'éducation d'Achille représentée sur les monuments de l'art* dans les *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. IX, n° 10, p. 464, note 6.

(3) A. Scotti, *Illustrazione di un vaso italo-greco*, Napoli, 1811, in-4°; Millingen, *Peintures antiques et inéd. de vases grecs*, pl. XX-XXI; Inghirami, *Pitture di vasi fittili*, tav. CCXIX, CCXX.

(4) Καλοπὰ pour καλωπὸς paraît avoir la même signification que εὐωπὸς, *pulchra aspectu*. Voy. Stephan., *Thesaur. L. gr.*, sub. voc., t. IV, p. 911, Didot. Des auteurs anciens font expressément mention de la beauté d'Ériphyle. Voy. Eustathe et Eudocia, *loc. cit.*

(5) Nous devons la connaissance de ce vase à une communication de M. Welcker.

Amphiaraüs y est représenté s'éloignant de sa femme qui est munie du collier fatal. L'inscription ΑΜΦΙΑΡΑΟΣ sert à faire reconnaître le devin argien.

Nous ne nous arrêterons point à quelques bas-reliefs d'urnes étrusques (1), qui, selon l'opinion de M. Inghirami (2), et comme semble l'avoir cru encore Abeken (3), se rapporteraient à la fable d'Amphiaraüs et d'Ériphyle. Un collier à trois bulles que tient un des personnages (4), et qui est apparemment un ornement dont on va parer la défunte, a induit en erreur l'antiquaire italien, tandis que d'autres signes ou attributs, tels que le génie de la mort, le lit mortuaire, la stèle funéraire, la pyxis, l'attitude de la douleur qu'ont quelques personnages, eussent pu l'avertir que les nombreuses scènes de ce genre représentent simplement un adieu suprême, et non un sujet mythologique (5).

La séparation, amicale en apparence, d'Amphiaraüs et d'Ériphyle sur la peinture de l'hydrie de Vulci, reste donc pour nous une conception isolée dans les représentations de l'art, et dépourvue de l'appui des textes anciens. Il faudrait en conséquence la regarder comme l'expression d'une tradition qui s'est perdue, ou lui assigner un motif difficile à pénétrer. Nous avions cru un moment y reconnaître une situation empruntée à la scène tragique : Amphiaraüs, sous les dehors d'une affection simulée, cacherait sa colère et sa haine, pour mieux assurer la vengeance qu'il a ordonnée. Le théâtre grec offre plus d'une ruse pareille (6). Il y aurait toutefois une explica-

(1) Inghirami, *Monumenti etruschi,* Ser. I, tav. XIX, XX, LXXIV, LXXV.

(2) *Ouv. cité*, p. 183. L'auteur s'appuie principalement de l'autorité de Lanzi. Cf. *ibid.*, p. 641 seg.

(3) *Annales de l'Institut archéologique*, vol. XI, p. 261, note 7.

(4) Sur le bas-relief, tav. LXXIV, la figure qui tient le collier est un enfant ou un esclave. Polynice serait dans cette scène un personnage trop important pour que des prétendus besoins de l'art pussent justifier la petite stature qu'on lui aurait donnée.

(5) M. Lebas a déjà rejeté pour un de ces bas-reliefs l'explication de M. Inghirami. Voy. *Monuments d'antiquité figurée*, p. 145 suiv., in-8°, extrait de *l'Expédition scientifique en Morée.*

(6) Voyez, par exemple, l'accueil fait par Clytemnestre à Agamemnon à son retour de Troie (AEschyl., *Agamemn.*, 805 sqq.; cf. *ibid.*, 1313 sqq.); celui que Polymestor

tion beaucoup plus simple, ce serait de voir seulement dans la singularité de cette représentation, le fait, sinon de l'inhabileté et de la légèreté, du moins du caprice de l'artiste, qui a cru pouvoir se contenter d'indiquer le départ du fils d'Oïclès par un signe de convention, sans s'inquiéter d'en faire deviner la cause et ce que ce départ a d'involontaire. Nous ne serions pas éloigné d'adopter cette dernière explication, qui est celle que préfère M. Welcker, si l'absence du collier (1) ne semblait accuser une intention chez l'auteur de la composition que nous avons sous les yeux, et ne nous ramenait forcément à la supposition d'une version inconnue.

Reprenons maintenant l'examen des détails de notre peinture. Amphiaraüs, quittant sa demeure pour se rendre à l'armée, a revêtu le costume de guerrier. Il porte un casque (κυνέη) et une cuirasse, et s'appuie de la main gauche sur sa haste, arme qui, selon Pindare (2), le rend redoutable sur le champ de bataille. Ériphyle, parée de riches vêtements et le front ceint d'un diadème, présente la main droite à son mari et ramène la gauche vers son menton. On n'aperçoit aucune trace de collier à son cou. Derrière elle se trouve une de ses filles, *Eurydice* ou *Démonassa*. Cette jeune fille a les yeux fixés sur son père, et lève la main gauche en signe de l'émotion vive que lui font éprouver les paroles qui sortent de la bouche d'Amphiaraüs. Dans l'autre main, elle tient une branche de myrte. Cette plante est simplement ici un attribut de la beauté et de la jeunesse; à moins cependant qu'elle n'ait un sens funéraire (3) et ne fasse allusion à la mort prochaine du devin.

A l'extrémité gauche du tableau et à côté de la jeune fille à

reçoit d'Hécube (Euripid., *Hecub.*, 1122 sqq.), et la tristesse simulée d'Oreste et de Pylade en présence d'Hélène (Euripid., *Orest.*, 1112 sqq.).

(1) Ériphyle avait le collier sur le coffre de Cypsélus; elle le porte sur le vase de Cære, et nous avons supposé qu'elle le cachait sur celui de Naples. — Ce bijou est ici une chose trop essentielle pour qu'un artiste n'ait pas senti le besoin de le mettre en relief.

(2) *Olymp.*, VI, 29. Cf. Stat., *Theb.*, IV, 220.

(3) Dans l'*Électre* d'Euripide (508 ed. Matthiæ), un vieillard dépose des rameaux de myrte autour du tombeau d'Agamemnon.

laquelle il tourne le dos, paraît un personnage barbu enveloppé dans un ample manteau dont il relève un bout avec le bras droit; il porte au-dessous une tunique talaire plissée. De la main gauche il tient deux bâtons dont on ne voit que les bouts sortir de sa tunique vers l'épaule. Sa tête est couverte d'un casque en forme de bonnet. A l'extrémité opposée se trouve un jeune homme armé d'une cuirasse et appuyant la main gauche sur un bouclier placé à terre, tandis qu'avec la main droite il fait le même signe que la jeune fille. Abeken, qui a décrit la peinture de notre vase (1), a cru, pour son interprétation, devoir réunir les deux figures des extrémités, et les considérer comme formant un groupe à part, n'ayant rien de commun avec les trois figures centrales. Il reconnaît dans ce groupe, Amphiaraüs faisant jurer à Alcméon son fils de venger sa mort. Quelque spécieuse que paraisse cette explication, nous ne croyons cependant pas pouvoir l'admettre. D'abord une pareille disposition des figures est, pour autant que nous sachions, sans exemple sur les vases peints. Ensuite, pourquoi l'artiste aurait-il représenté le jeune Alcméon en costume de guerre (2), puisque rien n'autorise à supposer qu'il doive suivre son père à l'armée? Remarquons en outre que son armure est incomplète; il lui manque le casque ou au moins la lance. Selon nous, ce personnage est *Baton* (3), l'aurige d'Amphiaraüs; il précède son maître, dont il porte le bouclier, et a déjà gravi une éminence qui se trouve devant le palais. Sa position sur ce terrain élevé repousserait seule la supposition qu'il se trouve en face du personnage enveloppé d'un manteau. Selon Eschyle (4), le bouclier d'Amphiaraüs ne portait aucun

(1) *Ann. de l'Inst. arch.*, XI, p. 261 sq., note 7.

(2) La tradition le considère encore comme un enfant. Eustath., *l. c.*, p. 422: Ἀλκμαίωνι... ἐπέταξεν, ὁποτ' ἂν ἡβήσῃ. C'est pour cette raison que, sur le coffre de Cypsélus, il avait été représenté nu.

(3) D'autres le nommaient *Élatton* (Apollod., III, 6, 8, avec la note critique de Heyne, p. 290), d'autres, *Schœnicus* (Antimachi *Fragm.* XXIII, p. 26, ed. Duebner, dans la *Bibl. grecque* de Didot). Chez Stace (*Theb.*, VII, 737), il s'appelle *Hersès*.

(4) *Septem advers. Thebas*, 551. Nous avons remarqué plus haut que, sur le vase de Naples, le bouclier du devin argien est orné d'une jambe.

emblème ; cet indice ne saurait nous être d'aucun usage ici, puisque nous ne voyons que l'intérieur du bouclier. L'artiste, du reste, a eu soin de lui donner la forme ronde du bouclier argien.

Le personnage couvert d'un manteau qui tourne le dos aux autres ne peut être qu'*Oïclès*, père d'Amphiaraüs, que la douleur oblige à s'éloigner de son fils, auquel il a fait ses derniers adieux. Oïclès avait accompagné Hercule dans son expédition contre Troie, où une tradition le fait périr (1). Mais d'après une autre version, il vivait encore au temps où Alcméon, après le meurtre de sa mère, s'enfuit de sa patrie (2).

Le second monument que nous publions (pl. F, 1843) est un miroir étrusque provenant des fouilles de Vulci (3). Le sujet qu'il représente est emprunté également au cycle thébain, et *Amphiaraüs* en est encore le personnage principal. A gauche du tableau, nous voyons *Adraste* (ƎꞱ𐌔ᐊꞱA, *Atrste*) assis et s'appuyant d'une main sur sa lance. Il s'entretient avec *Tydée* (ƎꞱVꞱ, *Tute*) qui est debout devant lui. Celui-ci a les épaules couvertes d'une chlamyde attachée sur la poitrine à l'aide d'une fibule; il porte dans la main gauche une lance et dans la droite un collier ou bracelet à trois bulles. En face d'Adraste et à l'autre extrémité de la composition est assis *Amphiaraüs* (ƎᐊAIΦMA, *Amphiare*) (4). Le fils d'Oïclès a la partie inférieure du corps enveloppée dans un himation, dont l'un des bouts est jeté sur son épaule. Ses pieds sont couverts d'une chaussure grossière. Il porte la main droite à la bouche, et s'appuie de la gauche sur son glaive, enfermé dans son fourreau (5).

(1) Apollodor., II, 6, 4.

(2) Idem., III, 7, 5.

(3) Nous ignorons où se trouve aujourd'hui le monument original. Nous devons le dessin ci-joint (pl. F, 1843) à l'obligeance de notre ami M. de Witte. Ce miroir est le même dont M. Gerhard fait mention dans son mémoire, *Ueber die Metallspiegel der Etrusker*, S. 18, Anm. 180 (*Abhandelung. der K. Academie zu Berlin*, 1836, S. 348).

(4) Sur la pierre gravée de Stosch, citée ci-après, on lit *Atresthe* et *Amphtiare*. C'est un nouvel exemple à ajouter à ceux qu'on connaît déjà de la manière différente dont les Étrusques écrivaient un même nom. L'omission du premier *e* dans *Atrste* est une chose très-commune et digne à peine de remarque.

(5) Amphiaraüs, malgré ses intentions pacifiques, est cependant armé de son glaive.

Un bracelet orne son bras gauche, et le bandeau qui retient ses cheveux indique sa qualité de devin. La scène se passe dans le palais du roi d'Argos, dans une salle ornée d'un pavé en mosaïque, et la circonstance que deux des trois personnages occupent des siéges, autorise à croire qu'ils assistent à un conseil. Cette composition rappelle naturellement à la mémoire la célèbre pierre gravée de la collection de Stosch, représentant cinq des sept héros argiens qui firent la première expédition contre Thèbes, avec les noms écrits en caractères étrusques à côté des figures (1). On a appelé cette scène la consultation des chefs argiens, et mieux encore la divination d'Amphiaraüs (2). En effet, Adraste, après avoir pris la résolution de renverser Étéocle du trône de Thèbes pour y replacer Polynice son gendre, assembla les princes d'Argos pour leur demander leur concours (3). C'est dans cette assemblée qu'Amphiaraüs, lisant dans l'avenir le sort qui attendait les chefs de l'expédition, tâcha de détourner ses amis de cette entreprise, en déroulant devant leurs yeux le tableau des malheurs qui en résulteraient, et, quant à lui-même, refusa d'y prendre part (4). La représentation du miroir de Vulci peut être rapportée à cette même assemblée, mais elle en rappelle un fait particulier. Adraste est oc-

Les vers suivants de Stace (*Theb.*, IV, 187 sqq.) peuvent servir de commentaire à cette particularité :

Jamque et fatidici mens expugnata fatiscit
Auguris ; ille quidem casus et dira videbat
Signa, sed ipsa manu cunctanti injecerat arma
Atropos, obrueratque deum.

(1) Cette pierre gravée, conservée aujourd'hui au Musée de Berlin, est publiée chez Winckelmann, *Monum. inediti*, 105; chez Marini, *Atti dei Fratelli Arvali*, vol I (vignette); chez Lanzi, *Saggio di Lingua etrusca*, t. II, tab. IV, 7, ed. 2; chez Inghirami, *Monumenti etruschi*, t. VI, tav. U2, num. 1. Elle a été décrite en outre par Winckelmann, *Pierres gravées de Stosch*, p. 344, n° 172; par Visconti, *Opere varie*, t. II, p. 256, et par Toelken, *Erklærendes Verzeichniss der Berliner Gemmensammlung*, S. 59.

(2) Voy. Welcker, *Thebaïs und Epigonen*, dans l'*Allgem. Schulzeitung*, 1832, S. 123.

(3) Apollodor., III, 6, 1.

(4) Idem, III, 6, 2.

cupé à solliciter d'Amphiaraüs la promesse de le suivre à Thèbes; mais le devin reste sourd à ses prières et se renferme dans un silence absolu. C'est cette idée que semblent exprimer les deux doigts qu'il porte à la bouche. Sur ces entrefaites arrive Tydée apportant à son beau-père le bijou (1) au moyen duquel il parviendra à vaincre la résistance d'Amphiaraüs; il lui a été remis par Argia, femme de Polynice, ou par ce prince lui-même (2). La raison pour laquelle l'artiste fait apporter le collier par Tydée, auquel il donne le costume d'un voyageur, c'est que c'est lui à qui les héros argiens confient leurs principales missions. Nous le voyons en effet se rendre à Mycènes avec Polynice pour demander l'alliance du roi et des troupes auxiliaires (3). Plus tard, il est député à Thèbes auprès d'Étéocle, pour réclamer, avant d'avoir recours à la force, la réintégration de Polynice dans la jouissance de ses droits à la couronne (4).

Selon Apollodore (5), Amphiaraüs avait défendu à Ériphyle d'accepter aucun présent de Polynice. La tradition supposait probablement qu'en sa qualité de devin, le fils d'Oïclès connaissait d'avance le piége qu'on allait tendre à la faiblesse et à la vanité de sa femme. Le graveur de notre miroir a jugé convenable de le rendre témoin de la remise du collier entre les mains d'Adraste. L'histoire de ce collier est connue par un grand nombre de textes anciens (6). Fabriqué par Vulcain, il

(1) L'objet qui se voit dans la main de Tydée est plutôt un bracelet qu'un collier. On pourrait donc croire que ce n'est pas sans fondement, et seulement pour le besoin de la mesure du vers que Properce emploie le mot *lacerti*, *Eleg.*, III, 11, 57 sq. :

Tu quoque, ut auratos gereres, Eriphyla, LACERTOS
Dilapsis nusquam est Amphiaraus equis.

(2) Il ne serait pas impossible non plus qu'il eût existé une version d'après laquelle le fils d'OEnée aurait rapporté le collier de Thèbes où il avait été en ambassade.

(3) Homer., *Iliad.*, IV, 376 sqq.

(4) Les traditions les plus anciennes (Hom., *l. c.*, 282 sqq.; Apollodor, III, 6, 5) placent cette mission après que l'armée argienne s'étant déjà mise en marche fût parvenue aux bords de l'Asopus; tandis que, suivant des légendes postérieures (Diodor. Sic., IV, 65; Stat., *Theb.*, II, 370 sqq.), elle aurait eu lieu, même avant les préparatifs de guerre.

(5) III, 6, 2.

(6) Schol. Platon. *Rep.*, p. 590 A (p. 136, ed. Baiter); Schol. Pindar., *Pyth.*, III,

fut donné, soit par ce dieu, soit par Vénus, à Harmonie, lors des noces de cette princesse avec Cadmus. Il passa ensuite en la possession de Sémélé, puis de Jocaste, et devint, pour chacune d'elles, la cause de grands malheurs. Polynice, en sortant de Thèbes, l'emporta avec lui et en fit cadeau à Argia son épouse, qui le céda pour être offert à Ériphyle.

Suivant l'opinion la plus générale, le bijou aurait été remis à la femme d'Amphiaraüs par Polynice (1). Une autre version cependant chargeait Adraste du rôle de corrupteur de sa sœur (2). C'est celle qui paraît avoir été suivie par l'auteur de la composition qui décore le miroir de Vulci.

Plusieurs peintures de vases semblent représenter la séduction d'Ériphyle par le roi d'Argos. Nous mentionnerons d'abord le célèbre vase de la collection de l'archevêque de Tarente, d'un des côtés duquel la peinture a été décrite plus haut (3). Sur le côté opposé, nous voyons la femme d'Amphiaraüs, désignée par l'inscription ΕΡΙΦΥΛΕ ΚΑΛΙΦΟΡΑ (4), révéler la retraite de son mari à son frère, après avoir reçu de ce dernier le prix de sa trahison. Elle marche en avant du quadrige que montent Adraste (ΑΡΙΣΤΟΣ au lieu d'ΑΔΡΕΣΤΟΣ) (5) et son écuyer. De la main gauche elle relève son vêtement, tandis

167; Schol. Euripid., *Phœniss.*, 71, p. 24, Matthiæ; Parthenius, *Erotic.*, 26; Diodor. Sic., IV, 65; (le même auteur, V, 49, fait donner le collier à Harmonie par Minerve); Pausan., IX, 41, 2; Nonnus, *Dionysiac.*, V, 136 sqq.; Stat.. *Theb.*, II, 266 sqq., et Lactant. *ad* vers. 272; Mythograph. Vatic., I, 151, p. 48; II, 78, p. 101, ed. Bode. Dans les deux derniers passages, *Ino* et *Agavé* sont ajoutées à la liste des femmes qui possédèrent le collier.

(1) Diodor. Sic., IV, 65; Apollodor., III, 6, 2; Schol. Pindar. *l. c.*; Schol. Platon, *l. c.*

(2) Hygin., *Fab.* 73; Eustath. *ad Odyss.*, 326, p. 421, ed. Lips.; Eudoc., p. 22. — D'après les Mythographes du Vatican (*ll. cc.*), Ériphyle aurait reçu le collier d'Argia elle-même.

(3) P. 211.

(4) L'épithète de Καλιφορα, qui aurait pu trouver place dans la nouvelle édition du *Thesaur. L. Gr.* de Henri Estienne, est le nom d'un cheval sur un vase peint de Vulci. Voy. Gerhard, *Rapporto Volcenti*, p. 184 (742*). Un autre vase (de Witte, *Cat. Durand*, n° 296) fournit le même nom de cheval.

(5) Cette conjecture a été proposée déjà par l'abbé Ponticelli, *Osservazioni sulla illustrazione di un vaso italo-greco del Museo di Monsignor Archivescovo di Tarente*, Napoli, 1813, p. 56.

que de la droite, qu'elle étend en avant, elle paraît indiquer l'endroit où se trouve Amphiaraüs (1). Elle retourne en même temps la tête derrière elle, comme pour voir si son signe est bien compris (2).

Une belle œnochoé à figures rouges, de la collection de M. Prosper Dupré, à Paris (3), nous montre un personnage barbu, probablement *Adraste*, vêtu de l'ampechonium et ayant un bâton posé contre lui. Il tient d'une main une pyxis, d'où il tire un collier. *Ériphyle*, placée en face de lui, tend la main pour le recevoir. Près d'elle, une de ses suivantes, vêtue d'une tunique et d'un péplus, porte la main droite en avant, voulant sans doute exprimer par ce signe l'admiration que lui fait éprouver la vue du précieux bijou.

Une troisième peinture, laquelle décore un vase de la collection Feoli, paraît avoir trait au même sujet. Au milieu de la composition est un guerrier s'appuyant de la main gauche sur sa lance et tenant dans la droite un collier d'or. Devant lui, un éphèbe entièrement nu et le front couronné de laurier, porte sur ses deux mains un objet informe pris par M. Campanari (4) pour un drap replié à plusieurs doubles, mais que M. de Witte, qui a aussi examiné le vase en question, regarde comme le foie d'une victime (5); l'éphèbe présente cet objet à l'inspection du guerrier. A côté de celui-ci se trouve une jeune

(1) Voyez, sur la retraite d'Amphiaraüs, les textes cités ci-dessus, p. 207, not. 1.

(2) Nous ne voulons pas cependant méconnaître la vraisemblance de l'interprétation mise en avant par M. Millingen, *Peintures de Vases*, p. 38. Cf. Inghirami, *Pitture di Vasi fittili*, t. III, p. 50. Le savant anglais reconnaît dans les guerriers montés sur le quadrige, *Alcméon* et *Amphiloque* poursuivant leur mère. Dans ce cas, le mot Ἀριστὸς serait une épithète qualificative d'Alcméon (de même que Καλοπα sur l'autre côté du vase indique Ériphyle), que l'on désignerait ainsi à cause du meurtre de sa mère, considéré comme un acte de piété filiale et d'obéissance aux ordres de l'oracle.

(3) Je la décris d'après un calque fidèle qu'en possède M. de Witte.

(4) *Antichi Vasi dipinti della collezione Fepli*, n° 99, p. 172.

(5) M. de Witte pense qu'il faut reconnaître l'inspection des entrailles d'une victime dans tous les sujets où l'on voit un petit éphèbe présentant à un ou à deux guerriers un objet informe peint en rouge avec une enveloppe ou peau noire, sur les vases à figures noires. C'est aussi l'opinion de M. Ch. Lenormant, à qui cette idée a été suggérée par la comparaison du beau miroir du Musée Grégorien (*Museum etruscum Gregorianum*, t. I, tab. 29), représentant *Calchas* occupé à regarder un foie.

femme, vêtue d'une tunique talaire et d'un ample péplus : elle tient de la main droite une phiale et semble fixer un regard attentif sur le foie porté par l'éphèbe. Un Phrygien ou un Thrace, vêtu à la manière barbare et armé d'une bipenne, est debout de l'autre côté du guerrier, devant lequel est peint en raccourci un chien Molosse.

Le personnage armé est *Polynice* ou *Adraste*, qui vient offrir le collier à la femme d'Amphiaraüs. *Ériphyle* ne lui fait pas la promesse pure et simple de décider le départ de son mari, mais elle en prend l'engagement sacré et solennel, en invoquant les dieux auxquels elle vient d'immoler une victime et de faire une libation avec la phiale qu'elle tient encore dans sa main. Adraste et sa sœur cherchent à lire dans les entrailles de la victime un démenti aux funestes prédictions d'Amphiaraüs sur l'issue de l'expédition contre Thèbes. Le jeune ministre du sacrifice, reconnaissable à la couronne qui lui ceint la tête, pourrait bien être *Amphiloque*, second fils d'Ériphyle, qui, plus tard, acquit de la célébrité comme devin.

J. ROULEZ.



ANNALI

DELL' INSTITUTO

DI CORRISPONDENZA ARCHEOLOGICA.

ANNO 1843.

FASCICOLO SECONDO.

ANNALES

DE L'INSTITUT

DE CORRESPONDANCE ARCHÉOLOGIQUE.

ANNÉE 1843.

DEUXIÈME CAHIER.

I. MONUMENTI.

I. ARCHITETTURA.

a. MONUMENTI SEPOLCRALI DI SOVANA.

(*Mon. tav. LV-LVII.*)

Ho già descritto (Bull. 1843. p. 155-159.) le circostanze, che mi condussero a Sovana, dove ebbi la buona fortuna di rinvenire alcuni monumenti sepolcrali etruschi, i quali mi pajono non essere stati prima d'ora noti agli archeologi. Ora mio intendimento è di dar un rapporto più specificato delle tombe principali che trovai colà, essendochè esse presentano particolarità, che non osservai in nessun altra parte dell'Etruria, mentre altre pure vi si trovano di minore rilievo, non avendo che le ordinarie specialità di quelle di Castel d'Asso, Norchia e Bieda.

Il nome di Sovana poco ha variato dal nome antico, cioè di Suana. Il paese peraltro, benchè sede vescovile, è scaduto d'assai dall'importanza ch'era propria alla città antica, secondo si può rilevare dalla bellezza e varietà delle tombe di cui è discorso; è poi quasi disabitato a cagione della mal'aria. La postura sua è in Toscana non lontano dalla frontiera dello Stato romano, nella direzione del lago di Bolsena, alla distanza di venti miglia incirca verso occidente dalla strada principale fra Roma e Firenze a Radicofani, e quasi due miglia e mezzo da Pitigliano.

Ma a giudicarne dalla situazione, la città antica non può essere stata di grandi dimensioni. Era edificata sulla cima d'una roccia di tufo isolata e, supponendosi le mura siansi alzate dal margine proprio del precipizio di maniera che lo spazio intero fosse occupato dalla città, non pertanto avrebbe ella avuto più di due miglia e mezzo in circuito. Roccie simili di tufo ergonsi dall'altra parte delle fosse, che circoscrivono il sito della città; e si livellano così al piano di lei, che a piccola distanza credete di camminare verso la città stessa; particolarità comune a molti

siti di città etrusche. Queste roccie o più vicine, o più lontane, contengono le tombe; in quelle immediatamente sotto non rinvengonsi che colombarj o sepolcri di carattere non molto antico; essendo, pare, l'ambizione dei prischi popoli d'Etruria l'avere i loro sepolcri sempre avanti agli occhi per rammentarsi de' grandi eroi trapassati e per stimolare a grandi opre i viventi. Di mura etrusche, neppure di romane, non ci restano avanzi di sorta, benchè diverse are e frammenti di pessimo lavoro, i quali pajono fossero adoprati a qualche uso nel medio evo, si trovino sulla piazza.

Avendo dato un cenno generale delle tombe principali, che trovai colà, sarà da ragionare sulle specialità per rilevare la importanza loro.

Tav. LV. contiene i particolari d'un monumento bello assai, rinvenuto sur una collina alla distanza di un miglio e mezzo circa verso il nord-ovest di Sovana, chiamato Poggio Prisca; è conosciuto a' pastori sotto il nome di Grotta Pola. La collina rassomiglia a' siti eletti generalmente dagli Etruschi pe' loro sepolcri sculti, e consiste di una fila di roccie alzantisi ripidamente da un terreno ascendente, al cui piede corre un piccolo fiume del nome della Picciolana. Guarda il sud-est. La roccia quivi è stata tagliata nella forma del portico d'un tempio, eretto sur un basamento, del quale una e sola colonna resta supportante una parte del frontone. Fig. 3. dà la pianta del portico al dissopra della base. Là si osserva, che vi erano probabilmente quattro colonne a distanza non uguale fra loro, ma accoppiate a' canti, lasciando così uno spazio più largo fra loro; *a b*, è il corpo della roccia, la facciata della quale è stata lisciata per rappresentare il muro del tempio; è distrutto in *b*. In *a* si trova un pilastro dietro alla colonna del canto sinistro *c*. — *dd*, è la roccia, che si avanza nella fronte del portico a farne come un recesso, lisciata anche questa a superficie piana. *d e*, è uno spazio fra questa roccia ed il corpo del monumento, riempiuto di roccie cadute. Fig. 1. della stessa tavola è la elevazione di fronte del monumento, la quale mostra le proporzioni della base, dell'intera colonna e

degli avanzi esigui delle altre. Nello spazio fralle due colonne interiori non ci è vestigio di depressione ossia irregolarità nella base, neppure niente altro che potesse indicare che vi fossero una volta gradini. La colonna è coronata di una massa che conserva qualche cosa della figura d'un frontone, benchè la superficie n'è rovinata troppo per permettere un giudizio sulla maniera ond'era decorato. Ma al dissotto nel soffitto il tempo ha risparmiato alcune decorazioni della foggia di semplici lacunari, siccome si vede alla fig. 4. della medesima tavola. — *a b*, essendo il corpo del monumento, *a* il posto del capitello del pilastro, *e e*, il posto de' capitelli delle colonne, e *d d*, i lacunari.

Tornando alla fig. 1., *b b*, mostra, dove la roccia è stata spezzata per le ingiurie del tempo, e *d e*, il recesso fra il lato del monumento e la roccia tagliata, siccome fu esposto alla fig. 3. L'intero monumento era graziosamente stuccato e colorito, la colonna non meno ed il pilastro, e il corpo della roccia ad *a b*. — Al fondo di questa ci sono ancora indicazioni d'una fascia larga dell'usato color rosso, la quale s'estende fin all'altezza della linea *a b*. In altre parti, specialmente al fusto ed a' capitelli del pilastro e della colonna, ci sono rimanenti indicazioni d'una specie di colore giallognolo. Fig. 2. tav. 1. mostra una sezione sulla linea C D della pianta, ove ci si mostra lo sporto del pilastro, la distanza fra esso e la colonna e l'avanzamento della base al di là del corpo del monumento. Alcuni particolari della colonna e del pilastro ed una differenza nelle proporzioni de' loro capitelli vedonsi meglio alla fig. 5, dove sono foggiati per una scala di doppia grandezza. C'è stato un'ordine di fogliami corto girante intorno immediatamente sopra l'ipotrachelio, mentre a' canti sporgono foglie più franche a guisa di volute, fralle quali vi furono scolpite teste umane. Veramente l'apparenza loro generale rassomiglia moltissimo ad uno che trovasi nella collezione del sig. Campanari a Toscanella, il quale è in condizione quasi perfetta, perchè siamo stati indotti così a giudicare ch'essi avessero avuto volute a' canti. Si vede facilmente, che l'altezza del

capitello del pilastro è minore di quella della colonna e la testa posta in maniera differente, alzantesi in quella della prima fin dentro l'abaco. Le scannellature del fusto del pilastro sono più lunghe di quelle della colonna, mentre queste sono degne d'essere osservate a cagione della maniera differente, in cui sono terminate al capo. La veduta della colonna rappresentata è la interiore di faccia al pilastro; quindi le scannellature a destra sono meno visibili, e la trascuranza nel finirlo fu probabilmente la sola cagione della varietà. La base della colonna è rozza, e segue il torno del fusto sicchè non può essere stata un plinto; pare appena sia stata portata a rotondità, tanto fù lasciata scabra. — Nulla v'è d'apparenza nel terreno della fronte di questo monumento, (sparso de' frammenti della roccia di sopra), che possa indicare la presenza di camera sepolcrale al dissotto; ma trovandosi il monumento in una linea con tombe indubitabili e confrontato colle tombe di Norchia, non è grande presunzione asserire essere un sepolcro anch' esso. Accanto altri avanzi rimangono troppo rovinati per poter decidersi che cosa siano stati. Qualche idea della pianta offre la fig. 6, nella quale il posto del portico descritto or ora facilmente si riconosce. A destra la roccia è stata tagliata in qualche forma architettonica, non solamente nella fronte, ma ai lati pure. In *d d*, la roccia è stata lisciata e stuccata. In *a* ci resta un pezzetto della cornice, una sezione della quale è riportata accanto. Benchè non ci sia cosa, che possa indicare essere stato quivi un portico, c'è qualche apparenza d'un frontone al dissopra di *d d*. In fronte di *d d*, in *b* e *c* la roccia è tagliata in due rialti corrispondenti, piedistalli probabilmente per qualche scultura, mentre fra essi il suolo ora ha una forma, che potrebbe spiegarsi per mezzo della supposizione, che gradini quivi fossero stati. *b c*, avanzano bastantemente per poter quasi corrispondere con *e*. In *f* c'è un lungo tratto di roccia troppo liscio per essere naturale, lasciando un largo passaggio di dietro ai due sepolcri, indicato sul piano, ed al quale conduce il passaggio largo *g a*, frammezzo di essi. La larghezza del

tutto deve essere di metri 21. C'è ogni indicazione fosse quivi un sito, a cui molto lavoro sia stato d'uopo, con qualche intendimento di produrre una ricchezza di effetto architettonico, la quale non trovai in altra parte d'Etruria. Anche a sinistra di questo sito ci sono alcune camere sepolcrali aperte, tagliate nella medesima linea di roccia, ma non sotterranee. In una c'è una colonna centrale; ma nulla v'ha che meriti osservazione particolare fuori di quella che spesso occorre in altre parti di Etruria. Le camere ora sono aperte, essendo distrutte dal tempo le pareti di fronte.

Tav. LVI. illustra un monumento di importanza archeologica forse maggiore, dai pastori chiamato *la Fontana.* È situato in un poggio opposto ad una delle porte di Sovana verso il sud, ed a qualche piccola distanza al dissopra d'una fontana attuale chiamata *il piscolo.* Guarda verso nord-est. Il poggio è talmente coperto di bosco, che quantunque poco rimoto dalla porta al di là del fosso, da essa non è visibile. Ha ricevuto il nome della *Fontana* dalla sua rassomiglianza generale ad una fontana, avente una nicchia arcuata nel suo centro. È tagliato da un masso di roccia, isolato alquanto ed avanzato avanti ad altro tratto più alto di roccie, nella foggia ritratta nella tavola. Fig. 1. è una elevazione di essa col recesso rappresentato in prospettiva; veramente, offre un facsimile della veduta di fronte, la quale disegnai a contorni sulla faccia del luogo. Una rassomiglianza generale ad una fontana si scorgerà subito, benchè il buco nel recesso preso da' villani per il canale dell'acqua, non sia che un buco accidentale nel tufo, prodotto dal tempo nè penetrante nell' interiore. In fig. 1. l'altezza al lato, dove si stende dal suolo al fregio e la larghezza al dissotto del fregio si vede ottimamente, mentre l'altezza del recesso, del fregio e frontone, presa in una sezione che corre per mezzo il monumento, meglio si scorge in fig. 2. Le proporzioni del recesso arcuato e due gradini che esso contiene, si possono osservare nella stessa sezione fig. 2. e la pianta fig. 3, data nella linea B C della fig. 1. a cagione della disuguaglianza del suolo. Il frontone sembra

sia foggiato irregolarmente, ma la di lui decorazione è di sommo rilievo e forse unica sull' esteriore d'una tomba, benchè molto rassomigliante a ciò che spesso si ritrova sopra urne sepolcrali, particolarmente sulle urne volterrane d'alabastro. È scolta in rilievo molto alto e, secondo si può osservare dal disegno, in proporzioni grandi assai. Una figura femminile occupa il centro, alata, totalmente ignuda e terminata in luogo di gambe in code di pesce, come soglionsi dipingere i giganti. I lineamenti della di lei faccia non discorronsi, essendo rovinata la testa pel tronco d'un gran faggio, il quale ha preso radici appunto sulla parte più alta del frontone ed ha spaccato il monumento da capo al piede. A ciascun lato di essa, rivolta peraltro da parte contraria, c'è una figura mascolina, ma se sono genj alati, o piuttosto guerrieri con manti volanti a cagione dell'energia della loro azione, è difficile a decidersi con certezza, essendo la superficie troppo guastata. Mi deciderei per ale, se non fossero troppo corte e terminassero in maniera più rassomigliante a panneggiamenti. La testa della figura a destra ha qualche apparenza di essere stata elmata, ed all' un braccio di ambedue vedesi attaccata l'indicazione di uno scudo. A cagione dello stato rovinato della superficie non c'è traccia del corpo e delle gambe della figura a destra, e, quantunque nel caso della figura a sinistra la superficie abbia assunta una forma che ha qualche apparenza di gambe, nondimeno, se i due canti della fissura ora separati per mezzo della radice dell' albero, fossero congiunti, non ci resterebbe spazio veruno per il corpo: a ciascun angolo c'è un ornamento, che pare sia stato qualche cosa del greco modello di caprifoglio, siccome c'è qualche indicazione d'un modello a festone alla parte superiore del frontespizio. C'è una franchezza di disegno ed un non so che di vago nelle linee delle figure ed in tutta la composizione, una arditezza nell'esecuzione molto differenti dallo stile primitivo di arte etrusca. Deve osservarsi che il frontespizio intiero ed il fregio sporge al di là del corpo della tomba. Il fregio ha qualche cosa di carattere dorico.

Le divisioni non sono marcate ne' triglifi, neppure le goccie espresse al dissotto di essi. Le metope sono decorate di una specie di patera, occorrente qualche volta in fregi romani, e precisamente simile a quelle, che trovansi tanto frequentemente nelle mani delle figure di Lucumoni sui sarcofaghi etruschi. Le dimensioni del fregio sono date alla fig. 4. della tav. LVI. L'artista deve osservarsi non essere stato molto accurato nel delineare originalmente il suo disegno, la figura femminile non stando nel bel mezzo sopra l'arco, imperocchè la parte a sinistra della lettera A, già adesso è minore di quella a destra e lo sarebbe ancor più, se si raggiungesse la fissura cagionata dalla radice dell'albero. In *d d*, ci sono risalti e piedistalli, che probabilmente hanno servito a supportare lioni o qualche altre sculture decorative. I gradini dentro l'arco non possono essere stati finiti perfettamente, ma le marche, che sono sopra essi a sinistra, sembrano essere state fatte da qualche uomo ozioso nel medio evo. L'iscrizione è di carattere d'incirca metri 0,25 d'altezza. Il carattere degli emblemi del frontespizio sarebbe sufficente per designare il monumento siccome sepolcrale, ciò che verrebbe confermato dalla vicinanza di altre tombe nella stessa linea di roccie; ma più di queste cose, una depressione nel suolo in *e* della fig. 1, scendente dritto in fronte del monumento, indica il passaggio alla camera sepolcrale, sotterranea, siccome per le generali. C'erano gradini conducenti in alto a parte destra, adesso quasi spariti, perchè servono di sentiero alle roccie dissopra. L'effetto generale del monumento ha qualche cosa di ardito ed imponente.

Nello stesso tratto di roccie verso ovest ci sono un numero di altre tombe involte in folto bosco, di carattere meno imponente di quelle descritte adesso, e piuttosto del genere rinvenuto a Castel d'Asso, benchè varianti nei particolari. Due di esse sono rappresentate nelle figure 5. e 7. della tav. LVII. Non sono tanto larghe, quanto quelle di Castel d'Asso in generale, ma più finite ne' particolari ed indicanti probabilmente un periodo più recente; questo

forse risulta particolarmente da' piedistalli al dissopra di esse, di cui quello del N. 5. rassomiglia perfettamente allo stile romano di decorazione. Non c'è nessuna indicazione di ciò che potrebbe essere posto su questi piedistalli. Altra differenza marcata da quelle di Castel d'Asso scorgesi nelle cornici, quest'ultime essendo inclinate indietro con modanature ardite; quelle in quistione avanzate con più di carattere egiziano, specialmente quella della fig. 7, data a duplice scala nella sezione in fig. 8. Le linee laterali delle facciate diminuisconsi dal fondo verso il capo nella maniera egiziana (rastremate), ma nella sezione la linea è perpendicolare. Il loro sporgere dal masso della roccia o piuttosto la profondità, con cui i loro lati recedenti sono tagliati in esso, non è molto grande. Fig. 5. non ha iscrizione; i caratteri dell'iscrizione del N. 7. sono dell'altezza di met. 0,152. Non sono certo che il punto indicato in essa non abbia un buco accidentale nel tufo, ma sono sicuro, che ci fu uno spazio più grande. Altre iscrizioni sussistono nello stesso tratto, le quali si daranno più tardi. I passaggi alle camere sepolcrali di ciascun de' sepolcri sono aperti e stretti, siccome qualche volta a Castel d'Asso, le camere a considerabile profondità al dissotto, forse di 5 o 6 metri. Sono oblonghe di 6 metri incirca a 5, ed ora alte di due metri. L'usato banchetto pe' sarcofaghi corre intorno di esse, ma sono sprovviste di colonna o decorazione. Sono state vuotate interamente.

Fig. 1. della tav. LVII. illustra un monumento in altra collina chiamata Poggio Stanziale, già descritto generalmente nella previa mia lettera. È nella continuazione del tratto di roccie, nel quale è posta la *Grotta Pola* verso l'est. Consiste di semplice nicchia ossia portico terminato da ante con una specie di capitello semplice, sormontato da frontespizio, di cui le dimensioni sono mostrate nella sezione. Una testa colossale a capelli fluttuanti nel mezzo del frontespizio chiaramente si discerne; c'è qualche indicazione di ale, benchè non indubitabile, e benchè il tempo molto abbia rovinato la decorazione a ciascun lato di essa,

resta quanto basta per mostrare che essa consisteva di fogliame leggiero ed elegante. Al dissopra delle ante si scorge qualche vestigio d'un ornamento formato alla greca. La sezione mostra anche la linea interna del pilastro, che termina la ante a destra. Il passaggio alla camera sepolcrale non è percettibile.

Vicino a questo è un altro piccolo monumento degno di osservazione per la sua forma. È delineato alla fig. 6. della tav. LVII. sulla stessa scala cogli altri della medesima tavola. Potrebbe dare l'idea della base di una colonna. Fra questo complesso di tombe e Grotta Pola ci sono avanzi d'una grande varietà, distrutti più o meno dal tempo. Altri frontespizj, sui quali rimangono le traccie le più esigue di teste colossali, fasce rosse, modanature rotte, in gran varietà, e piccole camere nelle quali l'usata trave longitudinale lungo il soffitto ed i banchetti sono ancora conservati. In un sito c'è una duplice serie di tombe in due tratti di roccie, uno de'quali si stende al dissopra dell'altro.

La tomba illustrata alla fig. 3. della tav. LVII. è situata nel tratto di roccie verso l'est da quella della fig. 1. nella medesima tavola. Rappresenta la fronte d'una casa o di un tempio con una nicchia sormontata da architrave e cornice. Ci sono indicazioni di qualche ornamento rozzo ai canti di ciò che potrebbe chiamarsi frontespizio, e si scorge una rappresentazione del termine della trave che pare sopportasse l'apice del soffitto. Gli stà vicino un'altra tomba molto simile, bastantemente conservata e quasi delle stesse dimensioni; contiene nella parte liscia del fondo della nicchia l'usitata imitazione d'una porta, tanto comune quivi ed a Castel d'Asso. Immediatamente presso erano già diverse altre di quello stile, ora quasi totalmente distrutte, ed occasionalmente anche in due tratti distinti di roccie, l'una sopra l'altra. Ho riscontrato tombe simili per questo stile a Bieda, nel distretto di Castel d'Asso, nelle quali la camera sepolcrale non era sotterranea, ma, se così deve dirsi, nel corpo del monumento molto staccato dal masso delle roccie. In questi casi a Sovana le camere sono sotter-

ranee, siccome si indica dal passaggio che scende dalla fronte. C'è un grande sfoggio di originale solidità nell'apparenza di queste tombe.

Il carattere generale de' sepolcri di Sovana secondo la più grande eleganza di disegno e delicatezza potrebbe indicare un'epoca susseguente a que' di Castel d'Asso; ma c' è un apparenza di periodi differenti fralle tombe stesse. Già ho parlato de' colombarj, ed un esempio singolare di questi sussiste nel Poggio Stanziale, ove nella facciata di una tomba simile a quelle delle fig. 5. e 7. della tav. LVII., due recessi orizzontali sono più tardi stati tagliati l'uno sopra l'altro dell'ampiezza incirca ed altezza necessaria a ricevere sarcofaghi. Simili recessi rinvengonsi a Bieda, Sutri, Faleri ecc.

Le iscrizioni, le quali copiai oltre quelle date nelle tavole, sono le seguenti. ƎᴺIQλAƎ vicino al monumento *la Fontana*. — 1OAЖꞱIOYMAϽƎ
ИIИꞱIϽꞱA
sur un banco chiamato la *sopra ripa* non lontano dallo stesso sito, e questo 1ƧAI9Ꮖ vicino alle tombe ultimamente descritte.

Abbiamo narrato forse quanto basta per verificare ciò che dicemmo incominciando, che in nessun sito dell'Etruria rinvengonsi tombe con decorazioni esterne di tanta varietà, quanta a Sovana, mentre vi si trovano esempj che nessun altro luogo presenta. Quant'all'importanza per l' archeologia i migliori esempj sono superati soltanto da' celebri frontespizj di Norchia, i quali per altro in quanto a bellezza pittoresca cedono ad essi. S. I. AINSLEY.

Londra, Novembre 1843.

LETTERA DEL SIG. GIORGIO DENNIS, ARCHITETTO, AL SIG. DOTT. BRAUN.

Avendo recentemente visitata la necropoli etrusca di Sovana, scoperta nel maggio passato dal mio amico, sig. Ainsley, e trovando, che altre ricerche non siansi fatte in quel sito fin da quel tempo, sono indotto ad offrirle alcune osservazioni, le quali riferisconsi all'ultimo ragguaglio ricevuto da quel signore. Poco però ho da aggiungere; tanto sono minute ed accurate le sue notizie e piante, e tanto lo zelo, con cui egli, benchè artista di professione, proseguì le sue ricerche in prò della scienza archeologica.

La città di Sovana è situata, siccome egli narrava, sur un isolato poggio di tufo, il quale alzasi a precipizio dai burroni che lo circondano, in lunghezza da est ad ovest forse un mezzo miglio, e nella parte più ampla da nord a sud appena $^1/_4$ di miglio. L'estensione del paese era così circoscritta, che se avesse coperto l'area intera del poggio, la di lui circonferenza sarebbe stata minore di 2 miglia; ma in realtà gli avanzi di mura etrusche e tombe numerose al lato occidentale dell'elevazione, dentro la linea attuale di mura del medio evo, determinano la città antica essere stata di estensione ancor più esigua.

L'importanza principale di Sovana consiste nella sua necropoli, a buon dritto descritta siccome presentante una più grande varietà di monumenti sepolcrali di qualunque altra città etrusca fino ad ora conosciuta.

In quant'alla *Grotta Pola* ho poco da aggiungere alla descrizione specificata del sig. Ainsley. Non sono tanto certo, quanto pare essere egli, che le decorazioni delli capitelli della colonna e del pilastro rappresentino teste umane, essendo talmente rovinata la superficie della roccia di tufo, nel quale l'ornamento intero è scolto, che è difficile di determinare il punto; ma all'occhio mio sembravano aver rassomiglianza di coni di pino, emblema sepolcrale assai comune fra gli Etruschi. Volute non sono da discernersi ne'capitelli,

e non è, credo, che per l'analogia, che il sig. Ainsley suppone avessero elle sussistito. C' era evidentemente un altro monumento di carattere simile aggiunto a quello mostrato alla Tav. LV. fig. 6. del sig. Ainsley. Oltre di ciò che egli ha notato, pensai di poter rintracciare le basi di quattro altre colonne in fronte di *d d*, di due delle quali almeno sono certi i vestigi. Si avanzano al di là della linea delle colonne di Grotta Pola. Il podio di roccia, sul quale sono basate, ha una elevazione di due o trè metri incirca.

La Fontana è un monumento sepolcrale rilevante assai. Sul carattere di lui non può essere dubbiezza, imperocchè nel pendio della collina al dissotto, a profondità inusitata, c' è una lunga serie di tombe, molte delle quali hanno un passaggio aperto all'aria, conducente alla porta del sepolcro, il quale è situato a quaranta o cinquanta piedi al dissotto del monumento tagliato nella roccia di sopra. Nel caso della Fontana il passaggio non è aperto, ma la tomba sussiste e si può entrarvi dal dissotto. Non convengo col sig. Ainsley intorno alcune particolarità che riferisconsi alle figure del frontespizio. La figura donnesca, con divergenza dalle usitate rappresentanze di divinità marine presso gli Etruschi, a mè pare essere priva di ale, ma di accogliere intorno a sè colla mano destra un panneggiamento gonfio dal vento, le pieghe del quale più distintamente veggonsi dall'altra parte, dove cuoprono il braccio sinistro. Il resto del corpo è ignudo. La doppia sua coda di pesce arroncigliandosi s'estende da ciascun lato quasi fin all'angolo del frontespizio. Le figure virili evidentemente sono genj in atto di volare; le ale, quantunque piccole, essendo perfettamente visibili. Le gambe della figura a sinistra chiaramente rilevano la sua posizione siccome librata nell'aria, ed un piede della figura opposta, non rappresentata nella tavola, la determina di aver avuto una attitudine corrispondente. L'iscrizione dopo esame minuto lessi così:

vJƎꟻ : AVIIJVИ
MVJƎꟻ

Le differenze fralle osservazioni mie e quelle del signor Ainsley spiegansi dalla stagione, in cui visitammo quelle circostanze; il foliame dell'albero necessariamente deve avere impedito le più minute ricerche di lui, mentre io trovai il monumento nell'inverno esposto al pieno splendore del sole di mattina. Gli altri particolari del monumento sono dati in maniera accuratissima dal sig. Ainsley.

Sulla stessa collina a qualche distanza verso il nord osservai un altro monumento formato siccome *la Fontana* con recesso arcuato, ma privo di iscrizione e frontespizio sculto; dall'altra parte della necropoli trovasi un recesso arcuato contenente una colonna sepolcrale tagliata nella roccia, ciò che a mè suggerì l'idea che gli archi della *Fontana* e della tomba rassomigliante ad essa possano essere formati per simile proposito.

Le altre tombe nello stesso tratto di roccie differiscono molto dalla *Fontana*, benchè fra loro tutte rassomiglianti. Nei contorni esterni sono simili a quelle di Norchia, Bieda e Castel d'Asso, ma hanno specialità ne' particolari non occorrenti in nessun altro sito, principalmente nella cornice, le quali sono correttamente espresse in Tav. LVII. fig. 5. 6. 7. 8. Alcune, per esempio fig. 6. non hanno dentelli. L'iscrizioni invece di essere poste sulla fascia principale della cornice, siccome si usa generalmente nelle necropoli, quivi stanno sempre dentro della falsa porta, la modanatura della quale è immediatamente sotto la cornice. L'iscrizione di fig. 7. lessi così:

AИꟼVOJƎꟻ : AIY1ƎO
AИ>ƎM

La terza lettera, la quale il sig. Ainsley fece ʅ, a mè pareva o ɟ oppure Ɔ. — Altra, di cui il sig. Ainsley non dà che una parte, alla fine della sua lettera, io lessi

ƎИIOꟻBƎʅИ1O

e la seguente io copiai:

·AIИJIƆJA 1OAJIOVMAƆƎ

In aggiunzione alle quali io trovai altri sepolcri con iscrizioni: uno de' quali con AOИAO . AM, di cui il primo

carattere pare essere una M· Le altre due iscrizioni sono troppo rovinate; di una non potei rintracciare che le lettere AƆO, e dell'altra di due righe la sola parola AOƆA⅃ è leggibile.

Il monumento, segnato fig. 6. nella medesima tavola, è dall'altro lato della valle. Il piccolo piedistallo che sormonta la di lui trabeazione, ha una cornice rassomigliante d'assai a quella al dissotto di esso. Lessi l'iscrizione come segue:

MƎИ . ⅃ƎꟻƎ ƆYƎƆ

Sulla terza lettera Y ho qualche dubbio ed anche, se fosse un'altra lettera fralla quarta e quinta. Le due ultime sono forse MƎ. — Sopra altro monumento vicino a questo c'è la semplice parola di ⅃AϽ, che forma l'intera iscrizione.

La testa nel frontespizio del monumento tavola LVII. fig. 1. è molto franca ed imponente. A mè pareva rappresentare il solito genio della morte, i capelli fluttuanti menzionati dal sig. Ainsley sembrando a mè volute di serpenti. Non potei scorgere traccie di ale. L'interno del portico è stato coperto di stucco. Il resto della decorazione è molto esatto.

Fig. 3. tav. LVII. evidentemente rappresenta la facciata d'una casa. In monumento simile vicino ad esso, a cui il sig. Ainsley si riferisce, questa s'osserva più distintamente, perchè colà c'è una porta finta nel recesso del portico ed il soffitto è curvato e ritiene traccie di righe parallele ad intervalli regolari, come se fosse diputato a rappresentare un soffitto arcuato a botte e coperto con pelli.

Convengo col signor Ainsley pensando il carattere dei monumenti in generale sia meno arcaico di que' di Castel d'Asso e Norchia, mentre chè nello stesso tempo c'è varietà molto più grande, essendochè alle sue proprie particolarità Sovana pare riunisca le particolarità di molte altre necropoli etrusche, molto lontane da essa e fra loro.

Roma, 28. Marzo 1844.

II. SCULTURA.

a. LA STATUE DE MÉLÉAGRE

Découverte en 1838. à S. Marinella, qui fait part du R. Musée de Berlin.

(*Mon. de l'Inst. Vol. III. Pl. LVIII., Pl. adj. H. I. K.*)

Le dessin que nous offrons ici au public est celui d'une statue qui a été découverte depuis peu d'années, et dont la représentation paraît pour la première fois dans les monuments de notre Institut; c'est la statue de Méléagre, objet d'art du plus grand intérêt, et qui est venu nous enrichir d'une manière si remarquable. L'invitation, que j'ai reçue, d'accompagner cette planche d'une courte notice qui en donnât l'explication, sera pour moi une tâche d'autant plus facile et intéressante, que, pendant mon séjour à Rome, j'ai eu le bonheur de pouvoir moi-même voir l'original. Si je dépasse les simples bornes qui m'avaient d'abord été prescrites, ce ne sera que par ce sentiment, naturel à l'homme, qui, à l'aspect d'un don nouveau et inattendu, le porte à arrêter ses regards avec complaisance sur cet objet pour le comparer avec tout ce qui auparavant formait sa seule richesse; ce que nous avons aussi coutume de faire, lorsque nous ne nous sentons pas disposés à mettre de nouveau en ordre ce que nous possédons déjà, ou à en faire un nouvel et complet inventaire, au lieu d'inscrire simplement ce que nous venons d'acquérir.

Chez les Étoliens, dont le caractère fut toujours si étranger à celui des Hellènes, fleurissait dans la nuit de ces temps qui donnèrent naissance aux mythes, une maison royale, dont les membres représentent symboliquement l'esprit de ce peuple et ses rapports primitifs avec la nature, qui l'entourait. Sous leur personnification nous retrouvons la plantation des fruits de la terre et de la vigne, la jouissance purement matérielle de ces biens, et l'énergie que l'homme, après se les être appropriés, déploie pour les défendre contre la violence de ses semblables et des animaux.

Oresthée (Ὀρεσθεύς) est le mont destiné à la plantation de la vigne. Sa lice a enfanté une racine qui, mise en terre, produit à son tour le cep qui doit donner le raisin (1). Le fils de cet Oresthée, Phytius (Φύτιος), ou le planteur, est l'homme qui par les soins qu'il donne à la nature, cherche à en conserver, à en augmenter même les richesses. Il devient père d'Oenée (Οἰνεύς), qui représente d'une part le vin lui-même, de l'autre l'homme qui le premier jouit des biens préparés par ses prédécesseurs, et il en jouit avec d'autant plus de sécurité, que d'Althée (Ἀλθαία), la femme qui prend soin des rafraîchissements, il eut pour fils Méléagre, le gardien et le protecteur infatigable des campagnes.

Oenée reçoit la double coupe de Bellérophon, le héros de la riche Corinthe, la ville qui favorise les arts (2). Son échanson est Cyathus, qu'Hercule enivré fait périr (3); ce qui veut dire qu'Hercule brise cette coupe, puisque Cyathus est lui-même la coupe du festin. Autour de la demeure d'Althée, la bande de Bacchus se livre dans sa joie insouciante à une douce orgie (4). Mais ce Génie, quoiqu'il sache tout animer, ne parvient pas à élever, à idéaliser la vie sur ce terrain. Oenée lui-même, après être entré comme fils de Porthaon ou Porthée (5), dans le cercle mythique des héros, reste cependant toujours simplement l'hôte et le buveur nonchalant; c'est, si je puis m'exprimer ainsi, la personnification du breuvage qui fait la force des héros; c'est Althée elle-même, sous la forme de l'homme, et sa maison est la burette où viennent se rafraîchir les chevaliers de l'Hellénie.

(1) La généalogie que je donne ici de Méléagre est celle qu'en a donnée Hecatée de Milet. v. Athen. II, p. 35. A, et Pausan. X, 38, 1. La chienne (κύων) d'Oresthée (de la montagne), n'est autre chose, que le « mons parturiens ». (de κύειν, κυεῖν).

(2) Il. VI, v. 220.

(3) Pausan. II, 13, 8.

(4) Euripid. Cycl. v. 38.

(5) Porthée selon Il. XIV, v. 115. et Antonin Liberal. II. Porthaon selon Apollod. I, 8, 2.

Ainsi, pendant neuf jours il reçoit et traite tous ceux, qui sont venus chez lui se rassembler pour la chasse du sanglier (1). Il régale Hercule, après sa victoire sur les Thesprôtes (2); il le festoie une seconde fois, lorsqu'il revient des Hespérides (3). Il régale Alcméon (4) et Bellérophon (5). Il apparaît enfin aussi comme sacrificateur patriarcal, mais seulement pour devenir, en donnant les preuves de l'étourderie et du défaut de mémoire qui accompagnent les buveurs (6), le sujet d'une destinée qui enlève tous les membres de sa maison, sans toutefois atteindre l'essence même de sa nature (7). Loin de là en effet, il s'engage, après que tous les siens ont péri, dans une nouvelle route mythique, dont il supporte les nouveaux malheurs, sans que sa personne en soit autrement frappée.

Il en est tout différemment de son fils Méléagre. Ce dernier est la force expansive de la pensée et de l'action, enraciné qu'il est par son essence même à la vie humaine toujours agitée par des combats sans fin. Aussi se nomme-t-il le favori de Mars (8); aussi, d'après d'autres auteurs, est-il le fils même de ce dieu (9), et le cercle que forment autour de lui ses frères et sœurs, présente l'image de toutes

(1) Apollod. I. I.
(2) Id. II, 7, 6.
(3) Pausan. II, 13, 8.
(4) Apollod. III, 7, 5.
(5) Il. VI, 216.
(6) Ἠ λάθετ', ἢ οὐκ ἐνόησεν· ἀάσατο δὲ μέγα θυμῷ. (Il. IX, v. 537.)

(7) Le titre d' ἱππότα qu'Homère donne à Oenée, et la supériorité qu' il lui prête sur ses frères Agrius et Mélas (Il. XIV, v. 117), qui cependant forment la même antithèse, qu' Oenée et son fils Méléagre, ne sont pas en contradiction avec le caractère que j' ai tracé du premier. Il est remarcable aussi, que les deux noms des frères d' Oenée ont une assonnance frappante avec les deux syllabes ΜΕΛ et ΑΓΡ qui forment le nom de Μελέαγρος.

(8) Ἀρηΐφιλος, Il. IX, v. 550. Ἐνυάλιος, Oppian. cyneg. I. v. 23. Mavortius, Ovid. Metam. VIII, 437. Pindare chante le « μαχετὰν Μελέαγρον », Isthm. VI, v. 32.

(9) Euripid. fr. ed. Matthiae p. 224. Apollod. I. I. Hygin. fab. 171.

les terreurs de la guerre, et même l'image de la mort. Toxée est armé de l'arc meurtrier; Déjanire est la destructrice des hommes; Gorgé qui épouse Andrémon, l'homme du sang, est la terreur qui suit la mort; Thyrée est le portier des lieux infernaux, tandis que Clymenus semble être le même personnage que Pluton (1). Le nom de Méléagre renferme lui-même une double signification, faisant allusion à sa vie et à sa mort (2).

De même que dans les temps reculés et dans différentes contrées on chanta Linus, Adonis, Hyacinthe, de même aussi sans doute, prés de Calydon, la mort prematurée de Méléagre devint le sujet de poésies élégiaques composées à l'occasion de la préparation du vin, ou des travaux agricoles. Les actions, les destinées de ce fils d'Oenée doivent avoir été de bien bonne heure aussi le sujet de chants épiques. Les Aoedes ou les Rhapsodes ambulants repandirent du moins dans la Grèce cette légende particulière à l'Étolie, dont le mythe et la poésie hellénique s'emparèrent alors également. Le fragment d'un chant pareil sur Méléagre, bien antérieur à Homère, ou, si nous l'osons dire, une petite Iliade, dont Méléagre était l'Achille, a été elle-même enclavée dans l'Iliade d'Homère (3). Phœnix, dans ce poème, cite au chef rancuneux des Myrmidons ce même

(1) Les noms de Τοξεύς, de Δηιάνειρα, de Γόργη, d'Ἀνδραίμων, de Θυρεύς, de Κλύμενος, ont été cités par Apollodore (l. l.): ceux de Toxée, de Clymenus, de Gorgé, de Déjanire, se trouvent aussi dans Antonin. Liberal (II), qui cependant de son côté ajoute: Φηρεύς, Περίφας, Ἀγελέως, Εὐρυμήδη, et Μελανίππη, dont les deux premiers ont aussi rapport à la guerre, le troisième, et celui de Melanippe à la mort et aux enfers.

(2) La signification primitive du nom de Méléagre, n'est point douteuse; c'est, comme je l'ai dit, celui qui a soin (ᾧ μέλει) de la campagne (ἀγρός). Mais le même nom pouvait aussi désigner celui, qui a soin de la chasse, et de la proie de la chasse (ἄγρα): quant au sens même des premières syllabes (μελε), on a pu l'altérer en lui donnant la signification de l'infortuné (μέλεος). Μελέαγρε, μελέαν γάρ ποτ' ἀγρεύεις ἄγραν. Eurip. Méléagr. fr. 5. ed. M.

(3) Il. IX, v. 527 et st.

héros étolien comme un modèle digne d'imitation. Diane (ainsi le raconte le vieillard), pour se venger de n'avoir point reçu de prémices sur ses autels, envoie un immense sanglier qui parcourt et détruit les vignes et les vergers du roi. Après même que Méléagre a tué le monstrueux animal, il s'élève encore autour de ses dépouilles une querelle, qui se change en combat entre les Curètes et les Calydoniens. Aussi long temps que Méléagre prend part au combat, les assiégeants ont le dessous; mais à l'instant où le héros, irrité des imprécations de sa mère, dont le frère est tombé dans le combat, se retire de la mêlée, ils sont sur le point de s'emparer de la ville. En vain les prêtres de la cité, en vain son père et sa mère, en vain les plus chers compagnons réclament-ils son assistance, ce n'est qu'à la prière de son épouse Cléopatre, et à la description pathétique qu'elle lui fait des malheurs qui menacent une ville prise d'assaut, que son opiniâtreté l'abandonne. Homère ne parle pas de la mort de Méléagre; car Phœnix n'eut pu terminer son discours par la citation de ce revers; qui eût produit sur son auditoire un effet tout opposé à celui qu'il désirait. Mais ce qui précède prouve, que cette mort de Méléagre, arrivée d'une manière tragique peu de temps après la retraite de l'ennemi, était comprise dans le mythe ou dans le chant épique, qu'Homère avait devant les yeux. Car la mère n'avait invoqué rien de moins que la mort de son fils. La Furie l'avait entendue dans les enfers (1). D'après les Éoees et la Minyade, c'est par la flèche d'Apollon que périt le héros étolien (2). Apollon soutenait ici les Curètes contre les Calydoniens, comme il soutenait là les Troyens contre les Grecs et contre Achille, et, comme

(1) Il. I. I. v. 571. Deux autres vers de l'Iliade (II, v. 641. 642) font aussi mention de la mort de Méléagre: ce qu' ils contiennent de touchant, est d'autant plus remarquable, que ces deux vers se trouvent faire partie d'un simple catalogue. (*θάνε δὲ ξανθὸς Μελέαγρος*). Ne serait-ce pas, pour ainsi dire, l'écho de la lamentation funèbre?

(2) Pausan. X, 31, 3.

même, d'après de plus récentes épopées, il avait de sa propre main fait périr ce dernier.

Le parallèle entre deux peuples impliqués l'un et l'autre dans une guerre, et auxquels les deux héros principaux, dans leur rancune pleine d'égoïsme, refusent le secours tout puissant de leur bras, continue d'exister plus loin encore entre ces héros mêmes; chacun surpasse son père en habileté et en gloire, mais soumis tous deux à cette puissance supérieure, à laquelle leur mère s'est unie pour leur salut comme pour leur perte, ils deviennent la victime d'un trépas prématuré. Ce parallèle est encore rendu plus frappant par la circonstance que le corps de Méléagre, comme celui d'Achille, était invulnérable (1).

Nous avons vu que Méléagre dans l'Iliade a son Iliade à lui, dans laquelle est chanté le courroux du héros; il occupe une place dans la Nécyie de la Minyade, qui, si je puis m'exprimer ainsi, était une espèce d'Odyssée; son mâle courage enfin a inspiré plusieurs poètes lyriques de différentes époques; il n'est donc pas étonnant que l'art tragique se soit de son côté emparé de tout ce que son destin offre de pathétique.

Le sujet de la tragédie de Phrynichus semble reposer sur une base plus large et plus épique, en ce qu'il embrasse la destinée de deux peuples, et qu'il peint les différents de deux villes qui se combattent (2); toutefois le poète connaissait ce tison d'Althée, tison fatal, qui, quoiqu'étranger aux chants d'Homère, forma cependant, à ce qu'il paraît, dès les temps les plus anciens, un des éléments substantiels de tout le mythe de Méléagre. Le tison n'est généralement pris que comme l'emblème de la puissance que, dans Homère aussi, Althée exerce sur la vie de

(1) Apollodore l'appelle ἄτρωτος, epithète que dans un autre passage (II, 5, 1) il donne au lion de Nemée.

(2) Pour ce qui regarde la composition de cette tragédie de Phrynichus, voyez le bel exposé qu'en a donné M. Welcker : Die griechischen Tragödien. p. 21. st.

son fils, mais qui dans Phrynichus ne s'exerce plus en paroles, mais en fait. Pour expliquer le choix du moyen qu'elle emploie, nous n'aurons pas besoin de rappeler d'autres symboles du feu, quoique plusieurs d'entre-eux se rapprochent du mythe de Méléagre, par les rapports qu'il a lui-même avec celui de Bacchus. D'après Apollodore les déesses qui viennent annoncer la destinée de Méléagre, apparaissent le septième jour de sa naissance. Le feu mystérieux est allumé sur l'âtre du foyer (1). C'était le jour auquel on portait avec pompe le nouveau-né autour de la flamme pétillante, et où il recevait le nom qu'il devait porter (2). Les yeux de la mère sont tournés vers l'âtre enflammé ; car le feu par lui-même eut toujours la vertu d'attirer d'une manière magique les regards de l'homme, et elle semble, dans ce moment solennel, laisser tomber ces mots que lui suscite sa pensée : « de même que ce feu élève sa flamme dans les airs, de même aussi s'élève la vie de ton fils ; mais l'une et l'autre doivent un jour s'éteindre. » Et sa main, sans le vouloir, s'empare d'une des bûches enflammées, afin d'en empêcher la combustion. Cet acte que lui inspire le mouvement de son cœur, n'est d'abord que symbolique, et il devient en suite un fait réel ; l'emblême lui-même devient le lien magique et sympathique auquel la vie est attachée ; et par cette cause même il est bientôt dans la main humaine l'effet d'un pouvoir dangereux, dont elle ne se sert que trop tôt, pour amener la ruine de l'être que ce symbole devait protéger.

Eschyle adopta la même version mythique de la mort de Méléagre (3). Il en fit, selon toute apparence, le sujet de sa tragédie d'Atalante, de cette jeune vierge héroïque, qui, d'après une autre version du mythe, reçut d'abord (comme Diane elle-même, la protectrice de l'intrépide chas-

(1) ὁ καιόμενος ἐπὶ τῆς ἐσχάρας δαλός. I, 8, 2.

(2) V. sur cette coutume ancienne: Boettiger Amalth. I, p. 55. et Welcker Trilogie. p. 329.

(3) V. Choëph. v. 600.

seur Méléagre et du pudique Hippolyte) (1), les dépouilles du sanglier; qui, plus tard devient pour son sexe le pendant de notre héros, l'Amazone chasseresse; et qui enfin, comme amante de Méléagre, devient l'Hélène ou la Briséïs de l'aventure calydonienne, de même qu'Althée remplace la Furie d'Homère, pour réaliser elle-même son imprécation.

L'amour de Méléagre pour Atalante, renforcé, ainsi qu'il paraît, par son désir d'avoir des fils qui lui ressemblassent, et qui pussent ennoblir la maison du vieux buveur (2), était le sujet principal de la tragédie d'Euripide. La chasse calydonnienne encadrait d'une manière brillante le tableau érotique. Elle apparaissait comme l'aventure romantique qui appartenait à toute la Grèce, et comme un vrai pendant de l'expédition des Argonautes et de la traversée vers le rivage troyen (3). Sophocle, ainsi qu'il est permis de le supposer, puisque le chœur de son Méléagre était composé de prêtres (4), se rapprocha d'avantage, selon sa coutume, du mythe homérique. Le même poète cependant avait déjà représenté la métamorphose des sœurs de Méléagre en oiseaux, comme la dernière transformation d'une famille reprouvée.

Des mains des auteurs dramatiques, le mythe de Méléagre passa à la poésie romaine.

Ce héros appartient donc aussi à ces figures du mythe chez lesquelles les poètes épiques et tragiques ont épuisé toutes les idées morales renfermées dans leur vie et leur mort, et qui, par cette raison même, sont devenues des types réels et caractéristiques, capables d'exercer le ciseau de la sculpture. Méléagre est déjà en dehors de l'état de simple

(1) Κύπριδος δὲ μῖσημ' Ἀρκὰς Ἀταλάντη. Eurip. Méléagr. fr. 3.

(2) Βουλόμενος δὲ καὶ ἐξ Ἀταλάντης τεκνοποιήσασθαι. Apollod. l. l. v. aussi Eurip. Méléagr. fr. 8. 11. 12.

(3) Eurip. l. l. fr. 3.

(4) Ce dont M. Welcker a le premier fait la remarque, die Griech. Trag. p. 405.

nature, et il est avancé d'un pas au de là de la vie patriarcale qu'ont menée avant lui les membres de sa maison. Tout son être s'est élevé, et il est l'un des représentants les plus fameux de l'antiquité héroïque, et de la vie chevaleresque. Il représente surtout cette dernière en se vouant à la chasse du sanglier, cette noble chasse, un des exercices caractéristiques de cette époque. On montrait encore son épieu dans le temple d'Apollon à Sicyone (1), et les dépouilles du sanglier qu'il abattit, dans le temple de Minerve Alea à Tégée (2). Ces deux emblêmes se retrouvaient aussi sur les monnaies de son pays natal et sur celles des contrées voisines. La figure qu'on voit parfois, armée simplement de la massue, arme primitive dont on se servait à la chasse, est incontestablement la sienne (3).

La sculpture a du reste dû de bonne heure s'emparer d'un sujet qui s'y prêtait si bien. Je suis porté à penser, que parmi les nombreuses statues que les auteurs anciens ont citées, et qui représentaient des chasseurs, il s'en est trouvé aussi qui représentaient Méléagre, et que ce héros a fait partie aussi de l'un ou de l'autre groupe des Argonautes. Ce que nous savons du moins avec assurance, c'est que la chasse calydonienne du sanglier formait une des scènes héroïques qui ornaient le trône de Bathyclès à Amyclée (4). Cette scène, où figure Méléagre, fut surtout traitée d'une manière remarquable, à ce qu'il parait, par Scopas. Sur le fronton du temple de Minerve dont nous avons parlé, et dans la structure duquel Scopas avait osé marier les trois genres de colonnes, doriques, ioniennes et corinthiennes, on voyait au centre (ainsi qu'on doit se le figurer) le sanglier dans des proportions colossales; et en contact immédiat avec lui Méléagre et Atalante, puis Thesée et Télamon, puis Pe-

(1) Pausan. II, 7, 8.

(2) Id. VIII, 46. 1. et 47, 2.

(3) V. Eckhel doctr. num. II, p. 188. et O. Müller Handbuch der Archaeol. §. 413, 3.

(4) Pausan. III, 18, 15.

lée et Jolas, puis Porthée et Comètes, les deux frères d'Althée. Sur le côté opposé se voyaient Ancée, dangereusement blessé et appuyé sur Epochus; puis Castor et Amphiaraüs, puis Hippothoüs, puis Pirithoüs (1). Méléagre, ses oncles et Atalante étaient placés sur le même plan, réunis ou séparés selon que l'exigeait l'idée morale qui unissait leurs actions. Les autres figures mythiques au contraire, qu'on a coutume de voir réunies, telles que Castor et Pollux, Thésée et Pirithoüs (qui, quoique présents à cette chasse, n'en ressentirent pas cependant les suites), étaient séparées et placées aux deux côtés opposés du fronton. L'épisode de la blessure d'Ancée n'avait pas non plus été oublié sur le tableau de la chasse calydonienne que Philostrate le jeune décrit à sa manière(2); il avait aussi déjà peut-être été peint par Aristophon et par Apellès (3). Si l'incertitude règne à cet égard, du moins ne craindrons nous pas d'associer avec certitude à ces représentations du mythe de Méléagre les Thestiades d'Euthycratès, élève de Lysippe, et de les mentionner comme un groupe dans lequel était représenté le fatal combat de Méléagre contre les frères de sa mère (4).

(1) Pausan. VIII. 45, 4. st.

(2) Philostr. jun. imagg. XV.

(3) V. Welcker ad Philostr. l. l. p. 667.

(4) Peu importe ici la confusion qui règna ordinairement chez les anciens entre les noms de Thespius et de Thestius, des Thespiades et des Thestiades. Heyne (ad Apollod. p. 136.) était d'avis que les Thestiades d'Euthycratès et celles de Cléomène rép ésentaient les cinquante vierges qui jouent un rôle si singulier dans le mythe d'Hercule. Quant à moi, je serai tenté de regarder aussi les statues de Cléomène comme ayant formé un groupe qui appartenait au mythe de Méléagre. Cependant M. Thiersch (Epochen der griechischen Kunst. p. 289, 6.) a rendu probable que les statues des Thespiades de Cléomène, mentionnées comme faisant partie des collections du Pollion Asinius, ont été celles mêmes qui décorèrent le temple de la Félicité, et que Mummius, selon Cicéron (in Verrem, IV. 3.) fit transporter de la ville de Thespies à Rome. Il est certain du moins que les statues du temple mentionné étaient des statues de femme. Quant à l'opinion de Har-

La figure du héros vient même se présenter à nous en dehors du cercle où se meut sa vie si agitée.

Les Nécyies grecques, parmi lesquelles celle d'Homère laisse déjà appercevoir plusieurs héros réunis en différents groupes, donnèrent à la sculpture et à la peinture l'occasion de créer les combinaisons les plus significatives. Dans la Nécyie de Polygnote, Méléagre était placé au-dessus du groupe représentant des héros qui jouaient aux dés (1). Il avait le regard arrêté sur Ajax fils d'Oïlée, réfléchissant sans doute à l'amertume d'une mort qui les frappait tous deux dans tout l'éclat de leur force et de leur gloire. Dans un tableau exposé à Rhode, Parrhasius avait uni notre héros à Hercule et à Persée, comme étant digne de figurer à côté de ces destructeurs des monstres qui désolaient la nature (2).

Les différentes représentations du mythe de Méléagre se retrouvent aussi dans les nombreux objets d'art de tout genre qui sont parvenus jusqu'à nous. Il n'est pas rare de

douin et à celle de M. Sillig (catalog. artif. p. 154), que les Thespiades de Cléomène représentaient les Muses, je ne vois pas sur quoi cette opinion serait fondée, et pourquoi on aurait donné à ces statues le nom si recherché de Thespiades, au lieu de leur laisser leur nom vulgaire de Muses, comme on l'a fait à l'égard de celles de Lysippe, (Paus. I. 43, 6.) de Strongylion, (IX. 30, 1.) et de celles de la ville de Thespies. Bien plus, c'est que Pline, dans le chapitre même où il parle des Thespiades de Cléomène, mentionne les 9 Muses (Musas novem) qui étaient exposées dans le musée d'Octavie. D'un autre côté, pour que l'artiste eut été porté à former un groupe de ces cinquante vierges, soit en nombre complet, soit en nombre symboliquement abrégé, il fallait nécessairement que son oeuvre fut destinée à la ville même de Thespies. Car dans cette ville, temoin autrefois de cette aventure fameuse, et qui avait un temple d'Hercule, où en mémoire de ce fait, une vierge présidait au culte, avaient pu être exposées de simples statues de jeunes filles, aux quelles cette signification purement spéciale et locale avait été attachée. Hors de la ville de Thespies, on n'aurait pas exposé de statues qui rappellassent un mythe pareil, sans devenir obscène ou inintelligible.

(1) Pausan. X. 31, 3.

(2) Plin. hist. nat. XXXV, 36, 5.

voir représentées sur des vases du style archaïque, des chasses au sanglier. Je me contenterai de rappeler ici la chasse de Thersandre et celle d'Antiphatès (1). Plusieurs de

(1) Voyez la représentation de cette chasse de Thersandre dans l'ouvrage de Dodwell, classic tour. II. ad p. 197. v. aussi: O. Müller und Oesterley Denkmäler der alten Kunst (I, pl. 8, n. 18.); quant aux inscriptions: (Böckh corp. inscr. I. 7, p. 13. et Kramer über den Styl und die Herkunft der bemalten Tongefässe p. 50.) La manière dont elles doivent être lues, ne peut pas être douteuse, puisque dans l'original, que j'ai eu l'occasion d'examiner plusieurs fois, elles sont tracées avec une grande exactitude et une grande finesse. Cette observation seule me paraît suffire, pour douter, qu' on doive lire le nom de la quatrième figure: ΣΟΚΙΣ au lieu de ΣΑΚΙΣ. (v. Welcker dans Jahns Jahrbücher für Philolog. u. Pädag. 1829, p. 254. On me permettra d'ajouter un mot sur la représentation du vase singulier, qui nous occupe ici. Les deux seules figures de femmes de toute la peinture sont designées, l'une par le mot de ΑΛΚΑ, l'autre par celui de ΣΑΚΙΣ. Entre ces figures s'apperçoit un jeune homme, qui quoiqu'il soit sans armes, est nommé ΔΟΡΥΜΑΧΟΣ. Il est, comme on le voit, sur le point de s'en aller, tendant cependant encore les bras en arrière vers la première figure, designée sous le nom d'Αλκά, et qui de son côté pose sa main sur la tête du jeune homme, dans l'attitude, soit de le bénir, soit de le protéger. La seconde femme, près de lui s'appelle Σακίς. Σηκίς est chez Aristoph. (vesp. v. 800), l'esclave gardienne, la femme gardienne de la maison. Quant aux autres significations derivées de la même racine, il suffit ici de citer l'ἄρνα σακίταν de Theocrite (idyll. I. v.10.) expliqué par l'un des scholiastes: λιπαρὸν, πίονα, ἢ κατὰ τὴν μάνδραν σιτιζόμενον. Il est sûr du moins, qne nous avons dans notre groupe deux antithèses l'une de la force de l'homme, appartenant à la vie publique, qui défend, qui sauve (ἀλκά), et l'autre d'une jeunesse éffeminée, et casanière, qui reste renfermée dans les appartements. Dorymachus se voit entre les deux figures, qui personnifient cette antithèse comme Prodicus a représenté Hercule entre la vertu et la volupté. Agamemnon, qu'on voit en avant de ce groupe, tient dans la main le caducée de Mercure, du dieu tutélaire de la paléstre et des gymnases. Il joue donc ici le rôle d'un roi pédagogue, et la chasse même qui suit, paraît être un exercice gymnastique, auquel se livre une jeunesse héroique. La peinture qu'a décrite Philostrate l'aîné (I, 28.) est une expèce de parodie de pareilles représentations. (v. Welcker ad. l. l. p. 371.) Quant à la chasse d'Antiphate, on la voit dessinée dans Hancarville (Antiq. I, pl. 3.) et dans O. Müller et Oesterley. (Denkm. I, pl. 18. n. 93.)

ces peintures, je veux le croir, n'ont point de sens spécial; elles n'ont pas plus de valeur que n'en ont les représentations de combattants et de chasseurs qui décorent le ceinturon d'Hercule dans Homère (1); ils ne sont en un mot que les emblêmes de la vie agitée des héros, tant dans les combats qu'à la chasse. Mais dans d'autres au contraire, les inscriptions qui les accompagnent ne peuvent laisser de doute, que ce soit l'aventure calydonienne qu'on a voulu représenter (2). Plus d'une fois peut-être Méléagre a été peint sous un autre nom. Du moins est-il de fait qu'il apparaît ainsi dans la troisième peinture d'un vase de Vulci, dont la seconde nous montre Jupiter Olympien, écrasant Typhon. Méléagre est là représenté sous le nom de Mopsus (3). Il offre en présence de Pelée et d'un Clytius la dépouille du sanglier à Atalante.

Cette amazone chasseresse est du reste une des figures de prédilection de l'art antique. Il n'est pas rare de la rencontrer, luttant contre Pelée, dans les jeux funèbres des

(1) Od. XI, v. 610. et st.

(2) Ainsi, par exemple, les noms de Méléagre, de Pelée et de Castor se lisent sur un vase du musée de Berlin (n. 523) trouvé près de Marciano. Comparez Gerhard, rapporto vulcente n. 418.

(3) V. Kramer l. l. p. 61. Welcker die griech. Tragödien. p. 23. Lenormant et de Witte élite des monum. céramograph. p. 4. Le Musée étrusque du Prince de Canino n'est pas à ma disposition. Μάοψος, Μῶψος, Μόψος, est dans d'autres mythes un nom, qu'ont porté plusieurs prophêtes; et il vient du même mot radical (ΜΑΩ) qui a aussi formé le nom des Muses (Μῶσαι). Méléagre est le premier de toute la maison dont le nom, plus encore que celui de Phytius, signifie clairement non pas un simple objet ou une des forces de la nature, mais bien l'intelligence et la réflexion de l'homme. Une des Muses les plus anciennes se nommait même Μελέτη. Euripide (suppl. v. 878) dit de Tydée: γνώμῃ δ'ἀδελφοῦ Μελεάγρου λελειμμένος. Je dois avouer cependant, que dans la relation donnée par M. Stuart des fouilles du prince de Canino, le nom qu'on lit sur le vase dont nous parlons n'est pas ΜΑΟΦΣΟΣ, mais bien ΜΗΟΦΣΟΣ. (v. Archäol. or misc. tracts rel. to antiqu. London. vol. XXIII, 1, p. 170.) La même variante a été aussi remarquée par M. Gerhard, Rapporto vulcente n. 418.

Argonautes (1); plus souvent encore elle est associée à Méléagre. Nous la voyons sur un vase étrusque, pensive et appuyée sur une stéle ornée de la hure du sanglier. Entre elle et Méléagre, qui, orné de l'équipement chevaleresque, tient d'une main sa lance, de l'autre son bouclier, s'avance un des Thestiades, qui par un geste significatif semble leur ordonner de se séparer. Sur le côté opposé du vase on remarque une autre scène qui exprime le lien d'amour qui les unit. Le Satyre sous le masque duquel le peintre parodiste ici a caché son héros rend plus tolérable l'action obscène qu'il a représentée (2).

Quant aux miroirs étrusques qui ont rapport à Méléagre (3), il n'est pas douteux que ce terrible sanglier, attaqué par des héros, qui en partie sont armés de l'épieu et en partie d'une hache, ne soit le monstre de Calydon (4). Au miroir qui contient cette scène, vient s'en joindre un autre qui représente Méléagre au moment où il retourne de la chasse dans la maison de son père (5). Il a sur l'épaule droite son épieu, et sur la gauche la hure du sanglier qu'il

(1) V. E. Braun bullet. dell'Instit. di corr. arch. 1837, p. 150. et p. 213. et st.

(2) V. le dessin : Annali dell'Instit. di corrisp. arch. 1832. tab. adj. G. L'explication du revers du vase, qu' a été donnée par M. Gerhard (Annal. 1833. p. 351. et st.) est différente de la mienne. Mais quoiqu'elle soit ingénieuse, je ne puis l'adopter. La figure d'Atalante, qui se voit sur l'un des côtés du vase, est exactement répétée sur le coté opposé. Sur d'autres vases on a cru reconnaître non seulement Méléagre et Atalante, mais encore Althée, et d'autres membres de cette famille. (v. p. e. de Witte catalog. Durand. p. 80, n. 252. 253.)

(3) M. Gerhard cite six miroirs étrusques représentant ou la chasse calydonienne, ou les aventures de Méléagre. Outre ceux, dont j'ai pu faire mention moi même, il en cite un qui se trouve en Angleterre, portant les noms d'Atalante, de Méléagre, et d'Artemis, et un autre de sa propre collection. (v. Abhandlungen der Berl. Acad. 1836. p. 348.

(4) V. Inghirami, monum. etrusc. I, 2, pl. 89.

(5) V. Gori, museum etrusc. I, pl. 216. et Inghirami l. l. II, 2, pl. 61.

est prêt d'offrir à Atalante; celle-ci a sur le front le croissant de Diane. Les suites qu'entraina cet hommage et l'essai qui fut vainement fait de les prévenir, sont exprimés par deux autres figures du même miroir. Un des Thestiades est assis près de Méléagre, pensif et méditant un meurtre pour lequel il a déjà préparé son glaive, tandis que vis-à-vis de lui Oenée cherche à appaiser sa haine de la voix et du geste. Ce dernier héros est rendu plus respectable encore par sa longue barbe et par ses riches vêtements, et le bâton qu'il tient, et la chaise pliante sur laquelle il est assis, le désignent comme juge patriarcal. La mort de Méléagre, en tant qu'elle est irrévocablement décrétée par le destin, prêt à détruire le lien qu'a formé l'amour, fait le sujet d'un autre miroir (1), sur lequel on voit Atropos se préparant à enfoncer un clou au-dessus de la tête du héros. Le malheureux jeune homme apparaît encore une seconde fois dans la même composition. Il sent l'effet du tison destructeur, qui consume sa vie tandis que sa tête est en vain soutenue par Turan elle-même, la déesse de l'amour. Nous le voyons sur un autre miroir, entouré des héros qui lui sont alliés, la tête couverte du casque et la main armée du glaive sous lequel tombèrent ses oncles (2), représentation que dicta sans doute quelque Nécyie. Il est abîmé dans ses pensées qui lui rappellent cette scène de carnage. A côté de lui sont Castor et Pollux, et sur l'arrière plan Ménélas, qui par Hélène et Léda est aussi allié à la maison de Méléagre, mais qui paraît être ici opposé, comme héros béatifié, d'une part aux Dioscures qui passent alternativement du règne de la lumière à celui de la nuit éternelle, et de l'autre à Méléagre qui repose dans les enfers.

Parmi les représentations du même mythe, dans lesquelles la couleur joue un rôle, se distingue la mosaïque

(1) Inghirami l. l. II, 2, pl. 62.
(2) Lanzi, saggio di lingua etr. II, 11, 6. Montfaucon antiqu. expl. suppl. II, pl. 17, 2. Millin. galerie myth. pl. 146, n. 409. Inghirami l. l. II, 2, pl. 48.

trouvée à Lyon, sur laquelle Atalante, portant comme Diane une courte tunique soutenue par une ceinture, et chaussée du cothurne de chasse, reçoit de Méléagre la dépouille du sanglier (1). Un autre tableau, représentant la chasse calydonienne, qui fut trouvé à Rome près du Colisée, la représente dans le même costume, et même dans l'attitude des statues de Diane chasseresse, tirant avec sa main droite une flèche de son carquois (2). On peut encore en partie douter que Méléagre soit le sujet de diverses peintures qui ont été découvertes à Herculanum et à Pompéi, et sur lesquelles on a aussi voulu voir ce héros (3). Il est impossible au contraire de ne pas reconnaître sur de nombreux sarcophages étrusques, ici la chasse colydonienne, là Méléagre chargé de la proie, et retournant vers Althée et Oenée, autour du trône duquel les Thestiades sont assemblés, le glaive à la main. Atalante ne manque ni sur les premiers, ni sur les seconds de ces monuments. Elle a le costume de Diane, cependant elle est armée de la hache d'amazone (4).

Parmi les décorations des sarcophages romains se remarquent aussi une suite de ces mêmes représentations répétées en grand nombre et plus ou moins complètes, et dont la mort de Méléagre fait le sujet principal (5). Il est toutefois évident qu'un seul et unique original a servi de

(1) Millin galerie myth. pl. 146, n. 409.*

(2) Montfaucon ant. expl. III, pl. 178.

(3) Ainsi par exemple, dans la salle des peintures du Musée royal à Naples, le n. 693. Le n. 1540 est, autant qu'il m' en souvient, moins douteux.

(4) V. Uhden über die Todtenkisten der Etr. Abhandl. der Berl. Acad. 1816 et 1817. p. 36. et st. La bipennis a aussi été donnée à Atalante par Euripide. Méléagr. fr. 3, v. 5. 6.

(5) Voyez le relief de la villa Albani: Zoëga bassir. (pl. 46.), le relief du Mus. Cap. IV, pl. 35. et Millin galer. myth. pl. 104, n.415. Deux autres reliefs qui se trouvent dans le Louvre à Paris: Clarac. musée de sculture anc. et mod. I, pl. 201, n. 208. 209. et Bouillon ant. III, pl. 19: un relief du palais Valle a Rome: Bartoli admir. rom. ant. pl. 69.

modèle à toutes ces productions. Quelque irrégularité dans la liaison de ces groupes, et dans le rang qu'ils occupent, prouvent incontestablement, que cet original entourait, comme le sacrifice d'Iphigénie à Florence, une urne colossale, ou un tombeau cylindrique du genre de celui que présente l'extrémité du bas-relief de Méléagre au palais Barberini (1).

Il n'est pas douteux que le premier groupe de cet original n'ait été le combat de Méléagre avec les frères d'Althée. Parmi les figures qui prennent part à l'action, est de nouveau la Furie du mythe de Méléagre dans Homère, mais cette figure a maintenant avec la mère du héros un rapport tout opposé à celui qu'elle avait auparavant, et rappelle en même temps les représentations de la tragédie ancienne. Elle apparaît deux fois; la première, comme à la fin des Choëphores d'Eschyle, on l'aperçoit seulement à demi, comme une vision menaçante (2); la seconde, on la voit toute entière comme dans les Euménides du même poète. C'est elle qui excite ici Althée à rendre au foyer le tison fatal, tandis que sur deux sarcophages une troisième figure, qui se distingue par son impassibilité, paraît l'en dissuader et s'opposer par ses paroles à son dessin: ce sont autant d'images du combat intérieur qui agite le sein de la mère, dont la terrible décision est en même temps exprimée non seulement par l'acte qu'elle va commettre, mais encore par la nouvelle apparition de l'une des Parques qui lui avaient jadis annoncé les conditions auxquelles était attachée la vie de son fils. Auprès du lit du mourant sont les membres de la famille, éclatant en lamentations, et rassemblés autour de lui pour lui donner en commun la dernière preuve de leur amour. Atalante, au contraire, étrangère à la maison, est isolée dans sa douleur. Silencieuse, elle concentre en elle-même tout son chagrin. Ce qui frappe

(1) V. Bartoli. l. l. pl. 71. Comparez aussi les remarques qu' à faites M. Clarac. l. l. I, p. 530.

(2) V. mon livre: Der vaticanische Apoll. p. 361.

dans ces représentations, c'est l'expression violente de la douleur des personnages, expression qui dépasse presque les bornes de ce que l'antiquité s'était permis (1). Sur le bas-relief du palais Barberini le corps de Méléagre est déposé sur le bucher. Althée se tue elle-même; et l'on voit à côté de la tombe destinée au héros une figure assise et voilée qui étend les bras vers le ciel, et dont il est impossible de ne pas deviner le sentiment; c'est le même sentiment que la mythologie veut exprimer en général par les transformations en oiseaux (2).

Les pierres gravées viennent naturellement se placer à côté des statues et des bas-reliefs (3).

Quelques unes des têtes de ces pierres, représentant un jeune homme, peuvent être prises pour notre héros, quoique les antiquaires, lorsqu'ils veulent fixer leur jugement à ce sujet, ne peuvent, pour le faire, que s'appuyer sur la ressemblance arbitraire qu'ils trouvent entre elles et les traits qui caractérisent la célèbre statue du Vatican. J'en dirai autant de quelques bustes qui se trouvent dans nos musées; et, par exemple, de celui qui est déposé à

(1) Il est instructif et intéressant pour l'art, de comparer ces œuvres de l'antiquité avec le basrelief de Donatello représentant la sépulture du Christ, qui se trouve dans l'église de s. Antoine à Padoue, et avec la lamentation funèbre, dont entre autres représentations pleines de sentiment Margaritone a orné l'excellent sarcophage du Pape Grégoire dans la cathédrale d'Arezzo. Dans l'un et dans l'autre de ces basreliefs se trouve aussi cette figure toute en pleurs, et les bras étendus, quoique moins exagérée dans l'œuvre de Margaritone que dans celle de Donatello. On peut consulter les dessins de ces deux basreliefs dans: Cicognara, Istoria della scultura I, pl. 23. et II, pl. 6.

(2) La belle explication que M. Welcker a donnée des transformations en oiseaux, dont nous entretiennent les anciens mythes (die griech. Trag. p. 406) est rendue frappante par cette figure qui peut lui servir de preuve.

(3) Pour ce qui regarde les pierres gravées que je cite, j'avais devant les yeux la dactyliothèque de Lippert, et la riche collection des empreintes de Cades à Rome.

Munic dans la Glyptothèque (1). Par contre il est impossible de ne pas reconnaître sur ces pierres Méléagre, lorsqu'il combat avec le sanglier (2). Une suite de pierres gravées le représente se reposant après l'action (3), et elles offrent dans leur composition comme dans leur exécution une ressemblance, tantôt parfaite, tantôt légèrement modifiée, avec les statues du héros qui nous sont parvenues. La hure du sanglier repose comme une offrande quelquefois sur un autel ou sur une colonne, quelquefois sur un roc de la montagne, où le monstre fut abattu, ou bien encore sur un tronc de palmier, emblême de la victoire qu'une jeunesse vigoureuse et bouillante a remportée sur son rival (4). Sur quelques unes de ces pierres, on voit parfois au-dessus des dépouilles de la chasse, la figure d'une déesse ayant le costume et la pose arcaïques, et qui tenant en main deux flambeaux, est, à n'en point douter, Diane, c. a. d. Atalante (pl. adj. K. n. 106.). La plupart du temps ces dépouilles fatales fixent les regards du héros et lui inspirent de lugubres réflexions (5). Elles sont placées sur la même ligne que la tête de Méléagre, que ce dernier tient élevée; dans le cas contraire la tête est baissée. Le chien de chasse manque rarement d'être aux pieds du héros. Sur une pierre

(1) Dans la salle des héros n. 163. v. Schorn Beschr. der Glyptoth. p. 166. On croit aussi, que la tête qui fut donnée à une statue d'athlète, qui autrefois se trouvait dans la collection Farnèse, et qui maintenant est à Naples, était originairement la tête d'un Méléagre. C'est la statue placée sous le n. 39 dans la galerie des statues; comp. Gerhard et Panofka Neapels antike Bildw. p. 16. n. 36.

(2) Lippert dactyl. II, n. 64. Winckelmann descr. du cab. du B. Stosch. n. 116.

(3) Cf. empreintes de Cades, cl. troisième n. 100, 101, 102, 103, 104, 106. pl. adj. K.

(4) Le tronc de palmier se voit sur la pierre gravée du duc de Devonshire: Lippert dactyl. II, n. 65.

(5) C'était dans une intention pareille que dans la nécyie de Polygnote, le regard de Pirithoüs était fixé sur les épées que Thesée tenait dans la main. εἰκάσαις ἂν ἄχθεσθαι τοῖς ξίφεσιν αὐτὸν ὡς ἀχρείοις καὶ ὄφελός σφισιν οὐ γεγενημένοις ἐς τὰ τολμήματα. Paus. X, 29, 9.

Méléagre est armé du glaive qui nous indique non la chasse, mais son combat avec les Thestiades, représentation que nous avons aussi eu l'occasion de citer sur un miroir étrusque. Sur les autres pierres, il porte l'épieu du chasseur et même aussi deux lances comme les héros d'Homère. Presque toujours, comme à la statue de l'Hercule Farnèse, un de ses bras jeté négligemment en arrière, s'appuie sur sa hanche; l'autre se tient sur la hure du sanglier, tantôt indiquant simplement qu'elle lui appartient, et qu'il a le droit d'en disposer, tantôt dans une position plus tendue, il semble défier ceux qui veulent la lui disputer (1). L'artiste à qui l'on doit la petite et jolie statue de Méléagre de rouge antique, qui de la collection du palais Farnèse a passé dans le musée de Naples (2), semble aussi avoir eu en vue d'exprimer le premier de ces deux sentiments.

C'est toujours nu, tel qu'on représente les héros, que Méléagre nous apparaît; seulement ne manque-t-il jamais d'être revêtu de l'antique habillement de chasse, de la chlamyde, qui en général lui enveloppe l'un des bras, le plus souvent le bras gauche, et dont le pan retombe ensuite sans mouvement au côté du héros, ou bien, flotte et se déploie au souffle du vent, comme sur la pierre gravée du duc de Devonshire. L'usage d'entortiller la chlamyde autour du bras, était un des règlements de chasse de l'antiquité (3).

(1) On observe la première de ces attitudes sur l'empreinte d'une pierre gravée de la collection de Cades, la seconde sur la pierre du duc de Devonshire ci-dessus mentionnée.

(2) Dans la chambre des marbres de couleurs, sous le n. 259. Gerhard et Panofka Neapels ant. Bildw. p. 75. n. 243. L'artiste auquel on devait la statue de Méléagre qu'on voit reproduite dans d'anciennes oeuvres de gravures, telles que dans Galleria Giustin. pl. 135, dans Montfaucon antiqu. expl. Suppl. I, pl. 44, et dans Sandrart, Deutsche Bildh. II, E. semble avoir voulu exprimer la même idée.

(3) Καὶ χλαμὺς ὁμοία, ἣν δεῖ τῇ λαιᾷ χειρὶ περιελίττειν, ὁπότε μεταθέοι τὰ θηρία, ἢ προσμάχοιτο τοῖς θηρίοις. Pollux. onom. V, 3, 18. C'est ainsi que l'Étolie même, la patrie de Méléagre, personnifiée fut drapée; v. O. Müller. Handbuch d. Arch. §. 338, 4.

La chlamyde flottante se voit aussi sur des bas-reliefs (1), comme aussi sur la peinture romaine que nous avons citée plus haut, afin d'exprimer toute l'impétuosité, toute l'ardeur que le tumulte de cette chasse entraine après elle, et où il semble qu'on ait oublié tous les règlements; car il était d'usage, et ainsi le voulait un autre règlement, qu'on se défît de son manteau, afin que les animaux sauvages des forêts ne fussent pas épouvantés par le mouvement de ces draperies (2).

La chlamyde qui entoure l'un des bras semble du reste devoir être regardée comme l'un des attributs qui caractérisent Méléagre; et elle peut permettre d'attribuer à ce héros plusieurs statues qui ont été arbitrairement restaurées. Cela peut, par exemple, s'appliquer à la soi-disante statue de Persée, dans la *Sala della Biga* du Musée du Vatican (3).

C'est un fait, d'un autre côté, que cette disposition dans le jet de l'habillement peut faire attribuer à Méléagre des statues dont le sujet est tout autre, et principalement des statues de Mercure; comme il semble que cela a eu lieu à l'occasion d'une statue qui se trouve à Londres dans le cabinet du marquis de Lansdown (4). La statue si renommée du Vatican, qui fut d'abord connue sous le nom d'Antinoüs et dans laquelle, depuis Visconti, on veut voir généralement un Mercure, est encore citée comme celle de Méléagre par

(1) V. p. ex. le sarcophage représentant la chasse cadydonienne: Millin, voyage au midi de la Fr. I, pl. 26. 2. galerie myth. pl. 103, n. 411.

(2) Μηδ' ἄρα λῶπος ἔχειν μάλα λώϊον, οὕνεκα εἷμα
Πολλάκι κινύμενον πνοιῇ κελάδοντος ἀήτου
Θῆρας ἀπεπτοίησεν, ἀνήϊξαν δὲ φέβεσθαι.

Oppian. kyneg. II, v. 105. et st.

(3) V. Visconti, Mus. Pio-Clem. II, pl. 33. Platner Beschreibung der Stadt Rom. II, 2 A. p. 239.

(4) C'est la statue deterrée près de Torre Colombaro par Hamilton en 1771, et que Heyne (Academ. Vorles. über die Archäol. p. 232.) cite comme un Méléagre, tandis que O. Müller l'a décrite comme un Mercure. v. Nachrichten über Antikensamml. in England. Böttiger Amalth. III, p. 242.

Winckelmann (1). J'avoue du reste qu'à mon avis l'hypothèse de Visconti pourrait encore aujourd'hui être le sujet d'une discussion. Le jet de la chlamyde autour du bras, l'inclinaison du tronc, la manière dont les pieds sont placés, la pose de la tête, tout ici est exactement conforme au Méléagre gravé sur une pierre, dont l'empreinte se trouve dans la collection de Cades à Rome (2). Le tronc du palmier placé à côté de la statue, se trouve sur une autre pierre dont nous avons parlé. L'organisation héroïque, et généralement un peu lourde de toute la figure, la sombre expression, qui est répandue sur cette tête baissée, paraissent appartenir plutôt à Méléagre qu'à Mercure.

Il est impossible au contraire, de se tromper sur la signification de deux autres statues, qui se trouvent également à Rome, et qui sont revêtues de cette chlamyde, dont un des pans est flottant : je veux parler de la statue de Méléagre, qui est exposée sous ce nom dans le Belvedère du Vatican, et d'une autre, qui orne sous le N° 8 la grande salle de la Villa borghèse (3). Ces deux statues, par la manière dont elles sont drapées, comme par la pose des bras et des pieds et par les attributs qui les distinguent, telle que la lance, à droite le chien de chasse et à gauche la hure du sanglier, sont deux véritables pendants, quoique différents de faire et de pensée.

La chlamyde de la statue du Vatican est jetée avec la plus grande élégance, je dirai presque avec raffinement. Elle flotte comme un feston en ondulations moëleuses sur la poitrine, dont elle ne cache que la moitié; elle laisse aussi à découvert sous l'épaule une partie du muscle deltoïde, et elle semble n'avoir été nouée avec art autour du bras, que pour augmenter la souplesse et l'élégance de sa forme. La

(1) Oeuvres ed. de Drèsde II, p. 305.

(2) Classe troisième, n. 104. cf. pl. d'adj. K.

(3) Pour la statue du Vatic. v. Visconti Mus. Pio-Clem. II, pl. 34. pl. d'adj. H. Un dessin de la statue Borghèse accompagne notre article. pl. d'adj. I.

position du corps, dont le tronc est fortement penché, et celle des jambes, dont les genoux ont presque la même pose que la plupart des statues de Vénus, donnent à la figure entière une grace toute particulière, mais lui prêtent en même temps quelque chose de féminin, de peu assuré, d'irrésolu; ce qu'exprime aussi la tête, où tout est arrondi et plein d'amabilité. La manière enfin avec laquelle l'artiste a cherché à soutenir la partie la plus fragile de son marbre, comme par exemple l'extrémité de la chlamyde, semble se rattacher au sophisme de la technique moderne, sans qu'il ait été possible d'éviter d'employer les moyens plus grossiers mis en œuvre par l'antiquité, tels que le tronc d'arbre, et la traverse (1).

L'artiste, à qui l'on doit la statue de la Villa borghèse, a traité son sujet d'une manière bien plus simple. La hure du sanglier, qui est plutôt une grossière ébauche qu'un travail achevé, est posée à terre et sert de point d'appui au bout de l'épieu. La lisière de la chlamyde moins développée pouvait se passer de soutien. Le dessin des formes générales du corps, et les contours des muscles sont très doux et coulants; toutefois par la pose du tronc, par l'écartement plus prononcé des jambes, et par la manière dont la statue est drapée, il a évité le caractère efféminé que nous avons signalé dans la première. La chlamyde recouvre toute la largeur de la poitrine ainsi que la moitié du bras gauche; mais, par sa masse lourde et horizontale, elle gêne d'un autre côté la liberté du mouvement; elle empêche que les lignes du corps nu ne s'élèvent, et prête surtout à l'épaule gauche une pesanteur dans la masse, en contradiction avec la légèreté du pied qui, de ce côté, ne repose que sur l'orteil.

La statue Borghèse est en général tout-a-fait l'opposé de celle du Vatican, dont la pose est si gracieuse, si artistement pensée. On est frappé du contraste. Mais ce n'est

(1) Comp. mon ouvrage intitulé: Der vaticanische Apoll. p. 151 et suivant.

qu'un opposé negatif; car si dans l'une des statues de Méléagre nous sommes obligés de critiquer son caractère effeminé, nous pouvons dire avec quelque droit, que l'autre manque presque de caractère. Nous ne nous permettrons pas du reste d'exprimer une opinion au sujet de la tête de la statue Borghèse, parceque l'authenticité de cette tête ne me semble pas assez constatée (1).

La plus parfaite de toutes les statues de Méléagre est sans contredit celle qui a donné lieu à ce mémoire, et dont nous présentons au public le dessin, d'après la restauration qu'en a faite l'habile sculpteur M. E. Wolff. Cette statue a été trouvée, lors des fouilles que la duchesse de Sermonéta fit faire au mois de février 1838, au bord de la mer, près de Santa Marinella. Les voyageurs qui se sont rendus de Rome à Civita-Vecchia se rappelleront avec intérêt le nom de ce Casale, placé sur un petit promontoire à six milles de S. Severa, que ses murailles colossales et à pierres polygones, et les substructions qu'on distingue encore dans le fond de la mer, désignent comme l'antique Pyrgi des Pelasges. Au-dessus du ruisseau de Castrica s'élève encore l'arc d'un pont romain, large de trois mètres, et d'une construction solide; léger dans sa forme et offrant un coup d'œil également pittoresque par la masse rembrunie de ses pierres à moitié minées par le temps, et par la végétation verte et irrégulière qui le couvre, il coupe avec un charme indicible le bleu foncé de la mer tyrrhenienne, qui s'étend en arrière.

La statue dont nous venons de parler, et dont la tête malheureusement ne s'est pas retrouvée, est en marbre d'un gros grain, provenant incontestablement, d'après l'explication qu'en a donnée M. Wolff, des carrières grecques

(1) Des restaurations indubitablement modernes sont: le chien, excepté les pattes, et quant à la figure du héros, la plus grande partie du bras droit, la main gauche, et une partie de la chlamyde flottante, le pied droit qui pose sur la base, et toute la partie supérieure de l'épieu. Les cuisses étaient brisées. cf. Bull. 1838. p. 1-4.

et probablement de Paros. Le bras droit, ainsi que l'épaule, à l'exception d'une partie de la main et des doigts, et les pieds, le droit jusqu'au mollet, le gauche jusqu'au dessus, manquaient aussi. Le bras et la main gauche étaient conservés quoique cassés en plusieurs morceaux. Lorsque je vis cette statue dans le palais Gaëtani à Rome pendant l'hiver de 1840, on remarquait encore à cette main des restes d'anciens fers, qui prouvaient que déjà dans l'antiquité elle avait été restaurée. Cette restauration avait toutefois mal réussi. Car la partie qu'elle comprend est en contradiction avec la manière du reste de la statue. C'est une œuvre qui frappe par sa pesanteur et par ses défauts. L'épieu, quoique brisé en plusieurs morceaux, était aussi encore conservé à l'exception de la partie supérieure de la pique. Le chien, dont on n'a du reste trouvé qu'une partie du museau, a été placé par le restaurateur moderne du côté opposé à celui que cet animal occupe dans la statue du Vatican et dans celle de Borghèse. Il a été guidé en cela par les restes du tronc d'arbre et de la plinthe, ainsi que par quelques débris qui formaient encore une masse avec le bas de l'épieu.

La pose de cette figure qui correspond parfaitement à celle donnée aux statues que j'ai citées plus haut, sa ressemblance avec les traits qui caractérisent essentiellement Méléagre sur les pierres gravées, le chien qui l'accompagne, suffisent déjà en eux-mêmes pour justifier l'opinion qui fait de cette statue le héros calydonien. Le dernier doute à ce sujet doit toutefois disparaître, lorsque l'on examine la forme d'une partie de la lance, partie la plus essentielle pour nous. Comme elle est inhérente à la poitrine et l'épaule, elle nous a été, par cela même, conservée tout entière. L'arme principale dont on se servait à la chasse du sanglier, était, selon Homère, la pique longue et effilée (1). Mais plus tard nous trouvons mentionné l'épieu, façonné exprès pour cette noble chasse, et dont le fer qui en formait

(1) Od. XIX, v. 438. et al.

la pointe était, à l'endroit creusé pour recevoir le bois, garni d'un autre fer en traverse, ou de deux fers en forme de crocs. C'était là la véritable pique des anciens pour la chasse du sanglier, le *προβόλιον* des Grecs, le venabulum des Romains (1).

La même arme à trois pointes raccourcie seulement, à ce qu'il paraît, afin de pouvoir la lancer, était ce qu'on appelait la *σιγύνη*. Cette dernière arme se trouve aussi dans les mains des chasseurs au sanglier, et même comme attribut dans celle de Diane (2). On ne peut méconnaître que

(1) Philostrate l'ainé donne aux chasseurs du sanglier: *καὶ προβόλια καὶ ἀκόντια καὶ λόγχας, ἐφ᾽ ὧν οἱ κνώδοντες.* imagg. I, 28. Xénophon (de venat. 10, 3.) décrit ainsi cette lance destinée spécialement à la chasse du sanglier: *Τὰ δὲ προβόλια, πρῶτον μὲν λόγχας ἔχοντα τὸ μὲν μέγεθος πενταπαλαίστους, κατὰ δὲ μέσον τὸν αὐλὸν κνώδοντας ἀποκεχαλκευμένους στιφρούς, καὶ τὰς ῥάβδους κρανείας δορατοπαχεῖς.* Une description plus encore detaillée est donnée par Pollux (Onom. V, 4, 22.) — *πρὸς μὲν οὖν τὰ ἄλλα θηρία οὕτω δεῖ παρεσκευάσθαι τὸ προβόλιον. πρὸς δὲ τοὺς σῦς κατὰ τὸ τοῦ αὐλοῦ τέλος, πρὸ τῶν πτερύγων, κνώδοντας ἀμφοτέρωθεν ἐχέτω τῷ αὐλῷ προσκεχαλκευμένους, σιδήρου στερεοῦ, ἑκατέρωθεν προβεβλημένους, ὡς μὴ προωθῶν ἑαυτὸν ὑπὸ θυμοῦ καὶ μένους ὁ σῦς, καὶ τόλμης, ἀφίκοιτο διὰ τοῦ δόρατος εἰς τὸν ἄνθρωπον.* Quant aux Romains, il suffira de citer Gratius Falisc. cyneg. v. 180. et st.

Ille (Dercylus) etiam valido primus venabula dente
Induit: et proni moderatus vulneris iram
Omne moris excepit onus. Tum stricta verutis
Dentibus, et geminas subiere hastilia furcas.
Et quidam totos clauserunt ensibus orbes,
Ne cessaret iners in vulnere massa ferino.

(2) Le Scholiaste ad Apollon. Rhod. Argon. II., v. 99. dèfinit cette *σιγύνη*, ou *σιβύνη*, ou *σιγύνον* etc. *ὅπλον δόρατι παραπλήσιον.* Suidas s. v. *ἀκόντιον θηρευτικόν.* Oppian. cyneg. I, v. 152. l'appelle : *αἰχμὴν τριγλώχινα σιγύνην εὐρυκάρηνον*, et Suidas cite de plus: *ἀγκυλόδοντα σιγύνην.* Sur le monument qui recouvre Panopée, *τὸν ἀγρευτῆρα λεόντων*, se trouve cette arme; (*αἰγανέη δὲ τάλαινα σίγυνά τε πὰρ χθονὶ κεῖται*) Antholog. graec. t. III, n. 92. Que cette sigyné ait servi spécialement à la chasse du sanglier comme le *προβόλιον*, c'est ce que nous apprend un autre epigramme de l'Antholog. I, n. 128; ainsi qu'Athénée V, p. 201. et IV, p. 130.

le trait à trois pointes, ou cette même sigyné, n'ait aussi servi de modèle à la foudre qui tient Jupiter sur les vases de style arcaïque, et sur les miroirs étrusques (1). Il en est de même du sceptre, ou plutôt de la lance fulminante que le même dieu tient à la main; et si la triple pointe qui la termine prend chez lui, comme chez d'autres dieux, la forme plus ou moins figurée d'une fleur, c'est l'effet assez bizarre de cette même incohérence qui fit changer, au moyen âge, en fleurs de lis (qui forment les armes de France), la hallebarde qu'elles doivent représenter. On trouve l'épieu de la façon que nous venons d'expliquer, dans la chasse au sanglier, sculptée dans l'intérieur d'une chaise de marbre étrusque, qui se trouve à Rome dans le palais des Corsini (2). Parmi les ouvrages romains où il se trouve, le plus remarquable est une mosaique, de la Villa borghèse, représentant une scène de gladiateurs. Je crois aussi remarquer la traverse de l'épieu sur l'empreinte d'une pierre gravée que j'ai sous les yeux. Si je puis m'en rapporter à sa fidélité, cette pierre offrirait effectivement alors l'image de Méléagre (3). L'exemplaire le plus précieux que nous possédons, est toutefois celui de la statue dont nous nous occupons, et où cet attribut est d'autant plus significatif, que l'artiste s'en servit pour faire reconnaître, à n'en point douter, le héros de la noble chasse, et qu'il lui fut permis de se passer de tout autre accessoire, même de la chlamyde, et de représenter sa figure dans toute sa nudité.

Il semble que le contraste entre la plantation de la vigne, si fertile en jouissance, et les combats et les périls de la chasse, entre la force qui réside dans une jeunesse héroïque et une mort précoce, objet de tant de plaintes, (contraste, qui déjà perce à travers les plus vieux mythes de Méléagre) a eu de

(1) C'est ainsi que la foudre de Jupiter devient véritablement le « fulmen trisulcum », les « βέλη Διός », les « tela Jovis ».

(2) Voyez le dessin, quoiqu' il soit assez mal exécuté, dans Gori mus. etrus. I, pl. 181. et spécialement pl. 185.

(3) Lippert. Dactyl. II, n. 62.

l'influence sur l'inspiration qui a créé ses statues. Dans celle du Vatican le héros nous apparaît comme le pendant d'Adonis, comme la charmante victime d'une mort prématurée. Ses traits semblent exhaler une douce et touchante élégie. L'amabilité avec laquelle l'artiste a traité son sujet, la délicatesse, qu'il a mise dans l'achèvement de son ouvrage, semblent lui avoir été inspirées par le même mouvement de l'âme, qui nous porte à orner des fleurs les plus belles la tombe du jeune homme, que la mort a frappé avant le temps. L'artiste à qui l'on doit la statue nouvellement découverte, avait au contraire devant les yeux le pendant de l'Achille d'Homère. Il a représenté le violent fils de Mars, que la mort même n'a point incliné, et qui dans les enfers, seul avec Méduse, ne fuit point lorsque Hercule s'avança au milieu des ombres épouvantées (1). La pose de notre statue tient le milieu entre tout ce que celle du Vatican montre d'efféminé, et tout ce que celle de la Villa borghèse offre de non caractérisé. La conception n'en est pas moins excellente que l'exécution. Toute la figure exprime la force, mais cette force qui appartient à la jeunesse et au héros: rien de trop prononcé dans les détails, et partout une simplicité grandiose. La poitrine est libre et élevée; le grand développement de cette partie donne à toute la figure de la noblesse et de l'énergie. La courbe grandiose des fausses côtes est largement ouverte, et la charpente des os se dessine avec souplesse à travers les chairs; le bas-ventre est très peu prépondérant. Les intersections du muscle droit de l'abdomen offrent surtout moins de développement, et sont moins exprimées que ce n'est souvent le cas dans beaucoup d'antiques qui pèchent, de ce côté, contre la vérité. Les cuisses sont hautes et élancées, mais nourries, nerveuses et robustes, les genoux pleins de légèreté et de force. Le bras gauche qui repose négligemment sur l'épieu, montre cette organisation toute particulière, qu'il est presqu'impossible de définir, mais que j'ai surtout toujours admirée

(1) Apollod. II, 5, 12.

dans la statue de l'Achille Borghèse. Il semble que la seule pesanteur de ses muscles l'a fait tomber, mais que leur élasticité d'un autre côté le soutient dans sa position gracieuse et comme flottante (1). Il est permis de dire, sans être taxé d'exagération, que par cette statue de Méléagre (si même d'autres fouilles viennent par la suite encore nous enrichir) l'art plastique a complété la série des représentations qui se rapportent à ce héros, comme elle a été complétée, à l'égard d'Hercule, par le colosse Farnèse.

La destruction de cette statue a du reste été marquée par un jeu du hazard assez curieux. Car non seulement elle fut jetée du haut de son piédestal et enfouie dans ses ruines, mais elle eut encore à souffrir du feu; ainsi que le prouvèrent une raie noire et large, qui, lorsqu'on la déterra, se prolongeait sur la poitrine, et des éclats qui se remarquaient sur le torse depuis le creux gauche de la nuque jusque vers le côté gauche aussi, et qui formaient autant des morceaux, suivant la même ligne parallèle. L'élément auquel était attaché le destin de vie et de mort du héros, devait encore attester son action sur sa statue.

A. FEUERBACH.

(1) Il ne sera pas sans intérêt de donner ici la description que Philostrate le jeune a fait de l'organisation du héros Méléagre, à fin de permettre d'en faire la comparaison avec notre statue : Στιφρὸς μὲν ὁ νεανίας καὶ πάντῃ σφριγῶν· κνῆμαι δ' αὐτῷ εὐπαγεῖς καὶ ὀρθαὶ, φέρειν τε ἔν τε τοῖς δρόμοις ἱκαναὶ, καὶ ὑφισταμένῳ τὸν ἐκ χειρὸς ἀγῶνα φύλακες ἀγαθαί. Μηρός τε ξὺν ἐπιγουνίδι ὁμολογῶν τοῖς κάτω· καὶ ἰσχίον οἷον διδόναι θαρσεῖν, ὡς οὐκ ἀνατραπησομένου ὑπὸ τῆς τοῦ συὸς ἐμβολῆς τοῦ νεανίου· πλευρά τε βαθεῖα, καὶ γαστὴρ ἀπέριττος. καὶ στέρνα τὸ μέτριον προεκκείμενα, καὶ βραχίων διηρθρωμένος, καὶ ὦμοι πρὸς αὐχένα ἐῤῥωμένον ξυνάπτοντες, καὶ βάσιν αὐτῷ διδόντες. *imagg.* 15.

b. DE SATYRO BURGESIANO.

(*Mon. dell'Inst. Vol. III. tav. LIX.*)

Quum ea studia, quae ad monumenta antiquitatis ex Italiae solo etiamnunc eorum feracissimo effodienda pertinent, publice non tanta cura hoc tempore adiuventur, quantam olim iis adhibitam scimus, factum inde est, ut eo magis vigere coeperint privatorum hominum contentiones, fructu suo minime destitutae. In quo genere si ab ingenti vasorum fictilium numero sepulcris aperiendis in lucem prolato discedas, nescio an recentiore aetate nullo alio loco plura reperta sint eaque praeclariora antiquae artis opera quam in agro Sabino prope montem Calvum, qui locus haud procul a Reate oppido situs est ad viam Salaram. Ubi postquam anno 1824 terra aperiri coepta est, per complures annos omnia circum loca scrutari non destiterunt.(1)Neque defuit operi felicissimus successus. Reperta enim sunt signa marmorea permulta atque integra quidem haud pauca, in quibus maxime celebrantur Musarum aliquot effigies pulcherrimae (2), praeterea deorum heroumque simulacra varia, velut Bacchi, Persei, Sileni, Satyrorum; accedebant poetae, Anacreon, Tyrtaeus, alii. Taceo de eburneis et aeneis operibus: quae omnia denique cum pavimentis tesselatis, cum crustis ex omni marmorum genere pretiosissimis, cum fistulis aquae in altum eiiciendae villam eam fuisse demonstrant omni artium apparatu magnificentissime exornatam.

Horum monumentorum longe maximam, nisi fallor, partem Princeps Burgesius, antiquitatis cultor liberalissimus, quum suam fecisset, in villa, quam prope Romam habet suburbanam, antea conquisitis addidit atque ita disposuit, ut ipsa collocatione operum dignitatem magis com-

(1) v. Guattani Monum. Sabina t. 3. p. 96.
(2) v. Gerhard Hyperb. Röm. Stud. 1. p. 148.

mendaret. Mihi autem propositum nunc est, unum ex illis simulacris paulo accuratius describere, quod et propter integritatem qua conservatum est satis magnam, et propter artis, quae in eo cernitur, praestantiam, non solum inter optima numeranda est, quae ad Montem Calvum eruta sunt, verum etiam omnis thesauri illius burgesiani decus praecipuum et est et ab omnibus habetur, *Satyrum* dico (sive *Faunum* ut vulgo dicunt) *saltantem*, qui nunc, ut ab omni parte spectari possit, in medio conclavis loco positus a sinistra ex atrio intrantibus sese offert. Hanc igitur effigiem propius iam intueri iuvat, quamquam plus voluptatis contemplanti quam explicanti difficultates praebere videtur.

Expertus quidem est Satyrus, qualem nunc videmus, sanantem artificis manum; sed admodum pauca in eo reficienda fuisse facile animadvertimus et iure laetamur. Atque omnium primum caput integrum est et antiquum: quid, quod ne disiunctum quidem unquam a cervicibus fuit? Nova nunc addita sunt brachia cum cymbalis, quae marmorea videntur esse, sed gypsea sunt; praeterea pro refecta habenda est sinistri cruris pars, adde pellis pantherinae et trunci appositi, cui iniecta est, partem maiorem. Reliqua omnia vetustatem referunt incorruptam et integram. Marmor non graecum, sed italicum esse facile credas; superficies eius levigata non est, quod pluribus eodem loco simulacris accidit, sed haec vetustatis vestigia Satyrus retinuit, vel eo nomine eruditis tanto pluris aestimatus. Altus est, secundum Italorum mensuram, novem palmos et duas uncias.

Contemplanti iam universum simulacri, quale repertum est, habitum, illud minime dubium videbitur, recte sensisse artificem, quod non aliam quam saltantis Satyri speciem restituendam sibi putaret. Totius enim corporis conformatio non nisi hanc primam formam fuisse demonstrat: nam non pedibus solum saltatur: sequitur eos consentiens quidam nec minus numerosus reliqui corporis motus et agitatio; quod haec quoque figura aperte prodit, etiamsi gestuum alacritatem temperat gravitas quaedam.

Solet autem hoc numinum genus nulla specie frequentius indui quam saltantium, sive pictas imagines respicis sive marmoreas; solida quidem Satyrorum simulacra plerumque sese oblectantes referunt sonorum aliquo modo excitatorum dulcedine, haud pauca tamen in his quoque saltationem repraesentant. In solemnibus Dionysiacis numquam eos deesse, sed tamquam assiduos Bacchi comites et thiasotas spectari nemo ignorat (1), unde factum est, ut ipsius nominis Satyri vis paene in notionem saltatoris abiret. Itaque simpliciter definiunt Hesychius: *Σάτυρος· χορευτής*; Etymolog. Gudian: *Σάτυρος· δαίμονος ὄνομα χορευτικοῦ*. Lucianus autem Dionysiaca omnia saltationibus contineri dicit, quarum tria summa genera invenisse Satyros (2): *τριῶν γοῦν οὐσῶν τῶν γενικωτάτων ὀρχήσεων, κόρδακος καὶ σικίννιδος καὶ ἐμμελείας οἱ Διονύσου θεράποντες οἱ σάτυροι ταύτας ἐφευρόντες ἀφ' αὐτῶν ἑκάστης ὠνόμασαν*. Harum saltationum primam concitatiores et parum verecundos motus habuisse satis notum est, et abunde testantur grammatici veteres (3). Et eiusmodi quidem Satyros, qui incitante tibiarum sono lymphatico tripudio exsiliunt, longe plurimae imagines exhibent. Qui tympana manibus quatiunt, iidem saepe scabillo alteri pedi subdito ad numeros sese movent. Deinde ex locis modo allatis patet, altera duo genera tanto affectu caruisse: *ἐμμέλειαν*, enim vocabant eam honestae saltationis speciem, quae tragoediae conveniret, atque adeo ipsam concinnitatem (4) eaque ratione Graecis imprimis laudatam (5). *Σίκιννις* autem et ipsa moderatior Satyrorum magis etiam propria habebatur, ut interdum simpliciter *Σικιννισταὶ* dicti reperiantur. Jam vero quin placidiori generi noster quoque Satyrus adnumerandus

(1) v. Nonni Dionys. 15, 69, sqq.

(2) De Saltatione ed. Bip. t. 5. p. 136.

(3) v. Etymolog. Magn. et Hesych. voc. *σίκιννις* et *κόρδαξ*. add. Pollux Onomast. 4, 14, 99. cf. Athenaei Deipn. 14. c. 6. 7. Casaub. Animadvers. Athen. 14, 2. Videndus praeterea de omni hoc argumento Pollux 4, 14, 104. voc. *τυρβασία* et 2, 4, 194. voc. *ἀσκωλιάζειν*.

(4) cf. Plato de Legib. 7. p. 816. Stph.

(5) V. Athen. Deipn. 14. c. 7, p. 313.

sit, universo corporis habitu consentaneam gravitatem referens, non erit qui dubitet.

Cui rationi, si deinceps ad singula consideranda iam accedimus, optime respondet propria capitis natura ac species; nam praeter nasum modice simum et aures caprinas, denique ossa infra oculos paulo eminentiora fere nihil habet belluis simile; e labro superiore mystax satis spissus utrimque dependet; barba autem ad summum pectus promissa colli anteriorem partem tegit in aliis Satyris et Faunis tuberibus saepe caprinis notabilem; neque extuberat caput in cornicula neque horrido capillitio operitur (1), sed capillo supra frontem assurgente, reliquis autem partibus leniter inflexo et decore composito insigne est. Vulgo Satyrorum capita praecincta videmus sive pinu acuta (2), sive hedera, sive pampino, sive abiete aliisve frondibus ad refrigerandum caput et mitigandos vini calores: nobilioribus vero taeniae plerumque capillum continent, ut vel hoc discrimine atque ornatu e vulgari Satyrorum grege hic eximatur. Quoties autem Romae faciem Satyri intuebar, fere quandam mihi videbar similitudinem animadvertere, qua a Socratis, qualis vulgo fingitur, effigie non longissime abesset, cuius rei etiam haec, quam appositam habes, imago fidem facere possit, praesertim obliquam faciem alterius figurae spectanti. Neque mirum illud. Expressa enim ita fuisse Socratis simulacra, post Lysippi certe aetatem, ut Silenorum aliquid simile haberent, et ipsa monumenta demonstrant, et satis confirmant quae de Socratis facie scriptores tradiderunt. Rem copiose illustrant quum alii tum Platonis interpretes ad mirificam illam laudationem, qua Alcibiades Socratem in Symposio effert (3). Maximum discrimen est in fronte, quam in Socratis effigie fere conspicimus longe altiorem et velut ex-

(1) In qua re voces φριξοκόμης et εὐρύθριξ Graecis usurpabantur, v. Winckelmann dissert. ad Mon. ined. §. 72.

(2) V. Ovid. Heroid. 5, 137.

(3) V. p. 215. Stph. cf. Xenoph. Sympos. 4, 19. Schol. Aristoph. Nub. 223. add. Winckelmann de imitat. op. Graec. §. 146. Hist. Art. 5, 1, 10.

celsi ingenii indicem; nam et simos et calvos, sed bene barbatos, utrosque fingi notissimum est, quamquam et Sileni haud raro bene capillati et Socratis calvitium interdum satis modicum reperitur.

Patet igitur etiam ex hac qualicumque cum Socrate similitudine nobilioribus Satyris hunc adnumerandum, atque adeo multo rectius Silenum quam Satyrum vocandum esse. Veteres constat ita Silenos a Satyris plerumque distinxisse, ut nihil nisi illos his aetate provectiores dicerent; Pausan. 1, 23, 5: τοὺς γὰρ ἡλικίᾳ τῶν Σατύρων προήκοντας ὀνομάζουσι Σειληνούς. Etymolog. Magn. Σειληνοὶ λέγονται οἱ γέροντες τῶν Σατύρων. Quam aetatem quantopere artifices et corporis maturitate et universae formae dignitate ornare studuerint, quum multi alii Sileni probant, tum praecipue quibus Bacchi dulcis alumni pueritia curae est, velut ille, quem imprimis vocant Silenum burgesianum, et in Museo vaticano complures, quorum iam procul absenti mihi suavissima recordatio animum subit. (1) Illi autem aetati congruam quandam Silenorum sapientiam veteres finxisse fabulae docent (2). Jam vero quum illud annorum discrimen satis leve interdum atque ambiguum appareat, fieri non potuit, quin parum dignoscerentur interdum Sileni a Satyris et quin multis unum idemque numen esse videretur; erant etiam, qui ab antiquis nominatos esse Silenos crederent, quos recentior aetas Satyros vocaret. Itaque Hesychius simpliciter explicat: Σιληνοί· Σάτυροι. A poetis autem, a Plinio aliisque non uno loco promiscue haec nomina usurpantur (3); Marsyam Plato in Sympesio, Ovidius in Fastis, denique plures Satyrum vocant, quidam Silenum. Nam plerisque Silenis quoque aures caprinas, caudam extrema spina dependentem et quae alia Satyrorum propria habentur, addita fuisse, iam pridem observatum est. (4) Neque Silenorum aetati saty-

(1) Tangit hanc Silenorum naturam. Winck. Hist. Art. 5, 1, 7.

(2) V. Casaubon. de Sat. poes. 1, 2.

(3) Homer. hymn. Ven. 265. cf. Periz. Aelian. V. H. 3, 18.

(4) V. Lamberti sculture della villa Pinciana t. 2. p. 96. cf. Creuzer, Stud. 2, p. 310.

ricas saltationes dedecori habitas esse cum poetis ipsa monumenta testimonio esse possunt (1). Facit huc et Pollucis locus in Onomast. IV, 14, 104: Λακωνικὰ ὀρχήματα δειμάλεα. Σιληνοὶ δ' ἦσαν καὶ ἐπ' αὐτοῖς Σάτυροι ὑπότροχα ὀρχούμενοι. Manifestum vitium primus sustulit J. M. Gesnerus (2) pro δειμάλεα legendum censens διὰ Μαλέας, ita ut ad Maleam promontorium res pertineat, ubi Silenum patrem, a quo totum genus nomen naturamque ducit, natum sive educatum credebant, unde in Pindari fragmentis Μαλεάγονος vocatur (3). Quod igitur alii loci in Taenaro monte factum esse referunt, ut Silenorum Satyrorumque saltationibus celebraretur, idem melius etiam in ipsius Sileni locum natalem convenit. Praeterea pro illo ἐπ' αὐτοῖς nemo magnopere adversabitur, quominus substituatur ὑπ' αὐλοῖς.

Intelligendum autem est non agi iam de illa Sileni specie, qua senex languens atque deformis fingebatur, idem ventriosus et « inflatus semper venas Jaccho », aut asello insidens aut ab ebrietate titubans, qualem multae gemmae exhibent. Hoc igitur misso de altero genere disputamus forma habituque longe nobiliore, quales Lysicratis monumentum et multa vasa fictilia demonstrant. Pro aetatis autem illa diversitate horum Silenorum semper valida corpora videmus robusta et lacertosa, Satyrorum ut plurimum gracilia magis atque agilia. Singulae praeterea corporis partes paene nihil inter utrosque differunt; sunt enim utrique generi ita communes ut et inter Silenos et inter Satyros inveniantur qui universa membrorum conformatione ad bestiarum naturam propius accedant, unde per plures gradus alii ad humanitatem quandam ascendunt; quae in Sileno patre, Bacchi educatore, tanta est, ut neque caprinae au-

(1) V. Nonni Dionys. 19, 196: Maronis Sileni saltatio in epulis deorum. Anacreon. 37, 11. cf. J. M. Gesner. de Silenis 1, p. 51. J. H. Voss. Epp. mythol. 2, p. 247. Eustath. ad Iliad. β. 212. οἱ Σιληνοὶ δαίμονές τινες κομψοὶ τὰ εἰς ὄρχησιν καὶ εἰς Διονύσου τελετάς: similiter in hymno Orphico Silenus est θιάσου νομίου τελετάρχης.

(2) De Silenis 1, p. 53.

(3) V. Pausan. 3, 25

res neque cauda ferina eius dignitatem turpent. Satyrorum autem quis nescit permultos tanta corporis pulchritudine atque suavitate excellere, ut nonnisi auriculis illis atque caudae quadam significatione ab ipso Baccho iuvene internosci possint, cuius divinam naturam aliqua ex parte in se recepisse videntur. Quid? quod Suidas ipsum Bacchum Silenum dicit: *Σειληνὸς· ὁ Διόνυσος* (1).

Indulgebant sibi in his formis mirifice variandis artificum poetarumque ingenia et humana natura cum divina et utraque cum bestiis per hilaritatem atque insolentiam quandam ludendi fingendique fecunditatem miscentium: quam varietatem Bacchi comitatui optime convenire non est quod pluribus demonstrem; siquidem ad eius numinis vim facile refertur et quod in iis humanae naturae modum excedit divinum atque sublime, et quod continua inde serie ad belluinam turpitudinem delabitur (2). Ad quam rationem quomodo Satyrorum Silenorumque multitudo generatim distribuenda sit, multi docere conati sunt, quorum curas referre hic nihil attinet.

Neque differunt multum quae ad tegendum et ornandum corpus pertinent: *ἡ δὲ Σατυρικὴ ἐσθὴς νεβρὶς, αἰγῆ, ἣν καὶ ἰζάνην ἐκάλουν, καὶ τραγῆ καί που καὶ παρδαλῆ ὑφασμένη.* Pollucis sunt verba (3), in quibus pro *ἰζάνην* rectius nunc legendum erit *ἰξαλῆν*, qua voce hircinam pellem proprie significabant. Huic nostro apposita est pardalina pellis. Quod adiicit *ὑφασμένη*, id inde explicandum arbitror, quod, ubi in ludis scenicis, quos praecipue respicit Pollux, eo vestimenti genere opus esset, textile opus similiter distinctum pro vera pelle substituisse putandi sunt. (4) Romae in Museo vaticano parvum Satyri simulacrum me videre nemini, cui pellis suilla ab humeris dependebat, uti Marsyae interdum

(1) Cuius interpretationis aliquam rationem quaerit J. M. Gesner l. c. p. 16.

(2) Cf. Winckelm. H. Art. 5, 1. 5. 8.

(3) Onomast. 4, 18, 118.

(4) Cf. Casaub. de poes. Sat. 1, 4.

porcina cauda pingitur, fortasse propter stultitiam et corruptum in musica iudicium (1).

Fauni nomine, quo Romae hoc de quo agimus simulacrum vulgo appellari scio, consulto fere in omni hac disputatione abstinui. Mansit enim ea appellatio ex vetere horum nominum confusione, unde valde optandum est ut tandem ad certam quandam distinctionem perveniatur. Neque enim iam nobis licet Ciceronis illa voce abuti: « Faunus omnino quid sit nescio », postquam luculenter demonstratum est, Faunos a Satyris ita segregari, ut illi Graecorum Panas referant. Eruditissime rem expedivit Od. Gerhardus libello « Del dio Fauno ». Nunquam igitur Satyri, quamquam auribus et cauda atque etiam colli tuberculis hircini aliquid retinent, cruribus caprinis notantur; sed qui superne humanam speciem gerentes in bestiam desinunt, omnes inferiori illi Faunorum Panumve generi assignandi sunt. Quare multis poetarum locis Satyri cum Faunis compositi optime conveniunt. Obstare quidem videtur, quod ipsum Satyrorum nomen hircinam naturam significat; σάτυρον enim et τίτυρον eodem redire constat, quem Hesychius interpretatur: τράγου εἶδος (2). Accedit quod Satyri quoque a poetis, Lucretio, Horatio, aliis capripedes vocantur. At hoc et si quae alia agrestium illorum numinum naturam confusam indicant, sive poetarum licentiae sive omnino posterioris aetatis incuriae tribuenda sunt, parum cognoscentis quae priores certo discrimine seiunxerant. Neque morantur nos ii loci, quibus Latini poetae Panas a Faunis videntur distinxisse; neque alii, quibus omnem Bacchi comitatum uno Faunorum nomine comprehendunt, sicut Graeci Satyrorum (3). Multa de universo hoc argumento congessit in eandem fere sententiam disputans J. H. Vossius (4).

(1) Cf. J. M. Gesner. l. l. p. 44.

(2) Adde Servium ad Virgil. Ecl. 1. et Perizon. ad Aelian. V. H. 3, 40.

(3) V. Zoëga Bassiril. 1, p. 149.

(4) Epp. mythol. 2, p. 249. sqq.

Restat ut de ipso operis artificio pauca subiungam. Quodsi recte primam qualis fuit formam recentioris artificis manu restitutam putamus, requiri quodammodo videtur, ut principio non solus hic Silenus steterit, sed pars fuerit chori bacchici sive pompae dionysiacae. Nimirum saepe fiebat, ut quae in maioribus operibus praecipue placuissent partes, eae singillatim deinde proponerentur. Variae autem excogitari possunt rationes, ex quibus haec Sileni saltatio vel aliorum Satyrorum vel Baccharum tripudiis responderit, cuiusmodi compositiones in anaglyptis innumerabiles spectantur, velut in iis, quorum particula in hac tabula interiecta est. Quamquam hoc non ita dictum volo, quasi necessario singularis haec Sileni effigies maioris numeri pars fuisse putanda sit; sed eius ad alias rationem aliquam intercedentem cogitatione et ingenio supplere spectantibus relinquebatur, quum frequentissime singula eiusmodi simulacra fingerentur adhiberenturque quum aliis locis ornandis, tum praecipue villis, hortis, vineis: fontium vero tam solenne huiusmodi ornamentum fuisse scimus, ut vel inde aquas salientes Silanos vocatos esse suspicari liceat (1). Quamquam hoc ad alterum potius Silenorum genus pertinet, quorum ex utriculo plerumque aut ex ipso ore aqua emicabat. Similiter J. M. Gesnerus in Thesauro Silenorum fistulas atque tibias occasionem dedisse putat, ut salientibus adhiberetur nominatim Marsyas. Ubi autem nobiliores hi Satyri fontibus appositi erant tibias tenentes, harum sonus cum aquae susurru suaviter misceri videbatur, cuiusmodi res ingeniosis epigrammatum lusibus celebratas legimus (2). Multiplex igitur eorum simulacrorum usus quum veteribus magnopere placeret, sponte iam apparet, cur tanta Satyrorum Silenorumque multitudo ad idem saepe exemplum effictorum reperiatur: Praxitelis περιβοήτου iam Winckelmannus plus quam triginta imitationes Romae se vi-

(1) Cf. Festus Od. Muelleri p. 352. voc. Tullii.
(2) Cf. Welcker. mus. Bonn. p. 39.

disse affirmat (1). Alios Satyros, quorum praecipua fama esset, ad primum exemplar marmoreum ab imitatoribus aere interdum expressos esse scimus, aliosque omnino, qui a multis expeterentur, aliis modis multiplicatos; quibus quantam saepe naturae simplicitatem ac pulchritudinem ars attribuerit, ex multis epigrammatis graecis colligere possumus, quibus eorum artificium venustissimis saepe laudibus extollitur.

Jam quin noster quoque Silenus ad perfectum aliquod Graecae artis exemplar imitatione factus sit, quamvis Romani statuarii manu, non est quod dubitemus. Desunt quidem, quod sciam, exempla plane eandem speciem referentia; sed in specimine tam consummatae artis vix opus est ea confirmatione. De primo auctore inquirere, in rem vocatis incertis scriptorum mentionibus, inane studium foret. Summos artifices in eo genere elaborasse, et ipsa quae etiam nunc extant monumenta fidem facere possunt et satis testantur varii scriptores: prae ceteris autem Praxitelem quum celebratissimo illo Satyro tum Silenis fingendis ostendisse, quantam iucunditatem naturalemque suavitatem ea species reciperet, quum priores, velut Myron, vim ac veritatem naturae magis quam venustatem in eiusmodi simulacris secuti essent. Quam viam artis principes monstraverant, eam posteriores ingressi horum operum incredibilem multitudinem, testibus Pausania, Plinio, aliis, protulerunt, sed pro suo quisque ingenio paulatim ab integra antiquorum simplicitate varie discedentes: quae quum in nostro Sileno eximia sit adiunctamque sibi habeat apertam artis perfectionem, cuius vis ac libertas per totum opus spirare videtur, illud patere arbitror, imitari eum exemplum aliquod optimae aetatis.

Dignissimum igitur fuit hoc simulacrum, quod in villae illius sabinae exornationem ceteris, quae ibidem reperta sunt, praeclarae artis operibus adderetur. De ipsa autem villa coniecturis tentandis aliquid investigare, facile

(1) Hist. Art. 5, 1, 6.

supersedemus. Illud constat et reipublicae et imperatorum aetate sabinum agrum montesque civibus ac principibus romanis maxime in deliciis fuisse, ubi secessus rusticani otia et amoenitates quaererent. Quare quae adhuc uno illo loco inventa sunt pulcherrimorum operum vestigia sperare nos iubent, fore ut ex eodem solo in lucem aliquando prodeant alia, quibus nostra artis antiquae cognitio magis etiam augeatur atque illustretur. L. WIESE.

III. PITTURA.

SOPRA ALCUNI VASI ATENIESI A SOGGETTO FUNEBRE.

Dissertazione letta dal dott. G. HENZEN, *nell'adun. dell'Instituto archeologico, ricorrendo il natale di* WINCKELMANN, *li* 9 *dicembre* 1843.

(*Mon. dell'Instit. Vol. III. Tav. LX.*)

I vasi, (1) che ho l'onore di proporre in questa solenne adunanza, importantissimi per il soggetto e per la loro foggia, sono non meno rilevanti per la loro provenienza, essendo ritrovati in un sepolcro ne' dintorni d'Atene. Sono rare per le generali le rappresentazioni funebri, rarissime nell'arte greca; fra tante stele, scavate dai sepolcri dell'Ellade, non ve n' ha alcuna che ritragga cotale soggetto. Amavano i Greci di rappresentare la scena della morte sotto l'immagine d'un congedo, e unica allusione più diretta di cerimonie funebri, sono que' conviti tanto frequenti sulle stele, ne' quali chiaramente cene mortuarie (τὰ περίδειπνα) ravvisansi. Tra' vasi non credo, che altro esempio fin' adesso se ne conosca, tranne l' italo-greco dall'Archemoro (2), in

(1) Essendo quasi identici questi vasi in quant' a forma e rappresentazione, non ne diamo che uno solo disegnato sulla nostra tav. LX. Sono precipuamente gli orli inferiori, che variano.

(2) Pubblicato dal Gerhard, Archemorus u. die Hesperiden, Berlin 1838.

cui pur tuttavia è prevalente il soggetto mitico. Altra era l' indole degli Etruschi; non abborrivano essi dalle rappresentazioni di scene mortuarie. Siccome le deità dell'inferno spesse volte vengono incontrate sui loro monumenti, così non di rado vi veggiam scene funebri, ora rappresentate in maniera più mitologica, ora senza alcuna mitica relazione. Sono ornate così principalmente le urne cinerarie (1), e qualche volta le grotte medesime de' sepolcri (2). Rari sono tali soggetti sulle stoviglie; eccettone due vasi, l'uno (3), dove su carro tirato da due muli il morto è portato alla tomba, preceduto da prefiche, e seguitato da tibicine, e l'altro, appartenente al ch. dott. Braun, ritraente quasi lo stesso soggetto colle nostre stoviglie.

Quant' a' monumenti finalmente di epoca romana, la morte di Meleagro (4) ci offre un esempio di quella cerimonia comune, pare, a' Romani ed a' Greci, del porre cioè, che faceano, una moneta nella bocca del moribondo; e la conclamazione vediamo figurata su due sarcofaghi, di cui il Clarac ha riportato il disegno (5), mentre la combustione del corpo si trova effigiata su lastra di pietra, probabilmente di sarcofago, nel Museo capitolino (6).

Ma per tornare a'nostri vasi ateniesi, vediamo in essi la *protesi* ossia l'esposizione del defonto, la quale presso i Greci o almeno gli Ateniesi costumavasi nel giorno dopo la morte. Che fosse questo uso antichissimo, ne dà prova Omero, narrando, come il corpo d'Ettore, riportato da Priamo, fu locato su letto magnifico nel palazzo regio, e circóndato dalle donne piangenti (7). Solone di poi promulgò la legge,

(1) Micali, Mon. ined. tav. 53-58; Inghirami, VI, tav. Z, 2; cista posseduta dal sig. Cap. Sozzi di Chiusi; ara chiusina pubblicata dal Micali, Mon. ined. tav. 22. dell'Atlante del 1844.

(2) Micali, tav. 65; Mus. etr. Greg. II, 99.

(3) Micali, tav. 96.

(4) Mus. Cap. IV, 35.

(5) Musée du Louvre. pl. 153. 154.

(6) Mus. Cap. IV, 40.

(7) Il. XXIV, 121; cf. XVIII, 314.

τὸν ἀποθανόντα προτίθεσθαι ἔνδον, ὅπως ἂν βούληται (1), di cui dà ragione Polluce, dicendo, che ciò fece perchè potesse verificarsi da tutti che l'esposto corpo non avesse patito qualche violenza (2). Sarebbe troppo lungo il citare quì tutti i passi degli scrittori, che ne fanno menzione; diremo soltanto, che era in uso presso i Romani pure questa cerimonia, e siccome leggiamo in Omero, che i morti esponevansi di maniera, che verso la porta ne fossero diretti i piedi (3), così dice Persio:

tandem beatulus alto
compositus lecto crassisque lutatus amomis,
In *portam* rigidos calces extendit (4).

Non dappertutto peraltro l'esposizione facevasi nella casa ossia nell'atrio (*ἐν προθύροις*); e questo ci è testimoniato non solo dalla legge di Solone, la quale prescrisse espressamente di farla *ἔνδον*, ossia nella casa, ma da'monumenti pure; imperocchè sul vaso dall'Archemoro vediamo una donna, che con ombrella protegge il cadavere da'raggi del sole, mentre sovr'ara etrusca, nel fondo della rappresentazione si scorge un portico, sia di tempio sia di sepolcro (5).

È coricato il morto su letto magnifico, il quale rassomiglia perfettamente a quei, che nelle scene di convito tante volte occorrono sulle stoviglie; se non che ad indicarne l'altezza uno sgabello v'è figurato al dissotto, ed in vero *alto* il letto funebre vien chiamato da Persio. Nella rappresentazione della conclamazione presso il Clarac una delle prefiche s'è posta sopra sgabello (6). È coperto il letto di drappo funebre bianco dipendente dalle parti tanto del capo, quanto

(1) Demostene in Macart. p. 1071.

(2) VIII, 65. - possono confrontarsi Eurip. Ecuba 608; Aristof. Eccles. 538; Platone de legg. XII. p. 947; Luciano de luctu 10.

(3) Il. XIX, 212: *ὅς μοι ἐνὶ κλισίῃ, δεδαϊγμένος ὀξέϊ χαλκῷ, κεῖται ἀνὰ πρόθυρον τετραμμένος*; Schol. *εἰς τὸ πρόθυρον βλέπων. τοῦτο γὰρ τὸ σχῆμα τῆς τῶν νεκρῶν προθέσεως.*

(4) Sat. III, 104. 105.

(5) Micali, Mon. ined. del 1844. t. 22.

(6) Musée du Louvre, t. 153.

de' piedi, ciò che su bassirilievi etruschi si ripete più volte (1). Di origano e sarmenti, su cui secondo un passo di Aristofane collocavasi il morto, non v' è traccia alcuna; vien confermata tuttavolta quella testimonianza da Plutarco, presso il quale leggiamo (2), che i Lacedemonj mettevano i corpi su foglie d'olivo, ed a simile costume pare riferiscasi il vaso del Museo gregoriano, dove secondo la spiegazione del sig. Gennarelli Mennone stà coricato su letto di rami di mirto (3).

Quant'al vestito del morto, ci intrica qualche difficoltà, essendochè le nostre stoviglie lo mostrano involto del medesimo manto, che portano tutte le altre figure rappresentatevi, mentre da molti passi degli scrittori antichi rileviamo, che bianco era l'abito, di cui vestivasi il cadavere presso i Greci. Sappiamo già di quel di Patroclo da Omero (4), nè meno è conosciuta la storia di Aristodemo Messenio, il quale vide, che doveva morire, perchè sognava, che la di lui figliuola l'avesse vestito di abito bianco (5). Aggiungonsi inoltre testimonianze espresse di Plutarco e di Artemidoro (6). Contuttociò non in ogni città greca, neppure in qualunque epoca, questo deve essere stato il costume generale. Sappiamo almeno, che i Lacedemonj vestivano quei ch'erano morti nella battaglia, dopo valorosa resistenza, di abito purpureo (7), e che l'Alcestide di Euripide, consapevole della morte imminente, ad essa s'acconcia, adornandosi degli abiti suoi i più belli, senza che del colore si faccia menzione (8). Di più grande autorità ancora sono le parole di Platone, dove, in riguardo alla repubblica sua ideale, parla de'sacer-

(1) Micali, 56; Inghirami l. c.: are chiusine.
(2) Plut. νομ. Λακ.: cf. Eliano X, 6.
(3) Mus. etr. greg. II, t. 49.
(4) Il. XVIII, 352.
(5) Paus. IV, 13, 1.
(6) Plut. Quaest. Rom. 26, t. II, p. 108; Artemid. Oneirocr. II, 3. p. 132, Reiff. cf. Becker, Charicles, II, p. 171. 172.
(7) Eliano l. c.; cf. Plut. νομ. Λακ.
(8) Eurip. Alc. 160.

doti, dicendo, che i loro funerali devono essere distinti da que'degli altri cittadini; *bianco*, prosegue, *del tutto deve essere il loro abito* (1), onde probabilmente inferiscesi che nella di lui epoca in Atene non regnava il costume di vestire a bianco gli estinti. Non sò, se la legge di Solone quì debba riferirsi, la quale, abbiamo veduto, ordinare di esporre il corpo così, *come ad ognuno piace ed approda* (*ὅπως ἂν βούληται*.). Se adunque sulle nostre stoviglie ateniesi non rinveniamo l'abito bianco (e che tale non siasi voluto ritrarre, bastantemente cel prova il panno funebre, che cuopre il letto e che in realtà è di quel colore) cresce da ciò la loro importanza, attesochè la spiegazione del lodato passo di Platone, di cui ancora è dubbioso il Becker, (2) addiviene certissima. Sembra secondo queste testimonianze di monumenti e di scrittori, che, siccome presso i Romani nella toga, così presso gli Ateniesi di quell'epoca, nell'abito proprio ad ogni cittadino durante la vita, si celebrassero i di lui funerali. Che neppure gli Etruschi vestissero di bianco i lor trapassati, abbiamo occasione di rilevarlo dalla dipintura parietaria di grotta tarquiniese (3).

Differenza ciò non pertanto da' riti etruschi a' greci mostra l'acconciatura delle teste, la quale presso quelli è coperta del manto in guisa da involgere non di rado anche la parte inferiore della faccia, come volgarmente si osserva nel dio Caronte ed altre loro divinità infernali: presso i Greci poi è nuda di panno, ma ornata di corona. A vero dire nelle tombe dell'Etruria molte corone d'oro si sono ritrovate; ma questa circostanza si spiega per il costume de'Romani, i quali non coronavano i loro morti fuorchè con corone acquistate da essi onorevolmente vuoi nella guerra, vuoi per altre virtù. I Greci all'incontro coronavano nella protesi

(1) Plut. legg. XII, p. 947. τελευτήκασι δὲ προθέσεις τε καὶ ἐκφορὰς καὶ θήκας διαφόρους εἶναι τῶν ἄλλων πολιτῶν. λευκὴν μὲν τὴν στολὴν ἔχειν πᾶσαν κ. τ. λ.

(2) Becker l. l.

(3) Mus. etr. greg. II, 99.

ogni morto; la corona, dice Clemente Alessandrino, secondo la opinione loro, essendo simbolo di persona non molestata da nessuna sollecitudine (1), la coronazione fu considerata siccome un rito tanto essenziale, che Creonte nelle Phoenisse di Euripide proibisce espressamente il coronare Polinice (2). Se mai restasse dubbio, che per le nostre stoviglie si rappresentasse la protesi, la corona lo proverebbe. Dice Luciano, che per tali corone si faceva uso di qualunque sorta di fiori portasse la stagione (3), ma si dava la preferenza alle foglie d'olivo (4); sui vasi nostri evidentemente si scorgono foglie d'apio, il quale specialmente per coronazione de' sepolcri adopravasi (5). Si sà d'altronde che presso i Greci si faceva uso eziandio di corone d'oro (6).

Tralasciamo altre particolarità della protesi, non rappresentate sui nostri vasi, vuò dir le tenie, i vasi presso al letto o ornamento o dono offerto al morto, ovvero per purificazione (7) di quelle persone, che entravano a visitare il cadavere; idea di ciò più perfetta fornisce il vaso dall'Archemoro, benchè manchi anche su quello l'*ἀρδάνιον* ossia vaso di purificazione. Più importante torna il coro di donne

(1) Stromat. 8. *ἀοχλήτου δι' ἀμεριμνίας ὁ στέφανος σύμβολον· ταύτῃ καὶ τοὺς νεκροὺς καταστεφανοῦσιν.*

(2) Eurip. Phoen. 1632: cf. Arist. Eccl. 538; Lys. 602. Spesse volte le corone si mandano da amici; oltre il passo di Alcifrone ep. I, 56, citato da Becker, Charicles II, p. 172, ne fà testimonianza un epigramma presso Welcker, sylloge 9; Boeckh C. J. 956.

Καὶ γὰρ μ' Εὐμ[όλποιο] θυηπόλοι εἰρεσιώνην
τ]εύξαντες [μεγάλην.ὦπ]ασαν εὐκλείην·
στέμμα δὲ [καὶ κισσοῖο] Διωνύσου θιασῶται
πυρφόρ[οι] ἐ[ς τόδε μοι μνῆμα] κατεξετέλουν.

(3) *ὡραίοις ἄνθεσι* Luc. l. l.

(4) Chion ad Plat. *ἔδοξε γάρ μοι γυνὴ θεῖόν τι χρῆμα κάλλους καὶ μεγέθους ἀναδεῖν με κοτίνῳ* κ.τ.λ. Artem. Oneirocr. IV,49. *τοῖς ἀποθανοῦσιν ἐλαίας συνεκφέρουσι*, cf. Plut. *νομ. Λακ.* — La corona d'Archemoro il cav. Gerhard prende per mirto secondo Eur. Electra 324.

(5) Becker, Charicles II, p. 173: cf. 114: Plut. Timol. 26.

(6) Paus. IV, 13, 1.

(7) Suid. s. v. *ἀρδάνιον*; Hesych.; Pollux VIII, 65; Aristof. Eccles. 1034; Eur. Alc. 98: *πυλῶν πάροιθεν δ' οὐχ ὁρῶ πηγαῖον ὡς νομίζεταί γε* κ.τ.λ.

piangenti, che circonda il letto. Era uffizio delle donne di prendere cura del cadavere; ciò vediamo figurato sovr'urna etrusca, dove con unguentarj in mano gli versano l'odoroso balsamo (1). Presso i Greci si faceva questo non da gente mercenaria, ma da persone congiunte del morto (2) per vincolo di stretta parentela, ciò che in tempi più antichi era anche il costume romano (3). Stanno perciò tutte in atteggiamento matronale con pepli scendenti fin'a'piedi, mentre le prefiche romane sono rappresentate con petto ignudo (4). Sur uno de'vasi nostri al piè del letto su sedia vediamo una donna in atteggiamento tranquillo, mentre le altre stanno stracciandosi i capegli, battendosi il petto: quella tiene involto il braccio ed inchinato il capo. Tenendo pertanto essa quel posto nella composizione intera, dove in monumenti etruschi si trova la tibicine, che evidentemente là tiene il luogo dell'*ἀοιδὸς θρήνων ἔξαρχος* di Omero, ossia *θρηνῳδὸς* di Luciano (5), stimo di non andare errato, se la spiego per la moglie o madre del defonto, la quale cantagli l'inno lugubre, siccome nell'Iliade Andromaca ed Ecuba fanno ad Ettore ucciso (6), e siccome ancora si fà nelle montagne della Grecia settentrionale dove un resto quantunque povero di sangue ellenico si è conservato. Ha la seduta terminato, pare, il canto, e ricominciano le altre donne il loro pianto; *ὣς ἔφατο κλαίουσ', ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες*. Andromaca per certo vien descritta abbracciante la testa di Ettore, e sulla ara chiusina sopra menzionata una donna scorgesi intesa a simile officio; per la spiegazione quindi non vedo

(1) Urna del Cap. Sozzi. — Plat. Phaedon. *δοκεῖ γὰρ ἤδη βέλτιον εἶναι λουσάμενον πιεῖν τὸ φάρμακον καὶ μὴ πράγματα ταῖς γυναιξὶ παρέχειν νεκρὸν λούειν.*

(2) Eur. Ecuba 605 ss. Isaeus de Philoct. hered. 143.

(3) Ennius ap. Muret. var. lect. III, 19. v. Kirchmannus de funeribus Romanorum: Tarquinii corpus bona femina lavit et unxit: cf. Serv. ad Virg. VII. funera etc.

(4) Clarac. t. 153.

(5) Ex. g. Il. XXIV, 721. Lucian. l. c.

(6) Il. l. c.

differenza. Se nella protesi de' Greci una qualche persona fosse presente a modo del custos delle esposizioni romane, non ho potuto trovare; ben sopra l'urna etrusca del sig. Capitan Sozzi scorgiamo una donna con flabello, che tiene il luogo del *flabrarius*, *qui*, secondo Isidoro, *muscas abigit a cadaveribus publice expositis*. La figliuola verisimilmente del morto stà accanto al letto, ora vicino alla testa, ora a' piedi.

Bel contrapposto al coro delle donne piangenti forma sul rovescio la solenne processione di uomini barbati e mantati. Sopra l' una delle stoviglie un vecchio a capegli bianchi si scorge fra essi; fanciulli in numero diverso vanno cogli uomini, e non sò se da quella varietà benchè piccolissima, non si potrebbe supporre un rapporto de' vasi agli uomini, a cui furono dedicati nel sepolcro; affè, che nella medesima tomba furono ritrovate tutte le nostre stoviglie, ma a diversi uomini per avventura si appartenevano. Innegabile almeno si è, che la processione funebre da queste figure sia rappresentata. Benchè fossero presenti gli uomini alla protesi, pure le donne sole con pianto lugubre circondavano il letto mortuario, e Platone (1), ordinando cori di vergini ed efebi pe' funerali de' sacerdoti, vuol diasi loro una solennità estraordinaria. Dagli scrittori non vien mentovato nella protesi che pianto delle donne sole. Nell'Iliade le donne fanno la lamentazione intorno Ettore, ed il coro nell'Alcestide per esempio maravigliasi di non sentire *il pianto delle donne ed il suono delle loro mani* (2).

Dall'altra parte, è conosciuto, che il trasporto funebre ancora accompagnavasi da canto. Admeto presso Euripide (3) esorta il coro composto di vecchj a *salutare secondo il costume* (ὡς νομίζεται) *cantando* il corpo della sposa, che si porta al sepolcro, ed espressamente ci narra Macrobio, che

(1) Plat. l. c.

(2) Cf. Eur. Alc, 86. 98 ; ne fà eccezione Il. XVIII, 314, perchè nel campo militare.

(3) Eur. Alc. 438. e 623.

le istituzioni della maggior parte de' popoli avevano reso solenne l'accompagnare il defonto con canto al sepolcro (1). Che nel resto le figure de' vasi nostri sieno ideate siccome procedenti con canto solenne, è chiaro da tutta la loro mossa, ed ottimamente quadra alla spiegazione di questa, se il servitore nell'Alcestide (2) si lamenta, che, costretto a servire l'ospite Ercole, non abbia potuto seguire la sua padrona, non abbia *steso la mano* piangendo. Quell'*estendere la mano*, ἐκτείνειν τὴν χεῖρα, è appunto il gesto della processione su' vasi ateniesi.

Altra ragione per questa sentenza, che due azioni cioè siano figurate sui vasi nostri, ho preso dal confronto dei monumenti etruschi, imperocchè su tutti, di cui ho conoscenza, i funerali rappresentansi, quasi direi, divisi in varj atti, sicchè si vede la protesi, la processione funebre, i ludi che venivano celebrati in onore del morto e la cena funebre. Ne fà eccezione soltanto il cantaro del Braun sul quale anche gli uomini pajono assistere alla protesi. È da rilevare peraltro la differenza fra' riti etruschi e greci, che presso gli Ateniesi andavano separati i due sessi, sicchè venivano prima gli uomini, seguitavano le donne, secondo la legge di Solone menzionata da Demostene (3); presso gli Etruschi, qualche volta almeno, uomini e donne erano frammischiati nella processione, (4) benchè anche il cantaro suddetto mostri separati i cori degli uomini e delle donne.

Accennando soltanto que' riti, che sulle nostre stoviglie non vengono rappresentati, siccome il tagliare i capegli, i quali mettevansi o alla porta della casa del defonto, ovvero sul corpo di lui, e i tibicini, che anche presso i Greci accompagnavano le pompe funebri, mi trattengo solamente all'orlo inferiore d'uno de' vasi, sul quale, mentre gli altri mostrano i soliti animali, cavalieri son figurati, siccome

(1) Macrob. Somn. Scip. II, 3.
(2) Eur. Alc. 785.
(3) Demost. l. c.
(4) Cf. Inghir. VI, Z, 2.

nelle are etrusche, con evidente allusione a' ludi funebri. In onore de' Foceensi (1) uccisi da' Ceriti ludi ginnici ed equestri facevansi a Cere ancora nel tempo di Erodoto. Quanto a' Greci, Achille ed i suoi compagni condussero trè volte i loro carri intorno al corpo di Patroclo (2), al sepolcro del quale lo stesso Achille institui una corsa di carri (3), ed ognuno sà, che tutti i ludi pubblici de' Greci nella loro origine furono ludi funebri.

Appena sarà d'uopo di far osservare la singolare forma delle nostre stoviglie, di cui altro esempio non sussiste; e non è di minor singolarità, che sono privi di fondo, di maniera che non possono aver servito che per ornamento.

Se per la spiegazione di questi vasi ateniesi ho adoperato monumenti di epoche diversissime, ciononostante non temo di venire ripreso dall'onorevole adunanza, essendochè ci mostrano gli scrittori antichi, che ai tempi di Omero già furono in uso quasi gli stessi riti che Luciano descrive, e che nelle montagne della Grecia fin al giorno d'oggi in parte si sono conservati. Ritroviamo essi riti, tranne la magnificenza di epoca opulentissima, presso i Romani. Quant'agli Etruschi, tante volte la rassomiglianza de'loro monumenti con quegli de'Greci fu attribuita ad influenza posteriore; oggi rappresentazioni, prese dall'intimo seno della vita privata, riti, che per secoli immutati si mantengono nè sono soggetti mai ad influenza estera, figurati peraltro su monumenti di carattere etrusco indubitabile, ricavati dal materiale del paese stesso, si sono mostrati quasi identici a'dipinti ateniesi. Per non trattenere più lungo tempo, voi o Signori, non mi fermo a trarre da questo confronto tutte le conseguenze, che ognuno da sè stesso ne può dedurre; m' imprometto nondimeno, che per la vostra sapienza troverete il soggetto onde ragionai non essere indegno della solenne giornata, oggi celebriamo.

(1) Erodoto. I. 167.
(2) Il. XVIII, 13.
(3) Il. XXIII, 264.

IV. EPIGRAFIA.

a. TITULUS AD AEDEM MINERVAE POLIADIS PERTINENS.

(*Tav. d'agg. L.*)

Templum Minervae Poliadis, cuius rudera adhuc in arce Athenarum visuntur, quo anno aedificari coeptum sit, nescimus. In quo statu tamen anno quarto Ol. XCII. fuerit, ex noto illo titulo Musei brittannici, quem post alios viros doctos Boeckhius (C. I. n. 160.) egregie illustravit, didicimus ex magna certe parte. Nam marmor, cui inscriptus est, non integrum esse primus Boeckhius acute perspexit et coniecit, post §. 9. praeter alia excidisse etiam partem, cuius initium fuerit: λίθινα ἡμίεργα, ἃ χαμαὶ, et in qua nominati fuerint plures lapides ex iis, quos §. 2. commemoratos reperiamus. Neque falsus est in hac re vir ille doctissimus. Servatur enim adhuc in arce Athenarum fragmentum inscriptionis, quo illa coniectura ita firmatur, ut nihil plane dubitationis restare possit. Fragmentum hoc est:

ΑΤΙΑΡιΘΜ
ΛΑΧΑΜΑΙ
ΙΘΟΙΕΠΙΚΡΑΝΙΤ
ΚΟΣΤΕΤΡΑΠΟΔΕ
ΙΠΟΔΕΣΠ ΧΟΣ
ΗΕΜΙΠΟΔΙΟ ΛΙ
ΠΟΔΕΣ : ΙΙΙ ΑΣ
ΗΕΤΕΡΑΣΑΣ
ΤΑΡΕΣΠΟΔΕ
ΗΕΜΙΠΟ
ΕΠΙΚΡ
ΔΑ
Ι

quod ita restituo:

. . . . ατι ἄρ[υ]θμ[α . λίθινα ἡμί-]
[εργ]α, ἃ χαμαί·
[πλί]νθοι ἐπικρανίτ[ιδες],
[μῆ] κος τετράποδε[ς πλάτος]
[τρ]ίποδες π[ά]χος [τριῶν]
ἡμιποδίω[ν]· ἄτ[μητοι ἦσαν]
πόδες III ἀσ[τραγάλου μιᾶς, τῆς δὲ]
ἑτέρας ἀσ[τραγάλου τέτ]-
ταρες πόδε[ς, τῆς δὲ τρίτης]
ἡμιπό[διον.
ἐπικρ[ανίτιδες . . . .]
δα . . . .
ι . . . .

Prima verba primi versus sunt extrema eorum, quibus λίθινα παντελῶς ἐξειργασμένα, ἃ χαμαὶ descripta erant. Sexta littera non ita servata est, ut diiudicem, num υ an ι sit; sed secutus sum Boeckhii opinionem ad §. 9. prolatam. In initio tertii versus numerus, duo, tres vel quattuor, supplendus est. Intelligo enim quasdam ex iis epicranitidibus, quae §. 2, c. commemoratae sunt, et tres habent astragalos (quae vox hic, ut nonnunquam etiam alibi, generis feminini est). A versu 3 usque ad versum 6 describuntur lapides humi iacentes; a versu 6 usque ad 10 exponitur, quid in iis non perfectum sit. Versu 11 sqq. enumeratae erant aliae ex iisdem epicranitidibus et additum, quid in iis imperfectum fuisset. His expositis vix quisquam dubitabit, quin hoc fragmentum ad eam partem illius tituli pertineat, quam Boeckhius desideraverit.

Nunc in arce Athenarum etiam alius tituli fragmenta reperta sunt et servantur, quibus etiam plura docemur cum de arte attica illius temporis, tum de pulcherrimo illo templo. Extra Graeciam tantum nonnulli versus illius tituli a Rossio (Kunstbl. 1836, n. 39, 40, 60.) editi sunt, in Graecia eum ediderant ratione, quam nemo poterit laudare; Pittakis in ephemeride archaeologica et Rangabis in libro, cuius titulus est: Antiquités helléniques, p. 45 sqq. Inscriptus est elegantis-

sime tabulis marmoris Pentelici στοιχηδὸν, ita ut singuli versus 23 litteras contineant. Sed ex obolorum notis modo una, modo duae, modo tres unius litterae locum explent. Ea pars apographi a me, cum Athenis versarer, confecti et in fine disputationis adiecti, cui numerum I anteposui, composita est ex duobus fragmentis; cui anteposui numerum II, ex septendecim, eaque fragmenta sunt eiusmodi, ut de ratione, qua componenda sint, non possit dubitari. Ex genere marmoris autem, ex formis et numero litterarum et ex sententiis verborum satis superque elucet, non illas duas tantum, sed omnes quinque partes a me prolatas unius eiusdemque inscriptionis esse. A primo versu et primae et secundae partis incipit nova tabula marmoris, in fine utriusque tabulae desunt quaedam. In scribendo autem is, qui insculpsit litteras, versatus est ita, ut novam tabulam apponeret non prima, sed secunda columna tabularum finita. Nam pars prima et secunda tituli nostri arcte inter se cohaerent. In fine primae columnae primae partis incipit septima prytania, et in initio primae columnae secundae partis est finis eiusdem prytaniae. Hanc septimam prytaniam esse unius anni, apparet ex eo, quod in prima et secunda tabula eundem quaestorem Minervae Aresaechmum demo Agrylae adscriptum reperimus. Jam si sumeremus, post primam columnam primae tabulae non secundam eiusdem, sed primam secundae tabulae scriptam fuisse, statuendum esset, inter I, A, 67. et II, A, 1. magnam partem intercidisse, et maiorem etiam inter I,B, 40. et II, B, 1; in illa minore parte relatum fuisse, in quasnam res tria millia quadringentae octoginta quinque drachmae, in hac maiore, in quasnam res minus quam ducentae novem et quadraginta drachmae impensae fuissent. Hoc quamquam fieri potuit, tamen non credibile est. Quare ita statuendum est. In fine primae columnae primae tabulae interciderunt quaedam; eam excipit secunda eiusdem tabulae, ita ut tota secunda columna non ad octavam, sed ad septimam prytaniam pertineat. Sequitur prima columna secundae tabulae, in cuius fine desunt haud multa; denique secunda columna

secundae tabulae, cuius finis deest. Ad eam partem, quae intercidit in fine tabulae secundae, pertinet fortasse pars III. inscriptionis, ita ut columna III, A. octavae, columna III, B. nonae prytaniae sit. Sed hoc certo contendi non potest, cum non intelligatur, ob quam caussam ea pars non possit pertinere ad aliam prytaniam eiusdem anni. Illud autem nego, de alio anno cogitandum esse. Nam III, A. sermo est de striatura earundem columnarum, quas in octava et nona prytania ex parte striatas esse scimus. Eiusmodi autem laborem semel inceptum, non credibile est, diu intermissum esse. De quarta denique et quinta parte nihil dici potest, nisi eas quoque partes huius inscriptionis esse.

Aedificium, de quo in hoc titulo sermo est, celeberrimum illud templum Minervae Poliadis esse, evincitur primum eo, quod hunc titulum ante Euclidem scriptum esse, ex formis litterarum et ex orthographia intelligimus. Deinde ex eo, quod pecunias praebent quaestores Minervae, quamquam non necessario sequitur (nam illi administrare videntur non tantum Minervae, sed etiam publicum aerarium), tamen credibile fit, de templo Minervae cogitandum esse. Nam pecunias, de quibus hic sermo est, ex publico aerario sumptas esse, vix possumus credere. Ceterorum autem deorum pecuniae illo tempore non a quaestoribus Minervae, sed ab aliis administrabantur (v. Boeckh. Staatsh. I. p. 173 sqq.). Porro intelligimus ex II, B, 41 sqq. hic agi de templo ionici ordinis. Tum scimus ex §. §. 7 et 12 inscriptionis Boeckhii (ita appellemus nunc brevitatis caussa inscriptionem C. I. n. 160 editam), si recte ibi interpunxit Boeckhius, ut videtur, in porticu septentrionali Erechthei positam fuisse aram sacrificuli; et ex ipsis ruderibus videmus, in eadem porticu duos esse orthostatas (sequor enim Boeckhii interpretationem huius vocis). In templo autem, de quo in nostro titulo agitur, non tantum aram sacrificuli, sed etiam proxime ad eam duos orthostatas fuisse, intelligimus ex II, A, 60 sqq. Denique nunc nota res est, zophoro Erechthei figuras hominum et equorum, non serta scutis appensa, ut olim coniecerit Muellerus,

ferro et plumbo affixa fuisse, cuius rei aliud exemplum in templis atticis adhuc ignoramus. Simili modo in templo nostri tituli sigilla quodam in loco plumbo affixa fuisse, docemur II, B, 38 sqq. Postremo loco sufficit annotare, etiam omnes ceteras partes templi, de quo in hoc titulo sermo sit, ita congruere cum Erechtheo, ut de hac re nemo dubitare possit.

In nostra inscriptione de seriore anno agi, quam in Boeckhiana, primo adspectu apparet. Nam nihil, quod illo tempore perfectum fuisse scimus, confici in nostra inscriptione narratur. Contra pleraque eorum, de quibus agitur in nostro titulo, ne potuerunt quidem tractari, nisi omnia, quae Ol. XCII, 4. perfecta fuisse scimus, et plura etiam ad finem perducta fuissent; ita ut non id tantum certum sit, nostrum titulum post illum scriptum esse, sed etiam hoc credibile fiat, non ipsum Ol. XCII, 4, sed seriorem annum intelligendum esse. Neque minus credibile est, eum ponendum esse ante Ol. XCIII, 3, quo anno, ut bene intellexit Boeckhius, tapetas, ligneas et similes res, in templum illatas, igne combustas esse, ex Xen. Hell. I, 6, 2 concludere possumus. Nam illo anno, de quo agit nostra inscriptio, vix illatae fuerunt in templum eiusmodi res, nisi forte machinas, in quibus opifices et pictores stabant, intelligere vis. Sed hae quoque ex parte certe inferuntur hoc demum tempore. Itaque aut primus aut secundus annus Olympiadis XCIII. intelligendus est. Rangabis credit, inscriptionem quandam in arce Athenarum servatam, in qua commemoratur primus quaestor Minervae demi Agrylae, anno secundo Olympiadis XCIII. attribuendam esse. Iam cum valde probabile sit, illum quaestorem non diversum esse ab eo, qui in nostro titulo commemoretur, coniicit, etiam hic illum annum intelligendum esse. Sed ex iis fragmentis editis atque ineditis recensuum illorum, ab his quaestoribus confectorum, quae mihi adhuc innotuerunt, non sequitur necessario, illum titulum ad secundum annum Olympiadis XCIII. referendum esse. Potest etiam primo anno attribui. Quare de hac re nunc quidem iudicari non potest.

Continere autem videtur hic titulus non tantum rationes pecuniarum, in illud aedificium impensarum, sed omnino omnium pecuniarum a collegio quodam, cui cura erat illius templi, et acceptarum et expensarum. Id quod coniici potest propter locum, qui est II,B, 27. 30. Quamvis enim corruptus sit, id tamen primo adspectu certum esse videtur, non de expensis, sed de acceptis sermonem hic esse. Nam post eum sequuntur verba: ἀναλώματα· ὠνήματα. Sed ex numero, qui v. 45. sequitur post κεφάλαιον ὠνημάτων, apparet, ibi numerum v. 30. scriptum ad ὠνήματα relatum esse. Quare aut statuendum est, computantis oculos hic aberrasse, et numerum, ad λήμματα pertinentem, ad ὠνήματα relatum esse; aut verba: ἀναλώματα· ὠνήματα ponenda fuisse v. 27. post numerum ibi scriptum, sed, quia ibi negligentia quadam omissa fuissent, v. 30. posita esse. Prior ratio aperte minus credibilis est. Nam primo tum desideratur summa acceptorum, quae in expensis nusquam omissa est. Deinde eiusmodi error necessario scribae, non lapicidae, quem in sculpendo non computasse numeros pro certissimo habeo, tribuendus est. Sed quis tribuet scribae talem errorem, qui non tantum a quoque primo adspectu reperiri, sed per quem etiam scriba statim in defraudationis suspicionem incidere debebat? Contra error, qui statuendus est, si sequimur alteram rationem, bene tribui potest lapicidae, cui, cum v. 27 omisisset verba ἀναλώματα· ὠνήματα, non licuit alia ratione errorem corrigere, atque ita, ut haec verba v. 30. poneret. Accedit quod II, A, 24. similem errorem deprehendimus, qui quin tribuendus sit lapicidae, non scribae, equidem non magis dubito. Ibi enim refertur, collegium statuariis dedisse in illa prytania 3315 drachmas, sed accepisse tantum 3302. Hoc iam propterea non credibile est, quia, ut videre potes ex tota ratione huius tituli, collegium non certum numerum pecuniarum in fine singularum prytaniarum accepisse videtur, sed tantum semper quantum debebat. Deinde offendit, quod collegium in illa prytania praeter opera sculpenda nihil conficiendum curavit. Nihilominus neque de primo neque de secundo numero

dubitari potest. Nam prima lineola v. 24. ita directa est, ut certissimum sit, ibi non X, sed A scriptum fuisse. Sed scribendum fuisse non ter, sed quater X litteram, ex I, A, 66. intelligimus. Igitur est error scribentis, non tamen, opinor, scribae, sed lapicidae. Aliam rationem rem decernendi iniit Rossius, quam tamen ipse iam non amplectetur. Illae lineae, quas Rossius habet v. 25, desunt in apographo meo. Fortasse igitur hic non satis attendi. Sed aperte sunt nullius momenti neque quidquam aliud, quam interpunctionis signa. Etiam v. 24. notam, quae sequitur post drachmarum numerum, aliter depinxi, quam Rossius, neque eam pro oboli nota, sed pro interpunctionis signo, quamquam aliunde mihi non noto, habeam. Itaque verba II, B, 27 sqq. non ad accepta, sed ad expensa pertinere certum est. Quamquam autem, quid hic emptum narretur, mihi non liquet, tamen de eo non videtur dubitandum esse, quin ea res non ad ipsum aedificium, sed ad sacrificium postremo die mensis Munychionis Minervae oblatum pertinuerit; nisi forte hoc ipsum sacrificium cum exstruendo templo arcte connexum erat.

De collegio, non de uno homine cogitandum esse, intelliges ex eo, quod is, qui loquitur, semper numero plurali utitur. Collegium hoc non diversum esse ab illo, quod titulum Boeckhii conficiendum curavit, facile credas, quamquam, num iidem socii illius collegii intelligendi sint, nescimus. Compositum igitur erat ex tribus epistatis, uno architecto, uno scriba. De scriba nemo dubitabit, cum in titulo nostro secundum scribam (ὑπογραμματέα) non participem collegii reperiamus. Contra de architecto primo adspectu fortasse aliquis dubitabit, cum ex titulo intellexerit, architectum, eumque non socium collegii, in aedificando occupatum fuisse. Sed eum non esse artificem, qui praefuerit toti operi, sed tantum architectum secundi ordinis, qui ad manus fuerit alii, ut secundus scriba primo, potes concludere ex mercede ei data, quae paullo tantum maior est, quam secundo scribae data. Socii collegii, epistatae, primus architectus, primus scriba sine dubio

nullam accipiebant mercedem. Nam superioribus magistratibus Atheniensium omnino mercedem non datam esse nota res est; neque reperimus de ea quidquam in ea parte inscriptionis, quae servata est. Muellerum autem, cum coniecerit architectum fuisse ἐργολάβον, a vero aberrasse, nunc intelligimus. Immo accipiebat collegium in singulis prytaniis pecunias necessarias a quaestoribus Minervae. Ii autem eas sumebant sine dubio ex aerario Minervae Poliadis, in opisthodomo asservato, de quo conferre potes, quae Boeckhius exposuit C. J. I, 178. et Staatsh. I, 172 sqq. Solvebat collegium pecunias, plerumque in fine singularum prytaniarum. Nonnunquam tamen dedit partem aut prius aut serius paullo. Hoc factum videmus in quinta prytania (I, A, 50 sqq.), quam ob caussam, nescimus; illud in octava (II,B, 12 sqq.). Pinxit enim Dionysodorus in hac prytania 113 pedes cymatii, quod est in interiore parte epistylii, accepit autem tantum 44 drachmas et unum obolum, mercedem pro 53 pedibus solvendam. Id factum esse propterea, quia merces ceterorum 60 pedum prius data fuisset, possumus ex verbis προσαπέδομεν πρὸς ᾧ πρότερον εἶχε concludere. Videtur enim hic Dionysodorus, ut coniicio ex eo, quod appellatur μισθωτὴς et eius praes semper additur, singulare quoddam pactum cum collegio fecisse, secundum quod collegium fortasse coactum erat, ei soli omnia cymatia, quae pingenda erant, tradere, ille autem, omnia certo quodam pretio pingere. Ita factum est, ut collegium huic homini, cum egeret pecuniis, quasdam dare posset, antequam eas meruerat.

Mercedem accipiebant alii aliis modis. Praeter secundum enim architectum et secundum scribam commemoratos reperimus ἀγαλματοποιοὺς, ἐγκαυστὰς, πρίστας, τέκτονας, χρυσόχοον, κηροπλάστας, λιθουργοὺς, ὑπουργοὺς, denique homines qui conchulas (κάλχας, sequor enim Boeckhii interpretationem huius vocis) scalpserunt, quod ad τέκτονας pertinere valde credibile est. Nam λιθουργοὶ et τέκτονες ita inter se differre videntur, ut illorum nihil sit, nisi lapides caedere et laeves reddere, horum autem cum alias res architectonicas, quae maiore diligentia et arte indigent, tractare,

tum ornamenta architectonica scalpere. Quin autem II, B, 68 sqq, ut II, B, 34 sqq. et I, A, 50 sqq. conchulae (κάλχαι, quamquam ibi modo χάλχαι modo χάλκαι appellatae), non ornamenta aenea, ut Rossius voluit, intelligendae sint, nemo dubitabit. Nam demonstrandum erat Rossio, ornamentum aeneum unquam τὴν χαλκῆν appellatum esse. In errorem inductus est verbis παραδείγματα τῶν χαλκῶν (II, B, 1.), ubi aperte aenea ornamenta intelligenda sunt, cum conchulae non sint in lacunaribus. Sed ille genitivus a τὰ χαλκᾶ, non ab αἱ χαλκαῖ derivandus est. Quamquam autem recurrere videntur iidem homines sub diversis titulis, quia non unum tantum eundemque semper laborem susceperunt, tamen difficillimum est iudicium in hac re, partim quia de eiusmodi minutiis artis antiquae, quae tamen ad eam recte intelligendam summi sunt momenti, aliunde nihil fere scimus, partim quia coniectura, moribus nostrae aetatis nixa, facillime a vero aberrat. Quare in sequentibus coactus ero, plerumque tantum indicare, homines eorundem nominum sub diversis titulis commemoratos *posse* eosdem vel diversos esse, et raro tantum aliquid certi pronuntiare potero. Cavendum tamen est, ne statuarios hic commemoratos artifices maioris momenti esse putes. Sunt tantum secundi ordinis, quod apparet cum ex aliis rebus tum ex eo, quod opera, quae ab iis hic collegio tradita esse narrantur, aperte ab iis non inventa vel ficta, sed tantum in marmore exsculpta sunt. Pertinent enim omnia illa opera, ut infra videbimus, ad zophorum et sunt partes tantum unius eiusdemque maioris operis. Necessario igitur inventa erant ab uno nescio quo artifice, non a pluribus. Huc accedit, quod, ut hoc statuamus, cogimur etiam reliquiis illius zophori, in quibus omnibus animadvertimus artem tam similem, vel potius eandem, ut fictum exemplar, secundum quod illae reliquiae sculptae sunt, non a pluribus hominibus eiusdem scholae, sed necessario ab uno eodemque artifice profectum esse censendum sit. Phyromachus igitur statuarius commemoratus II, A, 1. 9. 17. num confundendus sit cum alio artifice eiusdem nominis, de quo conferre potes Jacobsium ad Anthol.

Palat. II, p. 134, nunc non liquet. Praxias (II, A, 3; si ita recte se habet hoc nomen) fortasse non diversus est ab homine eiusdem nominis, quem V, 6. reperimus. Nam cum in hoc fragmento non huius tantum statuarii nomen recurrat, sed V, 5. etiam Antiphanis, quod occurrit etiam II, A, 6; et V, 8. Jasi (si recte coniecimus), quod reperimus etiam II, A, 20, suspicor, ibi de labore sermonem esse, qui non indignus sit statuario, eosdemque homines intelligendos esse. Sed bene tenendum est, ex eo non necessario sequi, etiam ceteros viros in illo fragmento commemoratos, Dioclem, Miconem, Laossum, Stratonem (si haec erant nomina horum virorum) statuarios fuisse. Immo Laossus hic commemoratus potest non distinguendus esse a marmorario eiusdem nominis, qui striaturam columnarum fecit. Sed eiusmodi laborem nostra certe aetate vix unquam suscipiet *statuarius*. Hunc autem Praxiam ab illo quem Pausanias X, 19, 3. opera marmorea in fastigio templi Apollinis Delphis fecisse narrat, recte distinxisse videtur Brunnius in libello: Artificum liberae Graeciae tempora p. 43. Nam Euripidis Ionem ante Ol. LXXXIX scriptam esse valde credibile est. Antiphanem hic commemoratum distinguam a noto illo Argivo, non quidem propterea, quia ille Argivus, hic civis atticus dicitur, (nam potuit Argis natus civis atticus fieri), sed quia ille propter magistrum, propter discipulum et propter opera ab eo facta, quorum notitiam habemus, totus scholae argivae videtur adscribendus esse. Iasus, Mynnion (II, A, 11.), Soclus (II, A, 15.) aliunde sunt ignoti. Agathanor statuarius (IV, A, 5.) etiam ceroplastae munere fungitur (II, B, 6.). Nam uterque labor bene convenit eidem homini, et vox Ἀλωπεκῆσι ita congruit cum lacuna, quae est IV, A, 6, ut vix de ea dubitari possit. Adeo fortasse idem Agathanor etiam I, B, 5, ubi hoc nomen ex coniectura restitui, intelligendus est. Nam quamquam nescimus, quid ibi ab eo factum sit, tamen ex alio exemplo statim videbis, ceroplastam nonnunquam etiam tectonis munere functum esse. Qui autem sumet, Agathanorem IV, A, 6. commemoratum et I, B, 5. a nobis restitutum eundem hominem esse, facile coniiciet, etiam IV, A, 3. et I, B, 10.

ante verba ἐν Κολλυτῷ οἰκῶν idem nomen excidisse. Neses vel Nesis (utramque formam habere potuit nominativus huius nominis, cuius dativum tantum ΝΕΣΕΙ hic legimus) ceroplastes, qui commemoratur II, B, 2, quin idem sit, atque is, qui conchulas scalpserit (II, B, 70.), nullo modo dubito; nam uterque habitavit in eodem loco. Etiam Manis (II, B, 76.) conchulas fecit, neque distinguendus videtur ab illo, qui cymatium glutine circumlivit (I, B, 15.). Num vero cum ministro illo (I, A, 7. 23.) pro eodem habendus sit, non diiudicem, cum nesciamus, ubi prior habitaverit. Propter eandem caussam etiam Croesum, qui cymatium glutine circumliverit (I, B, 19.) et qui ministri munere functus sit (I, A, 8. 18.), eundem hominem esse, neque negem, neque affirmem. Porro scalpserunt conchulas Soteles (II, B, 71.), Eumelides (II, B, 72.), Philius (II, B, 73.), Agorandrus (II, B, 74; si haec nomina ita recte se habent), unus, cuius nomen incepit a litteris Στ, fortasse Straton (II, B, 78.), unus, cuius nomen exiit in τιος (II, B, 81.). Aurificem unum tantum reperimus Sysiphum (I, A, 53.), si bene Rangabis coniecit hoc nomen; etiam pictorem unum tantum Dionysodorum (I, A, 46. II, B, 48.), qui distinguendus videtur a statuario huius nominis, a Plinio (N. H. 34, 8, 19.) commemorato. Rhaedius prista (I, A, 33. 40.) una cum socio, cuius nomen nescimus, laboravit. Marmorarii sunt hi: Polycles (II, A, 62.), Ameiniades (II, A, 37. 74. B, 57.) eiusque filius Somenes (II, A, 39. 76. B, 58.), Aeschines (II, A, 38. 75. B, 59.), Lysanias (II, A, 39. 76. B. 58.), Timocrates (II, A, 40. 77. B, 59.), Theugenes (II, A, 54. B, 64. III, A, 8.), Cephisogenes (II, A, 55. B, 65. III, A, 9.). Nicostratus (II, A, 59. III, A, 13.) et fortasse huius filius Onesimus (H, A, 48. 85.) Theugeiton (II. A, 59. B, 67. HI, A, 13.), Philon (II, A, 66. B, 50.), Philostratus (II, A, 70. B, 54.), Phalacrus eiusque filii Thargelius, Philormus, Geron, si haec erant nomina horum virorum (II, A, 70 sqq. B, 53 sqq.), Icarus (II, A, 68. B, 51.), quod nomen ex coniectura scripsi, nam Iasus nomen propter lacunae magnitudinem ferri non potest; Laossus, de quo dixi, eiusque filii Parmenon et Carion (H,

A, 66 sqq. B, 49 sqq.), Teucrus (II, A, 56. B, III, 66, A, 10.) et Cephisodorus (II, A, 57. B, 67. III, A, 11.), quorum neutrum a ministris horum nominum (I, A, 16. 20.), cum in primo certe etiam domicilii nomen congruat, distinguendum censeo; porro Eudorus, Cleon, Simon, Antidocus, Eudocus, si bene conieci haec nomina, non tantum II, A, 49 sqq., sed aperte etiam II, A, 86 sqq. commemorati; Socles (II, A, 44. 81. B, 62. III, A, 4.), Cerdon (II, A, 43. 79. B, 61. III, A, 2.), qui fortasse non diversus a ministro huius nominis (I, A, 18.) et propter eam ipsam caussam frater Soclis, statim commemorati censendus est. Porro Simias (II, A, 42. 78. B, 60. III, A, 1.) eiusque filii Sosandrus (II, A, 47. 83. B, 63. III, A, 6.), Sindron (II, A, 43. 80. B, 61. III, A, 3.), Epieices (II, A, 46. 82.), Epigenes (III, A, 5.). Sed hunc postremum suspicari licet ortum esse per negligentiam lapicidae vel scribae. Nam ibi, ubi Epigenis nomen legimus, deest nomen simillimum Epieices, ita ut hoc nomen fortasse ibi scribendum fuerit. Num igitur II, B, 62. Epigenes an Epieices scribendum sit, certo non potest pronuntiari, cum utrumque nomen eundem numerum litterarum habeat. Sindron autem fortasse idem est, atque minister I, A, 30. commemoratus. Etiam Sannion (II, A, 45. 82. B, 62. III, A, 5.) sine dubio filius eiusdem Simiae fuit. Nam eum semper cum filiis huius viri commemoratum reperimus et nomen patris eius a litteris Σι incepisse et casu genitivo prolatum quinque litteras habuisse ex II, A, 45. 82. videmus. Obstat tamen III, A, 5, ubi vides non Σιμίου, sed Σίμου scriptum fuisse partim ex litteris servatis ΜΟ, partim ex numero litterarum illius versus. Sed equidem non dubito, quin haec forma negligentia tantum lapicidae vel scribae orta sit. Ministri praeter eos, quos iam laudavimus, sunt: Sosias (I, A 2.), Andreas (I, A, 9.), Spudias (I, A, 21.), Apollodorus (I, A 12. B, 29. 35.), Medus (I, A, 11. 26. B, 30.), Prepon (I, A, 10. 19. 25; fortasse etiam I, B, 29. 35.), denique tres homines, quorum nomina exierunt in *νων* (I, B, 29.), in *μαμμανος* (I, B, 31.) et in *αιος* (I, B, 37.). Vides me hic sumsisse, in illa parte tituli, quae est inde a I, B, 26 vel 27, sermonem esse de

labore, qui conveniat ministris; id, quod feci adductus verbis I, B, 31, ἐργία καθελοῦσι, quae Rangabis recte restituisse videtur, mercede, quam illis viris datam esse hic legimus, et duobus nominibus Apollodori et Medi, quae etiam alibi inter ministros legimus. Hoc autem sumpto nemo negabit, hunc Apollodorum et Medum et, quem coniecimus, Prepontem non distinguendos esse ab hominibus eorundem nominum, qui I, A, 10 sqq. commemorati sunt. Notatu tamen dignum est, inter tot homines in aedificando occupatos tam paucos cives atticos fuisse. Nam ex eo, quod scriba de nonnullis addidit, quibus demis adscripti fuerint, de aliis tantum, ubi habitaverint, vel quo nomine pater eorum appellatus fuerit, concludo, cives atticos illos tantum fuisse, quorum demos additos reperiamus. Ceterorum nominibus, ut eos distingueret ab aliis eorundem nominum, scriba adiecit, ubi habitarent vel quibus nominibus patres eorum appellati essent. Nonnunquam tamen negligentia quadam omisit de hominibus saepius commemoratis quidquam horum addere.

Mercedem hi homines accipiebant tribus modis. Ratione habita rerum ab iis confectarum datae sunt pecuniae statuariis, ceroplastis, pictori, nonnunquam tectonibus, plerumque ministris et fortasse etiam aurifici. Ratione habita temporis, quod in laborando consumserant, accipiebant mercedem pristae, nonnunquam tectones, fortasse etiam nonnunquam ministri, siquidem I, B, 28. τῆς ἡμέρας recte conieci, quod propter additam vocem δραχμὴν non incredibile est. De marmorariis non liquet. Scriba enim, ubi de iis refert, respexit primum id semper, ut eos componat, qui in eadem prytania strias eiusdem columnae fecerant. Hos divisit in societates quasdam, quibus interposuit semper illud τῶν ἐχομένων ἑξῆς i. e. quod attinet ad ea, quae sequuntur porro, quod pleonasmo quodam semel (II, B, 52.) explicavit per τῶν δευτέρων i. e. quod attinet ad ea, quae sequuntur porro et sunt secundo loco. Sermo enim est ibi de secunda parte hominum, qui striaturam eiusdem columnae fecerant. In nona prytania scriba non dicit, quid

singuli marmorarii, sed quid illae societates acceperint; sed in ceteris prytaniis refert de singulis marmorariis. Reperimus autem eosdem fere homines semper simul enumeratos, eosque saepe cognatione quadam coniunctos, et ii, qui simul enumerantur, accipiunt plerumque eandem, semper simillimam mercedem. Haec omnia possunt duplice ratione explicari. Aut collegium pecunias solvebat non singulis hominibus, sed eiusmodi societatibus ratione habita aut partis striaturae, quam fecerant, aut temporis, quod in laborando consumserant; participes autem illarum societatum pecunias inter se ita dividebant, ut singuli fere eandem mercedem acciperent, sed nonnulli nonnunquam paullo maiorem vel minorem, cuius rei plures caussae excogitari possunt; aut collegium solvebat pecunias singulis hominibus, sed scriba composuit semper eos homines, qui eandem fere mercedem acceperant, et propter hanc caussam enumerandi erant simul iidem semper homines. Nam iidem similem semper mercedem accipiebant, quia idem fere tempus in laborando consumserant, vel similem partem striaturae perfecerant. Sed prior ratio praeferenda videtur. Perpetuam mercedem accipiebant tantum Archilochus secundus architectus et Pyrgion secundus scriba. Ille accepit in sexta prytania 37, in octava 36 drachmas, hic in sexta 30 drachmas et 5 obolos, in octava 30 drachmas; qua re fit valde credibile, datam iis esse mercedem in fine singularum prytaniarum, rationem autem habitam esse in ea numeri dierum, qui erant singulis prytaniis, ita ut architecto pro singulis diebus singulae drachmae, scribae 5 oboli dati essent. Congruunt enim cum hac coniectura, a Rangabi prolata, numeri ita, ut eam non reiiciendam esse censeam, quamvis ea sumpta nova existat difficultas, quae quomodo removenda sit, non certo pronuntiem. Sequitur enim ex illa coniectura sextam prytaniam 37 dies habuisse, octavam 36. Sed de prytania 37 dierum nusquam praeter hunc locum quidquam legimus. Immo traditum reperimus, prytanias annorum vulgarium partim 35, partim 36, annorum intercalarium partim 38, partim 39 dies habuisse. Num igitur

hoc anno nescio quam ob caussam illi dies, qui excedunt numerum 350, ita inter singulas prytanias distributi sunt, ut sextae non unus, sed duo adderentur? In eo autem, quod I, A, 36. τρίτη δωδεκήμερος (haec enim videtur forma nominativi huius vocis esse, quae alibi non legitur) sextae prytaniae commemoratur, non haerendum esse censeo. Nam vocem, quae proprie partem prytaniae ex 12 diebus compositam significaverit, deinde omnino pro tertia parte prytaniae, quamquam ea fuerit uno die maior, vel minor, positam esse, valde probabile est. Ita etiam septimae prytaniae, cuius 35 tantum dies fuisse credibile est, τρίτη δωδεκήμερος (I, B, 3.) commemorata videtur fuisse.

Tabulae rationum sine dubio confectae sunt et a primo et a secundo scriba. Ii fortasse primum sibi annotaverant quaedam in codicillis suis, quos tamen propria pecunia ab iis emptas esse versimile est. Certe noli de iis intelligere illas chartas, quae emptae sunt in nona prytania (II, B, 31.). Nam iis inscripta sunt ἀντίγραφα. Ex illis igitur, quae ita sibi annotaverant in codicillis, composuerunt primum exemplar, tabulis ligneis inscriptum. Nam huic rei inserviebant aperte non tantum illae tabulae, quae emptae sunt in octava prytania (II, A, 30.), sed etiam aliae quattuor (II, B, 33.). Primum fuisse hoc exemplar opinor, quia de eo tantum scriba iure uti potuit praesente ἀναγράφομεν (II, A, 31.). De alio usurpasset aut futurum aut aoristum, ut II, B, 32. Aliud exemplar est nostrum, ex illo in marmor transscriptum. Lapicida tamen, ut facile intelligitur, nihil debebat mutare, itaque retinuit etiam in hoc exemplari illud praesens. Tertium exemplar est illud quod chartis inscriptum est (II, B. 31.) Nam verba τὰ ἀντίγραφα tam nude posita vix de alia re, quam de tabulis rationum intelligere possumus. De aliis nihil scimus. Hoc tertium exemplar scriptum puto, ut traderetur logistis secundum notum populiscitum (C.I.n.76.); illud secundum, quod marmori inscriptum ad nos pervenit, ut tanquam monumentum poneretur in arce, quod eodem populi scito iubetur. Primum tabulis ligneis inscriptum esse puto in fine singularum prytaniarum propterea tantum,

ut Panathenaeis et illud exemplar, quod logistis tradendum, et illud, quod in arce ponendum erat, ex eo confici possent. Nam hoc primum exemplar in fine singularum prytaniarum scriptum esse, possumus cum ex aliis rebus, tum ex eo intelligere, quod rationes in fine singularum prytaniarum semper subducuntur, accepta autem, iam in initio posita, nunquam plura sunt, quam expensa. Illa alia duo exemplaria Panathenaeis singulorum annorum confecta esse puto propter commemoratum plebiscitum. In eo autem non haerebis, quod illa lege quaestores iubentur illas rationes conficere, hic vero id ab alio collegio factum esse videmus. Quaestores non potuerunt scire, in quasnam res singulae pecuniae impensae fuissent; quare iusserunt collegium rationes conficere. Collegium eas tradidit quaestoribus; quaestores logistis. In iis conscribendis scriba hunc ordinem secutus est, ut primo loco poneret accepta (*λήμματα*), secundo expensa (*ἀναλώματα*). Inter haec distinxit plura genera: *ὠνήματα* (pecunias, quibus emptae sunt quaedam res), *μισθὸν* (mercedem perpetuam), *ἀγαλματοποιητικὸν*, *λιθουργικὸν*, *τεκτονικὸν*, pecunias, quae aurifici, quae ministris, quae pictoribus, quae ceroplastis datae sunt, et sic porro. Semper singulis partibus et inferioris et superioris ordinis praeposuit indicem et postposuit summam. Bene distinxit in hac re praesens et aoristum; nam illud adhibet semper in indicibus communibus, hunc, si refert de singulis rebus. Ita II, B, 1. dicit: *κηροπλάσταις παραδείγματα πλάττουσι* (nam hucusque pertinet sententia universalis; *τῶν χαλκῶν* etc. est sententia singularis), sed statim postea, II, B, 4: *ἕτερον παράδειγμα πλάσαντι.* Simili modo dicit I, A, 3 sqq.: *τὴν ὀροφὴν καθιστᾶσιν* (nam *κατιστᾶσιν* est error scribendi) . . . . *ἐπαγαγοῦσιν*; nam usque ad *καθιστᾶσιν* est sententia universalis, post eam vocem incipit singularis. In aliis rebus scriba est negligentior. Ita in constructione offendit, quod eam saepius sine causa mutavit, ut I, A, 16: *ἐξ ἀνδράσιν*, *Τεῦκρος* etc., II, A, 34: *ῥαβδώσεως τῶν κιόνων τῶν πρὸς ἕω· τὸν κατὰ* etc., et quod duas confundit, ut I, A, 22: *ἐκ τοῦ ἐντὸς*. Vestigia negligentiae, quae insunt in scriptura, partim scribae partim

lapicidae videntur tribuenda esse. Huc refero, quod ι et ν dativorum in fine nominum sine certa lege modo positum modo omissum reperimus; quod neque in interpunctione neque in spiritu scribendo certae regulae servatae sunt; nam H littera in initio earundem vocum modo scripta modo omissa, vox *κάλχη* modo *χάλχη*, modo *χάλκη*, nusquam *κάλχη*, vox *θυηκόος* bis *θυηχόος* scripta est, quod I, A, 4. *κατιστᾶσιν* pro *καθιστᾶσιν* et III, A, 5. *Σίμου* pro *Σιμίου* scriptum legimus. Illi autem errores, de quibus supra dixi, II, A, 24. et II, B, 30, aperte soli lapicidae tribuendi sunt.

De quattuor primis prytaniis huius anni nihil scimus. De quinta ex I, A, 50 sqq. videmus, tribum Oeneïdem tum prytanum munere functam esse, et Sysiphum conchulas quasdam inaurasse.

Initium sextae intercidit; nonnulla tamen servata sunt. Quid Sosias et Sindron fecerint, nescimus. Manis, Croesus, Andreas, Prepon, Medus et Apollodorus occupati erant in tecto construendo. Dicuntur autem *τὴν καμπύλην σελίδα καὶ τὰς ἄλλας* in locis iustis posuisse. Vocem *σελὶς* de aedificiis usurpatam adhuc repperi praeter hunc locum tantum IV, B. et in inscriptione a Rangabi N. 88. edita. Sed ex neutro horum locorum satis apparet, quid sit *σελὶς* in aedificiis. Quid in libris et navibus sit, notum est. Hesychius enim dicit: *Σελίδες· τὰ μεταξὺ διαφράγματα τῶν διαστημάτων τῆς νεώς. καθάπερ καὶ ἐν τοῖς βιβλίοις τὰ μεταξὺ τῶν παραγραφῶν*; et: *Κίνδυνος ἡ ἐν πρῴραις σελίς· οἱ πολέμιοι γὰρ τὴν πρῷραν εὐθέως ἐφάλλονται· σελὶς δὲ ἡ καθέδρα.* Suidas: *Σελίς· τὸ μέσον τῶν δύο καταβατῶν ἄγραφον τυγχάνον.* Pollux I, 9, 88: *ἑπτὰ δὲ ἐνίοις ἀνίσταται ἡ τριήρης, ὧν ἕκαστος κατὰ τάξιν καλεῖται πρῶτος βόλος, καὶ δεύτερος καὶ ἐφεξῆς· ὀνομάσαις δ' ἂν τοῖχον εὐώνυμον καὶ δεξιόν, καὶ σελίδα καὶ πλευράν.* Itaque in libris appellata est *σελὶς* illa pars, quae est inter duas columnas et litteris caret; in navibus *σελίδες* sunt trabes, utrique lateri ita impositae, ut iis coniungerentur latera et simul iis insidere possent remiges. Quare etiam in aedificiis sine dubio longiores quaedam trabes intelligendae sunt, quibus coniunguntur duo parietes. Iam cum ex verbis (I, A, 3.) *τὴν*

ὀροφὴν καθιστᾶσιν intelligamus, eas ad tectum pertinere., quid aliud intelligi potest, quam trabes seriore tempore plerumque δοκοὶ appellatae. Accedit, quod propter vocem ὀροφὴν verosimile est, non exteriorem partem tecti (Dach), sed interiorem (Decke) intelligendam esse. Nam quamquam scriptores veteres eam vocem modo de hac, modo de illa, modo de utraque parte tecti usurpant, tamen nostrum scribam in hac re paullo diligentius architectos illius temporis secutum, et easdem fere leges in terminis technicis adhibendis a scriba, qui Boeckhii titulum confecit, observatas esse, valde credibile est. Quo sensu noster scriba I, A, 23. vocem posuerit, non liquet; contra I, A, 37. vox ὀροφὴ, quamquam fortasse ita dicta, ut utraque pars tecti intelligenda sit (quod mihi non videtur tam credibile), tamen includit certe interiorem partem, ubi sunt lacunaria. In Boeckhii titulo §. 8. λίθοι ὀροφιαῖοι aperte appellantur lapides, in quibus sunt lacunaria, itaque ad interiorem partem tecti pertinentes, quamquam illa porticus exteriorem non habuisse videtur. Iam accedit, quod scriba tituli Boeckhiani, ubi loquitur de exteriore parte tecti, non voce ὀροφὴ, sed ἐπωροφία utitur. Dico §. 7, ubi vir ille doctissimus interiorem partem tecti intelligit et interpetratur σφηκίσκους et ἱμάντας tigilla tignis primariis imponenda, σφηκίσκους longiora, ἱμάντας breviora. Neque ego negem hoc sensu illas voces alibi usurpatas esse; sed nostro loco credere non possum. Ex ruderibus enim illius celeberrimi templi videmus, singulos lapides continere quaterna semper lacunaria una cum tigillis, quae ad ea quattuor lacunaria pertinent. Scriba igitur, qui composuit illum titulum, si hic in iisdem lapidibus distinxit σφηκίσκους et ἱμάντας, necessario etiam tertiam partem καλύμματα nominare debebat. Non potuerunt tantum illa tigilla non posita esse, sed necessario simul etiam lacunaria. Neque obiicere potes, haec omissa esse, quia id per se pateat. Cur enim tum nominavit σφηκίσκους et ἱμάντας? Tum satis erat, aut ἱμάντας tantum aut σφηκίσκους nominare. Sed argumentum gravius etiam est, quod hic nulla caussa est, cur distinguat scriba in

iisdem lapidibus singulas partes architectonicas. Aptum erat in hoc titulo singulos lapides enumerare, in iisque singulas partes architectonicas tum tantum distinguere, ubi hoc propter hanc vel illam caussam necesse fuit; eamque legem scriba praeter hunc locum constanter servavit. Hic autem aperte sufficiebat, lapides enumerare, non eorum partes arhitectonicas, itaque λίθους ὀροφιαίους, ut §. 8, vel similes voces ponere. Id denique opinor, nemo mihi obiiciet, scribam hic non respexisse singularem rationem, qua in hoc templo illae partes architectonicae sculptae essent, quia eaė tum nondum coeptae essent tractari. Hoc quantum valeat, facile intelligitur. Sed habemus in exteriore parte tecti aliud πλέγμα ῥάβδων, ut Etymologi verbis utar, de quo cur illa verba hic non possint intelligi, non video. Canteriis enim ex transverso imponendi erant asseres, ut his imponerentur tegulae. Quamquam autem horum reliquiae in ruderibus nondum repertae sunt, tamen id in aprico est, utrosque non potuisse ex uno lapide factos esse. Itaque canterios hic σφηκίσκους, asseres ἱμάντας appellatos esse credo; quae explicatio etiam verbis Etymologi M. 731, 6. quodammodo adiuvari videtur. His expositis facile concedes, nostrum scribam, si hoc loco exteriorem partem tecti intellexisset, non voce ὀροφή, sed ἐπωροφία usum fuisse. Sed restat alia difficultas. Una harum σελίδων appellatur καμπύλη, inflexa, ita comparata, ut in ea sit angulus rectus vel alius. Videtur igitur in altero fine unius earum partem eiusdem lapidis talem fuisse, ut angulus quidam formatus sit, fortasse ut melius ei alius lapis oblique imponi potuerit. Sed quum neque sciamus, de quanam parte totius aedificii hic sermo sit, neque lapides tecti ita servati sint, ut ex ruderibus certi quidquam de hac re discere possimus, hoc in incerto relinquendum est. Illud tamen nunc licet coniicere, in fragmento IV, B. sermonem esse de hominibus, qui cymatium, quo certe σελίδας porticus septentrionalis ornatas videmus, scalpserint. Porro destruxerunt sex homines machinas, quae fortasse aedificatae erant, ut striatura columnarum porticus septentrionalis et fortasse etiam quaedam

ornamenta capitulorum perfici possent. Igitur in hac vel antecedente prytania finitus erat hic labor. De septentrionali autem porticu cogito, quia in orientali striae columnarum in sequentibus prytaniis scalpuntur. Alias machinas pictoribus in interiore parte templi exstruxit Manis ὑπὸ τὴν ὀροφὴν, ita ut machinae non excederent parietes et tectum. Scriba dicit ἐκ τοῦ ἐντὸς (nam de hac voce dubitari non potest), quae locutio orta esse videtur ex eo, quod duas sententias ἐκ τοῦ κάτω et ἐν τῷ ἐντὸς in unam contraxit. Eae autem machinae aperte Dionysodoro exstructae sunt, qui in hac ipsa prytania pinxit 36 pedes cymatii, quod, ex ovis et ligulis serpentium, ut dicunt, compositum, in interiore parte epistylii est. Illud cymatium est in marmore exsculptum et erat, ut hic discimus, postea coloribus circumlitum, quorum tamen vestigia mihi certe non contigit reperire. Prepon et Medus portarunt res quasdam (possunt plura coniici) in altum, fortasse in ipsas illas machinas. Rhaedius cum socio setra fidit saxa, ex quorum parte lacunaria facta sunt. Expensa sunt in hac prytania 1790 Drachmae 3 oboli et semis; ex quibus in quasnam res 228 drachmae 2 oboli et semis impensa sint, scimus.

In septima prytania, in qua tribus Leontis prytanum munere functa est, ex aerario Minervae Poliadis sumptae et expensae sunt 4302 drachmae. Huc pertinent primo illae 52 drachmae et 3 oboli, quae data sunt tectonibus. Nam I, B, 20. κεφάλαιον τεκτονικοῦ scriptum fuisse, ut vidit Rangabis, apparet ex litteris TEKT, I, B, 1. In ea igitur parte primae columnae, quae interiit, expositum erat, quid fecissent tectones in prima et secunda parte prytaniae, et ad ea, quae iis data sunt, pertinet prima littera versus primi columnae secundae Γ. Post eam incipit scriba exponere, quid tectones, qui secundum dies laborabant, in tertia parte prytaniae fecerint, et repetit indicem universalem: τέκτοσιν καθ' ἡμέραν ἐργαζομένοις, ut fecit etiam I, A, 29. et 34, ubi agit de alia parte prytaniae. Nomina tectonum interierunt, neque de secundo quidquam potest coniici. De primo conieci: Ἀγαθάνορι, quia ita bene expletur lacuna, et

Agathanorem Alopecae habitantem etiam II, B, 6. reperimus. Hic quid fecerit, nescimus. Accepit autem quotidie aut tres aut quinque obolos. Alterius laborem ad lacunaria pertinuisse, possumus ex voce *καλύμμασι*, I, B, 7. intelligere. Sed multum me cruciarunt tres illae litterae ΡΟΣ, quae hic et v. 13. ante vocem *ἐμισθώσαμεν* positae sunt, ita ut cum ea quodammodo cohaerere videantur. Conieci igitur *προσεμισθώσαμεν* scriptum fuisse i. e. ad mercedem, quam antea dedimus, adiecimus, ut etiam I, A, 51. dictum est *προσαπέδομεν*. Nam verbum *μισθοῦν* hic vix potest aliud quidquid significare, nisi mercedem dare. Sed primum haec sententia, quae I, A, 51. est aptissima, hic languere videtur. Deinde I, B, 12, ubi sine dubio idem, quod hic, scriptum erat, hoc sumpto non intelligitur, quomodo lacuna duarum litterarum, quae praeterea desunt, explenda sit. Inde a v. 11. incipit scriba proferre, quid fecerint ii tectones, qui mercedem accipiebant ratione habita non temporis, quod consumserant in laborando, sed rerum quas perfecerant; qui locus quamvis corruptus sit, tamen eum illa ratione, qua restituerimus, restituendum esse, non opus est, ut demonstremus. Manis igitur et Croesus hic dicuntur cymatium quoddam circumlivisse. In ruderibus duo tantum genera cymatii occurrunt, quorum alterum compositum est ex conchulis, alterum ex ovis et ligulis serpentium, ut nostrates dicunt. Primum certe ex magna parte foliis auri inauratum esse, videmus ex I, A, 50. et II, B, 34: eaque folia auri, quamquam in oculis columnarum parvis clavulis affixa esse videntur, tamen conchulis sine dubio agglutinata erant. Nam equidem nusquam in iis vestigia illorum clavulorum repperi. Nihilominus hoc genus cymatii hic intelligendum esse nego. Nam cum ex I, A, 50. videamus, aurificem conchulas inaurasse, non est credibile, tectonem cymatium glutine circumlivisse, illum tantum folia imposuisse. Ad quod accedit, quod hoc sumpto, quid sint *ὀπαῖα*, plane non intelligitur. Alterum genus cymatii certe in interiore parte epistylii encaustice pictum esse scimus ex I, A, 42. et II, B, 12; quare coniici licet, hoc genus cymatii

in toto aedificio ita pictum fuisse. Quamvis exiguum sit quod adhuc cognitum habemus de hoc picturae genere, tamen non abhorret a verisimilitudine, marmor, quod veteres ita pingere voluerint, prius glutine quodam circumlitum esse, quo melius colores coaluerint cum lapide. Quaeritur igitur, quid sint ὀπαῖα. Ita singulas partes illius cymatii, ova cum ligulis, appellari non potuisse, in aprico est. Hesychius dicit: ὀπή· θυρίς, et: ὀπαία· θυρίς· ἡ ἐκ τοῦ κεράμου. Photius: ὀπαία κεραμὶς, ἡ τὸν καπνὸν ἔχουσα, Δίφιλος Χρυσοχόῳ. Moeris: ὀπαία· κεραμίς, δι' ἧς ὁ καπνὸς ἔξεισιν, Ἀττικῶς· καπνία, Ἑλληνικῶς. Plut. Pericl. 13. τὸ δ' ὀπαῖον ἐπὶ τοῦ ἀνακτόρου Ξενοκλῆς ὁ Χολαργεὺς ἐκορύφωσε. Ita apparet, ὀπαῖα potuisse eiusmodi tantum lapides appellari, in quibus fuerint foramina, eaque non fortuita, sed necessaria. Mihi igitur in ruderibus circumspicienti, ubinam sint lapides, in quibus non tantum necessaria foramina sint, sed etiam illud genus cymatii ex ovis et ligulis serpentium compositum, occurrit unum tantum genus eiusmodi lapidum, idque hic intelligendum puto. Dico illas tabulas, quae sunt in interiore parte zophori, et commemorantur in Boeckhii titulo §. 10., ubi ipsa foramina ἁρμοὶ appellantur. In septentrionali certe porticu (de ceteris partibus templi non liquet) eae tabulae, nisi oculi me fefellerunt (nam non potui in altum ascendere), non ex duobus lapidibus, altero alteri imposito, sed ex uno constant, ita ut haec interpretatio Boeckhii praeferenda sit. In his igitur sunt non tantum illa foramina, sed in superiore parte etiam illud genus cymatii. Num autem etiam alii lapides perforati et hoc cymatio ornati in illo aedificio antiquitus fuerint, dubitari potest. Sequentia ita corrupta sunt, ut nullo modo restitui possint. Sermo est in initio de hominibus, qui secundum dies laborarunt. Trochlea videtur adhibita esse, et labor ad Cecropium pertinuisse. Deinde sermo est de ministris, qui machinas destruxisse videntur. Post magnam lacunam sequitur finis huius prytaniae in initio tabulae secundae, ibique discimus tradita esse in hac prytania collegio ab artificibus novem opera ad finem perducta. Ea omnia

ad zophorum templi pertinere, pro certo habere possumus. Nam primum sunt eiusmodi, ut non opera rotunda fuisse videantur, sed ectypa, quod imprimis ex voce ὀπισθοφανῆ (II, A, 5.), quae hoc tantum sumpto bonam praebet sententiam, apparet. Deinde habent tantam similitudinem inter se, ut credibile fiat, ea partes esse unius eiusdemque maioris operis. Denique in opere ectypo id, quod scriba II, A, 14. dicit: ὕστερον προσέθηκε, tum tantum fieri potuit, si erat, quale zophorus huius templi, in quo non plures figurae ex uno lapide exsculptae, sed singulae tabulis affixae erant. Hic zophorus, qui non tantum totum circuitum ipsius templi, sed etiam tria latera porticus septentrionalis exornavit, compositus erat, ut videmus, partim ex ruderibus partim ex Boeckhii titulo §. 3., ex tabulis marmoris Eleusiniaci iisque ferro et plumbo affixa erant opera marmore Pentelico exsculpta. Totum opus, ut supra dixi, necessario ab uno artifice primi ordinis inventum et fictum erat; marmore autem exsculptae sunt aliae partes ab aliis artificibus inferioris ordinis. Traditus est in hac prytania ab artifice incognito homo, qui hastam tenuisse videtur. Phyromachus dedit iuvenem, prope quem erat thorax, hominem, qui equum ducebat, et virum, qui baculo innixus prope aram stabat, fortasse sacerdotem. Praxias fecit equum et hominem, qui eum depellebat. Hic homo appellatur ὀπισθοφανής, sine dubio quia ita stetit, ut spectantes non eius pectus, sed tergum viderent, eodem modo quo Athenaeus V, 199, E. opera, quae ab omni parte spectantur, περιφανῆ appellat. Hominum autem, qui in operibus ectypis ita sculpti sunt, ut spectatori praebeant tergum, capita solebant ita poni, ut dimidia pars faciei spectantium oculis obiiceretur. Quo facto videntur quasi retro spectare, eaque est caussa cur Hesychius ὀπισθοφανής explicuerit per: εἰς τοὐπίσω προσέχων. Antiphanes tradidit currum et iuvenem qui ei duos equos iunxit. Mynnion tradidit virum, qui percussit equum, et postea adiecit pilam, quae prope eum ponenda erat. Soclus deinde fecit hominem, qui frenum tenuit. Iasus denique tradidit mulierem, prope quam conciderat

puella. Ad eundem zophorum, sed ad aliam prytaniam pertinere etiam primam columnam tertiae partis verisimillimum est. Ibi legimus traditum esse collegio iuvenem, de quo nihil coniicere possumus, nisi eum fortasse, cum litterae ἀφοντα possint reliquiae esse vocis γράφοντα, scribentem fictum fuisse, quamquam non intelligitur, quomodo eiusmodi figura cohaereat cum caeteris. Statuarius incertus Collyti habitans fecit currum, et, si recte conieci, duos equos. Agathanor tradidisse videtur mulierem, quae prope ad currum stabat. Denique in ruderibus templi fragmenta septendecim operum marmore Pentelico exsculptorum reperta sunt, quae aperte ad hunc zophorum pertinent. Sunt enim eius altitudinis, ut accurate respondeant altitudini tabularum huius zophori. Posterior pars eorum non est sculpta, sed praebet planitiem, in qua adhuc conspicere potes foramina atque in nonnullis eorum fragmenta plumbi et ferri. Denique, quamvis mutilata sint illa opera et tantum vestimenta ex parte bene servata, tamen facile intelligitur cum ex tota ratione, qua vestimenta facta sunt, tum ex motu et formis corporum, ea seriori tempori, quam sculpturas, templi Minervae Parthenonis, et priori, quam Victorias, quae insculptae sunt septis templi Victoriae, bene convenire. Liberius enim in utraque re artifex, qui figuras invenit, versatus est, quam Phidias, et paullo minus libere, quam ille, qui fecit pulcherrimas illas Victorias, quas nemo satis poterit admirari. Praeterea, quod omni tempore erat proprium scholae atticae, quamquam de eo nemo adhuc accurate exposuit, id deprehendimus etiam in his operibus. Quamquam enim omnia in iis distincte et pleraque accuratissima diligentia exsculpta sunt, ut solebant Attici semper, tamen reperimus etiam aliquot vestigia non parvae negligentiae, sed ea ipsa sunt eiusmodi, ut non offendant, sed indicia esse videantur vehementis ingenii, quod parvas res non curaverit, et ita augeant etiam voluptatem spectatoris. Servantur illa septendecim opera nunc in ipso Erechtheo, tabulae marmoris sub divo imposita, sed bene memini, me, cum primum intrassem in illud templum, praeterea

unum vel duo alia vidisse. Rangabis, qui ea ita delineata publicavit, ut nemo suspicari possit, qualia sint, non 17 sed 25 cognita habet. Fortasse igitur etiam ex iis octo, quae mihi quidem non licuit examinare, et Pittakis, cui nunc est cura reliquiarum antiquitatis in Graecia, fortasse, ut solet facere, in quodam angulo arcis servat, ne ea contemplari possint viri docti, quaedam pertinent ad hunc zophorum. Nunc tamen illa octo mittenda sunt, cum auctoritas illius viri non sit tanta, ut ea niti possit disputatio, et de duobus certe, quamvis inepte delineatis, mihi videor certo contendere posse, ea non esse partes zophori. Equidem illa 17 opera a me delineata publicabo alia occasione. Nunc sufficiat, ea verbis describere. Sunt autem haec:

1. Femina longo chitone et himatio (utar Graecis nominibus, nam stola et palla vel amiculum differunt ab his vestimentis) induta sedet ad spectatorem conversa in sella, cuius brachium ornatum est Sphinge alata sedente et capite leonis. In eo est ut surgat. Deest superior pars corporis inde a coxis. Mulierem autem esse hanc et ceteras figuras enumerandas satis apparet ex forma chitonis (Rangab. n. 74.).

2. Femina longo chitone et sinistro pedi quiete ita insistentis, ut conversa sit ad spectatorem ea pars, quae est a veretro usque ad pectus (Rangab. n. 75.).

3. Femina, huic simillima, sed insistit pedi dextro. Servata est ea pars, quae est a pedibus fere ad pectus; sed fracta est in duas partes, intra quas deest pars quaedam (Rangab. n. 63.).

4. Feminae, ad spectatorem conversae, quiete stantis et longo chitone indutae ea pars, quae est a pedibus ad suras. Pedes ipsi sunt corrupti (Rangab. n. 77.).

5. Feminae simillimae ea pars, quae est a talis usque ad veretrum (Rang. n. 64.).

6. Feminae longo chitone, himatio et soleis ornatae, quae quiete progreditur ad dexteram spectatoris conversa, ea pars, quae est a pedibus usque ad suras (Rang. n. 62.).

7. Feminae longo chitone indutae et vehementer ad dextram spectatoris fugientis pars, quae est a pedibus usque ad cingulum (Rang. n. 68.).

8. Feminae longo chitone indutae ad sinistram spectatoris conversae, dextro pedi insistentis et sinistrum moventis pars, quae est a pedibus, qui sunt corrupti, usque ad veretrum (Rang. n. 69.).

9. Feminae longo chitone et himatio et soleis ornatae, quae ad sinistram spectatoris conversa genua ita flexit, ut insideat fere dextro pedi, pars a pedibus usque ad coxas pertinens (Rang. n. 76.).

10. Femina longo chitone, qui caret manicis, et himatio, quod decidit in femora, induta sedet ita in saxo, ut inferior pars corporis ad sinistram spectatoris, superior in ipsum spectatorem sit conversa. Pedes, caput, brachium sinistrum et dimidia pars dextri desunt (Rang. n. 73.).

11. Femina longo chitone et himatio induta sedet in saxo, in dextram spectatoris conversa. Servata est ea tantum pars, quae est a pedibus usque ad coxas. Pedes ipsi desunt (Rang. n. 64.).

12. Femina, saxo insidens, longo chitone et himatio, quod decidit in saxum, induta, in eo est, ut ad dextram spectatoris conversa surgat. Servata est ea tantum pars, quae est a pedibus usque ad cingulum. Pedes ipsi et acumina genuum desunt (Rang. n. 65.).

13. Femina longo chitone et himatio induta sedet in saxo ad dextram spectatoris conversa et tenet in gremio nudum puerum, qui iacens dextro brachio eius cervicem amplecti vult. Feminae desunt caput, pars pectoris, maxima pars brachiorum et pedes; puero pedes, caput et maxima pars brachiorum (Rang. n. 72.).

14. Femina simillima; sed sedet in sinistram spectatoris conversa et est paullo magis corrupta (Rang. n. 66.). Miro modo a Rangabi p. 74 pro puella habitus est puer, qui iacet in eius gremio, quamquam de eius genere qui attendit, dubitare non potest.

15. Duae feminae longo chitone et himatio indutae procedunt in dextram spectatoris. Altera est in eo, ut cadat, sed sublevatur ab altera. Illius, quae est in sinistra parte spectatoris, servatum est tantum latus sinistrum; huic desunt pedes, caput et brachia (Rang. n. 71.).

16. Aliarum duarum feminarum fragmentum. Altera, quae est ad dextram spectatoris, insistit pedibus ad spectatorem conversa, longo chitone induta; eiusque servata est ea tantum pars, quae est a pedibus fere usque ad genua, sed pedes ipsi desunt. Altera ad illius dextram decidit in genua ad eam conversa, et servata est ab infima parte usque ad umbilicum. Ornata est longo chitone, himatio et soleis. Hoc potest fragmentum esse illius mulieris et puellae, quas in hac prytania Iasus tradidit collegio. Nam quin scribae verba de duabus aliis feminis, quas modo descripsimus, intelligamus, prohibemur voce προσεπέπτωκε. De illis dicendum erat προσπίπτει (Rang. n. 67.).

17. Fragmentum quadrigae. Servata sunt tantum pectus cum parte pedum unius equi et parva pars posterior duorum aliorum. Pectus prioris habet duo parva foramina, in quibus ornamenta aenea affixa fuisse credibile est. Equi currunt ad sinistram spectatoris (Rang. n. 70.).

Denique editores operis Stuarti (T. I, p. 525. ed. germ.) narrant, Inwood Anglum repperisse et secum tulisse aliud quoque fragmentum simile, de quo tamen mihi certe nihil aliud innotuit. Veteres Graeci, ut bene animadvertit Ulrichs (Ann. dell'Inst. T. XIII. p. 75. sqq), hanc legem sibi posuisse videntur in zophoris templorum exornandis, ut res ibi sculptae semper arcte cohaererent cum diis vel heroibus, quibus templa essent sacra. Quare verisimillimum est, etiam huius templi zophorum exornatum fuisse rebus ex fabulis Minervae Poliadis, Erechthei, Pandrosi, Neptuni desumptis, et fortasse illam partem zophori, quae est in porticu septentrionali et in occidentali parte ipsius templi, arctius coniunctam fuisse cum fabula Pandrosi, reliquas partes cum ipsa Minerva. Nihilominus certi quidquam nunc certe in hac re partim propterea erui non potest, quia scriba non

nomina posuit hominum ab eo commemoratorum, quae ipse nescivisse videtur, sed verbis eos descripsit; partim propterea, quia ordo earum sculpturarum, quas cognitas habemus, nullo modo constitui potest. Nam non plures, ut alibi, insculptae sunt uni lapidi, sed fere omnes separatim; in septem partibus autem zophori, natura aedificii separatis, septem, vel certe plura diversa neque cohaerentia argumenta sculpta fuisse non incredibile est. Quare fieri potuit, ut pleraeque sculpturae nobis notae nullo modo inter se cohaererent. Si tamen iuvat, coniecturas proferre, non incredibile est, illos homines, equos et currus, quos fecerunt Praxias, Antiphanes, Mynnion, Soclus, Agathanor, duos eorum hominum, quos fecit Phyromachus (II, A, 1. 9.), hominem, qui commemoratur II, A, 1, bigam IV, A, 4. commemoratam et fragmentum quadrigae adhuc servatum ad eandem partem zophori pertinere. Hoc concesso potest coniici, artificem hic respexisse illam fabulam, secundum quam Erechtheus primus quadrigam iunxisse dicatur, et fortasse hunc heroem hic repraesentatum fuisse, dum se una cum sociis ad pugnam, fortasse illam, quam cum Eleusiniensibus commisisse dicatur, pararet. Porro possunt illae feminae, quas numeris 7. 9. 15. 16. signavimus, et vir prope aram baculo innixus, quem Phyromachus sculpsit, ad eandem partem pertinere, in eaque illa fabula repraesentata fuisse, secundum quam una ex quattuor filiabus Erechthei, modo Chthonia, modo Otionia, modo aliis nominibus appellata, Neptuno iubente mactata et ceterae tres eius sorores sponte una cum ea mortuae esse dicebantur. Denique potest coniici, opera sculpta, numeris 13 et 14 a nobis signata, esse Minervam cum Erechtheo, qui saepius purus putus homo fingitur, sed pertinere ad diversas partes zophori. Sed taedet, in re, in qua nihil certi inveniri potest, meras coniecturas proferre.

In octava prytania, in qua tribus Pandionis prytanum munere functa est, emptae sunt duae tabulae ligneae, in quas inscriberentur rationes acceptarum et expensarum. Polycles laeves reddidit duos illos orthostatas, qui

sunt in porticu septentrionali. Alii tractabant striaturam quattuor columnarum ex illis sex, quae sunt in orientali parte templi. Dixi quattuor, quia sumamus nunc, partem tertiam huius tituli pertinere ad ea, quae interierint in fine secundae tabulae, quamquam supra vidimus, hoc certo contendi non posse. De prima igitur exposuit scriba inde a II, A, 35, de secunda inde a II, A, 63. Ad tertiam pertinent verba, quae III, A, 1sqq. leguntur. Noli enim putare, haec quoque pertinere ad secundam columnam. Manis eiusque socii, qui hic commemorantur, quid pro labore ad primam et secundam columnam pertinente acceperint, expositum est a scriba II, A, 42. et 78. De quarta denique egit scriba inde a III, A, 6. Primam earum appellat:

τὸν κατὰ [τὸν] βωμὸν τὸν τρίτον ἀπὸ τ[οῦ] β[ωμ]οῦ τῆς Διώνης

alteram: *τὸν κατὰ τὸν β[ωμὸν] τὸν πρ[ὸς] τοῦ βωμοῦ [τ]ῆς Διώνης*,

quartam: *[τὸν πρῶτον] κίονα [ἀπ]ὸ τοῦ βωμοῦ τ[ῆς Διώνης]*.

De tertia nihil scimus. Sed in sequente prytania commemorat scriba:

τὸν παρὰ τὸν βωμὸν τὸν [πρὸ]ς τ[οῦ] βωμοῦ τῆς Διώνης et *τ[ὸν πρῶτον κίον]α [ἀπ]ὸ τοῦ βωμοῦ τ[ῆς Διώνης]*.

Videmus igitur, ante hanc partem templi positas fuisse tres aras; nam si *τὸν βωμὸν τὸν τρίτον ἀπὸ τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης* commemoratum reperimus, ipsa ara Dionae secundum consuetudinem Graecam numerando inclusa est. Ex his aris una sacra erat Dionae; ceterae duae tum temporis nondum sacratae erant, aut, quod credibilius etiam est, cum earum altera certe antiquissimo tempori adscribenda videatur, Athenienses inde ab illo tempore, quo Persae arcem occupaverant, sacra in iis facere omiserant eaque seriore demum tempore restituerant. Nam si scriba scivisset, quibus diis illae arae sacrae fuissent, sine dubio nomina illorum deorum posuisset, neque hanc incommodam describendi rationem praetulisset. Quomodo autem fieri potuit, ut scriba nesciret, quibus diis illae

arae sacrae essent, nisi Athenienses illo tempore sacra cum iis coniuncta intermisissent? Cui altera ex iis sacra fuerit, scimus ex Pausania, qui I, 26. refert, ante introitum templi aram Iovis Summi positam fuisse. Intelligit autem, ut apparet ex sequentibus, hunc introitum. De tertia nihil scimus. De earum ordine, cum vestigia earum non exstent, id tantum dici potest, Dionae aram non fuisse mediam, sed aut septentrionalem aut australem; neque quod expectas fortasse, symmetriae caussa (sed quam diligenter Athenienses symmetriam evitaverint cum alibi, tum in monumentis arcis ordinandis, et semper graphicam pulchritudinem praetulerint, ei satis notum est, qui hanc arcem accurate perscrutatus est) ita positae esse videntur, ut responderent primo, tertio et quinto intercolumnio, sed ita, ut primae, tertiae et quintae columnae responderent. Alioquin altera columna non potuit appellari *ὁ κίων ὁ παρὰ τὸν βωμὸν τὸν πρὸς τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης*, altera *ὁ κίων ὁ κατὰ τὸν βωμὸν τὸν πρὸς τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης*. Itaque mihi finxi hanc imaginem:

```
1    2    3
□    □    □
0  0  0  0  0  0
4  5  6  7  8  9
```

1. *ὁ βωμὸς τῆς Διώνης.*

2. *ὁ βωμὸς ὁ πρὸς τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης.*

3. *ὁ βωμὸς ὁ τρίτος ἀπὸ τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης.*

4. columna non commemorata, fortasse appellata: *ὁ κίων ὁ κατὰ τὸν βωμὸν τῆς Διώνης.*

5. *ὁ πρῶτος κίων ἀπὸ τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης*, in qua locutione *πρῶτος* posui ex coniectura, quia hic numerus accurate explet lacunam et III, A, 7. et II, A, 63. et praebet bonam sententiam. Numerus *τρίτος* autem, qui per litterarum numerum admitti potest, caret bona sententia. Nam incredibile est, eandem columnam modo hac modo illa ratione descriptam esse. Verbis autem: *ὁ τρίτος κίων ἀπὸ τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης* significari potuit tantum co-

lumna, numero 6 a nobis signata, quam alia ratione descriptam reperimus.

6. ὁ κίων ὁ κατὰ τὸν βωμὸν τὸν πρὸς τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης.

7. ὁ κίων ὁ παρὰ τὸν βωμὸν τὸν πρὸς τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης.

8. ὁ κίων ὁ κατὰ τὸν βωμὸν τὸν τρίτον ἀπὸ τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης.

9. columna non commemorata, sine dubio appellata: ὁ κίων ὁ παρὰ τὸν βωμὸν τὸν τρίτον ἀπὸ τοῦ βωμοῦ τῆς Διώνης.

Sed ordo potest etiam inversus esse, quia Dionae ara in utro latere fuerit, non liquet. In hac igitur prytania striaturam tractabant columnarum, quibus numeros 5. 6. 8. adieci, et praeter eas aut eius, quam numero 9, aut illius, quam numero 4 signavi. Sed striatura columnae, numero 5. signatae, non ad finem perducta est in hac prytania, immo pars huius laboris, ut intelligimus ex II, B, 63., reiecta est in sequentem prytaniam. Praeterea Neses cera finxit ornamenta lacunarium, quae ab atiis aere fundenda erant. Vestigia eorum adhuc exstant in omnibus lacunaribus, quae servata sunt. Habent enim omnia in medio interioris partis foramen, in eoque pleraque adhuc aes et plumbum. In ea planitie, in qua est illud foramen, variis coloribus, adhuc maximam partem bene servatis, ita picti, non sculpti sunt radii, ut illud foramen sit eorum centrum. Praeterea picta sunt in tribus quadris interioris partis ova et in exteriore parte ornamentum, quod à la grecque appellant. Denique in exteriore circuitu singulorum lacunarium marmore exsculptum est ornamentum, quod lineam margaritarum (Perlenstab) nostrates appellant. Id videtur esse idem, quod Agathanor in hac prytania cera finxit. Nam aliud ornamentum in lacunaribus non sculptum est; illud autem habet quandam similitudinem cum spina dorsi, de qua usurpatam reperimus vocem ἄκανθα, neque in eo haerendum est, quod idem ornamentum in Boeckhii titulo nusquam ἄκανθα, sed semper ἀστράγαλος ap-

pellatur. Nam utrumque nomen bene convenit eidem ornamento, quod ἀστράγαλος appellatur tanquam pars ordinis, quae pluribus modis exornari potest; ἄκανθα autem est una earum rationum, quibus exornari potest illa pars. Illud nomen aptius erat in Boeckhii titulo, quia ibi haec res commemoratur tanquam pars ordinis, hoc in nostro loco, quia hic non est pars ordinis, sed ornamentum singulare. Rossius contra verba II, B, 4. ad aenea ornamenta retulit. Sed si hoc dicere voluit scriba, certe non bene expressit, quod dicendum erat. Nam cum prius ornamentum aeneum non accuratius descripserit, ut posterius voce ἄκανθα descripsit, necessario debemus putare, vocem ἕτερον positam esse, ut hoc posterius ab aeneis ornamentis, non a quadam specie aeneorum ornamentorum distinguatur, ἄκανθα autem, ut sciamus, quid factum sit. Denique Dionysodorus cymatii, quod est in interiore parte epistylii, pinxit in hac prytania 113 pedes. Expensa sunt, ut ex II, B, 22. intelligimus, 1239 drachmae et unus obolus; atque ita lacuna, quae est II, A, 30, explenda neque in eo haerendum est, quod ita in hoc versu tantum 22 litteras nanciscimur. Nam ante vocem ἀναλώματα aut spatium unius litterae vacuum, ut II, B, 22 et 23, aut signum interpunctionis erat. Ex illis 1239 drachmis et uno obolo in quasnam res 1112 drachmae 5 oboli et semis (si statuimus, columnam primam partis tertiae huc pertinere) impensa sint, scimus; de ceteris licet coniicere.

In nona prytania tribus Aegeïs prytanum munere functa est. Quot pecunias collegium acceperit et expenderit, nescimus. Scimus tamen, emptas esse quasdam res in sacrificium Minervae postremo die mensis Munychionis offerendum, porro duas chartas, quibus rationes inscriberentur, et quattuor tabulas sine dubio eodem consilio. Tum empta sunt 166 folia auri, quibus inaurarentur conchulae, et duo alia, quibus inaurarentur duo oculi columnae, nescio cuius. Illa videntur agglutinata, haec parvis clavulis affixa esse. Nam in conchulis, quarum maximam partem accurate examinavi, nusquam clavulorum vestigia repperi,

sed repperi ea in oculis columnarum porticus septentrionalis. De ceteris id neque negem neque affirmem. Denique plumbum emptum est, quo affigerentur ζῴδια. Sine dubio zophorus intelligendus est. Porro striatura eius columnae, quam supra numero 7 signavimus, facta et illius, cui numerum 5 dedimus, ad finem perducta est. Denique non paucae conchulae scalptae sunt. Finis huius prytaniae deest. Posse tamen ad eam etiam illas paucas litteras, quae restant III, B. pertinere, supra vidimus.

Restat igitur, ut adiiciam totum titulum, quantum fieri potest, restitutum. Nolui tamen scribam vel lapicidam corrigere, immo talem volui titulum dare, qualem marmori insculptum fuisse credibile sit. Mutavi tantum interpunctionem et orthographiam secundum leges, quas nunc in libris observare solemus. Hanc retinui ibi tantum, ubi id necessarium est, ut intelligere possis, quomodo voces, in singulos versus divisae, et quid a me additum sit. Quae ex coniectura adieci, uncis inclusi. Ubi plura coniici possunt, et ego lacunam tantum explere volui, signum interrogationis apposui. Titulus igitur est hic:

I, A. . . . . αι . . . ι . . ιος λαβόντοι-
[ν] δυοῖν ἀνδροῖν, Σωσίᾳ Ἀλωπ-
[ε]κῆσι οἰκοῦν. ⊢, Σίνδρονι ⊢. Τὴν
ὀροφὴν κατιστᾶσιν· τὴν καμπ-
ύλην σελίδα εἰς ἕδραν καὶ τά-
ς ἄλλας ἐπαγαγοῦσιν εἰς ἕδρα-
ν ἑκάστην, Μάνιδι ἐν Κολλυτ-
ῷ οἰκοῦντι ⊢, Κροίσῳ ἐν Σκαμ-
βωνιδῶν οἰκοῦντι ⊢, Ἀνδρέᾳ
ἐν Μελίτῃ οἰκοῦντι ⊢, Πρέπο-
ντι Ἀγρυλῆσι οἰκοῦντι ⊢, Μήδω-
ι ἐν Μελίτῃ οἰκοῦντι ⊢, Ἀπολ-
λοδώρῳ ἐν Μελίτῃ οἰκοῦντ-
ι ⊢. Ἰκριώματα καθελοῦσιν τὰ
ἀπὸ τῶν κιόνων τῶν ἐν τῇ πρ-
οστάσει ἓξ ἀνδράσιν· Τεῦκ-

ρος ἐν Κυδαθηναίῳ οἰκῶν Ͱ, Κέρδων Ἀξιοπείθους Ͱ, Κροῖσος ἐν Σκαμβωνιδῶν οἰκῶν Ͱ, Πρέπων Ἀγρυλῆσι οἰκῶν Ͱ, Κηφισόδωρος Ͱ, Σπουδίας Ͱ. Ἰκριώσασι τοῖς ἐγκαυταῖς ἐκ τοῦ [ἐντ]ὸς ὑπὸ τὴν ὀροφὴν, Μάνι[δι ἐν Κ]ολλυτῷ[ι] οἰκοῦντι ͰΙΙΙ. Λ[. . . .] ἀναφορήσασιν, Πρέπο[ντι Ἀγ]ρυλῆσι οἰκοῦντι Ͱ, Μήδ[ῳ] ἐν Μελίτῃ οἰκοῦντι Ͱ. Κεφ[ά]λαιον ὑπουργοῖς |𐅄| ΔΔΔͰͰͰͰ [Ι]ΙΙC. Πρίσταις καθ' ἡμέραν ἐργαζομένοις, δυοῖν ἀνδροῖν ἑκκαίδεκα ἡμερῶν δραχμῆς [τ]ῆς ἡμέρας ἑκάστης ἑκατ[έ]ρῳ, Ῥαιδίῳ ἐν Κολλυτῷ ο[ἰ]κοῦντι καὶ συνεργῷ ΔΔΔ ͰͰ. Πρίσταις καθ' ἡμέραν ἐργαζομένοις, τρίτης δωδεκημέρου καλύμματα εἰς τὴν ὀροφὴν ἑπτὰ ἡμερῶν δραχμὴν τῆς ἡμέρας ἑκάστης δυοῖν ἀνδροῖν, Ῥαιδίῳ ἐν Κολλυτῷ οἰκοῦντι καὶ συνεργῷ ΔͰͰͰͰ. Κεφάλαιον πρίσταις ΔΔΔΔΓͰ. Ἐγκαυταῖς, τὸ κυμάτιον ἐγκέα[ν]τι τὸ ἐπὶ τῷ ἐπιστυλίῳ[ι τ]ῷ ἐντὸς πεντώβολον τὸ[ν πό]δα ἕκαστον· μισθωτὴς Δ[ιονυ][σ]όδωρος ἐν Μελίτῃ οἰ[κῶν,] [ἐ]γγυητὴς Ἡρακλείδης [Ὀῆθε]ν ΔΔΔ. Κεφάλαιον ἐγκαυ[ταῖς] ΔΔΔ. Χρυσοχόοις· χάλκας χ[ρυσ]ώσαντι προσαπέδομεν τὸ [ὀφ]ειλόμενον τῆς προτέρας [πρυ]-

ταμείας τῆς Οἰνηΐδος Σ[υσί?]-
φῳ ἐν Μελίτῃ οἰκοῦντ[ι . . .].
Κεφάλαιον *χρυσοχόοις* [. . .Μ]-
[ι]σθοὶ *ἀρχιτέκτονι* 'Αρ[χιλόχ]-
ῳ 'Αγρυλῆθεν ΔΔΔΓ⊢⊢, *ὑ[πογρ]*-
[α]μματεῖ Πυργίωνι ΔΔΔΙΙΙ[ΙΙ. Κεφ]
άλαιον μισθοῦ 𐅄ΔΓ⊢⊢ΙΙΙΙΙ. Σύ[*μπα*]-
ντος ἀναλώματος κεφάλ[αιον]
Χ𐅅ΗΗ𐅄 ΔΔΔΔΙΙΙC,
'Επὶ τῆς Λεοντίδος ἑβ[δόμης]
πρυτανευούσης. Λῆμμ[*α παρὰ τ*]-
αμιῶν τῆς θεοῦ, π[α]ρὰ 'Α[*ρησαίχμ*]-
[ου] 'Αγρυλῆθε[*ν καὶ συναρχόντω*]-
[ν] ΧΧΧΧΗΗΗ[⊢⊢. . . . . .]
[.] *τακε* . . . .
I. B. Γ. Τέκτ[*οσιν καθ' ἡμέραν ἐργα*]-
ζομένοι[ς. . . . . τ]-
ρίτη[ς δ]ωδ[εκημέρου πέντε(?) ὀβο]-
λοὺς τ[ῆς] ἡ[μέρας ἑκάστης ἑ]-
πτὰ ἡ[μ]ερῶ[ν 'Αγαθάνορι 'Αλωπ]-
εκῆσι οἰκ[οῦντι ΓΙΙΙΙΙ(?). . . . *καλ*]-
ύμμασι π . . . .
ρος ἐμισθ[ώσαμεν δυοῖν δραχ]-
μαῖν ἑκ[άστην τὴν ἡμέραν τε]-
ττάρων [ἡμερῶν . . . . . ἐν Κ]-
ολλυτῷ [οἰκοῦντι Γ⊢⊢⊢. Τὸ *κυ*]-
μάτιον περ[ικολλήσαντι . . . .]
ρος ἐμισθώ[σαμεν δυοῖν δραχ]-
μαῖν ἕκασ[τον τὸ ὀπαῖον, ὀ]-
παῖα ἕξ, Μά[*νιδι . . . . . .*]
οἰκοῦντι Δ⊢[⊢ · *τὸ κυμάτιον πε*]-
ρικολλήσα[ντι . . . . ρος ἐμισθ]-
ώσαμεν δυοῖ[ν δραχμαῖν ἕκα]-
στον τὸ ὀπ[αῖον, ὀπαῖα ἕξ, Κ]-
ροίσῳ Δ⊢⊢. [Κεφάλαιον *τεκτο*]-
νικοῦ 𐅄⊢⊢ΙΙΙ. [. . . . . *καθ' ἡ*]-

μέραν ἐργ[αζομένοις . . . . . . τρ]-
οχιλείαν [. . . . . K]-
εκρόπιο[ν ? . . . . K]-
έκ[ρ]οπι κα[ὶ ?] . . . .
ινας συνθε . . . .
σασι ἐν τῇ . . . . [ἐξ ἀνδ]-
ράσιν δραχμ[ὴν τῆς ἡμέρας, ...]
νονι ⊢, Ἀπολλ[οδώρῳ ⊢, Πρέπον]
τι ⊢, Μήδῳ ⊢, ...
μαμμάνῳ ⊢. [. . . . . ἰκ]-
ρία καθελοῦ[σι . . . .]
σι ἀπὸ τοῦ τ . . . .
ο ἀφ' ὧν τὰ ζ. . . . . . .
ἀνδράσι, Π[ρέποντι . . . . Ἀ]-
πολλοδώ[ρῳ . . . .]-
αίῳ III . . . .
στρ . . . .
μο . . . .
ν . . . .

II, A. . . . . [τὸ δό]ρυ ἔχοντα[.] Δ. Φυρόμα-
[χος Κ]ηφισιεὺς τὸν νεανίσκο-
[ν τὸν] παρὰ τὸν θώρακα ⊓Δ. Πραχ-
[σίας] ἐν Μελίτῃ οἰκῶν τὸν
[ἵππο]ν καὶ τὸν ὀπισθοφανῆ τ-
[ὸν πα]ρακρούοντα ΗΔΔ. Ἀντιφάν-
[ης ἐκ] Κεραμέων τὸ ἅρμα καὶ τ-
[ὸν νε]ανίσκον καὶ τὼ ἵππω τὼ
[ζευγ]νυμένω ΗΗΔΔΔΔ. Φυρόμαχ-
[ος Κη]φισιεὺς τὸν ἄγοντα τὸ-
[ν ἵ]ππον ⊓Δ. Μυννίων Ἀγρυλῆ-
[σι] οἰκῶν τὸν ἵππον καὶ τὸν
[ἄ]νδρα τὸν ἐπικρούοντα καὶ
[τὴ]ν στήλην ὕστερον προσέθ-
[ηκ]ε ΗΔΔΓ⊢⊢. Σῶκλος Ἀλωπεκῆ-
[σι] οἰκῶν τὸν τὸν χαλινὸν ἔ-
[χο]ντα ⊓Δ. Φυρόμαχος Κηφισιε-

[ὺς] τὸν ἄνδρα τὸν ἐπὶ τῆς βα-
[κτ]ηρίας εἱστηκότα τὸν παρὰ
[τὸ]ν βωμὸν 𐅄Δ. Ἴασος Κολλυτέ-
[ὺς τ]ὴν γυναῖκα, ἣ ἡ παῖς προσ-
[πέπ]τωκε 𐅄ΔΔΔ. Κεφάλαιον ἀ-
[γαλ]ματοποϊκοῦ ΧΧΧΗΗΗΔΓ· Λῆ-
[μμα] ΧΧΧΗΗΗͰͰ. Ἀνάλωμα τὸ α-
[ὐτὸ]ν. Ἐπὶ τῆς Πανδι-
[ονί]δος ὀγδόης πρυτανευούσ-
[ης.] Λήμματα παρὰ ταμιῶν τῆς
[θε]οῦ, Ἀρησαίχμου Ἀγρυλῆθεν [κ]-
[αὶ] συνα[ρχόν]τ[ω]ν ΧΗΗΔΔΔΓͰͰ
[ͰΙ. Ἀ]ναλώματα· ὠνήματα· Σα-
[νίδ]ες δύο, ἐς ἃς τὸν λόγον ἀ-
[ν]αγράφο[μ]εν, δραχμῆς ἑκατέ-
[ρ]αν ͰͰ. Κεφάλαιον ὠνημάτων
[Ͱ]Ͱ. Λιθουργικοῦ· ῥαβδώσεως τῶν
[κι]όνων τῶν πρὸς ἕω· τὸν κατὰ [τ]-
[ὸν] βωμὸν τὸν τρίτον ἀπὸ τ[οῦ] β-
[ωμ]οῦ τῆς Διώνης· Ἀμεινιάδης
[ἐν Κ]οίλῃ οἰκῶν ΔΓͰͰͰͰ. Α[ἰ]σχ-
[ίνης] ΔΓͰͰͰ. Λυσανίας ΔΓͰͰͰ. Σ-
[ωμέ]νης Ἀμεινιάδου ΔΓͰͰͰ. Τι-
[μοκ]ράτης ΔΓͰͰͰ. Τῶν ἐχομέν-
[ων ἑξῆ]ς· Σιμίας Ἀλωπεκῆσι
[οἰκῶν Δ]ͰͰͰ. Κέρδων ΔͰͰΙΙΙΙΙ. Σίν-
[δρων Σιμ]ίου ΔͰͰΙΙΙΙΙ. Σωκλ[ῆ]ς Ἀχ-
[σιοπεί9]ους ΔͰͰΙΙΙΙΙ. Σαννί[ων] Σι-
[μίου] ΔͰ(ͰΙΙ)ΙΙΙ. Ἐπιεικὴς [Σ]ιμίου Δ
[ͰͰΙ]ΙΙΙΙ. Σώ[σ]ανδρος Σιμί[ου] ΔͰͰΙΙΙΙΙ.
[Τῶν] ἐχομ[έν]ων ἑξῆ[ς]· Ὀνήσι-
[μος] Νικοστρ[άτ]ου ΔΓͰ[ΙΙΙ]Ι. Εὔδω-
[ρο]ς Ἀλωπεκῆσ[ι οἰκῶ]ν ΔΓͰΙΙ
[ΙΙ. Κλ]έων ΔΓͰΙΙΙΙ. Σίμ[ων Ἀγ]ρυλῆ-
[σι] οἰκῶν ΔΓͰΙΙΙΙ. [Ἀντί?]δοτος
[Γλαύ?]κου ΔΓͰΙΙΙΙ. Ε[ὔδο?]κος ΔΓͰΙΙ

[II. Τῶν] ἐχομένω[ν ἐχ]σῆς· Θευγ-[ένης] Πειραιεύ[ς] ΔΓ. Κ[η]φισογέ-[νης Π]ειραιεύ[ς ΔΓ. Τ]ε[ῦ]κρος [ἐν] [Κυδα]θηναίῳ [οἰκ]ῶν ΔΓ. Κηφι-[σόδω]ρος ἐ[ν Σκαμβ]ωνιδῶν οἰ-[κῶν] ΔΓ. Ν[ι]κό[στρα]τος ΔΓ. Θευγε-[ίτων Π]ειραι[ευ]ς] ΔΓ. Τοὺς ὀρθοσ-[τάτ]ας καταχ[σέῦντι· τὼ παρ[ὰ] τῶ-[ι θυ]ηχοῦ βωμῶ[ι Π]ολυκλῆς [Λ]ακι-[άδης] ΔΔΔΓ. Ῥ[αβ]δώσεως τῶν κιό-[νων τ]ῶν πρὸ[ς] ἔω· τὸν κατὰ τὸν β-[ωμὸν] τὸν πρ[ὸς] τοῦ βωμοῦ [τ]ῆς Διώ-[νης· Λ]άοσσο[ς] Ἀλωπεκ[ῆθ]εν ΔΔ. Φ-[ίλω]ν Ἐρχι[εὺ]ς ΔΔ. Π[αρ]μένων Λ-[αόσ]σου ΔΔ. Κ[αρί]ων Λαόσσου [Δ]Δ. Ἰ-[καρος? Δ]Δ. Τῶν ἐχομένων [ἐχ]σῆ-[ς· Φάλ]ακρος Παιανιεὺς [ΔΔ]. Φιλ-[όστρ]ατος Πα[ι]ανιε. ΔΔ. Θ[α]ργήλ-[ιος Φ]αλάκρου [Δ]Δ. Φίλορ[μο]ς Φαλ-[άκρ]ου ΔΔ. Γέρ[ων?] Φαλάκ[ρου] ΔΔ. Τῶν [ἐχ]ομένων [ἐχ]σῆς Ἀμ[ει]νιάδη-[ς ἐν] Κοί[λ]η [οἰ]κῶν ΔΔ. [Α]ἰσχίνη-[ς Δ]Δ. Λυσα[νίας Δ]Δ. Σω[μ]ένης Ἀμ-[ει]νιάδ[ου ΔΔ. Τ]ιμοκ[ρ]άτης ΔΔ. Τῶ-[ν] ἐχο[μέν]ων ἐξῆ[ς·] Σιμίας Ἀλ-[ωπ]εκῆσι οἰκῶν Δ[⊢]⊢⊢⊢II. Κέρδ-[ων] Δ[⊢]⊢⊢⊢II. Σίνδρω[ν] Σι[μ]ίου Δ⊢[⊢] [⊢⊢II]. Σωκλῆς Ἀξ[ιοπ]είθους [Δ⊢] [⊢⊢⊢]II. Σαννίων Σι[μίου] Δ⊢⊢[⊢II. Ἐ]-[πιε]ικὴς Σιμί[ου Δ⊢⊢]⊢⊢[II. Σώσαν]-[δρος] Δ⊢⊢⊢I. Τ[ῶν ἐ]χ[ομένων ἐ]-[ξῆς]· Ὀνήσιμ[ος Νικοστράτου] [Δ⊢⊢⊢]IIIC. [Εὔδωρος Ἀλωπεκῆ]-[σι οἰ]κῶν. . . . .

III, A. . . . [Τῶν ἐχομ]ένων [ἐξῆς Σιμ]-[ίας Ἀλωπεκῆ]σι οἰκῶν [Γ⊢⊢I. Κ]-

[ἑρδων ΓͰͰΙ]. Σίνδρων Σιμί[ου ΓͰ] [ͰΙ. Σωκλῆς Ἀ]ξιοπείθους ΓͰ[ͰΙ] [Σαννίων Σί]μου ΓͰͰΙ. Ἐπιγένη- [ς Σιμίου ΓͰ]ͰΙ. Σώσανδρος ΓͰͰ. Τ- [ὸν πρῶτον] κίονα ἀπὸ τοῦ βωμοῦ τ- [ῆς Διώνης]· Θευγένης Πειραιε- [ὺς ΓͰͰͰΙΙ]. Κηφισογένης Πειρα- [ιεὺς ΓͰ]ͰͰΙΙ. Τεῦκρος ἐν Κυδαθ- [ηναίῳ] οἰκῶν ΓͰͰͰΙΙ. Κηφισόδ- [ωρος ἐν Σ]καμβωνιδῶν οἰκῶν [ΓͰͰͰΙΙ. Νικ]όστρατος ΓͰͰͰΙΙ. Θε- [υγείτων Πειραιεὺς ΓͰͰͰΙΙ]. . . . .

II, B.

. . . . . . [Κηροπλάσταις παρα]- δείγμ[ατ]α πλάττουσι, τῶν χαλκ- ῶν τῶν [ε]ἰς τὰ καλύμματα, Νήσ- ῃ ἐν Μελίτῃ οἰκοῦντι ΓͰͰͰ· ἕτερον παράδειγμα πλάσαν- τι τὴν ἄκανθαν εἰς τὰ καλύμ- ματα· Ἀγαθάνωρ Ἀλωπεκῆσι ο- ἰκῶν ΓͰͰͰ. Κεφάλαιον κηροπλ- άσταις ΔΓͰ. Μισθοὶ ἀρχιτέκτ- ονι Ἀρχιλόχῳ Ἀγρυλῆθεν ΔΔ ΔΓͰ· ὑπογραμματεῖ Πυργίων- ι Ὀτ[ρ]υνεῖ ΔΔΔ. Κεφάλαιον μι- σθοῦ 𐅄ΔΓͰ. Ἐγκαυτῇ, τὸ κυμάτι- ον ἐγκέαντι τὸ ἐπὶ τῷ ἐπι- στυλίῳ τῷ ἐντὸς, πεντώβο- λον τὸν πόδα ἕκαστον, πόδας ἑκατὸν δεκατρεῖς, μισθωτῇ προ[σ]απέδομεν, πρὸς ᾧ πρό- τερ[ο]ν εἶχε, Διονυσοδώρῳ ἐν Μελίτῃ οἰκοῦντι· ἐγγυητὴ- ς Ἡρακλείδης Ὀῆθεν ΔΔΔΔͰͰ ͰͰΙ. Κεφάλαιον ἐγκαυτῇ ΔΔ ΔΔͰͰͰͰΙ. Λῆμμα ΧΗΗΔΔΔΓͰͰͰͰ Ι. Ἀνάλωμα τὸ αὐτό. Ἐπὶ τῆ-

ς Α[ἰ]γηΐδος. Λήμματα παρὰ τα- μι[ῶ]ν τῆς Θεοῦ, παρὰ Ἀρησαίχμου Ἀγ[ρ]υλῆθεν καὶ συναρχόντων [ΧΗ?]ΗΗΗ. Υ . . . . . εἰς ἱερὰ με- [.]α τὸν δημ . . . γο[.] ἔνη καὶ ν- [έ]α εἰς θυσίαν τῇ Ἀ[θην]αία- [ι] ⊢⊢⊢ΙΙΙ. Ἀναλώματα· ὠνήμα[τ]- α· χάρται ἐωνήθησαν δύο, ἐς ἃ τὰ ἀντίγραφα ἐνεγράψαμ- εν ⊢⊢ΙΙΙΙ· σανίδες τέτταρες ⊢⊢ ⊢⊢. Χρυσίον ἐωνήθη εἰς τὰς χάλκας, πέταλα 𐅄ΔΓΙ, δραχμῆ- ς ἕκαστον τὸ πέταλον παρ' Ἀδ- ώνιδος ἐν Μελίτῃ οἰκοῦντο- ς Η𐅄ΔΓ⊢. Μόλυβδος ἐωνήθη [δύ]- ο ταλάντω εἰς πρόσθεσι[ν τῶ]- ν ζῳδίων παρὰ Σωστράτ[ου ἐν Μ]- ελίτῃ οἰκοῦντος Δ. Χρυσ[ὸς, π]- ετάλω δύο, ἐωνήθη χρυσῶ[σαι] τὼ ὀφθαλμὼ τοῦ κίονος παρ' [Ἀδ]- ώνιδος ἐν Μελίτῃ οἰκοῦ[ν]το- ς ⊢⊢. Κεφάλαιον ὠνημάτ[ων] Η𐅄 ΔΔΔΓ⊢⊢⊢Ι. Λιθουργικοῦ· ῥαβδώ- σεως τῶν κιόνων τῶν πρ[ὸς] ἕω· τ- ὸν παρὰ τὸν βωμὸν τὸν [πρὸ]ς τ[οῦ] βωμοῦ τῆς Διώνης· Λάσ[σος] Ἀλ[ω]- πε. Φίλων Ἐρχιεὺς, Π[αρμ]έν[ων] Λαόσσου, Καρίων Λαό[σσου, Ἴκαρ(?)]- ος ΗΔ. Τῶν ἐχομένω[ν ἑξῆς, τ]- ῶν δευτέρων· Φάλα[κρος Παιαν]- ιεὺς, Φιλόστρ[ατος Παιανιεὺ]- ς, Θαργή[λιο]ς, [Φίλορμος, Γέρων Φ]- αλάκρου Η[Δ. Τῶν ἐχομένων ἑξ]- ῆς· Ἀμειν[ι]άδ[ης ἐν Κοίλῃ οἰκῶ]- ν, Λυσαν[ία]ς, Σωμέν[ης Ἀμεινιά]- δου, Αἰσχ[ίν]ης, Τιμο[κράτης ΗΔ. Τ]-

ῶν ἐ[χομ]ένων ἐχ[σῆς· Σιμίας ᾿Α]-
λωπ[ε. ο]ἰκῶν, Κέρ[δων, Σίνδρων,]
Σω[κλῆ]ς, Σαννίω[ν, ᾿Επιεικὴς(?), Σ]-
ώ[σα]νδρος 𐅄Δ. Τ[ὸν πρῶτον κίον]-
α [ἀπ]ὸ τοῦ βωμοῦ τ[ῆς Διώνης· Θευγ]-
έ[νη]ς Πειραι. Κ[ηφισογένης Πε]-
ι[ραι.] Τεῦκρος [ἐν Κυδάθη. οἰκ.]
Κηφισόδωρος [ἐν Σκαμβ. οἰκ. Θ]-
[ε]υγείτων Πειρ. [ΗΔ. Κεφάλαιον]
[λ]ιθουργικοῦ 𐅅: χάλκα[ς ἐργαζομ]-
ένοις· Νήσ[ῃ] ἐν Μελί[τῃ οἰκ. μ]-
ίαν Δ⊢⊢⊢⊢. Σωτέλης ᾿Α . . . . .
μίαν Δ⊢⊢⊢⊢. Εὐμηλί[δης? ἐν] Σκ-
αμ. οἰκ. Δ⊢⊢⊢⊢. Φίλι[ος ἐ]ν Σκαμ-
βω. οἰκ. Δ⊢⊢⊢⊢. ᾿Αγόρ[α]νδρος ἐν
Κολλυ. οἰκ. μίαν Δ⊢⊢⊢⊢. Χάλκα-
ς ἐργασαμένῳ ἐξ Μάνιδι ἐν
[. . . . . οἰκ]οῦν. 𐅄ΔΔΔ⊢⊢⊢⊢. Χάλκ-
[ας ἐργασαμέ]νῳ ἕνδεκα Στ-
[. . . . . . . ἐν Κολ]λυ. οἰκοῦντ-
[ι Η|𐅅⊢⊢⊢⊢. Χάλκας] ἐργασαμέν-
[ῳ μίαν . . . . .]κίῳ Δ⊢⊢⊢
[⊢. χάλκας ἐργασαμέ]νῳ τρε-
[ῖς . . . . . . ΔΔ]ΔΔ⊢⊢. Το
. . . . αι.

III, B. Χ . . . .
αν . . . .
αλλ[. . . . . . . ἐν Με]-
λίτῃ [οἰκῶν . . . .]
τοντος . . . .

IV, A. [. . . . . γρ?]άφοντα νεαν[ι]σκον
. . . . . . θ. δ. . . στα αὐτῷ
. . . . . . ἐν Κολλυτῷ οἰκῶν
[τὼ ἵππω(?) κ]αὶ τὴν ἅμαξαν π. . .
. . . . . . ουν 𐅅ΔΔΔΔ. ᾿Αγαθάν-
[ωρ ᾿Αλωπεκῆσι?] οἰκῶν τὸ γύνα-

[ιον τὸ παρὰ(?) τῇ ἀμ]άξῃ καὶ τ²
[όν(?) . . . . εκ

IV, B. . . . . [ἐργασ]-
αμένῳ ἀν[. . . . . εἰς τὴν?]
σελίδα τὴν [καμπύλην? δυοῖν δ]-
ραχμαῖν . . . .
α ἐξ ὧν τὰ μα . . . .
ῳ οἰκοῦντα . . . .
α ἐξ ἐργασα[μένῳ . . . . . . εἰς τὴ]-
ν σελίδα εναυ . . . .
δυοῖν [δραχμαῖν? . . . .
καλύ[μματα? . . . .

V. . . . . ελο.
. . . . Στράτ[ων?]. .
. . . . . ς ΓΗΙΙΙΙ. Διοκλ[ῆς]. . . .
. . . . ος ΔΙΙ. Μίκων ΓΗ. . .
. . . . ΗΗΗ. Ἀντιφάνης [ἐκ τῶν Κερα?]
[μέ]ων, Πραξίας . . . . . .
. . ολλυδαριστ . . . . . [Λά]-
οσσος ΙΙΙC. Ἴασ[ος? . . . . Σ]-
τράτων γ . . . .
κίονι . . . .

LUDOLFUS STEPHANI.

Romae, Kal. Jan. MDCCCXLV.

---

b. TABLETTES VOTIVES (εὐχαριστήρια) D'ATHÈNES ET DE MÉLOS.

L'usage des anciens Grecs de dédier, dans les temples et sanctuaires de leurs divinités, des tablettes de marbre votives, représentant en relief l'objet auquel le voeu se rapportait, ou quelque symbole, est assez connu. On trouve les traces de cet usage surtout là où un sanctuaire quelconque s'adossait immédiatement à quelque rocher. C'est ainsi que

sur le chemin sacré d'Eleusis, entre le Pythion (aujourd'hui le couvent de Daphni) et la mer, à l'endroit où il y avait, sur le territoire du démos Thria, un temple d'Aphrodité Philé (1), la roche à laquelle ce temple s'appuyait, se voit tout-à-fait comme criblée de petites niches pour la plupart carrées, dans lesquelles étaient placées des offrandes (ἀναθήματα) de cette espèce. Sous plusieurs de ces niches on lit encore les inscriptions dédicatoires (2); et feu Mr. Fauvel, si je ne me trompe pas, en faisant remuer la terre au pied du rocher, avait encore trouvé un bas-relief de bronze, représentant deux colombes qui se baisaient: offrande très appropriée à la déesse qu'on y vénérait.

A Athènes même ce genre de niches se trouve en plusieurs endroits. Sur le Pnyx, le rocher taillé à pic qui, du côté sud-ouest, limite le plateau où le peuple s'assemblait et dont une projection forme la tribune (τὸ βῆμα), en est tout criblé, surtout à la droite de la tribune, où ces petits trous carrés se groupent autour d'une niche plus grande qui paraît avoir contenu une statue. Il y en a aussi au-dessus

(1) Athenaeus 6, p. 255. Pausan. 1, 37, 4. Boeckh. ad C. I. I. p. 476.

(2) C. I. n. 507-509. Comme les copies de ces inscriptions, telles qu'elles se trouvent dans le Corpus, sont peu exactes, je saisis cette occasion pour les corriger.

n. 507: ΦΙΛΗΑΦΡΟΔΙΤ.. (dans une seule ligne).
n. 508: ΕΜΝΙΣΘΗΕΠΑΓΑΘΩ
ΠΥΘΟΝΙΚΙΣΜΑΑΡΚΟΣ (sic)
ORRIVS (sic, en lettres latines).
n. 509: ΕΥΑΝΔΡΙΑΙΦ
ΡΟΔΙΤΕΙΕΓΞΑΜ
ΕΝΗΑΝΕΘΗΚΕ

Les trois copies, que Mr. Bœckh a eues du n. 508, sont si peu fidèles, que ce savant a du croire y lire: Εὐνίας Θριάσιος Πυθονίκης Ἀφροδίτης ἱερεύς.

du théatre, sur la roche taillée (1), à côté de la grotte dont l'entrée était jadis décorée du monument choragique de Thrasyllos. Le fond de la double grotte, au-dessous de l'atle septentrionale des Propylées, dédiée jadis à Apollon *Hypakraeos* et à Pan (2), est tout rempli de ces petites niches, et au-dessous de quelques-unes il se trouve encore ici quelques restes d'inscriptions. Les mêmes niches se répètent, le long du côté nord de l'Acropolis, encore en plusieurs endroits, au-dessus du temple des Dioscures (τὸ Ἀνάκειον) et plus loin vers l'est, sans qu'on puisse dire, à quelles divinités ces endroits avaient été consacrés.

(1) Ἡ κατατομή. Harpocr. s. v. κατατομή.

(2) Herodot. 6, 106. Pausan. 1, 28, 4. Eurip. Ion 14. Je suppose que c'est à l'Apollon de cette grotte, au-dessous de l'Acropolis (ὑπὸ τῇ ἄκρᾳ), que se rapporte l'epithète de Ὑπακραῖος donnée à Apollon dans une inscription qui, bien qu'elle ait été trouvée sur l'Acropolis, peut avoir été autrefois placée dans la grotte en-question. C'est une plaque tronquée de marbre pentélique, représentant en bas-relief un fronton soutenu par deux colonnes d'ordre corinthien, dont l'une seulement s'est conservée; dans le fronton il y a un bouclier rond orné d'une tête de Méduse, et d'un côté de la colonne on voit une branche de palmier, de l'autre un vase de la forme d'une *hydria* (v. Ἐφημ. Ἀρχαιολ. n. 463). Au milieu de la plaque se trouve le mot ΠΟΛΕΜΑΡΧΟϹ en grandes lettres dans une couronne (de palmier ou d'olivier?), et en bas il y a l'inscription:

ƆΛΥΒΙΟΣΦΑΥΣΤΟΥ
ΥΣΠΟΛΕΜΑΡΧΗΣΑΣΤΟΝΕΠΙ
ΛΛΟΥΑΡΧΟΝΤΟΣΕΝΙΑΥ
ΑΛΩΝΙΥΠΟΑΚΡΑΙΩ
ΗΚΕΝ

Πολέμαρχος
Π]ολύβιος Φαύστου
. . . ε]ὺς πολεμαρχήσας τὸν ἐπὶ
. . . .]λάου ἄρχοντος ἐνιαυ-
τὸν Ἀπό]λλωνι Ὑποακραίῳ
ἀνέθ]ηκεν.

Le nom du démos, au quel ce polémarque Polybios appartenait, ne saurait être autre que Ἁλαεύς, Θορεύς, Πιθεύς ou Φλυεύς.

[ὺς] τὸν ἄνδρα τὸν ἐπὶ τῆς βα-[κτ]ηρίας εἱστηκότα τὸν παρὰ [τὸ]ν βωμὸν 𐅄Δ. Ἴασος Κολλυτέ-[ὺς τ]ὴν γυναῖκα, ᾗ ἡ παῖς προσ-[πέπ]τωκε 𐅄ΔΔΔ. Κεφάλαιον ἀ-[γαλ]ματοποϊκοῦ ΧΧΧΗΗΗΔΓ· Λῆ-[μμα] ΧΧΧΗΗΗ⊢⊢. Ἀνάλωμα τὸ α-[ὐτὸ]ν. Ἐπὶ τῆς Πανδι-[ονί]δος ὀγδόης πρυτανευούσ-[ης.] Λήμματα παρὰ ταμιῶν τῆς [Θε]οῦ, Ἀρησαίχμου Ἀγρυλῆθεν [κ]-[αὶ] συνα[ρχόν]τ[ω]ν ΧΗΗΔΔΔΓ⊢⊢⊢[⊢Ι. Ἀ]ναλώματα· ὠνήματα· Σα-[νίδ]ες δύο, ἐς ἃς τὸν λόγον ἀ-[ν]αγράφο[μ]εν, δραχμῆς ἑκατέ-[ρ]αν ⊢⊢. Κεφάλαιον ὠνημάτων [⊢]⊢. Λιθουργικοῦ· ῥαβδώσεως τῶν [κι]όνων τῶν πρὸς ἕω· τὸν κατὰ [τ]-[ὸν] βωμὸν τὸν τρίτον ἀπὸ τ[οῦ] β-[ωμ]οῦ τῆς Διώνης· Ἀμεινιάδης [ἐν Κ]οίλῃ οἰκῶν ΔΓ⊢⊢⊢⊢. Α[ἰ]σχ-[ίνης] ΔΓ⊢⊢⊢. Λυσανίας ΔΓ⊢⊢⊢. Σ-[ωμέ]νης Ἀμεινιάδου ΔΓ⊢⊢⊢. Τι-[μοκ]ράτης ΔΓ⊢⊢⊢. Τῶν ἐχομέν-[ων ἑξῆ]ς· Σιμίας Ἀλωπεκῆσι [οἰκῶν Δ]⊢⊢⊢. Κέρδων Δ⊢⊢ΙΙΙΙΙ. Σίν-[δρων Σιμ]ίου Δ⊢⊢ΙΙΙΙΙ. Σωκλ[ῆ]ς Ἀχ-[σιοπείθ]ους Δ⊢⊢ΙΙΙΙΙ. Σαννί[ων] Σι-[μίου] Δ⊢(⊢ΙΙ)ΙΙΙ. Ἐπιεικὴς [Σ]ιμίου Δ[⊢⊢Ι]ΙΙΙΙ. Σώ[σ]ανδρος Σιμί[ου] Δ⊢⊢ΙΙΙΙΙ. [Τῶν] ἐχομ[έν]ων ἑξῆ[ς]· Ὀνήσι-[μος] Νικοστρ[άτ]ου ΔΓ⊢[ΙΙΙ]Ι. Εὔδω-[ρο]ς Ἀλωπεκῆσ[ι οἰκῶ]ν ΔΓ⊢ΙΙ[ΙΙ. Κλ]έων ΔΓ⊢ΙΙΙΙ. Σίμ[ων Ἀγ]ρυλῆ-[σι] οἰκῶν ΔΓ⊢ΙΙΙΙ. [Ἀντί?]δοτος [Γλαύ?]κου ΔΓ⊢ΙΙΙΙ. Ε[ὔδο?]κος ΔΓ⊢ΙΙ

[ΙΙ. Τῶν] ἐχομένω[ν ἐχ]σῆς· Θευγ-
[ένης] Πειραιεὺ[ς] ΔΓ. Κ[η]φισογέ-
[νης Π]ειραιεὺ[ς ΔΓ. Τ]ε[ῦ]κρος [ἐν]
[Κυδα]θηναίῳ [οἰκ]ῶν ΔΓ. Κηφι-
[σόδω]ρος ἐ[ν Σκαμβ]ωνιδῶν οἰ-
[κῶν] ΔΓ. Ν[ι]κό[στρα]τος ΔΓ. Θευγε-
[ίτων Π]ειραι[ιεὺς] ΔΓ. Τοὺς ὀρθοσ-
[τάτ]ας καταχ[σεῦντι· τὼ παρ[ὰ] τῶ-
[ι θυ]ηχοῦ βωμῶ[ι Π]ολυκλῆς [Λ]ακι-
[άδης] ΔΔΔΓ. Ῥ[αβ]δώσεως τῶν κιό-
[νων τ]ῶν πρὸ[ς] ἕω· τὸν κατὰ τὸν β-
[ωμὸν] τὸν πρ[ὸς] τοῦ βωμοῦ [τ]ῆς Διώ-
[νης· Λ]άσσσο[ς] Ἀλωπεκ[ῆθ]εν ΔΔ. Φ-
[ίλω]ν Ἐρχι[εὺ]ς ΔΔ. Π[αρ]μένων Λ-
[αόσ]σου ΔΔ. Κ[αρί]ων Λαόσσου [Δ]Δ. Ἰ-
[καρος? Δ]Δ. Τῶν ἐχομένων [ἐχ]σῆ-
[ς· Φάλ]ακρος Παιανιεὺς [ΔΔ]. Φιλ-
[όστρ]ατος Πα[ι]ανιε. ΔΔ. Θ[α]ργήλ-
[ιος Φ]αλάκρου [Δ]Δ. Φίλορ[μο]ς Φαλ-
[άκρ]ου ΔΔ. Γέρ[ων?] Φαλάκ[ρου] ΔΔ. Τῶν
[ἐχ]ομένων [ἐχ]σῆς Ἀμ[ει]νιάδη-
[ς ἐν] Κοί[λ]ῃ [οἰ]κῶν ΔΔ. [Α]ἰσχίνη-
[ς Δ]Δ. Λυσα[νίας Δ]Δ. Σω[μ]ένης Ἀμ-
[ει]νιάδ[ου ΔΔ. Τ]ιμοκ[ρ]άτης ΔΔ. Τῶ-
[ν] ἐχο[μέν]ων ἐξῆ[ς·] Σιμίας Ἀλ-
[ωπ]εκῆσι οἰκῶν Δ[Ͱ]ͰͰͰΙΙ. Κέρδ-
[ων] Δ[Ͱ]ͰͰͰΙΙ. Σίνδρω[ν] Σι[μ]ίου ΔͰ[Ͱ]
[ͰͰΙΙ]. Σωκλῆς Ἀξ[ιοπ]είθους [ΔͰ]
[ͰͰͰ]ΙΙ. Σαννίων Σι[μίου] ΔͰͰͰ[ͰΙΙ. Ἐ]-
[πιε]ικὴς Σιμί[ου ΔͰͰ]ͰͰ[ΙΙ. Σώσαν]-
[δρος] ΔͰͰͰͰΙ. Τ[ῶν ἐ]χ[ομένων ἐ]-
[ξῆς]· Ὀνήσιμ[ος Νικοστράτου]
[ΔͰͰͰ]ΙΙΙC. [Εὔδωρος Ἀλωπεκῆ]-
[σι οἰ]κῶν. . . . .

III, A, . . . [Τῶν ἐχομ]ένων [ἐξῆς Σιμ]-
[ίας Ἀλωπεκῆ]σι οἰκῶν [ΓͰͰΙ. Κ]-

[έρδων ΓΗΗΙ]. Σίνδρων Σιμί[ου ΓΗ]
[ΗΙ. Σωκλῆς Ἀ]ξιοπείθους ΓΗ[ΗΙ]
[Σαννίων Σί]μου ΓΗΗΙ. Ἐπιγένη-
[ς Σιμίου ΓΗ]ΗΙ. Σώσανδρος ΓΗΗ. Τ-
[ὸν πρῶτον] κίονα ἀπὸ τοῦ βωμοῦ τ-
[ῆς Διώνης]· Θευγένης Πειραιε-
[ὺς ΓΗΗΗΙΙ]. Κηφισογένης Πειρα-
[ιεὺς ΓΗ]ΗΗΙΙ. Τεῦκρος ἐν Κυδαθ-
[ηναίῳ] οἰκῶν ΓΗΗΗΙΙ. Κηφισόδ-
[ωρος ἐν Σ]καμβωνιδῶν οἰκῶν
[ΓΗΗΗΙΙ. Νικ]όστρατος ΓΗΗΗΙΙ. Θε-
[υγείτων Πειραιεὺς ΓΗΗΗΙΙ]. . . . .

II, B.

. . . . . . [Κηροπλάσταις παρα]-
δείγμ[ατ]α πλάττουσι, τῶν χαλκ-
ῶν τῶν [ε]ἰς τὰ καλύμματα, Νήσ-
ῃ ἐν Μελίτῃ οἰκοῦντι ΓΗΗΗ·
ἕτερον παράδειγμα πλάσαν-
τι τὴν ἄκανθαν εἰς τὰ καλύμ-
ματα· Ἀγαθάνωρ Ἀλωπεκῆσι ο-
ἰκῶν ΓΗΗΗ. Κεφάλαιον κηροπλ-
άσταις ΔΓΗ. Μισθοὶ ἀρχιτέκτ-
ονι Ἀρχιλόχῳ Ἀγρυλῆθεν ΔΔ
ΔΓΗ· ὑπογραμματεῖ Πυργίων-
ι Ὀτ[ρ]υνεῖ ΔΔΔ. Κεφάλαιον μι-
σθοῦ ⊡ΔΓΗ. Ἐγκαυτῇ, τὸ κυμάτι-
ον ἐγκέαντι τὸ ἐπὶ τῷ ἐπι-
στυλίῳ τῷ ἐντὸς, πεντώβο-
λον τὸν πόδα ἕκαστον, πόδας
ἑκατὸν δεκατρεῖς, μισθωτῇ
προ[σ]απέδομεν, πρὸς ᾧ πρό-
τερ[ο]ν εἶχε, Διονυσοδώρῳ ἐν
Μελίτῃ οἰκοῦντι· ἐγγυητή-
ς Ἡρακλείδης Ὀῆθεν ΔΔΔΔΗΗ
ΗΗΙ. Κεφάλαιον ἐγκαυτῇ ΔΔ
ΔΔΗΗΗΙ. Λῆμμα ΧΗΗΔΔΔΓΗΗΗ
Ι. Ἀνάλωμα τὸ αὐτό. Ἐπὶ τῆ-

ς Α[ἰ]γηΐδος. Λήμματα παρὰ τα-
μ[ῶ]ν τῆς Θεοῦ, παρὰ Ἀρησαίχμου
Ἀγ[ρ]υλῆθεν καὶ συναρχόντων
[ΧΗ?]ΗΗΗ. Υ . . . . . εἰς ἱερὰ με-
[.]α τὸν δημ . . . γο[.] ἕνη καὶ ν-
[έ]α εἰς θυσίαν τῇ Ἀ[θην]αία·
[ι] ͰͰͰͰΙΙΙ. Ἀναλώματα· ὠνήμα[τ]-
α· χάρται ἐωνήθησαν δύο, ἐς
ἃ τὰ ἀντίγραφα ἐνεγράψαμ-
εν ͰͰΙΙΙΙ· σανίδες τέτταρες Ͱ
Ͱ. Χρυσίον ἐωνήθη εἰς τὰς
χάλκας, πέταλα 𐅄ΔΓΙ, δραχμῆ-
ς ἕκαστον τὸ πέταλον παρ' Ἀδ-
ώνιδος ἐν Μελίτη οἰκοῦντο-
ς Η𐅄ΔΓͰ. Μόλυβδος ἐωνήθη [δύ]-
ο ταλάντω εἰς πρόσθεσι[ν τῶ]-
ν ζῳδίων παρὰ Σωστράτ[ου ἐν Μ]-
ελίτῃ οἰκοῦντος Δ. Χρυσ[ὸς, π]-
ετάλω δύο, ἐωνήθη χρυσῶ[σαι]
τὼ ὀφθαλμὼ τοῦ κίονος παρ' [Ἀδ]-
ώνιδος ἐν Μελίτῃ οἰκοῦ[ν]το-
ς ͰͰ. Κεφάλαιον ὠνημάτ[ων] Η𐅅
ΔΔΔΓͰͰͰͰΙ. Λιθουργικοῦ· ῥαβδώ-
σεως τῶν κιόνων τῶν πρ[ὸς] ἕω· τ-
ὸν παρὰ τὸν βωμὸν τὸν [πρὸ]ς τ[οῦ]
βωμοῦ τῆς Διώνης· Λάσ[σος] Ἀλ[ω]-
πε. Φίλων Ἐρχιεὺς, Π[αρμ]έν[ων]
Λαάσσου, Καρίων Λαά[σσου, Ἴκαρ(?)]-
ος ΗΔ. Τῶν ἐχομένω[ν ἑξῆς, τ]-
ῶν δευτέρων· Φάλα[κρος Παιαν]-
ιεὺς, Φιλόστρ[ατος Παιανιεὺ]-
ς, Θαργή[λιο]ς, [Φίλορμος, Γέρων Φ]-
αλάκρου Η[Δ. Τῶν ἐχομένων ἑξ]-
ῆς· Ἀμειν[ι]άδ[ης ἐν Κοίλῃ οἰκῶ]-
ν, Λυσαν[ία]ς, Σωμέν[ης Ἀμεινιά]-
δου, Αἰσχ[ίν]ης, Τιμο[κράτης ΗΔ. Τ]-

ὤν ἐ[χομ]ένων ἐχ[σῆς· Σιμίας Ἀ]-
λωπ[ε. ο]ἰκῶν, Κέρ[δων, Σίνδρων,]
Σω[κλῆ]ς, Σαννίω[ν, Ἐπιεικὴς(?), Σ]-
ώ[σα]νδρος 𐅄Δ. Τ[ὸν πρῶτον κίον]-
α [ἀπ]ὸ τοῦ βωμοῦ τ[ῆς Διώνης· Θευγ]-
έ[νη]ς Πειραι. Κ[ηφισογένης Πε]-
ι[ραι.] Τεῦκρος [ἐν Κυδάθη. οἰκ.]
Κηφισόδωρος [ἐν Σκαμβ. οἰκ. Θ]-
[ε]υγείτων Πειρ. [ΗΔ. Κεφάλαιον]
[λ]ιθουργικοῦ 𐅅: χάλκα[ς ἐργαζομ]-
ένοις· Νήσ[ῃ] ἐν Μελί[τῃ οἰκ. μ]-
ίαν Δ⊢⊢⊢⊢. Σωτέλης Ἀ . . . . .
μίαν Δ⊢⊢⊢⊢. Εὐμηλί[δης? ἐν] Σκ-
αμ. οἰκ. Δ⊢⊢⊢⊢. Φίλι[ος ἐ]ν Σκαμ-
βω. οἰκ. Δ⊢⊢⊢⊢. Ἀγόρ[α]νδρος ἐν
Κολλυ. οἰκ. μίαν Δ⊢⊢⊢⊢. Χάλκα-
ς ἐργασαμένῳ ἐξ Μάνιδι ἐν
[. . . . . οἰκ]οῦν. 𐅄ΔΔΔ⊢⊢⊢⊢. Χάλκ-
[ας ἐργασαμέ]νῳ ἕνδεκα Στ-
[. . . . . . . ἐν Κολ]λυ. οἰκοῦντ-
[ι Η𐅄⊢⊢⊢⊢. Χάλκας] ἐργασαμέν-
[ῳ μίαν . . . . .]κίῳ Δ⊢⊢⊢
[⊢. χάλκας ἐργασαμέ]νῳ τρε-
[ῖς . . . . . . ΔΔ]ΔΔ⊢⊢. Το
. . . . οι.

III, B.

Χ . . . .
αν . . . .
αλλ[. . . . . . . ἐν Με]-
λίτῃ [οἰκῶν . . . .]
τοντος . . . .

IV, A.

[. . . . . γρ?]άφοντα νεαν[ι]σκον
. . . . . . θ. δ. . . στα αὐτῷ
. . . . . . ἐν Κολλυτῷ οἰκῶν
[τὼ ἵππω(?) κ]αὶ τὴν ἅμαξαν π. . .
. . . . . . οιν 𐅄ΔΔΔΔ. Ἀγαθάν-
[ωρ Ἀλωπεκῆσι?] οἰκῶν τὸ γύνα-

[ιον τὸ παρὰ(?) τῇ ἁμ]άξῃ καὶ τ²
[ὸν(?) . . . . εκ

IV, B. . . . . [ἐργασ]-
αμένῳ ἀν[. . . . . εἰς τὴν?]
σελίδα τὴν [καμπύλην? δυοῖν δ]-
ραχμαῖν . . . .
α ἐξ ὧν τὰ μα . . . .
ῳ οἰκοῦντα . . . .
α ἐξ ἐργασα[μένῳ . . . . . . εἰς τὴ]-
ν σελίδα εναυ . . . .
δυοῖν [δραχμαῖν? . . . .
καλύ[μματα? . . . .

V. . . . . ελο.
. . . . Στράτ[ων?]. .
. . . . . ς ΓΗΙΙΙΙ. Διοκλ[ῆς]. . . .
. . . . ος ΔΙΙ. Μίκων ΓΗ. . .
. . . . ΗΗΗ. Ἀντιφάνης [ἐκ τῶν Κερα?]
[μέ]ων, Πραξίας . . . . . .
. . ολλυδαριστ . . . . . [Λά]-
οσσος ΙΙΙC. Ἴασ[ος? . . . . Σ]-
τράτων γ . . . .
κίονι . . . .

LUDOLFUS STEPHANI.

Romae, Kal. Jan. MDCCCXLV.

---

b. TABLETTES VOTIVES (εὐχαριστήρια) D'ATHÈNES ET DE MÉLOS.

L'usage des anciens Grecs de dédier, dans les temples et sanctuaires de leurs divinités, des tablettes de marbre votives, représentant en relief l'objet auquel le voeu se rapportait, ou quelque symbole, est assez connu. On trouve les traces de cet usage surtout là où un sanctuaire quelconque s'adossait immédiatement à quelque rocher. C'est ainsi que

8. an. 872.

IMP HADRIANO N̄ III COS
EX RAT TEST
N CXLIIX

A Ostia. Murat. p. 319. 6. Fea, Misc. p. 195.

9. an. 872.

IMP CAES HADRIANO
III COS EX RAT
TESTI
N CCXXIX

Murat. p. 319. 5.

10. an. 886.

M ANTONIO ET SISENNA
COS EX R LVCANONIAE BETILIAE NE

Marmo rozzo nei giardini del Vaticano venuto da Ostia. Codice barberiniano del Doni p. 554; scorretta nell'opera stampata dello stesso Doni cl. II. n. 144, e nel Murat. p. 324.3, che la presero dagli avversarj di Achille Stazio.

11. an. 887.

SeRVIANO III COS
EX RAT
VALENTIS
LXXXIIII

Marini, iscriz. albane p. 33.

12. an. 888.

PONTIANO ET ATILIANO COS EX RATIONE
REDEMPTORIs N XXXVIIII

Masso di marmo africano, trovato nella ricostruzione della basilica di s. Paolo.

13. an. 893.

ANTON AVG III ET VER COS
EX R EVTICH ET HERMETIS
LOC HECAT

Mur. p. 327. 2. dal Ligorio.

Si annettono le altre iscrizioni di egual natura, le quali non portano se non che il semplice consolato, ed altre poche apocrife, come sarebbero la muratoriana p. 319. 7. o quella dello Spon, Miscell. p. 268.

14. an. 905.

GLABRIONE ET HOMVLLO COS
EX RAT L . . . . .
N CXXCIIII

Doni cl. II. n. 161. viziata presso il Murat. p. 331. 2. ed il Grutero p. 1083. 3 e 6, che l'ebbero dal Ligorio.

15. an. 916.

LAELIAN . . .
ET PASTO COS EX RAT
SEX ET HER LOC CLX
N ∞LXXXIII

In Roma, sopra un marmo rozzo. Dal codice vaticano del Manuzio n. 6035. Corrotta presso il Doni cl. II. n. 162, il Muratori p. 437, 5, il Marini, iscr. albane p. 34, i quali la desunsero dall'altro codice vaticano dello stesso Manuzio n. 6040, ove sembra averla ricevuta dal Ligorio.

16. an. 916.

LAELIANO ET PAS COS
LOC CLX HERMOgenis
N ∞ ∞ LIIX

Dallo stesso codice vaticano, n. 6035.

17. an. 919.

SERBILIO PVDENTE
ET FVFIDIO POLLIONE
COS CAESVRA CLA
HIER ATTICI ET APOLLO
NILVPI . . . .

In marmo bianco. Doni cl. II. n. 166. Correggi HERodis invece di HIER.

18. SVB. CVRA MINICI SA . . .
PR CRESCENTE LIB NI . . .

In un pezzo di cipollino trovato alla Marmorata. Marini, iscr. albane p. 31.

19. an. 861.

AP . ANNIO . GALLO . M . ATILIO . BRADVA . EX . RAT
FESTI . VRBASI . CAES . NOS . SER . NVM CCCXV

Grut. p. 1082. 15. a Porto. Proviene dal Ligorio, e il Marini la giudicò falsa ne' suoi Piombi n. 51. Quantunque non se ne voglia portare un così severo giudizio, non pare però da dubitarsi, che quell' VRBASI sia una interpolazione del Ligorio.

20. an. 959.

EPICTETVS AVGVS . . .
PRO ACTOR PROC . . . .
IOC III LIB SECCOM L . . .
alBINO E AEMILIANo cos
. . . AVR DEMETRI B . . . .
sub cuRA. AVR EPITY ncani
. . . VE C AVR . . . .

Gran masso di marmo con pessime lettere e malconcie dall'età nelle Terme antoniniane.

In quanto al significato della formula EX RATIONE, la quale trovasi tutta distesa nel num. 12, già il Fea (Miscell. 1. p. 19. 3.) ne propose la vera spiegazione, confermata dal Borghesi coll'ajuto della sua iscrizione num. 10, imperocchè in questa vien ricordata una femmina, ciò che sembra escludere l'idea del Marini (Iscr. alb. p. 33.), il quale opinò che lo spedizioniere in essa fosse menzionato. S'indica piuttosto il proprietario del marmo, non essendo altro l'EX RATIONE, secondo il Fea, che il moderno *di*

ragione ossia *per conto*, *di pertinenza*, mentre il numero vi indica, quanti pezzi a lui spettassero. Che invece dell'EX RAT il semplice genitivo possa adoprarsi, ce lo mostra l'iscrizione num. 16, ed è questo il caso nella iscrizione che abbiamo impreso ad illustrare, la parola *ratio* in esso titolo non spettando all'EX RAT, ma menzionandosi con essa il proprietario, cioè la *ratio urbica*. Sarà tempo adunque di tornare ora alle nostre colonne.

L'epoca, alla quale appartengono, ci vien indicata mercè il consolato segnatovi L. AELIO. CAESARE. N. II ET. BALBINO. COS. È conosciuto bastantemente quel Cejonio Commodo, detto pure L. Aurelio Vero (Sparziano Adr. p. 11. Elio Vero p. 14. ed. Salmas.), il quale, dal vecchio Adriano adottato, assunse il nome di Elio Cesare, ma compiuto appena il secondo suo consolato, morì prima dell'imperatore che gli aveva decretata la successione (Sparz. El. Vero. p. 14. 15. ed. Salmas. cf. Eckhel. D. N. VI. p. 526.). L'altro coll'intero suo nome chiamasi P. Caelius Balbinus Vibullius Pius. Se a cagione del nome si ha d'aver per certo che da lui discendesse l'imperatore D. Celio Balbino, il quale del resto anche secondo Erodiano (VII. 10.) era di genere nobile, ci riescirà possibile di fissare l'origine della sua famiglia, essendochè l'anzidetto imperatore gloriavasi d'essere discendente da Balbo Cornelio Teofane, celebre storico mitilenese ed amico di Pompeo Magno, che gli procurò la cittadinanza romana (Iul. Capit. Max. et Balb. p. 168. ed. Salmas.). Il di lui figliuolo fu fatto procuratore dell'Asia da Augusto e credevasi grand'amico di Tiberio (Strab. XIII. vol. III. p. 139. ed. Tauchn.), benchè più tardi il suo figliuolo ed il nipote dal medesimo imperatore fossero costretti a por mano alla propria vita (Tac. Ann. VI. 18.). Il nostro Balbino dopochè con distinzione, pare, avesse servito in diversi impieghi civili e militari, fu *adlectus inter patricios* da Adriano, ciò che rileviamo da titolo gruteriano posto in suo onore nell'anno precedente al suo consolato, del qual onore fu ornato nel 137 dell'era cristiana (Grut. p. 393. 6.). Spetta

adunque l'iscrizione nostra all'impero di Adriano, di quel principe che più d'ogni altro adornò con splendidissimi edifizj la sua capitale.

Padrone delle colonne è la *ratio urbica*. Ratio nell'impero romano, sotto la dominazione de' Cesari, significa una commissione incaricata di qualche ramo dell'amministrazione e precipuamente secondo dice il nome, de' loro conti, composta di un certo numero di ragionieri coi loro assistenti, ossia una computisteria. Sono questi impiegati dell'imperatore non spettanti che al fisco ed al patrimonio, cioè alla fortuna privata di lui, e perciò quasi sempre liberti. Tralasciando del tutto quelli, che diconsi *a rationibus* (cf. Mur. p. 896. 2; 903. 7; 921. 1. Donat. 308. 7; 329. 4. Reines. IX. 4, ed altre), impiegati nell'amministrazione delle finanze in generale, coi loro *adiutores* (Mur. 900. 8; 902. 3. Donat. 309. 1; 313. 3.), *tabularii* (Mur. 898. 6.), *custodes tabularii* (ib. 901. 6.), tutti anch'essi servi o liberti degli Augusti; mi piace riferir qui brevemente le razioni principali, di cui abbiamo notizia, e sono la *ratio voluptatum* ossia *voluptuaria* (ib. 898. 7; 903. 1; 921. 10; 934. 4. Marini Atti p. 92.), la *ratio vigesimae hereditatium* e la *ratio patrimonii*. Secondo ci narra Svetonio (Tib. 42.), instituì Tiberio per la prima volta *novum officium a voluptatibus praeposito equite romano*, il qual uffizio dovea chiamarsi ratio. La seconda, da cui a buon dritto il ch. Gervasio (iscr. messinesi. Napoli 1840. 4. p. 17. sqq.) ha distinta la *ratio hereditatium* siccome spettante al *patrimonio*, insieme col quale spesso vien menzionata, ebbe la sua origine fin da' tempi di Augusto, che per tutto l'impero fece levar quel dazio, il perchè per tutto l'impero rinvengonsi di quegli impiegati e procuratori, detti anche semplicemente *procuratores vigesimae hereditatium* (e. g. Donat. p. 249. 1. Reines. VI. p. 123. 126.), non altrimenti che *procuratores patrimonii* nelle provincie dipendevano dalla *ratio patrimonii*, dappertutto trovandosi le possessioni degli imperatori. Quant'all'altro personale di tali corpi, ne troviamo menzionati TABVLARII (Grut. 589.

8. 9. 11; 590. 5; 592. 1; 599. 9. Doni V. 126. Maffei M. V. 128.), CVSTODES(Murat. 890. 7.), PRAEPOSITI TABVLAR. (Donat. p. 311. 5. Reines. IX. 559.), SCRIBAE (Mur. p. 937. 7.), LIBRARII (Fabr. II. 223.), A COMMENTARIIS (Grut. 599. 1. Donat. 2. 6. Fabr. V. 151. Maff. 357. 1.), ADIVTORES (Donat. 25. 1. Grut. 579. 10.), DISPENSATORES (Fabr. 1. p. 183.), PEDISSEQVI (Marini Att. p. 92.), CONTRASCRIPTORES (Grut. 579. 10.), ARCARIVS (cf. Gervasio. l. l. p. 19., il quale cf. anche sugli impiegati anzidetti.), ossia tutta la gerarchia degli uffizj romani. — Il celebre Marini ha esternato l'opinione, che, se qualche volta STATIO PATRIMONII ossia HEREDITATIVM si rinviene, quest'espressione non dicesse nient'altro che RATIO, e che inoltre *officium*, *scrinium*, *numerus*, tutti non significassero che quella medesima cosa, il luogo cioè, dove si adunavano gli uffiziali del fisco della casa imperiale. (Atti Arv. l. c. Schede vaticane.) Credo nondimeno, che, quantunque spesso una espressione venga usata per l'altra, bene deve distinguersene il senso primario, imperocchè *ratio* sempre è siccome il nome *in abstracto*, mentre *statio* piuttosto è il luogo, *officium*, *scrinium*, *numerus* il complesso degl'impiegati di una *ratio* ossia il nome collettivo di essi, benchè non voglia negare, che, siccome dai Francesi *bureau*, che è propriamente il luogo, si adopra pel magistrato medesimo, così anche *statio* può dirsi per *ratio*, ciò che provanci diversi piombi fatti *sub cura procuratoris stationis patrimonii* (Marini schede vatic. piombi 13. 22. 24. Donat. p. 144. 2.) ed altri titoli. Che *numerus* poi ed *officium* con *ratio* non debba identificarsi, me lo mostra un *librarius ex numero rationis hereditatium* presso Fabretti (II. 223.) con un *coadiutor officii rationis* di Orelli (3427. Donat. p. 25. 1.) insieme col significato di *officium* nel codice teodosiano e simili opere. — Non trattenendoci a ragionare ancora delle varie altre *rationes*, della *ratio castrensis*(e. g. Reines. IX. 559. Donat. p. 311. 5.), *fisci* (Donat. 316. 4.), *ratio summi choragi* (Grut. 579. 10.), *ornamentorum* (ibid.), *vestium scenicarum et gladiatoriarum*

(Fabr. V. 151.), *aquariorum* (Donat. p. 313. 5; 328. 8.), della *ratio portuensis* (Spon 217.) alla fine, e *ratio marmorum* (ib. p. 209. Spanhem. ep. ad Morellium 1. §. 17. Murat. p. 751. 2. Orell. 3246.), sarà tempo di tornare alla *ratio urbica* della iscrizione nostra.

Ratio urbica adunque, secondo la nostra esposizione su *ratio* in generale ,è una computisteria delle cose imperiali, in quanto spettano alla città di Roma. Un *rationalis urbis Romae* ed un *procurator in urbe* (Grut. 1098. 1. Spon, 148.) occorrenti in lapide antiche pongonsi a confronto, senzachè ne potessero farsi conchiusioni sui loro impieghi, se non altra testimonianza ci avesse recata la *notitia dignitatum imperii* (per occidentem XI. p. 81.), nella quale sotto la disposizione *viri illustris comitis rerum privatarum* con dieci altri *rationales* e *procuratores* delle diverse provincie un *rationalis* ed un *procurator rei privatae per urbem Romam* vengono citati. È vero, che quivi si tratta d'una costituzione dell'impero totalmente diversa da quella dell'epoca di Adriano; sappiamo però da Cassiodoro (VI. 8.), che la *comitiva privatarum* per cura de' razionali amministrò una volta le possessioni private del principe e successe così nell'amministrazione regolata da Costantino al *procurator patrimonii* de' tempi anteriori. (cf. Burmann, de vectigg. Poleni thes. I. p. 1003.) Se dunque un *rationalis* e *procurator per urbem* dipendono dal *comes rerum privatarum*, è probabile, che anche la *ratio urbica* spetti al patrimonio, sicchè essa sia dipendente dalla stessa *ratio patrimonii*, ovvero la *ratio patrimonii* stessa in quant'alla città di Roma, la quale nei piombi del Marini num. 7 e 65 in maniera poco differente chiamasi STATIO VRBANA AVG. La *ratio patrimonii* aveva anche la soprantendenza delle fabbriche, che facevansi per conto degli imperatori; ce lo provano molti bolli di tegole e tubi di piombo. (Cf. Marini, schede vatic. n. 1232: RATIONIS PATRIMONII, insieme colla sua spiegazione delle sigle R. S. P, ib. 1176–1185, per *rationis summae* o *summarum patrimonii*. Non potrebbe leggersi *sacri patrimonii*? Cf. Cod. L. I. tit. 39. de

officio comitis sacri patrimonii). Così non può farci meraviglia, che marmi si siano spediti alla *ratio urbica*, se da vero essa era una suddivisione della *ratio patrimonii* spettante alla città di Roma.

Aggiunto allo *rationis urbicae* leggiamo SVB CVR IRENAEI AVG LIB PROC, siccome in tubi di piombo vi occorre più volte *sub cura* di tale procuratore, che sempre è liberto dell'Augusto, il cui nome vien premesso (cf. Marini, tubi 16—19. 21. 22. 24. 25. 26.). Fu senza dubbio *procurator patrimonii* nella città di Roma, ufficio che, abbiamo veduto, da principio esercitavasi da liberti, ma sotto Costantino divenne una dignità chiamata *Comes rerum privatarum*, ed attesa l'*urbica procuratio* mentovata da Ulpiano (Dig. L. IV. tit. 4. de minoribus §. ex facto.), egli forse potrebbe chiamarsi *procurator urbicus*, ovvero *in urbe* col confronto della lapide Sponiana 148.

Passando adesso alla seconda parte della nostra epigrafe, mi contenterò di propor quì ciò che intorno ad essa mi scrisse il sommo conoscitore di queste cose, il sig. conte Borghesi. » La voce CAESVRA, dice egli, che significa *tagliamento*, è opportunissima per indicare la cava, da cui furono tagliati questi marmi. Era già stata adoprata in iscrizione presso il Doni (cl. II. n. 166.) dell'anno 919.

SERBILIO PVDENTE
ET FVFIDIO POLLIONE
COS CAESVRA CLA
HIER ATTICI ET APOLLO
NI LVPI . . . .

nella quale correggi HERodis invece di HIER. Provenne questo marmo dalle cave private, che probabilmente in Paro si facevano lavorare dal celebre Claudio Erode Attico e da Apollonio Lupo. Le nostre colonnette invece saranno state estratte dalle pubbliche lapicidine, a cui presiedeva il centurione Tullio Saturnino. Per provare che a simili imprese si proponevano dei militari opportunamente ha citato la lapida di Siene del Labus, alla quale s'aggiungono

due altre pubblicate dal Letronne nel primo tomo delle iscrizioni egiziane, le quali risguardano le cave di porfido e di granito nel Monte claudiano nell'Egitto, alle quali furono preposti Annio Rufo centurione della legione XV Apollinare sotto Trajano e Avito tribuno della coorte prima Flavia equitata dei Cilici nel secondo anno di Adriano (1). Sono d'accordo col Letronne, che, lavorando a tali miniere delle centinaja, anzi delle migliaja di condannati, era necessario un presidio, che gli avesse in guardia e li tenesse in dovere, ma non accolgo la di lui opinione che questo presidio fosse necessariamente della stessa legione o della stessa coorte, a cui spettava il *praepositus*. In conseguenza di questo suo avviso egli è obbligato a concedere che una parte almeno della legione Apollinare ai tempi di Traiano stanziasse in Egitto, quando è certo che da Vespasiano in poi ella fu sempre acquartierata nella Cappadocia. Dall'altra parte mi sembra poco probabile una così frequente variazione nei corpi che componevano il presidio, giacchè una terza lapida da lui pure riferita affida questa incumbenza sotto lo stesso Trajano ad Ennio Prisco tribuno della legione XXII Dejotariana. Per mè tali prepositi furono ufficiali distaccati come i nostri comandanti delle fortezze, che spesso non sono dello stesso reggimento che vi è di

(1) ANNIVS RVFVS . 7 . LEG . XV
APOLLINARIS . PRAEPOSITVS
AB . OPTIMO . TRAIANO
OPERI . MARMORVM . MONTI
CLAVDIANO . V . S . L . M

Nel Monte claudiano in Egitto. Letronne, iscriz. egiz. T. I. p. 124.

Dedicazione d'un tempio fatto fabbricare al Monte claudiano nel secondo anno d'Adriano da Epafrodito Sipriano ΜΙΣΘΩΤΗΣ ΤΩΝ ΜΕΤΑΛΛΩΝ per ordine di Ramnio Marziale prefetto dell'Egitto, ΕΠΙΤΡΟΠΟΥ ΤΩΝ ΜΕΤΑΛΛΩΝ ΧΡΗΣΙΜΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΑΠΕΛΕΥΘΕΡΟΥ ΟΝΤΟΣ ΠΡΟΣ ΤΟΙΣ ΤΟΥ ΚΛΑΥΔΙΑΝΟΥ ΕΡΓΟΙΣ ΑΟΥΙΤΟΥ ꝑ ΣΠΕΙΡΗΣ ΠΡΩΤΗΣ ΦΛΑΟΥΙΑΣ ΚΙΛΙΚΩΝ ΙΠΠΙΚΗΣ. Letronne, iscr. egiz. T. I. p. 153.

guarnigione. Molti esempj si trovano negli scrittori e nelle lapide di ufficiali trasportati ad altre funzioni fuori dei loro corpi. Ne cito dal solo Steiner i num. 161 e 175, dai quali vediamo che il numero dei Britoni era sottoposto a due centurioni della legione XXII Primigenia, e il num. 254, il quale c'insegna che i pediti trevirensi fecero un pezzo di strada o di canale sotto gli ordini di un ufficiale della legione VIII Augusta. Nel Grutero p. 46. 2. si fà menzione d'un centurione che faceva l'EXERCITATOR degli equiti singolari, il quale non era certamente del loro corpo, perchè questi non ebbero mai centurioni. Bastano questi cenni per conoscere, come un centurione della legione XXII Primigenia possa essere ricordato su queste colonnette, che, se sono di pavonazzetto, devono provenire dall'Oriente, imperocchè non abbiamo alcun dato, il quale ci autorizzi a credere, che siano mai venuti a Roma dei marmi dalla Germania, dove stanziava la legione XXII Primigenia. »

Poco resta da dire intorno le altre iscrizioni, che portano le nostre colonnette. Leggiamo sur una OFF PA, sull'altra più compiutamente OFF PAPI, nota, cioè, dello scarpellino, al quale fu affidato il lavoro, annessa nella stessa guisa, in cui su tante tegole e tubi di piombo dopo il procuratore c'è notato l'officinatore, ora nel primo caso col titolo OFFIC ossia *officinator* e qualche volta con espresso il F ossia *fecit* (Marini, piombi 25.), ora nella solenne formola EX OFFicina col genitivo (ib. 25. a). Osserva il ch. Borghesi che l'officina non poteva scolpirsi, se non dopochè essi marmi fossero arrivati in Roma, e, siccome il N XCIV LOCO XX evidentemente è dello stesso scarpello, così dovrà credersi altrettanto di lui e delle diverse note dell'altra colonnetta. La voce LOCO ossia LOCVS adunque secondo lo stesso sommo autore deve spiegarsi colla supposizione, che la ripa del Tevere fosse divisa in tanti compartimenti, a cui diedesi il nome di LOCVS, che dovevano essere ben ampii, se ognuno di essi secondo le iscrizioni riferite sotto 15 e 16 era capace di contenere almeno

un migliaio di questi gran sassi, di cui il N XCIV ecc. notava il numero. Che sulla seconda colonna il LOCVS vedesi ripetuto, forse dovrebbe spiegarsi così, che dopo deposto in un luogo, il marmo poi fosse trasportato in un altro. LOCVS NIICIA non dà senso veruno: la rozzezza del marmo fà credere, che forse potesse leggersi LOCVS NXCIA.

Quant'all'iscrizione principale, l'indicazione del proprietario può stare egualmente, sia che l'iscrizione si supponga incisa innanzi l'imbarco secondo l'avviso del Marini, sia dopo lo sbarco. Se da vero essa è di altra mano, che quelle, di cui ora abbiamo ragionato, pare confermarsi l'opinione del Marini, che nelle petriere, cioè, s' incidevano tali titoli; siccome però nelle altre epigrafi di tali lapide non c'è differenza di scarpello, così potrebbe darsi, che anche sulle nostre colonnette quelle iscrizioni siano incise dopo l'arrivo in Roma, collo scopo di far conoscere a chi appartenevano tali massi fra l'immenso numero depositato sulla Marmorata; se non vogliamo ammettere, che per eccezione ad esse sia apposta l'indicazione del proprietario prima dell'imbarco, sentenza che forse vien appoggiata dall'aggiunzione della CAESVRA. Certo almeno si è, che il LOCVS e N doveva mettervisi in Roma, cosa che provaci l'identità della scrittura con quella di OFF.

II. LETTERATURA.

Monumenti inediti a illustrazione della storia degli antichi popoli italiani dichiarati da Giuseppe Micali. *Firenze.* 1844. 8. *pagg.* 443, *con atlante in foglio di tavole LX.*

L' opera di cui imprendiamo a ragionare può chiamarsi una delle più importanti di cui siasi arricchita la scienza dell' antichità figurata in questi ultimi tempi. L' A. allorquando tra i viventi ne facea sua occupazione, volle chiamarla il suo testamento. Noi possiamo dire, che se n' è

eretto un monumento, il quale anche alla posterità da noi lontana recherà vanto e meritato grido de' suoi talenti, del suo zelo e della sua veramente instancabile attività. La perfezione che ha saputo dare a quest' ultimo suo lavoro, (che al nostro Instituto riesce particolarmente prezioso, siccome quello che adempie numerose ed importanti lacune ch'esso ha lasciate, sia per l'insofficienza de'suoi mezzi, ossia pure per il poco zelo de' suoi corrispondenti; i quali manco dalle scoperte le più singolari, e le più degne di muover grido, lasciano svegliarsi dalla specie di letargo che gli assonna), gli merita tanto maggior gloria, in quanto egli ha saputo in gran parte emanciparsi dal freno che gl'impose la mancanza d'una soda letteraria instituzione, che nella sua gioventù forse non potea aversi. Ancorchè non abbia potuto riparare al grande difetto del tutto, pure lo studio posto a farlo meno grave che fosse possibile deve aumentare la stima verso di lui. Posso dire che nell' edizione di cui stiamo per rendere conto, si mostra uno de' conoscitori i più esperti de' monumenti di provenienza etrusca che a mè sieno cogniti. Ma anche se non fosse tanto grande la copia di cognizioni archeologiche, di cui verso di lui mi professo debitore, illimitata dev' essere la riconoscenza di tutti quelli che amano la scienza nostra, in riguardo dei numerosi monumenti da lui radunati mercè le fatiche di lunghi viaggi e di continue brighe. Cotali elogj in bocca mia compariranno tanto più imparziali, in quanto sempre l' autore mi ebbe a suo positivo nemico, non cessando mai di dir male e in discredito dell'Instituto, parte dei lavori del quale stava affidata alle mie cure. Si mostra tale anche nel volume che contiene le dichiarazioni de' monumenti da lui pubblicati nell' atlante annesso, non citando i lavori dell' Instituto se non per necessità, per lo più ignorandoli del tutto e non degnandosi di nominarmi nemmeno dove segue diverso parere, molto meno dove và frugando le cose da noi esposte.

La scelta dei monumenti proposti è giudiziosissima, meno deve lodarsi la parte esplicativa in quanto si riferisce

all'interpretazione de' soggetti; giudiziosissimo e per lo più assai sagace si mostra nel ragionare dell' uso a cui hanno servito gli avanzi da lui trattati, delle particolarità che mostrano e talvolta anche del merito d' arte che presentano. Dappertutto si scorge l' uomo di mature esperienze, di buona dote d' osservazioni e che ha girato molto, non sdegnandosi mai di pigliare da tutti. Può lodarsi in generale pure l'esecuzione de' disegni ed il modo in cui li ha fatti moltiplicare. Mancanze che si sono introdotte o per insofficienza degli artisti adoperativi, o per poco comodo che recavangli le circostanze, l'avranno scusato maggiormente presso quei che di propria esperienza sanno, quali e quante difficoltà porgono lavori de' cosiffatti. Mostrasi assai accorto anche in questo, che si è ingegnato di rendere le pubblicazioni da lui ammanite meno costose che fosse possibile, adoperando i colori soltanto in quei casi dove la loro mancanza poteva suscitare idee o false o insufficienti degli oggetti riportati. Nulla dove s'incontra inutile lusso, ma nemmeno falsa economia. La sua maniera di comunicare nuovi archeologici fatti può servire di modello, con tutti i difetti che vi sono rimasi, a quei che vogliono rendere la nozione dei monumenti, ma non riprodurre opere d'arte, secondo usa per eccellenza il sig. duca di Luynes.

Se noi volessimo atterrare tutte le osservazioni che sono nate o per comprovare o per combattere le cose esposte dall' A., verressimo in caso di compilare un volume per mole forse non minore di quello da lui dato in luce: tale e tanta è la materia che porgono le cose da lui raccolte. Intenziona nostra non è questa. A noi basta additare i gruppi principali, che compongono i fatti riportati, e di aggiungere a questi cenni qualche opinione nostra che forse si raccomanderà alla attenzione de' dotti.

Formano l' apertura di questa raccolta varie tavole di monumenti esotici: vuo' dire persiani ed egizj, col confronto de' quali l' A. s' ingegna di assicurare solida base alle sue opinioni intorno analoghe rappresentanze etrusche. Fin quì peraltro si è guadagnato poco con questo saggio

di archeologia comparativa. Anzi mostra lo stesso inconveniente che suol avere lo studio comparativo delle lingue quando chi vuol farne uso, non ha piena e profonda cognizione nè dell'idioma che deve chiarirsi nè della lingua che chiama in comparativo ajuto. La parte debole dell'A. è la sua pur troppo superficiale cognizione de' soggetti rappresentati nei monumenti etruschi ed in questo riguardo può dirsi che non ha bastevole intelligenza dell'argomento che cerca illustrare; dell'antichità persiana ed egizia poi capisce tanto, quanto può capire un laico, il quale deve ogni sua nozione letteraria ad altri, e che confonde tutto per non saper distinguere veruna cosa che s'interni un po' più nell' idea fondamentale. Chè non basta saper apprezzare lavori più o meno fini, qualche rappresentato un po' più strano e rassomiglianze del tutto accidentali. Con tutto ciò il suo tentativo merita riconoscenza per essere stato esso il primo che abbia posto mano a siffatto studio intrigatissimo, ma ad un tempo importantissimo. L'impulso da lui dato non sarà senza effetto, e, se dobbiamo sperare qualche discioglimento de' nodi assai complicati che ci porgono le antichità etrusche, da questo studio di comparazione si ha da attendere i lumi senza cui sempre ci troveremmo al bujo.

Quanto sieno sorprendenti le analogie che anche una percorsa superficiale ci fà scorgere, basti mostrare un solo esempio dovuto all'accortezza dell'A. È dessa una figura pantea di bronzo, che secondo lo Champollion ritrae l'immagine del grande Pan e che si conserva nel Museo egiziano del Louvre. È coperto il corpo intero d'occhj non altrimenti che la figura dell' Argo Panofka sulla pittura vascularia vulcente data in luce dal Panosle. Quivi senza decidere, se questo modo di mitica espressione accettato da quel pittore ceramografico, provenga direttamente dall'Egitto, conviene dire almeno essere l'una e l'altra configurazione identica. Ancorchè non si trattasse di materiale trasporto di simile idea dall'uno all'altro paese e che fosse nata spontanea siffatta idea molto ingenua presso l'una e l'altra nazione, sempre darebbe a intendere viemmeglio

non chè le intime relazioni che sussistono fra il vasto sistema della mitologia egizia ed i mitici complessi della demonologia etrusca, ma il senso più nascoso della così figurata favola eziandio.

Troviamo rimpatriato il nostro A. nelle esposizioni delle tavole che vengono appresso e che formano il corpo dell' opera. Le cose etrusche sono provincia sua, la quale ha percorsa con sguardi assai penetranti. Possono nominarsi sei gruppi che tra le altre molte cose rilevabili si distinguono nei monumenti radunati. 1, dà i disegni della cosidetta grotta d' Iside, di cui prima di lui i nostri foglj appena aveano tenuto discorso e che forma, dopo la grotta ceretana del Galassi e Regulini, la scoperta la più importante che vanta l'archeologia etrusca. 2, una scelta dei bronzi della Falterona, di cui è vero avevamo stampato accurati rapporti pur noi, ed intorno cui da mè in particolare si pubblicò un' opinione speciale, ma i disegni quivi compariscono per la prima volta. 3, i bronzi di Marzabotta, scoperta assai singolare e viemmaggiormente importante mercè il confronto di quei della Falterona, scoperta della quale non abbiamo potuto menzionare nemmeno il nome per mancanza d'ogni notizia da quelle parti. 4, i bronzi di Perugia rinvenuti nel 1842, de' quali non si ebbero pure fuorchè notizie assai vaghe malgrado i corrispondenti a cui è affidata la sorveglianza di quelle classiche contrade. 5, le scoperte chiusine da lui registrate con molta diligenza e circospezione in tutte quelle parti che dai nostri socj furono trascurate affatto. 6, i saggj bellissimi de' vasi d'Adria, che spandono più lume sopra sì notabili avanzi di quanto n' è stato riferito finadora.

Anche da questa nuda enumerazione ognuno potrà rilevare l' importanza delle cose pubblicate, non trattandosi soltanto d'un ammasso di novità più o meno bene scelte, ma sempre sporadiche, anzi di gruppi ben sistemati, che ci assicurano le fondamenta di fenomeni interi da rapportarsi al loro scientifico insieme. Noi ora c' ingegneremo di passare in rapida rivista tutte le cose più importanti con-

tenute in sì preziosa opera solamente collo scopo di registrare nei nostri Annali i fatti i più notabili di cui ha fatto tesoro la scienza mercè libri pubblicati al di quà dall'Alpe, lasciando a' nostri colleghi transalpini altrettanto in riguardo delle opere riputatissime che hanno veduto la luce nelle provincie loro.

Possiamo essere brevi nel nostro riferire intorno la cosidetta grotta d' Iside, avendone trattato a lungo in accademico discorso che già trovasi inserito nel Bullettino. L' A. erra dichiarando la statua arcaica di donna, che forma il centro di quel trovato, di pietra tenera tufacea del paese. È anzi di marmo. A lui poi è sfuggito che quell' uccello di bronzo dorato, che porta una specie di pscenth, probabilmente si è trovato in mano di esso idolo. Sono ridicole le cose simboliche che rileva nella rappresentanza di quadrighe operate in bassorilevare sullo zoccolo di quel busto di bronzo, le di cui particolarità pure sono state trascurate dall'A. Così è anche idea molto fiacca che pronuncia intorno il « cane simbolico di buona ventura » da lui notato sulle uova di struzzo con intaglj coloriti. È cosa ovvia di vedere accompagnati da cani anche nella guerra uomini armati. Dovevano forse meritar maggiore considerazione i garzoni a cavallo che a coppie precedono le quadrighe (VII. 1). È molto ben osservato quanto dice intorno i buchi da cui sono traforate siffatte uova di struzzo all'orlo della loro apertura. Sembra realmente sieno state appese con fila che passavano per essi. Ricorda bene e chiama a confronto l'uso dei Musulmani di decorare anche oggi le moschee con simili uova appese in alto. Singolare poi riesce la notizia che egli apporta essersi trovate a Vulci uova di struzzo operate ad imitazione in terracotta: fatto che mi riesce novissimo. Ben mi ricordo di aver avuto in mano uova di struzzo non lavorate che si dissero provenire dalla necropoli presso Bomarzo; ho pure veduto uova d' uccelli più piccoli operati in terracotta, che erano sortite dai sepolcri di Vulci, ma uova di struzzo riprodotte in questa materia non sono di mia cognizione: noto questo, perchè

altri confermi o riprovi il fatto ammesso dal Micali. Non dico nulla dei fiaschetti smaltati di creta coperti di geroglifici, di cui il P. Ungarelli ha dato una dichiarazione riportata dall' A. Addito soltanto l'importanza del fatto essersi rinvenuti oggetti di sì decisivo egizio carattere in tomba d'epoca si remota. Chè quivi non trattasi di monumenti sporadici, nè di oggetti di stupida curiosità, siccome ha da supporsi in tempi posteriori. Il contatto degli Etruschi colle nazioni dell'Oriente in epoca primitiva ne vien confermato in modo tanto più positivo, in quanto la nostra tomba ne mostra pure i frutti, trovandosi dapertutto traccie di decisa imitazione del fare egiziano. — Focolari sopra ruote trovaronsi in questa grotta non altrimenti che in quella di Cerveteri. Mi soddisfa molto di essermi imbattuto coll'A. nella medesima opinione intorno il confronto che ha da stabilirsi tra questi arredi di profumo e quei focolari di creta, di cui sono piuttosto fertili gli scavi chiusini. In quanto a quei bassirilievi operati col ponzone, che non fanno scorgere commissure, pur l'A. nostro è di parere, essi sieno lavorati con cilindro a rilievo, mentre il sig. Bened. Fogelberg è contrario a questa ipotesi. L'osservazione che merita maggior applauso è quella fatta intorno la striscia d'oro con ornati impressi in quella maniera, di cui mostra aver servito da corona o diadema che sia, trovandovisi tagliati i buchi semicircolari per gli orecchj. In genere questo ammasso di monumenti si antichi dà a sperare ancora molti lumi, non essendo possibile di frugare tutto in occasione d' uno solo esame. Chieggono essi bronzi lungo, serio e ben pratico studio più che essi sono nel loro genere unici e talvolta di conformazione assai strana.

Questi monumenti dell'arte primitiva, che l'A. anzi chiama li più vetusti che possa vantare l' etrusca archeologia, gli danno occasione di stabilire (p. 63 e 64) le tré epoche che circoscrivono l' etrusca arte. La prima gli fà scorgere una manifestazione certissima degli elementi, i quali costituivano la civiltà originaria della nazione, innanzi che ella tenesse qualsiasi commercio con la Grecia.

Egli vi trova uno stile di figurazione mischiato insieme col fare più propriamente egiziano e coll'etrusco, una maniera di duro incomposto disegno, mancante affatto di un carattere speciale di scuola e di norme certe; e stabilisce per carattere della seconda epoca l'imitazione più accurata della natura, lo stile chiamato *tuscanico*, secondo lui il solo proprio della scuola etrusca nazionale, che quantunque si risentisse ancora alquanto per lungo tratto di tempo della vetusta rigidità, tuttavia non avea difetto di normali proporzioni, nè tampoco di bellezza nelle sue opere migliori, che egli assegna al quinto secolo di Roma. Sotto la terza ed ultima epoca egli comprende l'imitazione più generale e più costante dell'arte greca.

Non oso di mettere mano alla modificazione de'contorni così da lui tracciati, giudicando io cosa malagevolissima, e nello stato presente della scienza quasi impossibile, di stabilire definitivamente le epoche dell'arte etrusca. Per mè riesce cosa molto più ardua di credere a simili risultamenti di ricerca storico-artista anzi chè a conferire fiducia alle etimologie le più ardite. Per fissare un solo fatto positivo della storia dell'arte, conviene aver già portato a conclusione disputazioni intorno il contenuto delle opere d'arte di cui oggidì pochissimi ne hanno avuto nemmeno un sogno. Bisogna essersi trovato di sovente trai frantumi che sortono ognidì dal seno della terra per provare il sorriso degli auguri di Cicerone, quando s'incontra un archeologo o filologo di tavolino che vuol dettar leggi, di cui non conosce nemmeno la forza. Per l'A. nostro il caso è alquanto differente; egli realmente possiede pratica non comune dei monumenti da lui registrati e classificati con mano tanto franca, ma ciò che rende assai mal sicure le sue decisioni, è il sistema alquanto arbitrario ch'egli si è formato e che lo mette in perpetua contraddizione coi fatti. Così per dirne una sola, ricorderò l'epoca tanto recente che egli assegna agli specchj graffiti, da lui ostinatamente chiamati patere, e che si trova in aperta contraddizione colle cose sopra essi ritratte.

Il lampadario di Cortona, già pubblicato in modo migliore e più splendido dall'Instituto, ricomparisce nella raccolta del nostro A. Egli assegna a questo monumento uno stile di mezzo tra la lupa del Campidoglio, la Chimera e la statua dell'oratore, cioè secondo lui un lavoro del VI o VII secolo di Roma. Sembra ingegnoso il confronto del canto di Euripide, Helen. v. 166-179, dove l'infelice consorte di Paride chiama le Sirene figlie della terra e prega che Proserpina le mandi dai luoghi tenebrosi per unire i suoi gemebondi carmi a' di lei lamenti, per spiegare l'intervenzione di quelle alate vergini a' Fauni itifallici che fanno corona al monumento in discorso, il cui carattere sepolcrale vien illustrato con sode ragioni. Le cose che l'A. riporta per dimostrare l'uso delle lucerne e dei candelabri per servizio e decoro dei sepolcri sono assai giuste, ma particolare riconoscenza merita il confronto della legge 44. Maevia D. de manumiss. testam. presso Modestino, che può essere trascritto: « Saccus servus meus et Eutychia et Hiene ancillae meae omnes sub hac conditione liberi sunto, ut monumento meo alternis mensibus lucernam accendant et solemnia mortis peragant ». Quel rilevabile bronzo è accompagnato da leggenda di poche parole e pare incredibile, che nessuno che finadora ne abbia parlato al pubblico, abbia saputo leggerla in regola. Al n. A. devesi la definizione del giusto valore del carattere A, il quale da altri fu preso per L, mentre non è altro fuorchè V consonante, che per distinzione della V vocale stà capovoltato non altrimenti che nelle tavole eugubine, dove con troppo sottile sagacità fu preso per M. L'A., a cui quest' ultimo confronto è sfuggito di vista, legge però *Thapna Vusni Inscuil.* La sua interpretazione non chiede d' essere ripetuta.

I bronzi della Falterona da noi sono stati sottoposti a discussioni, che l'A. non ha creduto degne d'esser prese in considerazione. Ammette peraltro con noi l' *Aes rude*, di cui si rinvenne in quel ripostiglio gran copia, senza dire che altri prima di lui hanno esternato lo stesso parere. È cosa difficile assai riprodurre bronzi de' cosiffatti mediante

buoni disegni. Di quei riportati dall'A. non n'è buono una. Le spiegazioni datene sono più barocche che altre uscite dalla medesima penna. Così pare cosa ridicola di chiamare in ajuto l'assirio Sandon ed il fenicio Melkarth in occasione di quella statuetta d'Ercole, da cui ebbe principio la scoperta. Non sò comprendere come abbia potuto rinvenirvi una imitazione manifesta dell'Ercole tirio, quale vedesi sulle monete fenicie? Chiama al contrario greco l'*Hercle* comunemente rappresentato sopra le patere, che nomina lavori di bassa antichità. E pure non scorgesi differenza veruna fra il nostro idolo, di cui sussistono infinite copie, le quali forse riproducono il tipo originario d'Onata, e le figure di questo eroe ritratto sopra vasi e specchj.

Non più felice mostrasi l'A. nella dichiarazione d'altri bronzi da lui fatti disegnare in altre raccolte. Così quel giovane con braccia strette al corpo e cappello con falda, che già era del gabinetto Gaddi e che oggi fà parte del Museo britannico (tav. XVII. 1), vien chiamato uno delli dodici dei rurali, per dignità Consenti. Riporta la statuetta di Minerva (XVII. 5), la quale trovata insieme coll'etrusco bifolco in Arezzo oggi stà esposta insieme con quel gruppo nel Kircheriano, senza entrare in sospetto, che l'uno coll'altro abbia che fare qualche cosa. In altra occasione ho reso probabile la supposizione che essa statuetta abbia fatto parte di quel gruppo e che l'insieme abbia da riferirsi alla nascita di Tagete. Altra statuetta di Minerva rassomiglia alla ridetta in questo che la maschera gorgonica in ambedue occupa il posto dell'omero sinistro. L'A. la riporta siccome rozzo lavoro. Lo sarà, ma la particolarità indicata, l'egida di cuojo e la strana foggia dell'elmo avrebbero meritato almeno alcuna menzione.

Tav. XVII. 9 veggonsi scarpe di bronzo con ciarniere, simili a quelle del Museo gregoriano. Si pensa esse possano essere state foderate di cuojo, mentre quelle del Museo ridetto hanno conservato le traccie pur troppo manifeste di legno. Ibd. 10 vedesi riportato un sistro fregiato della vacca d'Iside, che proviene da Orbetello e che oggi stà nel

laboratorio privato di S. A. il granduca di Toscana. Meno importante che la lucerna incisa ibd. 11 è la notizia intorno il territorio di Rosselle, da cui proviene e che secondo l' A. promette una raccolta ricchissima a chi vorrà mettere mano a scavi in tanto vergine terreno.

I bronzi di Marzabotta, scoperti nel 1839, 14 miglia lungi da Bologna sulla strada che conduce alle terme della Porctta, porgono, secondo osserva l'A. giustamente, molta analogia col deposito di Falterona. Pensa pur egli a qualche tesoro votivo relativo forse a quelle salubri acque. Infatti due figurette a cuffia egiziana ed in tutto assai egittizzanti (XVIII. 3. 4) richiamano a memoria il celebre anatema di Policrate oggi nella raccolta Pourtalès. Ciò che rende la supposizione accennata più probabile ancora è una coscia di stile purissimo (XVIII. 10), che non può aver servito ad altro fuorchè a dono votivo. Pare molto gratuita la denominazione di Buona Dea che s' impronta a certe statuette (XVIII. 6. 9), le quali non porgono nulla di caratteristico che chiegga tale stretta definizione.

Frai pochi specchj dal n. A. riportati merita considerazione quello del Museo britannico, il quale ritrae il trionfo di Meleagro. È graziosa l' analogia che sussiste tra questo rappresentato e le composizioni dei sarcofaghi romani, che ritraggono la calidonia caccia. Chè tanto quà, quanto là comparisce non che Atalanta, ma Diana eziandio, questa da parte d' Eneo, quella a fianco di Meleagro. Ho rilevato già nei sarcofaghi questa doppia relazione e sono stato contraddetto, ma non da chi sapeva più di mè in materie di questo genere. In ogni conto si ebbe torto di mettere in ridicolo la mia minuziosa analisi, la quale vien giustificata alquanto dallo specchio in discorso. Ora non si sà comprendere come l'A. abbia potuto pigliare tanta temerità di assegnare questi metallici dischi a graffito, da lui chiamati patere, al VII o VIII secolo di Roma. Proposizione simile non merita nemmeno una confutazione. — Altro specchio proveniente da Chiusi reca due nomi già noti ed altrettanti del tutto nuovi. Accanto ad Euterpa e Thalna

(di cui perora non pare ben definito il proprio significato) compariscono ALXPIA e AI↓E. Quest' ultima riesce strana affatto, mentrecchè l' altro nome con piccolo cambiamento può trasformarsi in greca corrispondente voce. È fenomeno ormai da mè dimostrato abbastanza che tanto nel greco idioma quanto frai nomi degli specchj occorrono voci, che hanno conservato oppure già difalcato una consonante iniziale. Nel caso nostro pare sia andato perduto lo Ψ, colla restituzione del quale si ottiene il nome Ψάλτρια, nome che conviene a maraviglia alla compagna di Euterpe. A chi parrà strana siffatta apocope, devo ricordare che nel greco almeno il P non aspirato cede facilmente lo stesso posto. Cito la sola voce αἰπύς, a cui nessuno vorrà contrastare la stretta parentela con παιπαλόεις, che ne ha comune radice. Ma pure pella P aspirata c'è qualche esempio, se non nel greco stesso, almeno in lingua di comune stirpe, vuo' dire nel tedesco: εἶλαρ corrisponde in tutto al germanico Pfeiler. — Anche lo scarso numero di specchj fregiati di bassirilievi è stato aumentato mercè lo zelo del n. A. che ne ha fatto disegnare uno rappresentante una testa di Fauno veduta di faccia.

Scoperta importantissima è quella di Perugia nel 1842, di cui i dotti ora per la prima volta ricevono un ragguaglio perfetto. Il pezzo capitale n' è una figura giacente di bronzo lunga m. 0, 60, che porta diadema ed al collo torque. Nell' interno di questa statua trovavansi nascose le ossa, fatto pell'A. del tutto nuovo. A noi che conosciamo il confronto dell' Adoni nel Museo gregoriano, che pure nel seno suo conservava ossa del defunto, la cosa pare meno strana. Sulla base della nostra statuotta trovasi modellato un meandro a onde. Il tutto posava sopra piedestallo di travertino. Ora deve sembrare molto stravagante l'epoca che stabilisce l'A. per opera di sì deciso etrusco carattere. Chè l' assegna a nulla di meno che ai tempi imperiali, che tennero dietro al secolo d' Augusto e precedettero il declinare dell' arte. Ciò che rende meno probabile ancora siffatta definizione d'epoca, si è il contenuto del tesoro se-

polcrale pure rinvenuto dentro la ridetta statuetta. È questa una corona d'alloro ed ellera con borchia che ritrae la lotta d'Ercole ed Acheloo. Non sò come l'A. in sì trita rappresentanza poteva pensare a Hebon. Pure una bolla d'oro vi fu rinvenuta insieme e l'A. crede che Giovenale (Sat. V. 140) faccia allusione a simile arnese coll' *hetruscum aurum*. — Per dare un saggio del pregiudizio che portano sistematiche prevenzioni, ricorderò un frammento di bronzo che ritrae una sfinge a corpo doppio e che proviene dal medesimo ritrovamento (XXI. 4). Siccome l'A. una volta ha dichiarato tutti i monumenti, che vi appartengono, di moderno carattere, così vede effigiato quel mostro, che in simile modo s'incontra sopra rappresentanze antiche assai, qui d'uno stile rimodernato talmente, che ne ritrae appena il primitivo concetto!

Vien arricchita l'Eraclea figurata, già divenuta vasta da tante scoperte nuove, d'una rappresentanza singolare assai, che ci reca frammento di tripode vulcente (XXI. 5). Scorgesi un gigante con orecchj animaleschi, che comparisce fino alla metà del corpo e vien combattuto da Ercole e donna che si serve del parazonio, dall'A. chiamata Ippolita l'Amazzone; ma che non può essere altro fuorchè Minerva.

Rilevabile assai e di carattere molto arcaico è una fibula d'oro proveniente da Cere, che fà parte della ricca raccolta del sig. Tomm. Blayds a Londra (XXI. 6. 7). Non può attentarsi nemmeno un cenno di descrizione per motivo della sua composizione assai fantastica. — Merita pure attenzione una figurina d'oro proveniente d'Adria (XXI. 8), che secondo l'A. tiene la forma e postura delle imaginette che si ponevano per devozione entro a' sepolcri, ed intorno le quali egli ci ha dato l'importante insegnamento non essersi mai trovate di numero pari.

Con tutto dritto l'A. chiama le scolture di calcarea fetida, che trovasi di preferenza o forse unicamente a Chiusi, le opere le più nazionali degli Etruschi. Riporta (tav. XXII) l'ara già del sig. can. Mazzetti, ora a Berlino, da disegno a me di soppiatto tolto dall'Appolloni. Bellissimo

e forse nel suo genere unico è un bassorilievo chiusino di funebre relazione che trovasi presso il sullod. sig. Tomm. Blayds (XXIII). Ritrae un convito funebre attorniato da ballerini, sonatori di flauti e due sfingi sui fianchi, dove pure scorgonsi due graziosissimi rabeschi. Fralle persone che stanno sul triclinio, l'una tiene la metà di un uovo in mano. — Malinteso affatto fu dall'A. l'importante monumento del museo Casuccini, che mostra sopra palco uno scriba con due giudici. A mano destra di questi stà a basso una specie d'araldo con bastoni in mano, che colla bacchetta indica il premio che vien riportato da un guerriero il quale si presenta a quel consesso. Il premio stesso è indicato da sei sacchi ripieni o di denari o d'altre robe. Inoltre veggonsi ballerine, sonatori di flauto, atleti con lancia o rabdoforo. Chi penserebbe coll'A. ad Anubi ed Amenti? — Il compagno ne presenta una corsa di quadrighe in tutto simile alle pitture della grotta Casuccini. Pure cipressi veggonsi indicati sul fondo. È singolare a vedere come le code de'cavalli sono strette da cintura a metà della loro lunghezza.

Fà onore al gusto dell'A. d'aver scelto quella base quadrata di peperino, cui soprastava un cippo affissovi con un perno di bronzo (a. m. o, 38. 1, di ciascun lato m. o, 52); ed il quale ora si trova presso di mè, per averlo giudicato pur io il monumento più importante dello stile più magnifico di cui mai sono stati capaci gli Etruschi. Il suo disegno (XXV. 1) disgraziatamente non ne dà che una idea lontanissima dalla bellezza dell'originale. Le particolarità strane di molto, che mostra la scultura, non sono nemmeno notate nella descrizione. Non nota neppure le circostanze singolarissime d'essere rotte le figure in mezzo, appunto sui cantoni, i quali dall'altro canto sono resi tondi a tal segno, che non vien interrotto il disegno nemmeno da questa piegatura della superficie. Siccome ha tralasciato poi il quarto lato, della composizione non può parlarsi per essere rimasa imperfetta.

Duolci di non veder riprodotti mercè disegno più accurato i tratti della fisonomia d'una statua in pietra

del paese, che mostra un ritratto e che servì nello stesso tempo da cinerario (XXVI. 1). Per la conformazione dell'aspetto nazionale etrusco essa testa, che ho fatto disegnar pur io, parmi significantissima. L'A. che cerca d'illustrare il costume per cui hanno collocato i defunti sopra sedie, siccome pure si vede nella scultura nostra, ritorna sull'idea da noi pronunciata nelle adunanze pubbliche dell'Instituto, di cui i processi verbali stampati hanno reso conto. Non sò poi comprendere perchè pur queste statue abbiano da assegnarsi ad epoca posteriore, anzi tarda.

Vanta con tutto dritto l'A. il proprio suo merito di aver diretto egli il primo gli sguardi dei letterati sopra le stoviglie nere, che più di frequente trovansi in Chiusi e parlando della loro fabbricazione menziona la scoperta di certa terra nera che ebbe luogo presso Corneto (1841), scoperta di cui recò le prime notizie il sig. comm. Kestner, secondo si trova registrato nei ridetti processi verbali dell'Instituto, lo che l'A. ama di passare con silenzio. Quindi ragguaglia le diverse fabbriche di terra nera e comincia con quella di Vejo, che meglio ora si conosce dagli scavi operati nel 1842 nella tenuta detta Formello. Vien comunicata, tav. XXVII. 9, una di quelle figurine femminee vestite di lunga tunica stretta alla vita, e con ale agli omeri abbassate verso terra, che reggono sul capo una specie di cista o calato sacro. Coteste imaginette, così continua l'A., impresse a stampa sopra un pezzuolo piano di terra nera, si trovano comunemente ne' sepolcri vejenti, collocate con fine di superstizione presso alla testa ed a' piedi del corpo morto, benchè tutte volte in numero impari, cioè trè, nove, tredici e non altrimenti. — Le olle cinerarie disegnate XXVII. 10. 12, che sogliono rinvenirsi ne' cosidetti cassoni, vengono collocate in un tempo posteriore di molto alla caduta di Vejo, dopo l'epoca in cui fu introdotto più in generale per l'Etruria l'uso della ustione. Non sò se possano stabilirsi date fisse per l'introduzione di questo costume. Potrebbe darsi che sepoltura ed ustione fossero stati contemporanei siccome in Grecia ed anche in Roma.

Ma la distinzione delle epoche al nostro A. non riesce tampoco, chè quasi ogni volta che ne tenta una, mette il piede apertamente nel falso. Infatti nulla è più difficile che simili definizioni cronologiche. Chè vi sono monumenti di carattere veramente arcaico, siccome tav. XXVIII. 4 la mezza figura d'una sedicente Proserpina con ale sul petto e verghe in ambe le mani, dove tutto d'un tratto comparisce una formazione assai elegante. L'A. che poco cura simili finezze assegna pure i vasi chiusini di foggia assai fantastica con maschere, teste di cavallo e simili stravaganze (XXIX. 1) al dominio romano piuttosto inoltrato.

È grande la tentazione di togliere molti altri esempj frai numerosissimi che ci reca l'indefesso zelo dell'A., ma dobbiamo temere di fatigare di soverchio i nostri lettori. Ci basti dunque di additare un'oenochoe molto rilevabile con buchi da filtrare ed occhj mistici (XXX. 2), con cui deve compararsi altra simile con testa di cavallo sul manico (XXXI. 5) ed il vaso del can. Galanti a Chiusi che forse ci mostra l'aggruppamento il più fantastico e bizzarro che si sia finadora veduto. Il corpo del vaso è attorniato da sette figure collocate in mezzo ad altrettante teste di grifo con bocca spallancata, mentre alla figura del morto fanno corona altre undici statuette di creta. La testa della figura principale è traforata per lasciar trapassare il fumo delle ceneri.

Dobbiamo additare il vaso di terra rossiccia, avente la forma d'un dolio con baccellature nel corpo (XXIX. 2. 3), che proviene dalle scavazioni di S. Severa e Marinella presso l'antico Pirgo e che ci reca per la prima volta la composizione dell'arciere saettante, che sopra biga perseguita uno che fugge, in più allargato connesso. È conosciuto questo enimmatico soggetto dal vaso del duca di Luynes pubblicato nei monumenti dell'Instit. vol. II. tav. XVIII e dell'annello Campana Ann. 1842 tav. d'agg. U. Qui s'uniscono altri trè uomini e mostro marino a fattezze umane. Ancorchè non faccia questo nuovo confronto altro fuorchè inculcarci di bel nuovo la nostra ignoranza, pure la cognizione del non sapere favorisce il progresso.

La rivista dei fabbricati nazionali di stoviglie dipinte che l'A. dà per introduzione a quante n' è per pubblicare, lo fà conoscere siccome uomo di molta pratica e contiene molte belle ed utili osservazioni. La caratteristica che dà d' ogni fabbrica particolare siccome della chiusina e dell' aretina mi sembra molto giusta. La fabbrica volterrana riceve duro giudizio e più duro ancora quella di Perugia. In quanto a quest' ultima anzi è di parere che abbiano ricevuti i Perugini questa sorta di mercanzie da Chiusi che tanto si trova da vicino.

Se torniamo a' soggetti proviamo il medesimo dispiacere che tanto di sovente ci reca l' ignoranza piuttosto grossolana dell'A. Così nello spiegare l' anfora di Feoli (XXXVI, 1) tanto Giove, quanto Bacco vengono chiamati Tina o Tinia, che è una e la stessa cosa. A Mercurio si conferisce il nome etrusco di Vulcano, cioè Sethlans. L'interpretazione stessa poi è vaga talmente che ha da considerarsi per nulla. Male vien anche giudicato il vecchio stile del dipinto, attesochè si considera come prodotto dalla decadenza dell' arte. — La singolarissima pittura vascularia già del Baseggio, ora in collezione mia (XXXVII. 3), pure è mal intesa del tutto. L' A. prende Venere per Giunone e dice tante cose insulse che non meritano essere trascritte. Noi abbiamo reso conto di questo raro monumento ne' processi verbali delle nostre Adunanze, dove è stato accennato il rapporto in cui ha da mettersi Ercole con Minerva, a cui Iolao apporta pelle leonina, mentre sul fianco opposito scorgonsi deità nuziali intorno Giove.

Non meno sfortunato mostrasi l' A. nella spiegazione del vaso vulcente già Durand num. 377, ora nel gab. di antichità di Parigi, che da un lato ritrae Ajace con nome etrusco Tecrnessa, dall' altro Menelao piuttosto che Paride con Elena, a cui quello porge il noto uovo, non uno specchio, su cui stà scritto pure in etruschi caratteri il di lei nome.

Bello è il facsimile che vien riprodotto (XLII. 2) della tazza d'Euchir colla leggenda: EV+EPOΣ : EΠOIEΣEN

e sul lato opposto HOPΛOTIMONVIHV⸮, cioè il figliuolo d'Ergotimo. Pensa l'A. esso raro pezzo, di cui vantasi possessore il ch. Millingen, sia venuto da Corinto a Vulci. La chimera sul fondo della coppa ritratta darebbe siccome emblema corintiaco a questa supposizione nuovo appoggio. Strana assai, ma anche importantissima è la scrittura della parola ΥΙΟΣ. Dapprima scorgesi N invece dell'aspirata non altrimenti che in Nercle e Nathum. Quindi fa specie l'H in mezzo alla parola, ultimo avanzo del L che è rimaso inalterabile nel latino fiLius.

Molte ed in parte crudite sono le cose che l'A. dice p. 261—269 sopra gorgoneion, occhioni, fallo e corna, ma la sua esposizione non è nè perfetta nè abbastanza precisa. Per trattar di materie sì proteiformi, di argomento sì grave e di idee che s'internano nell'intimo seno della etnica superstizione non basta un discorso tanto divagato. Ci vuol filosofia profonda, più di comune sapere e grande maestria nel maneggiare la scienza comparativa, di cui perora appena si sono stabiliti i principj fondamentali.

Non voglio dir nulla dei disegni tolti da'vasi della Pinacoteca di Monaco fra cui si trova qualche anfora delle cosidette tirrene, su cui l'A. dice buone cose, ed un'anfora vulcente con Perseo e Medusa (XVIV. 3), di cui non sò perchè la chiama di fabbrica italiana. Chè molto maggior merito si è fatto l'A. colla comunicazione de'disegni cavati da'frammenti d'Adria. Contengono essi veramente cose sorprendenti. Danno un' idea bastantemente chiara dello stile che esclude ogni affinità colle fabbriche dell'Italia inferiore, ed accostansi piuttosto al vulcente. Ma che sieno indipendenti del tutto anche verso questa fabbrica, mostra subito il primo soggetto che togliamo per esempio. Tav. XLV. 1 ritrae una biga con donna accanto ai cavalli, mentrecchè un oplita che brandisce la lancia pare voglia impedirne il corso. Vi si leggono i nomi ΚΑLLΙΟΠΑ e ΣΙΚΩΝ. Il primo vien riferito alla donna, ma occorre altre volte siccome quello di cavallo: del secondo perora non sò cosa dirne. Superbo è lo stile del disegno e ciò che rende il rappresen-

tato singolare assai sono certi ombrellini sul collo dei cavalli, costume di cui finadora non si è trovata mai traccia veruna fragli altri vasi conosciuti. — Meno nuovo riesco un uomo barbato e mantato che porta ombrello, dall'A. preso pel martello di Vulcano (XLV. 5). N' abbiamo notato simile costume sopra vaso chiusino e sopra stoviglia pubblicata dal conte De la Borde. Quando ne demmo conto nei nostri processi verbali, il significato di questo simbolo ci riuscì meno chiaro che adesso. Il nostro ombrellifero porta una cuffia in testa siccome l'usano le donne e la quale lo caratterizza da effeminato. L'ombrello deve accennare alla medesima cosa, chè pur oggi un uomo che comparirebbe in città munito d'ombrello, quando ferve il sole, sarebbe preso a beffa dalla gioventù e considerato siccome effeminato.

Bello è il disegno riportato XLVI. 1, che ritrae una donna assisa fra giovane ed uomo barbato, ambedue muniti di manto e bastone. L'A. lo dichiara frammento di tazza, ma sarebbe questa la prima tazza, dove le teste andassero nella direzione del piede su cui il vaso regge ed i piedi piantassero sull'orlo. Il disegno è finissimo. — Altro frammento XLVI. 3 ritrae Ercole che doma il toro già legato con corde. Accanto scorgesi foglia di pioppo. L'A. pensa a Milone! — Ciò poi che è maraviglioso da vero, è che XLVI. 4. 5. 6 veggonsi frammenti di vaso dipinto della maniera tirrena affettata, di cui i soli scavi vulcenti finadora avrebbero fornito esempj.

Chiudesi questa sezione con una descrizione ben estesa delle particolarità de' vasi di Adria p. 301 e finisce col dire: « in maggior numero sono i frammenti adriani con figure nere sopra fondo rosso, somiglianti molto per lavorio e per dipintura ai vasi che più comunemente si rinvengono a Vulci e in altre necropoli dell'Etruria media ». Peccato che non n' abbia dato qualche saggio pur di questa generazione di dipinti!

Fralle urne sepolcrali di pietra si distingue una conservata molto bene con figura del morto sul coperchio

XLVIII. 1. L'A. non dice onde provenga e dove attualmente si trovi. La donna tolta dai vivi vien condotta via da due furie alate con serpenti nelle mani, fra cui non sò distinguere il demone buono dal cattivo. Il marito vorrebbe ritenerla. A lui vien appresso la nudrice col bambino ed un giovane. A mano dritta sul cantone scorgesi Caronte alato con coturni, nella mano il martello; a mano manca corrisponde il compagno che porta il remo e ci reca nuovi sussidj contro chi ebbe la stravagante idea di distinguere il Caronte galeotto dal Caronte etrusco o martellifero. Sui lati stanno scolpiti grifi.

Le urne dei sigg. Ferrosi di Cetona già trovansi inserite nei nostri Annali. La spiegazione che ne tenta l'A. nostro è lamentevole.

Due o trè monumenti con leggende euganee, benchè in parte conosciuti dalla pubblicazione del sig. Pappadopulo, pure vi hanno trovato posto. Sono due elmi trovati nel 1812 tra Marburgo e Radkersburgo e la collana d'oro rinvenuta nel 1838 in Vallachia tra Giurgevo e Brailow. Ora tutto è riunito nell'I. R. Museo di Vienna. Prima del confronto instituito felicemente dall' A. tra i ridetti elmi e questa collana per cui propone la denominazione κρίκος, il rev. P. Secchi avea esternato la sagace conghiettura, possa aver siffatto vezzo appartenuto a qualche animale che fuggitosi abbia portato la leggenda euganea in lontane parti. Cervi sagri a Diana portavano simili fregj, secondo si sà. Ora peraltro è più verosimile di vedere in questa gemma un gallico torques, di cui pochi esempj peranche si conoscono, cioè uno presso il ch. Campana e l'altro nel Ducal Museo di Parma.

L' A. ha voluto rivolgere le sue cure anche alle cose architettoniche che sono venute di recente in luce. Ne comunica varie piante de'sepolcri de'Monteroni ed altri aperti dalla defunta duchessa di Sermoneta, i quali già sono conosciuti dalle esatte descrizioni compilate dal sig. Abeken di sempre felice memoria. Nuovo affatto ci riesce il monumento di Montalto scavato nel 1840. dai sigg. Guglielmi che lo conservano in Civita Vecchia. Tav. LIX ne reca un

esatto disegno. Un lato ne mostra una maschera tra due foglie d'acanto, che dall'A. infelicemente furono prese per ali.

In ultimo dà un disegno delle mura di S. Cornelio presso Arezzo, le quali furono giudicate antiche etrusche fortificazioni pure dall'immortale Odofr. Müller.

Con questi cenni ci siamo disimpegnati verso i nostri lettori di render conto intorno un'opera, la quale reca alla scienza vasti e preziosi materiali, a cui il nostro Instituto dev'essere riconoscente perchè supplisce a' suoi lavori e da cui noi stessi abbiamo cavato gran profitto. Se abbiamo dovuto metterci in opposizione di sovente coll'A., ciò fù non per amor di biasimo, ma sì per render servigio alla scienza, ovviando per tempo che strane e capricciose dottrine non vengano a coprirla di più denso velo che non fà la nostra ignoranza, e che potrebbero, non combattute, travolgere ogni sano intendimento fino ad ora adoperato intorno l'archeologia. Non ne viene meno peraltro la grande riconoscenza che professiamo a chi volle rendersi sì benemerito intorno i nostri studj, nè la vera nostra stima verso l'uomo sì assiduo e pieno di nobile zelo: anzi ne adempie di desiderio di veder rimpiazzato trai suoi connazionali un raccoglitore sì indefesso, il quale non ristette di recarsi in persona a tutti i musei i più cospicui dell' Europa.

E. Braun.

III. OSSERVAZIONI E RICERCHE.

a. Osservazioni sopra alcuni ornamenti rappresentati di preferenza dagli antichi sui monumenti funebri, e particolarmente nell' adornare il bel sarcofago di Bomarzo.

(*Tav. d' agg. M. N. O.*)

L'interpretazione ed illustrazione dei monumenti antichi sono in oggi tanto diffuse, e con lodevol gara dai dotti esercitate, mercè l'impulso datone dalle innumerabili nuove scoperte fatte, e dalle archeologiche ricchezze uscite in luce dalle viscere della terra, e ancor aumentate dai tanti viaggi scientifici, che porgono argomento onde ravvicinare fra loro le sparse notizie, e formarne dei paragoni, che sono di un considerabile vantaggio, il quale mancò spesso ai nostri predecessori, che possiamo francamente asserire, non mai prima d' ora essersi raccolta tanta dovizia di archeologiche dottrine.

Gettando però uno sguardo su questa vasta raccolta d' interpretazioni e d' illustrazioni d' ogni maniera, si scorgerà facilmente essere accaduto ciò che in ogni tempo immancabilmente avviene in tutte le umane operazioni; cioè differenza nelle opinioni; fra le quali, tralasciando le minori, restano visibili due partiti; l' uno dichiarato altamente per il simbolismo, l' altro quasi affatto negandolo. Ed in queste due schiere di filologi primeggiano da ambo i lati uomini di altissimo sapere, che sono l' onore dell' età nostra, ed ecciteranno per avventura la gelosia di quelle future.

Siffatta discrepanza deve incuter timore a non pochi, i quali, vagando nella indecisione, non vorranno cimentarsi con atleti di tal vaglia, e quindi saranno costretti a preferire l' indifferenza. Lo che apparisce in alcuni interpreti che, sviluppando di preferenza le mitologiche ed eroiche rappresentazioni, si tengono lontani dall' entrare in altri particolari.

In tale stato di cose, volendo approfittare di quella benevolenza, mercè la quale a tutti è concesso di poter esternare le proprie opinioni, esporrò qui colla maggior semplicità ch'io potrò, poche osservazioni, quali mi si presentarono allorchè appassionatamente ammirava gli antichi avanzi, e specialmente sopra piccoli segni, che direi geroglifici, sui quali rari sono quegli archeologi che appena leggermente vi si fermarono. E ciò asserisco ben persuaso, che nessuno, per quanto è a mia notizia, possa vantarsi di aver tutto letto e veduto, quanto è stato fin qui enunciato in qualunque materia anche ristretta, oppressi come noi siamo dalla moltiplicità dei libri già pubblicati nelle varie lingue d'Europa.

Protesto poi anticipatamente, che queste mie osservazioni espongo con dubbiezza, e senza dichiararmi addetto a verun partito, ed avverto inoltre i miei lettori, che se alcuna volta incontreranno le conseguenze ch'io ne traggo essere pendenti ad una delle parti, questo sbilancio sarà cagionato dal complesso dei documenti rinvenuti, senza premeditazione; e siano perciò lontani dal credere, che con questi argomenti io inclini ad accostarmi ed ascrivermi ad una delle due surriferite schiere, anzi, incontrando questioni sopra le quali maggior dubbio appresentisi, mi sia concesso di formarne delle dimande, interpellando così la saviezza dei miei colleghi, affinchè simili difficoltà siano rischiarate ampiamente da coloro che posseggono all'uopo scienza bastante e cognizioni opportune.

Ed ancorchè queste poche indagini nel loro complesso riescano mal digerite, o incomplete, ecciteranno io spero il fervore in altri più degni di tal subietto, onde possano apportare schiarimenti di maggior soddisfazione alla curiosità degli studiosi.

I. Ogni dilettante di antichità, ancorchè per poco e leggiermente siasi rivolto a contemplare i dipinti antichi sui vasi d'argilla, dovrà convenire, che il gruppo ornativo d'ogni altro più vago, riprodotto in mille guise, è quello di cui vedesi un bel saggio nell'anfora ammirabile prove-

niente da Ruvo, e riportata in disegno alla Tavola d'agg. N. Vol. XII. 1840. di queste pubblicazioni, e nello stesso modo, benchè in compendio, ritrovasi pure sculto nella parte media del sarcofago di Bomarzo: Mon. dell'Inst. vol. I. t. 42, e quindi ripetuto eziandio sopra moltissimi altri monumenti. Incontratolo adunque con tanta frequenza, e spesso con ammirabile cura eseguito, mi fece nascere il pensiero, che questo composto dovesse contenere una qualche speciale significazione, giacchè nella sua stessa varietà conserva intatte alcune caratteristiche da supporsi essenziali onde essere riconosciuto; intantochè, se tenesse luogo di mero ornamento, avrebbe necessariamente subite maggiori varietà, in balia dell' immaginazione di qualunque compositore d'ornati decorativi, in sì lungo spazio di tempo ed in luoghi tanto fra sè diversi e lontani.

II. Serva pertanto di regola la sua forma essenziale, qual'è presso i più belli esempj, non mancando talvolta di speciose varietà. Sovrasta nel suo centro una testa femminile di contro, alla quale si dettero belle sembianze, e si ritrasse diademata almeno, ove non è adorna di altri monili. Emerge questa dal calice di un fiore magnifico, sostenuto da stelo eretto sopra gruppo di foglie grandi, come se fosse suo ceppo. Nascono da ambe le parti dalle foglie suddette due o più ramificazioni che, sollevandosi e rigirando in sè stesse, gettano vagamente quà e là moltiplici fiori, in bella simmetria disposti, ma interrotti però di tratto in tratto, ed anche vicino al loro nascere, quasi particolar distintivo, da complicate spire verso il proprio lor centro contorte. Giova esaminare attentamente queste spirali nei vasi disegnati con maggior diligenza, nei quali si rinvengono esse contraddistinte da una sola parte con cerchietti tendenti all'ovale. Per concepirne facilmente una idea, se ne formerà il paragone, sgusciando un baccello di pisello od altra capsula, da cui se tolgansi le bacche interne da esso contenute, vi restano nella sola parte interna di ciascuna parete gli alveoli, od impressioni concave ove maturò la semenza. Dal quale esempio siamo condotti

a riguardare quelle spire come rappresentanti i gusci divisi e vuoti dai semi, già restituiti alla terra, o gittati lungi come accade in alcune piante, e specialmente di quelle che contengono le loro semenze schierate entro una teca. Allorquando questa è giunta a maturità, si apre spontanea, ed allargati appena i gusci e sgravati dai semi, se ne attortigliano le pareti divenute inutili, e prendono quella forma spirale di sopra osservata; e ciò succede in alcune specie istantaneamente (1).

III. Conviene però esser lungi dal credere, che con questa immagine si volesse imitare una sola pianta individualmente, nè un solo fiore: e siffatta veduta gioverà a sanzionare l'immensa varietà di essi fiori, capricciosi puranche; ma opinerei piuttosto che s'intendesse di rappresentare il complesso della vegetazione di tutte le piante e di tutti i fiori, la pianta per eccellenza, il tipo riunito di tutte, espresso da questo solo gruppo misterioso, ove contemporaneamente succedonsi le alternative del nascere, del fiorire e portare i frutti, e dell'averli gittati per germe a nuova produzione. Paragonando quindi molte immagini di questo singolar fiore tra loro, osserveremo che il calice del rosone primario, dal quale sollevasi la testa descritta, ha una certa forma tendente verso un tipo primitivo poco conosciuto, in modo da supporvisi una precisa intenzione, e basterà per ora l'averlo indicato.

V. Ma prima di progredire in queste indagini, fa d'uopo riandare in traccia delle credenze primitive di quei popoli della Magna Grecia, che ne fecero uso più costantemen-

(1) Si osservino le piante seguenti: *Cardamine impatiens*, *Ciclamino noli me tangere*, *Balsamina*, *Corchorus Anagallide* (Plin.), e *Momordica Elaterium*; si troverà come caratteristica di esse, quale con maggiore quale con minore energia, che avendo il seme maturo entro le teche, se avvicinasi la mano dell'uomo per toccarle, gettano via con violenza i loro semi, e nel medesimo tempo i gusci divisi si attortigliano in forma spirale. Forse osservando gli antichi un tal fenomeno, in queste od in altre piante, vollero significarvi il tipo della vitalità.

te, ed ottener, se pur sia possibile, un qualche segnale, onde metterci sulla via, per giunger a discoprire se vi si possa celare un senso allegorico qualunque, di cui questa fantastica immagine fosse il rappresentante.

Tornerà facilmente alla memoria a ciascuno un periodo di Cicerone, che può dare indizio per rinvenire il resto. Ragionando egli intorno alla nozione antichissima dell'immortalità dell'anima, soggiunge: Il discepolo di Ferecide (Siro), Pittagora, massimamente confermolla, allorchè venne in Italia regnando Tarquinio il superbo, e coll'insegnamento delle sue dottrine nella Magna Grecia si acquistò sì grande considerazione, che molto dopo tanto prevalse il nome di pittagorico, che verun altro stimavasi vero sapiente (1).

Calcolando ora che da Pittagora a Cicerone corsero cinque secoli, meno una differenza inconcludente, ritrovasi in questi precisamente ristretto lo spazio di tempo in cui furono dipinti o figurati molti dei monumenti, sopra i quali rivolgiamo le nostre osservazioni; ed ecco che abbiamo così un punto per fissare la nostra attenzione. Si noti ancora, che ambedue questi filosofi attinsero al fonte delle dottrine orientali; e se vogliamo prestar fede a Pausania (2), che visse in un tempo, in cui credevasi esser meglio cognite le nozioni filosofiche degli altri popoli, egli francamente asserisce, che la luminosa credenza dell' immortalità dell'anima fu divulgata innanzi a tutti dai Caldei e dai Magi dell' Indie; e perciò non esclusivamente dagli Egizj, se-

(1) Hanc opinionem discipulus eius Pythagoras maxime confirmavit (animos hominum esse sempiternos), qui cum Superbo regnante in Italiam venisset, tenuit magnam illam Graeciam cum honore disciplinae, tum etiam auctoritate: multaque saecula postea sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli alii docti viderentur. Cic. Quaest. Tusc. Lib. I. 16.

(2) Ἐγὼ δὲ Χαλδαίους καὶ Ἰνδῶν τοὺς μάγους πρώτους οἶδα εἰπόντας, ὡς ἀθάνατός ἐστιν ἀνθρώπου ψυχή. Pausan. Lib. IV. c. 32. Herodot. Lib. II. 23.

condo l'opinione di Erodoto, abbracciata pure da molti come positiva.

V. Egli è ben vero che pochissimo sappiamo con certezza circa i veri pittagorici, ma nulladimeno è necessario giovarsi delle più piccole traccie che ce ne son pervenute. Secondo Empedocle agrigentino (1), annoverato fra i pittagorici, la *Materia* si divideva in quattro elementi, e questi si credevano subordinati a due professati principj, cioè all'*Amicizia*, per unire e conformare i corpi, e alla *Discordia*, per distruggere i corpi medesimi dall'amicizia composti. E questa opinione viene anche ripetuta dall'oratore romano poc'anzi citato (2), cosicchè una tal massima comunque siasi potrà essere considerata verosimilmente come fondamentale in quella setta.

VI. Con tali premesse, considerando l'immensa classe dei vasi d'argilla, dei quali molti appartennero esclusivamente al rito funebre, non avendo servito a verun'altro uso; e sottraendo di buon grado quelli di premio, e quelli per nozze, ed alcuni per altre destinazioni, tanto cognite quanto incognite, ne rimarranno sempre un numero sufficiente, su cui potère basare alcune ricerche.

Or giova qui rammentarsi, come fece osservare il dottissimo Creuzer (3), che il vaso era chiamato misticamente *il recipiente dell'anima*; era dunque riguardato qual emblema del corpo, che del pari è recipiente di essa; e nello stesso modo la tomba ed il sarcofago divengono recipienti e rappresentanti dei corpi. Di tutti questi modi di esprimersi molte sono le testimonianze, ed il frammento della

(1) Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα. φιλίαν τε ᾗ συγκρίνεται, καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται. Diog. Laërt. Empedocl. Lib. VIII. Sect. 76.

(2) Agrigentinum quidem doctum quemdam virum carminibus graecis vaticinatum ferunt, quae in rerum natura, totoque mundo constarent, quaeque moverentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam. Atque hoc quidem omnes mortales et intelligunt, et re probant. Cic. de Amicit. c. VII.

(3) Creuz. Tom. III. pag. 326. traduzione francese.

geratica leggenda, citato dal Creuzer (1), non è il solo, poichè se ne trovano le traccie in molti altri autori. Può quindi supporsi, che da semplice frase figurata, divenisse immagine geroglifica ostensibile e reale, adattandola alle circostanze.

Supposto che ogni monumento funebre, non importa di qual forma, potesse esser riguardato qual succedaneo rappresentante d' un corpo simbolico fittizio, sostituito a quello già perduto e destinato a farne per sempre le veci, non è irragionevole il credere che nella decorazione esterna si procurasse di dargli una apparenza allegorica, ricordando in ispecial modo il composto degli elementi, e l' indizio delle loro principali vicende, giacchè ogni corpo viene per essi composto.

VII. Osservando novamente quella vaga pianta, che ci-ha condotto a queste considerazioni, signoreggiata da una testa umana, forse per indicarvi una intelligenza, e sempre situata nella parte più elevata del vaso, io supporrei volentieri, che per mezzo di questa immagine si volesse dar figura apparente al buon principio, chiamato da Empedocle *l' Amicizia*.

Si volga nello stesso tempo l'attenzione al sarcofago di *Velio degli Urinati*, già da noi citato, il di cui ufficio funebre non è dubbio (come qualcuno potrebbe opinare circa il vaso di Ruvo): si veda in esso scolpita in modo non equivoco l'istessa rappresentanza, adorna nel modo descritto, e con eguali caratteristiche.

(1) Ὁ δὲ ψυχοπομπός, ἀποστολεύς τε καὶ διατάκτης τῶν ἐνσωματωμένων ψυχῶν. Καὶ ὁ μὲν τηρεῖ, ὁ δὲ πρόεισι, κατὰ γνώμην τοῦ Θεοῦ. Τῷ οὖν λόγῳ τούτῳ, ὦ παῖ, καὶ τῇ ἄνω τῶν πραγμάτων ἐξαλλαγῇ, καὶ ἐπὶ γῆς ἐστιν . . . . . . ἡ φύσις, πλάστειρα γὰρ οὖσα, καὶ σκηνοποιός, ἀγγείοις εἰσβάλλονται αἱ ψυχαί. Hermes ap. Stob. pag. 1085. edit. Heeren. — Nam corpus quidem quasi vas est, aut aliquod animi receptaculum. Cic. Tuscul. I. 22. Τοῦ μὲν σώματος, ὀστέου (leg. ὀστρέου) δίκην περιαιρουμένου, τῆς δὲ ψυχῆς ἀπογυμνουμένης, καὶ τὴν κατὰ φύσιν ποθούσης ἐκθένδε μετάστασιν (forsan μετανάστασιν). Philo, de humanitate, in fine; figura usata in molti altri luoghi delle sue opere.

E chiunque desiderasse una testimonianza ancora più evidente, vegga la tazza plastica, pubblicata dall'Hancarville (1), riprodotta su tav. d'agg. M. fig. A, il di cui bassorilievo sotto il labbro contiene benchè compendiosamente la medesima immagine; e di più è corredata da Genj, ovvero Amorini che percorrono giulivi le avviluppate ramificazioni di quella misteriosa pianta, emblemi ancor più parlanti della supposta amicizia.

Prendendo norma dai pochi esempj quì accennati, e percorrendo le varie collezioni, se ne troverà agevolmente un buon numero di consimili, con varie e speciose modificazioni, alle quali dovettero necessariamente soggiacere, e di cui non è ancor tempo di ragionare.

VIII. Supponendo ora, anche per condiscendenza, essersi riconosciuto questo grato principio nell'immagine descritta, ragion vuole, che per analogia si debba simultaneamente rinvenire la rappresentanza del suo antagonista, onde ottenere completa questa forma apparente. E senza punto deviare in altro luogo, il testè citato sarcofago ci offre questa immagine nella sua fronte, e correlativamente ad esso, rivolgendoci pure ad un numero abbondante di vasi dipinti, i quali nella stessa guisa mostrano nella parte inferiore una o più zone di belve, che si divorano a vicenda. Ivi si veggono le più formidabili, e quasichè natura fosse stata avara nel produrne, vi supplì la tetra fantasia, immaginandone altre assai mostruose, composte delle parti diverse delle cognite, e le ebbe così riunite per eccitare lo spavento (2). E non sarà egli con tal mezzo, adombrato visibilmente l'altro principio della *Discordia*? E come meglio poteva esprimersi (prendendo in prestito il linguaggio pit-

(1) Antiquités etc. Vol. 3. pl. 30.

(2) Notisi, che non sempre sono mosse a divorarsi, si trovano sovente schierate in modo pacifico, e quasi a solo oggetto d'ornamento; e ciò massimamente nei vasi di buon disegno. Il bello stile si è spesso ricusato a rappresentare le mostruosità introdotte dall'arcaismo.

tagorico) quella sostanza tumultuosa, combattuta in sè stessa, sempre agitata dalla contrarietà delle parti, che la compongono, quasi frazioni separate, che s' urtano incessantemente? Ora, tutti i mostri e le immaginarie fiere voraci non finsero i poeti esser nate dal sangue di Tifone (1)? E quegli esseri inventati per render sensibile l'allegoria, chiamati Ofioneo, Tifone, Arimane, non sono eglino in sostanza i rappresentanti del principio cattivo, sempre in guerra, ed opposti al buon ordine, al bene, alla concordia?

Così senza perder di vista il medesimo ricco sarcofago, le due misteriose figure, scolpite ad egual distanza, l' una alata e succinta, qual genio superiore, ed armata del tutto; l'altra, meno l'elmo, e di più tetra e bassa progenie: ambedue minacciandosi coi nudi brandi, e vicini a venire alle mani; non ispiegano forse la medesima allegoria, così spesso ripetuta in varie guise fra le pitture degl' ipogei?

Da questo incessante tenzonar dell' opposto principio ripeteasi la necessità della morte e d' ogni distruzione, onde passare alla necessaria metamorfosi, a tutto ciò che innanzi fu amorevolmente composto da elementi. Il lugubre pensiero di siffatta necessità si volle spesso rammentare quasi motivo di tregua al dolore, il perchè può riguardarsi come il tema principale d' ogni feral monumento, adattandolo a proporzione della dimensione e della forma di qualunque sarcofago, cippo od urna.

IX. A questo medesimo specioso scopo, cred'io, furono scolpiti tanti Grifoni e tante Sfingi sui laterali dei sarcofaghi anche di bella scultura, e fiere aggruppate, che si combattono in molti modi. Così nei tempi più prossimi a noi, l'ovvia rappresentanza dei leoni che divorano cavalli, sui grandi sarcofaghi, ed altri più imbelli quadrupedi. Intanto, dopo avere percorso i varj già immaginati modi, fecero finalmente ritorno al tipo primitivo,

(1) Ἀκουσίλαος δέ φησιν ἐκ τοῦ αἵματος τοῦ Τυφῶνος πάντα τὰ δάκνοντα γενέσθαι. Sturz Acusil. Fragm. n. 33. Ved. Hesiod. Theog. vers. 316 e seg.

d' onde si partì cotale immagine. A conferma di ciò, veggansi i leoni che divorano i tori, nelle ruine di Persepoli, assai più antichi di quanti ne furono fin qui menzionati (1).

Incontriamo particolarmente sulle urne etrusche il non meno antico emblema delle *pelte lunate*, ossiano gli scudi delle Amazzoni, fin'ora di grave imbarazzo agli espositori degli antichi monumenti. Anche queste *pelte* sarei per crederle un modo compendioso di adombrare lo stesso funesto geroglifico (2). Circa i *rosoni* poi, quasi inseparabili compagni delle *pelte* riguardandoli qual derivazione del gran fiore menzionato di sopra, cadrà in acconcio di parlarne in altro luogo.

X. Giunti a questo punto, conviene che io implori dal cortese lettore benigna sofferenza nel seguirmi, acciocchè possa condurlo, mediante una circostanziata digressione, a riconoscere nella forma divenuta strana e convenzionale una pianta, il di cui significato non gli sarà ignoto, ma la suppongo fin'ora inosservata sotto questo aspetto. Le quali nozioni sono indispensabili per progredire in queste nostre ricerche.

(1) Robert Ker Porter, Travels I. pl. 35. — v. tav. d'agg. M. fig. B.

(2) Secondo quel tanto che si raccoglie dalle tradizioni favolose, cioè dalle primitive dei Greci, due furono i grandi disastri, dei quali fecero in seguito perenne menzione i loro scrittori. Questi sono, la guerra delle Amazzoni, e quella dei Centauri. Ambedue divennero tema gradito agli artisti, e perciò se ne trovano resti a sazietà. Notisi che, or l'uno, or l'altro di questi due fatti si riscontra sovente in bassorilievo, per decorazione dei sarcofaghi, o dipinto per abbellire i vasi d'ogni maniera. Di più osserveremo che Erodoto ci ha conservato il soprannome di *Oiorpata*, cioè *Omicide*, che gli Sciti dettero nel loro idioma alle Amazzoni (IV. 110.). Ed Eschilo con poca differenza le chiama Στυγάνορες, *nemiche degli uomini* (Prometh. v. 723.). Sotto tale aspetto, sarà permesso di ravvisare nella *pelta*, loro particolar distintivo, un segno evidente della morte, nemica degli uomini, e della distruzione.

Fu già osservato (1), che i primigeni abitatori delle contrade, di cui teniamo discorso, nel loro semplice culto primitivo, riconoscenti verso gli dei, ne adornarono i modesti delubri costruiti di legno, come meglio potevano, con le primizie della terra, vale a dire fiori e frutta d'ogni genere; e queste offerte eglino soleano vagamente disporre, con bella ed ingenua simmetria, intorno ai semplici membri di quelli. Per questa via, senza avvedersene, prescrissero la norma degli ornamenti architettonici, anche allorquando s'innalzarono magnifici templi, arricchiti di preziosi marmi, come tuttora ne fan chiara testimonianza gli splendidi avanzi fino a noi pervenuti.

Tra queste utili primizie si trovarono quei legumi, che schierano i loro frutti entro lunghe vagine, dette baccelli, i quali separatamente male adatti a decorare, essendo troppo minuti, pensarono con savio divisamento di riunirli ingegnosamente insieme al loro pedale, con una o due forcine capovolte, delle quali si trovano ancora spesso le traccie. E in questa forma si veggono scolpiti sopra varj membri delle cornici, ed in altre parti. Veggasene il saggio, che ne presentiamo a maggiore schiarimento su tav. d'agg. M. fig. C. desunto dai frammenti del Foro trajano (2). Ivi si ravvisano promiscuati legumi, com'era convenientissimo, per un pubblico foro. E ciò serva a persuaderci, che questo modo di disporli fu sanzionato fin dal principio, e seguito poi costantemente.

Dovendo necessariamente rappresentare i baccelli delle fave, era consentaneo che prevalesse una tal forma ed atta alle piante leguminose e sanzionata in seguito dall'uso; ma, divenuta poi cosa notoria, si trasandarono come inutili tutte le individuali caratteristiche, e restò la sem-

(1) Vedi molte idee analoghe: Dissert. dell'Accad. Rom. di Archeolog. T. I. part. 2. pag. 189. e seg. Lett. del Cav. G. Gher. de Rossi.

(2) Scavi del Foro trajano del 1812, pubblicati dall' Albertolli, Milano, Bettoni. 1824. fol. Soffitti di architrave disegnati da Apollodoro.

plice forma di un baccello rotondo, diritto, o alquanto piegato. E molti di questi, riuniti in forma di *flabello*, formano quel composto, che anche *palmette* fu chiamato (1), e che trovossi difficile ad essere riconosciuto. Ravvisando ora positivamente questi ventagli per gruppi composti dai baccelli delle fave, e trovandosi posti abbondantemente sopra i funebri monumenti, resterà agevole indovinare il loro significato.

XI. Alla volgare e quasi incredibile superstizione spettante alle fave non mancarono di ricercare una celebre origine, e si credette discesa dai Caldei e dagli Egizj (2); e per mezzo poi di Pittagora divulgata per tutta l'Italia. La supposta avversione pel frutto di questa pianta, se pur vera, di quei popoli più vetusti, potè derivare da tutt'altra cagione a noi incognita. E circa agl'Italioti si tenne per certo, che l'astinenza da questo legume fosse cagionata dalla loro tendenza a credere alla *metensomatosi*; mercè la quale si fece lor credere, che in quella pianta, di preferenza ad ogni altra, passavano a dimorare i *Mani*;

(1) Non devo qui ommettere, che il ch. sig. Petit-Radel nel 1808, lesse all'Instituto di Francia una memoria, colla quale espose, aver egli riconosciuto, che la fava proibita da Pittagora non è quella che noi ci figuriamo, ma bensì la *Ceratonia siliqua*, in ital. la *Carruba*, o *Guainella*, la quale porta il frutto a somiglianza dei baccelli delle fave. Ma nonostante la mia somma stima verso un uomo tanto benemerito, non posso aderire a questa sua sentenza, poichè gli scrittori greci ci avrebbero manifestato il suo vero nome ξυλοκέρατα; oltre che si và incontro ad altre gravi difficoltà, le quali credo soverchio di annoverare. Nel medesimo tempo però sento il dovere, di rendergli la dovuta giustizia, avendo egli per il primo riconosciuto negli ornamenti dei sarcofagi, e nelle *palmette* dei vasi, che son questi formati dai baccelli di una pianta, in quella guisa disposti. Ed a cagione della somiglianza del frutto delle due suindicate piante, era ben facile incorrere nell'equivoco. Ved. l'analisi della precitata memoria: Travaux de la Class. d'hist. et Litter. ancienne, de l'Institut. 1808.

(2) Zaratae Chaldaeo grande hoc arcanum Pythagoram debuisse. Vid. Origen. φιλοσ. c. 2. pag. 42. Erodot. Lib. II. cap. 37. Abul-pharag. Hist. Dynastiar. p. 184 e seg.

e quindi, per non imbattersi a lederli in alcun modo, preferirono l'astenersene. Una sì speciosa fola prestava a Luciano bell'argomento per rilevarne il ridicolo, come fece in più luoghi dei suoi scritti. Si presta al nostro proposito bensì quella scena, ove finge che Eaco conduce Menippo a visitare le ombre ed incontri quella di Pittagora; ed ecco il loro dialogo:

Menip. Salute, Euforbo, o Apollo, o comunque ti piaccia esser chiamato.

Pittag. Anche a tè, Menippo.

Menip. Non hai più il femore d'oro?

Pittag. Nò certo; ma di grazia, fammi vedere, se nella bisaccia hai niuna cosa da mangiare.

Menip. Vi sono delle fave, o prestantissimo, che non sono cibi per tè.

Pittag. Dammele pure. Tra'morti vi sono altre leggi, ed ho imparato che quì non vi è nulla di somigliante alle fave, nè *ai capi dei parenti.* (1).

Per brevità riportiamo in nota alcuni testi greci (2), ripetuti le tante volte, onde meglio scorgere ove sono dirette le sferzate del satirico. Già molto innanzi a Luciano, vi avea scherzato leggiermente Orazio (3). Maggior circospezione usò Ovidio, simulando serietà (4), quando descrisse per intiero la ceremonia della purificazione delle

(1) Δός μόνον· ἄλλα παρὰ νεκροῖς δόγματα. ἔμαθον γὰρ, ὡς οὐδὲν ἴσον κύαμοι καὶ κεφαλαὶ τοκήων ἐνθάδε. Dial. Mort. XX.

(2) Ἰσόν τοι κυάμους τρώγειν κεφαλάς τε τοκήων. Clem. Aless. Strom. Lib. 3. pag. 321. Potter. Il medesimo, Plutarco Disput. Conviviali Lib. II. Sez. 3 lo attribuisce ad Alessandro Epicureo; colla variante ἔσθειν, in luogo di τρώγειν. A. Gell. Lib. IV. Cap. 11. Verso consimile di Empedocle: Δειλοί, πάνδειλοι, κυάμων ἄπο χεῖρας ἔχεσθαι. Vedi l'autore de' Geoponici, Lib. II. Cap. 35, che li suppone ambedue d'Orfeo.

(3) Horat. Sat. II. 6. v. 63. O quando faba Pythagorae cognata.

(4) Ovid. Fast. Lib. V. cap. 4. Vedi ancora Lib. II. cap. 4. Feralia.

caso, in quei periodi annuali, in cui si credea, che le ombre fossero venute ad aggirarvisi; e quella pratica finiva collo spargere delle fave, nella supposizione che ne fossero i Mani avidissimi.

Basta che un paradosso sia accreditato, non manca giammai chi si dia cura d'abbellirlo, anche al di là del credibile, e di trovarvi di che pascere l'altrui credula immaginazione. Così furono divulgate mille speciose particolarità della pianta (1), e del suo fiore pur'anche, del quale la sola verità è l'esser esso il più tristo nella vaga famiglia dei papiglionacei. Dissi supposta avversione, in quanto che dobbiamo crederla da alcune circostanze modificata; ovvero che soggiacesse a prefissi periodi di tempo; ed asserisce il musico Aristodemo, che Pittagora si cibasse delle fave (2), ed in molte occasioni anche solenni ne fecero uso i Romani.

XII. Tutte queste nozioni, benchè cognitissime, abbiamo creduto dover rammentare partitamente a coloro che non vi aveano posta attenzione, essendo d'avviso, che veruno ne fece l'applicazione onde riconoscere il significato di quel gran numero di teste isolate, o riunite, che vedonsi tanto frequentemente, in ispecie sui vasi d'ogni sorta, e più sovente in quelli di minor conto. Si osservi ancora che un buon numero di quelle teste hanno indizio di sorgere da una pianta, e presso a quelle che sono isolate, trovasi indicata (3) la stessa pianta, ovvero avviluppata nei vicini ornamenti.

I vasi più vili sono quelli, che contenendo il solo geroglifico necessario alla loro destinazione, prestano più

(1) Et in flore eius luctus litterae apparere videntur. Fest. Plin. Lib. XVIII. cap. 30. Diog. Laert. in Pythagor. Lib. VII. Orig. φιλοσοφουμένων. Porphyr. De vita Pythagor. pag. 29. lin. 25. edit. Rom. Vatic. 1630.

(2) A. Gell. Lib. IV. cap. XI. Macrob. Saturn. Lib. 1. cap. 12. E Guasco, i riti funebri.

(3) Cf. Souvenirs du golfe de Naples par le Conte Turpin de Croisé, Paris 1828. p. 47. vases grecs, vignette.

chiari indizj per riconoscere ciò che si volle significarvi. Molti di questi che indubitatamente sono d'officina volterrana, e di uso funebre, non contengono altra pittura, che uno, od anche fino a trè profili, e la pianta descritta, cioè rappresentata da quei *flabelli*; e di più alcuni dischi punteggiati internamente, i quali indicano forse quelle focaccie, o sacre *pulte* descritte in forma di ruota, e consacrate ai defunti (1). Vedasi la figura da noi prescelta (2); nel qual disegno si osservano i profili, privi di ogni traccia interna per circoscriver l'occhio o qualunque altra parte interna del volto: intantochè le rezzuole sono internamente contraddistinte da ricami per abbellirle. Non si poteva con maggiore evidenza rappresentarle quali fantasmi, e non corpi reali. E se nascesse dubbio su questo esprimere, tracciando la sola testa, tutto un simulacro, riportiamo un esempio, su cui non cade dubbio. Si osservino le due gemme, riportate su tav. d'agg. M. figg. E. F, desunte sicuramente dallo stesso tipo originale. Si ravvisa in ambedue Mercurio occupato nell'evocazione di un'ombra, e nell'una emerge la figura già uscita per metà dalla terra, mentrechè nell'altra apparisce il solo capo a farne le veci. Nella stessa guisa che Luciano ed i succitati versi del solo capo fanno menzione, volendo indicare l'intiero simulacro; dimostrando così evidentemente che il solo capo, per convenzione approvata dall'uso, esser poteva sufficiente a rappresentarlo.

Ora, tornando ad osservare il precitato sarcofago di Bomarzo, quella schiera di teste rilevate nelle antifisse, e disposte con simmetria in quello che diremo frontale, altro non possono significare› secondo questo modo di vedere, che i detti capi dei parenti, i Mani cioè della famiglia (3), o cose si milli. E nello stesso modo si riguarderanno quelle

(1) Summanalia liba farinacea in modum rotae ficta. Fest.

(2) Tav. d'agg. M. fig. D. Vaso inedito di Volterra.

(3) Συγγενεῖς καὶ ὁμόγνιοι θεοί. Plat. passim. DIIS . DEABVS . PENATIBVS . FAMILIARIBVS. etc. Gruter.

moltissime teste d'ogni specie, anche di larve spaventevoli, che in tanta profusione adornano i vasi neri etruschi, parlandosi di quelli che servirono per uso del *silicernio*, e coerentemente in altri monumenti, ben inteso però della classe in questione, affinchè non vengano confusi cogli altri di diversa destinazione, lo che ne condurrebbe a grave errore.

Si noti ugualmente quell'ornamento continuato, che gira ai lati sotto le antifisse, composto di baccelli, fiori e steli ritorti, per congiungersi insieme; il quale ornamento trovasi frequente, meno poche differenze, negli stilobati dei monumenti eroici, dipinti sopra moltissime stoviglie, provenienti dalla scuola greca, e perciò detti *Meandri* (1).

XIII. Se poi rigettiamo siffatta spiegazione allegorica, diverranno un mero capriccio della fantasia, privo di scopo, tutte quelle teste laureate, o diademate, poste sul vertice d'ogni foglia, in quel singolare capitello riprodotto sulla tav. d'agg. M. fig. G. (2). E si ponga mente, che quelle sono le foglie dell'*acanthus spinosus*, la qual pianta allorchè arriva il suo seme a maturità, ha per costume di slanciarlo lungi da sè con forza e fragore. Tal proprietà ci rimanda a quanto si osservò superiormente intorno ai gusci divenuti spirali (§ II). Sarà dunque assai più probabile, di unirle alla classe delle tante suaccennate teste, rappresentanti i Mani, ed avremo luogo di congetturare, che un tal capitello appartenesse altra volta alla decorazione d'un Eroe (3).

(1) Cf. Passeri T. II. tav. 143. Parte postica. Vaso vaticano: cf. tav. d'agg. N. fig. N.

(2) Da Gori M. E. T. III. in fine. Tav. XXVII. Capitello trovato nell'agro perugino.

(3) Un'altro esempio vedasi nel Bullett. dell'Instit. ann. 1829, pag. 183, sopra oggetti di terra cotta provenienti da un sepolcro di Canosa: « E due semibusti pur di donne, in grandezza quasi naturale, con » ornamenti di fiori sulla testa, entro i quali fiori altre testine sciolte » erano in particolar modo collegate. La quale circostanza è singolare, » e ci ammaestra dell'uso di simili testine, che egualmente di terra cotta si rinvengono ne'sepolcri ».

Un' ultima considerazione può giovare alle opinioni fin quì esposte, ed è, che i primitivi cristiani si astennero dal servirsi di quei sarcofaghi più antichi, ove questi baccelli si trovavano scolti, mentre non ebbero ripugnanza di servirsi di altri, che contenevano ornati più indifferenti. Ed allorquando ne fecero ad imitazione, corredati da pie rappresentazioni in luogo delle favolose, e nella parte ornativa si permisero d' imitare varie cose dagli antichi, come dall' uso ricevute, non mai vi espressero i baccelli, od almeno non mi fu dato d' incontrarveli (1).

XIV. Per non lasciare alcuna parte inesplorata del bel monumento trovato a Bomarzo, che a tante riflessioni ci ha condotto, rimangono quei due serpi avviticchiativi, posti al di sopra, che hanno qualche somiglianza con la verga misteriosa del messaggero dei numi. Senza entrare in ulterior discussione, questi possono ricondurci alla mente l' *οἰκουρὸς ὄφις*, cioè il serpe custode degl' ipogei, che si credè sacro ai Mani, o sibbene i due serpenti dell' antro di Trofonio, o sia Giove infernale, che avevano la medesima significazione (2).

Molti perspicaci lettori avranno osservato, che quel gruppo di fiori con la testa di contro, dal quale incominciammo queste osservazioni, ha sovente come compagno quasi inseparabile, dalla parte opposta, in ispecie nei vasi i più pregevoli, altro fiore consimile, dal quale sorge una testa ordinariamente in profilo, con altri distintivi, oggetti tutti che per analogia potevano esser creduti compresi in

(1) Molti osservarono, e principalmente Guasco (I riti funebri di Roma pagana, part. IV pag. 138), che le fave ed altri legumi si distribuiscono e si mangiano in molti luoghi d'Italia nel giorno detto dei morti. Aggiungasi che in Roma ed altrove si fanno confetti a somiglianza delle fave, del qual uso s'ignora la ragione. Potrebbe supporsi, che i cristiani convenissero di cibarsene, appunto per dimostrare l'avversione a quella sciocca superstizione degli etnici, che ancora esisteva in quella età.

(2) Vedi Goettling : Narratio de oraculo Trophonii, che apre las Solemnia disputationis publicae etc. die 22. m. Februar. 1842. Ienae. 4.

questa sezione. Ci riserbiamo però a parlarne nella seguente, essendovi necessarie alcune altre preliminari nozioni.

SEZIONE SECONDA.

Se il cortese lettore non è rimaso annojato dalle considerazioni fin quì esposte con qualche precisione, osservando una pianta vera e un' altra immaginaria, sarà maggiormente soddisfatto, se sia trasportato ad ammirare una delle più vaghe produzioni della natura, la quale destò sempre maraviglia in chiunque fissovvi lo sguardo, e di cui si servì l'immaginazione per meglio colorire i suoi sogni.

XV. Accennai superiormente (§ III), che il calice di quella magnifica rosa, sopra il quale si erge una testa femminile, ha una certa forma tendente verso un tipo *primitivo*, e volli dire, che spesso ha qualche somiglianza col fiore del *nelumbo*. Sarà dunque conveniente esaminarlo quì con maggiore accuratezza. Coloro che sono pratici della botanica, non possono ignorare le molte particolarità, che seguono, e potranno quindi a loro talento passare agli esempj, tralasciando quanto lor piaccia di cosiffatte nozioni.

Al tempo in cui Erodoto visitò l'Egitto, questa pianta cresceva spontanea nelle acque del Nilo, ed egli ne ammirò la bellezza, la descrisse con precisione, e farà al nostro proposito il riferire le sue parole: « Vi sono parimente » altri gigli somiglianti alle rose, che nel fiume pur na- « scono, de' quali il frutto è chiuso in altro calice, che pul- » lula *simultaneo dal germe* (1), similissimo nell' apparen- « za al favo delle vespe; si contengono in questo frequenti

(1) Herod. II. cap. 92. *ἐκ τῆς ῥίζης, appo la radice*, e si deve sottindere del fiore, e non mai della pianta. Questo luogo ha esercitato l'acume di molti interpreti. Ved. Schweighaeuser, Larcher, R. Delille. Miot e varj altri. Erodoto volle fare osservare la singolarità di questa pianta nella formazione del frutto contemporaneamente al suo fiore e nel centro di esso, essendo un modo diverso dal comune delle altre piante, ove i frutti si formano quando il fiore è già scomparso. v. tav. d'agg. M. fig. H. nymphaea nelumbo disegnata dal vero.

» bacche, grosse quanto nocciuoli d' oliva, e queste si man-« giano, e tenere e secche ». Dopo il padre della storia siamo debitori a Teofrasto di una descrizione tracciata da conoscitore, ed in seguito molti altri ancora ne parlarono. Oggi distinguesi col nome di *nymphaea nelumbo*, e dicesi anche *nenuphar*, tralasciando per brevità moltissimi altri epiteti, che registrati non offrirebbero che una vana pompa di erudizione, perchè nulla confacienti al nostro proposito (1).

XVI. Si può credere, che i più antichi monumenti figurati, ove incontrasi questo fiore, siano indubitabilmente gli indiani. Siedono, o giacciono sopra di esso, ovvero deliziansi nel suo odore, gli esseri fantastici di quella complicata famiglia mitologica. E tali allegoriche rappresentazioni si sono conservate costantemente in quelle contrade, fino a nostri giorni. Suppongo che Rumph sia stato il primo a darci notizia, che i popoli della China, del Giappone e dell' Indostan, coltivano questa pianta, benchè indigena de' loro paesi, e la credono grata alle loro divinità, che essi rappresentano posate sopra il suo fiore. Con maggior chiarezza si spiega l' infaticabile Pallas: « Gl' Indiani, che ar-» rivano in Astrachan (egli dice), ricercano con gran cura « i fiori del *nelumbo delle paludi*, e che cresce in abbondan-» za all'imboccatura del Volga, e del fiume Bolda. Essi cre-» dono, che *le loro divinità si rigenerino nei suoi fiori odorosi* « *che loro servono di trono* » (2). Il fiore del *nelumbo* esala

(1) Si crede di dover notare brevemente alcune altre poche nozioni, che possono essere utili. Essa sorge fuori dell'acqua molto più delle altre ninfee, e sorpassa spesso l'altezza di trè cubiti. Le sue grandissime foglie sono singolari per avere appiccato nel mezzo il loro stelo, la cui forma è concava, e perciò furono rassomigliate al cappello tessalico. Codeste foglie servirono nei mercati per contenere e trasportare i commestibili, come presso noi serve la carta ordinaria. Le bacche contenute nel calice sono circa trenta, la sua radice è buona a mangiare, e fu anche chiamata *colocasia*, e confusa spesso con *arum colocasia* di Linneo.

(2) Extr. des Voy. de Pallas en Sibérie. Il Sig. Zettler, allora farmacista in Astrachan, pervenne ad estrarne un olio aromatico, che com-

il più soave dei profumi, la mandorla contiene un germe così apparente, che Pallas attesta di non averlo giammai veduto tanto sviluppato in veruna altra specie di piante. Dal che ne risulta, che queste nocciuole germogliano con singolar prontezza. Il che spiega l'inutilità degli sforzi fatti, son circa a settant'anni, dai missionari di Pekino per inviare in Francia delle nocciuole di questa pianta, suscettibili di germogliare.

Se osservando riunite le qualità di questa mirabil pianta, cioè grandiosa, e di fiore bellissimo, utile per i suoi frutti in singolar modo prodotti, e per la sua radice, si aggiungano le attrattive dell'odore soave che esala, ne procederà un sentimento, che eccita in noi un certo incanto difficile ad esprimersi, ed anche pel suo prontissimo riprodursi. Non sarà dunque da riprovarsi intieramente, se un tal fiore fu destinato ad essere l'immagine visibile della riproduzione, e quindi il geroglifico costante dell'immortalità, anche fino da remotissimi tempi.

XVII. Abbiamo superiormente notato l'asserto di Pausania (§ IV), secondo il quale la conoscenza dell'immortalità dell'anima venne svelata ai gentili per mezzo dei Caldei e dei Magi dell'India, avvicinando a questa tradizione un notabilissimo passo di Marziano Capella (1), in cui dai medesimi Caldei si fà derivare la comparsa delle Furie, che

munica una grande elasticità alla pelle, e fu giudicato come il più perfetto cosmetico. I Chinesi e gl'Indiani mangiano con delizia questi frutti, ed i Russi li chiamano nella loro lingua *nocciuole di mare*, ma non ne fanno verun caso.

(1) Quod nec Vedium cum uxore conspexerit, sicut suadebat Etruria: nec Eumenidas ad Chaldaea miracula formidaverit: nec igne usserit: nec lympha subluerit: nec animae simulacrum Syrii cuiusdam dogmate verberarit: nec Phasi senis ritu Charontis manibus involutam immortalitatem mortis auspicio consecrarit. *Mart. Cap. De Nupt. Philol. Lib. II. Norimberg.* 1794, *pag.* 120. Ov'è da osservarsi, che intende di rammentare Ferecide Siro. Mi permetterei quindi una correzione, ed in luogo di *Phasi* leggerei *Phari*, volendo indicare l'Egitto, modo commune degli scrittori latini.

si ritrovano tanto frequentemente e nella Magna Grecia e nell'Etruria, ove pure s' incontra questo fantastico fiore; ciò che rende simultaneamente probabilissimo, che dalle geratiche tradizioni caldaiche derivassero pur anche le prime nozioni del fiore stesso, divenuto poi misterioso. E siccome non poterono mai vederlo, poichè in Europa non nasce[1], così dalle sole descrizioni tradizionali ciascuno se lo figurò come meglio sapeva.

Osservando il lettore con queste nozioni tutti quei fiori fantastici, che sostengono sopra il loro calice la descritta testa, converrà facilmente, che molti di essi hanno una tal forma, qual più vicina; qual più lontana, che ha una certa somiglianza col *nelumbo*, sempre però in modo capriccioso, essendo mancato un tipo certo d' onde modellarlo. Nella stessa maniera si giudicherà dei fiori singolari, portati tanto frequentemente tra le offerte ai Mani (1), e rappresentati in mille guise, che verun botanico potè riconoscerli, perchè privi dei caratteri certi per distinguerli, e perciò fu vana la ricerca fattane da molti eruditi (2).

XVIII. Non ignorasi, che presso i Greci questa pianta divenne il simbolo distintivo dell' Egitto e del Nilo; e troppo lungo sarebbe l'annoverare ora tutti i monumenti, ove si volle rappresentare, e basteranno pochi esempj. Sul celebre Nilo vaticano, che fu giudicato opera di greco scalpello, vi si vede varie volte espressa nel bassorilievo che ne circonda la base, ed in esso le capsule prive dei petali emergono dalle onde, bastantemente bene accennate. Molto più imbarazzato trovossi l' autore del Nilo colossale, (orna-

(1) Cf. Millingen, M. I. T. I. tav. XIX.

(2) Tra questi forse dovrebbe rilevarsi il fiore nella mano d'una donna. Ancorchè cotal fiore, secondo ci assicura erudito botanico, mostri una formazione del tutto fantastica e non trovisi nella realtà veruna generazione di piante ad essa corrispondente, pure dovrebbe cercarsi, se iterate osservazioni non facessero scoprire in siffatta pianta, la quale, siccome altre simili, torna sempre con grande uniformità, una indicazione convenzionale d'un definito genere. etc. Annal. dell'Instit. Tom. XII. 1841. pag. 188. not. 1. — Tav. d'agg. N. n. 31.

mento laterale alla fontana sul Campidoglio), che apparentemente dalla sola tradizione dovette scolpir questa pianta intorno al cornucopia, e ne produsse una non riconoscibile, a chi non ne abbia altre preliminari notizie (1). Se non assolutamente bene, almeno assai meglio, si scorge espressa sopra una statuetta, che rappresenta un portatore d'offerte, ove in modo più chiaro si veggono le sue caratteristiche, e perciò ne riportiamo la sola porzione necessaria (tav. d'agg. N. fig. K); e la crediamo eseguita sotto gli auspicj dell'egittofilo Adriano (2). E ciò basti, non dimenticando però, che anche nelle sculture indiane, ove ciascuno conosceva bene la pianta, pure si pervenne a darle forme diverse, e convenzionali, per adattarla alla scultura.

Avendo poco prima distinto questo fiore qual emblema della rigenerazione, e quindi essendo discesi a riconoscerlo insegna dell'Egitto o del Nilo; questa tanto diversa attribuzione non sarà soddisfacente a molti, e perciò fà d'uopo continuare le nostre osservazioni.

XIX. Ciascuno supporrebbe consentaneo di trovare che questo così decantato fiore del *nelumbo* avesse la medesima significazione allegorica in Egitto; mentre all'opposto nella religione di quella contrada la *nymphaea coerulea* (3) contiene le istessissime attribuzioni di quella, malgradochè ingemmasse egualmente le acque del Nilo, per la già citata testimonianza di Erodoto (4).

(1) Tav. d'agg. N. fig. I.

(2) Ex museo Leonard. Augustini. Kirch. Obelisc. Isaei Rom. pag. 108. Agost. Gemm. vol. II. pl. 85.

(3) Nymphaea coerulea, disegnata dal vero, tav. d'agg. N. fig. L.

(4) Si presenterà spontanea ad ogni lettore l'osservazione: come mai nell'Asia il *nelumbo* rappresentò l'esposta idea, ed in Egitto, ove trovavasi il medesimo fiore, la *nymphaea coerulea* avesse le medesime attribuzioni, e tenesse luogo di quella. Tal questione è assai difficile a sciogliersi, e conviene andar contro un'idea generalmente ricevuta. È ben vero però che molti monumenti dell'Egitto figurano il *nelumbo*, e molti scrittori ne parlano: ma osservisi che questi monumenti non sono i più antichi, e nei veri antichissimi veruna traccia ne ho rinve-

La *nymphaea coerulea* vedesi pure offerta a dovizia nel medesimo modo ai Mani; ed anzi, un bottone chiuso del fiore di essa, posto sopra il capo, è segno distintivo per riconoscere quella figura, che lo porta, qual persona estinta. Le moltissime immagini, che rappresentano i trapassati, che si figurano seduti e nello stato di quiete, odorano sempre questo fiore, o lo tengono in mano. E così tenealo nei banchetti funebri ogni convitato fruendone il soave odore (1). Si avverta però di non confonderla con la *ninfea bianca*, la quale in apparenza, è molto simile alla europea. E quest'ultima, per l'utilità di somministrare un cibo altre volte ricercato, prodotto da' suoi minuti semi, era destinata a comparire tra le offerte sopra le are consecrate alle patrie divinità.

XX. Si osservi lo specchio mistico presentato nella tav. d'agg. N. fig. M. (2), il di cui disegno nell'indicazione delle ali sente molto del fare egiziano. In esso un genio alato vola con prontezza, odorando il fiore, e tenendo nell'altra mano la cetra setticorde. Se pur non si volle figu-

nuta, per quanto ne abbia fatte assidue ricerche. Il che m'induce a supporre, che il *nelumbo* non fosse pianta indigena, ma piuttosto che vi venisse trasportata, (non saprei dir come), circa i tempi della dominazione persiana; poichè il nome di fava d'Egitto ha del moderno. Erodoto visitò quella contrada 65 anni dopo la conquista dei persiani, 460 innanzi l' E. V., e la chiama con nome vago *giglio roseo*; sembra dunque che non avesse ancora quello di fava. Questa pianta trovasi impiegata con profusione sotto i Lagidi, sia nelle corone, sia nei calici, imitati dalla capsula secca del fiore, che chiamarono *ciborio*. Ne imitarono pure la forma nei capitelli delle colonne, e così in varj altri ornamenti. Abbiamo dati certi per supporla già rara ai tempi di Adriano, e sempre più rara divenne in seguito: gli scrittori arabi del decimoterzo secolo sono gli ultimi che ne fecero menzione, e poco dopo disparve, nè più si trova in Egitto. Questo è il ristretto della sua storia, ma i botanici non ammetteranno una tal supposizione, e non è questo il luogo da intrattenersi per avvalorarla.

(1) Ved. Rosellini Mon. civil. Tav. 79.

(2) Preso da Passeri T.II. tav. 61. Museo D. Hadriani Sarti Patric. Sen.

rare così uno di quei tanti Genj, i quali aggiravansi in certe aeree regioni; potrebbe essere più facilmente in tal modo espresso uno spirito restituito alla sua primitiva armonia, che rimpennate le ali, ai talloni pur anche, nel soave suo stato, espresso dall'odore emanato dal fiore, che egli odora, si va slanciando verso una più elevata condizione.

Altra figura, secondo le dottrine egiziane, vien riportata a schiarimento dell'altra nella tav. d'agg. N. fig. N. (1). È questa una immagine umana, seduta nel suo monumento eroico, priva di sesso, come molte altre in modo consimile situate, volendo significare un'anima nella sua quiete, che odora il descritto fiore, ed in quello si bea, aspettando forse l'ora della sua rigenerazione. L'idea è egiziana, come abbiamo notato, ma tutta l'esecuzione del disegno è di scuola greca, o per dir meglio *italo-greca*, ciò che fa sospettare che queste speciose tradizioni si ottennero prima per mezzo dei Greci, essendo però venute dall'Asia, innanzi che l'Egitto v'influisse con le sue allegorie.

XXI. Considerando questa tradizione, per ispeciosa che possa dirsi, porta per altro chiaro indizio d'appartenere alle dottrine segrete; e dovendosene far menzione, facessi sempre sotto il velo del simbolo e dell' allegoria. Molti esempj si potrebbero addurre, ma ricorderemo soltanto quel breve ed affettuoso titoletto della Villa albani, ove un misero padre augura solamente al suo pargoletto perduto: *che l'anima sua dimori negli unguenti* (2)! Acclamazione, alla quale fa d'uopo sottintendervi un senso nascosto, e che può essere ragionevolmente svelato dalle sopra esposte considerazioni. E con le medesime verrà ad esser meglio inteso e nello stesso tempo con maggior proposito,

(1) Da vaso vaticano; Passeri T. III. tav. 289.

(2) ΕΝ ΜΥΡΟΙΣ
ΣΟΥ ΤΕΚΝΟΝ
Η ΨΥΧΗ.

In unguentis, fili, anima tua sit. Marini inscr. alb. n. 162. p. 184.

quanto trascrisse Plutarco: *καὶ καλῶς Ἡράκλειτος εἶπεν ὅτι αἱ ψυχαὶ ὀσμῶνται καθ' ᾅδην* (1).

XXII. Dopo sì lunga deviazione torniamo di nuovo a consultare i vasi della Magna Grecia. Accennai sul finire del paragrafo XIV, che quella maravigliosa pianta, essendo nella parte anteriore o nobile, ha come compagna corrispondente quasi indivisibile altra pianta consimile nella parte opposta; ora sopra di questa seconda e consimile immagine necessita di rivolgere l'attenzione. Questa ripetizione del medesimo gruppo, composto d'ornati, sopra cui ergesi in egual modo una testa, nei più pregevoli vasi non ha che pochi distintivi onde riconoscerla, e questi consistono precisamente nei baccelli da noi rammentati, frammisti agli altri fiori, spesso qual produzione spontanea, ed altre volte innestativi con poca verosimiglianza. La testa suol essere parimenti di donna, molte volte in profilo, e più raro è il trovare nel medesimo posto quella di un giovine coperta dal frigio berretto. Nè ora intendo quì di prender l'assunto, di accennare tutte le varietà, che vi s'incontrano, guidate dal medesimo fondo allegorico, mentre non posso neppure asserire di averle osservate tutte, ripeto però che parlo dei vasi più rari, giacchè in quelli con minor cura eseguiti nei rovesci ritrovasi sempre il semplice ornato, in varie guise composto dai medesimi baccelli, senza verun altro distintivo (2).

Avrei desiderato di riportar quì il rovescio del medesimo vaso, lodato da principio, ma non potendone avere il disegno, ne citerò un esempio consimile ed ancor più patente, che ritrovasi nell'anfora di Canosa, detta ad incensiere, pubblicata dal benemerito Millin, Tav. 14, di quella raccolta. In questo la testa di donna in profilo sorge dal gruppo ornativo nella solita direzione, ma tutto composto

(1) Et praeclare dixit Heraclitus: Animas in orco odorari. De facie in orbe lunae, pag. 943.

(2) Passeri T. II. tav. 194. *b.* ibid. 192. *c.* d'Hancarville T. I. pl. 53.

dai baccelli, come li abbiamo descritti, ed hanno pur anche nei *flabelli* suaccennata la traccia del come son essi collegati insieme (1).

XXIII. Fin ora questa immagine rimase inosservata, e nessuno vi si fermò a meditarla: il che deve rendermi timidissimo nel volerle assegnare un carattere, ovvero una attribuzione nella mitologia già cognita. Tento adunque di avventurare la mia opinione, qualunque possa esserne l'esito, anche col pericolo di non incontrare che disapprovazione; e fino a miglior consiglio la crederò una immagine simbolica della Proserpina, *animarum singularum nutrix et parens* (2); nè questa è una novità, giacchè il suo simulacro s'incontra spesso negl'Ipogei, e la sua avventura con Plutone fu scolpita infinite volte sui sarcofaghi.

Nè ciò viene impedito da quanto abbiamo asserito § 22, che in luogo della testa di donna lo stesso posto si trova occupato da un' altra di giovine con berretto asiatico; questa è una semplice varietà della stessa idea; e non desiderando che ci sia mostrata, come contraria alla denominazione di Proserpina o Libera, ne citiamo anzi il bellissimo esempio, che trovasi nella Tav. 32 del 2 vol. del Millin (3). Ivi avvenente giovine in profilo con berretto frigio, cosperso di punti, primeggia sul consueto ornato di fiori, per il quale chiameremo a confronto un celebre cammeo del R. Museo di Napoli (4), in cui una testa del tutto consimile, e di più corredata del chiarissimo distin-

(1) Tav. d'agg. O. fig. O. Queste note erano già scritte da lungo tempo, allorquando il sig. Ainsley, avendo fatte importanti scoperte d'ipogei etruschi nelle vicinanze di Sovana, e mostrandocene graziosamente i disegni, vi ammirai non solo i capitelli con teste umane, ma cosa di maggior importanza, vidi una testa colossale con ornati attorno, che sebbene guasti si riconoscono esser i baccelli in questione, ad un bel circa, come il disegno quì citato, bassorilievo che sovrasta all'entrata di una tomba; Bullett. 1843. pag. 155.

(2) Porphyr. De abstin. IV. 16. p. 55. Rhoer.

(3) Tav. d'agg. M fig. P. vaso Poniatowsky.

(4) Tav. d'agg. O. fig. P. 2.

tivo, la luna crescente, c'insegna esser quello il dio Luno; e riguardando l'altro, come la medesima immagine, il pileo così punteggiato avrà allusione alle stelle. Non reputo necessario di prodigar quì una inutile supellettile d'erudizione, essendo ben cognito, che Proserpina era come la luna, protettrice e rettrice delle anime, secondo le tante leggende che in molte guise adombrate s'incontrano, e ricordandoci i versi orfici e le immagini egizie, che l'astro della notte era personificato d'ambo i sessi.

Un'altra peregrina varietà vedasi in un disegno inedito di vaso ruvese (1). Vi è una testa consimile, coperta dall'asiatico pileo, quasi di contro, guardando un poco in alto, ed emerge al solito dai fiori. E si aggirano volando attorno di questo Luno due simulacri velati, che hanno per loro particolare distintivo la bocca coperta. Ogni apparenza li qualifica per ombre, che desiderose di corporea esistenza, volteggiano intorno alla sfera lunare, ove credeasi aver elleno stanza, non solo dagli Egiziani, ma ancora da altri popoli, che si dilettavano di quelle geratiche favolose allegorie. In quest'ornato per altro il distintivo dei baccelli è scarso ed appena riconoscibile come cosa obsoleta e quasi dimenticata.

XXIV. Tralasciando per ora i moltissimi altri esempj, che potrebbero fare utile corredo ai pochi quì esposti, siamo ricondotti da quest'ultima figura alla parte nobile ossia l'anteriore del medesimo vaso, che ci offre una singolarissima variante (2). Il luogo principale in questa composizione viene riempito da un gruppo ch'esprime un rapimento. O voglia dunque ravvisarvisi Borea che rapisce Orizia, come i più opineranno, ovvero il *Tanato inesorabile*, che impossessatasi d'una fanciulla, ambedue i modi convengono al medesimo espressivo significato, ma rare volte in quel posto ed in simil guisa è rappresentato. Il

(1) Tav. d'agg. O. fig. Q. cf. Tav. d'agg. M. fig. R.
(2) Tav. d'agg. O. fig. S.

che c'induce a credere, che nel tempo in cui fu dipinto quel vaso, d'altronde bellissimo, era trascorsa gran libertà nelle immagini, e non si teneva più scrupolosamente ai modi prescritti dai maggiori. Con siffatta figura ritorna la medesima allegoria del ratto di Proserpina, e la differenza consiste nel diverso racconto, al quale aggiunger se ne potrebbero molti altri.

Intanto questo straordinario gruppo avrà tratto fuori di strada il lettore, che scorgendoci entrati nei misterj di Proserpina, avrà già penetrato col suo pensiero, che doveasi incontrare anche la Cerere da essa inseparabile, la grande e feconda produttrice di tutto ciò che ha nascita, accrescimento e cambiamento, seguendo i destini della sua speciale natura. Cerere è adunque quella, che noi riconoscemmo in astratto, secondo Empedocle, per l'*Amicizia* § 7, ed il suo vero tipo, il più frequentemente espresso, è quello citato in principio dell'incomparabile vaso di Ruvo, che contiene la forma più usitata, la meglio espressiva sotto il velo del mistero, e vagamente composta secondo le elleniche forme del bello, confermata pur anche da alcune sue varietà, che brevemente accenneremo.

Nella raccolta di Tischbein, Tom. IV Tav. 14 (1), ammirasi della medesima una lusinghiera variante. Ivi, nello spazio occupato dalla sola testa, sopra il descritto calice, in mezzo al boschetto dei fiori una vaga donzella, involta nel suo ricco peplo, ebra di gioia, rivolgesi carolando, quasichè in tal guisa accennare ella voglia il periodico svilupparsi della natura, guidato dalle alternative dell'armonia.

XXV. Ben diversa rappresentanza, che sembra più oscura e difficile a riconoscersi, da elegante disegno adombrata, mi viene ora alla memoria dopo la precedente: Millin Vas. Tom. II. Tav. 39 (2). Quivi primeggia una testa con espressione addolorata, e s'innalza sopra una rosa a foglie

(1) Tab. d'agg. O. fig. T.
(2) Tav. d'agg. O. fig. V.

dentate; e quali Genj camilli Espero e Fosforo siedono lateralmente sopra fiori secondarj, e sorreggono dietro il capo con gentile attitudine il di lei fosco e misterioso velo. Così ho chiamati quei giovani dal loro distintivo che è un globo, in alto sopra l'uno, in basso a lato all'altro.

A prima vista si penserebbe di riconoscervi la Notte, ma sarà meglio il ricordarsi dell'inno omerico, ove Cerere spinta dal gran cordoglio per la perduta figlia:

ὀξὺ δέ μιν κραδίην ἄχος ἔλλαβεν, ἀμφὶ δὲ χαίταις
ἀμβροσίαις κρήδεμνα δαΐζετο χερσὶ φίλῃσι,
κυάνεον δὲ κάλυμμα κατ' ἀμφοτέρων βάλετ' ὤμων,
σεύατο δ', ὥςτ' οἰωνὸς, ἐπὶ τραφερήν τε καὶ ὑγρὴν
μαιομένη· τῇ δ' οὔτις ἐτήτυμα μυθήσασθαι
ἤθελεν, ... (1).

Con sì elegante modo ravviserei rappresentato dal pittore, servendosi dei segni mimici dell'arte, ciò che il Tasso in altro proposito, cantò:

Lei nel partir, lei nel tornar del sole
Chiama . . . . . .

Ed è tema confacente a funebre argomento.

Ora si potrebbero osservare i molti modi di figurare la medesima idea, come si trovano espressi in opere antiche della prima importanza: come sarebbe, fra gli altri, quello della Sirena che batte i cembali, non precisamente sul fiore, ma sibbene nel centro del medesimo ornato, qual vedesi al di sopra del Pelope ed Ippodamia, nel celebre vaso dall'Archemoro (2). Ma basterà per adesso averla menzionata, senza entrare in altri particolari, richiedendosi un'ulteriore supellettile di notizie, per condurla allo schiarimento.

(1) Acer vero dolor animum eius occupavit et velamentum capitis, quod crines ambrosios continebat, manibus suis discidit, et atrum velamen humeris ambobus iniecit, proripuitque se, tanquam avis, per terras et maria, filiam quaerens. In Cerer. vers. 40 e seq.

(2) V. O. Gerhard, il vaso dall'Archemoro. Roma 1837. Tav. 3.

La brevità che mi proposi, mi fece tralasciare molti altri monumenti di corredo ai citati, per non tediare soverchiamente il lettore. Supposto che queste poche spiegazioni possano incontrare compatimento presso giudici competenti, potrò in altra occasione allargarne i limiti della esposizione, essendo questo un tema vastissimo ed infinite volte ripetuto.

A. M. Migliarini.

---

b. DE CAUSSA NOMINIS CARYATIDUM.

(*Discorso del prof.* L. PRELLER, *letto nell'adunanza dell'Instituto archeologico intitolata al natale di Winckelmann, li 9 decembre* 1843.)

(Tav. d'agg. P.)

De nomine Caryatidum quamquam multi disputaverunt, tamen minime adeo explicata sunt omnia, ut nullus ad dubitandum relinquatur locus.

Traduntur autem duae potissimum eius nominis interpretationes, quarum alteram dixeris historicam, alteram ritualem, aut, si mavis, aestheticam.

Illius auctor est Vitruvius de Archit. I, 1, ubi leguntur haec: » Carya civitas peloponnensis cum Persis hostibus contra Graeciam consensit: postea Graeci per victoriam gloriose bello liberati communi consilio Caryatibus bellum indixerunt. Itaque oppido capto, viris interfectis, civitate deleta, matronas eorum in servitutem abduxerunt, nec sunt passi stolas neque ornatus matronales deponere, ut non uno triumpho ducerentur, sed aeterno servitutis exemplo, gravi contumelia pressae poenas pendere viderentur pro civitate. Ideo qui tunc architecti fuerunt, aedificiis publicis designaverunt earum imagines oneri ferendo collocatas, ut etiam posteris nota poena peccati Caryatium memoriae traderentur. »

Mira utique res et quae tantum repugnat historiae vulgatae, ut mature exstiterint, qui nullam ei fidem ha-

bendam esse dictitarint (1). Neque qui eam defensarunt, probabilibus argumentis usi sunt (2). Etenim alii de Caryis laconicis, qua de urbe optime constat, desperantes aliamque propterea eiusdem nominis urbem circumspicientes, arcadicam videlicet ex Pausania protulerunt et Herodotum VIII, 26 de Arcadibus ad Xerxem deficientibus memorare arguerunt. Sed Caryae istae arcadicae non existunt nisi in Pausaniae exemplis parum emendatis, et Herodotus minime de universae civitatis defectione loquitur, sed de paucis quibusdam victum atque operam quaerentibus (ὀλίγοι τινὲς, βίου τε δεόμενοι καὶ ἐνεργοὶ βουλόμενοι εἶναι). Alii Xenophontem citaverunt, qui in Hist. Gr. VI, 5, 25 sqq. VII, 1, 28 Caryates narrat a Spartanis ad Arcades defecisse et propter id ab Archidamo rege, expugnata urbe, occidione occisos esse, quod factum statuunt confusione eorum, qui nomen Caryatidum peregrinantibus enarraverint, ad tempora belli persici revocatum esse. Quos bene refutavit Marinius, Vitruvii narrationem nimium a xenophontea discrepare monens, cui argumento addi potest, quod incredibile est, tam recentem memoriam illo aevo litteratissimo adeo obscurari potuisse, ut de temporibus bellorum persicorum narrata fuerint quae pertinerent ad tempora Archidami.

Sed restat aliud huius traditionis fundamentum, cui multum tribuerunt, qui parum reputaverunt, monumentis artium eandem illam, quam monumentis litterarum, artem criticam adhibendam esse. Extat enim in Museo neapolitano (3) anaglyphum, quod Caryatidas repraesentat, duas

(1) Prae ceteris Lessing. antiquar. Aufsaetze. Opp. Vol.X. p.369. Quem deinde secuti sunt Boettiger ueber die s. g. Karyatiden am Pandroseum und ueber den Missbrauch dieser Benennung, Amalth. Vol.III. p. 137-167, Meinecke ad Euphor. p.93, Od. Mueller Doriens. I. p. 374, II. p. 321, alii. Cf. inter Anglos Blomfield some remarks on the Caryatides of ancient architecture, Mus. Crit.VII. p. 400 sqq., et Adnotationes ad Antiqq. Stuarti et Revetti. Vol. I. p. 488 sqq.

(2) Prae ceteris v. Marini ad Vitruv. Vol. I. p. 9, qui laudat alios.

(3) Cf. Mus. borbonico Vol. X. Tav. LIX.

epistylium sustentantes, tertiam in medio assidentem humi et moestitiam prae se ferentem, quibus figuris addita est inscriptio haec: ΤΗ ΕΛΛΑΔΙ ΤΟ ΤΡΟΠΑΙΟΝ ΕΣΤΑΘΗ ΚΑΤΑΝΙΚΗΘΕΝΤΩΝ ΚΑΡΥΑΤΩΝ. Opus affabre sculptum est et sine dubio antiquum. De titulo autem inscripto, quem primum a. 1607 protulit Capaccius in Antiqq. et Histor. Neapol. c. XXII (ap. Burmann. Thes. Antiqq. et Histor. Italiae Tom. IX, 2, p. 194) et deinde ex loco illo Vitruvii illustravit Reinesius, Syntagma Inscr. Antiq. p. 264, dubitavit primum Maffeius, Ars crit. Lapid. p. 88 (1), conclamaverunt deinde, qui de Caryatidibus scripserunt, ad unum omnes, exceptis paucis, de quibus sufficiat nominasse los. Parascandolum Neapolitanum, illustrazione di un marmo greco rappresentante le Cariatidi, Napoli 1817, 4. Mihi maxime probatur quod exposuit Finatus in Mus. borbonico Vol. X ad Tav. LIX, ipsum quidem monumentum antiquum esse, sed repraesentare Provinciam aliquam domitam, inscriptionem vero postea ex Vitruvio vel alio scriptore, qui eandem rem memoraverit, adiectam esse (similiter atque factum est in Baccho indico Musei vaticani, cui inscriptum est nomen Sardanapali, et in aliis monumentis a Finato memoratis), et labantibus quidem temporibus, quo facit forma litterarum et omissio iota subscripti, de qua cf. Franz Elem. Epigr. Gr. p. 233 et 247 (2).

(1) Ubi inter alia haec: « Inscriptio antiquis trophaeis vel nulla, vel in scutis, lignis aliaque parum diuturna materia ut plurimum designata, unde est, huius generis titulum ab antiquitatum scrutatoribus nullum unquam repertum esse. Graeciae vero nec tropaeum nec aliud quidpiam dicatum me legere memini ».

(2) Fidem inscriptionis defendit etiam *Canina*, qui de Caryatidibus explicatissime disseruit: Architettura antica Tom. V p. 396 sqq., et in censura Vitruvii mariniani, Ann. dell'Instit. T. VIII p. 135. Anaglyphum ille neapolitanum inferioris aetatis esse dicit, sed imitationem operis antiqui; inscriptionem eiusdem aetatis atque ipsum monumentum. Secus iudicat *Carellius*, dissertazione esegetica intorno all'origine ed al sistema della sacra architettura presso i Greci, Napoli 1831 p. 163 sqq. ubi item locus de Caryatidibus accuratius pertractatur;

Ita refutatis omnibus, quibus narratio Vitruvii muniri poterat, argumentis, alia illa, quam ego supra nominavi ritualem vel aestheticam, Caryatidum explicatio suborta est, quam primus lineamentis quasi adumbraverat Lessingius, deinde prae ceteris copiose illustravit Boettigerus, in cuius auctoritate nunc omnes in illa quaestione solent acquiescere. Canephoros ille esse et appellandas esse, quae falso et nonnisi ab inferioribus appellentur Caryatides, censet. Canephoros h. e. virgines sacras, in pompis vasa in capitibus portantes, primum aere et marmore expressas esse a sculptoribus, ut constat Polycletum Argivum Canephororum virginum signa aenea fecisse, a Verre illa ex Sicilia Romam transportata (Cic. in Verr. Act. II. lib. IV. cap. 3, 5), itemque Scopae Canephoros laudabatur, Romae in Asinii monumentis posita (Plin. N. H. XXXVI, 4, 7); quos sculptores deinde secutos esse architectos, venustissimas illas virginum decore ingredientium festoque ornatu insignium figuras iamiam ad instar columnarum usurpantes. Iam Caryatidas simile virginum sacrarum genus fuisse atque Canephoros; unde factum esse, ut utrisque confusis illarum nomen apud inferiores pro omnibus similibus figuris obtinuerit (1). Id equidem concedo admodum probabiliter disputatum esse quod attinet ad Canephoros. Etenim primum earum, quae etiam nunc Athenis vel Romae vel alibi extant, statuarum architectonicarum maxima pars revera sunt Canephoroe; deinde habet haec explicatio interiorem quan-

qui inscriptionem arbitratur esse prorsus noviciam (assolutamente moderna).

(1) Boettiger l. c. p. 148: Nach langer und oft wiederholter Erwaegung ist die Ueberzeugung in mir immer mehr befestigt worden, dass aller Missverstand aus der Verwechslung der aecht athenischen Canephoren mit den spartanischen Karyatiden von Alters her angefangen hat, und dass alles, was wir noch in dieser Art besitzen, — eigentlich nur von Canephoren zu verstehen ist. Similiter iudicant Henr. Meyer in nott. ad Winckelm. Opp. Vol. II. p. 370; V. p. 332, Od. Mueller, Handb. d. Archaeol: § 279, alii.

dam veri speciem et concinnitatem: namque sicut nunc, quae Italiam visitantibus ubique obviae fiunt, virgines aut mulieres vasa in capitibus gestantes gratissimo adspectu vel provocare pictores ad imitandum videntur, ita consentaneum est etiam graecos artifices, studiosissime illos quicquid in natura aut in consuetudine vitae humanae venusti atque decori occurrebat, arte sua prosecutós, virgines pomparum imitando primum ad illas statuas motos fuisse. Quo accedit etiam, quod eaedem virgines, quae in pompis supellectilem sacram gestabant, convenientissime poterant ad alterum illud sacrum ministerium, epistylia delubrorum portandi, accommodari.

Nihilominus restant etiam sic nonnullae offensiones, maxime si in confusionem illam, quam dicunt factam esse Canephororum atque Caryatidum, diligentius inquisiveris. Et primum quidem cupidius iudicaverunt, qui nomen Caryatidum novicium esse et a Romanis, fortasse ab ipso Vitruvio inductum arbitrati sunt; quam asseverationem eo argumento solent confirmare, quod in celebrata illa inscriptione attica Erechtheum spectanti eius aedificii Caryatides simpliciter dicantur κόραι. Qui neglexerunt locum Athenaei VI, p. 242 D, ubi ex Lynceo Samio, Duridis historici fratre, profertur narratio lepida de Corydo quodam parasito, propter facetias suas apud poetas comoediae atticae novae celebrato, eum hominem, cum in triclinio ruinam minitanti coenaret, dixisse: ἐνταῦθα δειπνεῖν δεῖ ὑποστήσαντα τὴν ἀριστερὰν χεῖρα ὥσπερ αἱ καρυάτιδες: quo loco satis manifestum est non de saltantibus Caryatidibus sermonem esse, sicut statuit Boettigerus, sed de tecta atque epistylia sustentantibus: unde colligitur rem atque nomen vere graecum esse et ipsis Atheniensibus usurpatum, idque aetate a monumento illo, quo Caryatides Erechthei dicuntur κόραι, haud nimium distanti.

Deinde, si veterum testimonia examinemus, multum quidem eis memorantur virgines Caryatides, Dianae cognominis cultui addictae, sed nunquam loquuntur nisi de saltantibus, idque motibus tam vehementibus, ut cum Mae-

nadibus componantur (1). Scio Boettigerum genus quoddam saltationis sacrae commentum esse, quo Caryatidas simul artus iactasse, simul in capitibus nescio quid sacrae supellectilis sustentasse statuit; sed vereor ut in monumentis artium reperiantur figurae vel ad imaginandum complicatissimae. Immo accuratissime distinguendum videtur inter Caryatidas saltantes et epistylia portantes. Etiam illarum imagines expresserunt artifices graeci, sed diversissimo ab eis signis, qualia Polycletus et Scopas fecerant, habitu. Sic Praxitelem accipimus Caryatidas fecisse, sed componuntur haec signa cum Maenadibus et Thyadibus, v. Plin. N. H. XXXVI, 4, 5 « Romae Praxitelis opera sunt — et Maenades et quas Thyadas vocant et Caryatidas » similesque figuras fuisse credibile est quas in annulo Clearchi Spartani sculptas fuisse auctore Ctesia memorat Plutarchus v. Artax. c. 18: *καὶ τὸν δακτύλιον αὐτῷ δοῦναι σύμβολον φιλίας πρὸς τοὺς ἐν Λακεδαίμονι συγγενεῖς καὶ οἰκείους, εἶναι δὲ γλυφὴν ἐν τῇ σφραγῖδι Καρυάτιδας ὀρχουμένας* (2). Enim vero tales figuras minime idoneas fuisse, quae ab architectis pro columnis usurparentur, cum per se satis appareat, tum contra Carellium similia cum Boettigero machinantem monitum est ab architecto spectatissimo, eodemque antiquitatis peritissimo,

(1) Paus. III, 10, 8 τὸ χωρίον Ἀρτέμιδος καὶ Νυμφῶν ἐστιν αἱ Καρύαι, καὶ ἄγαλμα ἕστηκεν Ἀρτέμιδος ἐν ὑπαίθρῳ Καρυάτιδος. — Χοροὺς δὲ ἐνταῦθα αἱ Λακεδαιμονίων παρθένοι κατὰ ἔτος ἱστᾶσι καὶ ἐπιχώριος αὐταῖς καθέστηκεν ὄρχησις: quam saltationem a Castore et Polluce inventam esse tradit Lucianus de saltationibus c. 10. Commotissimam fuisse cernitur ex eo, quod componitur cum bacchicis, cf. Pollux IV, 14, 104, Hesych. v. Καρυατίζειν et Καρυάτιδες, Manso Sparta I, 2. p. 219 sqq, Meinecke ad Euphor. fragm. XLII p. 93-99, O. Mueller in Doriens. I p. 374, II. p. 341.

(2) Caryatidas saltantes nonnulli appellant eas figuras, quarum exempla dederunt Zoega Bassir. tab. XX et XXI, et Clarac Musée de Sculpture tab. 167, 77 et 168, 78; quas tamen saltatrices non solum Dianae, sed etiam aliorum deorum, velut Minervae cultui addictas fuisse, cernitur ex opere figulino a Campana edito, Antiche opere in plastica Tab. IV. — In loco Plinii patet interpretandum esse: et Maenades et eae statuae, quas vocant Thyadas, et quas Caryatidas,

LudovicoCanina(1).Accedit quod saltantesCaryatidas,quippe virgines spartanas, doriensi vestitu indutas fuisse convenit eoque ad saltandum quam maxime accommodato,abs quo habitu satis apparet eas, quae nunc exstant, Caryatidum imagines cum maxime abhorrere. Quas ob caussas prorsus absimile veri est, virgines Caryatidas cum virginibus Canephoris unquam potuisse confundi; quod si datur, vereor equidem ut illa Boettigeri argumentatio satis munita sit.

Denique quod ad id attinet, quod monumenta artium, secundum quae Vitruvii obtrectatores sententiam suam maxime formaverunt, plerumque Canephoros ab architectis ad figuratum illum columnarum usum adhibitas fuisse ostendant, recte quidem illud affirmatur, si dicunt plerumque, minime vero, si alias statuas muliebres ad eundem usum admissas fuisse negant. Sic in hortis albanensibus hoc genere statuarum ditissimis una exstat, artificum illa nominibus insignis, quae nebride induta est et minime potest appellari Canephoros; aliaque eiusmodi statua, quae matronali habitu et meditabundae similis est, cernitur in Bracchio novo, quod vocatur, Musei vaticani (2). Quid quod etiam Caryatides servili habitu formatae exstant,

(1) V. Carelli l.c.p.167 sqq. Canina sic scribit, Architettura antica Tom. V p. 399: È ben vero che dai Greci pure si solevano distinguere col nome di Cariatidi quelle vergini spartane, che danzando celebravano annualmente la solennità in onor di Diana Cariatide — ; ma poi è bensì vero ancora essere improbabile che si avessero potute dai Greci convenientemente rappresentare statue danzanti e sostenenti pesi nel tempo stesso, come si è con poca verosimiglianza cercato di dimostrare ultimamente.

(2) V. Beschreibung der Stadt Rom. Vol. II. 2. p. 95. Aliae earum, quae Romae spectantur, certe non usui architectonico inserviisse videntur, velut in hortis albanensibus quattuor Canephoroe, quae una cum statua Bacchi indici repertae sunt a. 1761 et cum hoc pompam sacram effecisse videntur; cum quibus comparari possunt duae illae, quas ex opere figulino nunc in Museo britannico asservato edidit Winckelmannus Monum. ined. n. 182, cuius operis alterum exemplar exstat in exquisitissima, omnique genere elegantiarum abundantissima collectione Campanae.

quod fugit Viscontum, Mémoires sur les sculptures d'Athènes p. 91, qui dubitans quidem de narratione vitruviana, sed non omnem ei fidem abnegare ausus, sic scribit: A' la verité aucune Caryatide antique, que je connoisse, ne représente une captive. Cependant comme les figures des prisonniers perses supportaient à Sparte le toit d'un portique (1), il n'est pas hors de toute vraisemblance, que des figures de femmes captives aient été employées de même dans quelques monuments de la Grèce. Unum eiusmodi signum, quod Braunius mihi suppeditavit, cum aliis monumentis herculanensibus publicatum est in opere rariore, aliae servarum Caryatidum figurae exstant inter monumenta sepulcralia cyrenensia edita a M. I. R. Pacho, voyage dans la Marmorique et la Cyrénaïque etc. Paris 1827, tab. XXXIX et tab. LVI; quae figurae propter raritatem huic dissertationi additae sunt in Tab. adi. P.

Haec omnia si animo complectaris, vides aut Boettigeri illam nominis derivationem mittendam esse et aliam in cultu Dianae Caryatidis, si in hac via persistere libeat, caussam quaerendam, aut ad historicam interpretationem Vitruvii revertendum. Illud moliri video Carellium, qui antiquissimum delubrum Dianae ex eius arboris, quam indicat cognomen Caryatidis, materia constructum eiusque tectum a virginibus ministrantibus fultum fuisse suspicatur (2);

(1) Quam porticum cum eo aedificio, ubi Caryatidas primum positas fuisse scribit, comparat ipse Vitruvius. Cf. de eadem Pausan. III, 11, 3.

(2) L. c. p. 169, e forse il suo più antico tempio e le scolpite Cariatidi, che ne sostenevano gli architravi, furono di quel medesimo legno, di cui la regione abbondava. De origine eius cultus v. Serv. ad Virgil. Ecl. VIII, 30, unde cernitur, quod etiam in saltationibus Caryatidum expressum fuisse scimus, hanc religionem Dianae aliquid bacchici furoris habuisse, et Vet. interp. Stat. Theb. IV, 225: Caryae templum Dianae in Laconia sacrum, quod etiam Caryatium (Καρυάτειον) nominatum est ex hac caussa. Cum luderent virgines, minitante ruina (al. meditatus ruinam) omnis chorus in arborem nucis fugit et in ramo eius pependit, quam nucem Graeci caryan vocant. Ergo de arbore et templum et dea nomen accepit.

quamquam simplicior ratio foret, si easdem virgines, quae postea choreas ducebant, antequam saltarent, solenni in pompa a Spartanis Caryas ductas Canephororum vicibus functas esse posueris. Sed videtur mihi etiam Vitruvii narratio, modo paucis mutaveris tradita, probabiliter posse vindicari.

Ad Persas defecisse Caryas absurdum est, ad Tegeatas admodum probabile est idque circa idem illud, de quo Vitruvius loquitur et quo etiam porticum persicam a Spartanis aedificatam fuisse comperimus, tempus. Narrat enim Pausanias VIII, 45, 1, Tegeatarum regionem primitus vicatim habitatam esse, eorumque vicorum unum fuisse Caryas (1), quod testimonium egregie confirmatur hac glossa Photii v. *Καρυάτεια.- τὰς δὲ Καρύας Ἀρκάδων οὔσας, ἀπετέμοντο Λακεδαιμόνιοι.* Inde colligitur Caryarum fata coniunctissima fuisse cum historia bellorum atrocissimorum et diversis temporibus inter Lacedaemonios et Tegeatas gestorum. Sic ex Herodoto notum est (I, 66 sq.), Spartanos post mortem Lycurgi cum Tegeatis primum adverso Marte bellasse, deinde, postquam ossa Orestis in suum ex tegeatico agrum transportaverant, meliore successu; eiusdemque belli memoriam apud Tegeatas floruisse multisque monumentis testatissimam fuisse cernitur ex Pausania (III, 3, 5; 7, 3, unde de temporibus eius belli existimari potest; et in antiquitatibus Tegeae VIII, 5, 6 sq; 45, 2; 47, 2; 48, 3; 53, 4 sq.), quibus monumentis notabile est victorias olim de Spartanis reportatas potissimum ad mulieres Tegeatarum relatas esse. Atque illo tempore, postquam fortuna denique Spartanis favente pax composita est, Alpheum fluvium terminum inter Spartanos et Tegeatas positum esse suspicor, quo termino Caryae ab Arcadibus abscisae sunt, ut utar vocabulo photiano (2). Hoc igitur oppidum ad *περιοίκους* relatum; sacra

(1) Τεγεᾶται δὲ ἐπὶ μὲν Τεγεάτου τοῦ Λυκάονος τῇ χώρᾳ φασὶν ἀπ' αὐτοῦ γενέσθαι μόνῃ τὸ ὄνομα, τοῖς δὲ ἀνθρώποις κατὰ δήμους εἶναι τὰς οἰκήσεις. Γαρεάτας καὶ Φυλακεῖς καὶ Καρυάτας τε καὶ Κορυθεῖς, ἔτι δὲ Πωταχίδας καὶ Μανθυρεῖς καὶ Ἐχευήθεις etc.

(2) Verbo ἀποτέμνεσθαι similiter utitur Pausanias III, 7, 3 ὅτε οἱ Λακεδαιμόνιοι Τεγεάτας αἱρήσειν ἤλπισαν καὶ ἀποτεμεῖσθαι τῆς Ἀρκαδίας τὸ

autem Caryatium, etiam illa primitus arcadica censenda, inter publica Spartanorum recepta sunt: ceteros Tegeatas constat socios Spartanorum factos esse, quos inter tantum honorabantur, ut in acie Spartanorum semper idem cornu laevum tenerent, cum ipsi Spartani in dextro solerent consistere. Neque tamen haec societas adeo stabilita erat (1), quin Tegeatae prima quaque opportunitate ad renitendum uterentur. Ea se obtulit statim post bellum persicum, cum et Argivi arma contra crescentem in dies Spartanorum superbiam movebant, et cum ceteris praeter Mantinenses Arcadibus Tegeatae, v. Herod. IX, 35. Paus. III, 11, 6: quod bellum duabus pugnis acerrimis debellatum est, altera apud ipsam Tegeam, altera apud Dipaeam in agro mantinensi (2). Iam hoc in bello admodum credibile est, etiam Caryas a Lacedaemoniis defecisse et cum ceteris Arcadibus consensisse, quippe quae non solum ex Tegeatis oriundae eiusdemque sanguinis nominisque essent, sed quas postea etiam ubi post pugnam leuctrensem Epaminonda auspice universi Arcades, inveterato Spartanorum odio denuo resumpto, arma Laconiae intulerunt, quas hoc etiam in bello Arcadiae et Thebanorum partes summo cum studio sectatas esse accipimus. Ad istud igitur bellum Vitruvii narrationem equidem revocaverim, cuius aetate quod ad Persas Caryae defecisse narrabantur, id satis perspicitur in tanta rei antiquitate facile excusari. Eum errorem si dempseris, cetero-

Τεγεατικὸν πεδίον. Testimonio Photii similiter usus est Od. Muellerus, Doriens. II p. 70 not. 2.

(1) Iam ante bellum persicum simultatem quandam extitisse Tegeatarum contra Spartanos intelligitur ex Herodoto IX, 39 ἐοῦσαν οὐκ ἀρθμίην Λακεδαιμονίοισι τοῦτον τὸν χρόνον. Propterea postea Leotychides exsul factus petiit Tegeam, v. Herod. VI, 72.

(2) Eadem tempora spectat pulcherrimum epigramma Simonidis, in Anthol. Gr. II, 35,

Τῶνδε δι' ἀνθρώπων ἀρετὰν οὐχ ἵκετο καπνὸς
αἰθέρα δαιομένης εὐρυχόρου Τεγέης,
οἳ βούλοντο πόλιν μὲν ἐλευθερίᾳ τεθαλυῖαν
παισὶ λιπεῖν, αὐτοὶ δ' ἐν προμάχοισι θανεῖν.

quin rem veram narrari credideris; scilicet eodem ferme tempore, quo porticus persica aedificata est, aliud aedificium extructum fuisse, quo Caryatium mulieres, matronali habitu conspicuae, pro columnis statutae fuerint: qua contumelia simul responsum est insolentioribus istis Tegeatarum monumentis, quibus iisdem matronis olim terga dedisse Spartanos posteris tradebatur (1).

(1) V. in primis Paus. VIII, 48, 3 ἔστι δὲ καὶ Ἄρεως ἄγαλμα ἐν τῇ Τεγεατῶν ἀγορᾷ. τοῦτο ἐκτετύπωται μὲν ἐπὶ στήλῃ, Γυναικοθοίναν δὲ ὀνομάζουσιν αὐτόν κτλ.

INDICE DELLE MATERIE.

PRIMO FASCICOLO.

TAVOLE D'AGGIUNTA.

SECONDO FASCICOLO.

I. MOMUMENTI.

II. LETTERATURA.

III. OSSERVAZIONI E RICERCHE.

TAVOLE D'AGGIUNTA.

RECAPITI DELL'INSTITUTO.

Le associazioni alle opere dell'Instituto e le altre commissioni ad esso spettanti saranno ricevute come segue.

In Roma: *dalla Direzione dell'Instituto Archeologico.*

Atene: dal sig. *Adolfo Nast*, commissario dell'Instituto per la Grecia.

Bologna: dal sig. prof. *Girolamo Bianconi*, agente onorario dello Instituto per Bologna e le Romagne.

Firenze: dal sig. *P. Vieusseux*, direttore del gabinetto letterario, agente onorario dell'Instituto per la Toscana.

Lipsia: presso i sigg. *Brockhaus ed Avenarius*, commissarj dello Instituto per la Germania.

Londra: dal sig. *Domenico Campanari* (5 Lower James Street, Golden Square).

Messina: dal sig. *Giorgio Kilian*, console reale bavarese.

Milano: dai sigg. *Tendler e Schaefer* (Galleria de' Cristoforis n. 59. 60).

Monaco: dal sig. *Giorgio Franz*, librajo.

Napoli dal sig. *Pasq. Benedetto Bellotti*, agente onorario dello Instituto per le due Sicilie (Vico Salita S. Pantaleone n. 40).

Parigi: dal sig. *A. Franck*, commissario dello Instituto per tutta la Francia (Rue Richelieu n. 69).

Verona: dal sig. cav. *Filippo De Jäger*, ispettore superiore delle I. R. poste.

Vienna: presso il sig. *Federico Volke*, commissario dell'Instituto per l'Austria (Piazza Stock im Eisen 875).

Gli originali diputati alle stampe dell'Instituto, e i libri offerti in dono alla di lui biblioteca, potranno inoltre raccomandarsi ai seguenti membri e socj.

In Atene: al sig. cav. *Luigi Ross.*

Berlino: al sig. cav. *Odoardo Gerhard.*

Bonna: al sig. cav. *F. G. Welcker.*

Lipsia: al sig. *W. A. Becker*, professore regio di archeologia.

Londra: al sig. *Sam. Birch*, officiale al museo brittanico e segretario assistente dell'Instituto (5 Fitzroy Terrace, Kentish Town).

Palermo: a S. E. il sig. duca di *Serra di Falco.*

Parigi: al sig. cav. *J. De Witte* (Rue St. Florentin 12).

Verona: al sig. conte *Girol. Orti di Manara*, direttore del museo lapidario ec. agente onorario dell'Instituto per l'alta Italia.

NIHIL OBSTAT.

J. MELCHIORRI CENS. PHILOL. DÈPUT.

IMPRIMATUR.

FR. DOM. BUTTAONI O. P. S. P. A. MAGISTER.

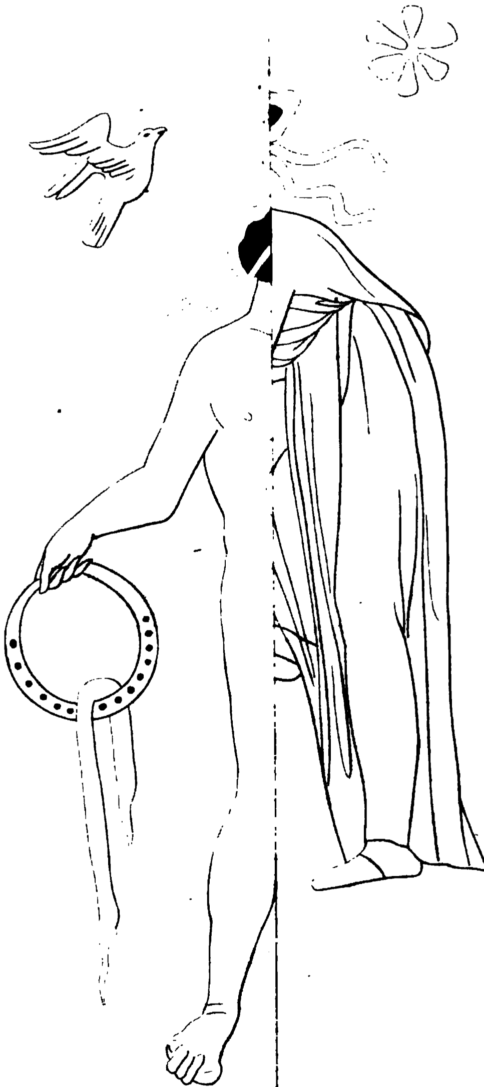
IMPRINATUR.

JOS. CANALI ARCHIEP. COLOSS. VICESGERENS.



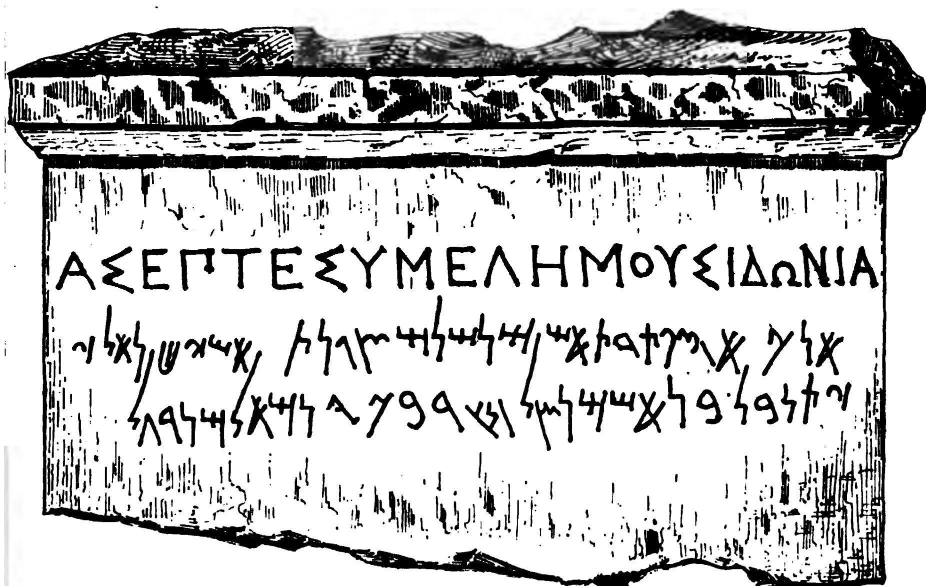
Pedretti sc.

Pl. B. Ann. 1843.



Pedretti sc.

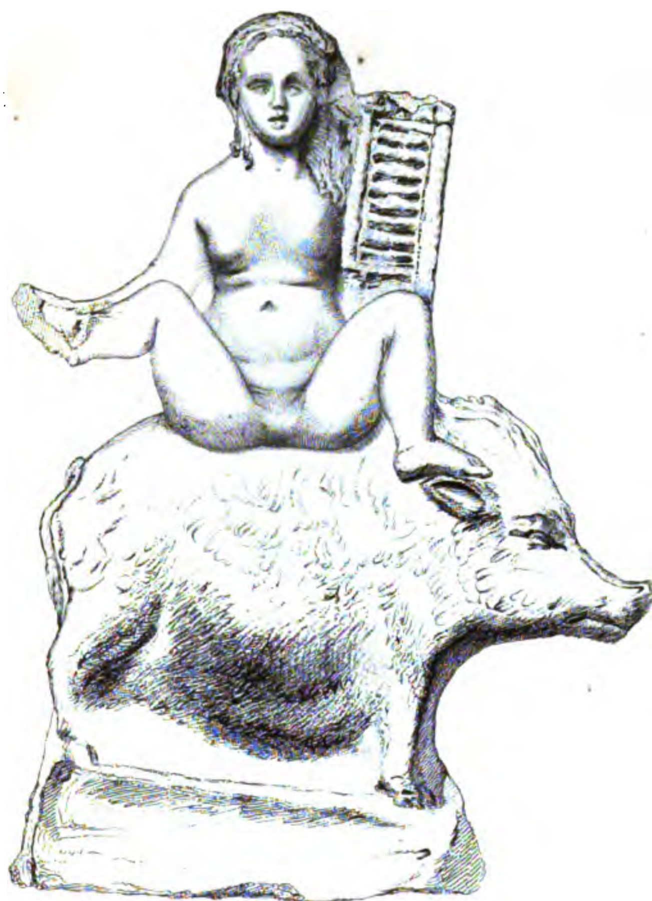
1.



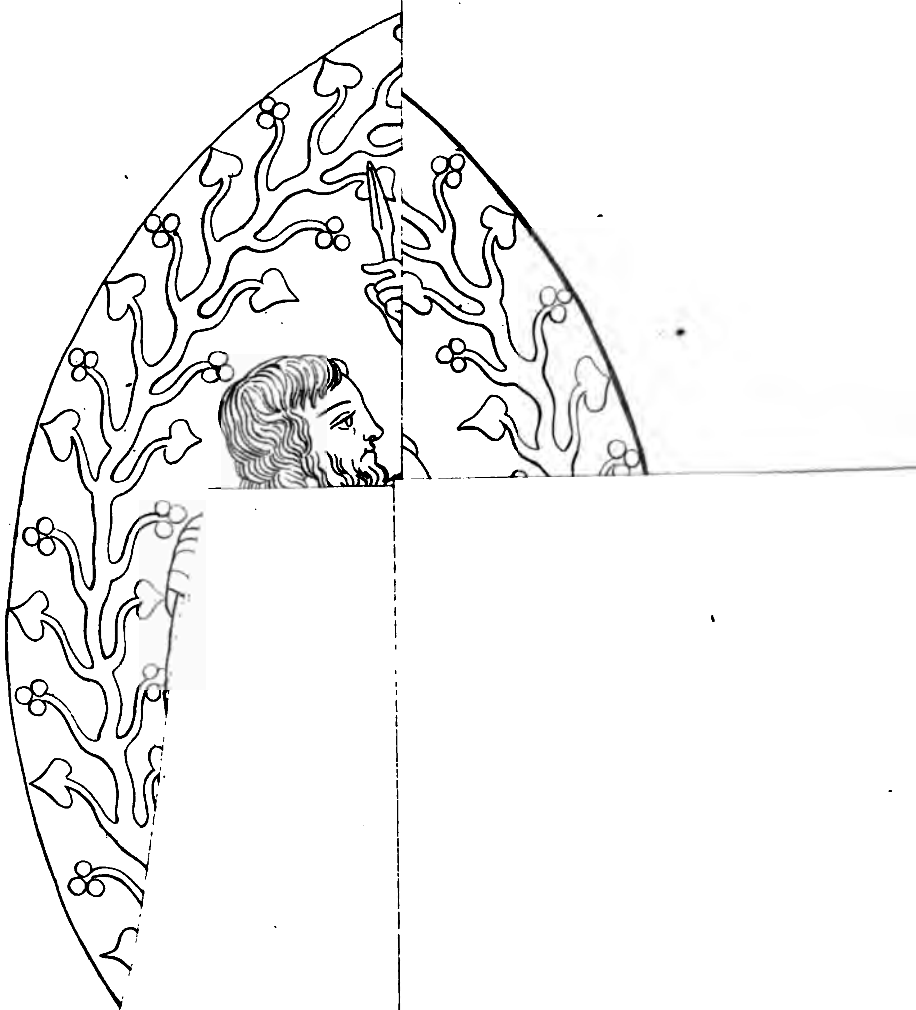
2.

Pl. D Ann. 1843.





Pedretti sc.



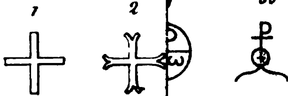
le Monogrammes.

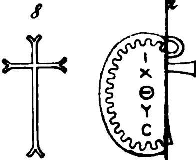
A

B

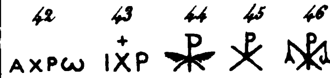
C

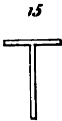
D



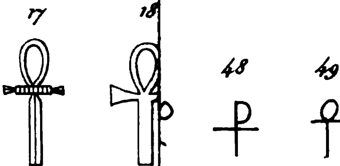








Croix [...] Monogrammes
en Egypte.



Imp. de Kaeppelin

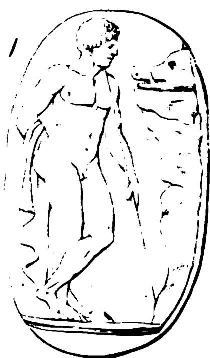


Il Meleagro del Museo Vaticano.



Il Meleagro di Villa Borghese.

101



100



104



106



102



103



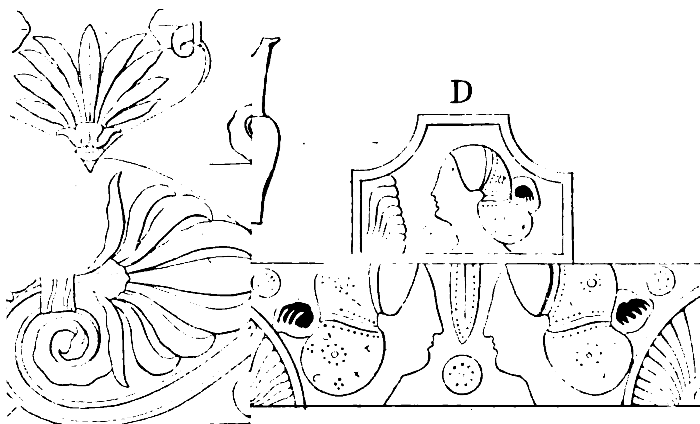
Delle impronte gemmarie del Cades. Classe III.

ΟΝ𐅄ΔΔΔͰͰͰͰΧΑΛΚ
ΝΟΙΗΕΝΔΕΚΑΣΤ
ΛΥΗΟΙΚΟΝΤ
ΕΡΛΑΣΑΜΕΝ
ΤΙΟΙ:ΔͰͰͰ
ΕΝΟΙΤΡΕ
ΔΔͰͰΤΟ
F Ο Τ

R



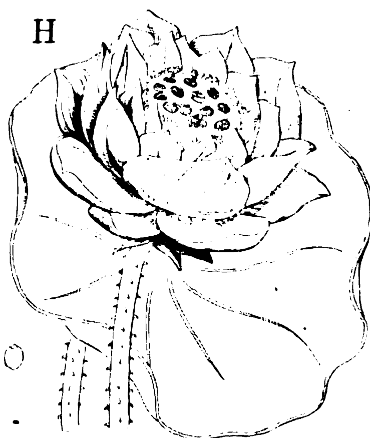
D



X



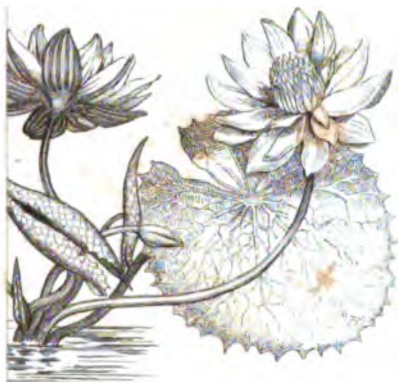
H



(*Nota 31.*)



Bianca f.° 19.





M

Faccia



Riverso



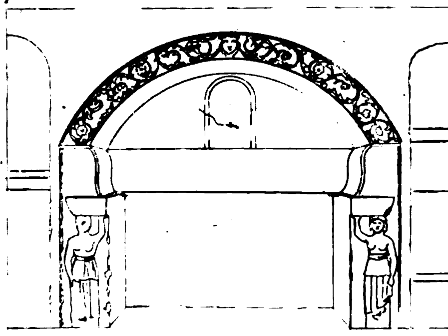
Faccia



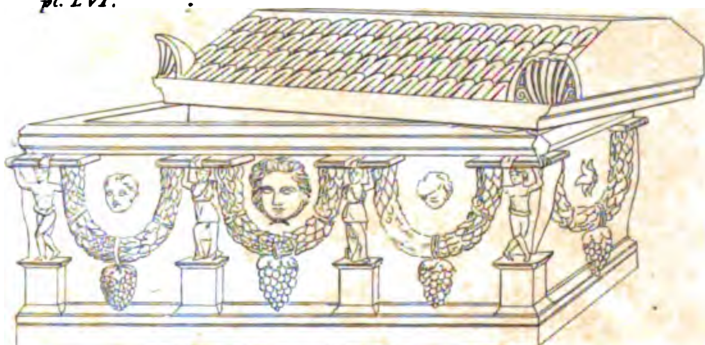
Riverso



pl. XXXIX.

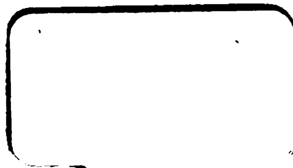


pl. LVI.

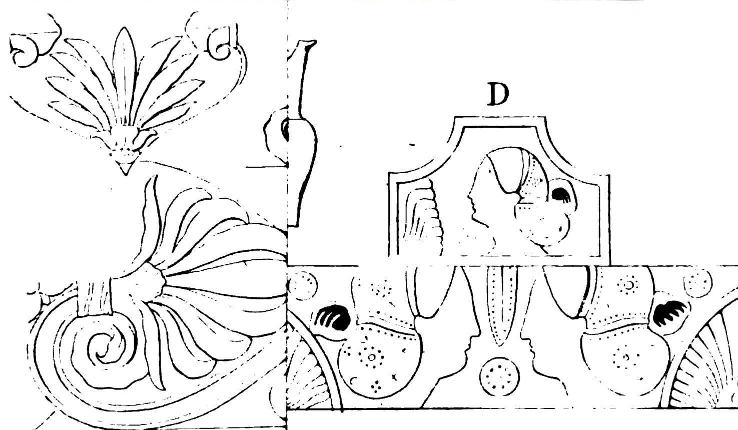


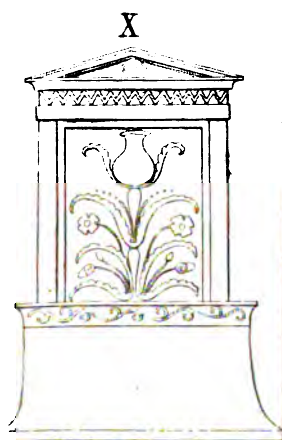
Monumenti sepolcrali di Cirene. Pacho, voyage ecc.

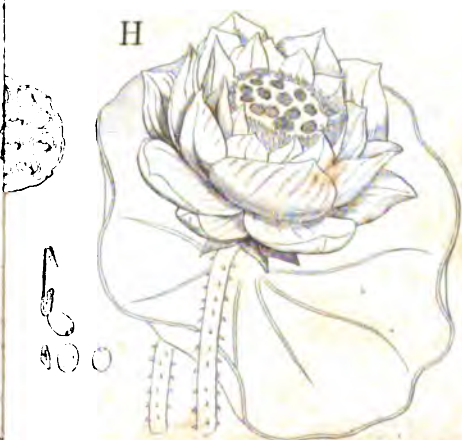

FINE ARTS LIBRARY
3 2044 034 876 805




R


D


X


H

Ann. 1843.

(Nota 31.)





M

Tav. d'A. N.

Bianca § 19.



Faccia



Riverso



Faccia

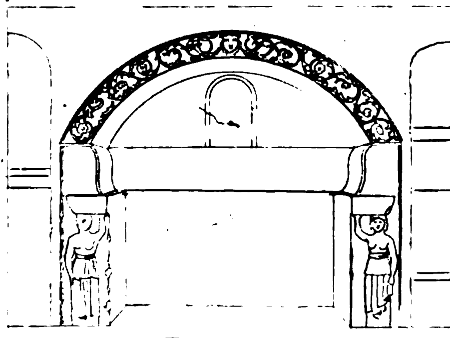


Riverso

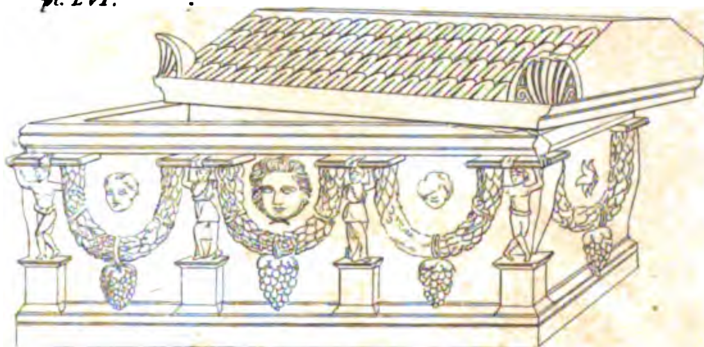



T

pl. XXXIX.



pl. LVI.



Monumenti sepolcrali di Cirene. Pacho, voyage ecc.


FINE ARTS LIBRARY
3 2044 034 876 805

